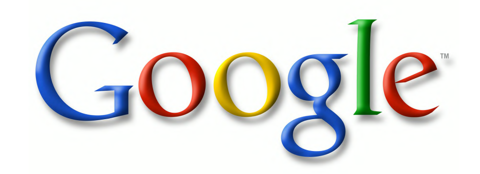
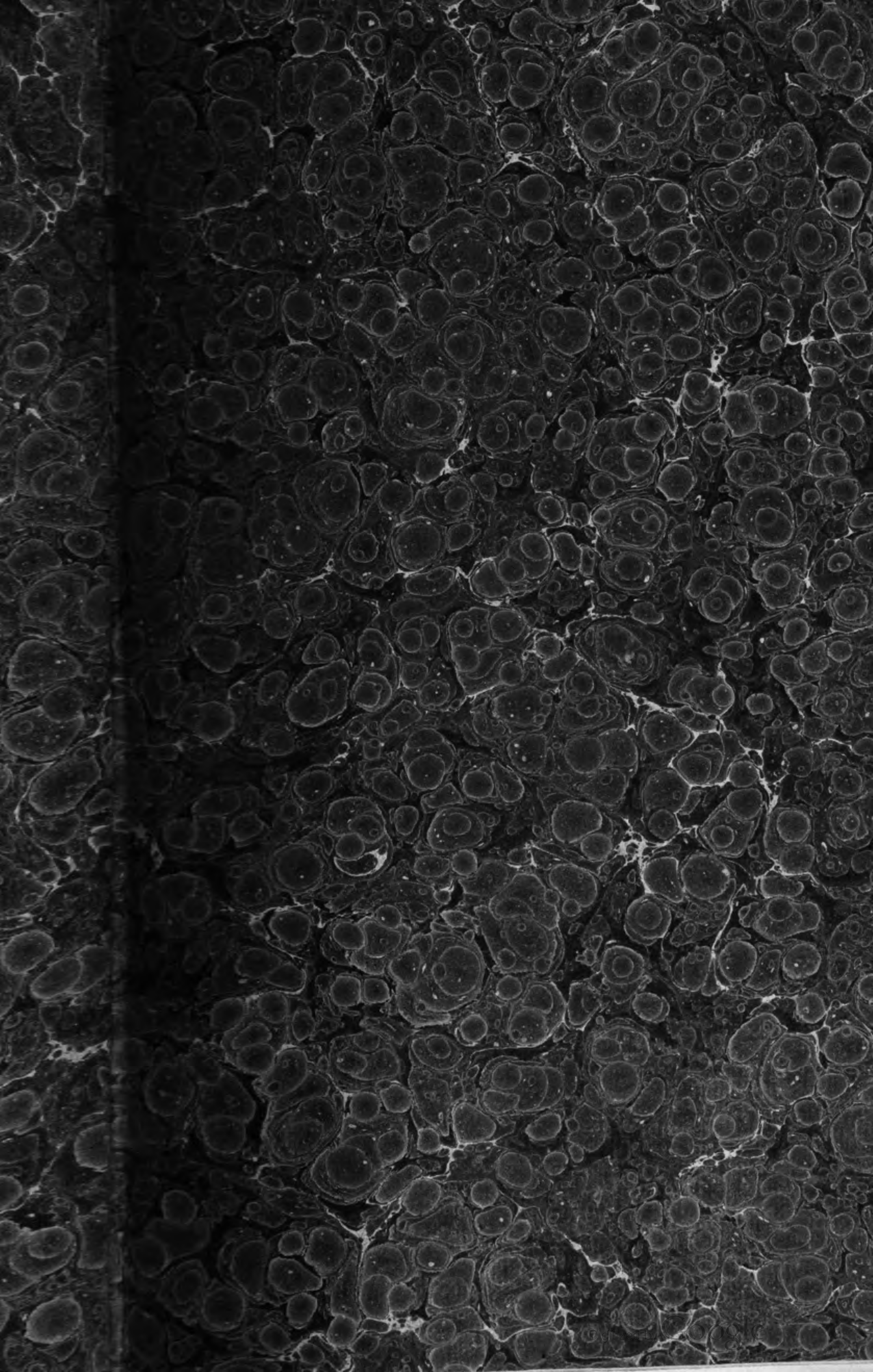

Google


HD WIDENER
HW R7DQ -
Google



JOURNAL

DES

DEMOISELLES.

CINQUIÈME ANNÉE

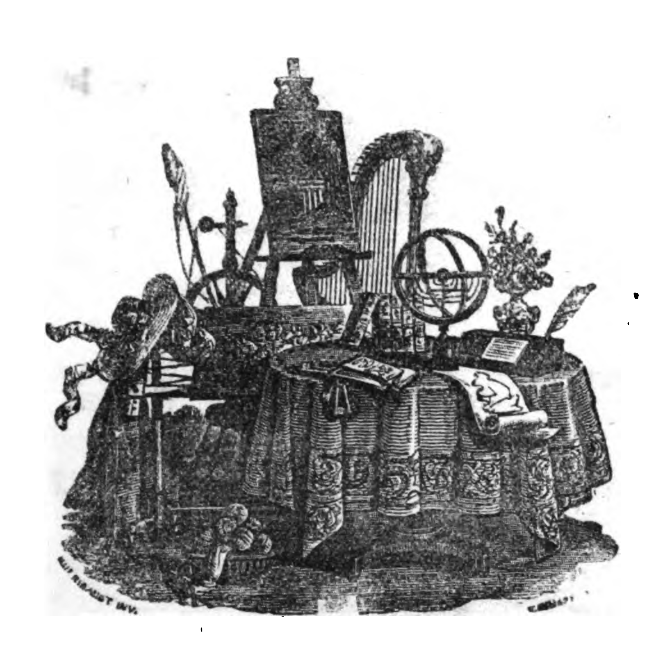


PARIS. — IMPRIMERIE BONNET-DUPRÉ.

JOURNAL

DES

DEMOISELLES.



PARIS,

AU BUREAU DU JOURNAL, BOULEVART DES ITALIENS, N° 2.

—

1837.



Journal des Demoiselles.

5e Année. N° 1er

JOURNAL

DES DEMOISELLES.

Instruction.

—

ESQUISSES HISTORIQUES SUR LA

Littérature Française.

Un homme d'esprit disait que, si les monumens historiques d'une nation venaient à périr tout d'un coup, il serait possible de reconstruire son histoire au moyen de sa littérature. Cette opinion, qui a l'air d'un paradoxe, examinée attentivement, devient d'une incontestable vérité. La littérature, qu'est-elle autre chose que l'expression de la société? Miroir vivant et animé de la vie individuelle et de la vie sociale, elle nous en renvoie continuellement de fidèles images. Ridicules des personnes, oppression du pouvoir, incessantes variations de l'opinion, elle reflète tout: rien n'échappe à sa véridique indiscrétion. Par elle vivront éternellement les forfaits qui n'eurent qu'un jour de durée, et les actions vertueuses dont l'homme de bien croyait faire un secret entre Dieu et lui. Va! Néron, tyran insensé et stupidement féroce, accumule les meurtres, sois parricide après avoir été assassin, use largement du pouvoir pour le crime! qui oserait lever la tête? tes jardins voluptueux n'ont-ils pas des candelabres dont des hommes couverts de résine sont les flambeaux? Mais que vois-je! il tremble, il pâlit, il pleure comme un esclave... c'est qu'il a vu dans le lointain l'implacable génie de l'histoire qui met entre les mains de Tacite le fouet qui doit flageller les tyrans et faire oublier même la terrible ironie de Juvénal.

Supposez un instant que les divins poèmes d'Homère, les tragédies d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide, la prose noble et éloquente d'Hérodote, de Xénophon, de Platon ont disparu: que restera-t-il de cette Grèce merveilleuse, de cette Athènes d'ingénieuse mémoire? des ruines, et çà et là quelques tronçons de colonnes sur lesquels le pâtre albanais s'assied en sifflant un de ses vieux refrains.

Chose admirable! tandis que les nations les moins importantes, politiquement parlant, par cela seul qu'elles ont été lettrées, ont un retentissement historique qui va toujours croissant, on voit périr jusqu'au nom de ces peuples conquérans qui dans les temps anciens détruisirent des nations puissantes, fondèrent des empires immenses, et balancèrent les destinées du monde.

Non seulement donc la littérature reflète la vie d'un peuple à une époque don-

née, mais encore elle conserve son nom dans la postérité, elle lui fait un avenir glorieux et environné du prestige de la beauté, de l'élégance de la culture intellectuelle.

Dès lors quoi de plus intéressant que d'étudier un peuple et son histoire dans sa littérature, de suivre les variations de ses mœurs dans celles de ses écrits, de le voir passer dans les diverses périodes de l'existence sociale à travers le prisme gracieux de sa littérature! N'est-ce pas là une véritable histoire en action, débarrassée de son côté aride et didactique, et n'offrant qu'une infinie variété de fleurs épanouies.

Nous voudrions faire cette histoire, telle que nous la concevons, pour les jeunes lectrices de ce Journal. Nous voudrions épargner à leurs pieds délicats toutes les aspérités dont les sentiers de la science sont hérissés. Certes! si le savoir conserve toujours son caractère sévère et sa mine refrognée, qui osera faire un reproche à tant de frais visages d'en avoir peur et de l'éviter? Mais ne serait-il pas possible d'égayer un peu son austère figure? Socrate, le maître de la sagesse antique, ordonnait à ses disciples de sacrifier aux Grâces, et lui-même ne dédaignait pas de s'asseoir quelquefois au banquet de Platon ou d'Alcibiade, de mettre sur sa tête la couronne de roses, et de jeter une parole d'indulgente sagesse à travers le folâtre babil des jeunes gens.

Eh bien! prenons, si vous voulez, la littérature non comme un champ, encore moins comme une arène,

Arides sont les champs et poudreuse est l'arène,

mais comme un parc habilement distribué, et où tout, même les rochers et les ruines, est disposé pour le plaisir des yeux et l'amusement de l'esprit. Venez! ne craignez pas de me suivre dans ma promenade à travers la littérature française; il n'y aura pour vous ni fatigue ni ennui: je mettrai autant de soin à vous cacher la science et l'érudition que les savans de profession en mettent à les étaler complaisamment; et puis il est si beau ce parterre de la littérature française! les fleurs en sont si fraîches, si éclatantes, si variées, qu'il faudrait plaindre les jeunes personnes qui, pouvant le visiter, en seraient détournées par la crainte d'un peu de fatigue.

Ensuite, quand notre promenade sera terminée, quand tour à tour vous aurez caressé du regard toutes ces fleurs, et que vous aurez cueilli les plus fraîches et les plus parfumées, vous en composerez un bouquet, dont vous ferez respirer le parfum à un père chéri, à une mère adorée... quelle douce jouissance pour eux et pour vous!

PREMIÈRE ÉPOQUE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE. — TREIZIÈME SIÈCLE. — VILLEHARDOUIN. — JOINVILLE. — THIBAULT DE CHAMPAGNE.

Notre promenade littéraire commence au milieu des ruines: ruines imposantes et pleines de grandeur. Nommer le moyen-âge, c'set rappeler à l'esprit une des époques les plus étonnantes de l'histoire. Placé entre le monde ancien et le monde moderne, le moyen-âge emprunte à ces deux époques si opposées beaucoup de leurs élémens, même les plus incompatibles, et peut-être parviendrait-on à s'en former une image assez ressemblante en le comparant à une immense chaudière où bouillonnent et fermentent toutes sortes de substances. Ce fut là une époque de rénovation universelle: les vieux peuples remplacés par les barbares du nord, les vieilles sociétés cédant leur place à de jeunes gouvernemens nés de la conquête, les antiques croyances s'écroulant devant les dogmes nouveaux. Aussi la lutte est-elle partout, dans le monde moral par les éternelles disputes des écoles de philosophie et de théologie, et par les controverses sans fin auxquelles donnent lieu les hérésies; elle est aussi dans le monde matériel: je n'en veux pour témoins que ces guerres

opiniâtres de seigneur à vassal, de commune à commune, et surtout ces grandes expéditions d'outre-mer, ces croisades où tant de sang généreux coula pour la conquête du tombeau du Christ! admirable baptême des générations nouvelles, où tant d'héroïques faits d'armes créèrent cette vaillante et courtoise chevalerie, qui, même au milieu du repos de la paix, dans les tournois, sous les regards inspirateurs de la beauté et parée de ses couleurs, aimait à retrouver le souvenir et à reproduire le tableau de ses combats glorieux.

Une valeur bouillante et indomptable était le caractère de la chevalerie telle que l'avaient faite les guerres saintes, et la plupart de ces preux vivaient complètement étrangers à toute culture intellectuelle, jusqu'à ne savoir pas même signer leur nom autrement que par une croix tracée avec la pointe de leur épée.

Il y eut pourtant de glorieuses exceptions; la langue française, encore à son enfance, prit, sous la plume du maréchal de Champagne Villehardouin, une certaine dignité grave qui ne s'allie point mal avec sa naïveté première. Le bon sire de Joinville, qui eut la gloire de mériter et le bonheur de conserver l'amitié d'un grand prince et d'un saint roi, nous a conté la vie de saint Louis (car c'est bien là tout le laisser-aller et tout l'intérêt d'un conte), et a laissé dans cet ouvrage un chef-d'œuvre à mettre à côté des plus belles *Vies* de Plutarque traduites par Amyot.

Ce furent là les premiers essais de cette prose française que les grands écrivains du dix-septième et du dix-huitième siècle ont disciplinée avec tant de science, et dans laquelle ont été écrits plus de chefs-d'œuvre qu'aucune autre langue n'en pourrait offrir.

Mais, à côté de cette langue naïve et néanmoins déjà sévère, se développait et s'égayait une autre langue facile, enjouée, souvent railleuse : la poésie.

Le Français, né malin, créa le vaudeville,

a dit Boileau. Or, le vaudeville, c'est la chanson; c'est ce trait moqueur, spirituel, formulé aussitôt que conçu, qui part, vole de bouche en bouche, et dont on ne sait ni l'âge ni l'origine.

La chanson a existé partout où il y a eu des ridicules et des railleurs pour les saisir, des beautés à chanter, des guerriers à célébrer. Rien de cela n'a jamais manqué en France, aussi la chanson y est-elle indigène, et en quelque sorte autocthone. Il serait donc impossible de dire quand la chanson a commencé parmi nous. Il serait aussi difficile de dire à quelle classe de la société appartenaient les chansonniers : toutes en fournissaient leur contingent. Le docte Pierre Abailard célébrait les perfections d'Héloïse dans des vers qui couraient Paris et divulguèrent ses sentimens pour elle. Mais ce qu'il y a de plus curieux, c'est que, dans son apologie pour ce même Abailard, notre poète Béranger reproche à l'austère abbé de Clairvaux, à saint Bernard lui-même, de s'être amusé à ces bagatelles profanes, et de les avoir composées en langue vulgaire. Saint Bernard chansonnier! certes, voilà une particularité qu'on n'a pas encore, que je sache, relevée dans ses panégyriques!

Ainsi depuis ces terribles druidesses qui, conduisant nos pères au combat, chantaient des chansons de mort en l'honneur de Teutatès, jusqu'à Béranger, dont la muse tour à tour sérieuse et badine a chanté les gloires, pleuré les malheurs et persiflé les vanités de notre époque, la chanson forme une immense chaîne qui embrasse sans aucune solution toute notre histoire.

Il est pourtant des époques où elle a éprouvé un plus grand développement, dû, soit à d'importans événemens politiques, soit à une explosion quelconque du caractère national. Au nombre de ces époques, il faut placer en première ligne celle des croisades; elle eut dans Thibault, comte de Champagne, l'un de ses héros et son

premier poète. Thibault était contemporain de la reine Blanche de Castille, et l'on a prétendu, sans fondement à la vérité, qu'elle fut la muse qui inspira la plupart des chansons du comte de Champagne.

Recueillies et mises en ordre dans le dix-septième siècle par Lévesque de la Ravaillière, ces chansons forment une sorte d'épopée individuelle, qui ne manque ni de grâce ni d'originalité.

Bien jeune encore, son ame s'éveille à l'amour, et le voilà épris de noble et gente dame qui a soumis son cœur et le tient captif à son insu. Il est timide et il soupire en silence; pourtant il se hasarde à faire l'aveu du secret de son cœur; il prie, il conjure, il se plaint des dédains, il triomphe aux moindres faveurs; alors, avec un interlocuteur qu'il met en scène, ce sont de subtiles controverses sur diverses questions, en ce temps vivement agitées devant les Cours-d'amour, comme de savoir lequel aime plus parfaitement ou celui qui est payé de retour ou celui qui soupire sans espoir; ou encore, si, après une longue absence qui vous a tenu éloigné de votre dame, il convient de lui baiser le pied ou le visage, et autres thèses semblables.

Mais le signal de la guerre lointaine est sorti de la bouche d'un prêtre enthousiaste; soudain le poète guerrier s'arme, prend la croix, et appelle sous cet étendard sacré tous les preux, tous les chrétiens fervens. Il dit anathème aux lâches, et adresse un doux adieu à sa mie, lui demandant de lui conserver sa foi. Puis, après de longs combats et de brillans exploits, il revient, et il conte longuement ses aventures; mais l'âge a pesé sur sa tête, et avec lui les pensées sérieuses: les *lais* d'amour font place aux saints devis de religion; le poète chante les cinq lettres du nom de Marie, la reine des anges; il la prie d'intercéder pour lui auprès de son fils, afin qu'il daigne le recevoir à merci; puis il meurt en ramenant sur sa poitrine la croix qu'il a reçue d'un pieux solitaire auprès du saint sépulcre. Tel est le drame auquel les chansons de Thibault nous font assister. Le langage commence à se polir, et le rhithme lui-même, encore barbare, s'assouplit sensiblement et fait prévoir Marot.

MOUTTET.

Littérature Française.

—

REVUE LITTÉRAIRE.

Allan, ou *le jeune déporté à Botany-Bay.* 1 vol. in-12; par M. Ernest Fouinet. Librairie de Mlle Désirée Eymery, quai Voltaire, 15.

Allan était orgueilleux et volontaire; il ne voulait croire que son propre jugement, ne suivre d'autres guides que ses caprices enfantins, se figurant qu'ils étaient de meilleurs guides que les avis de son père, le révérend sir Madock, ministre de la petite paroisse de Lenberis, dans le comté de Caërnavon. Ce qui rendait Allan si déraisonnable, c'était l'injuste jalousie qu'il nourrissait contre son frère Mendithe. Il se figurait, le malheureux enfant, que l'amour inspiré à ses parens par les vertus précoces de Mendithe était un caprice; qu'on ne louait son frère que pour le blâmer, lui Allan, et qu'on le blâmait uniquement pour flatter son frère. Enfin le résultat de ces funestes erreurs fut la chute complète d'Allan, qui, ayant abandonné la maison de son père, tomba si bas, si bas... qu'il fut déporté pour vol à Botany-Bay.

Quelques-unes de mes jeunes lectrices s'étonneront à la lecture de l'exposé du plan de l'ouvrage de M. Fouinet, et demanderont que leur importent les infortunes d'un petit voleur, et quel enseignement il peut y avoir pour elles dans ce livre, si bien fait qu'il soit.

Mais n'ai-je pas dit qu'Allan était orgueilleux, volontaire, rempli de présomption et de jalousie? La leçon roule sur le mal que peuvent faire ces mauvais sentimens. Qu'importe, si l'on doit murmurer contre les sages avis d'un père, que ce soit en tirant son aiguille ou bien en gravissant les flancs escarpés du Snowdon? Qu'importe, si l'on doit fermer son cœur aux tendres représentations d'une mère, que ce soit, comme Allan, en méditant de fuir la maison paternelle, ou bien en aspirant après une liberté dont on projette tout bas de faire un tout autre usage que celui qu'il a été recommandé d'en faire?

L'orgueil, la révolte, l'envie n'habitent pas impunément un cœur. Ces vices n'ont qu'un nom chacun ; les crimes et les malheurs qu'ils enfantent en ont mille : il en est de même des châtimens qui leur sont infligés. Tous les manquemens de probité ne sont pas punis par la dégradation civile ; toutes les infractions à la loi divine ne laissent pas de traces évidentes et matérielles qui indiquent le châtiment; la désobéissance et l'orgueil ne traînent pas toujours à leur suite l'exil, les privations, l'abaissement; mais il est d'autres misères en ce monde! et croyez-moi, jeunes filles, dont le caractère aurait quelque point de ressemblance avec celui d'Allan, ne vous exposez point aux secrètes tortures qu'on souffre au sein de l'opulence et des fêtes!

Une autre leçon que renferme cet ouvrage ressort du caractère de la mère d'Allan. Cette excellente madame Madock, après avoir prodigué à son fils les avertissemens, les prières, les caresses, pour le retenir dans la voie tracée par la religion, trouve des larmes de pitié pour le malheur qu'amène la faute; et enfin de l'amour et un dévouement sublime, quand arrive l'instant de relever le coupable abattu et repentant.... C'est ainsi que nous devons être sœurs, épouses et mères.

Je vous en ai assez dit pour vous prouver de quelle utilité vous serait la lecture de ce petit roman. Je n'ajouterai que ce peu de mots : il est toujours agréable de lire un livre bien pensé et bien écrit, et d'être promenée, par de belles et poétiques descriptions, à travers un pays aussi étranger au nôtre que la Nouvelle-Hollande.

Voyage pittoresque en Asie et en Afrique; par M. Eyries. 1 vol. in-4°, enrichi d'un grand nombre de planches. Chez Tenré, rue de Seine.

A propos de pays inconnu et de longs et intéressans voyages, vous serez sans doute bien aise d'apprendre que M. Tenré ajoute une nouvelle publication à celles des *Voyages autour du monde et dans les deux Amériques*. C'est le savant M. Eyriès qui se charge cette fois de vous faire parcourir deux parties du monde connu, l'Asie et l'Afrique.

Ainsi que vous le savez, l'Asie est bornée à l'ouest par la chaîne de l'Oural qui se développe du nord au sud. C'est du sein de ces montagnes que s'épanchent des fleuves appelés à réfléchir des scènes bien différentes; les uns parcourent l'Europe, les autres l'Asie. Cette chaîne de l'Oural renferme les véritables sources de la puissance russe : ses mines, bien exploitées, donneraient en dix ans, au czar, plus de trésors que ses soldats n'en pourraient conquérir en un siècle de fortune constante.

Je ne veux pas vous faire suivre un cours d'économie politique, et, à propos d'un voyage, mettre sous vos yeux tout ce qu'a d'absurde la puissance du glaive, cette routine romaine qui fait encore la base de notre éducation; non que je croie les femmes exclues de l'honneur de comprendre ce qui est vrai; notez bien que j'ai

dit *comprendre* et non pas *apprendre* : l'un est l'action de la mémoire, l'autre celle du sens et du raisonnement; mais, pour en revenir à mon propos, je ne parle pas d'économie politique, parce, que je suis trop novice dans cette science pour me mêler de la professer.

Notre voyageur entre donc en Asie par la Sibérie. Ce mot Sibérie présente à la pensée de tristes images; mais, sans rien diminuer de la compassion due à d'illustres infortunes, on peut cependant, par la lecture, rectifier ses idées sur ce point : le propre de l'ignorance est de se faire des monstres de tout. Ainsi un voyageur novice, pour lequel les trois syllabes qui forment le mot Sibérie composent un chiffre évaluant la plus haute somme de misères possibles, serait étrangement surpris de trouver à Ecaterinnenbourg, au point de l'Oural, au convergent des routes de l'Europe et de l'Asie, une excellente auberge dont les appartemens, commodes et bien meublés, sont, en outre, décorés de jolis papiers peints, sortis des manufactures russes.

Les colons russes établis en Sibérie pour l'exploitation des mines vivent à l'européenne. Notre voyageur assista à un très-beau bal à Bogolvosk; tout était aussi bien qu'à Pétersbourg, même l'orchestre, que conduisaient des bannis. Je vous vois d'ici frémir à la pensée d'un Poniatowski ou d'un Tolskoï jouant du galoubet ou de la trompette à clef : rassurez-vous; tous les exilés ne sont pas des victimes de l'inconstance des cours ou des révolutions. La Sibérie est le Botany-Bay de l'empire russe, et, loin de plaindre les malfaiteurs que la justice déporte, nous devons leur envier cet exil. Combien leur sort n'est-il pas préférable à celui de nos galériens, condamnés à passer un certain nombre d'années dans la plus affreuse et la plus complète école de corruption, pour venir ensuite, dans nos villes, retrouver toutes les tentations qui les ont déjà fait succomber, et n'ayant d'autre frein que la crainte ! et la crainte, que peut-elle sur l'homme assez énergique pour concevoir et exécuter un crime ?

Au-delà de Tobolsk, la civilisation russe disparaît; mais elle n'emporte pas toute lumière intellectuelle. Au premier aspect, cette terre silencieuse et couverte d'une neige épaisse semble être réprouvée de Dieu et délaissée des hommes; mais les admirables forêts de mélèzes et de pins élèvent l'ame vers le Créateur, et, lorsque l'on a pénétré, pour ainsi dire en rampant, sous la neige qui enveloppe la demeure des Ostiaks, premier peuple visité par nos voyageurs, on trouve l'activité, la bonne humeur, l'hospitalité, exercée avec un joyeux empressement par des gens rarement visités.

La ville de Beresow compte même des hommes distingués par plus d'un genre de mérite. C'est chez les Ostiaks que furent exilés les Menzikoff, Dolgorowkj, Ostermann. Le souvenir de ces illustres proscrits est encore vivant dans ces contrées; on montre aux voyageurs les ruines d'une église bâtie en bois, à laquelle Menzikoff a travaillé de ses mains.

Le froid est très-intense dans cette partie de la Sibérie. Les habitans s'en garantissent en s'enveloppant tout le corps de plusieurs doubles peaux de rennes, qui le poil en dedans, qui le poil en dessus : l'habillement des femmes est le même que celui des hommes; elles ne se distinguent que par un voile. Les Ostiaks voyagent sur des traîneaux auxquels ils attèlent des rennes ou des chiens. Ainsi que tous les peuples de ces contrées boréales, ils sont chasseurs, et leur commerce consiste en superbes pelleteries, qu'ils échangent contre de grossières marchandises d'Europe.

Les Saints Evangiles. Deux beaux vol. in-8.

Paul et Virginie, et *la Chaumière indienne*, par Bernardin de Saint-Pierre. Chez Curmer.

Si l'on ne pouvait avoir le roman de Paul

et Virginie qu'imprimé sur de mauvais papier, sans marges, sans élégance, sans grâce, je vous dirais : N'attachez aucune importancee à ce luxe typographique dont on décore le plus souvent des niaiseries, et placez au rayon le plus apparent de votre bibliothèque le diamant du dix-huitième siècle, sans vous inquiéter de sa monture. Honorez dans sa simplicité cet ouvrage si bien écrit pour les jeunes filles, qu'il faut avoir encore quelque chose de son bel âge pour le bien comprendre. La mort de Virginie surprend qui n'a plus sa divine pudeur de quinze ans; à cet âge on s'y attendait... mais ce n'est pas du chef-d'œuvre de Bernardin de Saint-Pierre que je dois vous parler aujourd'hui, c'est de la splendide édition qu'en publie M. Curmer. Si le roman de Paul et Virginie mérite la première place pour lui-même, que serace donc lorsqu'il vous est offert au prix de 1 fr. 25 cent. la livraison de 16 pages, contenant au moins dix gravures charmantes et admirables d'impression ?

Le même éditeur a fait aussi imprimer, avec le plus grand luxe, les Saints Evangiles. Ici je n'ai rien à vous dire sur le texte ; mais il me semble que c'est une magnificence pieuse et de bon goût tout à la fois, que d'avoir ces livres sacrés ornés de tout ce que les arts et l'industrie peuvent leur prodiguer de luxe et de richesses.

La Petite Madeleine. 1 vol. in-12 avec gravures. M. A. de Saintes.

La Jeune Maîtresse de maison. 1 volume in-12 avec gravures. Mme Alida de Savignac. A la librairie de Mlle Désirée-Eymery, quai Voltaire, 15.

La Petite Madeleine, ou *le modèle des jeunes servantes*, est un excellent cours de morale à donner en étrennes aux filles élevées dans les écoles de Paris ou de la province : en outre des devoirs de leur état, elles trouveront dans cet ouvrage cet excellent précepte : c'est qu'il n'est point de condition dans laquelle on ne trouve l'occasion de faire du bien, et qu'on ne peut laisser échapper cette occasion sans être exposé à s'en repentir.

M. de Saintes, soigneux d'adoucir l'austérité de ses conseils, les a fait entrer dans un petit roman fort amusant à lire, même pour celles qu'il ne concerne pas.

Pendant que M. de Saintes, notre collaborateur à la Bibliothèque d'éducation, instruisait les servantes, je dressais, dans un cadre romanesque, un manuel pour les jeunes personnes appelées à tenir une maison. Laure Darmincourt aura un jour soixante mille livres de rente ; mais les enseignemens qu'elle reçoit de sa mère se peuvent pratiquer dans toutes les conditions. Dans un petit ménage, encore plus que dans une grande maison, il faut savoir balancer sa recette et sa dépense, et maintenir celle-ci dans une prudente infériorité. La médiocrité du revenu ne dispense point du soin, du bien-être et de l'amusement de ses convives, lorsque l'on reçoit.

Que nos lectrices de condition modeste ne traitent donc pas ma Laure en étrangère parce qu'elle a une brillante fortune ; car j'ai pensé à elles en écrivant ce journal des occupations d'une jeune fille devenue maîtresse de maison.

J'ai fait paraître aussi cette année un petit volume, chez Janet, rue Saint-Jacques, 59, contenant une légende et une chronique : *La Relique de Saint Jacques*, et *Salvator le veuf*, qui ont été écrits à votre intention.

Quoiqu'il me paraisse fastidieux de vous parler si longuement de moi, je dois encore vous annoncer un Keepseak, chez Giroux et dans les autres magasins de nouveautés, orné, embelli, illustré par tout ce que les arts du dessin et de l'imprimerie ont de luxe et de grâce. Je ne crois pas que la librairie française ait jamais déployé une semblable magnificence dans un ouvrage d'étrennes, d'un prix très-modéré. Tout

mon regret, c'est que de si belles, si riches, si gracieuses rubricatures n'encadrent que ma chétive prose, et que sur ce frontispice éclatant d'or et d'azur on ne voie pas briller d'autre nom que le mien : au moins me saura-t-on gré d'avoir fourni à M. Gavarni et autres dessinateurs à la mode, ainsi qu'à M. Caboche, le lithographe, l'occasion de déployer leur talent et leur bon goût.

L'espace me manque, mesdemoiselles, pour vous rendre compte des publications suivantes :

L'*Album lyrique*, publié par Martin, éditeur, place de la Madeleine, 4, dont les paroles sont de M. Crevel de Charlemagne, et la musique du vicomte E. du Pin de la Guérivière.

La Seine et ses bords, par M. Ch. Nodier, illustrés de 54 gravures sur bois, et de 4 cartes de la Seine, publiés par M. Alex. Mure de Pelanne, éditeur des *Bords de la Saône*.

Et *le Livre des Enfans*, contes des Fées, recueillis et mis en ordre par mesdames Voyart et Amable Tastu ; publiés par Paulin.

Mme ALIDA DE SAVIGNAC.

Littérature étrangère.

James Beattie naquit d'un simple fermier, en 1735, à Laurencekirk, en Écosse, ce qui ne l'empêcha pas de se livrer à son goût naturel pour la poésie. Ayant perdu son père, il resta sous la protection de David Beattie, son frère, qui, malgré la modicité de sa fortune, le plaça à Aberdeen, où il obtint la première bourse, et entra au collége Mareschal ; il en sortit à dix-huit ans, pour être maître d'école à Fordoun et professeur de grammaire latine à Aberdeen. En 1760, ses amis lui obtinrent la chaire de professeur de philosophie au collége Mareschal. Il composa, en 1764, son célèbre *Essai sur la nature et l'incontestabilité de la vérité*. Dans cet ouvrage, qui établit sa réputation, Beattie distingue deux sortes de vérités : les unes, que nous recevons d'une manière intuitive, c'est-à-dire sans avoir besoin d'aucune preuve, au moyen de cette faculté qu'ont tous les hommes d'être frappés de certaines vérités incontestables, et qu'il appelle *le sens commun* ; les autres, qui entrent dans notre esprit au moyen des preuves : celles-là sont du domaine de *la raison* ; mais tout raisonnement aboutissant à un premier principe nous ramène à l'intuition, qui est la source première de nos connaissances. Telle est la doctrine de Beattie. En 1771, il vint pour la première fois à Londres, et fut présenté au roi, qui lui accorda une pension.

Beattie s'était marié en 1766 ; il avait deux fils de la plus belle espérance ; l'un mourut à vingt-deux ans et l'autre à quinze. Ces deux pertes le plongèrent dans une douleur qui altéra sa santé ; il se retira entièrement du monde, se refusa même à la société de ses amis, et les trois dernières années de sa vie ne sortit même pas de sa chambre et presque plus de son lit. Il mourut en 1803. Son caractère était doux et modeste ; ses manières dans le monde étaient l'expression de son caractère, et son esprit avait de la gaîté. Ce qu'on remarque surtout dans ses écrits philosophiques est la clarté, une grande pénétration, plus de subtilité que de profondeur, mais un esprit net et sage ; il ne s'attache pas à pénétrer très-avant dans les idées métaphysiques ; il tourne plutôt sa philosophie vers l'application à la morale, qu'il étaie d'un grand nombre de faits ; ce qui, joint à la nature de son style, généralement très-clair, quoiqu'un peu prolixe, et rempli de chaleur et de mouvement, a contribué à rendre ses écrits extrêmement populaires.

FRAGMENT ANGLAIS.

THE HERMIT.

At the close of the day, when the hamlet is still,
And mortals the sweets of forgetfulness prove;
When naught but the torrent is heard on the hill,
And naught but the nightingale's song in the grove,
'Twas then, by the cave of the mountain reclin'd,
A hermit his nightly complaint thus began.
Tho' mournful his numbers, his soul was resign'd;
He thought as a sage, tho' he felt as a man:

« Ah! why, thus abandon'd to darkness and woe,
» Why thus, lonely Philomel, flows thy sad strain?
» For spring shall return, and a lover bestow;
» And thy bosom no trace of misfortune retain.
» Yet, if pity inspire thee, o cease not thy lay!
» Mourn, sweetest companion; man calls thee to mourn:
» O sooth him whose pleasures, like thine, pass away!
» Full quickly they pass — but they never return!

» Now, gilding remote, on the verge of the sky,
» The moon, half extinguish'd her crescent displays;
» But lately I mark'd, when majestic on high
» She shone, and the planets were lost in her blaze.
» Roll on then, fair orb, and with gladness pursue
» The path that conducts thee to splendor again;
» But man's faded glory no change shall renew:
» Ah! fool! to exult in a glory so vain!

» 'Tis night, and the landscape is lovely no more:
» I mourn; but, ye woodlands, I mourn not for you;
» For morn is approaching your charms to restore,
» Perfum'd with fresh fragrance, and glitt'ring with dew.
» Nor yet for the ravage of winter I mourn;
» Kind nature the embryo-blossom shall save:
» But when shall spring visit the mould'ring urn,
» O then shall it dawn on the night of the grave? »

BEATTIE.

L'ERMITE.

Lorsqu'à la fin du jour le hameau est tranquille, que les mortels éprouvent les douceurs de l'oubli; que rien sur la colline n'est entendu que le torrent, et rien dans le bocage, sinon le chant du rossignol; c'est alors que, près d'une caverne, au penchant de la montagne, un ermite commença ainsi ses plaintes nocturnes: bien que ses jours fussent tristes, son ame était résignée; et, s'il pensait comme un sage, il sentait comme un homme.

« Ah! pourquoi t'abandonner ainsi à l'obscurité et » à la douleur? pourquoi, solitaire Philomèle, tes ac- » cords sont-ils tristes? car le printemps reviendra te » donner un ami, et ton cœur ne conservera nulle trace » d'infortune. Cependant, si c'est la pitié qui t'inspire, » ô ne cesse pas tes chants! gémis, doux compagnon! » l'homme t'appelle pour gémir. O calme celui dont » les plaisirs, comme les tiens, passent, passent bien » promptement, mais pour ne revenir jamais!

» Maintenant le lointain se dore. A l'extrémité du » ciel, la lune, à moitié éteinte, nous déploie son crois- » sant; mais, dernièrement, je l'ai vue lorsque, ma- » jestueuse et élevée, elle brillait, et que les planètes se » perdaient dans son éclat. Roule, bel astre! et pour- » suis avec joie la route qui te conduit de nouveau à ta » splendeur. Hélas! la gloire de l'homme se fane, et » aucun changement ne la renouvelle. Insensé! de » s'enorgueillir d'une si vaine gloire!

» Il est nuit, et le paysage n'a plus de charmes! Je » m'en afflige; mais, forêts, ce n'est pas pour vous, » car le matin, parfumé de fraiches odeurs, et bril- » lant de rosée, s'approche pour vous rendre votre » beauté. Je ne m'afflige pas non plus sur les ravages » de l'hiver; la bienfaisante nature épargnera l'em- » bryon de la fleur: mais, lorsque le printemps visitera » l'urne tombant en poussière, ô alors brillera-t-il sur » la nuit du tombeau? »

Mlle F. R.

Instruction.

—

LA

Souris Blanche.

CONTE.

Il y avait une fois, mesdemoiselles, un vilain roi de France, nommé Louis XI, et un gentil dauphin, qu'on appelait Charlot, en attendant qu'il s'appelât Charles VIII. D'ordinaire, le vieux roi, superstitieux et malade, régnait, tremblait et souffrait, invisible à l'ombre des épaisses murailles de son château du Plessis-lès-Tours. Mais, vers le milieu de l'année 1483, il venait de se traîner en pélerinage à Notre-Dame de Cléry, soutenu par Tristan-l'Hermite, son bourreau, Coictier, son médecin, et François de Paule, son confesseur; car il avait grand'peur, le vieux tyran, des hommes, de la mort et de Dieu. Un souvenir de sang, entre mille, celui de la mort de Jacques d'Armagnac, duc de Nemours, tourmentait son agonie. Ce grand-vassal avait jadis payé de sa tête une tentative de rébellion contre son suzerain. Jusque là c'était justice; mais le cruel vainqueur avait forcé les trois jeunes enfans du condamné d'assister au supplice de leur père, et depuis long-temps il se repentait devant Dieu de ce luxe de vengeance; il se repentait, dis-je, et pourtant il ne s'amendait pas. Par une inconséquence étrange, mais commune à bien des méchans, le remords chez lui n'éveillait par la pitié, et, dans le moment même où il plaçait en tremblant sa Madone entre lui et le fantôme de Nemours, un des fils innocens du feu duc languissait et mourait dans un cachot du Plessis-lès-Tours.

C'était une demeure terrible et mystérieuse que ce château : ses vestibules noirs de prêtres, ses cours étincelantes de soldats, ses chapelles toujours ardentes, ses ponts-levis toujours en émoi lui donnaient le double aspect d'une citadelle et d'un couvent. On parlait bas et l'on marchait sur la pointe du pied dans ses grandes salles, comme dans un cimetière. Et, en effet, des captifs, par centaines, gémissaient ensevelis dans les souterrains : ceux-ci pour avoir parlé du roi, ceux-là pour avoir parlé du peuple, les autres enfin, et c'était le plus grand nombre, pour rien. Chaque dalle du château pouvait être regardée comme la pierre funèbre d'un vivant; et c'était là que grandissait, oisif avec un esprit aventureux, seul avec une ame ardente, le dauphin Charles, alors dans sa douzième année. Pauvre fils de roi! il cherchait en vain où reposer ses yeux des horreurs qui l'entouraient. Une forêt verte et fraîche ondoyait au pied du château; mais les chênes y balançaient moins de glands que de pendus. La Loire serpentait vive et joyeuse à l'horizon; mais chaque nuit la justice du roi troublait et ensanglantait son cours. Aussi, quand il avait long-temps ébréché son épée vierge aux murailles, long-temps épelé les majuscules rouges et bleues du *Rosier des guerres* ou du *Saint Évangile*, l'enfant rêveur, accoudé à sa fenêtre, passait le temps à regarder le beau ciel de Touraine et à chercher dans les formes changeantes de la nue des armées et des batailles.

Un jour pourtant ses gestes et sa physionomie trahissaient un ennui plus vif et de moins vagues préoccupations. L'*Angelus* de midi tintait déjà, et son repas du matin, composé, sur sa demande, de pâtisseries légères, et de sucreries, l'agaçait vainement de ses parfums, et restait intact sur une table que le jeune prince frappait du poing avec impatience. Il se levait par intervalles, béant, haletant d'espérance et d'inquiétude, l'oreille au guet, et répétant : « Blanchette,

Blanchette, viens donc! le déjeuner fond au soleil, et, si tu tardes encore, les mouches vont manger ta part! » Et, comme l'oublieux convive ne répondait pas à l'appel, le pauvre amphitryon recommençait à se désoler et à trépigner de plus belle. Tout-à-coup un léger bruit dans la tapisserie le fit tressaillir; il tourna la tête, poussa un cri, et retomba sur son fauteuil, ivre de joie, et murmurant avec un soupir : « Enfin! » Vous vous imaginez sans doute, mesdemoiselles, que cette Blanchette tant désirée était quelque noble dame, sœur ou cousine du jeune prince; détrompez-vous : Blanchette était tout simplement une petite souris blanche, comme son nom l'indique; si vive! qu'on eût dit, à la voir trotter, un rayon de soleil qui glisse; et si gentille! qu'elle eût trouvé grâce en temps de guerre devant Grippeminaud, Rodilard et Rominagrobis, soudards peu délicats, comme vous savez. Charles caressa la jolie visiteuse, il la contempla long-temps avec délices pendant qu'elle grignotait un biscuit dans sa main; puis, se souvenant qu'il devait à sa dignité de gronder un peu : « Ah ça! mademoiselle, dit-il d'un ton plaisamment grave, m'apprendrez-vous enfin ce que je dois penser d'une pareille conduite? Comment! on vous traite ici comme une duchesse! j'ai défendu ma porte à Olivier-le-Dain, dont la physionomie et l'allure de chat vous effarouchent; Bec-d'Or, mon beau faucon, en est mort de jalousie; et tous les soirs vous me quittez, ingrate, pour courir les champs comme une souris sans aveu. Et où allez-vous de la sorte, sans souci de vos dangers et de mes inquiétudes? Où allez-vous? répondez! je veux le savoir, je le veux! » L'interrogatoire était pressant, et pourtant, comme vous pensez bien, la pauvre Blanchette n'y répondit pas; mais, fixant d'un air triste ses petits yeux intelligens sur ceux de l'enfant grondeur, elle chiffonna les pages d'un évangile entr'ouvert sur la table, et arrêta ses pattes roses sur ces paroles; *Visiter les prisonniers*. Charles demeura surpris et confus, comme il advient aux présomptueux qui reçoivent une leçon à l'instant même où ils croyaient en donner une; car plus d'une fois il avait entendu raconter des choses étranges sur les habitans souterrains du Plessis-lès-Tours, et plus d'une fois il avait médité un pieux pélerinage à la prison de ce jeune d'Armagnac dont l'âge et la naissance excitaient plus particulièrement sa curiosité et sa sympathie; mais la terreur que lui inspirait son père l'avait retenu jusqu'alors, et maintenant il se reprochait sa prudence comme un crime. Dès le soir même il résolut de l'expier. Quelques minutes après le couvre-feu il s'esquiva de sa tourelle, suivi d'un jeune valet chargé d'une corbeille qui renfermait du pain, du vin et des fruits, et descendit dans une des cours intérieures du château. Une compagnie de la garde écossaise y rôdait au clair de lune le long des murailles. « *Qui vive?* cria une voix rauque et menaçante. — Charles, dauphin —On ne passe pas! » Mais Charles s'approcha de l'officier de ronde, et lui souffla deux mots à l'oreille. « S'il en est ainsi, allez, monseigneur! dit alors le soldat visiblement déconcerté; allez! et que Dieu vous protége; car, si vous êtes découvert, je suis perdu. » Notre héros employa pour éveiller le gardien des prisons et lever ses scrupules le même moyen avec le même succès. Peut-être, mesdemoiselles, êtes-vous curieuses de connaître les magiques paroles qui, dans la bouche d'un enfant, faisaient baisser les épées et tomber les verroux; les voici; *Le roi est bien malade*. Charles avait foi dans cette formule dont il avait souvent éprouvé la toute-puissance: car elle rappelait aux gens du vieux Louis XI, soldats, courtisans, geôlier ou valets, qu'une bouderie d'enfant pouvait se changer tout-à-coup en une bonne et solide rancune de roi.

Le dauphin et son page, sous la conduite du geôlier, s'aventurèrent, non sans quelque hésitation, sous une voûte humide et

sombre, et le long d'un escalier en spirale dont chaque marche gluante les menaçait d'un faux pas. Tous trois marchaient à la lueur précaire d'une torche de résine, tantôt battue par l'aile aveugle des chauves-souris, tantôt agonisant sous les gouttes d'eau que suait la voûte. Enfin un bruit vague d'abord, mais plus distinct de pas en pas, un bruit de plaintes et de soupirs leur annonça le terme du voyage. Le guide s'éloigna, et Charles recula d'horreur devant le spectacle qu'il avait sous les yeux. Figurez-vous, mesdemoiselles, une cage de fer scellée dans le mur, basse, étroite, où chaque mouvement devait être une douleur, où le sommeil devait être un cauchemar, et dans laquelle gémissait et se tordait un enfant!... Je dis *enfant*, quoique le duc de Nemours, l'hôte de cette affreuse demeure, atteignît bientôt sa dix-septième année; mais, à le voir si grêle et si pâle, on lui eût supposé douze ans au plus. A peine dans l'adolescence, il avait tant souffert, qu'il émerveillait ses bourreaux par sa tenace longévité, et que le geôlier, dont il recevait la cruche d'eau et le pain noir quotidiens, hésitait chaque jour sur le seuil du cachot, se demandant s'il ne vaudrait pas mieux envoyer à sa place le fossoyeur. Le dauphin, pour aborder le prisonnier, chercha de douces paroles, et ne trouva que des larmes. Nemours comprit ce muet salut, et y répondit par un sourire de reconnaissance; puis tous deux causèrent à travers les barreaux. Quand l'un déclina timidement sa qualité de fils de Louis XI, l'autre ne put se défendre d'un mouvement de surprise et d'effroi; mais cette fâcheuse impression ne tint pas long-temps contre la parole et la figure si franches du dauphin. Étranger depuis dix ans aux choses de ce monde, le reclus fit d'abord à son noble visiteur de naïves questions qui rappelaient celles des anachorètes demandant aux rares voyageurs dans le désert : *Bâtit-on encore des villes? célèbre-t-on encore des mariages?* lorsqu'une circontance imprévue donna un tour nouveau et plus piquant à la conversation. Un tiers vint se jeter étourdiment entre nos vieux amis d'une heure, et ce personnage mal appris, j'ai honte de l'avouer, mesdemoiselles, n'était autre que la commensale du dauphin, la rivale de Bec-d'Or; Blanchette, puisqu'il faut l'appeler par son nom, passant au travers des grilles à la faveur de sa petite taille; elle escaladait les jambes et les bras enchaînés de Nemours, et prodiguait au prisonnier des caresses toutes semblables, sinon plus vives, à celles que le prince avait obtenues le jour même. « Tiens! vous connaissez Blanchette! dit Charles surpris et piqué. — Si je la connais! répondit Nemours; depuis dix ans c'est ma souris à moi, c'est mon amie, c'est ma sœur. — L'ingrate! ce matin encore elle partageait au château les biscuits de mon déjeuner. — Depuis dix ans, monseigneur, elle vient dans mon cachot partager mon pain noir. — Jour-de-Dieu! » murmura le jeune prince... mais sa colère enfantine s'évanouit devant un sourire malicieux de Nemours. « Je crois, monseigneur, dit le jeune duc, que vous me feriez volontiers l'honneur de rompre une lance avec moi pour les beaux yeux d'une souris. Il m'est impossible en ce moment de répondre au cartel : voyez!... » Et il soulevait aux yeux de son rival ses bras qui pliaient sous les chaînes. Alors s'émut un débat original et touchant entre le fils de Louis XI et le prisonnier de Louis XI, chacun d'eux prétendant surpasser l'autre en malheur : l'un faisant toucher à son adversaire les parois humides et les barreaux épais de sa prison, l'autre peignant l'atmosphère d'ennui et la chaîne vivante de courtisans et d'espions dont le poids l'étouffait; l'un montrant son corps torturé, l'autre son cœur saignant, et tous deux terminant leur plaidoyer par la même conclusion : « Tu vois bien, Nemours, — vous voyez bien, monseigneur, — que j'ai besoin de Blanchette pour m'aider à vivre et à souffrir. » Après une discussion longue et stérile, ils finirent par

où ils auraient dû commencer : ils convinrent de prendre l'objet même du débat pour arbitre. « Voyons, mademoiselle, dit le dauphin à Blanchette, déclarez franchement auquel de nous deux vous désirez appartenir. » Et soudain vous eussiez vu la petite souris aller de l'un à l'autre avec force gentillesses, puis s'arrêter entre eux en les regardant tour à tour avec ses petits yeux brillans qui semblaient dire : *A tous deux, mes enfans!*

Ici, mesdemoiselles, j'éprouve le besoin d'un aveu que j'avais différé jusqu'à présent dans l'intérêt dramatique de mon récit. L'esprit, le bon cœur et les manières de Blanchette, vous étonnent sans doute, et je le conçois, car moi-même, qui eus autrefois mainte occasion d'étudier de près le peuple intéressant des souris, jamais, je l'avoue, je n'ai rien observé de semblable. Il est donc urgent de le dire : Blanchette n'avait d'une souris que la forme, Blanchette était une fée! Les historiens du temps, il est vrai, n'ont rien dit de cette métamorphose ; mais je puis vous en garantir l'authenticité, et de plus vous en révéler les causes secrètes, sur la foi de certain manuscrit gros et gras de science, et qui m'est échu pour lot dans l'héritage de ma grand'tante. Des rats bibliophiles en ont mangé les trois quarts, les vers l'ont *illustré* de broderies à jour, et ce n'est pas sans peine, je vous jure, que je suis parvenu à déchiffrer et à traduire pour vous, de la langue romane en français moderne, le chapitre suivant, intitulé : *Comme quoi la fée des plours fut travestie en blanche sourette.*

Un jour, jour de printemps et de nouvelle lune, il se fit un grand mouvement dans le royaume des fées. Les sylphides s'éveillaient avant l'aurore pour se parfumer avec la poussière des lis ; les ondines cherchaient pour se mirer l'endroit le plus clair de leur fontaine ; les dames des bois oubliaient d'agacer et d'égarer les voyageurs pour se couronner de violettes et d'anémones ; car toutes étaient conviées à une grande fête que donnait le soir même la reine des fées à son peuple. A l'heure convenue, comme vous le pensez bien, ces dames arrivèrent en foule, exactes et empresssées ; chacune voyageait à sa manière : l'une dans une conque de saphir attelée de papillons, l'autre dans une feuille de rose emportée par le vent ; d'autres enfin, et ce fut le plus grand nombre, chevauchant en croupe, tout bonnement comme de simples reines, avec un chevalier de la Table-Ronde. Une seule manquait au rendez-vous. Dès le matin, l'une des suivantes de la reine, Angélina, surnommée la fée *des pleurs* à cause de sa pitié vigilante pour toutes les infortunes, était sortie furtivement du palais. L'organe de l'ouïe, chez elle plus délicat encore que chez ce fameux géant *Fine-Oreille qui entendait lever le blé*, dit l'histoire, lui faisait distinguer de loin les plus timides palpitations des cœurs souffrans, et jamais un appel de cette nature ne l'avait jusqu'alors trouvée sourde ou négligente. Or des cris plaintifs, des cris d'enfant l'avaient éveillée en sursaut, et soudain elle s'était dirigée vers l'endroit d'où venait le bruit : les cheveux au vent, vêtue d'une robe flottante or et azur, tenant à la main la baguette d'ivoire, marque de sa puissance, et voltigeant plutôt qu'elle ne marchait sur la pointe des gazons et des fleurs. Elle avait adopté cette allure de peur, disait-elle à ceux qui s'en étonnaient, de mouiller ses brodequins dans la rosée, mais en effet parce qu'elle craignait d'écraser ou de blesser par mégarde la cigale qui chante dans le sillon, et le lézard qui frétille au soleil ; car elle était si prodigue de soins et d'amour, la bonne fée ! qu'elle en répandait sur les plus humbles créatures de Dieu. Après avoir marché long-temps de la sorte, elle s'arrête enfin devant une petite cabane sur la lisière d'une forêt. Il serait inutile de vous en faire la description, mesdemoiselles, car je soupçonne fort que vous avez eu comme moi le bonheur d'y faire plus d'un voyage en com-

pagnie de l'enchanteur Perrault. Vous croyez la reconnaître, et vous ne vous trompez pas : cette cabane de bûcheron est bien celle du *Petit-Poucet.* Ce grand personnage historique était alors bien jeune, et ne préludait pas encore au rôle important qu'il joua depuis dans le monde. C'était lui, c'étaient ses frères dont les plaintes avaient éveillé Angélina. Leurs parens, occupés au loin dans la forêt, y avaient passé la nuit pour être prêts au travail dès l'aurore, et, ne les voyant pas revenir à l'heure accoutumée, la jeune famille avait eu grand'-peur.

La visite de la fée, que ces pauvres enfans connaissaient déjà, ramena pour quelque temps la paix et la joie dans la cabane. A la chute du jour, Angélina se souvint que la fête allait commencer, et voulut partir ; mais tous, rendus familiers par sa complaisance, la rappelaient et la retenaient à l'envi, qui par un pan de sa robe, qui par une tresse de ses cheveux, qui par le bout de sa baguette magique ; et la bonne fée résistait un peu d'abord, puis souriait et cédait. Cependant un grillon, venu on ne sait comment du palais des fées (lui-même en était une peut-être), se mit à crier dans l'âtre : « A table, Angélina ! le prince *Charmant* vient d'arriver, on n'attend plus personne, et le banquet solennel commence : on verra figurer au dessert les nèfles et les noisettes dont le prince *Myrtil* a fait l'autre jour hommage à la reine. A table ! à table ! car, de mémoire de grillon, jamais on ne vit plus beau festin. »

Puis voilà qu'un papillon du soir vint danser autour de la lampe en répétant : « Au bal, Angélina ! la salle est déjà pleine d'harmonie et de lumière, j'ai failli tout-à-l'heure m'y brûler les ailes à certaine *lampe merveilleuse* qu'un beau jeune homme vient d'apporter d'Arabie. Au bal ! au bal ! car, de mémoire de phalène, jamais on ne vit plus brillante soirée. »

Et Angélina voulait partir ; mais les enfans la retenaient avec des cris et des pleurs. « Oh ! ne nous quittez pas encore, disaient-ils ; et que deviendrions-nous, bon Dieu ! seuls, la nuit, quand la lampe s'éteindra, quand le loup montrera ses grands yeux à travers les fentes de la porte, et que nous entendrons dans la clairière siffler les vents et les voleurs ? »

Et la bonne fée souriait et cédait toujours ; mais enfin les esprits de l'air troublés lui apportèrent à la hâte les sons d'une voix tonnante : « Angélina ! Angélina ! » C'était la reine des fées qui l'appelait, irritée d'une si longue absence. Épouvantée, Angélina se débarrassa des petites mains qui l'enchaînaient et sortit vite. Trop vite, hélas ! car, dans son trouble, elle oublia sa baguette, dont le plus jeune des enfans s'était fait, sans songer à mal, un hochet dans son berceau. Or vous saurez, mesdemoiselles, qu'une fée qui perd sa baguette est une fée perdue. La pauvre Angélina ne s'aperçut de son malheur qu'à l'explosion de murmures qui salua son retour au palais ; car ce fut un grand scandale pour toutes les fées, et une grande joie pour les vieilles, enchantées d'humilier enfin une compagne dont les charmes et la bonté faisaient ressortir leur malice et leur laideur. Quelques jeunes gens aussi, princes, sorciers et enchanteurs, dont Angélina, toute bonne qu'elle était, n'avait pu s'empêcher de railler quelquefois la suffisance, triomphaient de sa confusion. « Parole d'honneur, répétait aux jeunes fées le prince *Myrtil*, qui n'était pas sorcier, avec ses grands airs de vertu, votre Angélina n'est qu'une étourdie. Ah ! elle a perdu sa baguette !... Eh bien ! figurez-vous, mesdames, qu'un jour je m'avisai de toucher à cette baguette maudite, et que la petite masque m'en donna sur les doigts si fort, si fort, que je fus un mois sans pouvoir me servir d'un casse-noisettes. »

Bref, la coupable fut traduite devant un tribunal, présidé par la reine et composé de vieilles fées, dont la baguette, devenue béquille, faisait peur aux enfans, qui n'a-

vaient garde d'y toucher. La bonne *Urgèle* essaya vainement quelques observations en faveur de sa jeune amie : le délit était flagrant, et la loi précise ; or cette loi portait contre la condamnée une peine singulière : elle devait courir le monde un siècle durant, sous la forme d'un animal à son choix. Angélina fut quelque temps indécise : rossignol, elle eût chanté sous la fenêtre de la jeune fille qui veille et qui travaille au chevet du lit de sa mère malade ; rouge-gorge, elle eût donné la sépulture sous des feuilles aux enfans égarés et morts dans les bois ; chien d'aveugle, elle eût présenté l'aumônière avec une grâce capable de toucher le cœur le plus dur et d'ouvrir la main la plus avare ; mais le privilége exclusif de pénétrer dans les greniers et les prisons la tentait surtout et la décida, et voilà, mesdemoiselles, *comme quoi la fée des pleurs fut travestie en blanche sourette*, et c'est ainsi qu'elle se promenait, depuis quatre-vingt-dix-neuf ans et plus, du palais à la prison — deux prisons bien souvent ! et, de douleur en douleur, rongeant sans pitié tous les mauvais livres... On n'en voit plus de ces souris-là ! et grignotant parfois des arrêts de mort jusque dans les poches de Tristan.

Ce digne compère de Louis XI ne tarda pas à revenir au château, et son maître avec lui, et avec eux la défiance et la terreur. Cependant le prince n'en continua pas moins ses visites au prisonnier. Elles devinrent de jour en jour plus longues et plus fréquentes, et même, ce qui n'eût pas manqué d'éveiller les soupçons d'un enfant moins candide que le dauphin Charles, le geôlier, qui jusqu'alors n'avait été qu'à regret et qu'en tremblant complice de ces entrevues, semblait maintenant les encourager et les provoquer par sa complaisance. Un soir ils causaient comme à l'ordinaire, Charles accoudé sur la partie saillante du guichet, et Blanchette trottant de l'un à l'autre et leur distribuant ses caresses avec une édifiante impartialité. La conversation, long-temps vagabonde, tomba enfin, et s'arrêta sur les projets de Charles pour son règne futur. « Voyons, que ferez-vous quand vous serez roi ? dit gaîment le prisonnier, qui, plus vieux d'années et surtout de malheurs, avait dans la conversation une supériorité marquée sur son jeune ami. — Belle demande ! je ferai la guerre. — Nemours sourit tristement. — Oui, poursuivit le dauphin en se frappant le front de l'index, depuis long-temps j'ai mon projet là. D'abord j'irai conquérir l'Italie : l'Italie, vois-tu, Nemours, c'est un pays merveilleux, où les rues sont pleines de musique, les buissons couverts d'oranges, et où il y a autant d'églises que de maisons. Je garderai l'Italie pour moi ; puis j'irai prendre en passant Constantinople pour mon ami André Paléologue ; et enfin, avec l'aide de Dieu, je compte bien délivrer le Saint-Sépulcre.

— Et après ? dit malignement le jeune duc. — Dam ! après.... après.... répéta l'ignorant dauphin, quelque peu embarrassé, j'aurai le temps, peut-être, de conquérir encore d'autres royaumes, s'il y en a. — Et le soin de votre gloire vous fera-t-il négliger votre peuple ? ne ferez-vous rien pour lui, monseigneur ? — Si vraiment ! et d'abord, avant de partir, je donnerai Olivier et Tristan au diable, s'il en veut ; je supprimerai les bourreaux ».

Et, comme Blanchette à ces mots frétillait, plus joyeuse et plus caressante que jamais : « Je ferai, poursuivit-il gaîment, quelque chose aussi pour toi, Blanchette : je supprimerai les chats. »

Tous deux éclatèrent de rire à cette saillie ; mais cet accès de pétulante gaîté n'eut que la durée d'un éclair. Ils s'arrêtèrent tout-à-coup, et se regardèrent avec épouvante ; car il leur avait semblé que d'autres éclats de rire, trop différens des leurs pour en être un écho, retentissaient à côté d'eux dans l'ombre... Ils finirent néanmoins par se rassurer.

« Espérance et courage ! » dit alors le dau-

phin au jeune duc en lui tendant la main en signe d'adieu. Le pauvre captif se souleva pour saisir et presser cette main consolante ; mais ses membres engourdis par une longue torture servirent mal son pieux désir. Il poussa un cri de douleur, et retomba sur son escabeau : «Mon Dieu ! quand donc serai-je roi ? » ne put s'empêcher de dire le jeune prince ému jusqu'aux larmes.

Dieu le veuille, bientôt ! dit Nemours. — Jamais ! » répliqua un troisième interlocuteur, jusqu'alors invisible. Et Louis XI parut, puis Tristan, puis Coictier et quelques autres familiers du vieux roi. A la lueur d'une lanterne qu'un d'eux avait tenue jusqu'alors cachée sous son manteau, le dauphin put voir le terrible vieillard s'avancer à pas lents, comme un spectre, en murmurant ces mots, entrecoupés par une toux opiniâtre : « Ah ! galant damoiseau, tu fais de mon vivant les doux yeux à ma couronne !... Ah ! fils pieux et prévoyant tu songes d'avance à mes funérailles !... Misérable ! ton épée ! » Un accès de toux, plus violent que les autres, l'interrompit. Charles ne fit aucune résistance ; seulement il repoussa, par un geste d'indignation, Tristan, qui s'avançait pour le désarmer, et remit de lui-même son épée à l'un des gentilshommes présens. Bientôt, sur un signe du roi, il disparut, entraîné par des gardes. Louis XI, avant de quitter le souterrain, jeta un regard plein de haine sur la cage de sa victime, puis, se penchant vers son compère Tristan, lui glissa quelques mots dans l'oreille.

« J'entends, répondit le bourreau ; il faut en finir : comptez sur moi ; dès ce soir à minuit... » Et, complétant par la pantomime le sens d'une phrase déjà trop claire, il frappait sa main gauche du revers de la droite. Puis, le cortége s'éloigna, et, du milieu du bruit décroissant des pas, Nemours put distinguer long-temps encore la voix du despote moribond qui toussait, grondait et crachait des arrêts de mort avec ses dernières dents.

Pauvre Nemours ! ce doux rayon du ciel qu'on nomme l'espérance n'avait donc glissé dans son cachot que pour lui en faire paraître ensuite l'obscurité plus profonde ! « Avoir seize ans, pensait-il, un frère comme le dauphin Charles, une sœur comme Blanchette, et mourir ! » Et dans chaque son vague et lointain de la grosse horloge du château, qui lui mesurait ses dernières heures, il croyait distinguer ces mots : Mourir, il faut mourir !

En effet, le long escalier en spirale, qui conduisait au souterrain, retentit bientôt sous des pas précipités. Un ruban de lumière, échappée sans doute à la lanterne des bourreaux, tapissa le seuil de la porte. Alors le condamné sentant, bien que son heure était venue, mit précipitamment à terre la souris-fée qu'il tenait pressée sur son cœur. « Adieu, ma sourette, dit-il ; sauve-toi vite, et cache-toi bien ; ils te tueraient aussi. » Cependant le bruit redoubla par degrés, le ruban de lumière s'élargit, la porte roula sur ses gonds ; et alors, croyant voir déjà se dessiner, gigantesque sur le mur, la silhouette de Tristan, Nemours joignit les mains, ferma les yeux, recommanda pour la dernière fois son ame à Dieu, et attendit... Il n'attendit pas long-temps.

« Duc de Nemours, dit une voix douce et bien connue, vous êtes libre ! »

Le captif tressaillit à ces mots, hasarda timidement un regard autour de lui, et crut rêver : Charles était là, non plus timide, contraint, abattu comme la veille, mais calme, grave, parlant et marchant en maître, déjà mûri et grandi par une heure de royauté. De nobles dames l'entouraient, contemplant le jeune prisonnier dans sa cage, avec des sourires et des pleurs ; puis les gentilshommes qui, devant cet outrage à l'enfance, chose sacrée pour la chevalerie, tourmentaient de la main, par un mouvement convulsif d'indignation, le pommeau de leur épée, et enfin des valets, des pages, des écuyers en foule, portant

des flambeaux, et agitant aux cris de : vive le roi ! leurs toques de velours empanachées.

« Oui, poursuivit Charles VIII, le ciel, depuis une heure, m'a fait orphelin et roi. Nemours, pardonnez à mon père, et priez Dieu pour son ame. » Puis, se tournant vers sa suite : « Qu'on abatte cette cage à l'instant, et qu'on en jette les débris à la Loire; car il n'en doit rester ni vestige, ni souvenir. »

Les ouvriers, mandés d'avance, se mirent à l'œuvre avec ardeur ; mais, ô surprise ! la lime s'édentait aux barreaux sans y mordre, et la pierre dans laquelle ils étaient scellés, inébranlable, ne répondait aux coups du marteau que par un bruit sourd et moqueur.

« Sire, dit un vieux moine en hochant la tête, tous les efforts humains seraient impuissans à exécuter vos ordres ; car, ajouta-t-il en montrant la cage, ceci n'est pas œuvre humaine. J'ai ouï dire qu'un Bohémien, sorcier comme ils le sont tous, bâtit cette cage autrefois, afin de se racheter de la potence. Il faudrait, pour la renverser aujourd'hui, la baguette d'une fée; mais il n'existe plus guère de fées que je sache, ou bien encore la main infernale qui l'a construite; mais depuis long-temps le Bohémien a disparu.

— Qu'on cherche cet homme et qu'on l'amène, dit le roi. A qui le découvrira, honneurs et largesses ! un diamant de ma couronne, s'il est noble; son pesant d'or, si c'est un vilain ! » Et d'un geste il congédia son brillant cortége.

Les deux amis, demeurés seuls, sauf quelques pages qui veillaient sur eux à distance, se regardèrent silencieux. Une inquiétude terrible, et qu'ils n'osaient se communiquer, faisait battre leurs cœurs à l'unisson. « Si l'ouvrier magique était mort, pensaient-ils, si la cage enchantée ne s'ouvrait plus ! » Et ils pleuraient, et, chose étrange ! Blanchette, pour la première fois, semblait ne pas s'émouvoir de leurs larmes. C'est qu'une préoccupation bien vive et bien naturelle l'agitait alors. Vous vous rappelez, mesdemoiselles, que la métamorphose expiatoire devait durer cent ans. Or, il y avait, au moment dont nous parlons, 99 ans, 364 jours, 23 heures et 59 minutes qu'Angelina était devenue Blanchette. L'horloge de Plessis-lès-Tours s'ébranla pour sonner une heure. Et voilà qu'aussitôt le sombre et fétide souterrain s'emplit de parfums et de lumière, la cage de fer s'émut d'un bloc comme un décor théâtral de nos jours, et s'abîma... Dieu sait où... sans doute dans l'enfer qui avait inspiré l'architecte inconnu. Les orphelins épouvantés crurent que la foudre venait d'éclater dans la prison. « Blanchette, Blanchette ! où es-tu ? s'écrièrent-ils, tremblans pour l'existence de leur sœur adoptive.

— Me voici, mes enfans, répondit une voix douce au-dessus de leurs têtes. » Alors, levant les yeux, ils aperçurent, ébahis, Angélina dans son costume de fée, debout sur le piédestal d'un nuage, et tenant à la main sa baguette reconquise. « N'ayez pas peur, enfans, poursuivit-elle : c'est moi que vous appeliez Blanchette ; mes compagnes m'appellent la fée des Pleurs... Les vôtres viennent de tarir, et ma mission près de vous est accomplie... adieu ! »

Le petit duc et le petit roi, comme jadis les enfans du bûcheron, répétaient en joignant les mains « Bonne petite fée ! ne nous abandonnez pas encore ! — Il le faut, répliqua-t-elle d'un air grave ; vous n'avez plus besoin de consolations, vous, et l'on en réclame ailleurs. J'entends près d'ici une petite mendiante dont les sanglots m'appellent, et j'y cours... Adieu ! sire, adieu ! monseigneur. »

Elle dit, et disparut dans un éclair.

Hégésippe Moreau.

L'Abbaye de Westminster.

LES TROIS FONDATEURS.

LÉGENDE.

« Vogue avec lenteur et mystère, petite » barque, la nuit est pure, le flot est calme, » tout dort : pêcheur, appuie sur ton aviron ta tête insoucieuse, laisse la note de » ton hymne saint expirer, basse et brisée.

» Viens, dit tout-à-coup une voix puissante et céleste, viens et conduis-moi sur » cette autre rive où déjà les lumières s'éteignent, où les bruits de la vie meurent » ou faiblissent, viens, nautonnier choisi » par Dieu !

» Et la barque, dirigée par une main invisible, reçut à son bord un étranger dont » la tête était surmontée d'une auréole ; la » voile déployée devint transparente ; la » barque cette fois bondit légère et rapide, » traçant, en s'enfuyant, un long sillon de » lumière.

» Arrivée devant l'église où l'eau sainte » du baptême avait régénéré, depuis quelques jours, le front du noble Sébert, roi » des Saxons orientaux, et celui de la belle » Ethelgoda, sa femme, la barque s'arrêta » d'elle-même.

» Et le pêcheur, immobile de terreur, vit, » avec un nouvel effroi, l'inconnu se diriger d'un pas ferme vers ce lieu terrible » où naguère encore se voyaient les ruines » de la vieille basilique élevée par Lucius, » premier roi chrétien des Bretons, et que » Dioclétien avait transformée en temple de l'idolâtrie.

» Là, des esprits malfaisans habitaient » encore pendant la nuit, car la nouvelle » église bâtie par Sébert n'était pas encore consacrée : les portes s'ouvrirent dès » que l'étranger se présenta devant elles.

» Alors des troupes d'anges aux ailes dorées descendirent des nuées, et marchèrent sur ses traces ; les vitraux s'allumèrent, la nef retentit d'une musique » étrange, mais sublime, que répétèrent les » échos de la rive opposée ; d'exquises senteurs parfumèrent l'air, et, portées par la » brise des nuits, arrivèrent jusqu'au pêcheur silencieusement assis sur la proue.

» La figure de l'étranger, lorsqu'il sortit » de l'église, avait une expression de mansuétude divine : Je suis saint Pierre, dit-il au nautonnier, va répéter à saint » Mellitus ce que tu as vu et entendu, va, » et dis-lui que je visiterai souvent sa basilique chérie.

» Et, le lendemain, quand la longue procession des prêtres et des fidèles vint faire » l'ouverture des portes demeurées closes, » les dalles, sur lesquelles aucun pied mortel ne s'était encore posé, se trouvèrent » chargées de mystérieux caractères.

» L'huile sainte ruisselait déjà sur quelques parties des murs ; les douze cierges » placés au-dessus des douze croix de la » nef brûlaient encore, en répandant des » parfums précieux.

» Saint Mellitus bénit Dieu, au nom de » la foule reconnaissante, et la basilique » fut placée dès ce jour sous l'invocation » de l'apôtre qui tient les clés du paradis. »

Cette légende était récitée d'une voix lente et un peu gutturale, par une jolie enfant de douze ans à peu près, mais si mignonne, si délicate, qu'on ne lui en eût pas donné plus de neuf à dix. Un jeune homme et un vieillard l'avaient écoutée attentivement, et admiraient tous deux ses grands yeux veloutés à moitié cachés sous d'épaisses boucles brunes qui retombaient au hasard sur son cou ; les vêtemens qui la couvraient étaient en lambeaux ; mais la

bouche qui disait les vers de cette légende était si gracieuse, toute la personne de la jeune fille si parfaitement enveloppée d'innocence, qu'en la voyant, l'ame se sentait prise d'une tendresse presque respectueuse. Appuyée contre un des angles du portique de Westminster, elle recevait un vent glacial sur ses épaules presque nues.

« Vous avez bonne mémoire, mon enfant, dit sir William Blunk, en posant sa main sur la tête de la petite fille.

— Eh! non, pas trop, répondit-elle, c'est que tous les jours, plusieurs fois, je dis ma légende à ceux qui comme vous se préparent à visiter l'abbaye. Mais je n'ai pas fini, milords », et elle reprit sur le ton d'un récitatif :

« Cette basilique, digne du Dieu qu'on y » invoquait, et si spécialement prise sous » la protection de saint Pierre, fut ravagée » par des barbares : les Danois, lorsqu'ils » envahirent l'Angleterre, détruisirent et » mutilèrent l'œuvre de Sébert. Edouard-» le-Confesseur, ce pieux roi dont l'his-» toire garde de si touchans souvenirs, fit » vœu, pendant son exil, de faire un péle-» rinage à Rome, afin de rendre grâce aux » pieds du saint pontife; mais ses sujets, » tremblant de le perdre encore une fois, » le conjurèrent de se faire relever de son » vœu par le pape lui-même : cette de-» mande fut accordée, à la condition que » le monarque bâtirait un nouveau temple » à saint Pierre, ou en ferait réparer un » autre; et Dieu ayant envoyé une révé-» lation à un saint homme, dans laquelle » il manifesta que sa volonté était que l'on » reconstruisît l'abbaye de Westminster, » le monarque consacra à cette œuvre » pieuse le dixième de ses revenus. »

— Bien! très-bien! ma petite, dit sir William; maintenant voici pour vous. » Et le noble anglais lui présenta une demi-guinée.

L'enfant avança sa petite main, mais une autre main plus alerte ou plus avide s'était déjà emparée de la récompense.

« Allez du côté de la porte de l'Est, Georgina, dit d'une voix rude le nouvel arrivant, dont le balai sur lequel il s'appuyait expliquait assez les fonctions, allez, paresseuse : des demoiselles françaises veulent vous entendre réciter votre légende. »

Georgina écarta les cheveux qui couvraient son front pur, jeta sur les étrangers un regard plein de douceur et de résignation; puis s'éloignant avec la légèreté d'une biche sauvage, disparut derrière les tombeaux de toutes formes, de toutes grandeurs, qui encombrent l'intérieur de l'église. Ces monumens, jetés au hasard, et sans nulle harmonie avec le style général de l'abbaye, produisent le plus désagréable effet. Sir William visitait Westminster pour la première fois; il avait passé dans l'Inde la meilleure partie de sa vie; Peters, son fils, venait d'achever son tour d'Europe, et se trouvait à Londres depuis quelques mois seulement, afin d'y rejoindre son père. Tous deux avaient été bien malheureux! et leur ame, si long-temps engourdie par la douleur, commençait à peine à pouvoir goûter ces plaisirs de l'intelligence, seule consolation de ceux qui souffrent. Chargé de hautes fonctions près de la Compagnie des Indes, sir William y avait épousé une femme belle et charmante et y était devenu père; mais, persuadé que dans sa patrie seulement, Peters, son fils unique, recevrait une éducation convenable à son rang, il se décida à l'envoyer étudier à Cambridge, sous la surveillance d'un gouverneur dont la moralité lui était connue. Lady Blunk se sépara de son fils avec désespoir, mais elle domina sa souffrance, car elle savait combien étaient invariables les résolutions de son mari. Les nouvelles que l'on recevait de Peters furent long-temps satisfaisantes; il adorait toujours sa mère, il promettait d'être noble et brave comme sir William, et se livrait à l'étude avec une ardeur qu'il

était souvent nécessaire de modérer. Tout-à-coup le gouverneur écrivit que la santé de son élève s'était altérée. Sir William ne pouvant quitter son poste, lady Blunk partit seule, et quand elle retrouva son fils, il n'était plus que l'ombre de lui-même : sa poitrine semblait attaquée; cependant les médecins donnèrent quelque espérance, et bientôt leurs soins, ceux de sa mère, la nature qui tend à la conservation des êtres, rendirent la santé au jeune Peters ; mais l'énergie de lady Blunk était épuisée, elle ne put survivre à la joie de voir son enfant revenir à la vie, et mourut en bénissant le ciel ! Les médecins ordonnèrent au jeune Peters de voyager sur le continent, et sir William se démit de ses fonctions dans l'Inde : un solennel devoir le rappelait en Angleterre; il voulait faire transporter dans son château du Devonshire les dépouilles mortelles de sa femme, et ne plus quitter ce fils doublement cher. Sir William et son fils partaient pour y recevoir les restes de lady Blunk, et lui ériger un monument qui pût consoler leur douleur, lorsque la chaise de poste cassa non loin de l'antique abbaye de Westminster. Après cette longue digression, je vous y ramène, mesdemoiselles, car Peters et son père se trouvaient dans ce moment en face du maitre-autel, ou plutôt de l'unique autel que les réformistes aient bien voulu laisser à cette abbaye célèbre. Sir William s'appuyait avec confiance sur l'épaule de son fils; il lui communiquait ses réflexions, et échangeait avec lui des remarques qui prouvaient la conformité de leurs opinions sur les arts. La bizarrerie, le mauvais goût des différens styles employés à la construction de cet autel, frappèrent désagréablement le jeune lord, encore tout imprégné de ses souvenirs d'Italie.

Cette œuvre si bizarrement hétérogène, dit sir William, est pourtant l'ouvrage de Christophe Wren, l'un des plus habiles architectes qu'ait possédé l'Angleterre. La chapelle d'Édouard-le-Confesseur vint ensuite attirer leur attention : là, l'un des massiers de l'église leur montra les fauteuils sur lesquels le saint roi et sa femme avaient été couronnés, puis la pierre sacrée transportée d'Écosse à Londres, longtemps regardée comme le palladium de la lignée royale, et sur laquelle les rois d'Angleterre sont encore couronnés aujourd'hui.

La chapelle bâtie par Henri VI, à quelques pas de celle dont nous venons de parler, leur parut d'une meilleure exécution. Dans le fond est placé le tombeau en bronze du fondateur, et ce monument, ouvrage de Torregiano, sculpteur italien, sembla presque sans défaut au jeune touriste. Depuis Élisabeth, aucun autre monument n'a été élevé dans cette chapelle ; un simple pavé de marbre couvre maintenant les dépouilles des rois. Cromwell, cet homme qui devait faire mentir toutes les destinées, y fut inhumé malgré les statuts qui n'accordaient ce privilége qu'aux rois seulement; de là, son cadavre fut, par les ordres de Charles II, traîné jusqu'à la potence.

Puis, les deux visiteurs vinrent se placer au centre de la nef, et de là l'immensité de l'édifice leur parut avoir ce cachet de sublimité et de grandiose, dont sont frappés tous ceux qu'attire la vieille abbaye.

Lorsqu'ils atteignirent le tombeau de Newton, Georgina y arrivait conduisant les dames françaises.

Le philosophe est représenté appuyé sur un sarcophage; au-dessus, est une figure de l'astronomie, assise sur une vaste sphère, dans l'attitude de la méditation.

« Que veut dire cette inscription ? demanda la plus petite des jeunes étrangères, en regardant des vers écrits sur les tablettes déposées aux pieds de la statue.

— Viens ici, Georgina, dit la voix rude du balayeur, et explique les vers à ces demoiselles. »

Georgina obéit, et, sans lever les yeux sur l'inscription placée précisément au-des-

sus de sa tête, elle répéta, avec assez d'assurance, ce qu'elle avait répété cent fois; puis, tout-à-coup son regard devint fluide, sa voix se brisa, car elle venait de reconnaître les deux personnes dont les intentions bienveillantes avaient été détournées d'elle par l'avidité du balayeur. Peters la contemplait avec un intérêt triste et tendre qu'elle remarqua sans doute; car, lorsqu'elle arriva à ces mots qui terminent l'inscription : *Les mortels se sentent fiers qu'il ait existé une si grande illustration du genre humain*... la voix de Georgina expira tout-à-fait dans un long soupir : elle s'arrêta, et ses larmes coulèrent....

« Sotte petite fille ! est-ce ainsi que vous gagnez votre argent? » et la lourde main du balayeur tomba cette fois sur les épaules à moitié nues de la pauvre petite.

Peters eut envie d'écraser cet homme : il fit un mouvement... sir William l'arrêta en l'entraînant vers d'autres tombeaux.

« Ne pourrait-on pas l'arracher à l'autorité de cette brute? dit Peters avec émotion.

— Vous oubliez, mon ami, que cette brute est son père ». Et sir William et son fils, attristés par ce qu'ils venaient de voir, se dirigèrent vers le tombeau du lord Stanhope; mais ils ne donnèrent qu'une attention bien superficielle à ce monument élevé à la mémoire du noble lord, qui, comme guerrier et comme homme d'état, fut aussi grand que Newton comme philosophe. Ces deux tombeaux ont été exécutés par Michel Repbrack, d'après les dessins d'un artiste anglais.

Lorsque sir William et son fils se retournèrent pour gagner la porte d'entrée, la famille française avait disparu, et Georgina était devant eux.

« Tenez! chère petite, dit Peters en s'avançant vers elle, voici de quoi vous acheter une robe.

— Oh ! je vous en prie, milord, achetez-la-moi vous-même; car si je prends cette guinée, il faudra que je la donne, et je n'aurai pas de robe. Hélas ! je ne pourrai pas être baptisée catholique, et si la dame de l'Inde revient, elle sera bien fâchée que je sois encore protestante » !

Étonné de cette exclamation bizarre, dans un temple consacré à la religion réformée, le jeune homme examina la petite fille avec une curiosité plus vive.

« Cet homme est ton père, n'est-ce pas, mon enfant? dit sir William en caressant les joues de Georgina.

— Oh ! que non, milord ! vous voyez bien que si c'était mon père il m'aimerait : un père et une mère aiment toujours leurs enfans. Je le sais bien, moi ! car lorsque ma mère était malade, dans le petit cabinet noir que nous avait cédé mon oncle, elle me faisait asseoir sur son lit, et baisait mes mains et mes cheveux parce qu'elle n'osait pas toucher mes joues, de peur d'en chasser les belles couleurs, disait-elle; puis Georgina reprit d'un petit air réfléchi, et avec un regard si suave qu'il lui donnait l'air d'un ange exilé, la dame de l'Inde m'a aussi embrassée une fois; mais c'est qu'elle m'était bonne comme une mère, elle.... Oh ! milord, ajouta la jeune fille d'une voix dont la puissance de prière était inouie, ne pourriez-vous pas me donner des nouvelles de la dame de l'Inde? il y a près d'un an qu'elle n'est venue, et elle m'avait dit : je reviendrai demain.... »

— C'est mal, répondit Peters avec gravité, de manquer ainsi à sa promesse.

— Oh! oui! voyez cette robe, milord, c'est elle qui me l'a donnée, j'en ai eu bien soin; et cependant elle est déjà toute déchirée ! aussi je n'ose traverser la rue pour aller à l'école catholique, parce que les enfans m'appellent : Georgina la mendiante... Allez ! je pleure beaucoup quand je suis seule; car je sais tout mon catéchisme, et je pourrais faire ma première communion. En parlant, Georgina tirait de la poche de son mauvais tablier un petit livre qu'elle baisa avec respect. C'est encore la dame de l'Inde qui m'a donné cela, dit-elle; elle m'avait recommandé de l'apprendre, et je

n'en manque pas un mot. Ah! milord, je vous en conjure! si vous rencontrez la dame de l'Inde, dites-lui de venir me chercher: elle est trop long-temps aussi! »Et la jolie tête brune de la petite fille prit l'expression d'un découragement profond.

Il y avait, dans ce désordre de paroles, quelque chose de touchant qui excitait toute la sympathie de sir William; et pourtant il n'osait interroger Georgina, car la dénomination si vague de la dame de l'Inde l'oppressait douloureusement; il fit un effort et dit enfin:

« Mon enfant, où donc ave- vous connu la personne dont vous parlez?

— Ici, milord, par ici! s'écria Georgina, à qui cette question rendit toute sa vivacité. Elle avait saisi la main de sir William, et l'entraîna vers une chapelle déserte, autrefois consacrée à saint Pierre.

« Tenez! dit-elle en s'arrêtant tout essoufflée; c'est là que la dame de l'Inde venait: voyez comme cette dalle est blanche et propre, c'est que je la lave souvent pour que la dame de l'Inde puisse s'y agenouiller encore quand elle reviendra. Là, tous les jours, à la même heure, je l'entendais prier, et je restais debout derrière elle; elle disait une si belle prière!... *Je vous salue, Marie!*... Ah! je l'ai bien retenue! et puis, la dame de l'Inde ajoutait toujours: Mon Dieu, conservez mon Peters! »

Des sanglots s'échappèrent de la poitrine de Peters et de sir William... ils firent signe à Georgina de continuer.

« Eh bien! milords, reprit-elle, quand la dame vit que je savais ses belles prières et que je disais aussi: mon Dieu, conservez mon Peters! elle m'apprit qu'elle arrivait de l'Inde, et demeurait de l'autre côté de la Tamise, qu'elle avait fait vœu de venir tous les jours prier Dieu à la chapelle de saint Pierre, le patron de son fils; elle ajouta qu'elle était catholique, que, puisque j'aimais tant les prières à la Vierge Marie, il fallait que je me fisse catholique aussi; et, voyant que j'étais bien attentive, elle me donna cette robe, me dit de prier pour son Peters, que si Dieu le lui rendait, elle me promettait de m'emmener chez elle, de m'élever, et que nous ne nous quitterions jamais. Un jour, elle était bien contente et me dit: Il va mieux, Georgina; prie encore pour *lui*; demain je viendrai te chercher; car j'ai déjà parlé à ton oncle. Tiens-toi prête et attends-moi... Hélas! milord, ajouta Georgina dont les yeux étaient humides de larmes, la dame de l'Inde n'est point venue; mais je l'aime toujours et je prie toujours Dieu pour elle et pour son fils. Mais je veux aller vers elle... Ah! je vous en prie, conduisez-moi!»

Pendant cette scène, sir William et son fils se serraient la main avec une déchirante émotion; des larmes inondaient leur visage.

« Mon enfant, dit enfin sir William en baisant le front de Georgina, la dame de l'Inde ne viendra plus; c'est son deuil que nous portons; mais viens, et conduis-nous vers ton oncle; c'est moi qui dois remplacer la dame de l'Inde; tu veux bien me suivre, n'est-ce pas?

— Oh! oui, car vous êtes son mari, et voilà sans doute son fils Peters. — Mon Dieu! s'écria Georgina, se jetant à genoux sur la dalle blanche, à présent je ne vous prierai que pour elle. » Puis, se relevant, elle tendit sa main à sir William, bien qu'avec une sorte de défiance, et cette petite main tremblait, quand celui-ci se trouva en face du balayeur, occupé dans une autre partie de l'église, et qu'il lui demanda de se charger de sa nièce.

« Milord, répondit-il avec sa rudesse ordinaire, je l'avais déjà accordée à une belle dame qui a oublié de venir la prendre; car cette enfant me donne bien de l'embarras, c'est vrai; mais elle gagne aussi quelquefois de bonnes journées en récitant sa légende...

— Je vous comprends, dit sir William; voici ma bourse, maintenant consentez-vous?

— Oui, milord, et que le ciel la conduise! la voix du balayeur était légèrement émue.

— Adieu, mon oncle, dit Georgina avec une douceur charmante, mais où perçait une joie bien vive, je n'oublierai pas ma légende. »

Grande fut la surprise des laquais de sir William, quand ils le virent revenir, accompagné d'une petite fille couverte de haillons. Georgina ne remarqua point leurs sourires, et s'élança gaîment dans la voiture de voyage.

C'était en effet un spectacle étrange que cette enfant, sans coiffure et presque sans souliers, foulant avec insouciance les moelleux coussins de l'excellente berline. Les chevaux partirent au grand galop, et les voyageurs employèrent une partie de cette journée à faire raconter à Georgina sa vie presque passée tout entière sous les voûtes humides de la vieille abbaye. Quand vint le soir, la jeune fille, fatiguée cette fois de bonheur et de caresses, s'endormit profondément, à moitié couchée sur les genoux de sir William.

« N'est-ce pas, mon ami, dit sir William à son fils, que si je mourais bientôt, tu prendrais soin de cette enfant?

— Je ferais mieux, mon père, si vous y donniez votre consentement.

— Quoi donc?

— Je l'épouserais. Oui, répéta Peters, d'une voix grave, je l'épouserais: ne s'est-elle pas montrée à nous, bonne, reconnaissante et pieuse?... n'est-elle pas l'enfant adoptive de ma mère? n'est-ce pas Dieu qui l'a placée sous votre protection, mon père?

— J'ai donc maintenant deux enfans à chérir, dit sir William en serrant la main de son fils et souriant à Georgina endormie. »

Que faut-il vous apprendre de plus, mesdemoiselles? rien, si ce n'est pourtant que je puis vous dire en confidence que la petite diseuse de légende est maintenant une des plus grandes dames de l'Angleterre.

Mme JULIETTE BÉCARD.



Les Regrets de la jeune Femme.

Les poètes ont vu dans le monde infernal,
Des ames qui des dieux attendaient le signal
Pour vivre de la vie humaine,
Acteurs muets encor, mais qui devaient un jour,
En des drames nouveaux apparaître à leur tour
Héros ou peuple sur la scène.

Vierges, c'est votre image, alors que vos désirs
N'ont pour tout horizon, dans leurs chastes soupirs,
Que l'enceinte du gynécée,
Temple qui n'est ouvert que du côté du ciel,
Sanctuaire où toujours sur vos lèvres de miel,
Repose une sainte pensée.

Mais si l'une de vous, conquise par l'hymen,
Se détache des chœurs de ce nouvel Éden,
Et, parée, entre dans la vie,
Elle sent tout-à-coup ses rêves qui s'en vont,
Plus vite que les fleurs qu'un époux sur son front
Effeuilla d'une main ravie.

Ah! quelle jeune épouse, en sa vague douleur,
Ne s'écria jamais : « Qu'avez-vous fait, seigneur,
» De ma rêveuse adolescence?
» Depuis que j'ai sondé les sentiers d'ici-bas,
» Qu'ai-je vu dans ce monde ouvert devant mes pas
» Qui valût ma douce ignorance?

» Seigneur, me rendrez-vous cet âge où, pour mes yeux,
» La terre, île inconnue, aux ports mystérieux,
» N'avait que de lointaines rives;
» Où pour moi cette vie était un songe pur
» Par un souffle divin balancé dans l'azur
» Sous mille formes fugitives?

» Où l'homme était un ange, indolent pèlerin
» Pour les fruits de la terre oubliant le chemin
» De sa planète solitaire ;
» Où l'air était si doux quand il venait le soir,
» Avec le son lointain des cloches du manoir,
» Nous apporter une prière !

» Oui, pour un de ces jours je donnerais ces nœuds,
» Tous ces nœuds embaumés qu'envie à mes cheveux
» Le front de mes jeunes compagnes,
» Et mes robes de soie et mon voile étranger,
» Tout, pour ma blanche robe et mon réseau léger,
» Quand je courais par les montagnes.

» On m'envie un regard, et l'on trouve bien doux
» Ces aveux qu'en passant murmure auprès de nous
» Quelque homme qui s'en rit dans l'ombre ;
» Oh ! prenez-les encore et me rendez les voix
» Des pâtres égarés le soir au fond des bois,
» Et s'appelant dans la nuit sombre. »

Mais si, dans son berceau, doucement endormi
Son fils, à ses côtés, laisse entendre à demi
L'accent d'une douleur légère,
Son cœur avec la vie est réconcilié,
Et sur l'enfant penchée, elle a tout oublié
Pour se souvenir qu'elle est mère !

Antoine de Latour.



OPÉRA-COMIQUE.

Le Postillon de Lonjumeau, opéra-comique en trois actes, paroles de MM. Leuven et Brunswick, musique de M. A. Adam.

Au premier acte, nous sommes à Lonjumeau, village sur la route de Paris à Orléans. Madeleine, la belle hôtesse, épouse Chapelou, le beau postillon; ils reviennent gaîment de l'église, suivis des gens de la noce; le marié leur dit d'aller danser, et reste pour causer avec sa femme. Après s'être répété mutuellement qu'ils s'aiment, « Sais-tu, dit Chapelou, que je te sacrifie toutes les jolies filles? car j'étais le coq du village! et il soupire tristement. — Eh bien! monsieur, c'est joli, reprend Madeleine, vous avez déjà des regrets? Je renonce pour vous à aller rejoindre ma tante à l'Ile-de-France, ma tante qui me faisait son héritière... et je ne regrette rien, moi! — Dame! écoute-donc, j'ai été hier trouver un sorcier qui m'a dit qu'en t'épousant, je faisais... — Quoi donc? — Une bêtise, parce que sans cela j'aurais été à la cour, et que je serais devenu riche. — Eh bien! moi aussi, j'ai été hier trouver une sorcière qui m'a dit qu'en t'épousant, je faisais... — Quoi donc? — Une bêtise, parce que, sans cela, j'aurais été une grande dame. et que je serais devenue riche. » Les deux époux finissent par se répéter qu'ils s'aiment et qu'ils sont heureux de leur sort; puis, Madeleine, entourée des filles d'honneur, rentre chez elle pour faire sa toilette, tandis que Chapelou, resté avec ses amis, afin de les désennuyer, leur chante la romance du beau *Postillon de Lonjumeau*, qui un jour a disparu; et comme ses auditeurs s'attendrissent, Chapelou reprend :

> Ah! ne déplorez pas sa perte
> Car de l'hymen suivant la loi,
> La reine d'une île déserte
> De ses sujets l'a nommé roi.

Mais voilà que le marquis de Corcy, directeur des théâtres de Louis XV, en courant la poste pour chercher partout un chanteur, a eu sa chaise brisée. Tandis qu'on la répare, il entend chanter Chapelou, le guètte comme il allait entrer chez sa femme, et s'écrie : « Ah! mon ami, vous avez un *si* bémol! — Où donc? » dit Chapelou étonné, se regardant du haut en bas. Bref, le marquis promet gloire et fortune au postillon, s'il veut partir à l'instant même. Chapelou résiste encore; il veut voir sa femme; mais le marquis lui donne des arrhes : une bourse pleine d'or... et la pauvre Madeleine, qui l'attend, l'aperçoit faisant claquer son fouet sur la route de Paris. A ses cris, les gens de la noce accourent, et, dans son désespoir d'être aussi cruellement abandonnée, Madeleine quitte son pays pour aller mourir auprès de sa tante.

Au deuxième acte, dix ans se sont écoulés; la tante de l'Ile-de-France est morte. Après avoir donné de l'éducation à sa nièce, elle en a fait l'héritière de ses biens, et Madeleine est depuis peu de retour en France. Le postillon de Lonjumeau, sous le nom de Saint-Phar, est premier chanteur de sa majesté Louis XV; il a suivi la cour, et c'est pour revoir son mari, que Madeleine, sous le nom de Mme de Latour, est venue habiter une terre près de Fontainebleau. Deux hommes lui disent qu'ils l'aiment : l'un est le marquis, l'autre le chanteur qui se fait passer pour garçon. Mais s'il aime Mme de Latour, c'est moins parce qu'elle ressemble à sa femme, que parce qu'elle est riche et grande dame; car, depuis son retour, la pauvre Madeleine a beau lui écrire, dans son style de paysanne, des lettres

datées de Lonjumeau, l'ingrat n'y répond pas. Madeleine veut se venger à la fois de son mari et de celui qui le lui a enlevé. Le marquis lui demande sa main ; c'est au chanteur qu'elle la donne. N'osant pas la refuser, Chapelou met dans sa confidence deux camarades de théâtre qui joueront : l'un, le rôle de prêtre; l'autre, celui de témoin; mais le marquis, voulant aussi se venger de Mme de Latour et du chanteur, enferme les comédiens avec leurs costumes sous le bras, et leur apprend qu'un véritable prêtre est en ce moment à la chapelle. La cloche sonne... tout est fini ! Chapelou est bigame ; le fat revient fort satisfait de lui, et ses camarades effrayés lui disent qu'il sera pendu ! pendu ! pendu ! Chapelou pâlit, ses genoux s'entrechoquent, il s'évanouit. Sous son premier costume, avec son premier langage, et pour exécuter un ordre de sa maîtresse, Mme de Latour, Madeleine arrive : elle joue l'étonnement à la vue de son mari, renverse les bougies, et, dans l'obscurité, prenant tour à tour le ton de la paysanne et celui de la grande dame, elle met à la torture le pauvre Chapelou, dont le repentir et l'amour pour Madeleine sortent bien sincères de cette épreuve; car il va mourir ! Les exempts amenés par le marquis entrent pour arrêter Chapelou : l'obscurité cesse et Chapelou ne voit de ses deux femmes que Madeleine... mais c'en est fait, le postillon de Lonjumeau est bigame, il va être pendu... et fera le sujet d'une bien triste romance ! lorsque Madelaine arrange tout... les lois ne punissant pas l'homme qui épouse deux fois la même femme.

Si les sorciers, au lieu de dire : « Ne vous mariez pas et vous deviendrez riches, avaient dit : Mariez-vous, et vous deviendrez riches, » ils eussent été de vrais sorciers ; car, sans ce mariage, Chapelou n'eût pas chanté la romance du *Postillon de Lonjumeau ;* le marquis, directeur des théâtres de sa majesté Louis XV, n'eût pas trouvé le *si* bémol après lequel il courait la poste, et, sans ce mariage, Madeleine n'eût pas quitté son beau pays pour aller chercher la fortune à l'Ile-de-France..... ce qui vous prouve, mesdemoiselles, qu'il n'y a pas de vrais sorciers... même à l'Opéra-Comique. La musique de M. A. Adam est vive, gaie, spirituelle, amusante ; l'auteur, vous le savez, est accoutumé à des succès.

M. F. de P.

Correspondance.

—

« *Mademoiselle, je vous souhaite une bonne santé, l'accomplissement de tous vos désirs, et le paradis à la fin de vos jours.* » Voilà ce que la femme de chambre m'a dit le premier de janvier, en tirant de bon matin les rideaux d'indienne de mon petit lit ; la chère fille avait mis son plus beau bonnet, et, après avoir bien essuyé sa figure avec la corne de son tablier blanc, elle s'est approchée tout émue, et m'a embrassée sur les deux joues ; moi j'étais aussi émue, j'éprouvais un mélange de honte et de fierté, de reconnaissance et de protection... « Je vous remercie, ma bonne, » lui ai-je répondu en lui donnant ses étrennes. Puis, je me suis vite habillée pour aller me jeter dans les bras de mon père, de ma mère, où chaque mot commencé pour exprimer un souhait se terminait dans une étreinte, par des baisers, par des larmes... Oh ! c'est un bien beau jour que le premier jour de l'an ! Le soir venu, je repassai dans ma mémoire les souhaits de la journée ; mais, en y réfléchissant bien, je refusai *l'accomplissement de tous mes désirs*, qui, je l'avoue, ne sont pas *tous* très-raisonnables. Par exemple, souvent je désire être une *grande* demoiselle, et si j'étais exhaussée... je m'aperçois que je commets une faute d'orthographe qui fait justement un

calembourg... si j'étais exaucée, j'aurais quelques années de moins à rester aux côtés de ma bonne mère qui m'aime tant! Combien de robes, de parures, j'ai désirées qui m'étaient inutiles! que de promenades, de spectacles, de bals, j'ai désirés, qui ne m'ont apporté que du désenchantement, de l'ennui, et souvent du chagrin! Oh! oui, toutes réflexions faites, je ne veux pas de *l'accomplissement de tous mes désirs*, je laisserai à ma mère le soin de désirer ce qui pourra m'être utile ou agréable, et je serai sûre alors que ses désirs à elle seront pour moi tous heureux!

Afin de bien commencer cette année nouvelle, continuons notre correspondance et nos travaux accoutumés. Tu as sans doute donné à relier la quatrième année de notre journal, je t'éviterai d'y avoir recours en te copiant la note des objets qui doivent couvrir la petite table sur laquelle tu fais tes fleurs:

Un pot de pommade où tu mets fondre de la gomme arabique avec de l'eau chaude, et où tu délaies ensuite un peu de farine.

Deux petits pinceaux, de 10 centimes chaque.

Du fil d'archal de trois grosseurs. Nous désignerons le plus gros, long de 12 pouces, sous le n° III; le moins gros, long de 6 pouces, sous le n° II; et le plus fin, long de 3 pouces, sous le n° I.

Du papier vert pistache à 2 liards la feuille dont tu feras des bandes, la plus large, de 4 lignes, que nous désignerons sous le n° III; la moins large, de 3 lignes, sous le n° II; et la plus petite, de 2 lignes, sous le n° I.

Une bobine de soie plate vert-pistache.

Une petite pince, 50 centimes.

Une boule de buis, 75 centimes.

FLEURS EN PAPIER

ROSE MILLE-FEUILLES.

A présent achète, toujours rue Mauconseil, une boîte de semoule préparée, 25 centimes.

De la canetille verte, 50 centimes la bobine.

De la soie végétale, un paquet, 25 centimes.

Du papier rose végétal, de deux nuances, à 25 centimes la feuille.

Des calices de roses, 5 centimes la douzaine.

Des araignes, 30 centimes la grosse.

Des feuilles de rosier assorties, 40 centimes la grosse.

Fais une pelote en percale sur 6 pouces carrés, remplis-la de son, de manière à ce qu'elle soit peu dure.

A présent, écoute-moi avec toute ta gracieuse attention.

COEUR DE ROSE.

Prends du fil d'archal n° I, coupe un petit paquet de soie végétale, avec de la soie, attache-la autour d'une des extrémités de ce fil d'archal, recourbe-le sur la soie, coupe la soie végétale comme si tu voulais en faire un petit ballet, trempe légèrement les crins de ce ballet dans la gomme, puis trempe légèrement la gomme dans la semoule.

FEUILLES DE ROSES.

Pendant que ce cœur sèche, taille, avec du papier rose foncé, trois modèles sur le n° I, prends-en un, plie-le en huit, tu auras le modèle n° III; tiens le côté le plus large entre le pouce et l'index de ta main gauche, avec le pouce et l'index de ta main droite tourne ce modèle jusqu'à ce que tu aies obtenu le modèle n° IV; détourne-le pour le tourner de même, mais de l'autre côté: fais ainsi aux deux autres modèles n° I.

Avec le papier rose plus pâle, taille six modèles sur le n° II, place-les l'un après l'autre sur ta pelote; puis, avec la boule de buis, creuse profondément chaque feuille: cela s'appelle *gauffrer*, terme de fleuriste.

ROSES.

A présent, prends le cœur ; avec un petit pinceau, enduis de gomme la soie végétale qui est près du fil d'archal, passe-le au milieu d'un des modèles n° I. Forme un cercle avec le pouce et l'index de ta main droite, passes-y le fil d'archal en le tenant dans ta main gauche, et resserrant le cercle de ta main droite de manière à rapprocher les feuilles en les collant autour du cœur. Gomme légèrement le dessous de ces feuilles le plus près du fil d'archal, passe ce fil d'archal dans le second modèle n° I, en *contrariant* les feuilles qui se collent sur le premier modèle, comme ce premier modèle l'a été sur le cœur ; passe le fil d'archal dans le troisième modèle n° I, et colle-le de même que les précédens. A présent, taille six modèles sur le n° II, passe de même le fil d'archal dans ces modèles, toujours en contrariant les feuilles, mais sans les rapprocher autant du cœur et pour en former une boule ; enduis de gomme le pied d'une araigne, colle-le sous la rose et près de la soie qui entoure le fil d'archal, colle de même quatre autres araignes, enduis de gomme un calice, entres-y cette rose, et suspends-la par le fil d'archal.

BOUTON OUVERT.

Prends du papier rose foncé, taille quatre modèles sur le n° I, gauffre-les ; accroche gros comme une olive de ouate autour d'un fil d'archal n° I ; pour que cette ouate conserve la forme d'une olive, promènes-y de la gomme avec ton pinceau ; entre ce fil d'archal au milieu d'un modèle n° I, rapproche-le autour de la ouate pour qu'il s'y colle et la couvre, gomme le dessous de ce n° I près du fil d'archal, entre ce fil d'archal au milieu du second modèle n° I, en contrariant les feuilles, que tu rapproches du premier modèle. Fais de même pour les deux autres modèles n° I. Colle quatre moins grandes araignes, puis mets de la gomme dans le calice et entres-y ce bouton.

BOUTON FERMÉ.

Prends du fil d'archal n° I, accroche au bout de la ouate gros comme une noisette que tu termines en pointe. Taille, avec du papier rose foncé, le modèle n° V, entoure la ouate avec ce modèle, gomme les deux côtés qui sont en droit-fil, colle-les l'un sur l'autre, rapproche autour du fil d'archal le côté qui est en biais pour l'y attacher avec de la soie, colle quatre des plus petites araignes, mets de la gomme dans un des plus petits calices, et entres-y fortement le bouton fermé.

FEUILLES.

Prends de la canetille verte long de deux pouces ; fais, au milieu d'une feuille, un trou avec une épingle, passes-y la canetille, sors-la de l'autre côté de la feuille, réunis les deux bouts de cette canetille. Traverse ainsi trois grandes feuilles d'égales grandeurs et deux feuilles plus petites. Prends un fil d'archal n° I, attaches-y les deux brins de canetille qui retiennent une des grandes feuilles, tourne légèrement de la ouate autour de ce fil d'archal, prends du papier n° I, que tu colles avec de la gomme au bas de la première feuille, tiens le fil d'archal en le tournant entre le pouce et l'index de ta main droite, et guidant le papier avec ta main gauche ; déchire ce papier ; à droite et à gauche, attache de même les deux autres feuilles pareilles ; puis les deux plus petites. Le papier se gomme en commençant et en finissant, et avec tes lèvres, si la bande de papier vient à se déchirer en la tournant autour du fil d'archal.

Fais ainsi cinq branches de cinq feuilles, et que chaque branche soit formée de feuilles de différentes grandeurs.

POUR MONTER LA BRANCHE DE ROSE.

Entoure d'un brin de ouate les fils d'archal

de la rose et celui des deux boutons; prends du fil d'archal nº III, tourne autour un brin de ouate, couvre-le d'une bande de papier nº III, attaches-y le bouton fermé, couvre de papier; à côté, attache la branche formée des plus petites feuilles, couvre de papier; un peu plus bas, attache le bouton ouvert, entoure-le des deux autres branches formées des feuilles un peu plus grandes, couvre de papier; un peu plus bas attache la rose, entoure-la des deux autres branches formées des feuilles plus grandes, couvre de papier; puis, avec le dos des lames de tes ciseaux, fais recoquiller en dehors de la fleur les deux coins de chaque feuille de rose des deux derniers modèles nº III.

Pour t'aider, place devant tes yeux une rose artificielle en attendant les roses naturelles, car, tu n'en seras pas jalouse, ma chère; mais Dieu fera toujours les roses bien mieux que toi, malgré ta grâce et ton adresse!

Maintenant, retournons à notre planche. Le nº VI est un dessin de garniture de tulle, que tu broderas en application d'organdi. La fleur étant détachée, tu la sèmeras dans le fond d'un col de tulle, autour duquel tu placeras cette garniture légèrement froncée aux espaces qui n'ont pas de broderie. Je te conseille le tulle ordinaire, mais à très-grosses mailles, afin d'imiter ces dentelles du temps de Louis XIV, dont tu te fais une idée en regardant à l'église la nappe qui couvre l'autel.

Passons à nos patrons. Je commence par la toilette de bal que tu feras en gros de Naples blanc, en organdi ou en gaze de Savoie.

Le nº VII te représente le devant du corsage, que tu tailleras en droit-fil et dix fois plus grand, ainsi que tu le vois par les chiffres en rapport avec le mètre et l'aune qui sont joints à la planche.

Le nº VIII est le dos toujours en droit-fil, fermé par des agrafes.

Le nº IX est le devant et le dos réunis.

Le nº X est la manche courte qui se taille en biais.

Le nº XI est une demi-pélerine adaptée à la robe et fermée aussi par des agrafes.

La ruche du tour de cette demi-pélerine et celles des manches se font en tulle de soie ou en tulle de coton, selon l'étoffe dont est faite la robe.

L'écharpe est en gaze. Tu pourrais la remplacer par un large ruban de satin dont tu effilerais les deux bouts pour les nouer ensuite en filets. Afin de te montrer les roses, on les a placées à droite; mais tu les placeras à gauche, du même côté que l'écharpe.

Tu vois que nos *accroche-cœurs*, comme disent en riant les pensionnaires, sont revenus à la mode; c'est encore un ornement qui nous distingue des dames, et j'aime assez, dans un bal, qu'on m'appelle *mademoiselle*, tandis que maman est appelée *madame*.

Je finis par la toilette de ville. La robe est en mérinos, de la couleur qui te plaira, bleu Haïti, vert foncé, marron, garnie d'un ruban de velours noir au-dessus de l'ourlet, et d'un ou de deux biais de velours pareil autour de la pélerine. Ce biais doit se rélargir en approchant des épaules. La ceinture est un ruban de velours noir dont un bout pend sur le côté gauche.

Le nº XII est la moitié du devant en droit-fil; ce devant doit être fait d'un seul morceau; c'est une guimpe découverte sur la poitrine de manière à laisser place pour nos *cols à la Louis XIV*.

Le nº XIII est la moitié du dos aussi en droit-fil; il s'agrafe par derrière.

Le nº XIV est la doublure de la manche, taillée en biais; tu la termines aux nºˢ 8 et 56. Tu tailles le dessus aussi en biais, à partir du haut du coude, c'est-à-dire de l'espace qui est entre les chiffres 12 et 13 ou 19 et 30, en ayant soin de conserver la pointe qui se trouve tout naturellement formée par l'étoffe; cette pointe se relève

sur la manche et forme le poignet que tu garniras d'un biais en velours noir.

Le nº XV est la manche bouffante taillée en biais. Tu plisseras le bas à petits plis, à l'envers, au-dessus du coude où commence la doublure, et le haut à petits plis, à l'endroit et autour de l'entournure. Tu plisseras aussi à petits plis le milieu de cette manche bouffante, et tu placeras dessus un biais de velours noir.

Les épingles à boule remplacent les peignes. On en porte en corail, en perles et dorées. Il en faut six. Celles-ci coûtent 1 fr. 50 c. Je les ai achetées rue de la Paix.

Les tabliers se taillent toujours sur le modèle de la planche VII de la première année de notre journal; tu vois qu'on les garnit d'un biais de gros-de-Naples froncé autour et bordé d'un passe-poil pareil.

Mais tu auras beau avoir bien fait ta robe, si tu n'as pas un corset bien fait, tu seras mal habillée. Heureusement nous ne sommes plus au temps où nos grand'smères étouffaient dans des corps entièrement balainés, où des carcans, espèces de fourchettes de fer adaptées à ces corsets, piquaient le cou de celles qui ne se tenaient pas droites : être femme était alors un supplice de tous les instans! Grâce à M. Josselin qui a inventé des corsets bien ingénieux et pour lesquels il a obtenu des rapports favorables de nos célèbres médecins et des médailles à l'académie de l'industrie et des arts, maintenant, les corsets sont arrivés à leur plus haute perfection.

Ces corsets, confectionnés par les soins de Mlle Josselin, sont de deux prix et de deux sortes. Les garnitures se vendent à part.

La première, la plus simple, coûte de 3 à 4 fr., se lace comme les autres corsets, se desserre à volonté, et se délace en une seconde. Ainsi, dans le jour, tu es un peu malade, tu tires par en bas une petite baleine, voilà ton corset rélargi de deux doigts. Le soir, tu es endormie, tu tires deux petites baleines, ton corset tombe. Il ne s'agit plus, le lendemain, que de remettre les baleines à leur place, ce qui est bien facile.

La seconde garniture, la plus compliquée, la plus chère, ne se lace pas; on agrafe son corset comme une ceinture, c'est-à-dire qu'avec sa main droite on entre dans le busc d'acier cinq petits crochets d'acier. Pour se serrer, on tire d'abord également deux petites ganses de soie rondes; puis, veut-on être plus serrée du haut? on tire la ganse du côté gauche. Veut-on être plus serrée du bas? on tire la ganse du côté droit, et les ganses s'arrêtent d'elles-mêmes. Veut-on se desserrer du haut? on tire un bouton placé du côté droit; veut-on se desserrer du bas? on tire un bouton placé du côté gauche; enfin veut-on ôter son corset? on tire une petite ganse qui est au bas du busc. Plus de souffrances, plus de gêne. Quelle bonne et utile invention! maintenant, au lieu d'en être le supplice, le corset ne sera plus qu'un des ornemens de notre toilette.

M. Josselin a aussi inventé une *agrafe hygiénique* que l'on adapte aux rubans de taille sur lesquels sont montées les robes, et qui remplace les portes et les agrafes. Veut-on desserrer un peu sa robe? on presse un bouton. Quand la robe est fanée, cette agrafe peut être cousue à un autre ruban de taille.

M. Josselin a encore inventé une *boucle à cilyndre* qui serre plus fort, plus également, se desserre plus facilement, et surtout ne déchire pas les ceintures. Que d'améliorations l'industrie apporte dans toutes les choses de notre vie! que de bien-être nous devons à notre siècle! Oh! s'il nous était aussi facile de nous trouver heureuses qu'il nous est facile de l'être!

Moi, je suis toujours heureuse si tu m'aimes. Je t'envoie mes vœux, et j'attends les tiens. Adieu! J. J.

Éphémérides.

—

1er janvier 1580. — *Voyage de Charles-Quint en France.*

Ce voyage doit sa célébrité au mot d'un fou, qui lui-même doit à ce mot presque toute sa renommée.

Charles-Quint, pressé d'aller en personne châtier la révolte des Gantois, demanda à François Ier la permission de traverser la France. Triboulet écrivit sur ses tablettes: « Si l'empereur s'expose à passer par la France, il est plus fou que moi. —Mais, lui dit le roi, si je le laisse passer sans lui rien faire? —Alors, reprit Triboulet, j'effacerai son nom et j'y mettrai le vôtre. »

Mosaïque.

—

Que les jeunes femmes ont tort d'être coquettes pour le monde, et de ne point l'être du tout dans leur intérieur! c'est là qu'il faut faire des frais pour plaire d'une manière à en tirer un vrai bonheur: c'est vis-à-vis de son mari, de ses parens, qu'il faut avoir, tous les jours, la coquetterie d'être gracieuse. Le bonnet de nuit n'est fait que pour la nuit et le sommeil: soins, propreté, emploi de talens, langage aimable, douce gaîté, voilà ce qui fixe un jeune mari, ce qui attache un frère, des grands-parens; ce qui forme dans l'intérieur une réunion charmante.

Mme CAMPAN.

—

— Fontenay-aux-Roses tire son nom de l'immense quantité de roses qu'on y trouvait, et d'un ancien privilége que ce pays avait de fournir des roses à la cour et au parlement. Avant la révolution, au mois de mai, en plein parlement, chaque pair, chaque magistrat, recevait un bouquet de roses. La passion des fleurs, dit lady Morgan, semble être générale chez la nation française.

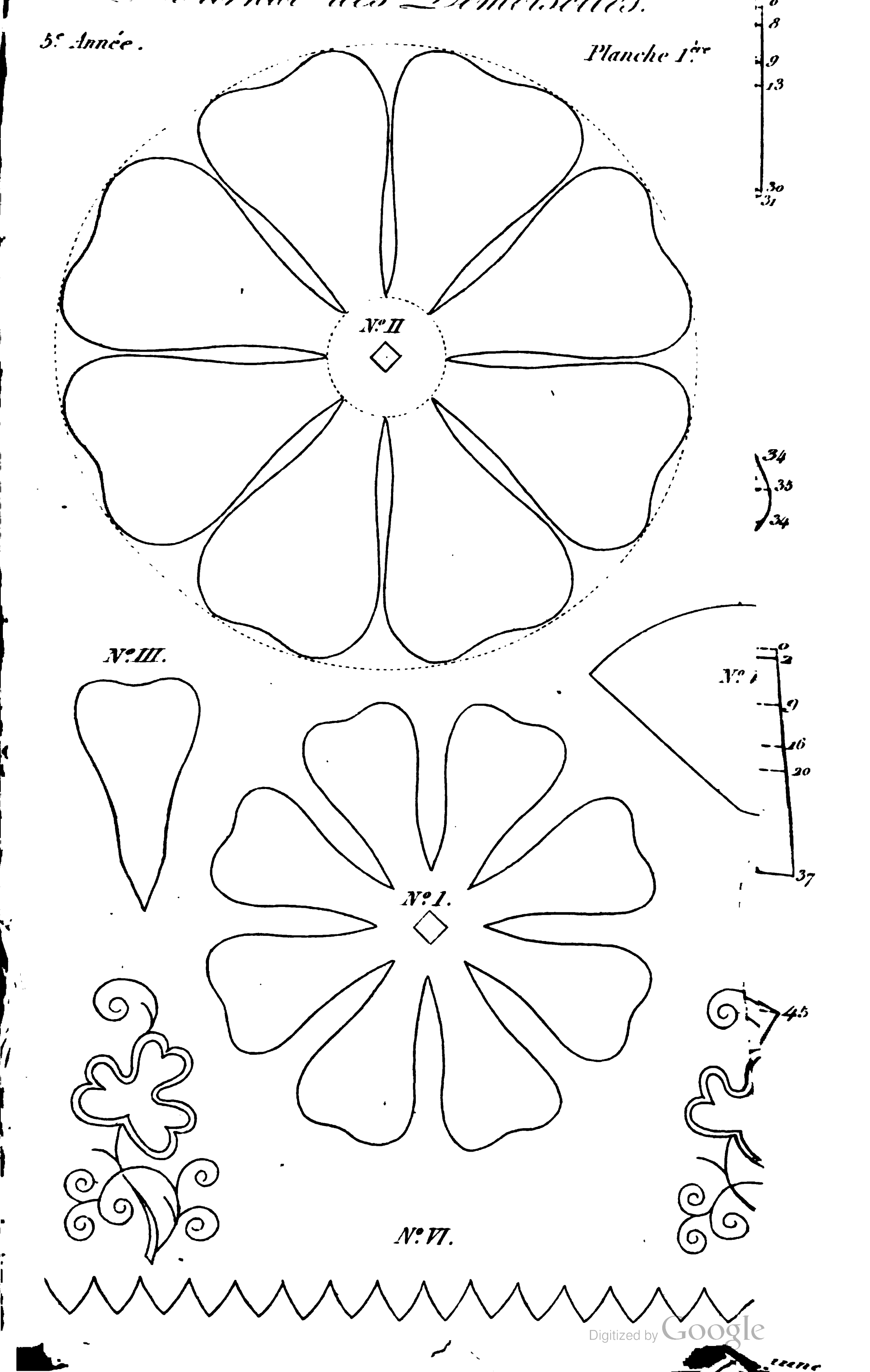
—

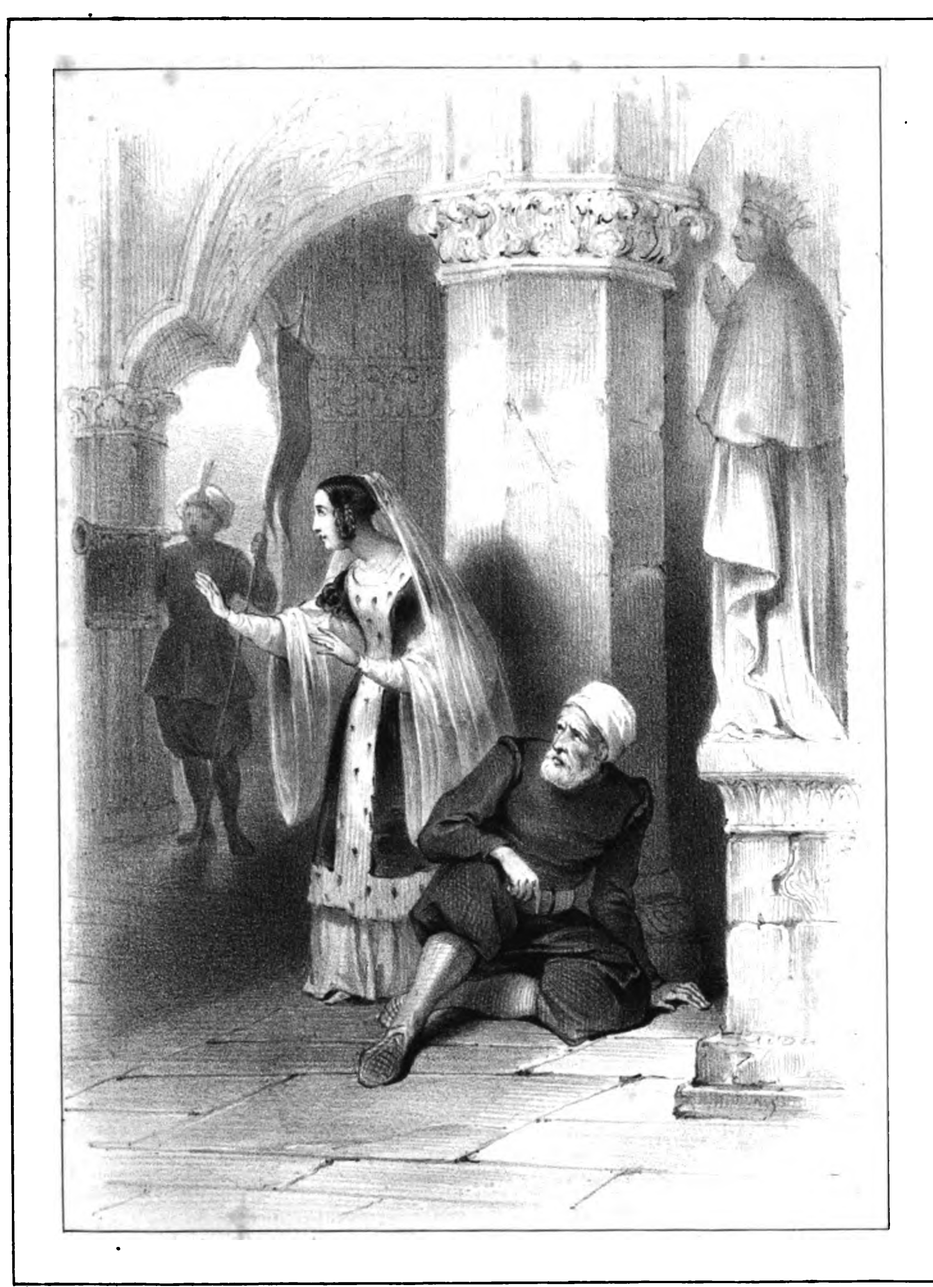
—Louis XI, l'un des plus cruels tyrans dont parle notre histoire, est le premier roi qui ait pris le titre de *Roi très-chrétien*, et ait reçu celui de *Majesté*, peu donné jusqu'alors.

—

—En 1613, Vincent de Paule faisait l'éducation des trois fils de Philippe Emmanuel de Gondi, comte de Joigny, général des galères, quand il empêcha ce seigneur de provoquer en duel un de ses ennemis. Suivant l'usage des siècles chevaleresques, le comte était entré dans une église pour entendre la messe avant de se battre; Vincent l'y suivit, et, saisissant le moment où tout le monde s'était retiré, il lui adressa ces paroles: « Souffrez, monsieur, souffrez que je vous dise un mot en toute humilité. Je sais de bonne part que vous avez dessein de vous aller battre en duel; mais je vous déclare, de la part de mon sauveur que je vous ai montré maintenant, et que vous venez d'adorer, que si vous ne quittez ce mauvais dessein, il exercera sa justice sur vous et sur toute votre postérité. » Ces paroles produisirent leur effet, et le comte renonça à son projet coupable.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.


N.o II
N.o III.
N.o I.
N.o VI.
8
9
13
30
31
34
35
34
0
2
9
16
20
37
45



Jal. des Demoiselles, Ve. Année.
Lith. de Benard & Frey

LES CHRÉTIENS DE JUDÉE

Le soudan fit publier: les chrétiennes peuvent emporter ce qu'elles ont de plus précieux.

Nap Thomas Jules David.

JOURNAL

DES DEMOISELLES.

Instruction.

—

Du Piano et de ses Progrès.

Le mot *forte-piano* est un substantif italien composé que les musiciens devraient franciser comme les peintres ont francisé celui de *chiar' obscuro*, adoptant l'idée qu'il exprime. Le forte-piano est l'art d'adoucir et renforcer les sons dans la mélodie imitative, comme on fait dans la parole qu'elle doit imiter. Non seulement, quand on parle avec chaleur, on ne s'exprime pas toujours sur le même ton, mais on ne parle pas toujours avec le même degré de force. La musique, en imitant la variété des accords et des tons, doit donc imiter aussi les degrés intenses ou rémisses de la parole, et parler tantôt doux, tantôt fort, tantôt à demi-voix; voilà ce qu'indique en général le mot forte-piano. Des poètes nous ont appris que les anciens se servaient de cordes tendues sur une table sonore, soit qu'elles fussent frappées ou pincées; mais on ignora long-temps les ressources immenses d'un clavier appliqué à ces instrumens; on ne peut préciser l'époque de cette invention. Quoique les jeux d'orgues où ce mécanisme est nécessaire remontent au dixième siècle, ce n'est qu'au quatorzième que l'on reconnaît d'une manière positive cette application dont l'honneur semble appartenir à l'Italie. D'abord, on inventa le tympanon et le clavicorde, espèce d'orgue au son aigre, employé cependant avec succès par des organistes célèbres des quatorzième et quinzième siècles, tels que : Diruta, Merulo, Frescobaldi, Jacopo di Bologna, etc. On composa beaucoup de musique pour cet instrument qui n'était point encore délaissé à une époque plus récente, puisque Mozart, dans ses premiers voyages, en portait un avec lui; puis, vinrent, au seizième siècle, la virginale, l'épinette et le clavecin, dont Hans Bruckers, d'abord simple menuisier d'Anvers, fut le père, par les perfectionnemens qu'il y introduisit : il adapta au clavecin un certain nombre de registres ou pédales, pour produire des effet variés et masquer ainsi l'uniformité primitive de l'instrument. Le nombre de ces pédales a été porté jusqu'à vingt, imitant alternativement le son de la harpe, du luth, de la mandoline, du basson, etc. Les qualités de sons découvertes dans ces recherches, et qui n'avaient aucune analogie avec celles des instrumens connus, reçurent des noms nouveaux, tels que : céleste, angélique, sourdine, etc. Plusieurs de ces dénominations ont été conser-

vées à nos pédales de piano. Après Hans Bruckers, en 1768, Pascal Taskin construisit à Paris des clavecins dont les pédales s'abaissaient simplement avec le pied, et l'on modifiait ainsi le son du clavier sans interrompre l'exécution; car jusqu'alors les registres se mettaient avec les mains au moyen de leviers placés de chaque côté de l'instrument, et l'exécutant était forcé de s'arrêter quand il voulait changer la qualité du son. En 1779, Sébastien Érard fit paraître son clavecin mécanique et l'un des plus remarquables; cependant ce fut le dernier essai tenté en ce genre.

Maintenant faisons un pas en arrière, et parlons d'instrumens de fantaisie dont l'usage n'a point été général.

En 1589, Charles Luyton, organiste de l'empereur Rodolphe II, possédait un clavecin qu'on pouvait transposer de six demi-tons en déplaçant le clavier; il avait de plus la faculté importante de rendre les dièses et les bémols par des cordes différentes; la touche que nous appelons dièse se trouvait divisée en deux; sa partie supérieure était le bémol. Ces instrumens, très-usités autrefois en Italie pour accompagner le chant, étaient d'une justesse d'accords admirable. Dans le dernier siècle, Jean Stein d'Augsbourg en construisit un fort curieux; c'était un clavecin double nommé *vis-à-vis*, parce qu'à chacune de ses extrémités se trouvait un clavier qui permettait à deux clavecinistes placés en face l'un de l'autre d'exécuter ensemble. Avant de terminer l'histoire du clavecin, peut-être lirez-vous avec curiosité la description de deux instrumens singuliers du dernier siècle; ils étaient destinés à flatter la vue, le goût et l'odorat, comme le clavecin avait pour but de plaire à l'oreille; l'un se nommait *clavecin oculaire*, l'autre *orgue des saveurs*. Le père Castel, auteur du premier de ces instrumens, avait supposé que les sept couleurs produites par l'effet du prisme sur les rayons de la lumière se rapportaient exactement aux sept sons de la musique, et intercalant entre ces sept couleurs principales des demi-teintes, il composa sa gamme chromatique visuelle ainsi qu'il suit :

L'ut répondait au bleu.
L'ut dièse — au céladon.
Le ré — au vert gai.
Le ré dièse — au vert olive.
Le mi — au jaune.
Le fa — à l'aurore.
Le fa dièse — à l'orangé.
Le sol — au rouge.
Le sol dièse — au cramoisi.
Le la — au violet.
Le la dièze — au violet bleu.
Le si — au bleu d'iris.

Et l'octave recommençait ainsi de même, seulement les teintes des couleurs allaient s'affaiblissant graduellement. Le père Castel, en faisant paraître ou disparaître, au moyen du clavier, les couleurs correspondantes au son d'une mélodie agréable, prétendait par là dédommager ceux à qui la nature avait refusé ou émoussé le sens de l'ouïe, en procurant à l'œil une sensation analogue à celle que la musique fait éprouver à l'oreille.

L'abbé Poncelet, auteur de l'*orgue des saveurs*, voulut appliquer une saveur particulière à chacun des sept sons de la musique; voici quelle était sa gamme :

L'acide répondait à l'ut.
Le fade — au ré.
Le doux — au mi.
L'amer — au fa.
L'aigre doux — au sol.
L'austère — au la.
Le piquant — au si.

L'instrument était semblable à un buffet d'orgue portatif, et le clavier placé sur le devant comme à l'ordinaire; l'action de deux soufflets formait un courant d'air continu; cet air se trouvait porté par des conducteurs dans une rangée de tuyaux acoustiques. Vis-à-vis de ces tuyaux était

un certain nombre de fioles remplies de liqueurs qui représentaient les saveurs primitives correspondantes aux sons de ces tuyaux. Cet instrument était disposé de telle sorte, qu'en pressant fortement avec le doigt une des touches du clavier, on faisait sonner les tuyaux et sortir en même temps la liqueur d'une des fioles, qui, au moyen de conducteurs, allait tomber dans un réservoir commun formé d'un gobelet de cristal placé au bas des fioles. Si l'organiste touchait mal, le mélange des liqueurs était détestable; si, au contraire, il touchait bien, ce mélange était délicieux. (Ceci est consigné dans le journal de Verdun, mai 1756, pages 324-327.)

L'instrument destiné à faire oublier tous ceux dont nous venons de parler était inventé depuis long-temps; mais, comme beaucoup d'inventions destinées à jouer dans la suite un rôle brillant, celle-ci n'avait été accueillie que par l'indifférence ou la prévention. Dès les premières années du dix-huitième siècle, un Allemand, un Français et un Italien avaient imaginé chacun de son côté, et presque simultanément, un forte-piano. Il serait plus curieux qu'utile de rechercher auquel de ces artistes appartient décidément la priorité de cette invention, chacun d'eux ayant opéré sans connaître le travail de ses rivaux; cependant, si l'on en croit un journal italien cité par la *Gazette Musicale de Paris*, cet honneur serait dû à un Italien nommé Bartholomeo Cristofali, de Padoue. Ce journal de 1711 contient le dessin de l'instrument de cet artiste, sous le nom de *Gravecimbalo, col piano e forte;* ce n'est qu'en 1716 que Marius, facteur français, fit paraître dans le recueil des machines approuvées par l'Académie la description de ses clavecins à maillets; et l'année suivante seulement, en 1717, Amédée Schrœter, organiste de Nordhausen, concevait un instrument analogue, dont il ne présenta qu'en 1721 deux essais inachevés à l'électeur de Saxe. Schrœter, quoique le dernier en date, passe néanmoins pour l'inventeur du piano-forte, parce que l'Allemagne accueillit avec faveur ses instrumens, tandis que l'Italie et la France négligeaient ceux de Marius et de Cristofali, et que ce fut de l'Allemagne que les pianos se répandirent dans ces deux autres pays. La forme extérieure du premier piano semble avoir été celle des pianos à queue de nos jours; il était naturel que les inventeurs du nouveau procédé, n'ayant cherché qu'à modifier les clavecins, conservassent la forme extérieure de cet instrument. Ce n'est donc que postérieurement qu'on aura changé cette forme, dans le but, sans doute, de rendre l'instrument moins embarrassant et plus agréable à la vue. Les premiers pianos carrés, attribués à Frederici de Gera, ne remontent pas au-delà de 1758. Jusqu'en 1778, les facteurs anglais et allemands s'appliquèrent à l'envi à perfectionner le mécanisme de ces instrumens, chacun d'après son système; mais, à cette époque, les frères Érard établirent à Paris la première fabrique de pianos. Ce fut une époque intéressante pour l'art, et par cet établissement les frères Érard affranchirent leur pays du tribut qu'il payait à l'Angleterre et à l'Allemagne. En quelques années, leurs pianos acquirent une réputation européenne : ils étaient à cinq octaves, deux cordes, deux pédales; d'un son argentin et remarquable, relativement à la petitesse du patron et à la finesse des cordes. Vers 1790, les facteurs allemands et anglais commencèrent à fabriquer des pianos à trois cordes accordées à l'unisson pour chaque note, dans le but d'obtenir une plus grande intensité de son. L'effet qu'ils attendaient de cette addition ne fut pas obtenu, parce que, la table n'ayant point été élargie dans la proportion voulue, les cordes se trouvèrent situées sur le même plan, et le marteau ne les frappait pas toutes avec la même vigueur. Sébastien Érard, à son tour, changea quelque chose au mécanisme, et toujours on cher-

cha à le perfectionner jusqu'en 1781, où Érard passa en Angleterre. A cette époque florissaient les facteurs anglais les plus célèbres : ils sont même réellement devenus les maîtres de nos meilleurs facteurs français. Le premier fut Tomkinson, puis Broadwood, dont Érard imita les instrumens. Ce fut pendant son séjour en Angleterre qu'il inventa, dit-on, le mécanisme anglais, toujours employé depuis lors dans les pianos à queue, et l'on vit bientôt des instrumens remarquables par d'importantes améliorations. Vers 1796, on ajouta sept notes à l'aigu ; les pianos eurent cinq octaves et demi : Dusseck, Cramer et Steibelt composèrent de la musique pour cette nouvelle étendue du clavier. Tous les facteurs se mirent alors à construire des instrumens à cinq octaves et demi ; mais les frères Érard, jaloux de surpasser leurs rivaux, augmentèrent leurs ateliers, et la facture prit un plus grand développement ; car, avant 1790, le nombre des pianos construits à Paris ne s'élevait qu'à cent trente par an, tandis qu'à cette époque il s'élevait à mille. Les premiers pianos à six octaves paraissent avoir été faits à Vienne, vers 1800, chez les facteurs Walther, Muller et Streiger. Durant quatre ou cinq ans, des améliorations partielles y furent introduites par divers facteurs, et, en 1816, ces pianos étaient d'un usage si général, qu'on ne fit presque plus de musique que pour eux. En 1820, MM. Roller et Blanchet appliquèrent au forte-piano le mécanisme de la transposition ; ce n'était pas chose nouvelle, puisque vous avez vu plus haut qu'au seizième siècle il y avait des clavecins transpositeurs ; on croit que cette idée a pris naissance en Allemagne. Vers 1786, Bauer fit construire à Berlin un piano pyramidal de huit pieds et demi de hauteur ; au moyen de pédales, il présentait huit changemens de tons, et son clavier mobile se transposait de deux tons. A la même époque, Sébastien Érard construisit pour la reine Marie Antoinette un piano organisé qui avait à peu près les mêmes facultés en déplaçant le clavier au moyen d'une clef ; depuis on négligea cette invention. En 1823, Muller, facteur de Vienne, fit vainement reparaître des pianos transpositeurs ; ce mécanisme fut encore abandonné. La forme du piano pyramidal de Bauer a donné l'idée de faire de ces petits pianos verticaux qui ont l'inconvénient de cacher l'exécutant à son auditoire, ou l'obligent à lui tourner le dos, ce qui nuit beaucoup au succès de ces instrumens en France. C'est à MM. Petzold et Pfeiffer qu'on doit l'exposition à Paris, en 1806, du premier piano vertical, qui a valu à ses auteurs un encouragement du gouvernement. En 1825, M. Careyre, amateur, fit exécuter par M. Musard un piano vertical à deux claviers, en vis-à-vis, rappelant l'idée du clavecin d'André Stein. En 1827, MM. Bumber et Froning exposèrent à Paris un piano à petite queue posée sur le côté droit de la caisse ; on le nomma *piano oblique*. En 1828, MM. Gibaut et Mercier imaginèrent de rendre mobile le devant de leur instrument qui tournait sur pivot comme une porte d'armoire ; en enlevant un bouton à droite, le clavier et sa mécanique s'éloignaient ou se rapprochaient du corps de l'instrument, avantage immense pour faciliter toutes espèces de réparations ; enfin, en 1830, M. Pleyel importa d'Angleterre des petits pianos droits de M. Vornum, auxquels on a donné le nom de *pianinos*, à cause de leur petite dimension. Mais bien qu'on s'occupât de toutes parts à perfectionner le piano vertical, ses inventeurs, MM. Roller et Blanchet ne demeurèrent point stationnaires, et l'avantage leur resta. On ne connaît donc que ces trois formes primitives : les pianos à queue, les carrés et les verticaux ; quant à la disposition intérieure de ces instrumens, ils ont subi de nombreux changemens, et des améliorations sensibles ont été introduites dans leur construction.

Cette histoire du piano-forte est extraite

presque en entier d'un livre ayant pour titre : *L'art d'accorder soi-même son piano*, par M. Montal (1).

Cet ouvrage est remarquable de clarté et d'observations ; vous pouvez le lire, mesdemoiselles, il n'est pas trop abstrait pour vous. M. Montal a su mettre à la portée de tous l'étude si nécessaire et malheureusement trop négligée de l'accord du piano; il l'a fait avec d'autant plus d'attention, de sollicitude même, que cet art fut pour lui une ressource. M. Montal est privé de la vue depuis sa naissance. La conservation du piano dans ses moindres détails est donc sa plus chère occupation ; les moyens qu'il emploie sont développés avec soin dans cet intéressant manuel. Si donc, mesdemoiselles, vous êtes curieuses d'acquérir un sentiment exquis de la justesse des accords, lisez l'ouvrage de M. Montal, et, si vous apportez un peu d'attention à votre lecture et aux planches, qui sont d'une grande exactitude, il est impossible que vous ne finissiez par faire de cette étude de l'accord du piano un de vos plus utiles délassemens.

Mlle Louise Hutz.

(1) A Paris, chez l'auteur, rue Poupée, 11; et chez E. Duverger, rue Rameau, 6.

Littérature Française.

REVUE LITTÉRAIRE.

Les Oiseaux de passage, poésies par Mme Anaïs Ségalas, 1 vol. in-8°, chez Moutardier, rue des Grands-Augustins, 25.

Sous le titre modeste des *Oiseaux de passage*, Mme Anaïs Ségalas vient de publier des poésies où elle aborde hardiment les plus graves sujets. Semblables aux prophètes de la Judée, les poètes de nos jours ne détournent plus les yeux de nos crimes et de nos misères; malgré son sexe et son âge, encore si proche du vôtre, mes jeunes lectrices, Mme Ségalas n'a point craint de retracer, en vers, les tourmens que causent, en présence de la tombe, les doutes philosophiques. Après avoir jeté des cris d'effroi à l'aspect du néant, le poète, ramené à la vérité par la foi, chante une hymne de triomphe que lui inspire la vue des bienheureux jouissant de la vie éternelle.

Des vierges sont plus loin : leurs corps subtils rayonnent;
Les diamans des cieux, leurs vertus, les couronnent ;
En suivant Jésus-Christ, elles chantent en chœur :
« Ma vie, ô mon Seigneur, calme s'en est allée ;
»J'ai fait comme le lys brisé dans la vallée,
»Je suis morte dans ma blancheur.

»Le monde m'a dit : Viens, ce collier rend charmante
»Cette robe de pourpre et d'or est si brillante !
»Ce jeune homme a l'œil tendre et de bien noirs cheveux :
»Et j'ai fui le jeune homme, et j'ai dit : Je préfère
»A la robe de pourpre et d'or de votre terre
»Ma robe blanche dans les cieux. »

J'aime les pensées renfermées dans ces deux strophes. Les vertus, diamans des cieux, présentent une noble et belle image; j'espère qu'en vous faisant la même impression qu'à moi, elle vous empêchera d'épiloguer mot à mot la manière dont le vers contient et exprime l'idée. Il faut se

garder de cette ardeur de critique à l'aide de laquelle les susceptibilités de l'esprit font taire les émotions du cœur. Plus loin Mme Ségalas retrace la vie malheureuse de ces enfans du peuple, victimes d'une éducation toute matérialiste, qui commencent par être repris pour vagabondage par la police correctionnelle, et qui finissent en cour d'assises. Beaucoup d'autres sujets ont le même caractère de gravité; cependant il se trouve dans ce recueil des pièces faites pour plaire à la jeunesse. Au premier rang je placerai *le Voyageur*.

Oh! voyager! *semer ses jours dans maints climats*,
Semer sur maints chevets ses rêves, et sans cesse
Voir et passer! mon cœur en bondit! quelle ivresse!
Juif errant je ne te plains pas:
Toi, maudit, parcourir le globe *vert et riche*!...
Oh! pour le châtier, votre *juif passager*,
Seigneur, en saint de pierre il fallait le changer,
Et puis le sceller dans sa niche!

Je n'approuve pas les expressions que j'ai soulignées; *semer ses jours en maints climats, semer ses rêves sur maints chevets*, sont des hémistiches qui, en voulant faire image, trahissent la pauvreté de la langue; *votre juif passager* n'est point l'épithète qui convient au juif blasphémateur; enfin le dernier vers, qui n'est là que pour fournir une rime, amortit ce trait si spirituel et si brillant: Seigneur, en saint de pierre il fallait le changer.

Tout ce morceau, *le Voyageur*, qui compte plus de cent vers de différens rythmes, a du mouvement, du coloris, et sympathisera avec plus d'une jeune ame, souvent fatiguée du calme et du repos. Je vous recommande encore les vers *d'une mère à son enfant*, ceux adressés *à une petite fille*; puis je me hâte de dire que, malgré mes critiques et mes restrictions, *les Oiseaux de passage* sont certainement l'un des ouvrages le moins *passager* de notre époque. Ce volume, qui fait beaucoup d'honneur à Mme Ségalas, lui assure sa place parmi nos femmes poètes les plus célèbres.

BIBLIOTHÈQUE DE LA JEUNESSE PAR LE BIBLIOPHILE JACOB; librairie de Desforges, 8, rue du Pont-de-Lodi.

Les Adieux des Fées, 1 vol. in-12.

La sagesse du siècle dernier a fait grand bruit contre les contes de fées; il semblait alors que mettre dans une jeune tête autre chose qu'une vérité mathématique fût un sacrilége; mais ces raisonneurs intraitables ne savent donc pas que l'enfance et l'adolescence sont passionnées pour la poésie et le merveilleux: c'est les déflorer que de leur offrir la vérité dépouillée du manteau de la fable. J'ai vu des parens courroucés contre l'inconvenance de Cendrillon et l'exagération de la colère de Barbe-Bleue. Cendrillon ne rêve que bal et toilette, j'en conviens, mais aussi n'est-ce rien que d'éveiller en un jeune cœur une profonde haine de l'injustice, de lui apprendre à suivre avec intérêt cette pauvre créature délaissée; et puis cette petite pantoufle d'une fille naïve, bonne, obéissante, cette pantoufle qui a plus de charme à elle seule que toutes les séductions des brillantes demoiselles hautaines et volontaires, n'est-ce pas encore là une bonne leçon? Je ne pousserai pas plus loin l'examen des Contes de Perrault pour en arriver à dire au bibliophile qu'il a eu tort de chercher à excuser les siens. Le merveilleux pare la morale et ne l'exile pas: d'ailleurs ne faut-il pas enseigner à la jeunesse la mythologie? n'est-on pas forcé de lui faire connaître, tant bien que mal, les divinités du paganisme; Jupiter et ses coupables amours, Vénus, Mars, Vulcain? Pourquoi donc nos fées si chastes, nos sylphides, nos salamandres, seraient-elles retranchées de notre littérature, après avoir aussi jadis gouverné le monde?

Suite de la Convalescence du Vieux Conteur, 1 vol. in-12, par le même.

Le bibliophile narre très-bien; pourquoi, dans l'un des contes qui composent ce vo-

lume, a-t-il oublié qu'une fois que l'on a rejeté la fiction, que l'on a endossé le frac, repris le chapeau rond pour conter des événemens de la vie réelle, on doit être vrai en tout!

Un vieillard riche a trois fils : Robert a vingt-trois ans, Gustave vingt, et Paul n'en a que douze ; une nièce, Thérèse, plus jeune encore, orpheline et sans fortune, augmente la famille. Le vieillard meurt en disant à ses fils : « Il y a ici un trésor... »

Travaillez, prenez de la peine,
C'est le fonds qui manque le moins.

Allez-vous dire, eh bien! non, vous vous trompez. Il est des œuvres d'art aussi parfaites que celles de la création, qu'il serait par conséquent impossible de refaire. De ce nombre sont les fables de La Fontaine. Le bibliophile le sait bien; aussi la recherche du trésor a-t-elle, dans le conte, un résultat tout-à-fait différent de la moralité de la fable.

Le père mort, Robert et Gustave gardent pour eux le château, et Paul se retire avec sa cousine dans une misérable ferme abandonnée. Les deux grands frères démolissent le château et se ruinent complétement en cherchant le trésor dont parlait leur père.

Paul et sa cousine, au contraire, livrés à eux-mêmes, travaillent; en dix ans de temps ils deviennent riches de plusieurs millions. Paul a trouvé le trésor inconnu aux égoïstes et aux avares, une bonne femme ; car Thérèse a su donner à son mari de la fortune et du bonheur.

Cette idée est si jolie qu'il faut que le bibliophile en fasse un nouveau conte pour le *Journal des Demoiselles*, car celui de la *Bibliothèque de la Jeunesse* pèche par trop d'invraisemblances. Dans quel pays, sous quelle législation, deux frères peuvent-ils dépouiller haut la main l'orphelin né d'un même sang? Dans quel pays, et sous quelle législation, deux enfans sont-ils maîtres de leurs actions et de leurs biens? font-ils valoir leurs terres, bâtir des fermes, élever des fabriques, enfin réalisent-ils quatre millions à l'âge ou l'on commence à peine à travailler? Que l'on ne me réponde pas que c'est là une de ces fictions que j'admirais il n'y a qu'un instant; le faux n'a rien de commun avec le merveilleux. J'admets tous les miracles, et pas une impossibilité : on peut, on doit même créer à la jeunesse un monde imaginaire, mais non la tromper sur celui qui existe.

Promenades dans le vieux Paris.

Ici le savant bibliophile est sur son terrain, et je n'ai, Dieu soit loué! que des éloges à faire. Il est impossible, en effet, de lire une série de notices plus attachantes que celles renfermées dans ce volume. L'auteur conduit son lecteur par la main: plus sérieux que Sainte-Foi, plus naïf et surtout plus convenable pour le jeune âge que Dulaure, il dispose à des études approfondies de nos antiquités; et, si le goût ou le temps manque pour ce travail, on aura puisé dans ces promenades une connaissance du vieux Paris; connaissance qui, bien que superficielle, peut cependant suffire aux gens du monde.

Les Thermes sont le seul monument de la longue résidence des Romains sur les terres de la tribu des Parisis, ce palais et ses jardins, construits par Constance Chlore, occupaient l'espace depuis la rivière jusqu'au sommet du mont Lucotetius (aujourd'hui Sainte-Geneviève). Sur l'emplacement où s'élève le Panthéon était une sépulture romaine. En s'avançant vers l'occident, à peu près au point où se trouve le palais du Luxembourg, la garde prétorienne avait son camp. Enfin l'humble cité de Lutèce, enserrée entre les deux bras de la Seine, reposait ombragée d'un côté par le palais des Césars, de l'autre par les bois épais qui, du mont de Mars (Montmartre), s'avançaient jusque sur la rive du fleuve.

Jules César avait fait construire une forteresse à la pointe occidentale de l'île à laquelle n'étaient pas réunis les deux îlots où sont bâtis la place Dauphine et le terre-plain du Pont-Neuf. Les rois Mérovingiens remplacèrent les généraux romains dans cette forteresse. On désigne ce lieu, nommé dès lors le Palais, comme le théâtre du meurtre des fils de Clodomir, assassinés par leurs oncles, Clotaire et Childebert. Le Palais fut réputé demeure royale jusqu'au temps où Philippe-le-Bel y installa, sous le nom de Parlement, la première cour de justice permanente. Mais si le sol sur lequel se rend encore aujourd'hui la justice est consacré par des souvenirs d'une haute antiquité, les constructions qui le couvrent ne datent point d'aussi loin. Les plus anciennes, parmi celles qui sont encore debout, remontent au règne de Saint-Louis : les principales sont la Sainte-Chapelle et les deux grosses tours qui regardent le quai de l'Horloge.

Le sicambre Clovis ayant, sur l'ordre du Tout-Puissant, brûlé ce qu'il avait adoré, et adoré ce qu'il avait brûlé, ses descendans suivirent la ligne tracée par sa conversion; ils crurent racheter le sang versé en fondant des églises et des monastères : ainsi, la plupart des églises de la cité ont été consacrées par les rois de la première race; mais il ne reste aucun vestige de ces monumens de la piété de nos ancêtres; le neuvième siècle les vit s'écrouler au milieu de la dévastation que les Normands portèrent jusqu'au cœur de la Gaule, et bientôt la cité, rendue à la paix, se couvrait, selon l'expression d'un vieux chroniqueur, *d'une blanche robe d'églises neuves*. C'est ainsi que la basilique, consacrée à Notre-Dame, prit, à la pointe orientale de l'île, la place d'une autre église bâtie par Childebert, fils de Clovis.

La première pierre de l'église métropolitaine de Paris fut posée vers l'an 1000; mais les constructions ne furent entièrement terminées que quatre siècles plus tard. Osons nous plaindre, à présent, d'avoir attendu trente ans un arc de triomphe, le plus vaste qui soit dans l'univers !

La Seine et ses Bords, 1 vol. in-8°, par Charles Nodier; chez Mure de Pélanne, 245, rue St-Honoré.

Le nom de M. Charles Nodier retentit avec éclat dans le monde littéraire; mais ne croyez pas qu'en lisant l'ouvrage intitulé *la Seine et ses Bords*, vous prendrez une idée des qualités qui ont fait la réputation de cet habile écrivain ! Ce n'est pas dans un ouvrage purement didactique qu'il faut chercher ces mots heureux, ces aperçus philosophiques que M. Nodier prodigue ailleurs. Son style même, ordinainairement si souple à force d'être manié, semble s'être raidi par la fatigue d'éternelles descriptions.

Mais si *la Seine et ses Bords* n'est pas une œuvre littéraire, c'est un livre très-instructif et très-intéressant. Je voudrais, pour beaucoup, que l'exemple donné par M. Nodier fût suivi; le cours des autres fleuves de France, tracé ainsi que l'est celui de la Seine, offrirait une excellente étude géographique et historique.

Je vous recommande donc *la Seine et ses Bords*, plus vivement qu'aucun des ouvrages dont je vous ai rendu compte précédemment.

Résumé en vers de la Géographie de France, par M. A. D. L., professeur de l'université de Paris.

SEINE, ILE DE FRANCE.

Paris, Sceaux, Saint-Denis, Charenton dans la Seine,
Villejuif, Courbevoie, Pantin, Neuilly, Vincennes.

Que de choses en quatre lignes bien faciles à retenir. Le nom d'un département, celui de l'ancienne province, la ville capitale, les sous-préfectures et les chefs-lieux de canton. On peut ainsi apprendre, en peu de jours, la nomenclature si aride des noms de villes et de pays : car tous les

départemens français sont, comme celui de la Seine, résumés en distiques; sur les deux marges de ces distiques, une lettre vous indique si le département est frontière ou maritime, et à combien de degrés il se trouve éloigné de Paris. Dans le même petit cahier se trouvent des cartes et une méthode aussi simple qu'ingénieuse pour enseigner aux enfans à placer eux-mêmes les divers départemens du nord, du centre et du midi dans l'ordre qu'ils doivent occuper. Le résumé géographique me semble un ouvrage précieux pour l'instruction des enfans. Il peut encore être utile aux jeunes gens dont la mémoire rebelle se refuse à retenir des noms qui bien souvent ne se lient à aucune idée. Il y a, en outre, à côté de chaque page imprimée, une page blanche sur laquelle les enfans peuvent écrire leurs observations sur l'histoire et la statistique de chaque département. Nous recommandons ce petit volume, qui se trouve chez Ch. Pocquel, rue Gaillon, n° 21, et ne coûte, y compris la carte, que 1 fr. et 1 fr. 25 cent. par la poste.

Littérature étrangère.

Giovan-Giorgio Trissino, poète italien, appelé en France Trissin ou Le Trissin, naquit à Vicence en 1478; la famille de Trissino était déjà illustre au douzième siècle. Il n'avait que sept ans lorsqu'il perdit son père, et commença fort tard ses études; car, étant très-faible, sa mère craignait que l'application ne nuisît à la santé d'un fils unique. A vingt-deux ans, il n'avait pas encore appris la grammaire latine; mais il répara promptement le temps perdu. Marié en 1504, il vint à Rome dès les premières années du pontificat de Léon X, où son savoir, ses talens et ses mœurs lui concilièrent l'estime publique. Déjà connu par quelques essais poétiques en 1515, sa tragédie de *Sophronisbe* le rendit célèbre; elle fut jouée devant le pape, auquel il inspira une haute idée de ses talens et de ses lumières. Léon X le chargea de plusieurs négociations importantes, il s'en acquitta si bien qu'il mérita à la fois et les bonnes grâces du pontife, et celles du chef de l'empire qui lui accorda le droit de mettre la toison d'or dans ses armoiries, et de prendre le surnom *dal Valle d'Oro*. Il avait joint à ses armes ces mots en grec : *qui cherche trouve*, empruntés de l'*OEdipe-roi* de Sophocle. Devenu veuf, il se remaria en 1523 dans sa propre famille. Clément VII, ayant succédé à Léon X, réclama les services de Trissino auprès de Charles-Quint, et au couronnement de cet empereur à Bologne, en 1530, le Trissin porta la queue de la robe du pape: partout il fut comblé d'honneurs. Les pertes qu'il avait essuyées par huit années de guerre étaient amplement réparées par les bienfaits des papes et des empereurs; mais la fortune réservait quelques chagrins à sa vieillesse. Il perdit sa seconde femme en 1540, retourna à Rome, et se livra à l'étude pour se consoler. Il publia, outre sa comédie des *Simillini*, des Ménechmes, les premiers chants de son grand poème de l'*Italia liberata*, puis, en 1548, il fut transporté à Vicence, en chaise à porteur, à cause de la goutte qui le tourmentait.

Il avait eu de son premier mariage Giulio, archiprêtre, qui, jaloux de la préférence que son père accordait à Ciro, son frère du second mariage, et craignant d'être déshérité, intenta un procès à son père; la cause fut jugée, et Trissino dépouillé des biens qu'il avait possédés, quitta Venise et Vicence pour la dernière fois, après avoir composé huit vers latins où il se plaignait de la dureté de son fils et de l'iniquité de ses juges. Réfugié à Rome en 1549, Le Trissin y mourut l'année suivante, succombant à son infortune. On l'inhuma dans l'église de Santa-Agata di Suburra, près d'André-Jean Lascaris.

FRAGMENT ITALIEN.

LA CAMPAGNA DELIZIOSA.

O dolce valle, ove fra l'erbe e i fiori
Talor madonna sospirando siede ;
Terra beata, ove s'afferma il piede
Che ti fa respirar di tanti odori ;
Ombrose frondi, e mormoranti umori,
Da cui l'ombra si muove, e l'aura fiede,
Che al bel soggiorno ogni mio ben possiede,
E lo ristaura negli estivi ardori ;
Vaghi augelletti, che tra folti rami
S'ascolta il vostro dilettevol canto
Da quelle orecchie al mio lamento sorde,
Deh ! per pietà del mio continuo pianto
Pregate lei, ch' almanco si ricorde
Quanto sien duri ed aspri i miei legami !

GIOVAN-GIORGIO TRISSINO.

LA DÉLICIEUSE CAMPAGNE.

O douce vallée, où sur l'herbe et les fleurs
Quelquefois une femme en soupirant s'assied ;
Terre bienheureuse sur laquelle son pied s'arr te,
Qui te fait exhaler tant de parfums ;
Murmurant ruisseau, dans lequel l'ombre
Des feuillages touffus se balance et le zéphir se re-[pose;]
Beau séjour qui possède celle que j'aime
Et la ranime dans les chaleurs de l'été ;
Gentils oiseaux, qui, sur les épaisses branches,
Faites écouter vos chants délicieux
Aux oreilles sourdes à mes lamentations,
Ayez pitié de mes larmes continuelles ;
Priez-la qu'au moins elle se souvienne
Combien mes liens sont durs et cuisans !

Mlle F. R.

Éducation.

Une Victime de la Mode.

I.

« Écoute-moi bien, ma chère, disait un matin du mois de janvier 1837, Camille à sa cousine Hélène; je vais te donner la plus grande preuve d'amitié qu'une femme puisse donner à une autre femme... pourvu que tu comprennes... ce dont je doute, mais je t'aime; tu as quitté ta mère, tes sœurs, pour venir passer l'hiver près de moi, à Paris; ce sacrifice demande de ma part une entière abnégation... je n'hésite plus.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria Camille, fixant ses grands yeux noirs sur la figure pâle et grave de sa cousine, je suis tout effrayée !

— C'est qu'en effet il y a de quoi, répondit Camille avec solennité ; c'est qu'en effet, Hélène, si je ne t'avertis du défaut dans lequel tu te laisses entraîner, tu ne pourras plus t'arrêter ; car on ne se voit pas, on ne se connaît pas.... et tu es bien heureuse d'avoir une cousine qui t'aime assez pour t'avertir quand il en est temps encore.

— Mais dis donc vite, Camille, depuis une heure que tu parles, je me creuse la tête pour me deviner un défaut. Tu as deux ans de plus que moi, il n'est pas étonnant que tu sois plus parfaite ; mais voyons... parle !.. je ne me fâcherai pas,

bien au contraire... je t'en aurai beaucoup d'obligation et tâcherai de me corriger... hé bien! qui te fait hésiter?... quel est donc mon défaut?... Suis-je bavarde?

— Si ce n'était que cela! dit Camille en soupirant.

— Suis-je curieuse, indiscrète, moqueuse, méchante, envieuse?

— Non! c'est d'un défaut physique que je veux parler, répondit Camille.

— D'un défaut physique!... répéta la jeune fille en quittant le coin du feu pour courir devant une glace, un défaut physique!... et lequel? Je ne suis, Dieu merci! ni bossue, ni boiteuse, ni trop laide, ajouta-t-elle en souriant à son charmant visage; mais dis donc vite, Camille, tu me fais sécher sur pied!

— Hélas! je le voudrais.

— Me faire sécher?... Merci!

— Oui, te faire sécher ou maigrir, ma pauvre enfant, car ton défaut, c'est d'être trop grasse.

— Et c'est ce qui fait la joie de maman, de me voir si bien portante!

— Qu'importe qu'on se porte bien, pourvu qu'on ait la taille élégante? répondit Camille, en allant se placer aussi devant la glace, où, grande et maigre, elle formait un contraste frappant avec Hélène, petite et grasse: regarde-nous toutes deux... Aïe!

— Qu'as-tu, Camille?

— Rien, c'est que je viens de marcher...

— Tu as mal au pied?

— Non! c'est mon soulier qui est un peu trop étroit.

— Chausses-en de plus larges.

— Es-tu jalouse de mon pied, Hélène? ce serait mal, surtout au moment où je te donne une preuve d'amitié.

— Non, en vérité, mais cela me fait de la peine de te voir souffrir.

— N'y fais pas attention; ce qui devrait te faire de la peine, si toutefois tu m'aimes autant que je t'aime, ce serait de me voir mal chaussée... Ne parlons pas de moi, c'est de toi qu'il s'agit; je te le répète, Hélène, tu es trop grasse.

— Quoi! c'est là mon défaut? dit Hélène étonnée.

— Et le plus grand pour une jeune personne, affirma sérieusement Camille, excepté cependant celui d'avoir des couleurs comme les tiennes.

— Quoi! la fraîcheur aussi est un défaut?

— Ah çà! mais d'où sors-tu donc, Hélène? ton pays est-il si sauvage encore qu'on n'y sache rien, absolument rien?... Dis moi, n'as-tu jamais admiré les jolies vignettes de Johannot et de David?...

— Si!

— Eh bien! ne t'est-il jamais venu dans l'idée de vouloir ressembler à ces femmes si minces, si gracieuses?... Mon Dieu! que je souffre!

— Toujours de ton pied?

— Non! c'est mon corset qui est un peu trop serré.

— Beaucoup trop peut-être!... Veux-tu que je te délace?

— Es-tu folle?

— Non pas que je sache; mais ce que je sais bien, c'est que, pour tout au monde, je n'endurerais le supplice auquel tu te condamnes tous les jours.

— Aussi tu as une jolie taille! dit Camille, jetant un regard de dédain sur le corsage de sa cousine.

— Je ne suis pas aussi mince que toi, c'est vrai; mais je ne suis pas trop grosse non plus.

— Tu es indulgente! Tu ne nieras pas que tes ceintures ont une demi-aune?

— Je t'avoue même que je préférerais porter une aune tout entière plutôt que de me suicider comme tu le fais.

— Me suicider!... l'expression est romantique! malheureusement elle est hors de propos, car je ne vois pas du tout en quoi je me suicide.

— D'abord, tu te serres de manière à étouffer dans ton corset.

— Cela ne m'est pas encore arrivé, ce me semble.

— Puis tes souliers sont si étroits que tu peux à peine marcher.

— Pourvu que je sois bien chaussée.

— Et de peur d'épaissir d'une ligne, tu ne manges rien.

— Rien! c'est par trop poétique.

— C'est-à-dire presque rien. Voyons, qu'as-tu mangé à déjeuner?

— *Manger!* que ce mot est grossier! *manger!* il semble que tu parles d'un homme.

— Est-ce que les femmes ne mangent pas tout aussi bien que les hommes?

— Non, certes, ou du moins cela ne devrait pas être... Une femme, Hélène, une femme! c'est un être délicat, sensible; c'est une ange, une divinité; quelque chose d'aérien, de diaphane; une femme ne doit pas manger; mais comme les abeilles sucent les fleurs, elle doit sucer un fruit, boire une goutte d'eau pure.

— J'aimerais mieux une tasse de lait.

— Oui, si l'on pouvait ignorer de quelle grosse bête il nous vient. C'est bien dommage qu'il n'y ait pas de lait de colombe; comme ce serait distingué, de ne vivre que de lait de colombe!

— Ou de colibri, dit en riant Hélène; ce serait bien plus distingué, mais pas aussi succulent et aussi substantiel, je t'assure, qu'un beefsteack, une côtelette, ou même une aile de volaille.

— Fi! l'horreur, du bœuf! Peut-on mettre dans sa bouche et toucher de ses dents un morceau de ce vilain animal qui rumine? le cœur me soulève d'y penser.

— Pour moi, lorsque j'ai bien déjeuné ou bien dîné, mon cœur s'en trouve beaucoup mieux que lorsque j'ai faim.

— Mais je n'ai jamais faim, moi.

— Erreur!

— Quoi! tu voudrais me persuader que j'ai faim quelquefois!

— Certainement, car tu es de chair et d'os comme moi.

— De chair et d'os! que tes expressions sont triviales, Hélène!

— Tiens, cessons cette discussion, ma chère cousine; car je suis aussi affligée que ton père de voir le dépérissement dans lequel tu tombes, et pourquoi? parce que c'est la mode d'être faite en guêpe.

— Dis donc en abeille... Du reste, je ne sais ce que tu appelles dépérissement.

— Mais... ta maigreur.

— Elle fait mon orgueil.

— Ta pâleur.

— Elle fait ma joie... Tu voudrais peut-être que j'aie les couleurs pourpres d'une fille de basse cour.

— Je te les souhaiterais, je l'avoue, plutôt que de te voir pâle et maladive... A ton âge, Camille, on doit avoir de la fraîcheur.

— Oui, mais une fraîcheur délicate, transparente, une fraîcheur de bonne compagnie : l'églantine, pour être blanche, n'en est pas moins fraîche.

— Je vois qu'il est ici question de fleurs, dit le père de Camille, entrant dans le salon et s'approchant des deux jeunes filles; il paraît que vous vous occupez d'horticulture, mes chers enfans; tant mieux, j'aime que les récréations des femmes soient encore de l'instruction. J'aurais besoin de causer un moment avec toi, ma fille; pourrais-tu me prêter toute ton attention?

Le ton de M. de Mainville avait pris un accent si solennel en prononçant ces derniers mots, que les deux jeunes filles le suivirent en silence sur un canapé où il s'assit entre elles deux.

— Écoute-moi bien, ma chère Camille, ajouta-il en prenant amicalement la main de sa fille qu'il garda dans les siennes : tu es tout ce qui me reste de la meilleure des femmes; mon soin le plus constant, mon vœu le plus cher est ton bonheur, et ton bonheur, c'est le mien! Je viens de recevoir une lettre d'un de mes correspondans

de Lyon, homme généralement estimé et possédant une fortune considérable ; il te demande en mariage pour son fils ; j'ai pris tous les renseignemens que ma sollicitude de père m'a fait juger convenables ; ce jeune homme est d'un mérite distingué... d'ailleurs tu le connais, Camille, il nous a fait visite il y a deux ans, comme il se rendait en Angleterre.

— M. Antoine Lambert ! interrompit Camille.

— Précisément, je suis enchanté que tu te le rappelles.

— Je vous en prie, mon père, dit vivement Camille, répondez à M. Lambert que vous refusez son fils.

— Mademoiselle, reprit M. de Mainville avec sévérité, jusqu'à ce jour je vous ai laissée faire votre volonté, parce que, je dois vous rendre justice, je vous ai toujours vue raisonnable ; mais, lorsqu'il s'agit de décider du bonheur de toute votre vie, vous voudrez bien y réfléchir mûrement avant que je réponde à M. Lambert.

— Vous ne voudriez pas contrarier mon inclination, mon bon père, dit Camille avec émotion.

— Dieu m'en préserve ! mon enfant, reprit M. de Mainville ; cependant, comme j'ai de bonnes raisons pour accepter M. Lambert, il faut que tu en aies d'aussi bonnes pour le refuser.

— Oh ! quant à moi, mon père, j'en ai d'excellentes : d'abord, Antoine Lambert est un nom tout-à-fait roturier, ses habits n'étaient pas de la couleur à la mode, ses gants n'étaient pas jaunes, et à table, imagine-toi, Hélène, dit-elle en s'adressant à sa cousine, qu'il portait au doigt, non un diamant ou un rubis, ou même une de ces belles et larges bagues émaillées ; pas du tout... un simple anneau, moitié or et moitié argent ; et encore, si tu avais vu avec quel air il le regardait !...

— C'est l'anneau de mariage que portait sa mère ; elle le lui a donné à sa mort en le priant de ne jamais s'en séparer, reprit M. de Mainville regardant sa fille d'un air sévère.

Camille baissa les yeux et se tut.

— Et toi, Hélène, aurais-tu d'aussi bonnes raisons que ta cousine pour refuser M. Antoine Lambert, si, rejeté par ma fille, il t'offrait sa main, ajouta M. de Mainville, se tournant vers sa nièce.

— Mon oncle... c'est à ma mère et à vous à décider de mon sort.

— Bien, très-bien, mon enfant, dit M. de Mainville en se levant ; je voudrais que Camille eût la même confiance en moi ! Puis, après un moment de silence, causé sans doute par de pénibles réflexions sur le malheur d'avoir perdu sa femme dont les soins avaient manqué à l'éducation de sa fille, il reprit : Camille, je te donne huit jours pour réfléchir.

— Oh ! que vous êtes bon et indulgent, mon père ! dit-elle en baisant la main qu'il lui tendait.

— Si bon, répliqua-t-il, que je quitterai une assemblée fort intéressante où nous devons discuter les chemins de fer, et serai ici à dix heures pour vous conduire toutes deux au bal du ministre.

— Quel bonheur ! s'écrièrent à la fois les deux jeunes filles.

— De plus, c'est demain loge à l'Opéra, et après demain loge aux Italiens. Vous voyez que je m'occupe de vos plaisirs ; confiez-moi aussi votre bonheur, et fiez-vous à moi mes enfans. »

M. de Mainville baisa au front sa fille et sa nièce, puis il sortit.

II.

Le soir était venu, les deux jeunes filles habillées et parées n'attendaient plus que M. de Mainville pour les conduire au bal ; elles se regardaient toutes deux, inspectaient, pour ainsi dire, leur toilette, et, chose singulière ! toutes deux, avec un mé-

lange d'intérêt et de tristesse qu'elles n'exprimaient que par ces paroles :

« Que tu es pâle ! Camille.

— Que tu es rouge ! Hélène.

— Si tu t'étais fait moins serrer?

— Si tu avais voulu qu'on te serrât un peu plus?

— Ah ! Camille, dîner avec un biscuit et un verre d'eau !...

— Et toi, Hélène, manger une côtelette, une aile de volaille, des légumes et je ne sais plus quoi encore !

— C'est vouloir se tuer !

— C'est honteux !

— Ma pauvre Camille !... sais-tu que quelquefois je suis tentée d'avertir ton père de l'état d'épuisement dans lequel tu laisses ton estomac?...

— Ma pauvre Hélène !.. ne te mêle, crois-moi, ni de ma santé ni de ma manière de m'habiller, ou je penserai que tu n'es pas vraiment mon amie, et j'ai bien assez du chagrin de prévoir que tu peux engraisser d'une manière effrayante !

— Alors, parlons du bal, de l'Opéra, des Italiens, dit Hélène; que de plaisirs, bon Dieu ! que de plaisirs !

— Oui, observa Camille, et que je serais heureuse si tout cela ne me faisait pas aussi horriblement souffrir ! Ah ! que je voudrais que la mode des bals passât !

— Qui te force à y aller?

— Qui? singulière question !.. c'est la mode ! il serait beau vraiment d'être invitée chez le ministre et de n'y point aller !

— C'est vrai; mais, par exemple, tu n'es pas obligée d'aller aux Italiens trois fois la semaine et à l'Opéra deux fois. Si tu es fatiguée, ma bonne Camille, nous laisserons de côté la loge de demain.

— Demain ! où Grisi, Lablache et Tamburini chanteront !

— Tu aimes donc bien la musique?

— Au contraire, je l'abhorre... On ne nous entend pas?.... eh bien ! reprit-elle douloureusement, je ne puis exprimer jusqu'à quel point cette musique m'agace les nerfs, me donne la fièvre; il y a des momens où je pleurerais volontiers, et quand je dis : *brava! brava!* les *dilettanti* croient que c'est de l'enthousiasme : c'est de la douleur... mais comment manquer une représentation aux Italiens ! si je n'y allais pas chaque fois, il y a des gens si méchans, on croirait que mon père n'a qu'une demi-loge ou un quart de loge, ce serait du plus mauvais effet.

— Tu pourrais au moins te dispenser d'aller après demain à l'Opéra, observa sa bonne cousine.

— Me dispenser d'aller à l'Opéra? répéta Camille avec l'accent de la surprise la plus ingénue, un vendredi ! le jour à la mode !... Tu n'as donc aucune idée, ma chère Hélène, des obligations que le monde nous impose; tu supposes donc que je me sacrifie ainsi par caprice, sans discernement; c'est ce qui te trompe : je ne fais rien qu'après mûres réflexions; je me suis tracé une règle de conduite de laquelle je ne dévierai jamais. Il faut savoir souffrir, se rendre malade s'il le faut, mais ne jamais manquer aux exigences du monde... le monde n'est pas ingrat; il vous en tient compte, va, Hélène, et sait bien dire : M. de Mainville a des loges partout, et sa fille, Mlle Camille, ne manque ni un bal ni une contre-danse.

— Ah ! le bal, reprit Hélène, doit te dédommager de toutes tes peines, car enfin on peut ne pas aimer la musique, mais ne pas aimer la danse, c'est impossible!

— Oh mon Dieu ! Hélène, dit tristement Camille, je n'aime pas plus la danse que la musique, l'une me fait autant de mal que l'autre; hélas ! ma chère amie, c'est plus que du courage qu'il me faut pour danser, c'est de l'énergie, de la force d'ame, de caractère, c'est de l'héroïsme.... le mot n'est pas trop fort.

— Pauvre enfant ! mais tu es victime de la mode?

— N'en suis-je pas bien récompensée,

et n'ai-je pas l'honneur d'être toujours engagée pour sept ou huit contre-danses, même en descendant de voiture! ne fait-on pas queue à l'entrée de notre loge pour nous saluer?...

— Ce qui tient la porte ouverte et nous a valu deux ou trois bons rhumes cet hiver, observa malicieusement Hélène.

— Qu'importe! est-ce qu'on doit faire attention à ces misères-là? je connais une dame qui paierait d'un catarrhe un tel bonheur.

— Au moins soigne-toi le jour, Camille.

— Je me soigne, tiens, regarde! ma boite de pastilles de gomme est presque finie.

— J'ai envie de te faire préparer de la tisanne.

— De la tisanne! voilà la première fois que j'entends une demoiselle bien élevée conseiller de prendre de la tisanne; c'est par trop fort; oh! alors, ma chère enfant, épouse M. Antoine Lambert avec sa roture, son habit de mauvais goût et ses gants noirs, je ne m'y oppose pas.

— Est-ce que tu as encore la pensée de résister à ton père?

— Est-ce que tu lui obéiras?

— Mais sans doute.

— Pauvre enfant, tu n'as pas d'idée de la mode! la mode, cette reine du monde, seul tribunal sans appel dont on ne peut enfreindre les lois sous peine d'encourir...

— La mort... interrompit follement Hélène.

— Qu'est-ce que la mort, se récria Camille, en comparaison du ridicule? le ridicule n'est-il pas mille fois pis que la mort? mais as-tu réfléchi au nom d'Antoine Lambert?... juge un peu de l'effet que doit produire chez des gens comme il faut un domestique habillé de noir, avec bas de soie blancs, boucles aux souliers, ouvrant les deux battans d'un salon, et annonçant à haute et intelligible voix.... *madame Lambert!*... c'est à en mourir de honte... Oh! moi, je veux épouser un titre, un nom, je veux être noble. Ma chère Hélène, ajouta Camille en serrant la main de sa cousine dans les siennes, je t'en supplie, promets-moi de refuser cet homme; c'est par obéissance que tu l'acceptes, n'est-ce pas? par déférence pour mon père qui te dote? mais tu sais que je suis riche par ma mère; eh bien! refuse, et je partagerai ma fortune avec toi: tu peux choisir comme moi, puisque tu seras aussi riche que moi.

— Bonne Camille! dit Hélène attendrie et les larmes aux yeux, est-il possible que tu sois si expansive dans l'intimité, et si indifférente devant le monde!

— Que veux-tu? être ainsi froide, dédaigneuse, jusqu'à l'impertinence même, c'est la mode.

— Dis donc que c'est un travers.

— Non, je t'assure: examine au bal toutes les grandes demoiselles, M[lle] de Villa Dervant, par exemple; elle ne danse pas avec tout le monde, sais-tu?... la petite de Celnar, l'as-tu remarquée? à peine si elle répond quand on lui parle... c'est du meilleur genre...

— Ah! ma province! ma bonne province! s'écria Hélène, où l'on peut être affable avec tout le monde, danser avec ceux qui vous invitent, sans compter qu'on peut être à son aise dans son corset, marcher sans souffrir, et manger quand on a faim...

— Pauvre petite, dit Camille de l'air de quelqu'un qui fait une concession, mange, ne serre pas ton corset, porte des souliers aussi larges que ton pied, sois à ton aise enfin, puisque tu y tiens tant, et refuse M. Lambert.

— Oui, mais pas à la première vue!

—Puis, tu sais ce que je t'ai dit, je t'aime comme une sœur, nous partagerons en sœurs.»

Pour toute réponse, Hélène passa son bras autour de la taille de Camille et l'attira à elle pour l'embrasser; un cri que jeta sa cousine la fit reculer précipitamment...

« Ah! mon Dieu, t'ai-je blessée?

— Tu as failli chiffonner mes manchettes.

—Ton manteau te les chiffonnera bien davantage.

— Comme si j'allais mettre un manteau !

— Tu sortiras d'un salon bien chaud pour entrer dans une voiture glacée?

— Pourquoi pas?

— Mais il y a de quoi attraper une fluxion de poitrine; heureusement, ton père ne souffrira pas que tu t'exposes ainsi, par cinq degrés de froid, toute décolletée et en robe de gaze.

— Je ferai ce soir comme toujours: aussitôt que la voiture est prête, je me place dans le fond, mon père ne monte qu'après moi; il fait nuit, de sorte qu'il ne s'aperçoit que je n'ai pas de manteau qu'en descendant de voiture; alors il suppose que je viens de l'ôter.

— Quelle imprudence !

— Ne me trahis pas! descendons, dit Camille. »

Hélène la suivit en gémissant, et par une faiblesse que vous comprendrez, mesdemoiselles, elle n'osa ni la tourmenter pour l'obliger à se couvrir, ni faire remarquer à M. de Mainville, quand il monta en voiture, que sa fille grelottait de froid.

On arriva ainsi au bal: l'élite de la société parisienne s'y trouvait réunie; les deux cousines se virent engagées aussitôt qu'elles entrèrent dans les premiers salons.

Vers le milieu de la soirée, Camille, s'asseyant à côté d'Hélène, lui dit à l'oreille :

« As-tu remarqué mon danseur, le dernier?

— Oui... eh bien!

— Comme il est mis!..

— Comme tout le monde, il me semble.

— Profane! je parie que c'est un duc ou un prince pour le moins: quel ton! quelles manières! à coup sûr, il est de Paris, et ne s'appelle pas Antoine Lambert! »

Hélène se mit à rire :

« Tu as ce nom-là sur le cœur.

— C'est qu'un nom, vois-tu, un nom fait beaucoup, ma chère; il influe sur le physique comme sur le moral: un homme qui s'appelle Antoine Lambert ne peut être que bête, avoir de gros pieds et les mains rouges.

— Ce pauvre jeune homme est donc ainsi? dit Hélène.

— Est-ce que tu crois que j'ai regardé sa figure? j'ai vu son habit, ses gants et j'en ai eu assez pour le juger, je t'assure... mais... c'est singulier, depuis un moment je me sens un mal dans tout le corps... on dirait que les lumières faiblissent, que la salle tourne...

— En effet, dit Hélène, qui au premier mot de sa cousine l'avait regardée avec attention, tu pâlis, Camille... veux-tu que nous sortions?

— Non... ce ne sera rien... un éblouissement.... voilà tout... c'est passé.... je crois...

— N'importe, reprit Hélène inquiète de l'altération des traits de sa cousine, permets que je te conduise dans une autre pièce... ou que j'appelle ton père... Camille... tu souffres..?

— Pas précisément... non... et pourtant... je sens en moi quelque chose d'extraordinaire, répondit la jeune fille, passant à plusieurs reprises la main sur ses yeux; j'y vois à peine.

— Monsieur, dit Hélène au danseur de Camille qui s'approchait, aidez-moi, je vous prie, à conduire ma cousine hors d'ici, elle se trouve mal. »

Camille n'était déjà plus en état de résister aux instances d'Hélène; son danseur n'eut que le temps de passer le bras de la pauvre enfant sous le sien et de l'entraîner hors de la salle; elle était sans connaissance avant d'avoir atteint l'antichambre.

M. de Mainville, attiré par l'espèce de rumeur que produisait cet événement, re-

connut sa fille dans la personne autour de laquelle on se pressait; fendant la foule, il prit Camille dans ses bras et la porta près d'une croisée qu'on ouvrit; le grand air la ranima un peu, puis un verre d'eau que se hâta de lui apporter son danseur l'ayant tout-à-fait remise, elle voulut retourner au bal; son père s'y opposa et demanda la voiture.

Dans l'intervalle qu'on mit à aller la chercher, Camille leva les yeux sur son danseur pour le remercier de ses soins et en même temps lui remettre le verre dans lequel elle avait mouillé ses lèvres; celui-ci avança la main pour le reprendre; il avait ôté son gant, Camille réprima un mouvement involontaire: ce jeune homme si élégant, d'une mise de si bon goût, portait au doigt une petite bague moitié or, moitié argent, et l'étonnement de Camille fut à son comble, lorsque M. de Mainville, lui souhaitant le bonsoir, l'appela: Son cher Lambert.

« C'est donc lui, mon père? dit-elle pendant que la voiture roulait avec rapidité.

— Oui; eh bien! persistes-tu toujours dans ton refus?

— Comme deux ans l'ont changé! dit Camille, sans répondre autrement à la question si directe de M. de Mainville.

— Le nom d'Antoine Lambert te semble-t-il toujours si commun, porté par un cavalier aussi accompli?

— Non, mon père, ce nom ne me paraît plus le même... et puis cette bague a quelque chose de si touchant!

— Enfans! dit M. de Mainville, laissez-vous donc guider par vos parens qui en savent plus que vous et ne veulent que votre bonheur... demain je te présenterai ton prétendu. »

La voiture s'étant arrêtée, M. de Mainville conduisit sa fille jusqu'à la porte de sa chambre, et l'embrassant avec tendresse, il lui demanda comment elle se trouvait.

— Mieux, répondit-elle; cependant à peine l'eut-elle perdu de vue, que, se laissant tomber sur un fauteuil, elle s'écria: Oh! délacez-moi vite! »

Le lendemain, Camille était si mal, que M. de Mainville alarmé fit appeler un médecin; celui-ci parut effrayé des progrès de la maladie: il questionna les personnes qui entouraient Camille.

« Elle mangeait à peine, et se serrait à étouffer, disait Hélène en sanglotant.

— Tout cela ne l'aurait pas réduite à cette extrémité, répétait le médecin; faisant sortir tout le monde, il voulut questionner seul la malade.

— Hélas! monsieur, lui dit-elle, je crois que je me suis tuée, j'avais tellement peur d'engraisser que depuis un an je bois du vinaigre tous les matins.

— Malheureuse! s'écria le médecin.

— N'y a-t-il donc plus d'espoir? demanda Camille ranimée par l'effroi de la mort.

— Si, il y en a, répondit le docteur, pauvre enfant! allons, du courage! et surtout suivez exactement mes ordonnances. »

Malgré cette assurance, malgré les soins assidus qui lui furent prodigués, Camille se mourait; elle le sentait bien et ne se faisait aucune illusion sur son sort: c'était ce qu'il y avait de plus horrible. Quand elle voyait, au seul espoir de son rétablissement, rayonner le front de son père, elle s'accusait de la douleur qu'elle allait bientôt lui causer, et ne pouvait lui entendre dire: Courage! tu vas mieux! sans sentir son cœur se briser.

Un soir qu'elle se trouvait plus faible, elle appela Hélène auprès de son lit.

« Ma cousine, lui dit-elle, je me meurs, et par ma faute; tais-toi, ne crie pas, n'appelle personne, j'ai toute ma raison, va! et quand je te dis que je me meurs... c'est que je le sens... mourir si jeune!.. mon Dieu!.. mourir adorée de son père... avec une si bonne sœur pour cousine; mourir au moment d'épouser celui que j'aime... car,

ajouta-t-elle plus bas, ses visites si longues auprès du lit d'une pauvre malade, ses ingénieuses consolations par lesquelles il relève l'esprit abattu de mon père; tout cela fait que je l'aime, Hélène... lui aussi m'eût aimée, peut-être... et je meurs!.... je voudrais me confesser, recevoir les saints sacremens; je me fie à ton amitié pour prévenir mon père; va, ma bonne amie, j'ai besoin de me réconcilier avec Dieu, car je suis bien coupable! »

Sa confession fut courte, elle avait fait peu de fautes; elle ne s'en reprochait qu'une et elle en mourait! Avant de communier, elle fit approcher son père, Hélène, Antoine Lambert et les domestiques de la maison.

« Mon père, dit-elle à M. de Mainville qui pleurait silencieux et morne sur la main qu'elle lui tendait, pardonnez-moi le chagrin que je vais vous causer; oh! dites-moi que vous me pardonnez, car j'ai été bien folle, bien criminelle: sachant que ma vie vous était chère, je ne devais pas la jouer comme je l'ai fait; pardonnez-moi, mon père!

— Je te pardonne, ma fille chérie, et Dieu te conservera pour me fermer les yeux, répondit M. de Mainville, étouffant ses sanglots.

— Vous, monsieur, pardonnez-moi aussi, dit Camille à M. Antoine Lambert. Je vous avais mal jugé; je crois que je n'aurais pas fait votre bonheur, j'étais trop frivole, trop orgueilleuse; mais je suis bien punie!.... »

Antoine Lambert s'inclina sans parler, et effleura de ses lèvres la main de la mourante.

« Toi, ma bonne amie, dit Camille à sa cousine agenouillée auprès du lit, pardonne-moi tes larmes; puis se penchant vers l'oreille d'Hélène, elle ajouta à voix basse: épouse Antoine Lambert, sois heureuse, sois la fille de mon père, ne le quitte jamais, entends-tu?... jamais!.. console-le, et de temps en temps, parlez quelquefois de moi... de moi, qui là-haut prierai pour vous. »

Puis, appelant chaque domestique par son nom, elle lui demanda aussi pardon de ses caprices, de ses exigences, et se tournant vers le prêtre, elle ajouta: « Achevez la cérémonie, mon père, car je sens que je vais paraître devant Dieu. »

Bientôt il n'y eut plus d'étrangers auprès de Camille; elle appela encore une fois M. de Mainville, prit sa main qu'elle posa sur son front déjà froid.... et mourut... à dix-neuf ans!

Mme Eugénie Foa.

Les Chrétiens de Judée.

NOUVELLE.

Saladin, poursuivant le cours de ses triomphes, avait mis le siége devant Jérusalem, croyant que la cité sainte, veuve de son roi et de ses meilleurs chevaliers, demeurés prisonniers après la désastreuse bataille de Tibériade, ne lui opposerait pas une longue résistance; mais, aux jours de l'affliction, les chrétiens de Judée se souvinrent des préceptes de cette religion, qu'ils n'avaient que trop négligés, et l'horreur de voir les infidèles fouler de nouveau ces lieux consacrés par la naissance et la mort du Sauveur avait ranimé leur courage. Les fatales dissensions, fomentées par le démon de l'orgueil, cessèrent tout-à-coup, les hommes en état de porter les armes se

réunirent tous sous les ordres d'Ibelin de Baléon, vaillant chevalier auquel Lusignan avait, en partant, confié la garde de Jérusalem.

Les efforts désespérés de ces braves gens ne pouvaient sauver la ville, assaillie par une armée nombreuse, et n'ayant de secours à attendre que des rois de l'Europe; mais du moins leur résistance apprit à Saladin ce qu'il devait craindre d'un ennemi réduit à la dernière extrémité. Ainsi, au lieu des menaces fulminées contre la cité sainte, le soudan offrit une capitulation par laquelle la garnison et les habitans de Jérusalem avaient la vie sauve; le chevalier Ibelin et ses soldats durent se retirer vers Tripoli ou vers Sydon, deux villes qui appartenaient encore aux chrétiens; le demeurant des habitans, vieillards, femmes et enfans, obtinrent un court délai pour fournir leur rançon et quitter la ville. Ceux qui ne pouvaient se racheter demeuraient à jamais esclaves du soudan.

Dès l'aurore du second jour d'octobre, le brave Ibelin de Baléon, montant sur son destrier de combat, s'apprêta à quitter pour toujours sa demeure; avant d'en franchir le seuil, il jeta un long et triste regard dans l'intérieur de cette maison déjà déserte; plus de serviteurs empressés fourmillant des celliers, des cuisines, à la salle des banquets; plus de varlets, de pages ni d'écuyers dans la cour des écuries ou se livrant sur le préau aux exercices militaires; plus de faucons sur les perchoirs Il était étrange de voir le chevalier songer à ces choses, lui qui n'avait pu réussir à sauver Jérusalem! dont trois fils avaient succombé dans cette guerre, dont la femme venait de mourir, et qui laissait derrière lui une jeune fille de moins de seize ans! Hélas! quand l'âme et l'esprit succombent sous un fardeau trop pesant, les penées s'échappent vagabondes, folles, bizarres, ainsi que l'étaient en ce moment celles du chevalier Ibelin, qui s'éloignait de sa maison en fredonnant un air de chasse.

Avant de partir, le chevalier avait fait rassembler dans la grande salle les armes de prix, les meubles, les tentures, la vaisselle d'or et d'argent, tout jusqu'aux somptueux vêtemens de sa noble fille; ces objets devaient être vendus sans rien en distraire, puis le chevalier de Baléon avait dit à Corisande : « Vous payerez, ma fille, avec l'argent qui vous reviendra de ces richesses, la rançon d'autant de pauvres chrétiens que faire se pourra, vous réservant, toutefois, dix pièces d'or qui serviront à votre dot dans l'un des couvens de la ville de Tyr : la malheureuse épouse de Lusignan, contrainte à chercher un asile auprès de sa sœur, la marquise de Monferrat, vous placera elle-même sous la protection du Seigneur; car, mon enfant, ma vie appartient à la guerre qui, d'un jour à l'autre, doit la joindre à celle de vos frères! Il n'est plus d'époux terrestre pour les filles des chevaliers de Judée! Le monde, en les voyant pauvres et délaissées, dirait : « Qu'est-ce que leurs pères ont fait de la cité sainte et de tous les trésors confiés à leur garde? Que ces filles aillent demander des époux à ces Sarrasins pour l'amour desquels leurs mères ont si souvent trahi les intérêts des croisés! »

La honte et la douleur courbaient la tête du chevalier en parlant ainsi, et Corisande, malgré sa pudique ignorance, était confuse et rougissait en voyant rougir son père.

A quelques jours de là, Corisande de Baléon, après avoir reçu la bénédiction du chevalier et son baiser d'adieu, manda les juifs; les juifs avides accoururent. Introduits dans la grande salle, ils prisèrent les meubles, sans humanité, sans pudeur; pesèrent la vaisselle, palpèrent les élégantes parures, afin de s'assurer si l'étoffe en était épaisse et moelleuse. Les plus riches, à demi couchés sur une table, employaient la loupe pour bien connaître la valeur des joyaux. Pendant cet encan, Corisande allait de l'un à l'autre, s'efforçant de relever aux yeux des marchands le prix des objets mis

en vente : une pièce d'or obtenue faisait briller ses yeux d'un rayon de sainte joie; mais ce triomphe était bien rare ! Les juifs, sollicités de tant de côtés à la fois, se montraient dédaigneux devant les chefs-d'œuvre de l'art, et voulaient avoir à vil prix l'or et les pierres précieuses.

Quand tout fut vendu, tout ! jusqu'à la bague d'alliance et la croix d'or de sa mère, Corisande resta douloureusement surprise de trouver si légère la bourse qu'elle venait de recevoir en retour des trésors amassés par deux générations. Soumise à la volonté de son père, la jeune fille mit à part les dix pièces d'or qui devaient lui servir de dot dans un couvent de la ville de Tyr. A peine ce partage inégal était-il terminé, lorsque le trésorier du patriarche Héraclius se présenta suivi de l'envoyé chargé par le soudan de recevoir le prix des rançons. Saladin avait taxé dix pièces d'or la liberté des hommes, cinq celle des femmes, et deux pour chaque enfant. La damoiselle de Baléon, suivant toujours les volontés de son père, racheta d'abord les serviteurs de sa maison, ensuite les familles de vassaux qui avaient suivi son père en Palestine. Ce que contenait la bourse suffit à ces munificences : les travaux du siége, la disette, les maladies, avaient beaucoup diminué les commensaux du seigneur de Baléon. L'envoyé du soudan payé, le trésorier du patriarche tendit la main à son tour en disant : « Donnez aux pauvres pour l'amour de Dieu ! »

Hélas ! le strict devoir accompli, il ne restait plus rien à Corisande pour les nécessiteux, les malades, les orphelins : cette véritable famille du chrétien ! la fille du chevalier le fit comprendre au demandeur en baissant ses longues paupières sous lesquelles roulaient des larmes; le trésorier, voyant sa peine, donna à son compagnon le signal de la retraite, et tous deux sortirent en échangeant des signes de commisération.

Demeurée seule, Corisande s'abandonna à toute sa douleur; quelle triste position en effet était la sienne ! orpheline à seize ans ! perdre presque du même coup sa famille entière ! sa patrie, sa fortune, toutes ses habitudes, toutes ses espérances, toutes ses chimères ! Elle fut arrachée à ce paroxisme du désespoir par le son lugubre des cloches appelant les fidèles aux derniers offices qui devaient se célébrer dans le temple de Jérusalem : le deuil dont chaque maison était remplie faisait place à une douleur bien autrement poignante chaque fois que les chrétiens se trouvaient vis-à-vis des objets de leur culte, avec cette pensée que dans peu d'heures ils seraient livrés aux outrages des musulmans !

Si la population de Jérusalem avait reçu la capitulation accordée par le vainqueur, avec la joie de l'agonisant qui ressaisit l'existence, à mesure que le moment fatal approchait, la vie semblait peu de chose au prix de l'abandon de cette terre sanctifiée par le miracle de la rédemption ! La foule, prosternée sur le pavé du temple, éclatait en cris et en sanglots, couvrait les marches de l'autel de baisers et de larmes; de longues processions, conduites par des prêtres chantant les psaumes de la pénitence, allaient incessamment visiter le Jardin-des-Olives, le Calvaire, le Saint-Sépulcre; là, les scènes de douleur augmentaient encore de violence, il n'eût fallu qu'une voix appelant aux armes ce peuple désolé pour le faire s'ensevelir sous les ruines de la ville sainte. Chaque homme, exaspéré par le désespoir, se croyait un David, un Samson, chaque femme une Judith, une Débora; mais il n'était plus temps ! Dieu avait détourné ses regards, et ce royaume, fondé par leurs pères, était perdu pour toujours !

Toute cette dernière journée et la nuit qui la suivit se passèrent ainsi. Aux premiers rayons de l'aurore, les clairons des Sarrasins firent résonner de joyeuses fanfares annonçant que le jour qui devait leur livrer Jérusalem était levé ! A ce funeste signal, la douleur des chrétiens n'eut plus de bornes; des femmes perdirent la

raison, des vieillards expirèrent de saisissement : ceux-là furent réputés heureux ! on les invoqua comme les élus du Seigneur ! Le patriarche quitta le sac de cendre qu'il avait fait substituer au trône somptueux sur lequel il s'asseyait dans le sanctuaire ; Héraclius, soutenu par deux prêtres, s'avança au milieu des fidèles : ce n'était plus le prélat orgueilleux dont la parole hautaine avait mécontenté les princes d'occident ; ce n'était plus ce prêtre mondain dont les profusions indignaient l'Église en excitant les railleries irrévérentes des peuples. Dans ce jour d'affliction générale il avait revêtu le sac de la pénitence : à son aspect tous les fronts frappèrent le marbre qui formait le pavé du temple ; mais Héraclius, avant de bénir ce peuple malheureux, parla ainsi : « Mes frères, de malheureuses » femmes, impuissantes à payer leur ran» çon, résignées, sans doute, pour elles» mêmes à l'esclavage ou au martyre, mais » inquiètes sur le sort de leurs enfans, » tendres fleurs que le souffle du démon va » flétrir, les ont délaissés ou plutôt confiés » aux parvis de nos temples sacrés. Chré» tiens, s'il en est entre vous qui conservent » encore quelques richesses, je les adjure » de les employer à sauver ces ames prêtes » à être enlevées au Seigneur. »

Au même instant une longue file d'enfans, conduite par des prêtres, sortit de l'église souterraine et vint implorer la pitié des fidèles : à cette vue, Corisande pâlit... elle possède les dix pièces d'or dont son père a ordonné l'emploi : pour ne point être tentée de désobéir, elle fuit loin de ces innocentes créatures, et va, dans le coin le plus obscur du temple, se prosterner au pied de la statue de sainte Hélène, patronne de sa mère. Corisande pria long-temps sans s'apercevoir que de l'autre côté du piédestal de la statue, un être malheureux priait et pleurait comme elle : c'était un pauvre infirme qui invoquait la sainte par ses gémissemens. « Qu'avez-vous, bon vieillard ? » lui demanda Corisande. Mais le pauvre sans répondre continua ses prières et ses sanglots. — « Avez-vous perdu vos enfans dans les combats, ou sont-ils forcés de demeurer esclaves ? — Je n'ai point eu d'enfans, ma noble dame, je pleure sur ma propre misère. Ancien prisonnier à Jérusalem, dans mon jeune âge, le maître qui m'acheta me convertit à la foi chrétienne ; depuis lors j'ai vécu dans sa maison : j'y suis devenu vieux, infirme, n'importe, on a continué à m'y nourrir et à m'y bien traiter ; mais aujourd'hui, quand il a fallu payer ma rançon, on n'a pas eu de peine à persuader à mon maître d'employer son argent au rachat d'un homme plus valide que moi. Un prêtre est venu, il m'a exhorté à bien employer le peu de jours qui me restent ; il m'a dit, je crois, de les consacrer à Dieu. Pendant qu'il me parlait, je ne pensais qu'à ma misère !.. être condamné à mourir de faim sur la froide pierre de cette église !.. mourir sans qu'une main secourable s'étende sur moi ; sans rencontrer un regard ami !.. puis, vous le dirais-je, noble dame, la terrible pensée de Mahomet est venue me troubler, je vois revenir dans toute sa puissance le prophète dont j'ai renié la foi. Les vainqueurs vont chanter ses louanges dans ce même temple où nous adorions le Christ ; le croissant va remplacer la croix... et devant toute la splendeur de ce culte, lorsque Jésus ne fait rien pour me secourir... je crains de douter de la bonté de mon choix.

— Malheureux ! mais tu perds ton ame !

— Que Dieu me donne la force de la sauver, car cette misère et ces dangers égarent ma raison. »

Corisande veut tenter un nouvel effort pour sauver ce vieillard, elle regarde autour d'elle, le temple est presque désert ; cependant elle s'approche d'une femme, d'un marchand, d'un religieux ; elle a le courage de mendier pour le pauvre infirme, mais ceux auxquels elle s'adresse la regardent d'un air triste, tous leurs biens n'ont pas suffi pour donner la liberté aux objets de leur affection. Dans cet instant un hé-

raut de Saladin vint publier, à son de trompe, que « Le soudan, par une générosité chevaleresque, permet aux femmes chrétiennes de faire sortir de la ville ce qu'elles pourront emporter de plus précieux. »

A cette annonce, le vieillard tressaillit en jetant un regard suppliant sur la fille de Baléon, qui baissa les yeux. Ce n'était pas qu'elle eût d'autres trésors à emporter; mais la vertu a sa timidité comme le talent, et la belle Corisande rougissait à la pensée de se donner ainsi en spectacle devant Saladin et son armée. — « Ah! lui dit le vieillard d'un ton désespéré, Jésus vous refuse aussi son assistance, vous ne vous croyez pas assez forte!

— Si, si! je vous sauverai; je vous porterai jusqu'en dehors de la porte de David, répondit Corisande, honteuse d'une faiblesse qui faisait douter de sa foi.

Elle s'inclina devant l'esclave qui passa ses bras velus et flétris autour du cou d'albâtre de la jeune chrétienne, et de ses jambes osseuses il lui pressa les flancs; ainsi chargée, Corisande descendit rapidement les degrés du temple. Si elle avait craint un instant pour une action si généreuse, c'est qu'elle ne connaissait pas son sexe. Éloignée par son père de la société de ses compatriotes dont le chevalier de Baléon ne parlait qu'avec dédain, son inexpérience ne lui avait pas permis de deviner combien une ame chrétienne, égarée par les vaines joies du monde, s'épure et se retrempe dans le malheur. Le don de Saladin avait été accepté par des femmes que la pauvreté ou les sollicitations d'amis ou de parens avaient contraintes à laisser derrière elles des enfans, des vieillards, des malades dévoués à l'esclavage et au martyre. Ces nobles créatures ne songèrent pas à se charger d'autres trésors, et Corisande, à la sortie du temple, put facilement se confondre dans cette foule héroïque.

A la troisième heure du 3 octobre 1187, jour que les mahométans regardent comme sacré, toutes les portes de Jérusalem s'ouvrirent, à l'exception de celle de David. Saladin s'était placé sur son trône, et les chrétiens commencèrent à défiler devant lui pour sortir de la ville: le clergé d'abord, chargé de ses richesses qui consistaient plus en reliques qu'en or et en pierres précieuses; venait ensuite la reine Sybille et ses enfans; l'élite des chevaliers accourus d'occident dans l'espoir de sauver Jérusalem, avait obtenu de Saladin de servir d'escorte à cette princesse infortunée; puis les femmes de la ville sans distinction de rang: le malheur avait tout nivelé.

Saladin avait de fortes raisons pour mépriser les chrétiens de Judée: autant il honorait les guerriers d'occident qui venaient combattre en Palestine, sous l'étendard de la croix, autant il faisait peu de cas des descendans dégénérés des premiers conquérans de la cité sainte, de ces faibles princes toujours divisés entre eux, immolant en toute occasion la cause commune à leur jalousie, à leur cupidité ou à leur ambition, et dont la perfidie envers leurs alliés ne pouvait être surpassée que par la déloyauté de l'exécution de leurs traités avec leurs ennemis; mais dans cet instant solennel, ce fier soudan ne pouvait assez admirer la puissance de cette religion qui ramenait à la charité, à l'amour céleste, tous ces cœurs naguères inquiets, avides et jaloux.

Corisande avait en vain espéré n'être pas remarquée dans cette pieuse foule; du haut de son trône, Saladin s'enquérait du nom des femmes dont la beauté attirait ses regards et de la qualité du captif qu'elles emportaient; jusqu'alors toutes celles qui avaient passé devant lui arrachaient à l'esclavage des enfans, un mari, un parent, un ami: Corisande seule pliait sous le poids d'un fardeau que la différence de leur extraction devait lui rendre étranger. Cette différence dans leur rang se reconnaissait à leur costume: la fille du chevalier de Baléon portait, selon l'usage reçu parmi les filles de qualité, un surcot armoirié seu-

lement du côté gauche, et un long voile flottant, tandis que le vieillard était couvert de la livrée qui distinguait les serfs. Jamais Saladin n'avait pressenti une si belle action ; il arrêta Corisande d'un geste. — Dites-moi en grâce, noble damoiselle, quels liens d'amitié ou de reconnaissance vous attachent à cet esclave ? — Aucun, sire. — Comment ! il ne vous est rien ? — Il est mon frère en Jésus-Christ, et selon ma religion, je le sers pour l'amour du Seigneur, et non pour l'amour de moi-même. »

Saladin, émerveillé de cette réponse, se tourna vers le groupe de ses courtisans : le nom d'Ibelin de Baléon volait de bouche en bouche, et vint satisfaire la curiosité du soudan ; le collecteur des rançons avait reconnu Corisande. Saladin estimait le courage du chevalier et la belle conduite qu'il avait tenue pendant le siége, la charité de la fille reçut un nouvel éclat de la vaillance du père. — Ah ! s'écria-t-il, en l'honneur de la vertu de cette noble et belle damoiselle, je remets la rançon à deux mille captifs. »

Maleck-Adhel, le frère de Saladin, voulut presque égaler le soudan en générosité ; ses neveux, ses courtisans firent aussi des dons considérables, et Corisande entendit son nom répété au milieu des plus tendres bénédictions : cette rumeur parvint jusqu'à la reine Sybille et lui rappela pour la première fois la fille du brave Ibelin, sur laquelle elle avait promis de veiller. Corisande, amenée près de la reine, s'avança avec une assurance pleine de modestie. — « Ma fille, lui dit Sybille, vous avez fait un si bel usage de votre indépendance, que je ne vous ferai pas de reproches d'être restée si long-temps éloignée de moi ; maintenant vous ne me quitterez plus, et sans aller jusqu'à Tyr, voilà madame ma tante, abbesse des filles du Calvaire, qui veut bien vous recevoir dans son troupeau sans s'informer de ce que vous y apporterez. — Ma dot est de dix pièces d'or, madame, que j'ai conservées d'après les ordres de mon père ; et si j'ai porté le vieillard, c'était pour ne pas forfaire à ces ordres.

Au nombre des chevaliers qui formaient l'escorte de la reine, était un jeune seigneur poitevin. Il écoutait parler Corisande, puis il la regardait ; à chaque parole, à chaque regard, il était de plus en plus convaincu qu'une femme si parfaitement chrétienne apporterait plus de bonheur et de gloire dans sa maison qu'une impératrice d'orient avec tous ses trésors : le second jour de la marche de cette triste caravane, le chevalier demanda la main de Corisande. Le sire Ibelin, mandé par la reine, consentit avec empressement au bonheur de sa fille ; mais ce fut en vain que la nouvelle châtelaine essaya de ramener son père en France. Ibelin l'avait dit : il appartenait à la guerre, le sable de la Syrie devait boire son sang. Le 3 octobre 1185, second anniversaire de la prise de Jérusalem, le sire Ibelin de Baléon périt dans un assaut que livrait, à la place de Ptolémaïs, le roi Guy de Lusignan à peine sorti des fers de Saladin. Pendant ce temps, Corisande, heureuse épouse, heureuse mère, voguait vers la France, où elle véçut de longues années, modèle des véritables vertus chrétiennes.

Mme ALIDA DE SAVIGNAC.



Changer d'Air?

« Altaria tua !... »
Ps. 84.

Non ! quel que soit le coup qui menace ma vie,
On ne me verra point, de longs adieux suivie,
D'un exil nécessaire acceptant le secours,
Lâchement à ce prix acheter quelques jours.
Non ! ma nef suppliante, au mépris des orages,
N'ira point demander à d'étrangères plages
De vie et d'avenir d'ineffables trésors
Et tout ce qu'aujourd'hui me refusent ces bords.
Non ! quand le soir s'approche, aux flots lointains du monde
Je n'irai point livrer ma voile vagabonde,
Et, confessant si tôt mon courage vaincu,
Errante, végéter, après avoir vécu.
Non ! je ne fuirai point : je braverai vos larmes;
En vain Alard, Guersent, qu'invoquent vos alarmes,
Fixant sur mon front pâle un douloureux regard,
D'une commune voix ordonnent mon départ,
Je n'obéirai point; cessez ! le char rapide
S'émeut en vain; en vain votre accent moins timide
Dans mon cœur affermi cherche à jeter l'effroi,
Je ne partirai point... non, mes sœurs, laissez-moi !

Eh ! qu'irais-je, en ces lieux qu'un autre phare éclaire,
Chercher, loin de cet humble et profond sanctuaire,
Où, dès mes tendres ans, prompte à me confiner
Mon front de si bonne heure apprit à s'incliner ?
Oh ! le monde, à ce corps si débile et si frêle,
Rendra-t-il de beaux ans une source nouvelle ?
Aux sons inentendus de ma souffrante voix
Rendra-t-il un instant leur fraîcheur d'autrefois ?
Son souffle empoisonné, qui dessèche et qui tue,
Fera-t-il reverdir une plante abattue;
Semblable à ce serpent, qu'au milieu des déserts
Israel éperdu contemplait dans les airs,
Et qui, du Christ futur mystérieux emblème,
Des vengeances du ciel effaçant l'anathème,

Arrachait au trépas son peuple épouvanté,
Et répandait sur lui la vie et la santé?..

Hélas! je l'ai trop vu, ce monde de notre âge,
Ce siècle, parmi tous, savant, profond et sage,
Et mon front languissant s'est voilé de douleur,
Et l'effroi m'a saisie, et j'ai dit dans mon cœur:
« Époque de progrès, comme l'orgueil t'a faite! »
Et de ce drame impur j'ai détourné ma tête,
Et j'ai de ses couleurs couru me dépouiller,
De peur que son venin ne vînt à me souiller.
Hélas! de ses flatteurs que j'ai plaint la démence!
O siècle inconcevable! avide de science,
L'esprit humain grandit à toute heure, en tout lieu:
Tous cherchent le savoir, et nul n'a cherché Dieu!
Dès lors, comme pour lui j'ai vu croître ma flamme!
Comme j'ai sous ses yeux purifié mon ame
Pour venger son injure et le dédommager
Du mépris des ingrats qui l'osent outrager!
Il est pour moi plus saint depuis qu'on le délaisse,
Plus cher quand on le hait, plus grand quand on l'abaisse:
Ma foi s'est retrempée au fiel des détracteurs;
Et depuis que sa cause a tant de déserteurs,
Plus tendre et s'indignant du peu qui s'y rallient,
Mon cœur voudrait l'aimer pour tous ceux qui l'oublient.
Aussi, loin d'eux contente, heureuse de les fuir,
En paix dans ce séjour je veux vivre et mourir!

Oui, mourir s'il le faut; si mon heure est sonnée;
Mourir, mais dans vos bras! mourir, mais couronnée
Des lis qui loin du monde auront fleuri pour moi,
Emblèmes d'un cœur chaste et d'une intacte foi.
Mourir! mais sans entendre à mon heure suprême
Maudire en chœur le Dieu que j'adore et que j'aime,
Libre du souvenir d'un blasphème écouté,
Sans avoir dû combattre et sans avoir douté.

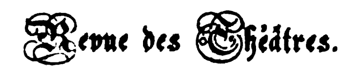
Oh! comme en paix ici reposera ma cendre!
Mais je veux bien encore, avant que de descendre
Dans le tombeau d'argile où je dois sommeiller,
Je veux avant la nuit, je veux encor veiller.
Laissez venir à moi ces troupes enfantines;
Laissez jusques à moi de leurs voix argentines
Venir encor l'accent si suave et si doux;
Laissez, que sous l'ombrage assise auprès de vous,
J'écoute jusqu'au soir, souriante et ravie,
Ces discours, dont le charme eût enchanté ma vie!

Montrez-moi le long cloître et le temple pieux ;
C'est là qu'un jour plus pur a dessillé mes yeux ;
C'est là que j'ai connu cette aimable sagesse
Dont la voix consolante a bercé ma jeunesse.
Laissez, oh ! que je puisse au seuil accoutumé
Prêter encor l'oreille aux pas du bien-aimé !
Dans ces murs, tout empreints d'un parfum d'innocence,
Souvent encor je veux, dans mon cœur, en silence,
Des promesses du ciel recueillir le trésor ;
A la table du Christ je veux m'asseoir encor
Au milieu de vos chants exhalés vers la voûte
Que Dieu lui-même inspire et que lui-même écoute,
Au milieu de vos vœux, montant tous à la fois
Avec vos doux soupirs et vos célestes voix.

Oh ! non, plus de départ ; dans cet auguste asile,
Sans soin de l'avenir, laissez couler tranquille,
Loin des travers du monde et des regards jaloux,
Ma vie... elle est, mes sœurs, si douce auprès de vous !
Plus de départ ! cessez ces guerres et ces trèves ;
De votre amour craintif abandonnez les rêves,
Ne formez plus pour moi de projets superflus,
Non ! non ! de mon repos je ne sortirai plus.
Des parvis délaissés amante solitaire,
Ton sort sera le mien, humble pariétaire,
Ou toi, chère à mon cœur, qui, plus modeste encor,
Timide, dans les airs balances ton front d'or (*).
Aimable et tendre fleur ! sur les hautes ruines
L'autan loin des humains fait germer tes racines ;
Du ciel qui te sourit, vers ton sein virginal
Descend avec amour le rayon matinal :
Lui seul transmet d'en-haut à tes jeunes calices
Les sucs vivifians et les ondes propices,
La fraîcheur que la nuit se plaît à te verser,
Et les zéphirs dont l'aile au soir vient te bercer.
Puis, quand septembre a fui, quand vient ton jour suprême,
Livrant aux aquilons ton brillant diadème,
Ta tête, que les vents se hâtent de flétrir,
Cède, et sous l'œil de Dieu se penche pour mourir !
Nul autre n'a connu ton existence obscure ;
Pour lui seul, au printemps a brillé ta parure,
Ta faiblesse ici-bas n'a point eu d'autre appui,
Et tes parfums légers n'ont monté que vers lui !

Mlle FÉLICIE D'AYZAC,
Dame de la Maison royale de Saint-Denis.

(*) La giroflée.



THÉATRE FRANÇAIS.

La Camaraderie, comédie en cinq actes et en prose, par M. Scribe, membre de l'Académie.

Dans un des pensionnats de Paris, trois jeunes filles, Agathe, Zoé et Lucie se lient d'une vive amitié. Césarine Rigaud, leur sous-maîtresse s'attache de préférence à Agathe, qui l'emmène passer les vacances à la campagne, et là, à force de ruses, la sous-maîtresse parvient à se faire épouser du père de son élève, le comte de Miremont pair de France. Bientôt les jeunes amies sortent de pension : Zoé épouse M. de Montlucar; Agathe rentre dans la maison de son père, Lucie meurt... léguant l'amitié de Zoé et d'Agathe à son frère Edmond de Varennes.

Au premier acte nous sommes dans le salon de Zoé, elle fait, sous la dictée de son mari, la liste des personnes qu'il veut inviter à son bal; au nom de Césarine, Zoé se récrie : « Je ne veux pas l'engager, c'est une ambitieuse, une hypocrite. — Mais, ma chère amie, M. de Miremont est pair de France; mais il est propriétaire d'un journal, mais elle a tout pouvoir sur son mari; et puis il y a trois sortes d'amis dans le monde : ceux qu'on aime, ceux qu'on n'aime pas et ceux qu'on déteste ! — Eh bien, dit Zoé, je consens à recevoir Césarine à condition que je la placerai dans la dernière catégorie. M. de Montlucar, pour se rendre à un déjeuner d'amis, refuse d'accompagner sa femme au concert; la jeune Aglaé vient la voir; elle se plaint du despotisme de sa belle-mère : Edmond arrive à son tour; il se plaint de son sort; il est avocat, il a trente ans, quelque fortune; mais c'est en vain qu'il essaie de se faire une réputation, rien ne lui réussit ! il semble qu'un mauvais génie le poursuit partout et sans cesse. Zoé l'encourage, elle lui fait compliment sur son éloquence dans le procès qu'il vient de gagner pour Agathe. Edmond, insensible aux douces consolations de ses jeunes amies, jetait machinalement les yeux sur un journal, il s'écrie : « On a défiguré les plus beaux passages de ma plaidoirie, et ici, au lieu des *applaudissemens* on a mis des *murmures*; puis il se laisse tomber sur une chaise, découragé par tant de haine et de mauvaise foi. Mais qui donc s'acharne ainsi après ce digne jeune homme ? c'est Césarine, mesdemoiselles; autrefois elle lui a fait des coquetteries dont il n'a pas voulu s'apercevoir, et depuis qu'elle a épousé un pair de France, elle se venge ainsi. Que serait-ce donc si elle savait qu'Edmond aime Agathe (il est vrai sans avoir jamais osé le lui dire) et qu'il en est aimé? car, lorsque Césarine envoie chercher sa belle-fille, celle-ci, attendrie par le désespoir d'Edmond, lui dit d'une voix tremblante et à peine entendue : « Mon père ne serait pas éloigné de donner sa fille à un député. » Ce peu de mots rend à Edmond l'espérance. Un député est à nommer à Saint-Denis, où se trouvent ses propriétés; il se mettra sur les rangs et vient réclamer l'appui de M. de Montlucar. En effet, de Montlucar témoigne la plus grande estime au jeune légiste, car il veut aussi lui demander sa voix pour cette députation; mais lorsque Edmond lui demande la sienne... il ne lui témoigne plus que du dédain. Désespéré, humilié de cette première démarche, Edmond rencontre Oscar Rigaud, son ami de collége : il est cousin de Césarine, fils d'un riche marchand de bois, il est avocat, les journaux font son éloge, il est membre de deux sociétés savantes, maître des requêtes et bientôt décoré de la croix d'honneur; de plus il fait

des vers qui s'achètent, il a inventé la *poésie cadavéreuse;* il est gai et tout lui réussit! Edmond lui raconte sa déception. « Tu veux être député? lui répond Oscar, moi et mes amis nous en faisons beaucoup! viens déjeuner chez moi. » Étonné, étourdi, Edmond se laisse entraîner.

Au deuxième acte, nous sommes chez Oscar, qui est le centre d'une *camaraderie* dont Césarine est le chef. Il faut que je vous explique, mesdemoiselles, ce que signifie ce mot inventé par M. de Latouche, pour la littérature; mais ici c'est une *camaraderie* de gens de tous états qui mettent ensemble ce qu'ils ont d'intrigue pour se pousser l'un l'autre et arriver ainsi aux places et aux honneurs. Oscar met dans l'association sa fortune et son appartement; il présente Edmond à la *camaraderie* comme *un grand* avocat, *le génie* du barreau, puis il va faire ouvrir les huîtres; la *camaraderie* à son tour se présente mutuellement à Edmond : c'est *le grand* éditeur Dutillet, *génie* qui a inventé les marges de huit pouces et les affiches monstres, *le grand* peintre Duroseau, *le génie* de la peinture qui se garde bien d'imiter la nature, mais qui en a inventé une qui n'est qu'à lui; *le grand* romancier Saint-Estève, *génie* aussi élevé que l'obélisque de Louqsor, et dont les ouvrages sont presque aussi clairs que des hiéroglyphes; *le grand* économiste de Montlucar, *génie* profond, incompréhensible, ce qui assure sa célébrité, et enfin *le grand* médecin Bernardet, chevalier de la Légion-d'Honneur, *le génie*... de l'intrigue qui dévoile au nouvel initié le but de l'association : le trafic des réputations et des places; c'est alors que l'honnête et franc Edmond éclate en reproches et s'éloigne poursuivi par les colères de *la camaraderie.* Aussitôt arrive Césarine donnant le bras à son vieil époux, il a osé accepter ce déjeuner sans la consulter; elle vient dégager son mari, s'entendre avec Bernardet pour faire nommer Oscar à la députation de Saint-Denis : c'est un sot, mais il est son cousin; elle promet en échange une chaire à la faculté de médecine, puis elle envoie son mari à la chambre des pairs et se rend au concert où elle a rendez-vous avec le ministre.

La camaraderie, restée seule, se met à table, et au bruit des verres chacun jure de se faire mutuellement la *courte-échelle.*

Au troisième acte nous sommes dans le salon de Césarine; Zoé a reçu une lettre d'Edmond, le pauvre jeune homme, désespéré de ne pouvoir obtenir une position sociale qui lui permette d'aspirer à la main d'Agathe, veut mourir..... Zoé a d'abord été le gronder de son manque de courage, puis elle vient trouver Agathe, afin de former toutes deux une bonne *camaraderie* de femmes, pour déjouer la funeste *camaraderie* des hommes. Agathe laisse le champ libre à son amie qui vient faire visite à Césarine; alors Zoé, seulement avec son instinct de femme, lui parle d'Edmond, lui dit qu'il l'aime, et que désespéré de son mariage, il va mourir, car elle le hait, elle protége Oscar à son préjudice; pour preuve, elle montre la lettre d'Edmond... Césarine est émue, elle s'attendrit... Edmond sera député! mais, grâce à *la camaraderie*, Oscar a déjà réussi au premier collége où, dans son *improvisation,* il n'a manqué de *mémoire* que trois fois! il n'a plus à gagner que le second collége : le comte de Miremont y est tout puissant, il va partir, les chevaux sont attelés... Césarine s'approche de son mari, prononce avec émotion le nom d'Oscar... son cousin.... rappelle des projets d'union formés pour eux par leur famille... Elle a rêvé que ce pauvre Oscar n'était pas nommé... Partez vite, mon ami!—Je ne partirai pas, répond le vieillard rendu jaloux et s'éloignant en fureur.—Vous, Oscar, partez! dit Césarine, et parlez! parlez beaucoup! — Mais s'il parle, il se perd! s'écrie Bernardet. — Et si je veux qu'il se perde, reprend Césarine, si je veux que vous fassiez nommer Edmond de Varennes!—Mais, madame, le ministre

est pour Oscar. — Le ministre a besoin de quatre voix pour que sa loi passe, je les lui donnerai, et il fera nommer Edmond. Cesarine persuade à son époux qu'il est malade, Bernardet va le dire partout, il fait mettre de la paille devant la porte de l'hôtel et prévient *la camaraderie* d'abandonner Oscar pour porter Edmond. En effet les deux intrigans réussissent : le pair de France ayant huit places, quarante concurrens se présentent pour les demander au ministre, et s'empressent de voter pour lui, si bien que la loi passe à la majorité de trente-six voix. La bonne et gentille Zoé a écrit à Edmond de se rendre chez le pair de France; mais Edmond ignore la ruse que Zoé a employée, il peut tout découvrir avant d'être nommé... et elle est forcée de le laisser seul avec Césarine... en effet, le cœur plein d'espoir et de reconnaissance, il lui demande d'assurer son bonheur en lui accordant la main de sa belle-fille... Jugez de l'étonnement de Césarine! Zoé rentre, elle lui saisit le bras avec force et d'une voix étouffée par la rage...« Zoé! dit-elle, nous nous reverrons! » puis elle court détruire encore une fois son ouvrage. La loi étant passée, Bernardet croit pouvoir rendre la santé au pair de France, le comte va donc partir pour les élections avec Edmond de Varennes; celui-ci dans sa joie confie à Bernardet que, s'il réussit, il épousera Agathe; Bernardet, à qui Césarine l'a promise se croit trahi, et lorsque l'intrigante accourt lui remettre un contre-ordre pour qu'il le porte au ministre, l'intrigant en fureur déchire le contre-ordre... Césarine enfin peut s'expliquer... Bernardet part pour Saint-Denis... Oscar Rigaud l'arrête en l'accusant de perfidie: le ministre et la *camaraderie* l'ont abandonné pour porter Edmond! en vain Bernardet se débarrasse d'Oscar..... c'est de Montlucar qui l'arrête en l'accusant de perfidie; car, croyant le pair de France à la mort, il a demandé deux ou trois de ses places et vient de le rencontrer bien portant dans la voiture de Bernardet lui-même... En ce moment, Edmond de Varennes, qui a appris en route sa nomination, revient dans les bras du pair de France qui lui donne sa fille, et la bonne Zoé termine la pièce en disant au jeune député : « Si la *camaraderie* porte quelquefois aux honneurs, on ne s'y maintient que par le mérite. »

La pièce de M. Scribe est pleine d'esprit et de gaieté, c'est une critique fine et souvent juste des mœurs de nos jours; mais une chose m'a frappée après la représentation, c'estqu e les hommes s'intéressaient à Césarine; ils étaient presque fâchés qu'elle fût punie... savez-vous pourquoi? c'est qu'elle l'est par une femme.... en effet, mesdemoiselles, je vous préviens d'une chose, c'est que ces messieurs prennent toujours parti pour la femme que nous accusons, ils veulent seuls avoir le privilége de venger la société; ainsi, si vous m'en croyez, vous garderez le silence plutôt que de blâmer celle dont vous ne pourrez faire l'éloge..... Petite ruse qui ne nuit à personne.

M. F. D. P.

Correspondance.

—

Mon Dieu, ma chère amie, qu'il est difficile de faire le choix d'un appartement! Ma pauvre maman en perdait la tête, car ce choix dépend ordinairement d'une maîtresse de maison, et c'est une telle responsabilité! D'abord on ne doit mettre à son loyer que le dixième de son revenu; puis il faut que l'appartement ait, à la fois, le nord et le midi; qu'il soit au centre des affaires du chef de la famille, près des grands parens, des promenades, des marchés, des places de fiacres, loin de toute bruyante ou malfaisante industrie, dans

une maison décente, dans un quartier bien habité... Que de choses il faut réunir pour être commodément et convenablement, afin de ne pas changer; car il y a un proverbe qui dit : trois délogemens valent un incendie ! Je crois qu'il serait raisonnable de déloger tous les dix ans : la mode des meubles et des ameublemens aurait changé, la famille se serait accrue ou diminuée.... Mais heureux ceux qui habitent la maison de leurs pères, qui respirent dans les lieux où ils ont respiré, et meurent où ils sont morts ! Si j'étais mariée, si j'étais riche, voilà l'appartement que je désirerais : Une petite antichambre, entourée d'armoires au linge et de coffres à bois, dont les couvercles seraient garnis de crin et couverts de velours vert, pour asseoir les domestiques. Dans cette antichambre, il y aurait quatre portes : l'une, à gauche, conduirait dans la cuisine ayant son charbonnier, son garde-manger et son escalier pour descendre à deux caves, l'une au vin, l'autre au bois et au charbon de terre, et pour monter à deux chambres de domestiques, dont l'une serait habitée par la cuisinière, et l'autre servirait à sécher le linge. Une autre porte conduirait dans la salle à manger qui aurait cinq portes. A gauche, l'office avec une espèce de fenêtre donnant du côté de la cuisine, afin que la cuisinière passe par cette ouverture les plats que la femme de chambre doit servir. Les rideaux de la salle à manger seraient en croisé de coton écossais; la table, les étagères, seraient en noyer, ainsi que les chaises recouvertes en étoffe de crin noir. Toujours à gauche, une autre porte conduirait dans le cabinet de mon mari, orné de belles bibliothèques et d'un lit formant canapé. La garniture de cheminée serait en bronze; les rideaux, les portières et les meubles en mérinos vert avec bordures de velours noir. Le cabinet de toilette de mon mari sortirait dans le passage qui conduit à la cuisine. En face la chambre de mon mari, on entrerait dans le salon, dont le meuble, les rideaux, les portières seraient en damas de laine rouge, ornés de crêtes de laine jaune et soie rouge ; les ornemens de la cheminée, le lustre, seraient en bronze florentin et dorure. Du salon on irait dans ma chambre à coucher, dont les meubles seraient en damas de coton blanc et laine bleue et la garniture de cheminée en albâtre. Dans ma chambre il y aurait deux portes. L'une donnerait dans la chambre, toute en mousseline blanche, de mes petits enfans, car je serais mère, ma chère amie ! Dieu m'aurait envoyé du ciel des petits anges, pour que je leur apprenne à l'aimer sur la terre ! Ma femme de chambre coucherait à côté de mes petits enfans, pour m'aider la nuit, s'ils étaient malades ; car je les nourrirais de mon lait, ou avec du lait de vache, si ma santé ne me permettait pas l'honneur d'être tout-à-fait mère. L'autre porte irait dans un cabinet de toilette qui donnerait dans l'antichambre, vis-à-vis la porte du cabinet de toilette de mon mari. C'est par là que, tous les matins, lorsque mes enfans seraient bien propres et bien gais, je les enverrais embrasser leur père. Tu comprends qu'il les recevrait à bras et à cœur ouverts, lui qui n'aurait entendu ni leurs cris de douleurs, ni leurs cris de joie ! Car il faut qu'un chef de famille puisse dormir la nuit en repos, pour que, le jour, il puisse s'occuper de la fortune et de l'avenir de ses enfans. Mais il me reste encore, dans la salle à manger, une porte à ouvrir : c'est celle d'une toute petite chambre, entièrement en toile de Jouy; les ornemens de la cheminée seraient en porcelaine peinte : cette petite chambre aurait son petit cabinet de toilette, sa petite bibliothèque et son grand fauteuil à la Voltaire; elle serait ornée de fleurs que j'aurais faites, de tableaux que j'aurais peints... Cette petite chambre serait la tienne... Et j'irais y causer avec toi, le soir, sur le pied de ton lit, quand mes enfans seraient couchés. J'irais te parler des tiens,

former des projets de mariage entre nos deux familles ! Oh mon Dieu, qu'il y a de bonheur dans la vie, en espérance, du moins !... Mais revenons à la réalité, à nos travaux de jeunes filles.

FLEURS EN PAPIER.

RENONCULE.

Achète du papier rouge, jaune ou rose, à 25 centimes la feuille. Une grosse de feuilles assorties, 75 centimes.

COEUR DE RENONCULE.

Prends de la ouate, gros comme une petite noisette, accroche-la à un fil d'archal n° 2, taille un carré de papier vert sur le modèle n° 1, couvres-en la ouate en rapprochant les quatre pointes de ce carré sur le fil d'archal, et les y attachant avec de la soie. Trempe ce papier dans la gomme, puis dans du café en poudre. Pour laisser sécher ce cœur, suspends-le par le fil d'archal.

RENONCULE.

Taille, en papier vert, trois ronds sur le modèle n° 2, en papier rouge, jaune ou rose, deux ronds sur le modèle n° 3, quatre ronds sur le modèle n° 4, quatre ronds sur le modèle n° 5. [illegible] tous ces ronds comme te l'indique ce n° 5, tu auras le modèle n° 6, et tu découperas tous ces ronds de même que ce numéro. A présent place sur ta pelote chaque modèle et appuie fortement dessus avec ta boule de buis, de manière à faire recoquiller les feuilles en dessus. Ces modèles ainsi *gaufrés*, reprends le cœur; avec ton pinceau gommes-en le dessous jusqu'au café, passe le fil d'archal de ce cœur au milieu d'un premier modèle n° 2, rapproches-en les feuilles de manière à ce qu'elles recouvrent un peu le cœur; gomme plus légèrement le dessous de ce premier modèle n° 2, passe le fil d'archal au milieu d'un second modèle n° 2 ; fa[illegible]er successivement, en gommant t[illegible]dessous du modèle précédent et [illegible] c[illegible]dant les feuilles, dans les deux modèles n° 3, les quatre modèles n° 4, les quatre modèles n° 5, puis dans un troisième modèle qui te reste du n° 2. Suspends la renoncule par le fil d'archal.

POUR MONTER LES FEUILLES.

Prends du fil d'archal n° 1, entoure-le légèrement de ouate, couvre-le d'une bande de papier vert pistache n° 1 ; avec ton pinceau, enduis de gomme l'extrémité de ce fil d'archal, appuie-la sur une petite feuille. Fais de même pour trois autres fils d'archal n° 1, et appuie-les sur des feuilles de plus en plus grandes.

BOUTON.

Fais un cœur comme le précédent ; introduis le fil d'archal dans deux des modèles de papier vert n° 2, puis, dans les deux modèles en papier rouge, jaune ou rose n° 3, et enfin dans le troisième des modèles en papier vert n° 2. Entoure le fil d'archal de ouate assez épaisse, couvre-la d'une bande de papier vert pistache n° 2; et deux pouces au-dessous du bouton, attaches-y une des plus petites feuilles.

POUR MONTER LA BRANCHE DE RENONCULE.

Entoure le fil d'archal de la renoncule d'une ouate très-épaisse, couvre-la de papier vert-pistache n° 2 ; quatre doigts audessous de la fleur, place une feuille moyenne, puis le bouton qui a déjà sa feuille, et enfin une feuille plus grande.

Les renoncules jaunes ou roses sont plus naturelles lorsqu'elles sont panachées. Pour cela coupe le bec de ta plume, introduis dedans, avec force, un petit morceau d'éponge que tu attaches à la plume en le serrant avec un gros fil ; délaie, dans un peu d'eau, du vermillon sur une souscoupe, trempes-y cette éponge ; quand la renoncule est faite, prends-en la tige dans ta main gauche, et de ta main droite passe, en l'appuyant, cette éponge sur l'extrémité des feuilles de la renoncule, dessus, dessous,

et sans syn
cules de to
sur un cha
te suffit de
pour garni
auras soin
ture et d'y
pour garni
cules.

A prése
paré bien

Le n° VI
toufle de c
un lacet d

Le n° V
cette pant

Le n° I
de tabour

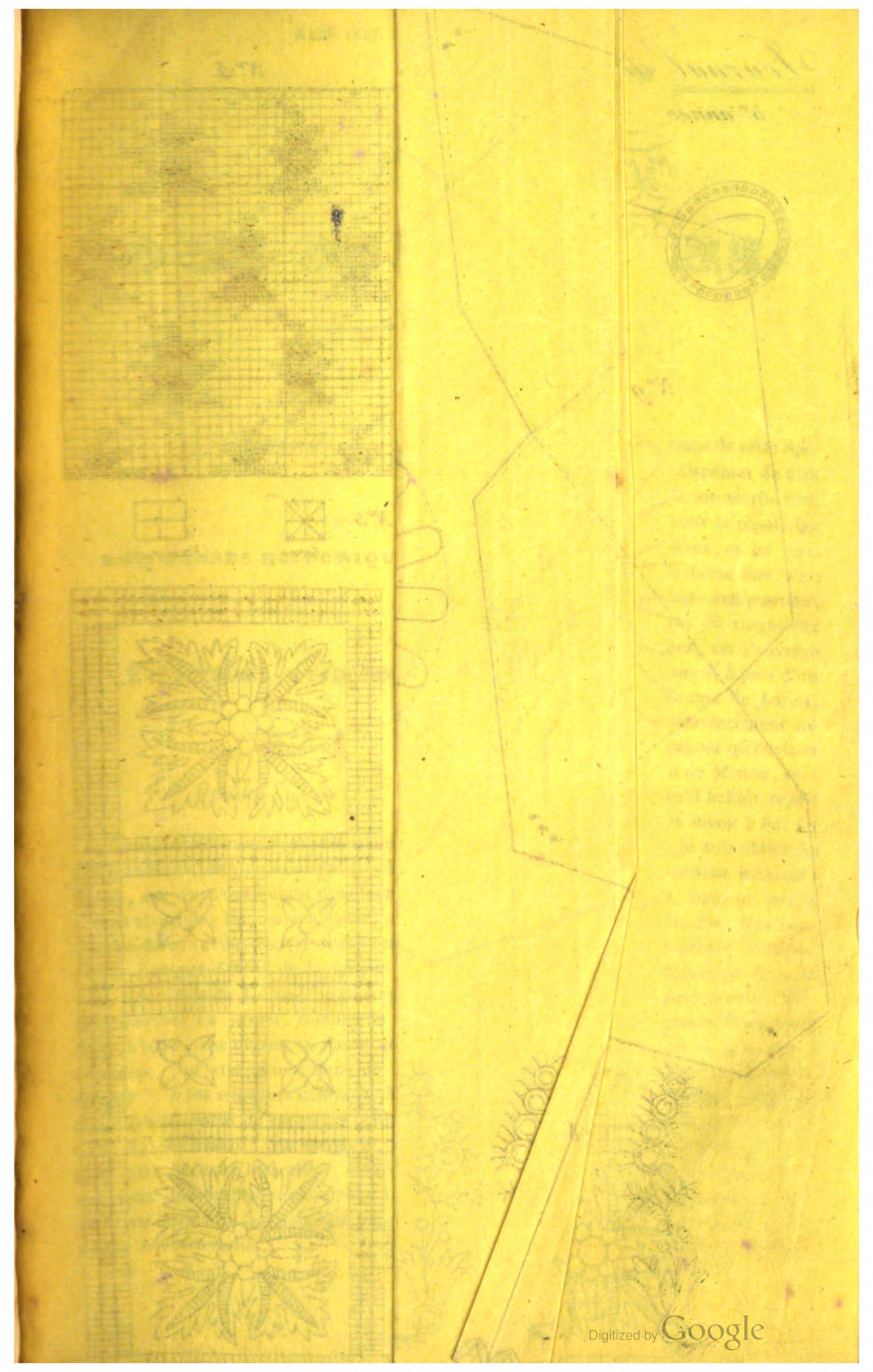
Le n°
quent les
employer

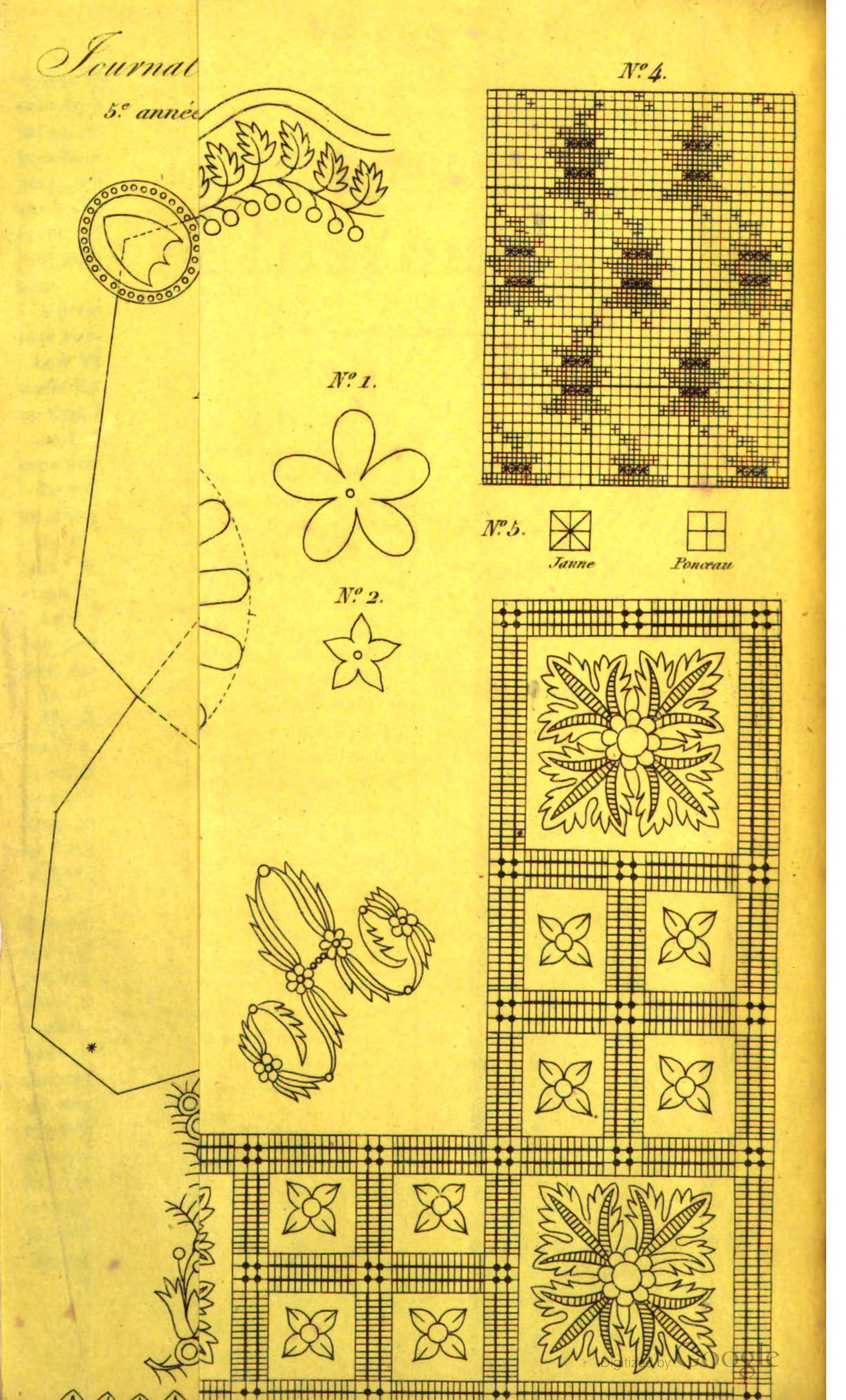
Le n°
l'on garn
deux doi

Le n°

Travail
esprit tr
se souvie
pare... o
beaux ve
La Fonta
et plus t
rer en
C'est vivi
riche, et
penser à
d'une d
voulait
nière à
conversa
un com
répondr
nais de
tai cette
et que j
qu'elle

PA




Journal
5.e année
N.º 4.
N.º 1.
N.º 2.
N.º 5.
Jaune
Ponceau

JOURNAL

DES DEMOISELLES.

Instruction.

—

ESQUISSES HISTORIQUES

SUR LA

Littérature Française.

(Deuxième article.)

Il me serait on ne peut plus facile, mesdemoiselles, de vous ennuyer très-savamment, en vous énumérant dans leur ordre chronologique les œuvres poétiques des troubadours et des trouvères, des écrivains de la *langue d'Oc* et de la *langue d'Oyl*, qui, au siècle de Thibault de Champagne, *cultivèrent les Muses*, comme on disait déjà alors, chantèrent la dame de leurs pensées, ou attaquèrent dans de hardis *sirvantois* les seigneurs déloyaux. Mais je me hâte de sortir de ces mines primitives, d'où a été extrait, j'en conviens, l'or le plus pur de notre littérature, me reposant sur nos infatigables explorateurs du soin de faire connaître les sillons qui pourraient y être encore cachés.

Il est pourtant un ouvrage de cette époque dont je ne puis me dispenser de dire un mot, moins à cause de son mérite réel, qui est très-mince, que pour la réputation dont il jouit dans son temps, et les vives controverses auxquelles il donna lieu : c'est le roman de *la Rose*. Cette composition, qui ne contient pas moins de vingt-deux mille vers de huit syllabes, est l'ouvrage de deux auteurs qui vécurent à près d'un siècle de distance. Guillaume de Lorris, qui l'entreprit vers le commencement du treizième siècle, n'en composa qu'environ quatre mille vers; Jehan de Meung, surnommé *Clopinel*, parce qu'il boitait, reprit l'ouvrage, en 1300, et le mena à fin. Ce roman (faute de mieux, je suis obligé de me servir de cette expression inexacte) est une allégorie continue. Dans un jardin environné de hautes murailles, une bergère cultive *une rose;* un berger, désireux de cueillir cette rose, s'introduit dans le jardin par une petite porte dérobée que vient lui ouvrir dame *Oiseuse*. Il s'adresse au page *Bel-Accueil*, qui le présente à dame *Courtoisie*. Près d'arriver à l'objet de ses désirs, il est contrarié par vieille et hargneuse dame *Male-Bouche*. Blessé des flèches *Doux-Regard, Tendre-Pensée, Aimable-Entretien*, que lui a lancées seigneur *Amour*, il va consulter dans son palais la châtelaine *Raison*, qui lui donne de très-sages conseils qu'il n'écoute pas. Sui-

vent de longs entretiens avec des personnages allégoriques, sur toutes sortes de sujets. L'auteur trouve le moyen de faire la satire des moines, des grands, des princes, des femmes. Enfin, grâce aux conseils et aux secours du seigneur *Amour,* le berger réussit, et là finit le roman de *la Rose,* au grand contentement de tout le monde, et surtout du lecteur, pour qui quelques vers heureux ne compensent pas l'ennui de ce long poème.

On comprend difficilement comment cet ouvrage a pu faire tant de bruit de son temps, et même long-temps après. Il eut ses panégyristes et ses censeurs. Le grave et savant chancelier Gerson composa contre le roman de *la Rose* un plaidoyer en forme. Devant le trône de *Justice, Conscience* se lève pour porter ses plaintes contre cet ouvrage et ses auteurs. Elle déduit ses griefs; des objections lui sont faites : elle les résout. L'éloquence théologique du temps y déploie toute sa pompe. A la suite de ces débats le jugement allait être prononcé... quand Gerson s'éveilla. D'autres écrivains repoussèrent les attaques du docte chancelier de Paris, et voulurent justifier l'ouvrage en disant que *la Rose* représentait la *Sapience.* La postérité a négligé de rendre son arrêt, et n'a voulu reconnaître à cet ouvrage que l'importance d'un monument de la langue à cette époque.

Au reste, le treizième siècle apparaît dans sa littérature comme une époque de lassitude générale et d'universel affaiblissement; tout semble dormir ou soupirer. Deux grandes pensées surgissent seules au milieu de ce silence de mort, et ce sont deux pensées de découragement : je veux parler de la *Divina Comedia* du Dante et l'*Imitation de Jésus-Christ,* attribuée au chancelier Gerson. Ces deux ouvrages n'appartiennent pas directement à la littérature française, puisque l'un a été écrit en italien, l'autre en latin. Nous croyons pourtant pouvoir en dire un mot ici, d'abord, parce que le caractère en quelque sorte universel de ces deux ouvrages empêche de les classer dans telle littérature plutôt que dans telle autre, et en fait comme le patrimoine commun de l'humanité; ensuite, parce que, selon toute probabilité, ils ont été conçus et exécutés en France : l'opinion la plus accréditée attribue au chancelier de Paris ce bel ouvrage de l'*Imitation,* le plus beau qui soit sorti de la main des hommes, dit Fontenelle. Et lorsque l'ingrate Florence bannit de son sein et condamna à mort, en cas de rupture du ban, le grand Dante Alighieri, la France lui offrit un asile, et les écoles de Paris purent se glorifier d'avoir pour auditeur le plus beau génie des temps modernes.

Dans son divin poème, dont le cercle immense embrasse l'univers entier, depuis l'abîme où est enchaîné Béelzébuth jusqu'au pied du trône de l'auguste Trinité, Dante a exhalé toutes les amertumes qui avaient inondé son ame de citoyen et de poète. Les trente-quatre chants de son *Enfer,* surtout, sont comme un long cri de douleur et de vengeance. Dans ces terribles cercles concentriques que son génie empruntait aux traditions chrétiennes, il entasse ses ennemis, ses oppresseurs, les tyrans de l'Italie. Son imagination crée pour eux des tortures... C'est l'archevêque Roger, proie désormais assurée de sa victime l'infortuné Ugolin. Ce sont les lâches, rebut à la fois de Dieu et des hommes, qui, nus et tremblans, sont incessamment piqués par des guêpes : leur sang coule, et, se mêlant à leurs larmes, est recueilli par des vers dégoûtans. Ce sont les sensuels emportés par la tempête éternelle qui les précipite sur des rochers anguleux dont les arètes déchirent leurs membres délicats. Ce sont les avares chargés de leurs richesses dont le poids les écrase, et qu'une main fatale fait sans cesse heurter contre un autre genre de criminels, les prodigues condamnés au même supplice. Les usuriers

plongés dans des mares bourbeuses, battus par les vents et une pluie froide. Et toujours ce terrible,

Nuovi tormenti e nuovi tormentati,

qui revient jusqu'à ce que la coupe de la colère de Dieu et des justices du poète soit épuisée.

Hymne harmonieux et suave, plainte mélancolique, mais tempérée par une sublime espérance, l'*Imitation de Jésus-Christ* est, ainsi que la *Divine Comédie*, l'œuvre d'un cœur que les hommes ont blessé d'une inguérissable blessure. Mais là s'arrêtent les rapports de ces deux admirables ouvrages; car, tandis que Dante lance son vers énergique sur la tête de ses ennemis, comme une vengeance, l'auteur de l'*Imitation* élève sa souffrance vers le ciel, comme une prière.

Le livre de l'*Imitation* est surtout le livre de ceux qui souffrent. Qui pourrait nombrer tous les infortunés pour qui il a été une consolation! les ames affligées pour qui il a été une espérance! Je n'en veux citer qu'un exemple. L'auteur du *Cours de littérature*, Laharpe, n'a pas toujours été ce qu'il fut dans les dernières années de sa vie, un croyant sincère. Sa jeunesse fut incrédule. Il avait reçu de Voltaire même des leçons d'*irréligion*, déguisées sous le nom décevant de *philosophie*. La révolution vint et fut bientôt suivie de *la terreur*. Les philosophes, pas plus que les chrétiens, n'échappèrent à la terrible inquisition de 93. Condorcet ne dut qu'au poison d'échapper aux mains des réformateurs du comité de salut public. Laharpe fut jeté en prison. Là, quand il vit la hideuse réalité qui venait terminer ses rêves de liberté et de gloire, une profonde mélancolie s'empara de lui, et il appelait la mort de ses vœux. Pourtant, quelques pensées d'en-haut étaient descendues dans son ame aride et désenchantée; quelques aspirations vagues vers un état de foi qui pût remplir son cœur s'élevaient vers le ciel. Un ami lui avait apporté quelques livres pour le distraire et l'occuper. Parmi ces livres était l'*Imitation de Jésus-Christ*. Long-temps l'humble volume séjourna sur la table du philosophe, sans être ouvert. Un jour cependant que sa douleur intérieure était plus cuisante, que le vide de son ame lui apparut plus immense, le prisonnier s'écriait avec désespoir: « Oh! que deviendrai-je, et qu'arrivera-t-il de moi? Mon Dieu! éclairez-moi, secourez-moi! » En ce moment sa main ouvre machinalement le livre de l'*Imitation*, et ses yeux tombent sur ces paroles:

« Me voici, mon fils, parce que vous » m'avez appelé. Vos larmes et les gémis» semens de votre cœur humilié ont péné» tré jusqu'à moi... »

Il continua, au milieu des sanglots qui sortaient de son ame, cette lecture qui venait d'opérer un des plus grands prodiges, car Laharpe l'avait commencée philosophe,.. il la finit chrétien!

MOUTTET.

Littérature Française.

—

REVUE LITTÉRAIRE.

Picciola, 1 vol. in-8°, par M. de Saintine.

Il y a bien long-temps, mesdemoiselles, que je n'ai pu vous recommander de roman, parce que l'imagination des auteurs de ces sortes d'ouvrages s'exerce d'ordinaire sur des sujets où la vérité et l'erreur sont également à craindre pour de jeunes têtes. Jadis le romanesque se composait de tableaux enchanteurs, héroïques, sublimes, d'une dangereuse passion; et cette

fausseté faisait dire à nos mères : « Évitez la lecture des romans. » Aujourd'hui, le hideux, l'atroce, l'absurde, sont poussés à la même extrémité que le fut autrefois le beau idéal; si bien que lire des romans, c'est blesser la pudeur, c'est vivre en mauvaise compagnie, risquer de contracter quelques-unes de ces lâches indulgences que donne la fréquentation du vice, même sans le partager. Ainsi donc, à présent plus que jamais, les romans doivent être bannis de la bibliothèque des jeunes filles. Cependant de rares exceptions se présentent de loin en loin; de ce nombre est *Picciola,* par M. de Saintine : un tel écrit est plus qu'un bon ouvrage, c'est une bonne action.

Le comte de Charney était jeune, beau, riche, spirituel, lorsqu'il entra dans le monde à la fin du siècle dernier. Il avait beaucoup étudié; et, semblable à ces arbres dont on détourne la sève, son esprit avait profité aux dépens de son cœur. Dénué de tout sentiment religieux, le comte croyait que la science devait répondre à tout; mais en vain il creusait ce sol mouvant, sans cesse de nouveaux éboulemens venaient le contraindre à recommencer son travail; à chaque découverte il croyait tenir le mot de cette grande énigme : la création! tandis qu'il n'acquérait qu'une nouvelle preuve de l'impuissance de l'esprit humain. L'Allemand *Faust,* lassé par de semblables études, eut recours à la puissance de Satan pour sortir du labyrinthe où il s'était imprudemment engagé; et Méphistophélès, pour le distraire de la science, lui jeta de l'or avec profusion, l'entraîna dans tous ces plaisirs défendus dont l'esprit de ténèbres est le suprême intendant. M. de Charney était trop riche pour demander de l'or à un pouvoir surnaturel; mais excédé, comme *Faust,* par des études ambitieuses, il chercha, comme lui, des distractions dans le tourbillon du grand monde. Chaque jour il courait à des fêtes nouvelles; aucun scrupule ne gênant son amour effréné du plaisir, il le poursuivait sans frein et sans mesure, de même qu'il avait poursuivi la science; de même que la science, le plaisir lui échappait au moment où il croyait le saisir : encore un pas, et il touchera à l'infini; mais ce dernier pas conduira l'audacieux au néant!

Il n'est d'amusemens réels que ceux dont on jouit avec modération; aussi le comte de Charney ne trouva-t-il bientôt plus que de l'ennui dans les prétendues jouissances qu'il a poursuivies avec tant d'ardeur : en cherchant à satisfaire tous ses goûts, son cœur est demeuré vide d'affections, il le sent, il regarde autour de lui, cherche quel sentiment lui semblera digne d'occuper sa vie, de donner un nouvel aliment à cette activité qui le dévore. En ce même temps, le général Bonaparte se disposait à ceindre son front de la couronne impériale. Le comte de Charney avait trop de vanité pour supporter qu'un parvenu, si grand qu'il fût par ses exploits, s'assît impunément sur le trône. Se trompant sur la nature de ce mouvement d'orgueil, il crut aimer la liberté, défendre la patrie en s'unissant aux républicains, lui gentilhomme, lui qui n'avait jamais abdiqué ses titres de noblesse! Enfin, dans une conspiration contre la vie du nouvel empereur, le comte de Charney, enlevé la nuit de son hôtel, se vit transporter dans la forteresse de Fénestrelle. Une chambre étroite, meublée comme le sont ordinairement les chambres de prison, était désormais son univers; un geôlier bourru et sans éducation, son unique société. Ni livres, ni plumes, ni papier, ni encre, aucun moyen de s'en procurer, ses biens avaient été confisqués. Il était pauvre et dénué autant qu'on le peut être : il ne restait donc plus rien de ce brillant comte de Charney, plus rien que sa pensée toujours audacieuse et triste, unissant toujours l'orgueil au découragement.

Les premiers instans d'une captivité politique sont volontiers animés par une

grande exaltation : on s'attache à la cause que l'on a embrassée en raison des sacrifices que l'on a faits pour elle ; on identifie ses revers à ceux de son parti ; l'on se croit de bonne foi contemplé par tout l'univers ; alors le prisonnier, fier de lui-même, avec le poète Millevoye, dit :

. ...A l'oppresseur qu'il brave,
Je ne suis qu'enchaîné je ne suis point esclave.

Tel était le comte de Charney. Le scepticisme dont il faisait profession portait encore plus d'amertume dans son humeur. De ce qu'il était malheureux, lui qui n'avait rien fait pour le bonheur d'autrui, il concluait que la *Providence* n'était qu'un mot, et *Dieu*, le nom que la crédulité ignorante donnait au *hasard*. Comptant peu sur l'amitié des hommes qu'il méprisait, il se croyait cependant nécessaire à son parti, et pensait parfois que les républicains, dans leur propre intérêt, devaient travailler à sa délivrance. Dans d'autres instans, il se sentait complétement oublié où il n'avait laissé une seule affection. Alors il passait en revue les hommes célèbres dans l'histoire des peuples, les hommes obscurs qu'il a rencontrés sur son chemin ; il pèse leurs mérites, les compare les uns aux autres, les poursuit de ses sarcasmes et s'écrie avec une amère dérision : « Prétendre » qu'un Dieu s'est mêlé d'une telle création, n'est-ce pas le comble de la stupidité ? Le hasard, le hasard seul a pu former de semblables êtres, assemblage informe de vices actifs, de négations que » l'on nomme vertus, de lâchetés ou de » témérités fausses. »

Chaque jour, le prisonnier avait la permission de descendre dans le préau. C'était une espèce de puits pavé entouré de hautes murailles, mais n'ayant d'autre toit que le ciel ; dans ce trou descendait un oblique rayon de soleil, et s'engouffrait le vent des montagnes. Un soir, le comte de Charney, plus absorbé que de coutume dans ses pensées, marchait, tenant les yeux baissés, vers ces pavés dont il avait appris machinalement à connaître le nombre et les dispositions. En marchant, il crut remarquer un changement : deux pavés se disjoignent, et la terre semble être soulevée entre eux. Le comte s'arrête, tressaille, son cœur palpite ; sont-ce les efforts que ses amis tentent pour sa délivrance qui ébranlent ainsi le sol ? Il s'incline, écoute contre la terre : le canon retentit, les cloches tintent, le tambour bat : plus de doute, Bonaparte est mort ! la république l'emporte, le triomphe va succéder à la captivité ! Le prisonnier passe la main sur son front ; ce mouvement suffit pour dissiper son rêve : ce canon est le signal des réjouissances que son geôlier lui a annoncées le matin devoir être célébrées en l'honneur de l'avénement de l'empereur au trône d'Italie ; les cloches ont sonné *l'angelus*, et les tambours battu la retraite ! Reste donc le mouvement qui s'opère dans les pavés : le comte s'incline pour en rechercher la cause. Cette fois, maître de lui, il examine attentivement, dérange un peu la terre, et voit qu'une graine a germé dans cet endroit, que c'est la faible tige d'une plante qui s'efforce à sortir entre les pavés de la prison ! « Pauvre brin d'herbe ! dit Charney en souriant avec amertume, quel » cruel hasard t'a fait pousser dans ce sol » ingrat ? Le vent qui porte ta graine, le » caprice d'un oiseau, voilà les causes de » ton malheur ! tes pousses si délicates seront broyées par les obstacles avant que » de naître ! Et l'on veut croire à une prédestination ! »

Le prisonnier fit un mouvement pour arracher la pauvre plante ; mais il s'arrêta. « Demain ! dit-il. Je suis curieux de voir si » elle a été pourvue de la force nécessaire » pour percer la terre qui l'a reçue dans » son sein. »

Le lendemain, Charney, éveillé par le premier intérêt qu'il eût trouvé dans sa

prison, se rendit avec empressement à la promenade. La plante avait crû pendant la nuit : on voyait distinctement que sa tige délicate était entourée d'une pellicule membraneuse assez forte pour la protéger contre le frottement des pierres et la rudesse du sol. Le comte demeura stupéfait. Ce n'était donc pas le hasard qui avait jeté dans cette terre cette graine pour laquelle tout semble préparé ? Chaque jour, le prisonnier étudie avec plus d'intérêt le développement de sa plante, qui, à chaque objection qu'il lui adresse, répond par une preuve incontestable de la prévoyance céleste.

Le comte de Charney s'était égaré en recherchant les causes de toutes choses ; mais en examinant sur une seule plante les admirables effets de la création, le cours de ses idées changea ; la consolante pensée d'un être intelligent et bon, maître suprême de nos destinées, pénètre dans son cœur. Le captif s'attachait chaque jour à cette plante qui répandait déjà un baume rafraîchissant sur les plaies de son âme. Combien il était avide de connaître sa destinée tout entière ! La saison est si peu avancée, à peine si sa tige s'élève hors de terre ; que de dangers menacent cette frêle existence ! outre l'intempérie de la saison, le geôlier ne peut-il pas la fouler aux pieds, l'arracher comme une mauvaise herbe qui dégrade les pavés ?

Contre ces derniers périls, le comte avait la ressource d'implorer Ludovic. Depuis qu'il est enfermé dans le château de Fénestrelle, Charney a dédaigné d'adresser une seule sollicitation à ses gardiens ; mais à peine a-t-il formé le projet de parler à Ludovic, que la pensée d'éprouver un refus, ou d'exciter le mépris de cet homme grossier, en lui demandant la conservation d'un brin d'herbe, réveilla tout son orgueil. Deux jours il hésite ; mais sa plante ! sa plante ! Chaque fois qu'il descend au préau, ou qu'il s'approche de sa croisée, il tremble, son cœur palpite de crainte de ne plus apercevoir sa petite tête verdoyante ; enfin il se décide : il fera taire le mépris en excitant la cupidité. Le comte de Charney possède un superbe nécessaire en vermeil, dernier débris de son ancienne opulence : il en choisit une pièce et l'offre à Ludovic. Le geôlier, croyant qu'on veut de lui une chose contraire à son devoir, prend un air rébarbatif. Mais quand il sait de quoi il s'agit, il dit, dans son jargon moitié italien, moitié provençal, et en replaçant lui-même le vermeil dans son étui : « Soyez tranquille, *signor conté*, je ne ferai pas de mal à votre giroflée. — C'est donc une giroflée ? — Je n'en sais rien ; j'appelle toutes les fleurs des giroflées, moi !... enfin à cette herbe qui vous amuse. Je n'ai pas besoin pour cela que vous me donniez vos bijoux d'or. Je dois obéir à ma consigne : si vous cherchez à vous évader, je vous tuerai ! mais faire le mal sans motif, détruire ce qui vous distrait un instant, jamais, jamais, *signor conté !* »

En effet, loin de vouloir nuire à la plante, Ludovic l'avait souvent arrosée. « Elle serait déjà morte sans ce secours, *la povera Picciola*, » dit-il en s'éloignant. Le nom de *Picciola* demeura à la plante.

De cette conversation pleine de grâce et de naturel, conversation que je mutile horriblement en voulant l'abréger, le comte sortit tout attendri. Il venait de découvrir la bonté au fond du cœur de l'homme : le moyen d'être athée, du moment que l'on a senti le contact de l'affection de son semblable ! *Picciola* grandit, se développa ; avec elle grandirent et se développèrent les méditations du comte. C'est dans le livre qu'il faut suivre les progrès de cette conversion si noble et si touchante ; qu'il faut lire ces belles peintures des émotions de l'athée, que l'étude d'une seule plante ramène à Dieu ! Charney, misérable au sein des richesses et des plaisirs, retrouve le bonheur à Fénestrelle : ce ne sont pas des trésors, des palais, des titres nouveaux, que la Providence lui en-

voie dans sa prison, ce sont de bons sentimens : la gratitude envers le Tout-Puissant, la bienveillance pour son prochain, l'amitié et l'amour !

La partie dramatique de ce livre est aussi simple que la pensée en est grande. Un Italien, nommé Gerhardi, est aussi enfermé à Fénestrelle pour délit politique. De sa petite fenêtre, ce prisonnier voit le comte soigner sa plante. Le bon et pieux Gerhardi aime son compagnon d'infortune, bien qu'il ne lui ait jamais parlé ; il partage les soucis et la joie qu'il voit tour à tour se peindre sur le front de Charney. Un soir, Gerhardi s'est couché joyeux en se disant : « Quel sera son contentement ! demain il trouvera des fleurs épanouies sur sa plante. » Et toute la nuit, le bon Gerhardi en a oublié ses propres peines.

Cependant un chagrin cruel menace de replonger le comte dans les mauvaises pensées dont ses méditations l'ont tiré : la tige de *Picciola*, resserrée entre deux pavés, ne peut prendre toute sa croissance ; elle languit, elle se fane, elle va mourir si l'on n'enlève l'obstacle qui gêne sa sève. On ne dépave pas ainsi une forteresse ; il faut une autorisation supérieure. Charney contraint sa fierté jusqu'à adresser une supplique à l'empereur : il a refusé de la faire lorsque sa propre vie était en danger ; mais *Picciola ! Picciola*, son guide, son flambeau dans la voie de la réconciliation ! peut-il la laisser mourir ? Theresa Gerhardi, la fille du prisonnier italien, se charge de présenter l'humble requête du captif à l'impératrice Joséphine, qui devait traverser Turin, accompagnant l'empereur à Milan, où il allait prendre la couronne des rois lombards.

Joséphine avait connu le comte de Charney au temps de sa splendeur mondaine. Elle s'émut au récit d'un tel revers de fortune ; son ame tendre comprit aussi ce que peut être une fleur pour un pauvre prisonnier, et sa persévérance obtint de Napoléon l'ordre qui devait sauver *Picciola !* De cette démarche de la jeune Thérèse naquit d'abord la réunion des deux captifs, puis leur élargissement que suivit de près le mariage du comte et de Theresa.

Cours complet d'éducation domestique pour les filles, par une société de professeurs. Cent livraisons, à cinquante centimes la livraison. Chez L. Hachette, et Firmin Didot frères.

Cet ouvrage très-important comprend des conseils pour l'éducation des jeunes filles, et des méthodes d'enseignement propres à faciliter aux mères de famille les moyens d'être elles-mêmes les institutrices de leurs enfans. Cet ouvrage, dont le but est si utile, règle l'emploi du temps, les études et les pratiques d'hygiène convenables. Selon l'auteur, non seulement la mère de famille ne doit point confier sa fille ni aux règles souvent trop mondaines d'un pensionnat, ni aux austérités d'un couvent ; mais elle doit accepter en entier le fardeau de son éducation et n'y appeler aucun maître du dehors.

Certes il n'est pas de meilleur guide qu'une mère ; pourtant lorsqu'il ne s'agit que de leçons de langues, d'arithmétique, il doit être permis de se faire remplacer, et les méthodes d'enseignement ne sont urgentes que pour les personnes qui habitent la campagne ou dont la fortune médiocre ne suffirait pas à payer des professeurs. Pour ces personnes, l'ouvrage que nous annonçons présente d'immenses ressources, et nous les engageons fort à se le procurer.

Mme ALIDA DE SAVIGNAC.

Littérature Étrangère.

—

François Beaumont naquit à Grâce-Dieu, dans le comté de Leicester, en 1586. Il étudia à l'université de Cambridge, et mourut en 1615. Son goût le porta à cultiver la poésie dramatique. Il travailla toute sa vie avec son ami, Jean Fletcher. Ces deux auteurs ont laissé une grande réputation. On ne peut savoir, dans le grand nombre de pièces, tant tragédies que comédies, publiées sous leurs noms réunis, quelles sont celles qui ont été faites par chacun des deux, à part, ou par tous deux en commun; et, dans celles qu'ils ont faites ensemble, quelle a été la part de chacun des deux. François Beaumont et Jean Fletcher ont été unis pendant leur vie d'une amitié si rare entre les auteurs, que les biographes anglais n'ont pas cru devoir séparer leurs noms après leur mort, et ont réuni leurs notices sous un même article.

FRAGMENT ANGLAIS.

THE LIFE OF MAN.

Like to the falling of a star,
Or as the flights of eagles are,
Or like the fresh spring's gaudy hue,
Or silver draps of morning dew,
Or like a wind that chases the flood,
Or bubbles which on water stood, —
E'en such is man, — whose borrow'd light
Is straight call'd in and paid to-night.
The wind blows out, the bubble dies,
The spring entomb'd in autumn lies,
The dew's dried up, the star is shot,
The flight is pass'd — and man forgot.

François Beaumont.

LA VIE DE L'HOMME.

Comme l'étoile qui file,
Ou comme le vol de l'aigle,
Ou comme les fraîches couleurs du printemps,
Ou comme les gouttes d'argent de la rosée,
Ou comme le vent qui chasse la marée,
Ou comme les bulles d'air qui sur l'eau se forment,—
Tel est l'homme,—dont l'éclat emprunté
S'éteint promptement dans la mort.
L'air est sorti, les bulles ont disparu,
Le printemps a fait place à l'automne,
La rosée s'est évaporée, l'étoile est tombée,
L'aigle a passé — et l'homme est oublié.

Mlle R. F.

Éducation.

L'Enfant et l'Aigle.

I.

Déjà, au commencement de l'année 1283, toute la principauté de Galles était en grande confusion; la contrée, vierge et indépendante jusqu'alors, allait devenir bientôt une province de l'Angleterre. Édouard Ier la tenait déjà en partie sous sa domination, et il n'y avait guère plus que le Nord et les régions montueuses du pays qui fussent encore libres du joug. C'est donc là que s'était réfugié tout ce qu'il y avait de vivant et d'énergique : les guerriers, les druides et les bardes.

Avant d'entrer dans le drame, je m'arrêterai un instant au milieu de ces antiques institutions qui tombaient : le pays de Galles, d'ailleurs, c'est la France, la *Gaule*, comme le révèle son nom, c'est notre Bretagne actuelle; mêmes mœurs, mêmes hommes, même langage. La religion et la société que détruisait le conquérant étaient les seuls restes de ce que furent autrefois notre société et notre religion; comment ne méditerait-on pas avec intérêt sur ces vénérables souvenirs?

Cette société religieuse et poétique de bardes et de druides, — religion et poésie vont toujours ensemble, — remontait aux temps, perdus dans la tradition, où naquirent les mages et les brahmanes. En cherchant à s'élever le plus haut possible vers la source de l'établissement des druides et des bardes, au moyen de l'étymologie qui consulte le mot primitif où se conserve l'origine de la pensée, on voit que les druides ont été ainsi appelés à cause des chênes, en gallois *dru*, qu'ils avaient en grande vénération. On sait, en effet, que les prêtres de la Gaule habitaient d'épaisses forêts de chênes; il est curieux de remarquer que les dryades, dont le nom a tant de rapport avec celui des druides, avaient leur sort attaché à celui des chênes, qu'elles protégeaient : quant aux bardes, dont l'emploi était de célébrer la victoire au moment même où elle se déclarait sur le champ de bataille, après qu'ils l'avaient décidée par leurs chants énergiques, si puissans sur les soldats, on les a souvent confondus avec les druides, car, je le répète, religion et poésie parlent la même langue; les bardes tiraient leur nom du gallois *beirdh*, qui veut dire *barbe*, parce que les anciens poètes de la Gaule la portaient longue et flottante.

Cette vénérable association croyait en un Dieu unique, créateur de l'Univers et répandu dans l'espace comme une grande ame; de cette croyance découlait nécessairement la foi dans l'immortalité de l'ame, et cette foi les conduisit à croire à la métempsycose; le système des bardes était cependant un peu différent de celui des autres nations. Ils admettaient un autre monde où il y avait les mêmes rangs, les mêmes distinctions, les mêmes plaisirs, les mêmes peines que dans celui-ci; les mêmes corps s'y retrouvaient, les ames circulaient de ce monde-ci dans l'autre et de l'autre dans celui-ci sans jamais perdre le souvenir de la vie antérieure; le passage dans un second monde, au sortir d'un corps et avant de rentrer dans un autre, était pour l'ame une innovation nécessaire. Si le bien avait dominé dans le cœur de l'homme durant sa vie, sa mort n'était qu'un bienfait, puisque l'ame s'élevait de là dans un ordre supérieur par l'intelligence et les facultés morales; si, au contraire, le mal avait été le maître, le dernier soupir était terrible, car il annonçait le premier pas de l'ame vers le corps d'une brute, et d'une brute d'autant plus inférieure dans l'ordre de la création,

que l'homme avait été ignoble et avili par le vice.

On voit que la métempsycose bardique était un encouragement puissant vers les bonnes mœurs et les actions élevées ; elle avait, comme chez les brahmanes et les pythagoriciens, l'effet d'interdire aux bardes la mort de tout animal ; cependant ils n'avaient pas étendu cette interdiction aux animaux qui pouvaient donner la mort à l'homme. Tous les poissons et oiseaux innocens étaient épargnés. Cette religion, pure et élevée, resta sans souillure aucune jusqu'à l'invasion des Romains et de l'idolâtrie à leur suite.

Les institutions civiles ou religieuses des bardes n'étaient conservées que par la mémoire dans des adages, des poèmes et des aphorismes que l'on récitait au peuple à chaque *gorsedd* ou assemblée générale; ainsi ces traditions, se gravant dans le souvenir de l'enfance, croissaient avec l'âge, non plus comme des idées acquises; mais on les avait toujours connues, toujours répétées, elles devenaient pour l'homme, en quelque sorte, des sentimens naturels et des idées innées.

Les bardes portaient la robe bleu-ciel, insigne distinctif de l'ordre, couleur suave, emblème de la paix et aussi de la vérité, en ce qu'elle était unie et sans mélange. Leurs frères, les druides, chargés des fonctions religieuses, avaient la robe blanche, symbole de la sainteté et surtout de la vérité, en ce que le blanc est la couleur de la lumière.

A l'époque où nous reporte ce récit, déjà une grande partie de la population s'était soumise à Édouard Ier, qui avait accompli ses conquêtes le fer et la flamme à la main; mais tout ce qu'il y avait dans le pays de cœurs nobles et passionnés pour la patrie, bardes, druides, guerriers, cette sainte cohorte se retira sur les montagnes du nord et de l'ouest du Caernarvon; les druides furent plus fervens dans ces hautes forêts de chênes, le dernier asile de la foi persécutée, et les bardes eurent, sur ces hauts sommets, au pied desquels se pressaient les conquérans, des chants plus exaltés et plus enivrans pour faire battre plus fort le cœur des derniers défenseurs de la Cambrie. Le Cader Idris, le Plinlimmon, d'où descendaient huit rivières, retentissaient des hymnes patriotiques des poètes et des prêtres; mais le Snowdon surtout, le géant des montagnes de la contrée, était le séjour favori des fugitifs, sans doute parce que ses pics, plus inaccessibles, étaient couverts de la base au sommet d'épaisses forêts de chênes et de pins.

Les anfractuosités de ces énormes masses de rocs étaient habitées par des aigles de la plus vaste envergure, nobles et dignes compagnons d'asile de ces hommes au cœur brûlant et à l'ame poétique. C'est sans doute le fait de cette réunion sublime, le poète, l'homme-roi, et l'aigle, l'oiseau souverain qui donna au Snowdon la merveilleuse renommée dont il jouit encore dans les traditions des veillées. On a pensé long-temps, et peut-être le pense-t-on encore, que tout homme qui passe une nuit sur le Snowdon en descend poète ou fou d'enthousiasme.

L'enthousiasme peut, en effet, saisir celui qui, après avoir veillé toute une nuit sur le sommet du plus haut pic, le Moël y Wyddva, voit enfin le soleil écarter à l'horizon les rideaux de vapeur, qui deviennent de plus en plus transparens à mesure que ses rayons s'étendent pour les écarter. Cet homme qui, tout-à-l'heure, était entouré d'un nuage léger, le voit se disperser tout-à-coup comme par enchantement; l'Océan qui se déploie à quatre mille pieds au-dessous de lui, est une nappe de feu, et toutes les montagnes secondaires qui s'élèvent en amphithéâtre sous le pic sourcilleux, se teignent par degrés de la pompeuse lumière du soleil qui descend de rocher en rocher comme une lumineuse cascade : l'astre monte, et l'on voit bientôt, étendue comme une carte de géographie, toute l'île d'Anglesey, l'ancienne Mona, l'île sainte des

druides, la presqu'île des bardes, Bardsey, le tombeau de vingt mille saints, puis les hautes terres d'Irlande, dans le lointain le plus vaporeux.

Que le regard qui s'étend à une telle distance s'abaisse; en se rapprochant de la montagne, il découvre des lacs, des bois, des forêts, le tout coloré ou radieux au soleil levant, puis les ruines du prieuré de Sainte-Marie, auprès du vieux château de Beddgelert, qui, en 1283, fut, avec le Snowdon, le Crag-Aiery, le pic des Aigles, le théâtre des scènes que nous allons redire.

II.

Le château de Beddgelert, entièrement entouré des hautes montagnes tributaires du Snowdon couronné de nuages, était situé à la jonction de trois vallées, et les belles prairies vertes qui enveloppaient immédiatement ses noires murailles formaient un riant contraste avec le caractère sauvage et rude du paysage environnant.

Rien n'était gracieux comme le parc qui s'étendait sur le penchant d'une colline, premier gradin de l'immense escalier de rocher qui monte au Snowdon. On était au printemps, et la nature se revêtait de sa robe neuve d'un si beau vert, calme et paisible comme si l'ennemi ne résidait pas dans la plaine. Levellyn, le châtelain, et sa femme Elfride se promenaient dans les hautes futaies, conduisant par la main leur fille unique, Moëla, âgée de trois ans alors.

Levellyn, sans être de l'ordre des bardes, était cependant de leur foi : il était poète, et sa position élevée dans le pays lui donnait une assez grande influence. Souvent son château avait été le refuge de bardes persécutés qui fuyaient vers le Snowdon, et, au jour de l'attaque, ses tourelles et ses fossés auraient été un point vigoureusement défendu à franchir avant d'arriver à l'asile des prêtres et des poètes.

Tout était calme encore sous ces beaux ombrages, et Levellyn en jouissait avec Elfride comme d'un bonheur impérissable, à l'heure délicieuse du soir où le soleil jetait déjà une teinte d'or imprégnée de pourpre sur le sommet du Snowdon. A cent pas environ des deux époux, leur petite Moëla courait ou s'étendait en jouant sur les herbes épaisses et le gazon velouté des clairières; ses parens contemplaient d'un œil riant les jeux pleins de grâce de leur unique enfant, quand Elfride poussa un cri, et, en même temps, elle s'élançait vers la clairière.

Au moment où Elfride donnait ces marques d'effroi, l'attention de Levellyn était fixée autre part; mais à l'exclamation de terreur de sa femme, il courut sur ses traces.

Elle était déjà sur le bord de la clairière; elle ne pouvait plus crier, elle ne trouva de force que pour lever son bras et montrer quelque chose à l'horizon, puis tomba évanouie.

Levellyn eut besoin de toute la puissance de son ame pour se tenir debout; il chancela dans l'immobilité de sa terreur.....

Moëla n'était plus sur le gazon, et quand il porta les yeux vers le point qu'Elfride, en s'évanouissant, lui avait montré, il vit un grand aigle qui enlevait son enfant.

Que faire à une vue aussi épouvantable? Un loup, un lion, l'animal le plus rapide sur la plaine, Levellyn eût bien su le joindre pour reprendre sa fille; mais cet aigle qui fendait l'air et montait de plus en plus avec sa proie du côté du rocher où ses aiglons attendaient sans doute l'effroyable repas!

Le malheureux père restait là dans la stupeur du désespoir.

Un gémissement d'Elfride, qui commençait à revenir à elle, le rappela au sentiment de cette terrible position.

Des archers étaient en sentinelle à quelques pas.

Levellyn courut à l'un d'eux, lui arracha

son arc, revint sur la clairière; l'aigle était déjà haut, et, quoique le châtelain fût un archer renommé, il était douteux qu'il pût l'atteindre ou qu'il ne tuât pas l'enfant en tuant l'oiseau de proie. C'était l'affreuse position où, trente ans après, se trouva Guillaume Tell.

Levellyn n'y pensa point, il n'éprouva que l'espoir de sauver sa fille; sa main fut donc assez assurée, la corde vigoureusement tendue poussa la flèche.....

« Oh mon Dieu! l'aigle descend... il descend... ce furent les premiers mots d'Elfride, quand elle rouvrit les yeux.

— Il descend... oui... il tombe... je l'ai blessé!... »

La terreur de Levellyn n'était guère moindre cependant, car l'aigle, évidemment frappé, tournoya un instant dans l'air, puis il continua son vol oblique, défaillant, plein de langueur; il s'abattait, mais où? Il pouvait avoir le temps de mettre en pièces sa proie. Si Moëla restait saine et sauve entre ses serres impuissantes, où tomberait-elle avec lui? Sur des rochers...elle s'y briserait; sur un des lacs si nombreux dans toutes les petites vallées qui forment les gorges de la montagne... elle y périrait noyée.

III.

Levellyn mit sur-le-champ tous les gens du château à la recherche de Moëla, et, avec lui-même à leur tête, ils se dirigèrent vers le lieu où l'aigle avait dû s'abattre. Quant à Elfride, incapable de marcher, tant elle était accablée, elle restait prosternée au pied d'un chêne et priait avec ferveur le Dieu qui seul pouvait lui rendre son enfant.

Qui pourrait dire le désespoir de Levellyn quand, arrivé à l'endroit où il supposait que l'aigle était tombé, il ne trouva rien; aucune trace... aucune! A chaque pas qu'il faisait sans découvrir Moëla, son courage et sa force l'abandonnaient, et il était effrayant de le voir passer, en chancelant, sur des chemins étroits, à pic, et que bordaient, à droite et à gauche, des abîmes qui paraissaient sans fond, tant ils étaient remplis d'une épaisse brume.

« Je vois quelque chose, monseigneur, » s'écria un des archers qui marchaient en avant, et Levellyn se hâta de les rejoindre.

Ils ne se trompaient point; mais ce n'était pas ce que cherchait le malheureux père. Cette découverte devait même le plonger dans une plus profonde douleur. Là, sur un petit lac, et fermé dans une ceinture de chênes magnifiques, l'aigle nageait sans vie, sur le dos, ses larges ailes étendues comme pour faire un berceau, mais l'enfant n'y était point; l'oiseau de proie l'avait-il dévoré avant de mourir? n'était-il pas plutôt tombé dans le lac?

— J'aurai du moins ses restes mortels! dit Levellyn avec une résignation sombre et se dépouillant de ses vêtemens; sans s'inquiéter si ce lac n'était point sans fond; il se préparait à s'y précipiter, quand les sons d'instrumens et les chants des hymnes annoncèrent l'approche d'une marche religieuse. Des druides vêtus de blanc apparaissaient déjà à travers la riche verdure des chênes; on les vit bientôt; ils conduisaient deux taureaux blancs destinés à un sacrifice; derrière eux était un héraut vêtu de blanc aussi, et portant le caducée de branches de verveine; ensuite et après trois druides qui portaient le pain, le vin et la main de justice, venait le chef des druides, revêtu d'une robe blanche, sous une autre robe du lin le plus fin, attachée par une ceinture d'or, et ayant la tête couverte d'un chapeau blanc d'où lui tombaient sur les épaules deux larges bandelettes. A la suite du cortége marchaient la noblesse et le peuple. Cette auguste procession venait offrir un sacrifice sous ces chênes; mais le héraut avait à peine aperçu l'aigle mort sur le lac qu'il en avertit le chef des druides.

« N'avancez pas, troupe sacrée! dit alors le pontife, il y a ici souillure et pro-

fanation ; vous ne pouvez accomplir vos saints mystères là où la vie a été ôtée à l'oiseau béni qui protége de ses ailes les pics du Snowdon et dans le sein duquel s'agrandit l'ame destinée au héros. »

Tous les gens qui étaient venus à la suite de Levellyn, et qui jusqu'alors n'avaient point songé à ce qu'il y avait d'impie dans l'action de leur maître, furent troublés par les paroles du pontife.

« Qui a commis ce crime odieux ?

— Moi ! » répondit Levellyn sans hésiter.

Alors un murmure d'indignation et d'étonnement s'élève dans la procession, dans le cortége qui la suivait et même parmi les serviteurs et les archers de Levellyn.

« Qu'on s'empare du coupable ! » s'écria le grand druide.

Le héraut fit un signe, Levellyn était captif.

« Cet aigle m'avait pris mon enfant ! » disait-il en vain.

— Homme criminel, tu lui as pris bien plus, l'ame héroïque protectrice du Snowdon ! qui sait quel châtiment vont infliger à nos malheureux débris, Theut et Bélénus ? »

Alors la foule cria malédiction sur Levellyn, et il fut amené vers le collége des druides pour y attendre son jugement et son inévitable arrêt de mort; il eût sans doute été prononcé sur-le-champ, s'il n'avait été nécessaire de convoquer une assemblée générale, ou *gorsedd*, pour juger un des grands seigneurs du pays.

Pendant que tout ceci se passait, Elfride était toujours en prière, à genoux, ou plutôt prosternée sous le chêne qu'elle avait en vénération. Cependant Levellyn ne revenait point, et cette pensée troublait de plus en plus le recueillement qu'elle s'efforçait de conserver encore, malgré les angoisses maternelles qu'elle éprouvait. Ne pouvant plus rester ainsi immobile, elle se levait, quand elle vit revenir les domestiques et les archers sans Moëla, sans Levellyn !

Pour toute réponse à ses questions éplorées, on lui apprit le sort de Levellyn ; mais elle n'eut pas même la consolation d'entendre ce récit fait du ton de la compassion ou de la pitié : un accent profond de blâme et de colère rendait ces détails encore plus terribles pour Elfride.

« Levellyn nous portera malheur ! » murmurait-on autour d'elle avec un menaçant effroi, et, comme pour justifier ces craintes répandues dans la foule par le grand druide, un détachement assez nombreux de l'armée d'Edouard Ier vint s'emparer le lendemain de la passe importante de Drwscoëd, un des abords du Snowdon. Cette circonstance devait susciter un cri d'anathème et de mort contre Levellyn. On se hâta donc de réunir le *gorsedd*, et trois jours après il devait juger le criminel. On ne pouvait attendre de l'assemblée qu'une sentence inflexible et impitoyable, car à cette heure de crise suprême et de périls si menaçans, la mort de Levellyn devenait plus qu'un châtiment ordinaire. Ce devait être un sacrifice de suppliante expiation ; Elfride le sentait bien : pieuse et fervente dans sa croyance, elle avait peut-être la conviction de cette effroyable nécessité... quelle était donc la position de son ame d'épouse et de mère !

Le petit être qui causait tant d'angoisses n'était pas mort et n'avait pas même une blessure; l'aigle, comme nous l'avons vu, était tombé couché sur les eaux du lac, et ses ailes en descendant, avaient fait un berceau flottant à Moëla, que par bonheur les serres du puissant oiseau n'avaient point déchirée dans les crispations de la mort. La femme d'un chevrier, qui passait en ce moment près du lac, et qui venait de rendre à la terre une fille unique et chérie, attirée par les cris de Moëla, s'en était emparée comme d'une consolation envoyée par le ciel, et elle s'était rappelée, en la prenant dans ses bras, le célèbre barde Jolo Golch, qui faisait alors la gloire de cette société poétique expirante, et qui fut de

même enlevé sur le Snowdon par un aigle. Aussi la pauvre femme avait la conviction qu'elle rapportait au berceau de son enfant une bardesse célèbre dans l'avenir. Son mari fut tout aussi content qu'elle de recevoir ce qui leur paraissait le don du miracle, et ils couchèrent Moëla du mieux qu'ils purent dans leur pauvre chaumière meublée d'une table fichée dans le mur et de quelques escabeaux, et que partageaient avec eux deux chèvres et un coq perché sur un bâton placé en travers de la chambre enfumée.

Moëla était bien loin de retrouver les rideaux pourpres du lit de parade et les boiseries sculptées de la chambre de sa mère ; sa mère ! elle la pleura toute la nuit ; elle l'appelait sans cesse, elle demandait son père aussi, ou bien elle rêvait de l'effrayant voyage qu'elle avait fait au milieu des airs dans les serres de l'aigle.

Quand elle s'éveilla, le chevrier et sa femme l'embrassèrent comme ils embrassaient leur enfant ; mais Moëla ne leur rendit point leurs caresses ; elle pensait à son père, à sa mère, aux vastes pelouses du château de Beddgelert, c'est ce qu'elle cherchait d'un œil inquiet et mouillé de larmes tout le jour. La nuit vint et elle n'avait rien retrouvé ; il fallut donc coucher encore dans la cabane du chevrier.

Cependant, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, Elfride n'avait fait que parcourir les gorges et les défilés du Snowdon qu'elle ne connaissait pas, à la recherche du sanctuaire des druides, pour les implorer en faveur de Levellyn. Elle n'avait, dans ses douloureuses allées et venues, passé devant aucune ferme, aucune cabane, sans demander si l'on savait ce qu'était devenue sa petite Moëla. Elle ne voulait pas croire qu'elle fût morte. Par malheur pour son repos de la nuit, elle ne passa point devant la cabane du chevrier, qui était en effet cachée dans un coin presque impénétrable, et elle rentra désolée au château de Beddgelert, en se promettant de recommencer le lendemain ses courses dès que le jour paraîtrait.

IV.

Une troupe nombreuse s'était rendue à la passe de Drwscoëd, et défendait avec intrépidité ce défilé important ; cependant les troupes d'Édouard se concentraient toutes sur ce point d'attaque, et l'on craignait de les voir forcer le passage. C'est en ce moment d'inquiétude que se rassembla le *gorsedd* qui devait prononcer sur le sort de Levellyn.

C'était dans la partie la plus épaisse d'une forêt de pins et de chênes séculaires : une étroite clairière où se dressait un demi-cercle d'énormes pierres brutes servait de salle d'assemblée. A un des bouts de ce demi-cercle de *menhirs* ou pierres levées, on voyait une espèce de chaire taillée grossièrement dans un de ces blocs, et au milieu de l'enceinte s'élevait un *dolmen* ou autel, formé de deux pierres verticales et d'une table posée transversalement sur ces deux supports : à côté de ce *dolmen* était une hache de pierre nouvellement aiguisée.

Devant chacune de ces rondes colonnes qui composaient l'enceinte et dans les intervalles qui les séparaient étaient les druides en robes blanches, les bardes vêtus de bleu céleste, et les *Owiddion* ou savans qui portaient une longue tunique verte. Quand le chef des druides, assis dans la chaire, eut donné le signal, deux jeunes gens, habillés l'un et l'autre aux couleurs de ces trois ordres, et que l'on nommait *Dadgeniaid* ou *réciteurs,* dirent de mémoire, devant le *gorsedd*, les traditions orales qui concernaient l'institution bardique, et terminèrent en rappelant les lois qui punissaient de mort tout homme coupable de la mort d'un autre homme ou d'un animal noble dans l'ordre de la création.

Alors le héraut fit amener Levellyn

dans les fers, et les dadgeniaid lui répétèrent les lois relatives au meurtre d'un être créé, et un owidd, revêtu de sa longue robe verte, s'avançait pour attaquer Levellyn, quand, tout-à-coup, les rangs des druides et des bardes se séparèrent avec respect, et un barde, aux longs vêtemens bleus, à la barbe blanche flottante, entre dans l'enceinte. La harpe d'or, qu'il appuyait sur sa robe azurée, vibra sous ses doigts en mâles préludes, et, son œil s'éclairant d'une soudaine inspiration, il chanta :

Enfant bercé par un doux rêve,
Sur le frais gazon je dormais,
Quand l'aigle descend et m'enlève
Sur le plus haut de ces sommets.
Sous notre essor puissant je voyais fuir les plaines,
Les cascades, les lacs, les torrens et les mers,
Et le génie en feu bouillonnait dans mes veines
Aux étreintes du roi des airs.

J'ai grandi sous ses vastes ailes ;
Avec lui j'ai chanté le jour,
Quand sur les neiges éternelles
Le soleil brillait de retour,
Ma voix avec sa voix répondait au tonnerre :
Mes regards et les siens s'enflammaient aux éclairs.
Oh ! je suis son élève et l'aiglon de son aire :
Je veux venger le roi des airs.

L'aigle puissant plane avec joie
Sur le Snowdon, roi comme lui :
Devant ses ailes qu'il déploie
Toujours le Saxon s'est enfui.
Il accourt à présent que l'aigle est sans puissance :
Aux serres sans vigueur il vient mettre les fers,
Mais une ame qui plane aux échos dit : vengeance !
Mort ! pour venger le roi des airs !

Un murmure d'indignation et d'enthousiasme succéda à ce chant. Déjà un homme s'était approché du dolmen, et avait saisi la hache de pierre...

« Pourquoi, dit le grand druide à Levellyn, as-tu donné la mort à cet oiseau sacré ? tu sais que notre religion ne permet de priver de la vie que les animaux nuisibles à l'homme.

— Oh ! ne m'était-il pas nuisible, cet aigle que j'ai frappé ? ne me déchirait-il pas le sein ? ne m'arrachait-il pas le cœur ? ne me prenait-il pas mon enfant ?... »

En ce moment même les paroles de Levellyn furent interrompues par la subite apparition d'Elfride dans le cercle imposant ; rien n'avait pu l'arrêter, et, tenant dans ses bras Moëla, qu'elle avait retrouvée, elle criait : « Grâce ! grâce ! »

Levellyn, qui s'exaltait déjà lorsque Elfride parut, ne put résister au pathétique enthousiasme qui s'empara de lui quand il revit sa femme et sa fille qu'il fallait quitter, et il chanta, comme frappé d'une soudaine révélation :

Pour aider la voix divine
A quoi bon la harpe d'or ?
Je sens que dans ma poitrine
L'aigle a repris son essor.
Sur ses ailes il me porte,
Et des airs il me fait roi.
Suivez-moi, noble cohorte,
L'ame de l'aigle est en moi.

Je descendrai sur la plaine
Avec nos fiers bataillons :
— Fuyez ! toute force est vaine
Devant l'aigle est ses aiglons :
Et les guerriers d'Angleterre
Fuiront en tremblant d'effroi,
Quand je toucherai la terre :
L'ame de l'aigle est en moi.

Et vers vous, noble famille,
Je remonterai vainqueur :
Alors, rendez-moi ma fille
Pour la presser sur mon cœur,
Et je chanterai la gloire,
Comme un dieu m'en fait la loi,
En vers dignes de mémoire :
L'ame de l'aigle est en moi.

Les druides entendirent cette noble prière, où il y avait quelque chose de révélé et de divin ; ils ôtèrent à Levellyn ses fers ; il put embrasser sa femme et sa fille,

embrassement qui était aussi bien un adieu qu'un retour, car il se mit aussitôt à la tête d'une troupe choisie; il remporta sur l'ennemi une victoire complète, et rentra ensuite, avec son pardon, dans son château, entre Elfride et Moëla; mais ce bonheur ne devait pas durer, et six mois après Édouard Ier, quand il mit à mort les derniers bardes sur le Snowdon conquis, détruisit le château de Beddgelert et la famille de Levellyn !

ERNEST FOUINET.

Le double Secret.

La famille Deslandes habitait, en 93, une jolie propriété qui tenait le milieu entre la ferme et le château; la Taranche-rie, c'est ainsi qu'elle s'appelait, située dans les terres et à deux lieues de Mortagne, avait jusque là échappé avec un égal bonheur aux dévastations des deux partis qui se disputaient à cette époque la Vendée et le Haut-Anjou. Cette famille était composée de la respectable Mme Deslandes dans un âge très-avancé, se trouvant, par la mort de ses enfans à elle, la seule protectrice de ses petits-fils : Félix, l'aîné, venait d'atteindre ses treize ans; sa sœur, Adélaïde, n'en comptait pas encore douze. La Tarancherie, ordinairement bruyante et peuplée par un grand nombre de domestiques, que les travaux du labourage rendaient indispensables, était depuis quelques mois solitaire et triste; car tous ces hommes avaient abandonné leurs habitudes les plus chères, pour aller grossir l'armée royaliste, et ne rentraient dans leurs foyers que lorsque les chefs sous lesquels ils servaient jugeaient leur dispersion nécessaire. La Tarancherie, n'ayant plus pour la garder que les chiens placés dans les cours de la ferme, était, dans ce moment, exposée aux excursions des troupes républicaines, et aux visites non moins dangereuses des volontaires royalistes. On était alors au 11 octobre, le canon avait grondé toute la journée dans la direction de Mortagne; la famille Deslandes supposait donc qu'une affaire s'était engagée; mais on en ignorait encore l'issue, et la nuit arrivait. Assis tristement autour de la table de chêne sur laquelle le souper était servi, ni les enfans ni la mère ne semblaient disposés à y faire honneur. Dans ce moment un léger ébranlement de la sonnette placée à la porte extérieure vint arracher un petit cri d'effroi à la jeune Adélaïde, par instinct elle se rapprocha de son frère; celui-ci lui serra la main en silence, et jeta sur sa sœur un regard qui devait être une promesse de protection; puis il dit d'une voix tout-à-fait calme :

« On a sonné, bonne maman...

— Je n'ai rien entendu, mon fils, répondit Mme Deslandes.

— Cela est pourtant comme je vous le dis, bonne maman, répéta-t-il.

— Alors, que Dieu nous protége! murmura doucement l'aïeule. Véronique! allez ouvrir.

—Certainement, ces enfans se trompent, répondit Véronique, excellente vieille, presque aussi impotente que sa maîtresse.

— C'est que vos oreilles ne sont plus bien fines, dit Mme Deslandes, mais voyez comme les chiens aboient.»

Un second coup de sonnette, moins timide que le premier, retentit de nouveau; cette fois Adélaïde fit un bond sur sa chaise.

« Il n'y a plus de doute maintenant, reprit Mme Deslandes : allez, Véronique, et demandez ce qu'on désire de nous.»

La vieille femme se leva ; mais ses jambes chancelaient, elle avait peur...

« Voulez-vous que j'y aille seul? demanda Félix, qui, à tout hasard, venait de s'armer de la large pelle à feu déposée dans le coin de la cheminée.

— Allez ensemble, dit Mme Deslandes, et n'oubliez pas, Félix, que les vaincus d'aujourd'hui peuvent être les vainqueurs de demain... la prudence n'est pas de la lâcheté. »

Après avoir allumé une petite lanterne sourde, Véronique marcha derrière son jeune maître, aussi vite que ses lourds sabots et ses soixante-dix ans purent le lui permettre. Adelaïde avait fait un mouvement pour suivre son frère, car c'était toujours en lui qu'elle espérait; mais un signe de Mme Deslandes la replaça sur son siége, et toutes deux écoutèrent avec un serrement de cœur le bruit des pas de ceux qui s'éloignaient. Elles distinguèrent bientôt le roulement de la porte; mais plusieurs minutes s'écoulèrent sans qu'elles vissent reparaître ni Félix, ni Véronique. Alors les inquiétudes de Mme Deslandes changèrent de nature, elle trembla que quelque indiscret confident de son petit-fils ne fût venu lui fournir une occasion de s'enfuir de la maison paternelle. Félix, malgré son jeune âge, avait un caractère ardent, il entendait parler aux hommes qui l'entouraient de la loyauté de la cause royaliste, et avait manifesté étourdiment le désir de les suivre à l'armée.

«Félix, mon fils! pourquoi ne revient-il pas? dit la vieille dame.

— Me voici, répondit-il en entrant : son visage était rouge et animé, il semblait ému désagréablement, mais ne laissait deviner aucun effroi.

— Qu'est-ce, Félix? demanda sa sœur, lorsqu'il passa près d'elle.

— Rien, répondit-il froidement ; et, se penchant derrière son aïeule, il lui dit à voix basse : « Un homme seul, mais dont le costume annonce un républicain, prétend avoir le plus haut intérêt à se cacher, et demande un refuge pour plusieurs jours.

— Qu'il vienne, je ne dois pas le refuser.

— Cet homme, reprit Félix d'un ton plein d'amertume, ajoute que l'armée royaliste a été battue, et qu'elle se retire vers Chollet; il a l'air fier comme si c'était lui qui eût gagné la bataille.

— Qu'il entre bien vite, dit la digne Mme Deslandes avec un empressement subit qui s'expliquait assez par la nature de ces nouvelles, non pas que la vénérable dame eût mis moins de zèle à recevoir un soldat du parti vaincu ; mais elle avait un si vif désir d'assurer des amis utiles à ses enfans orphelins!

Mon fils, ajouta-t-elle, cet étranger sera votre hôte, ayez-en bien soin, et par amour pour moi, cachez-lui les folles idées qui tourmentent votre jeune tête. »

Adelaïde ne devinait rien ; on ne la mettait point dans la confidence, non pas qu'on se méfiait de sa discrétion, mais l'étranger avait dit : « Je désire que le moins de personnes possible sachent mon séjour dans cette maison. » Ce vœu devait être religieusement suivi.

Adelaïde remarqua bien des allées et venues extraordinaires dans l'étage supérieur; Véronique ralluma le feu de la cuisine, et la jeune fille, qui espérait avoir par sa bonne l'explication de ce mystère, se vit encore frustrée dans son attente, car Véronique voulut être seule, et ferma la porte à double tour.

Vers onze heures du soir, le silence commençait à se rétablir; quelques coups de canon grondaient encore au loin, mais à de longs intervalles; d'ailleurs la Tarancherie semblait devoir être garantie, même dans le désordre d'une retraite, à cause de sa position si complètement isolée.

Toute la famille Deslandes, dont l'incident que nous venons de raconter avait ainsi dérangé les habitudes, venait de se séparer pour la nuit, quand la sonnette re-

tentit encore, mais cette fois si vigoureusement, que ce bruit ressemblait à un signal d'alarme; on devinait que la main qui l'ébranlait avec tant de force était agitée par le danger ou par la peur. Adelaïde, qui remplissait près de son aïeule les fonctions de femme de chambre et de garde-malade, que ses nombreuses infirmités rendaient indispensables, Adelaïde, épouvantée, laissa tomber la fontange de nuit qu'elle tenait à la main.

« Miséricorde! que faire? s'écria madame Deslandes en pâlissant.

— Ouvrir, bonne maman, dit Félix qui entrait à moitié vêtu.

— Mon enfant, répondit-elle, vous savez qu'il peut y avoir du danger pour un autre que nous à introduire quelqu'un à cette heure.

— Je sais aussi, dit Félix avec vivacité, que l'affaire d'aujourd'hui a été meurtrière. Un général républicain, Westermann, s'est jeté dans Mortagne avec une poignée de soldats, et y a fait un carnage affreux. La retraite doit être difficile; nous priverons-nous d'exercer l'hospitalité, parce qu'un étranger?.... Il n'acheva pas sa pensée.

— Vous n'êtes pas généreux envers votre hôte, mon fils, dit Mme Deslandes avec sévérité. »

Félix rougit excessivement, car il sentait la justesse du reproche; mais il essaya de nouvelles prières.

« Silence! dit Mme Deslandes impérieusement. Vous oubliez, ajouta-t-elle plus bas, qu'un mot de l'étranger républicain serait peut-être fatal à la sûreté de ceux qui réclament un asile!

— Je saurais bien le forcer à respecter le malheur, répondit Félix avec une énergie que les calamités de l'époque savaient inspirer aux êtres les plus faibles: je cours! ajouta-t-il. Mais cette exaltation précoce semblait dangereuse à Mme Desandes, et la prudence maternelle dicta sa résolution.

« Je vous ordonne de rester ici, Félix, dit-elle, obéissez à mes volontés, et n'essayez plus de m'imposer les vôtres. »

Mais la sonnette s'ébranla encore, et retentit dans le cœur de Mme Deslandes, comme un appel à la pitié.

« Oh! ma mère, je vous en conjure, remettez-moi vos clefs! s'écria Félix.

— Oh! bonne maman, dit Adelaïde à moitié morte d'effroi, ceux qui sonnent ainsi doivent être poursuivis.

— L'hospitalité que j'ai donnée il y a deux heures va peut-être paraître un crime aux yeux de ceux envers qui je dois l'exercer à présent, dit Mme Deslandes d'une voix grave; n'importe, il faut remplir son devoir de femme et de chrétienne. Adelaïde, suivez-moi; vous, Félix, je vous défends de faire un pas; et, appuyée sur le bras de sa petite-fille, Mme Deslandes se traîna jusqu'à la porte d'entrée. En approchant, toutes deux recueillirent des plaintes faiblement articulées; des malédictions prononcées contre l'inhospitalité des habitans de la Tarancherie s'y joignaient par intervalle.

— Qui est là? demanda Mme Deslandes.

— Amis! répondit-on avec l'accent vendéen. »

Mme Deslandes entr'ouvrit la porte. Des hommes debout, la figure noircie de poudre, soutenaient avec une sollicitude vraiment touchante la tête d'un troisième personnage couché sur un brancard de feuilles sèches; cette tête, couverte d'un appareil, était grièvement blessée, car une balle avait traversé le front.

« Je suis M. de Lescure, dit le malade, d'une voix faible; le mouvement me cause d'intolérables douleurs: je ne puis aller plus loin; de grâce, madame, faites-moi donner un lit pour cette nuit; l'armée est en fuite, c'est un vaincu qui vous implore; mais vous êtes femme et Vendéenne, vous ne voudrez pas me refuser. »

M. de Lescure était déjà dans la cour: alors, remarquant le saisissement de

Mme Deslandes, il essaya de la rassurer : vous n'avez rien à craindre de ma présence, dit-il, c'est vers Chollet que marchent toutes les colonnes républicaines.»

Hélas! ce n'était pas pour elle que Mme Deslandes tremblait, et l'expression avec laquelle elle joignit ses mains dut le prouver au malheureux Lescure. Mais connaissait-elle l'homme qu'elle avait reçu d'abord? ne pouvait-il pas dénoncer le chef vendéen, la perdre, elle et sa famille, ou bien, en l'épargnant, la déshonorer par une apparence de complicité?...

« Adelaïde, dit-elle à sa petite-fille, courez dire à votre frère que je lui ordonne de rentrer chez lui, prenez sa clef et rapportez-la-moi. Allez, et soyez discrète. »

Adelaïde disparut avec la légèreté de ces jolis insectes du soir, qui bourdonnent à l'oreille avec une sorte d'harmonie, et se perdent tout-à-coup dans le feuillage.

M. de Lescure se trouva, après quelques minutes, installé dans une vaste chambre, dont le lit à quatre colonnes était garni de rideaux en serge bleue; un feu pétillant brilla bientôt dans l'âtre, grâce à l'activité d'Adelaïde, qui venait de rapporter à son aïeule la clef de la chambre de Félix.

L'escorte de M. de Lescure sortit de la Tarancherie aussi mystérieusement qu'elle y était entrée.

« Mille fois merci, dit le malade quand il fut seul; vous avez bien fait de ne point éveiller les autres membres de votre famille, car si cette bonne action était une fois connue et qu'on voulût en tirer vengeance, l'âge de cet enfant et le vôtre, madame, seraient toujours une excuse aux yeux des opinions les plus sévères; les autres habitans de cette maison pourraient, sans compromettre leur conscience, jurer qu'ils n'ont rien vu. »

La même pensée avait traversé l'esprit de Mme Deslandes, et lui fit une loi d'une discrétion qui préservait son petit-fils de tout danger.

Félix, renfermé chez lui par l'ordre de son aïeule, s'abandonnait à des mouvemens de colère qu'il avait eu bien de la peine à réprimer jusque là. La méfiance de Mme Deslandes humiliait son orgueil; et puis sa curiosité était si vivement excitée! il eût donné tout au monde pour avoir l'explication du second incident de cette nuit bizarre; sa croisée ouvrait précisément sur un petit tertre de gazon; agile comme un écureuil, il lui eût été si facile de sauter à terre et de recouvrer sa liberté! Cette idée l'occupa pendant longtemps; mais il abandonna ce projet de désobéissance et s'endormit enfin, fatigué de ses conjectures. Quand il se réveilla le matin, le souvenir de son hôte lui revint tout-à-coup. Neuf heures sonnaient à la vieille pendule en bois, placée dans le coin de la cuisine.

« Mon Dieu! se dit Félix, déjà si tard! et cet homme peut avoir besoin de quelque chose : s'il a faim, par exemple, personne ne peut arriver jusqu'à lui; voici la clef de sa chambre, qu'il m'a prié d'emporter hier, et moi-même je suis enfermé! oh! c'est désolant, en vérité! Je le déteste de tout mon cœur, ce vilain étranger; mais le laisser mourir de faim c'est trop fort aussi, et c'est moi qui suis responsable. » Dans ce moment Adelaïde entra. Bonne maman dit que vous avez des devoirs à remplir; allez! En parlant ainsi d'un air important, la jeune fille affectait de laisser la porte toute grande ouverte. «Allez! répéta-t-elle en souriant, vous êtes à présent aussi libre qu'une hirondelle. »

Félix, sans lui répondre, s'élança dans le corridor et disparut.

Quelques minutes après, le frère et la sœur se trouvèrent ensemble à la cuisine. Adelaïde, les manches retroussées, préparait des boissons rafraîchissantes.

«Véronique, dit Félix à la vieille bonne, voulez-vous me faire cuire quatre œufs et un poulet?

— J'aiderai à Véronique, dit Adelaïde

je vois avec plaisir que votre pensionnaire a bon appétit.

— Le vôtre me semble bien altéré, ma sœur, répondit-il en jetant un coup d'œil sur la limonade.

— C'est que les cygnes dédaignent les alimens grossiers dont se nourrissent les oiseaux de proie, dit-elle d'un air fin.

— Votre hôte s'est battu hier, Adelaïde ?...

— Je n'interroge jamais, moi, répondit-elle. »

Félix se mordit les lèvres et se mit à siffler entre ses dents un air du pays.

Le déjeuner commandé par Félix fut encore porté par lui dans la chambre verte, c'est ainsi que s'appelait la pièce occupée par l'étranger. Un homme jeune encore était assis dans un grand fauteuil de paille; sa tête soucieuse reposait dans ses mains; mais il reprit de la sérénité en voyant entrer Félix, et se mit en devoir de faire honneur aux mets presque succulens que l'on venait de préparer pour lui.

« On a sonné hier, deux heures après mon arrivée, dit l'étranger d'un air interrogateur; quelqu'un vous a sans doute demandé l'hospitalité ?

— Je n'ai rien vu, répondit Félix.

— La déroute a été complète pour les Vendéens, reprit l'inconnu; vous devez vous en féliciter, mon jeune ami, la cause de la liberté est belle ! »

Félix répondit par un sourire qui ressemblait à une menace; mais il sentit la nécessité de cacher ses impressions, et fit une réponse insignifiante.

« J'espère, reprit encore l'inconnu, que l'on se dispose à présent à l'attaque de Chollet... puis, jetant les yeux sur un carnet de poche: «allons, ajouta-t-il, jusqu'ici tout s'est passé comme je l'avais décidé. »

Félix écoutait avec la plus vive surprise; l'inconnu était républicain, il n'en doutait pas, mais à quel titre donnait-il des ordres? S'il avait quelques droits au commandement, pourquoi restait-il caché, lorsque la lutte était commencée sur tous les points? Cet homme doit être un imposteur ou un lâche, pensa Félix: il le méprisa de toute son ame. La jeunesse, parce qu'elle ne sait rien qu'à demi, est presque toujours sévère et injuste dans les jugemens qu'elle porte...

« Pourquoi donc ne pas vous être invité à déjeuner avec moi, mon jeune ami? demanda l'étranger, après une réflexion tardive.

— Ma mère et ma sœur m'attendent, répondit Félix.

— Vous avez une sœur ?... et de quel âge?

— Douze ans bientôt.

— Une jeune fille de douze ans dans cette maison, dit l'étranger en riant avec une sorte de causticité moqueuse; alors ma présence ici sera bientôt pour les voisins le secret de la comédie !... »

Cette opinion, si défavorable à sa sœur, blessa l'ame fière de Félix dans ce qu'elle avait de plus cher; il songea qu'en effet, le matin même, il l'avait interrogée sur ses secrets à elle: n'était-ce pas abuser de l'ascendant qu'il avait sur son esprit, et autoriser, par son exemple, les questions qu'elle avait sans doute l'envie de lui adresser. Certainement cette conduite manquait de noblesse. Quand Félix se trouva seul avec sa sœur, il se promit bien de garder, sur les événemens de la nuit, le silence le plus absolu.

Cette fois, ce fut Adelaïde qui le rompit:

« Le monsieur de la chambre verte compte partir aujourd'hui sans doute, dit-elle.

— Vous désirez le savoir ?

— Mais apparemment.

— Eh bien ! allez le demander vous-même.

— Vous savez bien que bonne maman m'a défendu d'approcher de la chambre verte?

— Et moi, ne dois-je pas rester tou-

jours à vingt pas au moins de la chambre *bleue?*

— C'est vrai, dit-elle toute surprise de cette perspicacité.

—Donc, que l'hôte de la chambre verte ne veut pas être connu d'Adelaïde, et que celui de la chambre bleue ne doit pas même exister pour Félix?

— C'est encore vrai.

— Alors, ma sœur, ne nous interrogeons plus.

— C'est toi qui as commencé, Félix.

— J'en conviens, et j'ai eu tort.

— Tiens, je te l'avoue, mon frère, j'aurais été bien aise de te montrer de la confiance, mais encore plus contente d'en trouver en toi. J'ai été bien prête de tout te raconter ce matin.

— Et tu as bien fait de ne pas céder à la tentation; car si tu avais été indiscrète, je sens que je t'aimerais moins.

— Mais si, toi, tu m'avais fait les confidences? dit la jeune fille d'un air caressant.

— Oh! ce serait bien pis encore, s'écria Félix avec chaleur, je te détesterais à présent, car j'aurais manqué à ma parole!...

— Détestée!.... dit la jeune fille avec une expression d'effroi qui peignait bien toute la profondeur de sa tendresse pour Félix: que Dieu garde ta langue, mon frère, car ta haine me rendrait bien malheureuse!... »

Tous deux se le tinrent pour dit: ils allaient, venaient, vaquaient, ensemble ou séparément, aux soins qui leur étaient confiés, et ne s'adressaient jamais une question; souvent même ils eurent besoin l'un de l'autre: ainsi, Adelaïde apportait à son frère le linge nécessaire à l'étranger, et Félix aidait sa sœur à porter jusqu'au corridor l'eau fraîche et les tisanes destinées à la chambre bleue. En les voyant ainsi tous deux, si réservés et si pleins de zèle, Mme Deslandes se sentait fière de son petit-fils, parce qu'elle savait que beaucoup de droiture et de dignité avaient pu seules les faire arriver là, dans un âge où l'indiscrétion et la curiosité sont des défauts si naturels.

Obligé de passer tous les jours plusieurs heures avec un homme dont les opinions lui déplaisaient, Félix gagna beaucoup à la contrainte qu'il s'imposa par prudence et par respect pour son rôle de bienfaiteur. Son caractère devint plus souple, ses manières plus conciliantes; il fut, dès cet instant, capable non pas d'hypocrisie, mais de tenue, de fermeté, et fit ainsi, sans s'en douter lui-même, un pas immense dans la science de la vie.

Chollet venait d'être pris par les troupes républicaines, les nouvelles attendues par l'étranger et dont il entretenait souvent Félix n'arrivaient point. M. de Lescure allait moins mal et éprouvait un plus grand désir de rejoindre l'armée battue, qui se dirigeait sur Saint-Florent. Ce fut vers minuit que tous deux sortirent, l'un après l'autre, de cette maison hospitalière. Comme ils devaient prendre des chemins différens, Mme Deslandes n'avait pas craint qu'ils se rencontrassent. Par un hasard singulier, l'inconnu de la chambre verte, ayant oublié des papiers importans, revint à toute bride, et se trouva sur le seuil de la porte au moment où M. de Lescure en sortait: la nuit était horriblement noire. Toujours dangereusement malade et porté par quatre de ses fidèles paysans, à la tête desquels marchait Félix, qui venait enfin d'apprendre la présence de son héros favori, le chef vendéen se crut poursuivi par des soldats républicains, et essaya de saisir les pistolets déposés sur son brancard; mais Félix s'en était déjà emparé, et se préparait à faire feu..... Le blessé et l'habitant de la chambre verte lui crièrent à la fois d'arrêter.

« Vous ici, monsieur de Lescure? dit le premier du ton de la plus profonde surprise; vous dans cette maison dont je sors moi-même, il y a quelques instans?

—Oui, général Canclaux, répondit M. de Lescure en saluant avec courtoisie. Il me semble que l'étonnement doit être encore plus grand de mon côté : comment un des chefs de l'armée républicaine se trouve-t-il à cinq lieues en arrière, et seul, sans escorte ?

— Je ne suis plus rien, répondit Canclaux d'un air chagrin, ma destitution m'est parvenue le jour même où je venais d'arranger avec le général Rossignol un nouveau plan de campagne pour le reste de la saison ; mon commandement passe à Kléber... J'espérais, je l'avoue, mon rappel de la justice de la Convention ; puis le plan de campagne pouvait ne pas réussir, et je suis resté pour en réclamer la responsabilité dans le cas de non succès : tout a réussi, je n'ai plus rien à faire... »

M. de Lescure avait eu quelques pourparlers avec le général Canclaux, il estimait ses talens militaires : de son côté, Canclaux appréciait le caractère chevaleresque de M. de Lescure.

« Adieu, général, dit ce dernier en lui tendant la main ; des enfans veillaient sur nous et notre secret a été bien gardé, ne l'oublions ni l'un ni l'autre : si le sort me poursuit encore, ajoutez à la vôtre ma dette de reconnaissance... peut-être parviendrez-vous à l'acquitter. »

Les deux guerriers échangèrent un dernier adieu, et se séparèrent pour ne se revoir jamais.

Le général Canclaux reparut aux affaires quelques années plus tard ; mais Kléber, son ami, à qui il avait raconté son séjour à la Tarancherie, ayant appris la mort de l'excellente Mme Deslandes, s'était déjà chargé de Félix et de sa sœur. Sous l'empire, Félix devint un diplomate très-distingué, carrière que peut-être il n'eût jamais suivie avec succès, si dans sa jeunesse il n'avait, pendant huit jours, appliqué toute la force de son intelligence à cacher ses impressions et à deviner celles des autres.

Adelaïde fut mariée à un homme d'état ; elle écouta tout sans rien répéter, et n'interrogea jamais son mari sur ce qu'il devait taire ; car elle n'avait point oublié le mot de son frère, et comprenait très-bien qu'un secret est quelquefois plus dangereux pour celui qui le reçoit que pour celui qui le confie.

Mme Juliette BÉCARD.

Le Réveil de la Ville.

Le matin, quand le jour qui chasse la nuit sombre,
Peint de rose et d'azur, sort lentement de l'ombre,
Quand le dogue s'endort au seuil de la maison,
Quand déjà tour à tour s'efface, à l'horizon,
Chaque lampe du soir, sentinelle perdue
Qui montre à l'étranger son logis dans la rue,
Quand le premier rayon blanchit, et vient toucher
L'immobile drapeau, de clocher en clocher,
Oh! bienheureux alors qui d'une avide oreille
Peut écouter long-temps la cité qui s'éveille!
Oh! c'est plaisir de voir arriver au marché
Laitières et mulets, suivant, le col penché;
Voituriers dont le fouet, sur une large épaule,
Repose entrelacé; sous leurs hottes de saule
Les jardiniers courbés se hâter, et tout bas
Compter sols et deniers, leurs balances au bras;
Les douaniers, quittant leur guérite de pierre,
Arrêter l'humble char qui touche à la barrière,
Et, le pied dans la roue, une lance à la main,
Dans le beurre écumeux chercher quelque larcin;
Puis blanches mains ouvrir fenêtres matineuses,
Et vierges au balcon, et fraîches et rieuses,
Se montrer, regarder le bel adolescent
Qui feint de ne pas voir et rougit en passant!
Et l'œuvre de chacun aussitôt recommence:
Au bruit du lourd marteau qui retombe en cadence,
Moi je cherche une rime, et quand la voix d'airain
Dans le vieux Saint-Étienne a retenti, soudain
Oublieux de la muse et de sa voix aimée,
Je reprends jusqu'au soir ma tâche accoutumée.

ANTOINE DE LATOUR.





Revue des Théâtres.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

Stradella, opéra en cinq actes, paroles de MM. Émile Deschamps et Émilien Paccini, musique de M. Nieder-Meyer, divertissemens de M. Coraly, décors de MM. Desplechin, Feuchères, Séchan et Diéterle.

Il y avait à Venise, en 1662, une belle orpheline nommée Léonor et un jeune chanteur nommé Stradella, attaché à la maison du noble sénateur, le duc Pésaro. Au premier acte, nous sommes sur une place publique pendant le carnaval; il est minuit, heure des enlèvemens et des sérénades. En effet, à peine le duc sortant de sa gondole a-t-il rejoint Spadoni, son majordome, et ses *bravi* pour enlever l'orpheline, que Stradella arrive avec ses élèves pour lui donner une sérénade. Les *bravi* cèdent la place à Stradella qui chante, Léonor descend lui parler de leur prochaine union et ils se séparent en se disant : A demain! Dès que Stradella et ses amis se sont éloignés, le duc revient avec ses *bravi*. « J'ai souffert trop long-temps les dédains de Léonor, dit-il, qu'on l'emporte dans mon palais; je me rends au sénat. Les *bravi* brisent la porte de la maison de Léonor; la pauvre demoiselle a beau crier : Au secours! au meurtre! elle est portée dans la gondole du duc. A peine a-t-elle disparu sur les lagunes que la patrouille arrive. Les sbires avaient entendu les cris. « Qui vive! » dit le chef. — Citoyen de Venise la belle! répond Spadoni qui fait l'insolent, et les sbires l'emmenaient en prison lorsque le duc reparaît, leur montre l'anneau de sénateur qu'il porte à son doigt, et réclame Spadoni, puis il lui recommande d'amuser la garde. Spadoni fait signe à des gondoles de s'avancer; des masques en descendent, qui se mêlent à la patrouille, et bientôt sbires et masques dansent joyeusement ensemble.

Au second acte, nous sommes dans le palais Pésaro : des *bravi* masqués déposent sur un sopha Léonor évanouie, ils la laissent quand elle reprend ses sens. D'abord la jeune fille croit avoir fait un rêve; mais son malheur lui apparaît dans toute sa réalité, et lorsque des pas se font entendre, elle s'élance dans une chambre dont elle referme la porte : c'est Spadoni avec des marchandes, dans l'espoir de séduire Léonor par des présens : elle refuse d'ouvrir. Les marchandes parties, Stradella et ses élèves les remplacent. « Une belle s'est enfermée dans ce boudoir; chante, pour qu'elle en sorte à tes accens, » dit Spadoni. Il s'éloigne et Stradella s'écrie : « O mon art! par qui l'ame s'épure, on prostitue ainsi ton pouvoir! mais demain je me marie, je pars, je serai libre!... A vous, mes amis! » Beppo et les élèves répètent la sérénade. « Arrêtez! leur dit-il, vous profanez ces chants! — Stradella! es-tu là? » demande Léonor. Stradella, qui croit reconnaître la voix de sa fiancée, renvoie ses amis, s'avance vers la chambre... et Léonor s'élance en criant : « Oh! je savais bien que tu me sauverais! — Impossible! le duc mon maître t'a donné pour geôlier Spadoni. — Ce balcon? — Au-dessous est un abîme. » On entend Beppo qui, sur les lagunes, chante une barcarolle. Stradella écrit sur ses tablettes et les lui lance. Bientôt on entend de nouveau la barcarolle, et Beppo lance à son tour des cordes et des armes enveloppées d'un manteau. Stradella attache les cordes au balcon, Léonor qui se croit sauvée se jette à genoux pour remercier le ciel... O malheur! des fanfares annoncent le duc. « A merveille! dit-il, grâce à mon bon chanteur, la belle s'est adoucie; » et jugez de son étonnement, lorsque Stradella, frémissant de rage, lui arrache Léonor en disant : « Je suis ton rival! — Quelle audace! » s'écrie le duc tirant son épée sur Stradella. Celui-ci s'empare d'un pistolet, les valets accourent,

s'arrêtent effrayés; Stradella en profite pour protéger Léonor qui s'enfuit par la fenêtre, et lui-même pose le pied sur le balcon, menaçant toujours de son pistolet le duc tout tremblant.

Au troisième acte, nous sommes aux portes de Rome, c'est jeudi-saint; encore quelques jours, Stradella et Léonor seront unis. Ils sont assis devant la maison de Ginevra, mère de Beppo. « Rome, sois ma patrie! dit Stradella qui doit chanter à l'office divin, et que Dieu m'inspire des chants dignes de lui! » Stradella se rend à l'église avec Beppo, Ginevra rentre se préparer à les suivre, Léonor reste pour leur envoyer du geste ses adieux... Spadoni était là! il a retrouvé sa proie!... le duc, ambassadeur à Rome, fait offrir le titre de duchesse à l'orpheline qui le refuse et va rejoindre Ginevra. En ce moment, le duc vient à passer allant à son palais; il apprend le refus de Léonor, et dans l'espoir de se la rendre favorable en lui ôtant son appui, il donne de l'or à Spadoni pour arrêter Stradella. Resté seul, Spadoni réfléchit que l'on se sauve des plombs de Venise, que d'ailleurs il faudrait payer vingt hommes, au lieu qu'un seul stylet... Des populations se rendent en pélerinage à Rome : il y cherche un assassin. Passent des seigneurs et des dames. «Ceux-là sont trop riches,» dit Spadoni. Passent des pénitens qui chantent gloire à Dieu, paix aux hommes. « Ceux-là sont trop pieux. » Passent des femmes avec des enfans; elles chantent la vierge et gémissent sur elle : c'est jeudi-saint! « Celles-là n'oseraient tuer un homme. » Ginevra et Léonor les suivent. Passent des gens du peuple, quelques-uns ont des figures sinistres; Spadoni les appelle à l'écart et revient avec deux *bravi*. « Ce n'est qu'un manant dont il faut se défaire *per la Vendetta*.—Trente ducats!—C'est Stradella.—Le grand chanteur! je n'oserais pas.—Si l'on en offrait cent?—Quel temps nous donnez-vous? — Au sortir de l'église. — Dans la semaine sainte! je ne tuerais pas Lucifer.—Si l'on en offrait deux cents?—Le crime est trop infâme!—Trois cents? — Le marché est conclu. » Les cloches sonnent, les *bravi* se jettent à genoux. Ici la scène change, nous sommes dans l'église de Sainte-Marie-Majeure; la foule est immense; les orgues jouent, Stradella est sur un gradin, les *bravi* se disputent à qui frappera le premier; Léonor qui les comprend tremble pour son fiancé; mais sa voix se fait entendre, les *bravi* se troublent. Il chante : « Malheur aux homicides! pour jamais l'enfer les attend. » Ils s'effrayent. Des harpes accompagnent Stradella qui demande « grâce pour le pécheur repentant.» Les *bravi* jettent leurs poignards... Léonor respire, et Spadoni sort en menaçant Stradella.

Au quatrième acte, nous sommes près du Capitole, Stradella va y être couronné; Léonor est en habits de mariée, le peuple crie : « Gloire au grand maître! » Des jeunes filles lui présentent des fleurs, et le conduisent sous un dais, ainsi que Léonor. Elles exécutent des danses, puis le cortége triomphal défile, et au moment où Stradella, revêtu de la pourpre, va monter l'escalier, le duc et Spadoni le descendent, précédés de soldats dalmates. « Au nom de Saint-Marc, je réclame Stradella, » dit le duc. Le peuple prend la défense du chanteur. « Il a levé la main sur son seigneur et maître, » dit Spadoni. Stradella se disculpe, Beppo, Ginevra accusent le duc, les *bravi* lui rejettent son or, le peuple combat contre les soldats... il est vaincu... et Stradella est arraché des bras de Léonor.

Au cinquième acte, nous sommes à Venise, dans une hôtellerie. Léonor, pensive, est assise à l'écart; elle est venue de Rome avec une troupe de saltimbanques. Ils s'affublent d'oripeaux, chantent et dansent. Au milieu de cette joie, Beppo entre désespéré, il a remis de l'or à Stradella; mais on allait lui lire sa sentence de mort, et ce qui détruit tout espoir, le duc est revenu pour l'élection du doge. Léonor, à ces mots,

s'évanouit de douleur; passe la garde de nuit... Tout-à-coup Stradella entre précipitamment : « Asile! » dit-il. Il semble que cette voix ait été entendue de Léonor, car elle revient à la vie pour se jeter dans les bras de son fiancé, et tous deux s'apprêtaient à fuir, lorsque cette fatale garde revient. Les saltimbanques n'ont que le temps de déguiser Stradella. L'officier les questionne : « Moi, je suis pour le tragique. — Moi, pour la gigue et les passe-pieds. — Et celui-là? — Moi, je chante, » dit Stradella. Et l'imprudent, chantant Venise, sa belle patrie, est reconnu par l'officier qui lui enlève son déguisement; mais les généreux saltimbanques allaient arracher Stradella des mains de la garde, lorsque Léonor les arrête... Elle a entendu tirer trois coups de canon : le doge est nommé! elle espère..... il a le droit de grâce..... On proclame son nom... le duc Pésaro! Les soldats emmènent Stradella, les saltimbanques le suivent, et comme frappée d'une idée subite, Léonor s'enfuit demander l'appui du peuple; les femmes, toujours dévouées, l'ont suivie vers la prison, d'où Stradella sortait pour aller à la mort, lorsque le cortége du doge débouchait au bruit des fanfares. Le peuple se jette à genoux, criant : « Grâce! » Le doge l'accorde, il est remercié par des *vivat!* Puis le cortége continue sa marche. Le moine qui exhortait Stradella à la mort bénit son union avec Léonor, et le doge, monté sur le Bucentaure, va épouser la mer Adriatique, en lui jetant son anneau.

Rien de beau, de grand, de pompeux comme ce spectacle : c'est Venise, ses palais, ses ponts et ses mille vaisseaux. C'est Rome, sa campagne aride, ses temples de marbre, ses habitans si divers... Ce sont des chants accompagnés des orgues et des harpes : des triomphes au bruit des cloches et du canon. Grâces soient rendues aux spirituels auteurs du poème, à M. Nieder-Meyer et aux décorateurs, qui nous ont fait un si magnifique opéra!

M. F. D. P.

Économie Domestique.

—

PROCÉDÉ POUR BLANCHIR LES BLONDES.

Lorsque la blonde est débâtie, on la plie sur quatre doigts de large, et l'on continue, en la doublant toujours sur elle-même. On prend une aiguille, dans laquelle on enfile du coton à broder, pour arrêter, en les bâtissant légèrement, toutes les lisières ensemble, et tous les côtés du picot. Ensuite on fait un sac de percale, dans lequel on entre la blonde; puis on étend ce sac dans une assiette creuse, et on le couvre d'huile d'olive.

Vingt-quatre heures après, on fait une eau de savon blanc, que l'on met bouillante dans trois assiettes creuses; on trempe le sac dans chacune de ces assiettes, en le pressant dans sa main; puis on le rince dans de l'eau froide; pendant ce temps, on a mis des fers sur le feu, et fait fondre de l'amidon dans une autre assiette creuse dans laquelle on plonge le sac; puis on en ôte la blonde, dont on retire doucement le coton qui la coud du haut et du bas. Enfin on étend sur une nappe la blonde toute mouillée, on la couvre d'une feuille de papier blanc, et on passe le fer sur ce papier pour repasser la blonde.

Beaux-Arts.

—

SALON DE 1837.

(1er ARTICLE.)

Cette année, comme de coutume, les peintres ont fourni plus de dix-huit cents tableaux à l'exposition; viennent ensuite les sculpteurs, architectes, graveurs, litho-

graphes, dont les statues, les plans, les estampes, occupent un peu moins de deux cents places; le public en a bientôt fini avec leurs productions, il n'y a pas pourtant de quoi l'accuser d'injustice : commençons par les sculpteurs. Si l'on témoigne peu d'empressement pour leurs ouvrages, à qui la faute? ces messieurs n'ont rien exposé cette année qui soit capable de réchauffer leurs grandes salles basses si froides qu'elles semblent être le palais de la grippe. J'ai remarqué un Talma qui, m'a dit la notice, étudie un rôle : j'ignore quel rôle il pourra jouer dans un pareil costume; mais il est si léger qu'on se sent enrhumé rien qu'à le regarder.

Quant aux graveurs et aux lithographes, ce sont assurément des artistes fort estimables; mais leurs copies, si belles qu'elles soient, ne peuvent lutter d'intérêt avec les originaux. Si l'on nous disait : dans cette pièce est le grand homme que vous désirez connaître, et dans cette autre, son portrait peint par le plus grand peintre du monde : nous irions tous vers l'homme, de préférence à l'image : ainsi l'on fait des gravures quand on peut voir les tableaux. D'ailleurs les gravures ont une exposition permanente sur les quais, sur les boulevarts, tandis que l'on n'a que deux mois chaque année pour connaître les ouvrages de nos artistes vivans. Cela dit, suivons la foule dont le torrent nous porte aux salles de peintures.

Beaucoup de batailles et de tableaux d'histoire, peu de paysages, presque point de portraits, telle se présente l'exposition au premier coup d'œil. Éblouie d'abord par la multitude des divinités, apôtres, saints martyrs, guerriers de toutes les nations et de toutes les armes qui planent sur ma tête, et qui, les yeux attachés sur moi, semblent défier ma critique; plus incommodée encore par la foule vivante, tantôt roulant comme le flot qui surmonte un obstacle, ou bien s'arrêtant comme un roc, pour, l'instant d'après, tourbillonner ainsi que les feuilles sèches dont se joue le vent d'automne, j'ai cru qu'il me serait impossible de vous parler du salon dans le numéro de mars. Je me suis enfin aguerrie, j'ai cherché et trouvé des tableaux du premier ordre, rencontrant, chemin faisant, d'assez tristes médiocrités, et je vais vous parler sérieusement du premier des arts d'imitation; car, tout en désirant vous voir conserver les qualités et les vertus qui appartiennent vraiment à votre sexe, je déteste d'entendre attribuer aux femmes des talens ou un jugement mesquin.

M. Paul Delaroche : *Sainte Cécile, lord Strafford marchant au supplice, Charles Ier insulté par les soldats de Cromwell.*

La *Sainte Cécile* de M. Delaroche n'a rien de celle de Raphaël : ceci n'est point une épigramme, c'est un fait que je rapporte. La Sainte Cécile du premier peintre du monde est une forte jeune fille, belle de fraîcheur et d'enthousiasme, ses chairs sont fermes, sa poitrine vaste, elle chante de tout son cœur la gloire de Dieu ! elle est si heureuse de chanter, que lorsqu'elle chante elle est heureuse de vivre, et l'on conçoit que les accens de sa voix pure et pleine, montant jusqu'aux cieux, portent son allégresse aux anges joyeux de l'écouter. La *Sainte Cécile* de M. Delaroche a la blancheur d'un beau cygne; son chant, comme celui de cet oiseau, s'exhale avec sa vie, son ame va remonter au ciel, et son corps frêle, et pour ainsi dire diaphane, ne rendra que peu de cendre à la terre; deux anges assistent et écoutent la sainte, deux beaux anges dont les douces figures, les traits réguliers font rêver... Ce ne sont pas des chérubins roses et bouffis; M. Delaroche a placé près de sa *Sainte Cécile* les anges de la mélancolie et des saintes douleurs; eh bien ! malgré toute cette poésie, ce n'est point une pensée du ciel qui m'est venue devant ce tableau. J'ai cru assister aux derniers momens de Mme Malibran;

le souvenir de cette grande cantatrice enlevée à la fleur de l'âge m'a long-temps suivie. Si nous considérons maintenant ce tableau sous le rapport de l'exécution matérielle, il faut signaler un coloris vrai, des chairs d'nne grande finesse de ton, l'ensemble qui est d'un effet suave et doux parfaitement en harmonie avec l'expression des figures. Pourquoi faut-il que le premier peintre de notre époque recherche avec tant de persistance l'idéal de la maigreur! Les artistes qui ne donnent jamais tort au succès vont décharner leurs personnages à qui mieux mieux, et chaque exposition nous offrira à l'avenir un cours complet d'ostéologie.

Le comte de Strafford marchant au supplice.

La renommée de ce tableau a de beaucoup devancé l'exposition; cependant, je le confesse, il n'a pas répondu à mon attente : d'abord, quoique je plaigne toutes les victimes des discordes civiles, le sujet devait manquer son effet sur moi qui ne peux considérer lord Strafford comme un martyr de sa fidélité à son maître. Avant d'être élevé à la dignité de comte, Wentworth, siégant au parlement à côté d'Élior, d'Hampden, de Saint-John, était, comme eux, un des chauds défenseurs des priviléges des communes. Le premier jour où il entra dans la chambre, en qualité de ministre du roi, il dit d'un ton railleur à ses anciens amis : «Vous voyez, messieurs, je vous ai quittés. —Et nous, milord, répondit hardiment Saint-John, nous ne vous quitterons plus tant que cette tête sera sur vos épaules. »

Le gant ainsi jeté, Wentworth, confiant en ses grands talens, entreprit la lutte par ambition, peut-être la soutint-il par conviction; mais il la poussa à l'extrême par nécessité, succomba, et par sa mort ouvrit l'abîme qui devait engloutir Charles Ier et la dynastie des Stuarts. Dans les discordes civiles on joue sa vie pour le triomphe d'une idée, et la mort sur l'échafaud est aussi glorieuse au vaincu que celle reçue sur le champ de bataille. M. Delaroche n'a point manqué de conserver à son personnage principal cette impassibilité qui était dans les convenances historiques de son sujet; voilà donc une figure dénuée d'expression. Le greffier et les soldats du parlement qui conduisent le comte au supplice sont froids, austères, silencieux; la révolution n'en est point encore arrivée à ce point de délire où elle outragea ses victimes. Au moment de descendre l'escalier de la tour, Strafford s'arrête devant le cachot où est enfermé Land, archevêque de Cantorbery, victime comme lui du triomphe des parlementaires; le comte s'agenouille et demande au prélat sa bénédiction. La tête de Land eût pu être belle et expressive, M. Delaroche a préféré ne nous montrer que deux bras couverts de larges manches d'un surplis blanc; ces bras, passant à travers une lucarne grillée ouverte dans un mur noirci par le temps, produisent l'effet le plus bizarre, et, j'ose le dire, le moins heureux.

En supposant que cette disposition des lieux soit d'une vérité scrupuleuse, l'artiste ne pouvait-il pas y manquer pour nous montrer la figure de l'archevêque? Je doute qu'on lui eût reproché cette licence poétique. Tandis que les mains du prélat bénissent le comte, le jeune Wentworth se couvre le visage comme si la hache du bourreau était prête à tomber sur la tête de son père. Encore une expression dramatique escamotée; il semble que ce soit une gageure. Il n'y a donc sur cette toile qu'une seule expression pour six figures que l'on voit; et seulement trois couleurs pour tout le tableau : le brun verdâtre des murs, le noir des vêtemens des principaux personnages, et les panaches et les écharpes rouges des soldats, encore cette couleur éclatante est-elle employée là contrairement à la vérité, puisque l'orange était la couleur du parlement.

Charles Ier insulté par les soldats de Cromwell.

Ici je ne reprocherai pas à M. Delaroche d'avoir éludé les expressions dramatiques: toutes les figures sont découvertes; celle du roi, vue de face, porte bien la résignation d'un homme de cœur, mais ce n'est pas assez à mon gré. Les soldats ivres qui insultent Charles Ier ont du mouvement et une animation admirable; puis ce grotesque de la démence ou de l'ivresse, dont frémissent plusieurs soldats puritains *ou têtes-rondes* (expression par laquelle on désignait les partisans de Cromwell), qui entourent une vaste cheminée, et témoignent par leurs regards chagrins et leurs mines austères, non de leur respect pour le roi, non de leur compassion pour une illustre victime, mais de leur mépris pour des passe-temps qu'ils oseraient presque nommer frivoles. Un vieux serviteur contemple seul cette scène avec un profond désespoir; toutes ces figures sont belles, bien posées; l'air et le jour circulent dans cette chambre splendide métamorphosée en corps-de-garde; enfin rien ne manque de ce qui constitue un bon tableau.

Correspondance.

—

Il y a des jours où l'on ne sait ni rire, ni pleurer, ni être calme. On se met au piano pour chanter; la voix s'éteint. On commence dix valses, dix contredanses, sans en finir aucune. On prend sa tapisserie; on met du ponceau pour du rouge. On ouvre un livre; quand on a tourné plusieurs pages, une phrase frappe, et l'on s'aperçoit que les yeux ont lu sans que l'esprit ait rien compris. On met vingt fois le nez sur les carreaux de la fenêtre, comme pour apercevoir le soleil, et dans le ciel il n'y a même pas de nuages! Hier était un de ces jours néfastes. Depuis quelque temps maman paraissait aussi ennuyée que moi, lorsqu'elle s'approcha de son secrétaire, l'ouvrit et en tira une boîte en ébène, ayant la forme d'une petite châsse. Sur une des faces était écrit en lettres d'or: *Reliquaire.* Maman m'appela d'un signe. Je lui donnai un fauteuil, et ayant levé le couvercle de son *Reliquaire*, elle découvrit une foule d'objets si différens, que leur réunion excita ma curiosité... J'attendais... Maman me dit en me montrant une branche de fleurs d'oranger: « Je l'ai détachée de ma couronne de mariée; un jour, je l'attacherai à la tienne, afin qu'elle te porte le bonheur qu'elle m'a donné. » Je ne sais pourquoi, je me sentis rougir. « J'ai coupé ces cheveux à ma mère la veille du jour où je l'ai perdue... » elle les baisa avec respect et nos yeux s'étant rencontrés, elle me présenta ces cheveux, sur lesquels j'appuyai respectueusement mes lèvres. « Cette lettre, continua maman, est la première que mon fils m'ait écrite depuis son départ; il m'y parle de toi, ma fille, il promet d'être ton protecteur, si tu venais à nous perdre... » La voix de maman tremblait, mes yeux se remplirent de larmes. « Ce bouquet, formé de ces petites fleurs bleues que les botanistes nomment *myosotis*, nos Bretons *yeux de la vierge*, et par lesquelles les autres Français ainsi que les Anglais et les Allemands expriment: *ne m'oubliez pas!* je l'ai cueilli sur la tombe de mon père, à la place où avait été son cœur. » Je regardai avec une crainte religieuse ce bouquet né de la mort et noué d'un ruban de deuil... Après un long silence, pendant lequel nous restâmes comme absorbées dans une sainte méditation, maman me montra de jolies bagues, qui toutes avaient le nom d'une amie, d'autres ornées des premières dents tombées à mon frère et à moi. Heureux ou

malheureux, chaque événement arrivé dans la famille était représenté par une fleur ou par une pensée d'espérance ou de reconnaissance adressée à Dieu. Nous les lisions des yeux et du cœur, ces pensées, et nous n'avions plus d'ennui, je t'assure! « Oh! maman! m'écriai-je en me jetant dans ses bras, permets-moi d'avoir un *Reliquaire*, afin que j'y conserve des souvenirs auxquels je puisse ranimer mon ame; car les gens qui s'ennuient sont ceux qui n'aiment rien!

Les jours où je t'écris, ma chère amie, ne sont jamais *néfastes*, et je viens travailler avec toi.

FLEURS EN PAPIER.

VIOLETTE.

On ne vend pas de papier violet. Tu achèteras donc, rue Mauconseil, une boîte contenant les modèles nos 1 et 2, 1 fr.

Une grosse de cœurs, 10 cent.

Une grosse de feuilles, 75 cent.

Taille trois modèles no 1 et un modèle no 2; place sur ta pelote le modèle no 1; avec ta pince appuie fortement sur l'un des deux côtés des cinq feuilles, pour les faire recoquiller à l'endroit; retourne ce modèle no 1, appuie fortement sur l'autre côté de chacune des cinq feuilles pour les faire recoquiller à l'envers; à présent, gomme le tour d'un cœur, passe le petit fil d'archal au milieu du premier modèle no 1; gomme le dessous de ce modèle; passe le fil d'archal dans le second modèle no 1, en contrariant les feuilles; gomme le dessous de ce modèle; passe le fil d'archal dans le troisième modèle, puis gomme le dessous de ce modèle; passe le fil d'archal dans le modèle no 2, prends la queue de la violette entre le pouce et l'index de ta main gauche, tandis que tu tournes le bas de la fleur, en le pressant légèrement entre le pouce et l'index de ta main droite.

On ne met que deux modèles no 1 pour le bouton ouvert, et on le tourne comme la violette, mais en le pressant moins légèrement. Tu peux dans ton bouquet ajouter deux violettes blanches.

Les feuilles se font comme celles de la renoncule; quatre suffisent pour entourer un bouquet, que tu noueras avec un fil d'archal no 1, couvert de papier pistache no 1, et tu placeras ce bouquet sur ton chapeau de paille. A propos, avant de le donner à blanchir, je te conseille d'y faire ajouter quatre tresses de paille.

GRENADE

Mets de l'amidon cuit, mais très-liquide, dans un petit pot de pommade; places-y un petit pinceau.

Achète du papier vert-bois, 5 cent. la feuille.

Une grosse de feuilles assorties, 50 cent.

Boutons fermés, une douzaine, 30 cent.

Calices fins, une douzaine, 50 cent.

Papier rouge, 25 cent. la feuille.

Taille, en papier rouge, huit ronds, sur le pointé du modèle no 3; plie chacun de ces ronds quatre fois en deux, tu auras la largeur d'une des feuilles que tu arrondiras, ce qui les détachera comme celles du modèle. Coupe la petite pointe du bas de ces feuilles, pour faire un trou au milieu du rond (ce que le graveur a oublié d'indiquer); tourne ces modèles entre tes doigts, comme tu as tourné ceux de la rose qui est sur la planche 1 de cette année, excepté que ceux-ci doivent l'être entièrement : détourne-les pour les tourner de l'autre côté. Lorsque ces modèles sont bien *gaufrés*, déplie-les; prends du fil d'archal no 1, recourbe une de ses extrémités, passe l'autre au milieu d'un de ces modèles que tu attaches avec de la soie autour de l'extrémité recourbée; entre successivement, mais sans les attacher, les sept autres modèles. Coupe le fil d'archal, recourbe-le sur le dernier modèle. Prends un calice, mets-y de la gomme, et avec ta pince entres-y la grenade que tu enfonces

fortement, toujours avec ta pince. Suspends le fil d'archal, afin de laisser sécher la gomme.

POUR MONTER LES FEUILLES.

Je te renvoie aux feuilles des renoncules, excepté que la bande de papier qui mesure la tige est vert-bois, largeur n° 1.

POUR MONTER LE BOUTON FERMÉ.

Attache-le à un fil d'archal n° 2, entoure-le de ouate; couvre-le de papier vert-bois, largeur n° 2; places-y trois des plus petites feuilles.

POUR MONTER LA BRANCHE DE GRENADE.

Attache la grenade à un fil d'archal n° 2; entoure-le d'un brin de ouate; couvre-la de papier vert-bois, largeur n° 2, deux doigts au-dessous de la fleur; place une feuille moyenne; puis, deux pouces plus bas, place le bouton qui a déjà ses feuilles; puis, deux pouces plus bas, et l'une au bas de l'autre, place quelques feuilles plus grandes.

J'ai oublié de te dire l'usage de l'amidon. Lorsque tu couvres la branche d'une bande de papier vert-bois, si elle se déchire, tu mets avec ton pinceau un peu d'amidon sur la tige, pour y rattacher ainsi le papier; et lorsque la branche est montée, tu la prends par le bas avec ta main gauche, tu promènes avec ta main droite ce pinceau sur toutes les tiges : cela fait que le papier ne se fane pas, et acquiert une espèce de brillant qui imite celui des fleurs.

Retournons à notre aiguille. Le n° 4 est un semé pour pantoufles en tapisserie. Le fond doit être noir.

Le n° 5 représente les signes qui indiquent les couleurs, que tu peux changer et nuancer à ta fantaisie.

Le n° 6 est le tour d'une chemisette que l'on garnit de valenciennes.

Le n° 7 n'indique qu'une des cornes d'un mouchoir qui doit se continuer à droite et à gauche. Fais des jours de dentelle dans le milieu de chaque rosace. Je t'enverrai la suite de l'alphabet, dont je ne te donne que la première lettre. Ce mouchoir sera un bien riche présent, car tu penses bien que c'est trop beau pour nous.

Le n° 8 est un dessin que l'on exécute sur de la mousseline ou du jaconas pour garnir des cols pareils.

Le n° 9 est une enveloppe de lettre. Prends tes mesures pour en tailler le plus possible dans une feuille de papier; puis coupe autour de la ligne tracée; plie chaque espèce d'angle sur le pointé, en appuyant dessus un couteau de bois; mets avec ton pinceau un peu d'amidon sur l'étoile; colle dessus les deux étoiles; mets un peu d'amidon sur les deux étoiles; colle dessus les trois étoiles; choisis une feuille de papier qui puisse entrer dans cette enveloppe et soit de sa couleur, et places-en une douzaine dans ton pupitre, dans celui de ton père. Grandis cette enveloppe pour les lettres d'affaires.

Tu vois que je ne te laisse pas le temps de respirer... c'est pour te forcer à penser à moi... Je suis bien plus égoïste que tu ne crois, va!

Il ne me reste de place que pour te parler toilette : la coiffure en cheveux que Neuville a inventée pour nous a été généralement de mode cet hiver; pour changer, au lieu de fleurs, mets un nœud de velours noir, rouge ou bleu dont les bouts pendent inégalement; au lieu du petit châle garni d'une ruche, fronce autour du corsage un tulle de coton uni, haut de quatre doigts, et au bas de tes manches, fronce trois tulles de hauteurs inégales que tu relèves au-dessus de la saignée... *la saignée*! pour expliquer une fantaisie gracieuse, comment peut-on se servir d'un mot qui rappelle une douleur!... voilà que je ne sais plus où j'en suis... M'y voilà! relève ta manchette au-dessus de la saignée par un nœud formé de deux boucles de velours. Ces tulles doivent être tuyautés.

Si tu devais te marier à Pâques, je te

dirais que l'on porte des volans sans tête, hauts d'un demi-tiers, que ces volans se bordent à cheval, avec un petit galon de soie d'une couleur tranchante, mais rappelant une des couleurs du dessin de la robe, et que les garnitures des pélerines, ainsi que les garnitures qui, aux manches serrées, sont placées au-dessus du coude, se bordent de même : ces robes sont de mousseline de laine, ou de mérinos noir imprimé en bleu ou en rouge.

Les chapeaux se font plus grands, les robes encore plus longues, et comme elles ne laissent plus voir que le bout des pieds, les souliers se portent plus pointus.

Je te préviens que le gris-poussière sera de mode cet été : cette couleur sera de circonstance. Je te dirai dans ma première lettre comment étaient mises les jeunes personnes les plus modestes que j'aurai rencontrées au Salon.

A bientôt donc, ma bonne petite! Voici venir les longs jours, les beaux jours; voici la violette qui parfume tes champs à toi; et à moi, mes rues, mes quais, mes boulevarts : je t'envoie une violette que je n'ai qu'achetée; tu m'en enverras une que, plus heureuse, tu auras cueillie... elle commencera mon *Reliquaire*.

Adieu! je n'oublierai jamais que les gens ennuyés sont ceux qui n'aiment rien...

Je t'aime.

J. J.

Ephémérides.

—

25 mars, *fête de l'Annonciation*.

L'*Annonciation* est la nouvelle que l'ange Gabriel vint donner à Marie qu'elle concevrait un fils et que ce fils s'appellerait Jésus. La fête instituée en mémoire de ce fait, que rapporte saint Luc dans son Évangile, remonte à une haute antiquité. Quelques auteurs pensent néanmoins que cette fête n'eut d'abord d'autre objet que de célébrer l'incarnation du Verbe, et que l'usage d'y joindre le nom de la Sainte-Vierge est d'une date plus récente.

L'époque de cette solennité n'a pas toujours été fixe; plusieurs églises d'Orient la plaçaient dans un autre temps de l'année que celles d'Occident. Parmi celles-ci, quelques-unes l'ont célébrée dans le mois de décembre, avant la fête de Noël. Le dixième concile de Tolède, tenu en 656, avait ordonné de la célébrer le 18 décembre, à cause que le 25 mars tombe assez souvent dans la Semaine-Sainte, qui est plutôt un temps de pénitence que de joie. On la remit cependant au 25 mars, où les Grecs la solennisent comme les Latins; seulement ils la remettent après la quinzaine de Pâques, lorsqu'elle tombe dans la Semaine-Sainte.

Mosaïque.

Les peines que tu feras aux autres ne tarderont pas à retomber sur toi-même.

DÉMOPHILE.

—

Le bonheur est au-dedans de nous, il nous a été donné; le malheur est au dehors, et nous allons le chercher.

BUFFON.

—

Comme la coquetterie est accompagnée d'art, de ruse et de manége, elle ressemble à l'expérience; et cette dernière qualité n'appartenant qu'aux années, la coquetterie doit nécessairement vieillir une jeune personne.
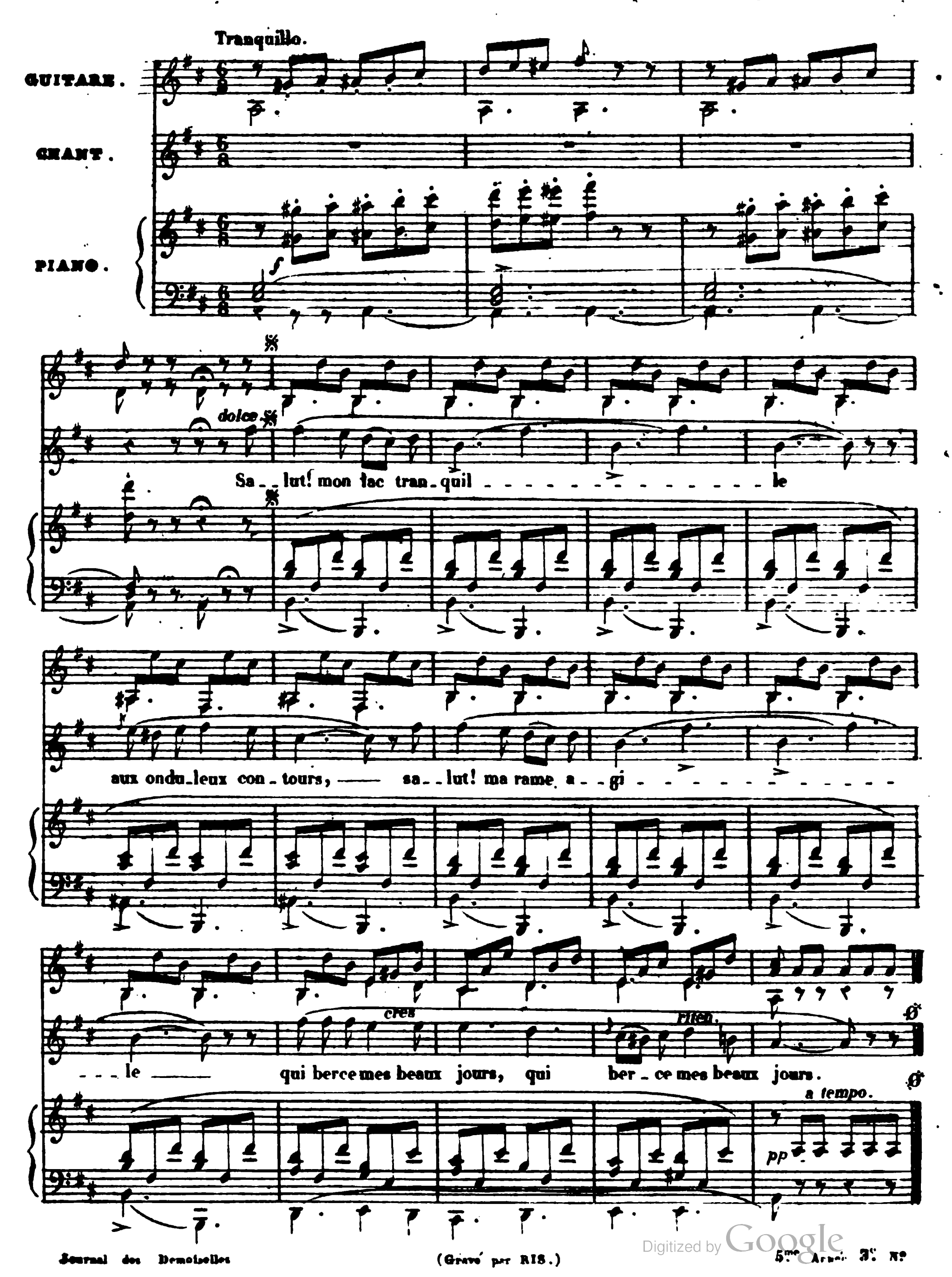
Mme DE GENLIS.
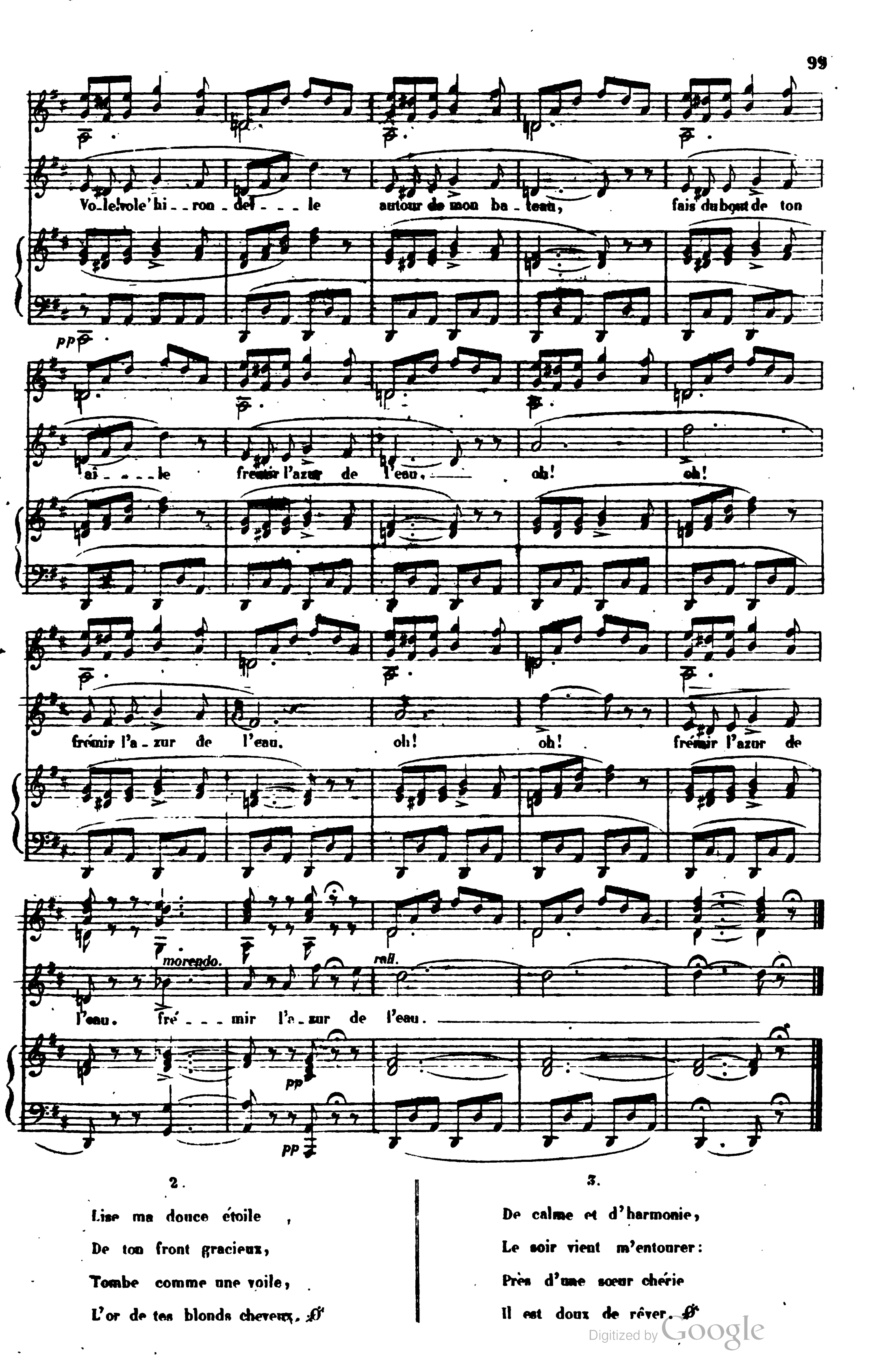
PARIS. — IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, n° 46, AU MARAIS.

Vole! Vole! hirondelle.

Paroles de M. C. D. Musique de A. MARQUERIE.

Accompt. de Guitare par J. VIMEUX.





2.

Lise ma douce étoile ,
De ton front gracieux,
Tombe comme une voile,
L'or de tes blonds cheveux. Ꝺ

3.

De calme et d'harmonie,
Le soir vient m'entourer:
Près d'une soeur chérie
Il est doux de rêver. Ꝺ

JOURNAL

DES DEMOISELLES.

Instruction.

—

Du Mahométisme,

DEUXIÈME LETTRE A Mlle CORALY R........

Je continue, ma chère amie, l'histoire du mahométisme qui a paru vous intéresser, et par ses rapports avec notre religion, et par ses différences.

Tout musulman est obligé d'assister à l'office du vendredi; cependant les voyageurs, les villageois, les femmes, les mineurs, les esclaves, les malades, les aveugles et les infirmes en sont exemptés. Cette solennité religieuse n'a lieu que dans les principaux temples des villes, lesquels sont distingués des autres par une chaire réservée pour le *khouthbé* (1); ce *namaz* ou prière se fait à l'heure de midi, en présence du sultan ou de l'un de ses visirs, et devant une assemblée de quarante personnes, au moins. Celui qui néglige cette pratique sainte est regardé comme ayant renoncé à l'islamisme, puisque rien ne saurait la remplacer. Pendant ce temps toute affaire mondaine est suspendue; après, le peuple se livre à ses travaux habituels. Vous voyez, ma jeune amie, que Mohammed s'éloigne ici des religions sur lesquelles la sienne est fondée, puisque le judaïsme et le christianisme consacrent au repos un jour de chaque semaine.

Les seules fêtes des Mahométans sont celles du *Beyram* (1); la première, *la fête de la Rupture du jeûne*, que le peuple fait durer trois jours, suit le jeûne du *Ramazan*; la deuxième, *la fête des Sacrifices*, vient soixante-dix jours plus tard, et se célèbre durant trois jours. La prière particulière à ces deux époques est d'obligation canonique; elle se dit, le premier jour, depuis le lever du soleil jusqu'à midi; passé cette heure, on la remet au lendemain matin. Ceux qui la font précéder d'une lotion gé-

(1) Cette espèce de prône, institué par Mohammed, doit toujours précéder la prière du vendredi. Il y a ceci de particulier dans les églises converties en mosquées, que le prédicateur, lorsqu'il monte en chaire ou lorsqu'il en descend, s'appuie sur un sabre qu'il tient de la main droite.

(1) Pendant le *Beyram*, toutes les boutiques sont fermées, on se fait réciproquement des visites; on s'embrasse. La loi interdisant le vin aux sectateurs de Mohammed, on ne rencontre qu'un peuple grave, marchant tranquillement, et ne s'arrêtant que pour fumer ou prendre du café.

nérale, se lavent les dents et la bouche, se couvrent de parfums, font une action louable; mais il est bien plus louable de se vêtir d'habits neufs; aussi voit-on les pauvres mêmes satisfaire à ce précepte. Dans cette deuxième fête, l'oraison pascale exige le jeûne; ce n'était qu'après les sacrifices que Mohammed mangeait de la chair des animaux qu'il avait immolés.

Pendant le *Ramazan*, les musulmans se privent de nourriture durant le jour. Vous seriez édifiée de voir la dévotion des sectateurs de l'islamisme en ce temps de pénitence, la nuit même se passe habituellement en actes religieux; c'est pourquoi les mosquées restent toujours ouvertes, et sont illuminées après le coucher du soleil.

Comme, selon leur religion, toutes les calamités sont envoyées par Dieu, Mohammed ordonne d'avoir recours à l'éternel lorsqu'elles exercent leur funeste influence; aussi le tonnerre, les tremblemens de terre, la famine, la peste, la disette d'eau, voient les fidèles s'assembler dans les temples.

La prière est recommandée aux soldats qui marchent vers l'ennemi, c'est par elle qu'ils espèrent le vaincre; cependant ils s'en abstiennent dans une occasion pressante. Ils sont convaincus que leurs armées sont protégées et soutenues par des légions d'anges; leur religion promettant le paradis à tout homme mort sur le champ de bataille, on les voit combattre avec un acharnement d'autant plus grand, que les prêtres qui suivent les troupes leur parlent sans cesse des biens spirituels qui les attendent, s'ils meurent, et de la gloire qu'ils acquerront s'ils sont vainqueurs: *ou la gloire du triomphe, ou la couronne du martyre*, disait Mohammed à ses soldats.

Selon les musulmans, l'action la plus agréable aux yeux de la divinité, c'est d'apprendre le *Coran* par cœur; ce livre doit se dire tous les quarante jours. Il y a des dévots qui tiennent à la main ou portent dans leurs poches un chapelet composé de quatre-vingt-dix-neuf grains, nombre égal à celui des attributs accordés à la divinité.

Les Mahométans ne manquent jamais d'appeler un docteur de la loi pour donner un nom à leur enfant. Ce ministre dit l'*ezan*, Venez prier, à l'oreille droite du nouveau-né, et l'*ikamet*, Priez le Seigneur, à son oreille gauche, puis il ajoute: N... est ton nom.

Quelques années après, a lieu la cérémonie du *sunnet;* ce baptême de sang, si je puis m'exprimer ainsi, se fait à l'imitation d'Abraham. Cette cérémonie est toujours l'occasion d'actes de bienfaisance; on immole des victimes que l'on décore de plumes de hérons, de colliers de clinquant, l'on donne des banquets, des fêtes, et l'enfant, paré magnifiquement, est conduit en pompe chez ses parens et leurs amis. En Arabie, les femmes aussi sont soumises à cet usage.

Si la naissance a reçu les secours de la religion, à plus forte raison la mort en a-t-elle besoin! lorsque Azraël, *l'ange de la mort*, s'approche, on couche le musulman sur le dos, le côté droit tourné vers la Mecque; on pose un sabre sur sa poitrine, on lui récite la profession de foi, on lui lit un chapitre du *Coran*, s'il s'unit d'intention à cette lecture, il est assuré de passer le pont *Sirat* pour aller jouir des délices du paradis; et la chambre du mourant se ressent déjà des joies célestes, on n'y respire que des aromates et des parfums; lorsque la dernière étincelle de vie a disparu, on ferme les yeux du mort, et on lui lie le menton avec la barbe, ainsi que le fit Mohammed à Éby-Sélémé, son disciple favori.

On couvre les hommes d'une chemise qui les enveloppe depuis les épaules jusqu'aux genoux, et de deux grands voiles qui les cachent entièrement. Les femmes, outre la chemise et ces voiles, en ont encore deux autres, l'un dont on leur couvre

la poitrine, l'autre pour cacher leur figure; leurs cheveux également séparés retombent sur le premier vêtement. Les docteurs de la loi ont le droit d'avoir un turban.

La prière funèbre se fait en présence du cady, du tuteur naturel, du plus proche parent; l'imam la récite en se tenant debout devant le mort, dont la bière est placée devant l'assemblée.

Les musulmans trépassés n'entrent jamais dans les temples (1), ils sont enterrés de suite, afin de les faire jouir aussitôt de la béatitude, *s'ils sont décédés dans la vertu*, ou pour écarter une ame condamnée au feu de l'enfer, *s'ils sont morts dans la réprobation*.

Tous les assistans portent la bière (2) alternativement; celui qui est du côté de l'épaule droite passe à la gauche, de là au pied droit, puis au gauche; faire ainsi quarante pas par station, c'est expier quarante péchés. Le mort est emmené précitamment, la tête en avant, sans prières à haute voix. Aux convois des sultans ou des princes du sang, les muezzins chantent très-bas: *ne suivez pas le mort, ni avec des pleurs, ni avec du feu*, *a dit le Prophète.*

Arrivé au cimetière, le corps est mis dans la fosse, le côté droit tourné vers la Mecque. Quant aux femmes, l'endroit de la terre qui est creusé pour les recevoir se trouve toujours caché aux regards des assistans. Après l'inhumation, l'imam par trois fois appelle le cadavre par son nom et celui de sa mère; s'il l'ignore, il la nomme *Marie* en l'honneur de la Vierge; si le cadavre est celui d'une femme, il nomme sa mère *Eve*.

Ceux qui meurent sur le champ de bataille sont regardés comme martyrs militaires, ils n'ont pas besoin de lotion; il est dit dans le Coran; *inhumez-les comme ils sont, avec leur habit, leurs blessures, leur sang, ne les lavez pas*. Cependant on leur ôte la pelisse, les bottes, les armes et toute étoffe faite avec du coton.

Les voleurs, les séditieux, ceux qui se donnent la mort, sont exclus du nombre des fidèles et privés de prières.

Mme Stéphanie Arnoud.

---

(1) Les tilleuls, les chênes, les ormes et surtout les cyprès qui sont plantés dans les cimetières musulmans leur donnent l'aspect de vastes jardins. Les tombes sont couvertes de fleurs, de buis, etc. Deux socles de pierres plates, placés verticalement aux deux extrémités de la fosse, indiquent la dernière demeure du pauvre. Les tombes des riches sont de marbre; le côté de la tête est surmonté d'un turban aussi en marbre, dont la forme marque le rang du défunt. Les femmes ont des socles uniformes, plats et terminés en pointe. Les lettres en or que l'on grave sur les mausolées rappellent aux passans le nom, la condition du mort et le jour du décès; elles enjoignent de prier. Quelques épitaphes sont en vers; elles parlent de la douleur des parens, du bonheur qu'offre le paradis, de la vieillesse du monde: *Ce monde est caduc, il n'est pas durable. Aujourd'hui pour moi, demain pour toi.* Les grands seigneurs ont des tombeaux entourés de marbre; ceux du premier rang, tels que les visirs, ont souvent des dômes à jour, des grilles de fer, ornées de pommes dorées.

(2) Les bières sont couvertes d'une étoffe fort simple; on les garnit souvent d'un morceau du voile qui a été consacré au Kéabé. Les bières des hommes sont ornées d'un turban.

Littérature Française.

REVUE LITTÉRAIRE.

Nathaniel, roman historique par M. Frédéric Soulié, 2 vol. in-8°.

Théodoric, second fils d'Alaric, régnait sur une partie du Languedoc, et tenait sa

cour à Toulouse. Ce prince s'était ouvert le chemin du trône par l'assassinat de son frère aîné Thorismond, dont il avait ensuite fait disparaître le fils Ospar, encore enfant. Mais le troisième fils d'Alaric, Euric, conspirait contre son frère, et ce sceptre, si chèrement acheté, était encore chancelant entre les mains du nouveau roi.

L'action du roman commence par l'exposé du plan de la conjuration. Le prince Euric doit se rendre à quelque distance de Toulouse, au château du comte Bold, l'un des descendans des Baltes qui régnèrent autrefois sur les Visigoths : un émissaire, porteur de l'anneau du prince, est chargé de convoquer les chefs; si on l'arrête, si on le fouille, et que, trouvant l'anneau d'Euric, on l'interroge sur l'usage que son maître lui recommande d'en faire, il doit répondre : « C'est la bague des fiançailles qu'Euric envoie à la belle Sathaniel, la fille du maure Eben-Moussi. » Et pourtant le prince Euric n'a nullement l'intention d'épouser cette fille; il la leurre de l'espoir d'un trône pour mieux cacher ses projets : c'est l'héritière du comte Bold, la jeune Alidah, qui sera sa femme; cette alliance lui assure les partisans que la famille des Baltes compte encore parmi les Visigoths; pendant une partie de chasse, le traité doit être conclu entre Euric et les principaux chefs de la nation; les trésors, les armes, les soldats, tout est prêt; la révolution n'attend plus que le dernier signal pour éclater, et ce signal sera la fête des noces d'Euric et d'Alidah.

Euric ne sait pas que son émissaire, qui le sert avec tant de zèle, en apparence, a remis l'anneau à Théodoric; il ne sait pas non plus qu'Alidah, convertie en secret à la foi catholique par le moine Barthélemi, est déjà mariée à un jeune Romain, connu sous le nom de Firmin; ce Firmin est l'ami de Théodoric, qui s'est engagé à rendre impossible le mariage d'Euric et d'Alidah, sans que la jeune fille soit obligée de confesser sa coupable désobéissance à son père. Le jour indiqué pour la partie de chasse, Théodoric, à la tête de ses courtisans, se présente tout-à-coup au milieu des conjurés; ses discours font assez comprendre qu'il est instruit de tout ce qui se trame contre lui : on croit que le prince Euric va payer de sa vie sa coupable tentative, non! le roi Théodoric, bourrelé de remords depuis le meurtre de Thorismond, frémit à l'idée de répandre encore le sang d'un frère! Il lui suffit de déjouer ses projets à force d'adresse. Les chefs confondus se séparent plus inquiets que touchés de la clémence du roi, et sur son invitation, invitation qui pouvait bien passer pour un ordre, le comte Bold et sa fille Alidah sont venus habiter Toulouse. Seuls de tous les chefs, le prince Euric et Bold n'ont point renoncé à leurs projets : le mariage d'Euric et d'Alidah est publiquement annoncé; les préparatifs de la fête se poursuivent avec ardeur; Firmin et Alidah sont au désespoir : le comte Bold, soupçonnant à bon droit ce jeune Romain d'avoir livré au roi le secret du complot, l'a banni de son palais. Un prompt aveu du mariage d'Alidah et de Firmin sauverait, il est vrai, celle-ci d'un mariage avec Euric; mais elle recule devant cet aveu auquel son père peut répondre par un arrêt de mort. Firmin, de son côté, veut à tout prix sauver sa jeune épouse et de la fureur paternelle et de l'amour d'Euric. L'autorité du moine Barthélemi s'oppose aux desseins des jeunes gens. « Le roi veille sur vous, pas un mot indiscret, » dit-il à Alidah. — Gardez-vous d'une tentative imprudente, » dit-il à Firmin. Cependant le jour choisi pour le mariage s'est levé, les cloches de la basilique annoncent la fête, le peuple de Toulouse se répand dans les rues où doit passer le cortége, et Théodoric paraît avoir oublié les malheureux époux!

Cent esclaves d'Euric se rendent au palais du comte Bold; chacun d'eux tient

dans ses mains deux bassins d'argent, dont l'un est rempli de pièces d'or, l'autre de pierres précieuses : ce sont *les arrhes* des épousailles que le prince envoie à sa fiancée. Firmin s'est mêlé à ces esclaves : si le roi l'abandonne, ne prenant conseil que de son désespoir, il plongera son poignard dans le sein d'Euric. Aux esclaves blancs succèdent les esclaves noirs, luxe jusqu'alors inconnu des Barbares, et qu'Euric a emprunté aux empereurs d'Orient. Ces noirs portent en grande pompe la robe, le manteau, le voile, la couronne de la nouvelle épouse : Alidah, terrifiée par l'excès de son malheur, se laisse revêtir de la parure nuptiale ; ses yeux égarés cherchent en vain de quel côté doit lui venir ce secours tant promis par le roi, elle ne voit que Firmin ! Firmin qui court à une mort certaine pour la sauver du parjure !

Les cris du peuple retentissent au loin ; ils annoncent que le prince Euric, accompagné du roi et de toute sa cour, vient prendre la mariée pour la conduire à l'église. Le comte Bold, enivré d'une orgueilleuse joie, entraîne sa fille sur un balcon pour la faire jouir d'avance de la brillante fortune qui l'attend. Le cortége s'avance rapidement : déjà on distingue le roi et le prince Euric, marchant à côté de la splendide litière dans laquelle la nouvelle épouse doit prendre place : Alidah va tomber aux genoux de son père ; car, quelque pénible que soit pour cette jeune fille de seize ans le sacrifice de sa vie, il est moins affreux pourtant que celui de son amour et de ses croyances : elle est catholique, Euric est arien ! Mais, ô surprise ! au moment où son aveu va s'échapper, elle aperçoit une femme, simplement vêtue, assise dans cette litière qu'elle croyait lui être destinée ! Les longs cheveux de cette femme, noirs comme l'aile du corbeau, flottent sur ses épaules ; sa singulière et merveilleuse beauté étonne cependant moins que l'expression de son regard fascinateur : le cortége nuptial passe sans s'arrêter devant le palais du comte Bold. La fureur du seigneur visigoth, si grande qu'elle soit, peut à peine égaler la surprise que lui cause une telle insulte ; les membres de la famille du comte Bold, conviés à sa fête, s'éloignent en tumulte ; les esclaves d'Euric sont chassés avec leurs riches présens ; des serviteurs de Théodoric profitent de ce premier moment de trouble pour enlever Alidah et la conduire au couvent du moine Barthélemi.

Voilà le mot de cette énigme : le roi Théodoric, que vous savez être maître de l'anneau de son frère, avait fait remettre cet anneau à Sathaniel. La jeune mauresque, maîtresse de ce gage, s'est présentée, le matin du jour fixé pour le mariage d'Alidah, au tribunal où Théodoric rend la justice à ses sujets ; là elle réclame la foi jurée. Théodoric, après l'avoir écoutée, prit l'avis des chefs visigoths qui l'assistaient à son tribunal et formaient, sous sa présidence, une sorte de jury, et la loi n'admettant point d'excuse au manque de foi, Euric fut condamné à prendre sur l'heure Sathaniel pour femme. Après ce jugement, Théodoric crut n'avoir plus rien à redouter de son frère, brouillé qu'il était avec la famille et les partisans du comte Bold, et déconsidéré parmi les Visigoths par son mariage forcé avec une fille maure, de médiocre condition, que la renommée accusait de sorcellerie. Pour achever de reconquérir sa popularité, le roi promit aux Visigoths la conquête de la riche cité de Narbonne, l'une des villes que les Romains possédaient encore dans les Gaules. Cette guerre plaisait à la nation, il n'y avait aucun doute ; mais Euric devait regagner à l'armée la faveur que son frère lui avait fait perdre à Toulouse. En vain le roi le chargea-t-il d'emplois qui devaient le tenir éloigné du principal corps d'armée ; la valeur et la science militaire du jeune prince triomphèrent de tous les obstacles, et quand le roi le croyait retenu par les forces supérieures du général romain, il le vit ac-

courir prendre part au siége de Narbonne.

Le roi, effrayé de tant de gloire, eut encore recours à la ruse : il s'adresse à Sathaniel. Cette femme vindicative, heureuse de trouver l'occasion de se venger des mépris dont Euric l'abreuve depuis leur mariage, ourdit une trame vraiment digne du nom de Satan qu'elle porte : elle livre Narbonne en flammes au roi des Visigoths. Euric, frustré de la gloire que lui promettait la prise de Narbonne, n'en demeure pas moins l'idole du peuple et des soldats; fier de leur appui, c'est à peine s'il daigne cacher ses projets. Il s'est expliqué avec le comte Bold, lui a promis qu'une fois sur le trône il chassera Sathaniel, et qu'Alidah sera reine. Effrayés de la puissance toujours croissante du prince Euric, les conseillers du roi le conjuraient de ne plus épargner la vie d'un frère qui ne dissimulait plus ses projets régicides. « Non, répond Théodoric, qu'il monte sur le trône à ce prix, et je serai assez vengé par ses remords. » Cependant, pour élever une nouvelle barrière entre Euric et la suprême puissance, le roi convoque les Visigoths en assemblée générale, dans le dessein de leur déclarer que Firmin est Ospar, ce fils de Thorismond, dont le sort est un mystère, et d'associer son neveu à l'empire, en lui faisant épouser Alidah, mariage qui doit satisfaire les Visigoths et surtout la famille du comte Bold, et les rattacher à la cause du monarque.

Malheureusement Sathaniel, qui veut à tout prix regagner la tendresse de son époux, a pénétré le secret du roi et le livre à Euric. Le prince court au palais, où sont déjà réunis les chefs Visigoths; le roi fait appeler son frère dans le cabinet où il est seul avec Ospar, imprudence que l'on ne peut expliquer que par la nécessité d'arriver à un dénouement conforme à la vérité de l'histoire, en faisant succéder Euric à son frère Théodoric, au lieu du fils de Thorismond, le prince Euric, qui n'a plus qu'un instant pour parer le coup dont son ambition est menacée, ne le laisse point échapper, et pendant que le roi est penché pour relever son neveu prosterné à ses pieds, Euric saisit son épée et en frappe Théodoric; puis il court à la porte de la galerie et dénonce aux chefs assemblés Ospar comme le meurtrier du roi. A l'instant, et sans vouloir entendre les protestations de ce malheureux jeune homme, les amis d'Euric se forment en tribunal et condamnent Ospar à être mis à mort. Cette sentence inique est promptement exécutée. Alidah, dont le mariage n'est plus un mystère, assiste son époux à ses derniers momens; ayant ensuite confié son fils, unique fruit de ce fatal mariage, aux soins du pieux évêque de Narbonne, elle devint fondatrice d'une communauté de femmes, la première maison religieuse qui ait existé dans le Languedoc. Malgré le double crime dont il était coupable, Euric n'en fut pas moins un grand roi; cela prouve que l'humanité et la droiture n'étaient pas des qualités indispensables pour un héros visigoth.

Voilà une longue analyse; mais j'ai voulu vous la donner aussi complète que possible, car beaucoup d'entre vous, mesdemoiselles, ne lisent point de romans.

Mme ALIDA DE SAVIGNAC.

Littérature Étrangère.

Gabriello Chiabrera, célèbre poète italien, naquit à Savone dans l'état de Gênes, en 1552. Sa mère, restée veuve quinze jours avant qu'elle accouchât de lui, se remaria et l'abandonna aux soins d'un frère et d'une sœur de son père qui n'avaient pas d'enfans et demeuraient à Rome. C'est là que le jeune Gabriello fit ses études dans le collége des jésuites. S'étant vengé d'une insulte qu'il avait reçue d'un gentilhomme romain, il fut forcé de quitter Rome, se retira dans sa patrie et épousa

une noble génoise dont la mère était une Spinola; il n'en eut point d'enfans. Tout ce qu'il possédait à Rome ayant été confisqué, il en obtint la restitution par la faveur du cardinal Aldobrandini. Son génie poétique ne s'était point encore déclaré, lorsque, se trouvant du loisir dans sa patrie, il lut avec attention les poètes, et ressentit le désir de connaître les règles et les principes de leur art. Ses *Canzonette* ont autant de facilité et d'élégance que ses *Canzoni* ont de sublimité. Chiabrera fut comblé d'honneurs et de distinctions par le pape et les princes de l'Italie. Le sénat, ayant placé à Savone un corps de troupes considérable, exempta la maison de Chiabrera du logement des gens de guerre, et, par un décret spécial, l'exempta des taxes imposées à ce sujet. L'exemption était motivée non seulement sur son génie, sur ses talens, mais encore sur la pureté de sa vie et sur ses vertus.

Chiabrera, après avoir vécu sain de corps et d'esprit, mourut à Savone en 1637 à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

FRAGMENT ITALIEN.

CANZONE.

LODA LO STUDIO.

Qual fiume altier, che dall' aeree vene
In ima valle torbido ruini,
Quando al soffiar dell' africane arene
Struggesi il ghiaccio per li gioghi alpini:

Tale il tempo veloce impetuoso
Del ciel trascorre per le vie distorte,
Il tempo inesorabile bramoso
Gli uomini trar ne' lacci della Morte.

Umida nube che levata appena
Sul dosso d'Appennin Borea distrugge,
Fiamma che in atro nuvolo balena,
Sembra la vita, sì da noi sen fugge.

Or da qual arte in terra avrem soccorso,
Sicchè di morte ristoriamo i danni?
Chi mal grado del tempo e di suo corso,
In pochi giorni camperà molti anni?

Quei che nel campo d'oziosi amori,
Paggi, non degnerà d'imprimer orma;
Ma sosterrà dentro in notturni orrori,
Che vegghi il guardo, perchè il cor non dorma.

Così per le Tessaliche foreste,
Già seco l'avea d'etate acerbo,
Ammoniva Chiron, fera celeste,
L'aspro cor dell' Eacide superbo.

Gabriello CHIABRERA.

STANCES.

ÉLOGE DE L'ÉTUDE.

Tel que le fleuve altier qui, s'échappant de ses sources aériennes, se précipite avec fracas, comme une ruine, dans la profonde vallée; quand, au souffle brûlant qui sort du sable d'Afrique, la glace fond sur les sommets des Alpes:

Ainsi le temps rapide, impétueux, court par les voies tortueuses de l'air, temps inexorable, avide d'attirer les hommes dans les lacs de la Mort.

L'humide nuée qui, à peine formée sur la cime de l'Apennin, est dispersée par Borée; la flamme de l'éclair, qui resplendit au fond du nuage noir, c'est l'image de la vie: c'est ainsi qu'elle fuit loin de nous.

Alors à quel moyen aurons-nous recours sur la terre pour réparer les pertes qu'entraîne la mort? Quel homme, en dépit du temps et de sa course emportée, vivra beaucoup d'années en peu de jours?

C'est celui qui, dans la carrière des plaisirs oisifs, ne daignera pas, ô Paggi, imprimer une seule trace, mais qui voudra que son œil studieux veille au milieu des ténèbres pour que son esprit ne s'endorme pas.

C'est ainsi que dans les forêts de Thessalie, tenant sous sa garde son jeune élève, le centaure Chiron, ce monstre divin, enseignait l'esprit âpre et rude du fier Eacide.

Mlle F. R.

Éducation.

—

Roméo et Juliette,

HISTOIRE VÉRONAISE DE L'AN 1303.

Par une volonté de la Providence qu'il ne nous a pas été donné de comprendre, beaucoup de mal se fait sur la terre depuis qu'elle subsiste. Aucune contrée, aucune époque, ne vit régner la vertu et la paix, telles que les désirent les sages, telles que les peignent les poètes. Soyons donc modérés en nous plaignant de notre siècle: les siècles passés lui ressemblèrent beaucoup, et le plus beau pays de l'Europe, l'Italie, en excita long-temps la pitié par les divisions qui déchirèrent son sein.

Dès 1140, deux partis prétendirent disposer de l'Italie : les *Gibelins* voulaient qu'elle se soumît à l'empereur d'Allemagne; les *Guelphes* voulaient qu'elle ne reconnût d'autre domination que celle des papes. Ces deux partis se subdivisèrent d'après les intérêts de chaque ville et bientôt de chaque famille. On était d'abord *Guelphe* ou *Gibelin*; puis, *Bianco* ou *Nero*, *Cercho* ou *Donato*, selon la cité que l'on habitait; selon les parens dont on avait reçu le jour.

Vérone, charmante ville que l'Adige traverse, dont les collines couvertes d'arbres fruitiers, les fraîches vallées, les magnifiques ruines d'un théâtre antique, ont rendu les environs si célèbres, Vérone, dis-je, bien qu'elle fût gouvernée par *Bartolomeo della Scala*, le plus humain des seigneurs souverains, ne fut pas à l'abri des guerres civiles, qui semblaient une des plaies particulières du temps; et les familles *Montecchi* et *Cappelletti* avaient souvent, dans des rencontres fortuites ou préméditées, ensanglanté ses places et ses rues. On ignorait la cause de cette inimitié, que le seigneur della Scala n'avait pu parvenir à éteindre, mais dont il suspendit les effets pendant quelque temps, en ordonnant aux jeunes gens de chaque famille de céder le pas aux vieillards; car les rixes avaient ordinairement pour principe le sot et frivole honneur de passer le premier la porte des églises, ou d'autres endroits publics.

A la fin du carnaval de l'année 1303, les Cappelletti donnèrent un tournoi, à la suite duquel ils se réunirent, ainsi que leurs amis, dans le palais d'*Antonio Cappelletti*, chef de la famille et du parti, pour célébrer, par un bal masqué, le dernier jour du carnaval. Au nombre des invités se trouvait une dame coquette, autour de laquelle se réunissaient les jeunes seigneurs de Vérone, et que *Romeo Montecchi*, le plus brave, le plus aimable, le plus beau d'entre tous, voulut suivre jusque dans la maison de ses ennemis. Le visage couvert d'un masque, Roméo pénétra jusque dans la salle, où, cherchant à découvrir sa dame, ses yeux s'arrêtèrent sur une jeune fille si parfaite en agrémens extérieurs et en grâces, qu'il oublia tout autre objet. Roméo n'avait jamais vu une telle expression de candeur et de sensibilité répandue sur des traits aussi réguliers et aussi charmans, ni d'aussi beaux yeux briller d'autant d'intelligence et de résolution à la fois : il admirait cette jeune fille sans distraction, lorsque, sur une invitation d'Antonio Cappelletti, on se démasqua. Quel que fut le danger auquel il s'exposait, Roméo fit comme le reste de la société; et, ayant quitté son masque, il alla s'asseoir dans un coin de la salle, auprès de quelques personnes à qui il demanda le nom de la plus svelte, de la plus légère des danseuses : c'était Juliette, la fille unique d'Antonio

Cappelletti.... Eh! voilà, pensa Roméo, celle qui me fait une impression si vive! c'est une Cappelletti! une ennemie à jamais!... Dans ce moment il remarqua qu'il avait attiré l'attention de Juliette, étonnée d'être ainsi regardée par un inconnu... On commençait la danse du *flambeau*, sorte de ronde où les femmes et les cavaliers se prennent et se laissent à volonté sans interrompre la danse. Une femme tendit la main à Roméo, qui la saisit, et se trouva placé auprès de Juliette, dont il dût prendre aussi la main gauche, tandis qu'elle avait la droite dans celle d'un seigneur fort à la mode, que l'on désignait sous le nom de *Marcucio-le-Louche, aux mains glacées*, parce qu'un accident l'avait privé d'un œil, et que ses mains, dans toutes les saisons, demeuraient froides comme du marbre.

Juliette, dit en riant à Roméo : « Il est heureux pour moi que vous dansiez, seigneur, et que ma main soit dans la vôtre, car celle du seigneur Marcucio me glace jusqu'au cœur. — Oh! Juliette, répondit le jeune Montecchi, répétez-moi que vous désirez que je sois près de vous! » L'accent de Roméo était si grave, ses manières si nobles et si respectueuses, que Juliette ne s'offensa point de ses paroles. « Oui, ajouta Roméo, vous décideriez ainsi de ma vie ou de ma mort..... » Dans ce moment l'ordre de la danse les fixait tous deux à leur place. Juliette répondit : « Je ne parle pas légèrement, seigneur; et si je faisais ce que vous me demandez, j'exigerais de vous que ce fût à la vie, à la mort.—Ah! je suis prêt à jurer...—Prenez garde, interrompit Juliette avec gaîté, je ne crois qu'aux sermens faits devant Dieu, et nous sommes devant les hommes... c'est à vous à prendre *le flambeau*...—Maudite soit la danse!» s'écria Roméo. Mais il fut obligé de quitter sa place, et les figures ne le rapprochant plus de Juliette, le bal finit sans qu'il pût lui reparler.

Qui croirait que les coutumes eussent le pouvoir de modifier les sentimens les plus naturels! Une fille du rang de Juliette, à cette époque, ne voyait ses parens qu'aux repas, suivait sa mère à l'église, et le reste du temps, le passait dans l'appartement le plus reculé du palais de sa famille. Peu de confiance, aucune intimité ne pouvait résulter de ce genre de vie, et l'obéissance était à peu près la seule vertu que l'on désirait à ses enfans.

Aussi Juliette, vivement émue, n'éprouvait-elle que le besoin de s'entretenir avec sa nourrice, qui l'attendait dans sa chambre, dont une partie des fenêtres donnait sur la place où s'élevait le palais d'Antonio Cappelletti. « Viens, nourrice, dit Juliette en entrant; mets-toi près de moi à cette fenêtre, et nomme-moi tous ces seigneurs que je ne connais point... Dis-moi vite!.. oh! dis-moi quel est celui qui sort à présent du péristyle et que tant de gens éclairent en portant des flambeaux?... Regarde!... celui dont la taille est si haute, la tête si élevée, et dont le manteau noir est doublé de rouge. —Eh! pourquoi remarquer celui-là entre tous les autres! répondit la vieille.... comment donc s'est-il hasardé à venir chez un Cappelletti? murmura-t-elle entre ses dents. — Tu le connais? reprit Juliette; son nom, nourrice, vite son nom! — Dieu nous soit en aide, signora!... qu'avez-vous donc qui vous presse? — Tu le sauras, mais, au nom de Dieu, comment s'appelle ce jeune homme? — Ah! ma chère fille, que vous me semblez agitée!... quel malheur devons-nous prévoir? ce beau seigneur.... c'est Roméo Montecchi!...—Montecchi! oh ciel! s'écria Juliette en se retirant de la fenêtre, l'ennemi de la famille! je suis perdue! » Et la jeune fille raconta à sa nourrice ce qui s'était passé, en ajoutant que la vue et les paroles de Roméo avaient décidé de ses affections, et qu'elle l'aimait...

La tendresse passionnée de *Mattéa* pour la fille qu'elle avait nourrie de son lait ne remédiait point à l'ignorance de la bonne femme, qui s'affligea beaucoup des senti-

mens de Juliette, mais ne sut pas la conseiller, accoutumés qu'elle était d'ailleurs à complaire en tout à la jeune Cappelletti. Celle-ci ne pensait qu'à Roméo, et, dépourvue d'expérience, ne combattait point l'effet qu'avait produit sur son cœur l'impression d'un moment qu'il eût d'abord été facile de détruire.

Une semaine n'était point écoulée, que Juliette, se trouvant très-tard à un balcon qui donnait sur une rue peu fréquentée, aperçut dans les ruines d'une maison que l'on démolissait, et située de l'autre côté de la rue, un homme qui se cachait. Malgré l'obscurité, elle reconnut Roméo et l'appela par son nom. Celui-ci s'avança aussitôt, et Juliette lui dit à voix basse : « Que faites-vous à cette heure, au milieu de ces décombres ? — Hélas !... répondit le jeune Montecchi, quelquefois j'aperçois l'ombre de votre tête qui se dessine sur les vitres de cette fenêtre..... quelquefois, quand elle est entr'ouverte, le son de votre voix arrive jusqu'à moi...... — Seigneur Roméo, j'ai jugé de vos sentimens par les miens... je vois que je me suis trompée : c'est déjà trop que de venir la nuit aussi près du palais d'Antonio Cappelletti ; si vous êtes découvert, mon honneur en souffrira, et votre mort seule satisfera mes parens... Éloignez-vous, seigneur, et sachez que je n'écouterai jamais qu'un époux.—N'est-ce donc pas le plus cher de mes vœux !... et mon respect n'égale-t-il pas mon amour !... mais la haine qui divise nos familles...—Roméo, je crois à un sentiment que sanctifiera le saint nœud du mariage.... Allez de ma part trouver le père Lorenzo ; dites-lui que nous nous aimons, que nous voulons être unis... conjurez-le de nous servir...—Ah ! Juliette, si des prières peuvent le décider !... mais depuis long-temps il a ma confiance, et demain... — Allez, seigneur, demain aussi, je verrai le père Lorenzo », et Juliette, en disant ces mots, se retira de la fenêtre qu'elle ferma.

Le lendemain elle était aux pieds du pieux franciscain, et, agenouillée dans le confessionnal, elle écoutait ses exhortations.

Ainsi que dans beaucoup de monastères, le confessionnal du père Lorenzo était établi au milieu d'un parloir divisé par une grille dont le prêtre seul avait la clef : d'un côté le parloir communiquait avec l'intérieur du couvent, de l'autre côté avec l'église.

La mère de Juliette, venue avec sa fille et suivie de ses femmes, attendait dans l'église pour approcher à son tour du tribunal de la pénitence ; mais le père Lorenzo avait un long discours à faire.

« Ma fille, disait-il à la jeune Cappelletti, le seigneur Roméo m'a tout confié ; j'ai prié Dieu de m'éclairer dans une circonstance si importante, et, selon mes faibles raisonnemens humains, il me semble que la Providence n'a permis qu'une affection aussi violente s'emparât de votre cœur et de celui de Roméo, que pour réconcilier vos deux familles. Vous, si modeste, si réservée, auriez-vous accueilli les vœux de ce jeune homme à l'insu de vos parens ? Roméo serait-il venu se mettre à la disposition de ses plus mortels ennemis ? serait-il allé chercher les plaisirs du bal dans leur propre palais ? Non, non ! la volonté d'en-haut me semble manifeste..... Ainsi que vous, depuis long-temps Roméo m'a donné sa confiance : je dirige sa conscience comme je dirige la vôtre., et j'atteste que vous êtes dignes l'un de l'autre. Égaux en vertus, vous l'êtes aussi en naissance, en fortune : qui s'opposerait à l'union d'un Montecchi et d'une Cappelletti ! sinon cette haine qui leur a été transmise par d'implacables aïeux, et dont la première cause n'est plus connue. Votre mariage, ma fille, mettra fin à cette funeste querelle. Nous n'obtiendrions pas le consentement de vos familles ; mais elles voudront ce que Dieu aura décrété, et je préparerai l'esprit de vos pères .. Vous allez être unie à Roméo, ma fille... Préparez-vous à recevoir le sacrement de mariage... Votre futur époux est

entré dans le couvent... il attend à la porte de ce parloir... je vais en ouvrir la grille et bénir votre union. »

Le père Lorenzo exécuta tout ce qu'il venait de dire. Roméo fut introduit dans l'église et reçut avec transport la main de Juliette. Tous deux se jurèrent une fidélité éternelle, et leur tendresse sanctifiée par la religion sembla s'augmenter encore.

La nourrice fut instruite de ce mariage; mais Roméo et Juliette ne pouvaient se voir sans recourir au plus profond mystère, le père Lorenzo attendant un instant favorable pour disposer à la paix leurs familles, avait recommandé aux jeunes époux un secret d'où dépendait la réussite de son projet.

Depuis un mois Roméo et Juliette étaient mariés, et vivaient heureux des espérances que leur donnait le père Lorenzo, quand un événement qu'ils n'avaient pu prévoir vint les plonger dans l'affliction.

Plusieurs Cappelletti et quelques-uns de leurs amis se rencontrèrent, sur une promenade publique, avec une partie des jeunes gens qui composaient la famille Montecchi, parmi lesquels se trouvait Roméo : ainsi que les Cappelletti, les Montecchi étaient en compagnie de quelques jeunes seigneurs de leur parti. Ces deux troupes passèrent l'une près de l'autre. Des Cappelletti heurtèrent des Montecchi, et des mots injurieux, proférés par les premiers, eurent bientôt porté au comble la colère des autres. Tous étaient armés, selon l'usage du temps : les épées, les poignards, furent tirés, malgré les efforts de Roméo qui voulait rétablir la paix, et le combat commença. Prévoyant les suites que pouvait avoir pour son amour cette funeste rencontre, Roméo, l'épée nue à la main, mais sans frapper, s'était jeté au milieu de ces furieux, essayant encore de les calmer, quand *Tébaldo*, cousin de Juliette, l'attaqua vivement. « Arrêtez! criait Roméo, arrêtez, Tébaldo! écoutez-moi!..—Il faut que tu périsses, » répondit le Cappelletti, et, redoublant ses coups, il force Roméo à se défendre : leurs armes se croisèrent, et Tébaldo, ivre de haine, se précipita sur l'épée de son adversaire, qui lui traversa la gorge. Tébaldo tombait mort au moment où les gardes du seigneur della Scala accouraient pour mettre fin à cette rixe. A la vue des troupes du prince, les deux partis prirent la fuite; mais le corps de Tébaldo témoigna de ce qui s'était passé. Sa famille alla solliciter *Bartolomeo della Scala*, et demander justice de ce meurtre; mais les Montecchi, ayant prouvé que les Cappelletti avaient été les agresseurs, Roméo ne fut condamné qu'au bannissement. Déjà l'infortuné, ignorant sa sentence, était allé se réfugier au couvent des franciscains, où le père Lorenzo l'avait caché dans sa propre cellule. Quand il sut qu'il lui faudrait quitter Vérone, il pressentit la douleur que Juliette et lui allaient éprouver, et voulut l'adoucir par un dernier adieu. Il fit avertir sa femme par la nourrice; Juliette descendit dans le jardin du palais au milieu de la nuit, et Roméo, en ayant franchi les murailles, ces deux jeunes époux purent encore une fois s'entretenir de leur affection et de leur malheur.

Au moment de se séparer, tout son courage abandonna Juliette. « Je vous en supplie, dit-elle à Roméo, laissez-moi vous suivre : je couperai mes cheveux, je prendrai des habits d'homme, et, comme votre page, je vous suivrai. — Ma Juliette, votre douleur ne peut surpasser la mienne; mais je ne souffrirai pas que vous oubliez votre rang. La fille d'un Cappelletti, la femme d'un Montecchi, errante comme une aventurière, travestie, exposée à toutes les misères dans la compagnie d'un banni...— Eh! ce sont ces misères que je veux partager!... Que deviendrai-je dans ce palais, au milieu de tout ce luxe, en songeant à vous?.. Ne me faudra-t-il pas craindre aussi pour vos jours?.. Hélas! la vengeance de mes parens n'est pas satisfaite... Je vous verrai toujours menacé... et, s'ils vous frappent, si vous tombez sous leurs coups...,

malheureuse!.. je ne vous pleurerai pas, j'ignorerai que je vous ai perdu... — Oubliez-vous donc que je ne vais qu'à Mantoue? — Pourquoi le père Lorenzo veut-il que vous choisissiez cette ville? — Elle est à une courte journée de Vérone; un couvent de franciscains y est établi; à chaque instant des frères de l'ordre sont envoyés d'une de ces villes dans l'autre par leurs supérieurs, et le père Lorenzo me fera passer vos lettres, vous remettra les miennes... — Emmenez-moi, Roméo... un pressentiment affreux me dit que si nous nous séparons, ce sera pour toujours. — N'augmentez pas ma douleur en me demandant ce que je dois vous refuser... Je vous ai vue si courageuse!.. maintenant, ma Juliette, soyez résignée... Dieu sera touché de notre soumission... Oh! que pourrait-il exiger de plus! Vous le prierez, Juliette... Le père Lorenzo m'a promis de vous exhorter... Adieu!.. Ne m'oubliez jamais!..— Attendez encore!..—Hélas! le jour va paraître... j'ai déjà entendu l'alouette. — Non, non! c'est le rossignol qui chante encore... je le crois... Mais!.. Oh! Roméo! le ciel s'éclaircit... vois cette barre à l'orient! Pars donc! tu serais perdu, si l'on te découvrait...

Abîmés de douleur, les deux époux s'arrachèrent des bras l'un de l'autre. Roméo prit le chemin de Mantoue; Juliette, soutenue par la vieille Mattéa, se traîna jusqu'au pied du crucifix qui ornait l'oratoire où elle se retirait souvent, et y demeura prosternée.

Cet oratoire devint alors le lieu qu'elle se plut à habiter. Là, elle priait pour Roméo, et pleurait son absence; là, silencieuse, immobile, elle se consumait en regrets, et songeait à la destinée que lui faisaient les passions et la méchanceté des hommes.

Quelle que fût la retraite où vivaient alors les filles en Italie, celle de Juliette, si profonde et si persévérante, attira l'attention de sa mère; elle examina sa fille alors, et fut frappée du changement de ses traits. Toute la famille, il est vrai, déplorait encore la perte de Tébaldo, et madonna Giovanna n'attribua la tristesse de sa fille qu'à cet événement; mais elle lui en reprocha l'excès, et Juliette n'ayant répondu que par des larmes aux représentations de madonna Giovanna, son chagrin même s'étant accru en entendant rappeler la catastrophe qui avait éloigné Roméo, madonna Giovanna jugea que la mort d'un cousin germain querelleur ne pouvait affecter aussi vivement une jeune et belle demoiselle; elle n'avait pas vécu assez intimement avec Juliette pour l'apprécier, et, la confondant avec le commun des filles de son âge, elle alla trouver messire Antoine, son mari, et lui dit: « J'ai remarqué comme le beau teint de Juliette a pâli, et comme ses yeux sont toujours pleins de larmes. Sa nourrice que j'ai consultée m'a dit qu'elle ne lui connaissait aucune peine secrète; mais j'ai deviné, j'en suis sûre, la cause de ses longues méditations et de son air triste; elle a plus de dix-huit ans, son orgueil souffre de voir toutes ses amies devenues maîtresses de maison, tandis que toujours obéissante à sa nourrice, elle est privée du plaisir de donner des assemblées, et doit vivre loin de toutes les grandeurs du monde. Vous, chef de la famille des Cappelletti, père d'une fille qui ne nous a jamais déplu par sa conduite, assurez son sort et établissez-la dignement.

— Votre discours est sensé, répondit le seigneur Antonio, et je sais gré à votre fille de ne nous avoir point dit qu'elle voulait un mari; car, comme vous, je ne doute pas qu'elle ne s'ennuie en comparant sa vie à celle des compagnes de son enfance... mais soyez tranquille : Juliette est notre fille, elle aura une riche dot, elle est sage et belle... Il n'y a pas en Italie un seigneur qui ne soit disposé à la prendre pour épouse.

Après quelques jours, messire Antonio appela madonna Giovanna. « Allez, lui dit-il, préparer votre fille à épouser le comte Lodrone que je lui ai choisi entre beaucoup

d'autres, comme réunissant à la fortune et à la naissance toutes les vertus et tous les agrémens que l'on puisse jamais désirer. »

Heureuse ma Juliette! s'écria madonna Giovanna, et elle courut porter cette nouvelle à sa fille, qui lui répondit que loin de désirer quitter la maison paternelle, elle préférerait la mort à quelque mariage qu'on lui proposât. «Votre fille est folle, dit le seigneur Antonio à sa femme, quand elle lui répéta la réponse de Juliette, et je veux lui parler. »

Juliette comparut devant son père, et tremblante, interdite : « Je n'ai jamais, seigneur, pensé à me marier, lui dit-elle; tout au contraire. J'ai une grande aversion pour le monde, et le cloître, je crois, me conviendrait mieux... — Vraiment! interrompit messire Antonio, et j'aurai donné ma parole en vain! Je sais ce qui vous convient, et l'on n'a pas coutume de consulter les filles... Ce que je peux vous assurer, c'est que ma volonté se fera, et que, satisfaite ou non, vous serez comtesse de Lodrone : je le veux! »

Personne dans la famille des Cappelletti n'avait jamais imaginé qu'il fût possible de désobéir à son chef: cette pensée ne vint pas à Juliette; mais elle avait engagé sa foi, et ne pouvait en disposer, quand même elle eût cessé de chérir Roméo, qu'elle n'avait jamais plus aimé que depuis qu'il vivait malheureux, chassé de son pays. Juliette ne répondit point à son père; mais retourna dans son appartement, se jeta au cou de sa nourrice, et répétant : Que faire! que devenir!.. elle s'évanouit.

Madonna Giovanna avait suivi sa fille, et aidée de Mattéa cherchait à la ranimer, mais ne songeait pas plus qu'elle à trouver un moyen d'éluder la volonté de messire Antonio. Il ne lui eût pas paru plus extraordinaire d'intervertir l'ordre des saisons ou la marche des astres, et elle se bornait à répéter : « Le comte Lodrone est jeune et beau, tu l'aimeras et tu seras heureuse.»

Juliette, qui commençait à reprendre quelques forces, s'écria tout-à-coup : « Ma conscience est troublée... le père Lorenzo seul sait ce que l'on doit dire à une pauvre chrétienne qui a perdu le repos de l'ame... Voulez-vous me conduire, ma mère? — Assurément. Je t'approuve, mon enfant. Partons tout de suite... Ah! combien de fois ce saint, cet habile homme m'a renvoyée consolée de mille chagrins!.. Tout Vérone le consulte..... il guérit les maux de l'ame et du corps..... Viens, ma fille! »

Entrée au tribunal de la pénitence, Juliette, après s'être recueillie, dit au franciscain : « Je ne viens plus, mon père, vous demander une bénédiction qui me remplisse de joie et assure mon bonheur en cette vie; c'est à l'autre qu'il me faut penser. Je ne commettrai pas un sacrilége; et, femme de Roméo, je ne deviendrai pas femme du comte Lodrone... mais certes je ne résisterai pas non plus aux ordres de mon père... Votre grande science m'est connue... il n'y a pas de secrets que l'étude ne vous ait découverts. Faites-moi passer dans l'autre vie sans douleur... Retirez-moi de ce monde, où je ne puis demeurer sans désespoir et sans crime..... —Eh! quel plus grand crime pouvez-vous commettre que celui d'attenter à vos jours!.. — Savez-vous un autre moyen pour me conserver à mon mari et ne pas désobéir à mon père? Donnez-moi, donnez-moi du poison!... mais épargnez-moi les douleurs de l'agonie... — Votre demande est bien coupable, pauvre enfant! mais votre esprit est égaré... Écoutez-moi! puisque vous ne craignez pas la mort, je vous proposerai l'unique moyen que je connaisse pour vous retirer de chez vos parens et vous rejoindre à votre époux sans éclat, sans scandale et sans vous exposer à la colère de votre père... Je connais une poudre qui, mêlée avec de l'eau, endort doucement pour quarante-huit heures au moins : pendant ce sommeil, le corps a toutes les ap-

parences de la mort; la face est pâle, les membres roides, le refroidissement général; le cœur cesse de battre et la poitrine de respirer. Nul médecin ne peut reconnaître la vérité... Si vous avez le courage d'avaler cette poudre, on vous déclarera morte, on vous transportera dans le caveau de vos ancêtres, qui heureusement se trouve hors des murs de la ville; et Roméo, à qui j'écrirai, arrivera à l'heure de votre réveil... Je le préviendrai; il me trouvera à la sépulture des Cappelletti. Je vous remettrai entre les mains de votre époux; et, avec lui, vous attendrez un meilleur temps dans quelque lieu ignoré... Voyez, ma fille, si vous avez le courage nécessaire pour employer cette ressource.., Je ne prépare point de poison; je n'en ai point... mais en eussé-je, mon devoir, qui passe avant mon affection pour vous, ne me permettrait pas de vous en donner. — Je venais vous demander la mort, et vous croyez que j'aurai peur de paraître morte?.. Allez vite, mon père, me chercher cette poudre, dont je bénis la vertu merveilleuse, car dans quatre jours, m'a-t-on dit, je dois être mariée au comte Lodrone... — Pendant la nuit qui précédera le jour fixé pour vos noces: prenez la potion, demeurez couchée, et, sans souffrir aucunement, vous vous endormirez... — Dépêchez vous, mon père. Je vous attends; je n'hésiterai pas, soyez-en sûr. » Le père Lorenzo sortit du confessionnal, et alla dans son laboratoire chercher le somnifère qu'il remit à Juliette en l'exhortant au courage. Mais la résolution de cette jeune femme était prise; et, quoique son séjour dans cet asile de la mort lui causât de l'horreur; quoiqu'elle se représentât ce caveau rempli des ossemens des Cappelletti, et le cadavre de son cousin Tébaldo, non encore consumé; elle rentra dans le palais de son père avec un air si calme, que madonna Giovanna la crut parfaitement résignée, et ne s'occupa plus que des préparatifs de la noce qui devait être magnifique.

De son côté, le père Lorenzo écrivait à Roméo, dans le plus grand détail, tout ce qui s'était passé, et lui indiquait la nuit et l'heure où ils devaient se rencontrer à la sépulture des Cappelletti. Le religieux que le père Lorenzo avait chargé de porter cette lettre à Mantoue, ne devait la remettre qu'au jeune Montecchi, et l'ordre lui était donné de remplir son message avec la plus grande célérité.

Personne ne remarqua l'indifférence polie de Juliette pour son futur époux. Le mariage des grands, dans tous les temps, a été considéré comme un acte utile à l'augmentation des biens et des honneurs des familles: les époux attendaient le bonheur de l'observation de leurs devoirs, mais ne le cherchaient pas dans un amour réciproque: la fragilité de ce sentiment justifie peut-être le dédain qu'il sembla toujours inspirer, quand il s'agissait d'une union entre personnes d'un haut rang; et le plus souvent les époux ne se voyaient qu'au pied de l'autel.

Un peu avant l'aurore du jour où elle devait donner sa main au comte Lodrone, Juliette se leva, et, à la lueur d'une lampe, elle se revêtit de très-riches habits que l'on avait laissés dans sa chambre; puis, s'étant placée sur son lit, elle prit le verre d'eau placé sur une crédence auprès d'elle, y mêla la poudre, et l'avala, en disant: « Peu m'importe! dussé-je me donner la mort... »

Une parente de Juliette et sa jeune fille partageaient, cette nuit, la chambre de la future épouse; car tous les Cappelletti s'étant réunis, le palais avait eu peine à les contenir. La mère et la fille entendirent les derniers mots prononcés par Juliette; mais, à peine éveillées elles-mêmes, elles les crurent la suite d'un rêve; et, s'étant levées et habillées dès le matin, elles sortirent doucement de la chambre pour laisser reposer Juliette quelques instans de plus, sans songer à ce qu'elles venaient d'entendre.

Cependant l'heure s'avançait, et les femmes de Juliette se décidèrent à la réveiller, bien étonnées que, dans un jour aussi solennel, son sommeil se prolongeât plus que de coutume. Elles entrent, ouvrent les volets, et s'approchent du lit... A l'aspect de Juliette parée et inanimée, elles poussent des cris qui attirent ses parens et tous les amis déjà réunis pour la cérémonie. Madonna Giovanna, messire Antonio, se jettent sur le corps de leur fille, l'appellent, et d'abord ne la croient qu'évanouie; mais leurs parentes racontent alors ce qu'elles ont entendu : ce mot de *mort* fait naître d'autres idées; on remarque le verre qui a dû contenir un breuvage épais, et qui répand encore une odeur nauséabonde, et l'on s'empresse d'envoyer chercher les premiers médecins de la ville et le père Lorenzo. Il est témoin des efforts que font les médecins pour rappeler Juliette à la vie, et il les entend déclarer qu'elle a cessé d'exister. Sans joindre son avis au leur, le père Lorenzo dit : « Il ne nous reste qu'à prier Dieu pour elle... » La confiance que l'on accordait au pieux franciscain fait de ces mots un arrêt irrévocable. Le palais des Cappelletti retentit de cris, de sanglots : on entraîne le père et la mère loin du corps de Juliette; sa nourrice, quelques femmes, des prêtres en prières, demeurent auprès d'elle, et tous les habitans de Vérone déplorent le sort de cette jeune et noble fille, dont les noces se sont transformées en funérailles...

Deux personnes seules ne s'abusèrent point sur les motifs qui avaient décidé Juliette à terminer sa vie : Mattéa, sa nourrice, et Piétro, valet de Roméo, confident de son maître, qui l'avait laissé à Vérone pour lui donner des nouvelles, si jamais le père Lorenzo était envoyé dans quelque autre couvent. Ce fidèle serviteur, dès que le bruit de la mort de Juliette se fut répandu dans la ville, ne songea qu'à la douleur qu'éprouverait son maître, et au danger qu'il apprît sans préparation une perte aussi cruelle. Il se rendit d'abord au palais de messire Antonio, où, suivant l'usage, dans une grande salle, le corps de Juliette était déposé sur un lit de parade, entouré de cierges et de femmes qui pleuraient. Ne doutant plus du malheur de son maître, Piétro partit sur-le-champ pour Mantoue, afin d'être le premier qui lui apprît cette funeste mort; de son côté le père Lorenzo avait révélé à Roméo l'étrange secret de cette mort; mais, hélas! la prudence humaine est par fois d'un faible secours!... Le religieux porteur de la lettre, ayant trouvé Roméo hors du logis, était allé se reposer au couvent de son ordre, établi à Mantoue, où régnait alors une maladie épidémique aussi aiguë que dangereuse, et dont les progrès étaient si rapides, que ses premières atteintes privaient sur-le-champ les malades de leur raison. A peine le religieux s'était-il assis, que les premiers symptômes de ce mal se manifestèrent avec une telle violence, que les franciscains furent obligés de le transporter à l'infirmerie, où ils s'occupèrent de le soigner, sans songer à visiter les poches de ses habits. La lettre du père Lorenzo y demeura, et Piétro arrivant le soir même, ce fut de lui que Roméo apprit la mort de sa femme.

Quelles que eussent été les précautions employées par le bon Piétro, le jeune Montecchi se livra à tous les excès du désespoir; mais, interrompant tout-à-coup ses plaintes déchirantes : « C'est trop souffrir, dit-il à Piétro, et tant de tourmens doivent cesser... j'ai résolu d'y mettre fin, nous allons partir pour Mantoue...—On nous arrêtera aux portes, interrompit son serviteur. — La sépulture des Cappelletti est hors des murs, c'est auprès de ma Juliette que je veux mettre un terme à cette vie odieuse... » En disant ces mots, il prit une petite fiole placée dans une riche cassette.» Ce poison est sûr, ajouta-t-il; depuis longtemps je le tiens en réserve, le moment est arrivé, partons! Nous n'approcherons de la ville de-

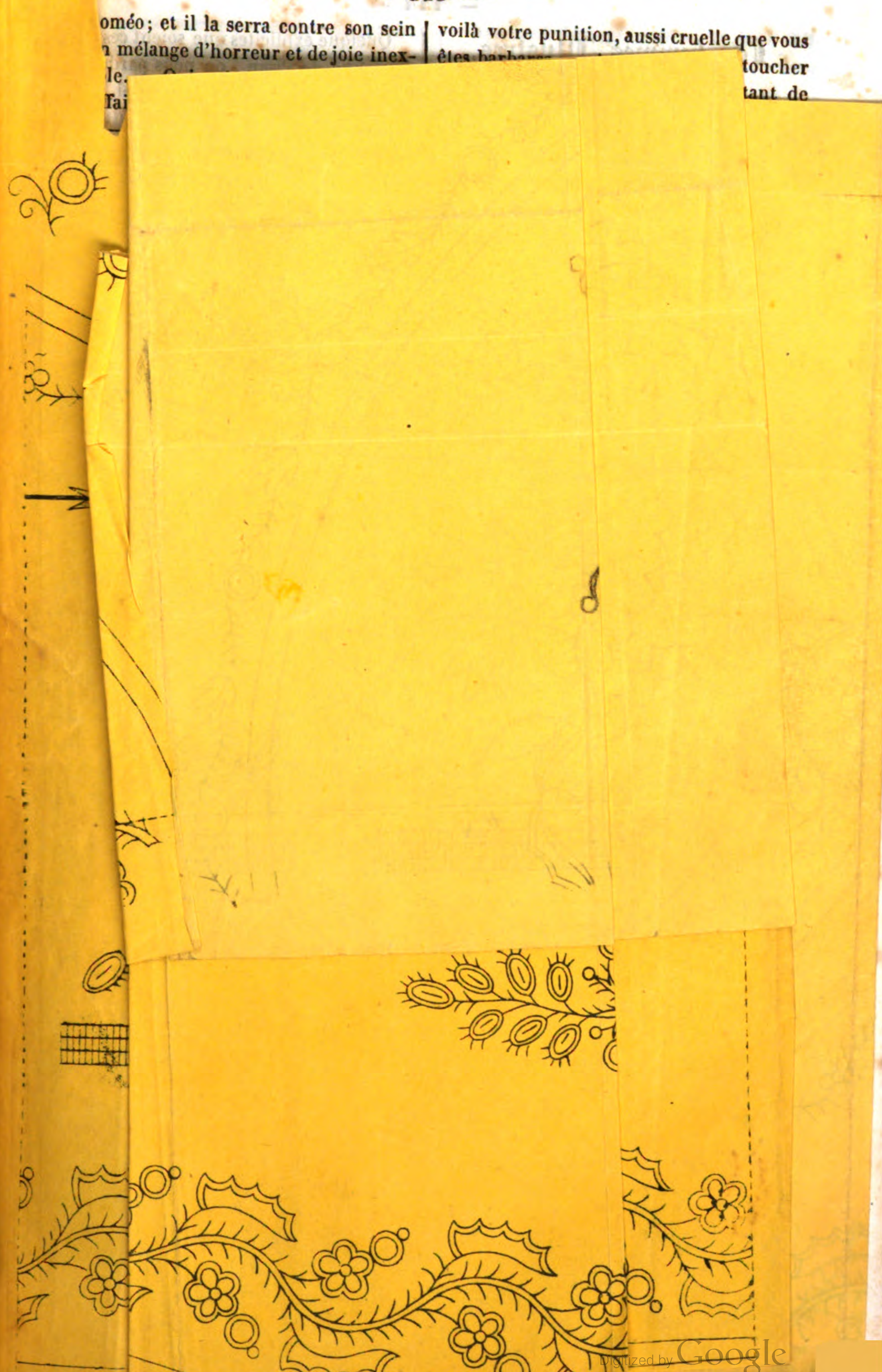


main au soir, que lorsque la nuit sera close; prends avec toi une barre de fer qui nous aidera à soulever la pierre qui forme le caveau...

voiles blancs qui entouraient Julie découvrit son visage et dit : « C'étai ainsi que je devais te revoir! to
pp

oméo; et il la serra contre son sein
n mélange d'horreur et de joie inex-
le.
fai

voilà votre punition, aussi cruelle que vous
êtes barbare
toucher
tant de



Les Femmes Illustres.

GALERIE NATIONALE.

CHRISTINE DE PISAN.

8e TABLEAU.

Il y avait en 1360 à Bologne, en Italie, un savant qui, au dire de tous les hommes célèbres de cette ville, surpassait tous ses rivaux *ès sciences divines et humaines*. Cet homme s'appelait Thomas de Pisan. Il était très-versé dans la médecine, qu'on regardait alors comme assez proche parente de la magie, dans les langues d'Orient, qui lui avaient révélé la connaissance des nombres, restée enfouie pour les autres hommes sous l'obscurité des vieux symboles, enfin, dans l'astrologie, cette passion dominante du moyen-âge, cette folie en dernier ressort, à laquelle notre pauvre espèce humaine a cru avec autant de force, et en quelque sorte aussi long-temps qu'à la *pierre philosophale*, autre espèce de folie à laquelle se livrèrent, durant plusieurs siècles, des gens qui n'étaient rien moins que *philosophes*.

Si l'on s'en rapporte à sa fille, Thomas de Pisan n'aurait cependant pas eu besoin de s'abandonner à la recherche du merveilleux talisman qui transformait tout en or; car il aurait possédé des pierres non moins précieuses, ni moins rares: l'une d'elles guérissait de tous les maux, et l'autre

. . . . Avoit tant de vertus
Que, depuis le bon roi Artus,
N'eut pareille roy ni empereur...
Celui qui dessus soy la porte
A tel savoir que il rapporte
Les choses qui sont avenir.

Quelque explicites que soient ces vers de Christine de Pisan, on nous pardonnera, je l'espère, de n'y pas ajouter foi.

Thomas de Pisan, ayant reçu du roi de France et du roi de Hongrie les plus belles propositions, accepta celles du roi de France, tant il était tourmenté du désir de visiter l'université de Paris.

Charles V avait alors environ trente ans, et s'occupait déjà à rassembler les manuscrits qui formèrent le fond de la bibliothèque royale; il goûta beaucoup la conversation de l'astrologue italien. Ce jeune prince, qu'on appelait *le sage* malgré lui, et de son vivant, qui tenait, selon l'expression même de Christine, *le clergié en paix, le peuple en craynte et obéyssance et les estranges nations en bénévolence*, avait réuni autour de lui, à l'exemple de son glorieux ancêtre Karl-le-Magne, bon nombre de savans et de gens de lettres. Il assura à Thomas de Pisan une existence honorable et l'engagea à faire venir sa famille à la cour; celui-ci y consentit. Christine et sa mère furent donc présentées au roi, qui les reçut au Louvre *très-gracieusement*, vers le mois de décembre 1368. Christine avait alors environ cinq ans (ce qui fait remonter sa naissance à 1363), elle fut très-frappée de cette réception et de ce voyage dont elle parle souvent dans ses écrits, et elle raconte même quelque part que sa mère et elle étaient habillées très-magnifiquement *à la Lombarde*, le jour de leur présentation. Christine nous apprend en outre que sa mère *l'allaita elle-même* et qu'elle prit le plus grand soin de son enfance.

Thomas de Pisan s'étant fixé à la cour, la jeune Christine fut élevée comme l'étaient alors, et même mieux que ne l'étaient les demoiselles de qualité. Son père, homme fort instruit, sans lequel, dit un auteur du temps, *les grands clercs, les grands chappes, les chapperons fourrés et les grands princes séculiers* n'osaient rien faire, pas même fonder une église; et un

château, *ni guerre commencer, ni entrer en bataille, ni vestir une robe nouvelle, ni donner un joyau, ni entreprendre un voyage, ni partir de l'hostel, etc.* Son père, disons-nous, qui avait une fort belle bibliothèque, composée de livres astrologiques écrits en français, et de traductions, faites par ses ordres, de ceux qui avaient été écrits sur cette matière à l'étranger, lui enseigna ce qu'il savait; c'est-à-dire le latin, le français et l'italien. Ces connaissances jointes à beaucoup d'esprit naturel, à un goût assez pur, à un jugement sain, préparèrent à Christine les succès qu'elle obtint plus tard; mais par malheur elles développèrent en même temps chez elle ce penchant à la pédanterie et cette froideur de style et de pensées qui rendent si pénible la lecture de ses ouvrages, surtout de ceux qui sont restés manuscrits.

Parvenue à l'âge de quinze ans, Christine de Pisan qui, si nous l'en croyons, avait été demandée déjà en mariage par plusieurs prétendans, *chevaliers*, *nobles* ou *riches clercs*, épousa Étienne Ducastel, jeune Picard peu riche, mais que le crédit assez considérable de Thomas de Pisan, qui touchait alors cent livres de gages par mois, somme énorme pour un temps où les espèces étaient si rares et qui monterait aujourd'hui à huit mille quatre cents livres, fit nommer notaire et secrétaire du roi. Ce mariage désintéressé s'annonçait donc sous d'assez favorables auspices; car le jeune Étienne Ducastel, avec sa probité, son savoir et la faveur dont jouissait son beau-père, ne pouvait manquer de réussir, lorsque la mort de Charles V vint renverser toutes les espérances de la famille Pisan. Sous le successeur de ce prince, en effet, le vieil astrologue perdit une partie de son revenu, et après avoir vécu plusieurs années dans un état de gêne, de maladie et de chagrin, il mourut (ce qui suit est fort douteux, mais Christine l'affirme) *droict à l'heure qu'il avait pronostiquée.*

Après son décès, Christine fut donc obligée, pour vivre honorablement, de tirer parti de ses talens. Elle commença par publier ses ballades et rondeaux qui ne manquent ni de grâce, ni de facilité, et dont le succès fut immense; mais dont le sujet a l'inconvénient d'être presque toujours le même. Voici l'une de ses deux cents ballades qui pourra justifier nos éloges, et donner une idée de ce genre de poésie.

Seulete suis et seulete vueil estre,
Seulete m'a mon douls ami laissiée,
Seulete suis sans compaignon ne maistre,
Seulete suis dolente et courroucée,
Seulete suis en langour mésaisée,
Seulete suis plus que nulle esgarée,
Seulete suis sanz ami demourée.

Seulete suis à huis ou à fenestre,
Seulete suis en un anglet muciée,
Seulete suis pour moy de pleurs repaistre,
Seulete suis dolente ou appaisiée,
Seulete suis riens n'est qui tant me siée,
Seulete suis en ma chambre enserrée,
Seulete suis sanz ami demourée.

Seulete suis partout et en tout estre,
Seulete suis où je voise où je siée,
Seulete suis plus qu'autre rien terrestre,
Seulete suis de chascun delaissée,
Seulete suis durement abaissée,
Seulete suis souvent toute esplorée,
Seulete suis sans ami demourée.

La réputation de Christine comme poète ne tarda pas à s'établir brillamment, et, en 1394, lorsque le comte de Salisbury vint en France pour le mariage de Richard II avec Isabelle, fille de Charles VI, il voulut emporter un recueil de ce qu'elle avait composé, et la récompensa généreusement de l'offre qu'elle lui en fit. Ce seigneur, touché du courage et de la beauté de cette femme, conserva même des relations avec elle, et ce fut trois ans après son voyage en France qu'il la fit prier de consentir à le laisser se charger de l'éducation d'un de ses fils. Christine accepta cette pro-

position, et le jeune Ducastel fut envoyé en Angleterre, d'où il ne revint qu'en 1400, après que Henri IV eut détrôné Richard II, et que Salisbury eut perdu la tête sur un échafaud.

Cependant le succès qu'obtinrent ses rondeaux et ballades engagea Christine à consacrer plusieurs années à l'étude des meilleurs auteurs, afin de se livrer à de plus importantes compositions. « Comme l'en» fant que premier on met à l'a, b, c, d, » écrit-elle, je me pris alors aux histoires » anciennes dès le commencement du » monde, les histoires des Ébrieux, des » Assiriens et des quatre grandes seigneu» ries procédant l'une de l'autre, c'est-à» dire descendant des Romains aux Fran» çois, selon ce que en l'espace du temps » que y estudiai en pus comprendre; puis » me pris aux livres des poètes. »

Christine, ayant terminé les études qu'elle s'était tracées, commença à composer des ouvrages d'une assez grande étendue. Elle nous apprend qu'elle avait alors trente-six ans, et que, dans l'espace de cinq ans, elle composa *quinze volumes principaulx, sans les autres particuliers petils dictiez, lesquelz tous ensemble contiennent environ soixante-dix cahiers*. Dans cet intervalle, elle perdit son mari, et ne put se consoler, si l'on en croit ce qu'elle écrivait plus de *treize ans* après, dans le début de son *chemin de longue étude*. Voici ses propres paroles :

Souvent seulete et pensive
Suis regretant le temps passé
Joyeux qui m'est ores effacé...
Sans cesser remembrant celui
Par lequel sans aucun ennui
Je vivoie joyeusement,
Et si très glorieusement
Quand la mort le vint happer...
Je ne péusse personne
Souhaitier prudente et bonne
Mieux que lui en tous endrois.
Il m'amoit et c'estoit drois,
Car jeune lui fus donnée.
Si avions toute ordonnée
Notre amitié, nos deux cœurs,
Ainsi que frères et sœurs...
Sa compagnie m'estoit
Si plaisant quand il estoit
Près de moy n'i est femme envie
De tous bien plus assouvie...
Mult me fu le cas amer
De perdre celui qu'aimer
De voie bien plus que rien
En ce monde terrien.
Si fus de grief dueil confuse,
Et devins comme recluse
Mate, morne, seule et lasse,
Et pas un seul pas n'alasse
Que n'eusse la lerme à l'œil...
Et mon grant deuil renouvelle
Chascun jour ne plus ne mains
Que s'il n'eust qu'un an ou mains.

La mort d'Étienne Ducastel plongea Christine, alors mère de trois enfans, dans des embarras de toute sorte. « Les plaids » et les procès, dit-elle, qui sont comme » les mets des veuves, m'environnèrent de » tous côtés, et ceux qui me devoient, m'as» saillirent afin que je ne m'avançasse à » rien leur demander. » Pourtant, à cause de ses enfans, Christine ne se découragea point. Elle se prit *à gouverner en pleurant sa nef en la mer orageuse; mais elle resta navrée de douleur pour son propre compte. Le destin, disait-elle d'ailleurs, ne m'a pas tant grevée que je ne sois encore accompagnée des musettes des poètes; elle me font, par soulas, rimer complaintes sur mon ami qui n'est plus et le bon temps passé; mais c'est pour autrui que je compose mes dicts : amour est fini pour moi.*

Christine se livra donc plus que jamais à l'étude. De même qu'elle avait offert jadis un de ses ouvrages (l'épître *d'Othéa à Hector*) au duc d'Orléans, de même elle dédia ceux qu'elle écrivit alors au duc de Bourgogne, qui, pour l'en récompenser, prit à son service l'un de ses fils, et au duc de Berry qui paya deux cents écus une collection de ses ballades. Enfin, le 1er janvier 1403, Christine présenta au duc de Bourgogne le livre de la *Mutacion de fortune*.

Ce prince fut tellement enchanté de ce livre, qu'il chargea l'auteur d'écrire la vie de Charles V. Christine se mit sur-le-champ au travail, réunit des documens, consulta les personnes qui avaient connu particulièrement le feu roi, et composa en trois parties *le livre des fais et bonnes mœurs du roi Charles V*, qui est aujourd'hui imprimé, et dont l'importance est d'autant plus grande, qu'il contient les seuls mémoires qui nous soient parvenus sur ce souverain. Christine ne faisait que terminer le premier livre de ce travail quand la mort de son nouveau protecteur vint briser ses espérances. Pour comble d'infortune, son fils aîné se trouvait alors sans emploi, et le délabrement des affaires de la famille était arrivé à l'extrémité. Christine cependant faisait tous ses efforts pour cacher la situation dans laquelle elle se trouvait. « Souvent, dit-elle, » soubs ung mantel fourré de gris, et soubs » surcot d'escarlate, non pas renouvelé, » mais bien gardé, avoie de grants frissons, » et en beau lit bien ordonné de malvaises » nuits; mais le repas estoit sobre, comme » il convient à femme vefve. » Dans ces tristes circonstances, elle eut recours au duc de Berry, et offrit au prince *le livre des fais et bonnes mœurs du roi Charles V*, qu'elle venait de terminer après avoir mis un an à l'écrire.

Malgré les secours que lui accorda ce prince, la fatalité qui la poursuivait depuis la mort de son père ne lui laissa pas un instant de repos. Elle fut obligée de se séparer, ne pouvant plus les soutenir, de deux de ses frères et de plusieurs autres parens qui l'avaient suivie à Paris; mais ce départ n'améliora guère sa position. En 1405, elle dédia à la reine Isabelle de Bavière ses lettres sur *le roman de la Rose*, contre lequel elle s'était élevée dans un de ses ouvrages intitulé *Conseils à mon fils;* ce qui lui attira d'assez vifs reproches d'un disciple de Jean de Meung, qui voulut défendre son maître. Après cette querelle littéraire, Christine composa le *livre de la Vision*, *le Traité de paix*, qu'elle dédia au duc de Guyenne. Le dernier de ses ouvrages dont nous connaissions la date est *le Chemin de longue étude*, poème d'environ sept mille vers, qui est selon nous le plus brillant fleuron de sa couronne poétique. Elle le termina en 1415, et le dédia

A ce bon roy de France redoutable,
Le vi^e Charles du nom notable.

En réfléchissant au sort fort peu aisé que Christine trouva en France, on reste étonné de voir qu'elle refusa les offres brillantes de plusieurs princes étrangers qui voulaient l'attirer à leur cour. Je ne parle pas de Henri IV d'Angleterre, qui essaya de la faire venir à Londres dès qu'il fut affermi sur le trône. Ce prince, en effet, était le bourreau du comte de Salisbury, et Christine pouvait bien ne pas lui pardonner cette mort; mais quels que fussent les sentimens de cette femme illustre envers sa patrie adoptive, il est difficile de se rendre compte de ce qui put l'engager à rejeter les offres de Galéas Visconti, premier duc de Milan; car là il s'agissait de revoir les lieux de sa naissance et d'aller vivre fortunée, afin d'y mourir en paix, dans la terre de ses aïeux.

Si les portraits de Christine, qu'on rencontre en tête des manuscrits qui contiennent ses ouvrages, sont exacts, elle avait le visage rond, les traits réguliers, le teint assez frais et un peu d'embonpoint, choses qui s'accordent assez avec ses propres paroles: — *Qu'elle avoit corps sans nulle difformité et assez plaisant, non maladif et bien complexionné.*

On ne sait à quelle époque mourut cette femme remarquable qu'on peut regarder comme l'un des auteurs les plus féconds du moyen-âge, ni si la fin de son existence fut plus heureuse que ne l'avait été son âge mûr.

Achille Jubinal.

L'Angelus au bord de la Mer.

Qu'il est doux, en été, quand la vague sommeille
Et que nul bruit lointain ne vient frapper l'oreille,
D'errer par un beau soir sur le sable argenté,
De suivre les contours festonnés de la dune,
Et d'admirer, pensif, les rayons de la lune
Rejaillir de la mer en gerbes de clarté !

En voyant ces lueurs scintiller, vagabondes,
On dirait qu'il s'étend entre vous et les ondes
Un autre ciel semé de feux étincelans,
Et que tous ces flocons d'écume qui surnagent,
Ces algues, sont autant de cygnes qui voyagent
Pour s'en aller chercher des climats moins brûlans.

Calme et grave durant ces heures solennelles,
L'Océan, apaisant ses plaintes éternelles,
Semble un peuple qui dort autour d'un grand palais;
Ou si parfois il pousse un cri sourd sur la grève,
On dirait qu'en sursaut réveillé de son rêve
C'est un pêcheur géant qui jette ses filets.

Mais qu'entends-je? un bruit vient du côté de la terre!
C'est l'*Angelus* qui sonne au prochain monastère;
C'est l'hymne qu'on répète en un plus beau séjour;
L'accent que l'on adresse à la vierge Marie,
L'épanchement pieux de l'ame recueillie,
Les chants du soir après les fatigues du jour!

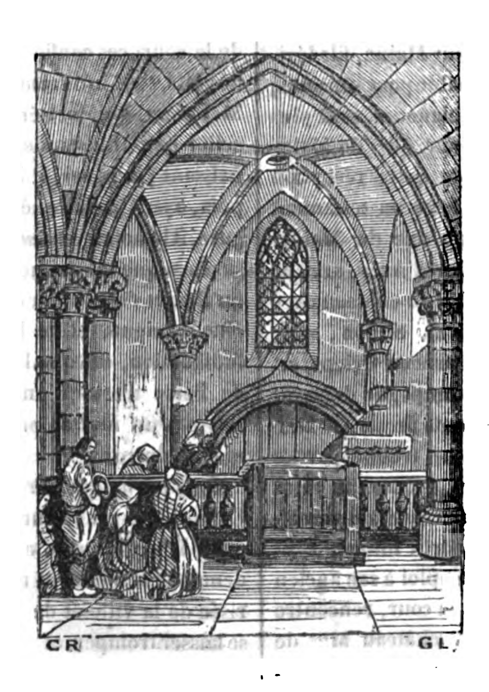
Salut! salut, Marie! ange propice au monde!
Votre nom soit béni sur la terre et sur l'onde,
Étoile de la mer, dont l'éclat toujours luit!
Votre nom soit béni sur la terre et sur l'onde,
Vous qui daignez guider la course vagabonde
Du vaisseau qui s'égare aux écueils de la nuit!

Priez ! priez pour nous dans la nuit orageuse,
Priez ! afin qu'un jour notre nef voyageuse,
Errante à tous les vents, errante à tous les flots,
Vienne enfin jeter l'ancre au port de la patrie !
Priez pour nous ! à l'heure où notre ame affaiblie
Pour demander pardon fondra dans les sanglots !

L'airain ne parle plus ; mais son écho sonore
Sur les eaux se prolonge au loin, et vibre encore,
Et ce bruit, que n'étouffe aucun autan jaloux,
Comme une voix d'espoir qui s'étend dans l'espace,
Semble dire avec joie au navire qui passe :
« Frères qui voyagez, nous prions tous pour vous !

» Pour vous, qui cherchez l'or au-delà de l'abîme !
» Pour vous, qui, poursuivant quelque songe sublime,
» Allez trouver au loin la gloire ou le trépas !
» Pour vous, qui, mal à l'aise et gênés sur la terre,
» Dans votre ennui profond qui nous semble un mystère,
» Laissez sous tous les cieux l'empreinte de vos pas ! »

ALCIDE GENTY.





Revue des Théâtres.

THÉATRE FRANÇAIS.

La Vieillesse d'un grand Roi, comédie en trois actes et en prose; par MM. Lockroy et Arnould.

Mon Dieu! mesdemoiselles, que la vieillesse est lourde à porter quand on est sans enfans qui vous aiment, sans parens, sans amis qui vous entourent et vous consolent! Vous avez admiré Louis XIV en lisant Corneille et Racine, en parcourant les Tuileries et Versailles : allez voir *la vieillesse d'un grand roi*, et vous plaindrez bien plus encore Louis XIV que vous ne l'aurez admiré.

Nous sommes à Versailles. Un matin le vieux monarque est tout joyeux; sa gloire, qu'il croyait éclipsée, brille encore au loin, l'empereur de Perse a envoyé un ambassadeur au puissant roi de France. Il se sent rajeuni, la grave Mme de Maintenon semble sourire; le duc du Maine, fils légitimé du roi, est plus aimable pour son père; les dames, les grands seigneurs, sont plus attentifs à lui faire la cour. Mme de Maintenon espère profiter de cette réception pour décider le roi à faire un testament qui donne la régence au duc du Maine. Ce jour même le chevalier d'Arcy, attaché au duc d'Orléans, arrive au château avec son ancien précepteur, M. Simon, qui, après avoir été missionnaire en Orient, est devenu un bon curé de campagne donnant l'hospitalité aux huguenots proscrits. Malheureux dans son intérieur, troublé par les querelles entre sa nièce, ses neveux et sa servante, au lieu de les renvoyer de sa maison, le curé a préféré en sortir lui-même, et est venu demander un emploi à son ancien élève qui, sans pouvoir à la cour, rencontre dans les appartemens du château Mlle de Chausseraie, fille d'honneur de feu la dauphine, et lui recommande le bon prêtre. Bientôt le roi s'approche, le chevalier s'éloigne. « Un monsieur vous a baisé la main, dit avec bonté le vieux monarque à Mlle de Chausseraie. — Oui, sire. — Est-ce un parent? — Sire, un peu moins. — Un ami? — Un peu plus, sire. — Et pourquoi ne l'épousez-vous pas? — Parce que je lui dirais sans doute les secrets que vous me confiez et que je préfère conserver l'amitié dont votre majesté m'honore. » Dans sa causerie avec le roi, Mlle de Chausseraie lui recommande le protégé de M. d'Arcy, et lorsque le chancelier vient annoncer que l'interprète des langues orientales est mort subitement, le roi affligé s'écrie : « Toujours des morts inattendues! » et nomme M. Simon pour remplacer l'interprète, ce dont le chancelier paraît fort contrarié; cependant, en voyant ce bon curé si modeste, si soumis, si effrayé de sa nomination, il se rassure. La réception de l'ambassadeur persan va avoir lieu; Louis XIV est dans la salle du trône avec Mlle de Chausseraie; ils plaisantent sur les ruses et la fausseté des dames et des grands de la cour; ces confidences pleines d'esprit, de gaîté, sont interrompues par l'arrivée de M. Simon, qui, fort ému, cherche le chancelier pour lui confier un secret, ne connaissant pas le roi, il le nomme *monsieur*; puis, ayant remarqué sa belle et noble figure, il le nomme *monseigneur*; et, sur l'assurance que lui donne Mlle de Chausseraie, qu'il peut s'expliquer devant *monseigneur*, elle s'éloigne, et le bon prêtre, dans son indignation, dit que l'ambassadeur du roi de Perse n'est qu'un imposteur, qu'il ne sait pas un mot de persan, que l'on s'est moqué du roi.

On s'est moqué du roi! de Louis XIV! Comprenez-vous la fureur du vieux monarque? Il se découvre au pauvre prêtre, lui demande le secret, et ne voulant pas être la risée de la ville et de la cour, il continue à se laisser tromper, et se place sur son trône : les tambours battent, des musiciens exécutent une marche, l'ambassadeur s'avance avec sa suite portant de riches présens, les

femmes de la cour se réjouissent, croyant revoir les fêtes qui marquèrent la jeunesse du grand roi; l'interprète, fort embarrassé, s'attend à *improviser* la harangue de l'ambassadeur; au lieu de *la traduire*, on la lui donne écrite... *elle est en français!* A peine cette lecture terminée, le roi renvoie sèchement l'ambassadeur, la cour désappointée s'éloigne, et le chancelier, le duc du Maine, Mme de Maintenon, se disent: « Nous sommes trahis! » Mme de Maintenon est restée seule avec le monarque furieux, qui lui crie: « A genoux, madame! — Vous étiez triste, ennuyé, il fallait bien vous distraire, » dit-elle sans s'émouvoir. C'est en vain que le duc du Maine vient demander pardon au roi. Mais, ayant échoué dans leur ruse, si vous saviez ce qu'ils font souffrir au roi pour le forcer à écrire ce testament! Il veut jouer: on a enlevé les tables de jeu; il veut causer: on ne lui répond pas; il demande aux dames une de ces nouvelles que tout-à-l'heure, à l'envi l'une de l'autre, elles voulaient lui raconter: ces dames ont perdu la mémoire; il sonne: pas un domestique ne se présente; le chancelier va chercher la *Gazette de Hollande*, il s'arrête à l'article Angleterre, et lit sous la date du mois d'août: « A la taverne *du Grand Amiral*, un pari s'est élevé que le roi de France ne passerait pas le mois de septembre... » Puis ils laissent seul le vieux monarque qui s'écrie dans l'amertume de son ame: « O mon Dieu! vous posez souvent sur la tête des rois la couronne d'épines que vous avez portée! » Mais les auteurs de la comédie de l'ambassadeur persan veulent se venger de M. Simon et le mettre à la Bastille; Mlle de Chausseraie accourt tout effrayée se plaindre au roi: « Qui donc a donné cet ordre? s'écrie-t-il. — Vous! sire, ou ceux qui s'appellent vous. — Duc du Maine, reprend le roi, vous me répondez de cet homme sur votre tête! » Mais Mlle de Chausseraie est bientôt accusée elle-même; on a contrefait son écriture, et dans une lettre à M. d'Arcy, on lui fait promettre de révéler les secrets du roi. Elle l'assure de son dévouement, elle pleure, la bonne demoiselle... « Qui croire et comment reconnaître le visage d'avec le masque? » s'écrie Louis XIV. Alors Mme de Maintenon renouvelle ses instances pour obtenir le testament; elle va jusqu'à menacer le roi de se rendre coupable de la mort de son petit-fils, accusant ainsi le duc d'Orléans. Pauvre roi! lui qui a vu mourir tous ses enfans! menacé de perdre encore ce dernier rejeton de son sang! Il est vaincu..... il écrit ce testament qui donne la régence au duc du Maine, au détriment du duc d'Orléans, fait appeler les membres du parlement, leur remet ses dernières volontés... puis, anéanti par cette lutte, il s'évanouit... tout le monde l'avait déjà abandonné; il était seul! son domestique appelle du secours: c'est Mlle de Chausseraie qui vient pleurer sur les genoux du roi expirant, c'est le curé Simon qui vient l'assister... Mme de Maintenon est partie pour Saint-Cyr!

Cette pièce a obtenu le plus brillant succès. On aime le curé Simon, on plaint le grand roi, et l'on admire l'esprit et la bonne grâce de Mlle de Chausseraie. Je vous engage, mesdemoiselles, à prier vos mères de vous conduire souvent au Théâtre Français; là vous apprendrez à prononcer purement, et sans accent, cette langue si précise et si claire que nous avons le bonheur de parler.

M. F. D. P.

Beaux-Arts.

—

SALON DE 1837.

(2e ARTICLE.)

—

M. Vinterhalter: *Le Décaméron*.

Après des sujets aussi graves que ceux traités par M. Delaroche, les yeux se reposent avec plaisir sur la délicieuse pein-

ture de M. Winterhalter. La scène se passe dans une ville près de Florence, six femmes et trois hommes assis sur le gazon, à l'ombre de grands arbres, se délassent, pendant la grande chaleur du jour, en contant des histoires; l'une de ces femmes, posée sur un fût de colonne brisé, récite des vers, les autres écoutent. Mon Dieu! que ces femmes sont belles! qu'il y a de grâce et de coquetterie dans leur laisser-aller; que le désordre de leurs ajustemens a d'élégance et de charme! combien les hommes admis à cette intimité ont l'air braves, intelligens! ce sont de vrais nobles de la cité florentine, le berceau de la renaissance des arts, dans ce temps où les hommes étaient habitués à porter la main au glaive à chaque instant du jour; nobles contre manans, guelfes contre gibelins, il fallait guerroyer sans cesse; cependant ce n'est pas la guerre qui, en ce moment, préoccupe ces cavaliers : le soleil a de si chauds rayons, l'air est si doux, si pur, autour d'eux et de leurs ravissantes compagnes, qu'ils oublient tout pour ne songer qu'à en jouir. Depuis les moissonneurs de l'infortuné Léopold Robert, aucun tableau ne m'avait causé l'espèce d'enchantement que j'ai éprouvé devant *le Décaméron*, de M. Winterhalter.

M. ALEXANDRE HESSE : *Henri IV rapporté au Louvre.*

M. Hesse, qui l'an passé avait, à mon sens, les honneurs du salon, expose aujourd'hui un tableau fort estimable, sans doute, de la mort de Henri IV; mais c'est là une de ces compositions qui semblent patronnées de toute éternité pour être au service de tous les artistes à court d'invention; ces pourpoints noirs, ces cordons bleus, ce lit à courtines de velours rouge, les serviteurs pleurant, un page à genou, un vieux soldat terrifié, tous ces détails sont tellement connus, que du plus loin que l'on en aperçoit un seul, on s'écrie : Henri IV est mort! sans porter la plus légère attention à la peinture.

M. ARY SCHEFFER : *Le Christ consolateur.*

Notre Seigneur vient, selon sa divine promesse, consoler les affligés, délivrer les esclaves. La pose du Christ est pleine de simplicité et de noblesse, sur sa figure rayonne une compassion toute divine; à sa droite, sont les affligés; à sa gauche, sont les esclaves, au premier rang desquels on voit la Madeleine qui, délivrée des entraves du péché, couvre de larmes la main de son rédempteur. Jésus a tendu son bras vers ceux dont il a brisé les fers; il tourne sa face du côté des mères, des filles, des épouses, des hommes de toutes conditions qui lui crient avec larmes : « Seigneur, ayez pitié de nous! »

La Bataille de Tolbiac.

Cette grande page, destinée au musée de Versailles, fait aussi grand honneur à M. Scheffer. La tête de Clovis est belle : les yeux tournés vers le ciel, il fait le vœu d'adorer le Dieu de Clotilde, si ce Dieu est assez puissant pour lui donner la victoire.

M. Ary Scheffer a encore au salon deux charmans tableaux, la *Prière de Rachel* : ce sujet est tiré d'*Ahasverus* de M. Edgar Quinet. Rachel est à genoux, elle prie et des anges répètent sa prière. Puis, *la Plainte de la jeune fille*, d'après une ballade de Schiller. Je ne vous dirai rien de ce gracieux tableau, mesdemoiselles, vous en recevrez la gravure dans le prochain numéro de votre journal.

M. Henri Scheffer : *La Bataille de Cassel.*

C'est une idée très-originale de nous montrer Philippe VI, vu de dos, la tête hermétiquement enfermée dans un casque qui lui descend jusque sur les épaules; le reste de l'armure est aussi complet; de sorte que pas un trait, pas une ligne de chair,

ne se laissent soupçonner. Fort heureusement que la notice est là pour nous assurer que dans cette boîte de fer poli, recouverte d'une casaque fleurdelisée, est un prince grand par son courage et sa constance dans l'adversité. Soit! on se trouve toujours mieux de croire que de douter; mais cela ne m'empêchera pas de répéter que M. Scheffer a choisi une singulière manière de me faire connaître le compétiteur d'Édouard III.

M. Court; *Mariage de la reine des Belges.*

Je cherchais les tableaux de Mme Brune; car j'aime le talent de cette dame, et je ne remets pas au lendemain le plaisir de voir ses œuvres. Un artiste, auquel je m'informe où je pourrai trouver au moins l'un des trois tableaux qu'elle a au salon, me dit: « Marchez encore. » Bientôt la foule nous sépare. J'avance lentement, regardant à droite; mes yeux tombent sur une multitude de figures: du rose, du blanc, du bleu, du noir, des moustaches, des ordres, des pantalons garances, des épaulettes d'officiers généraux, des images de modes découpées, et voulant représenter des femmes parées assises dans des tribunes; des lustres suspendus au plafond, deux grands cierges devant un autel: tout cela était la chapelle du château de Compiègne, lors de la célébration du mariage du roi des Belges avec notre charmante princesse Louise. Bon Dieu! que le talent des artistes a de singuliers caprices! et à combien de malheurs inattendus les princes sont exposés!

M. Rouget: *Mariage de l'empereur Napoléon et de Marie Louise.*

Je me détourne de la noce du roi des Belges pour heurter contre une autre. Cette fois, c'est l'empereur Napoléon qui se marie. Le nom de l'artiste, M. Rouget, semble être une mauvaise plaisanterie en regard du coloris de ses figures et de la nuance qu'il a choisie de prédilection pour ses ajustemens. Au reste, M. Rouget ne s'est point mis en frais d'invention: les tribunes, le groupe des princesses, celui de l'autel, veulent *contrefaire* le tableau du sacre, mais ne lui ressemblent pas.

M. Mauvoisin: *Le Neuf Thermidor.*

Encore du bleu de ciel et des couleurs éclatantes. Mais doucement, ceci n'est point une noce: nous sommes au sein de la terrible Convention, Robespierre voulait arriver à la toute-puissance par l'oppression des représentans du peuple; il voulait recommencer Cromwell; mais il n'était pas assez fort pour accomplir un tel dessein. Le représentant Tallien soulève contre lui la majorité de l'assemblée, et le futur dictateur périt sur l'échafaud. Telle est la scène qu'a représentée M. Mauvoisin; scène remplie de tumulte, où les passions les plus violentes sont en jeu. Malheureusement l'artiste a suivi trop scrupuleusement la mode de ce temps-là, en vêtissant ses députés d'habits de couleurs claires, ce qui, joint aux têtes poudrées et aux écharpes tricolores, forme un papillotage de ton peu en harmonie avec la gravité du sujet.

Mme Brune: *Le Vœu.*

Enfin je trouvai *le vœu*, charmant tableau de Mme Brune. Une famille de paysans dépose devant une croix un enfant malade. Ce sujet, traité à deux reprises, et, d'une manière admirable, par M. Schnetz, ne pouvait être abordé que par un talent aussi ferme que celui de Mme Brune. Pour l'entreprendre, il fallait être sûre de ne pas se préoccuper des compositions d'un maître, et se sentir la force de ne point les faire regretter. Mme Brune a parfaitement réussi à surmonter ces difficultés. Les quatre figures dont se compose son tableau sont disposées avec cette simplicité

et ce naturel qui sont la perfection de l'art; elles ont bien le caractère villageois et sont belles de cette beauté qui se peut allier avec des privations de tous les instans et la fatigue des rudes travaux de la campagne. Mme Brune a permis, mesdemoiselles, que votre journal vous donnât la gravure de ce touchant tableau.

M. Chassériau : *Ruth et Booz.*

La pauvre Ruth vient glaner dans le champ du riche Booz, afin d'avoir de quoi nourrir Noëmi, la mère de son mari. *Noëmi* veut dire *belle;* M. Chasseriau n'a pas cru devoir étendre à la brû les anciennes qualités de la belle-mère: cela seul à suffi pour me désenchanter de ce tableau, je viens de le dire, je le répéterai sans cesse, dans les arts comme dans toutes les autres productions du génie de l'homme: la vérité et la beauté sont des qualités indispensables.

Mme de Hérain : *La Foi et l'Espérance remontant au ciel.*

La foi et l'espérance nous quittent en nous laissant *la charité*, qu'elles ont plutôt l'air de nous jeter tant elles partent courroucées l'une et l'autre; la foi surtout a un faux air de fanatisme que je ne pardonne pas à Mme de Hérain de lui avoir donné; le groupe de *la charité*, resté à terre au milieu des enfans qu'elle allaite, est beaucoup mieux; malheureusement il rappelle trop le bas-relief de la Madeleine. En dépit des critiques que je me permets de lui adresser, Mme de Hérain est une artiste du premier ordre qui s'élève dans ses compositions au-dessus de ce que les femmes tentent ordinairement, et consacre ses pinceaux, toujours honorables, à des sujets de piété.

Mme Alida de Savignac.

Correspondance.

—

L'autre soir, après dîner, comme je servais le café à mon père et à ses amis, j'entendis prononcer les mots *gouvernement*, *économie politique*, *industrie commerciale*, *paupérisme*. Mon Dieu! pensai-je à part moi, on dit que je sais l'anglais et l'italien, je ne sais même pas le français: voilà des mots auxquels je serais fort embarrassée de donner une acception bien claire; *paupérisme* surtout, car je ne le comprends pas. Alors, sous prétexte de réparer le désordre que, pour me faire leurs complimens, ces messieurs avaient mis dans les fleurs en papier qui ornent les vases du salon, je tournai autour de mon père et finis par comprendre ce mot *paupérisme* qui est anglais, nouveau, et très-mal fait, car je ne sais comment te l'expliquer. Je crois que le *paupérisme* représente dans un pays ces hommes qui naissent, vivent et meurent pauvres, comme l'esclavage représentait ces hommes qui naissaient, vivaient et mouraient esclaves; il paraît même que l'esclavage aurait été remplacé par le *paupérisme*, car autrefois les maîtres nourrissaient leurs esclaves. C'est ainsi, en Angleterre, où il y a une taxe payée par les riches pour nourrir les pauvres qui son inscrits sur les registres des paroisses. Je compris encore que la France était menacée de *paupérisme :* on parlait des malheurs de Lyon, et je viens en causer avec toi pour y chercher ensemble un remède. Par exemple cette seconde ville de France a une industrie qui faisait sa fortune et sa gloire, lorsque la mode, qui toujours tourne, nous ramena, il y a quatre ans, le siècle de Louis XIV et celui de Louis XV: alors les femmes jeunes et riches demandèrent aux fabricans d'épais damas, des satins brochés et d'autres étoffes de soie si chères,

si belles, que les femmes qui avaient peu de fortune, que les demoiselles qui, même les plus riches, ne portent rien que de simple, se rejetèrent sur les étoffes de laine ; de sorte que les *canuts*, ouvriers qui ne font que des étoffes à bon marché, n'ont plus eu de travail. Alors voilà les *politiques*, les *économistes*, les *philosophes*, les *philanthropes*, imprimant, discutant, pour trouver la cause, le remède à ce malheur. *La Presse* ouvre une souscription en faveur des ouvriers qui, en ce moment, se croisent les bras pour demander de l'ouvrage, et qui, si on ne vient à leur secours, lèveront ces mêmes bras pour demander du pain. Mais une souscription, ma chère amie, c'est l'aumône, l'aumône ! à qui demande du travail ! Ces messieurs qui impriment, qui discutent, n'ont donc pas de femmes ? elles leur diraient que c'est la mode qui a causé tous ces malheurs, que la mode seule peut les réparer. Oh ! si j'étais mariée, si j'étais riche comme mesdames telles et telles, je quitterais mes beaux damas et mes satins brochés, je ne porterais plus que du gros de Naples à cinq francs l'aune. J'inviterais à des bals, à des concerts par une lettre ainsi conçue : Mme la duchesse N... invite Mme N... à lui faire l'honneur de venir passer la soirée chez elle, le... pour ce jour, Mme N... est priée de choisir une robe de gros de Naples blanc, à manches courtes ou longues, de se coiffer d'une rose blanche dans des cheveux *à la Mancini*, d'une couronne blanche sur des bandeaux *à la grecque*, ou de plumes, de marabouts, de bonnets et de turbans de gaze blanche. D'autres jours, je ferais mes invitations en rose, en bleu, en lilas..... comme cette uniformité de couleur et de toilette ferait paraître toutes les femmes jolies ! et le *Petit-Courrier des dames* partirait de Paris pour répandre cette mode dans toutes les parties du monde, en passant par toutes les villes, s'arrêtant dans toutes les cours ; bientôt il arriverait à Lyon des commandes de gros de Naples à bon marché, et les *canuts* pourraient employer l'activité de leurs bras... mais malheureusement, ma chère, ni toi ni moi ne sommes mariées ! Cependant voilà ce que je te propose ainsi qu'aux demoiselles françaises et aux demoiselles étrangères qui sont françaises par le cœur ; c'est de demander à leur mère une robe de gros de Naples, gris, noir, vert, foncé ou marron, à cinq francs l'aune ; cinq lés dans la jupe, le corsage à pointe, les manches courtes et plates avec trois garnitures pour manchettes ; ou longues et plates avec ces trois garnitures au-dessus du coude, aussi pour manchettes ; la pélerine taillée sur le modèle nº 4 de la planche IV. On ferait au milieu du dos une couture en biais, les deux devants se trouveront en droit fil, et on ne mettrait qu'un passe-poil à cette pélerine.

Ainsi, ma chère amie, dix mille abonnées donnent cent mille lectrices ; à quarante francs la robe, cela ferait quatre millions qui arriveraient à la ville de Lyon. Comprends-tu ta joie toutes les fois que tu mettrais ta robe ? que l'on doit être heureux quand il y une voix dans le cœur qui nous dit : « tu as séché une larme ! » comme cette approbation intérieure doit rendre meilleure et plus aimable !... A présent que nous avons trouvé le remède aux malheurs de notre pays, je sens que j'ai du courage pour t'expliquer de nouvelles fleurs.

FLEURS EN PAPIER.

ROSE-TRÉMIÈRE.

Achète une douzaine de boutons, 50 c.

Une grosse de feuilles assorties, 75 c.

Une grosse de calices, 1 fr.

Du papier blanc, 15 c ; ou du rose, du jaune, du rouge, du massaca, à 20 c. la feuille.

Choisis un de ces papiers, taille trois ronds sur le modèle nº 1, deux sur le modèle nº 2, et un sur le modèle nº 3 ; plie-les comme te l'indique le pointé, c'est-à-dire quatre fois en deux ; découpe les festons, puis plie ces modèles encore

une fois en deux, afin de mieux les tourner entre tes doigts, les détourner et les tourner une seconde fois, pour les gaufrer comme les violettes, les grenades, etc.; déplie-les, prends du fil d'archal n° 1, long de quatre pouces, recourbe une de ses extrémités, passe l'autre au milieu d'un des trois modèles n° 1, puis avec ton pinceau entoure ce milieu d'un peu de gomme, passe un autre de ces modèles, mets-y de même de la gomme, passe le dernier de ces modèles; puis passe et colle de même les deux modèles n° 2, et enfin le modèle n° 3; que tu gommes aussi; passe le fil d'archal dans le calice, colle-le sous le modèle n° 3, entoure de ouate le fil d'archal et couvre-le d'une bande de papier pistache. Il faut six fleurs composées de dix-huit modèles n° 1, douze du n° 2, et six du n° 1.

Taille un modèle sur le n° 1, deux sur le n° 2; fais le bouton de même que la fleur. On emploie quatre boutons ouverts: c'est donc quatre modèles sur le n° 1, et huit sur le modèle n° 2, qu'il te faut tailler. Les calices des boutons doivent être placés sur la pelotte et recoquillés en dedans avec la boule.

Tu montes les grandes feuilles comme celles de la renoncule, les petites comme celles de la rose mille-feuilles; on emploie quatre grandes feuilles, quatre moyennes, quatre plus petites et six plus petites encore; c'est donc seize feuilles qu'il te faut pour la branche de rose-trémière.

Tâche d'imiter une pyramide, prends un fil d'archal n° 2, couvre-le de ouate, toujours en pyramide, attache à la cime deux petits boutons et une petite feuille, rabats le fil d'archal sur la soie, couvre le fil d'archal d'une bande de papier vert-pistache, n° 3, dont tu colles le bout sur la ouate avec de l'amidon; un peu plus bas, toujours en tenant ferme entre le pouce et l'index de ta main gauche la bande de papier sur le fil d'archal, place avec ta main droite une petite feuille, et continue à chaque feuille, à chaque bouton, à chaque fleur que tu places, de couvrir le fil d'archal avec la bande de papier; un peu plus bas encore, mets une petite feuille, puis face à face une petite feuille et un plus gros bouton, puis une feuille, et face à face une feuille et un bouton ouvert; puis un second bouton ouvert et une feuille, et ainsi de suite pour les deux autres boutons ouverts, les six fleurs et les autres feuilles.

Il n'y a rien qui orne aussi bien un vase que ces branches de roses-trémières, j'en ai fait couleur massaca, c'était charmant.

Nous voilà dans le printemps, ma chère amie, en regardant sur l'almanach, du moins, car, en regardant par la fenêtre, ce n'est plus cela! cependant il viendra tôt ou tard, ce printemps si désiré, alors, une broderie dans notre sac; nous irons travailler sur l'herbe, et je t'envoie une profusion de dessins.

Le n° 4 est la moitié d'un patron de fichu-pélerine que l'on taille en mousseline, la lisière sur le côté; ces fichus se garnissent d'une mousseline bordée de points à jour comme ceux du n° 8, seulement, au-dessus des points à jour, on y ajoute le dessin qui tourne autour du col de ce fichu-pélerine, et au point à jour on coud une petite dentelle.

Le n° 5 est un col-broche que l'on garnit d'une petite dentelle, ou ce qui est mieux pour nous, d'un tulle à pois, plissé à tuyaux.

Le n° 6 est une manchette de mousseline; aux points à jour, on coud une petite Malines.

Le n° 7 est une corne de mouchoir avec une lettre anglaise ornée, dans le numéro prochain, tu auras la suite de cet alphabet. Le dessin de ce mouchoir pourrait aussi servir pour un col, ou pour des manchettes; il en faut tant! elles se fanent si vite! mais aussi quand elles sont fraîches, cela nous donne un air si propret et si soigné, que, sans changer de robe, il nous suffit de mettre une paire de manchettes pour avoir l'air habillé.

Le n° 8 est le bas d'une garniture de robe de mousseline, que l'on fait haute d'un demi-tiers, la tête est pareille, bien entendu. Tu comprends que je ne t'envoie ce dessin de garniture que pour la broder et non pour la porter.

Le n° 9, est un semé pour robes d'organdi, on le brode au crochet, bien entendu encore que, pour former le carré, on fait une rangée de ces bleuets penchés dans ce sens, et que, pour l'autre rangée, ils se font penchés dans l'autre sens.

Le n° 10 est encore un semé pour robes d'organdi ou de mérinos, toujours brodé au crochet; mais alors cette croix-de-malte se contre en laine verte, et chaque étoile de différentes nuances.

Enfin le n° 11 est un semé pour bonnets ou gilets.

Les toilettes que j'ai remarquées au salon de peinture étaient celles-ci : une robe de gros-de-Naples noir, faite comme celle que tu vas acheter; un mantelet de gros-de-Naples pareil, arrondi du bas, et garni, au-dessus de l'ourlet, de trois petits velours noirs d'inégales hauteurs; une capote de moire blanche, ayant sur le côté droit un gros bouquet de violettes, entouré et terminé par deux bouts de ruban blanc, un petit col carré comme celui de la planche II, et deux belles tresses de cheveux noirs retenues par deux nœuds de velours aussi noir que les cheveux.

Une robe de mousseline de laine grise, faite en *guimpe*, ayant des manches larges rétrécies du haut et du bas par deux poignets; un grand fichu de gros-de-Naples noir garni d'une petite dentelle noire; un col-broche pareil à celui de la planche IV, une capote de paille avec un *nœud d'épée* en ruban de gros-de-Naples paille, ce nœud terminé par deux bouts de ruban, et parmi deux touffes de beaux cheveux blonds *à la Mancini*, deux roses mille-feuilles que cette demoiselle venait de faire sans doute, car elles étaient aussi fraîches qu'elle.

Déjà, grâce à la poste, nous nous rapprochons sur la terre, voilà une bonne occasion de nous rapprocher dans le ciel; c'est le 20 avril que paraît une éclipse de lune; à sept heures du soir, je regarderai le ciel : regarde-le... ne manque pas à notre rendez-vous!

Adieu! j'y serai exacte. J. J.

Éphémérides.

L'an 1498, le 7 avril, mort du roi de France, Charles VIII.

Charles VIII, fils de Louis XI, avait succédé à son père en 1483, à l'âge de treize ans et deux mois. Il sut faire respecter sa jeunesse aux puissances voisines, et augmenta le vaste héritage de ses pères par son mariage avec Anne de Bretagne, qui mit fin à toutes les guerres civiles que ce duché avait occasionées.

La France commençait à se relever de ses pertes, les fautes de Louis XI étaient réparées, quelques impôts avaient été supprimés, tout était calme, lorsque la manie des conquêtes troubla le repos du roi, du peuple et d'une partie de l'Europe.

Charles VIII, qui avait des droits sur les royaumes de Naples et de Sicile, part en 1494 et passe les Alpes avec autant de bonheur que d'audace, traverse l'Italie d'un pas rapide et entre dans Rome avec l'appareil d'un conquérant. Ce fut là qu'André Paléologue lui céda ses droits sur l'empire d'Orient. Heureusement il ne songea point à les faire valoir, et les suites qu'eut la conquête de Naples lui firent soupçonner celles qu'aurait eues la conquête de Constantinople.

Charles marche ensuite vers Naples, d'où il chasse le roi Ferdinand et fait son entrée dans cette ville comme il l'eût faite à Paris. Déjà il se préparait à revenir en France, lorsque le pape, l'empereur, le roi d'Angleterre, la république de Venise et

les autres états de l'Italie se liguent pour lui fermer le retour.

On l'attaque à Fornone. Charles, enveloppé par les ennemis, soutint leur choc pendant long-temps; il fut secouru, rétablit le combat et remporta la victoire. Il coucha sans tente sur le champ de bataille, au milieu des morts.

Tandis qu'il rentrait glorieux en France, les napolitains se soulevaient, les garnisons françaises étaient massacrées, le peuple rappelait Ferdinand, son ancien roi. Charles allait repasser les Alpes et faire une nouvelle révolution, lorsqu'il mourut subitement au château d'Amboise, et voici quelle fut la cause de cette mort inopinée.

En passant par une porte qui était trop basse, il se donna un coup violent à la tête. Comme il ne se plaignit pas, on ne prit aucune précaution pour prévenir les suites de cet accident; mais au bout de quelque temps il tomba à la renverse, sans connaissance et sans mouvement, dans la galerie par où il s'en retournait avec la reine.

« Toute personne était dans ladite gale- » rie qui voulait le voir, dit un ancien » historien, et le trouvait-on sur une » pauvre paillasse, dont il ne partit jus- » qu'à ce qu'il eût rendu l'ame, et y fut » neuf heures. Trois fois la parole lui re- » vint, et trois fois il disait : *Mon Dieu!* » *la glorieuse vierge Marie! monseigneur* » *saint Claude! monseigneur saint Blaise,* » *me soient en aide!* Ainsi départit de ce » monde, dans la vingt-huitième année de » son âge, si puissant et si grand roi. »

Il ne laissa pas d'enfans d'Anne de Bretagne, quoiqu'elle lui eût donné trois fils et une fille.

Charles était un prince doué d'excellentes qualités, aimant son peuple, doux, affable, bienfaisant, « si bon, dit Philippe » de Comines, qu'il n'était pas possible de » voir une meilleure personne. »

Jamais la mort d'aucun prince ne fut pleurée plus amèrement et plus généralement que la sienne; deux de ses domestiques, qui avaient suivi le convoi, tombèrent morts au moment où l'on entrait dans l'église.

La reine était résolue de suivre son mari au tombeau; elle passa trois jours sans manger, et il fallut toute l'éloquence de Lamare, évêque de Condom, pour l'engager à prendre un peu de nourriture.

Ce fut-elle qui, la première de nos reines, porta le deuil en noir; elles l'avaient porté jusqu'alors en blanc.

Anne de Bretagne épousa, l'année suivante, Louis XII, successeur de Charles VIII.

Mosaïque.

—

La prochaine éclipse de lune, qui aura lieu le 20 avril, sera accompagnée de circonstances particulières. L'éclipse commencera à cinq heures et demie du soir, et la lune se levera éclipsée à sept heures. Comme la terre doit se trouver entre le soleil et la lune pour former une éclipse, le soleil devrait être sous l'horizon; mais par l'effet de la réfraction de l'atmosphère terrestre, nous verrons le phénomène du soleil restant au-dessus de l'horizon occidental, pendant que la lune apparaîtra éclipsée à l'horizon oriental. Un pareil phénomène a été observé à Paris en 1750.

—

On devrait tous les jours entendre un joli chant, lire un bon poëme, voir un beau tableau, et s'il était possible, dire quelques mots raisonnables.

GOETHE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, n° 46, AU MARAIS.



Dessiné par Nap. Thomas d'après le tableau de Scheffer. Gravé par Demoraine.

LA PLAINTE DE LA JEUNE FILLE.

JOURNAL

DES DEMOISELLES.

Instruction.

—

Du Mahométisme,

3e ET DERNIÈRE LETTRE A Mlle CORALY R....

Les Musulmans, ma chère Coraly, ont sept nuits qu'ils appellent *saintes* : la nativité du prophète, sa conception, son assomption. Il est rapporté qu'en cette nuit Mohammed goûta le lait offert par les anges; c'est en commémoration que l'on a coutume d'en donner au sultan et aux personnes réunies dans la mosquée. La nuit terrible, pendant laquelle les esprits célestes déposent au pied d'Allah les livres qui contiennent les bonnes et les mauvaises actions des hommes, et reçoivent de nouveaux livres; dans cette nuit, Azaïl apprend aussi de Dieu les noms de ceux qui mourront dans l'année. La nuit mystique, où les Mahométans sont persuadés que les êtres inanimés rendent gloire à l'Éternel. Les deux dernières nuits précèdent les deux fêtes du Beyram. Pendant ces sept nuits, une grande affluence de peuple va prier dans les temples qui alors sont illuminés.

On conserve avec le plus grand soin ce qui a appartenu au prophète : l'*oriflamme sacrée*. C'est le premier drapeau de Mohammed; voici son origine : le père des croyans fuyait la Mecque, il était accompagné d'Ebu-Bekr et d'Abdallah. Après être demeuré plusieurs jours dans une grotte, il s'avança vers Médine; pendant la route, le nombre de ses partisans augmenta; parmi eux il put compter Bureïdé-Sehmy: cet officier, chargé de le poursuivre, frappé des miracles qu'il lui voyait faire, avait embrassé la nouvelle doctrine, et, détachant la mousseline qui entourait sa tête, il fit un étendard que les parens du prophète tinrent à honneur de porter. Cet étendard, surmonté d'un pommeau d'argent contenant le Coran écrit par le khalife Osman, est d'abord couvert du drapeau dont se servait Omar, puis de quarante riches enveloppes, et enfin d'un fourreau de drap vert qui recouvre le tout et sous lequel on place le Code sacré, copié par Omar, et la clef d'argent du sanctuaire de la Mecque. Lorsqu'on porte cet étendard à la guerre, on le garde sous une tente, et jamais il ne rentre dans la riche boîte qui le contient, sans que l'on fasse des prières et que l'on brûle des parfums.

La robe sacrée. Mohammed la donna au poète Kaab-ibn-Zoheïr. C'est une étoffe de

poil de chèvre mêlée de laine et de soie, elle est de couleur noire : on la garde dans le sérail, et le 15 du Ramazan, on la sort des quarante sacs d'étoffes magnifiques qui la cachent : le sultan, ses officiers et les principaux seigneurs de la cour assistent à cette cérémonie et baisent la relique ; le Musulman qui vient d'accomplir cet acte de piété reçoit un mouchoir de mousseline, avec lequel on a essuyé l'endroit touché par ses lèvres; le mufti et le chef des émirs lavent ensuite la robe dans un bassin d'argent dont l'eau devient sacrée ; on la met dans des fioles portées ensuite chez les personnes qui ont été admises à honorer le vêtement du prophète, et, avant de rompre le jeûne des quinze derniers jours du Ramazan, les fidèles en versent une ou deux gouttes dans leur boisson.

Le peuple n'est pas admis à visiter cette relique ; il se rend chez les descendans de Welz-ul-Harémy, auquel Mohammed, en mourant, donna une de ses robes. C'est une étoffe de poil de chameau, aussi recouverte de quarante sacs d'une grande richesse : le peuple n'en baise que le bord ; l'eau qui sert à laver ce manteau est renfermée dans des fioles, pour servir au même usage que l'eau de la robe sacrée.

Les dents sacrées. Le chef de l'Islamisme les perdit à la journée d'Uhud. Le peuple ne voit que celle qui est dans la chapelle sépulcrale de Mohammed II.

La barbe sacrée. C'est celle du prophète.

Le pied sacré. C'est l'empreinte du pied de Mohammed.

Ces reliques, et plusieurs autres qui viennent des disciples sont, pour la plupart, dans une chambre du palais, déposées dans des châsses. Cette salle a des chandeliers et des lampes d'or et d'argent; lorsque les sultans y font la prière dominicale, on y brûle de l'ambre gris et du bois d'aloès.

Je vous ai parlé de la *dîme aumônière ;* elle est d'obligation divine, et le Mahométan ne la donne qu'aux sectateurs de l'Islamisme ; ses ascendans, ses descendans, ses conjoints, ses esclaves, ses affranchis, ne sauraient en jouir ; et le Mahométan ne l'accorde qu'aux pauvres de la ville qu'il habite, sans que ceux-ci puissent la réclamer, à moins d'une nécessité absolue. Cet impôt ne porte que sur les objets de luxe, il se prélève tous les ans sur les personnes qui jouissent d'une fortune libre de toutes dettes civiles : cette aumône est réputée nulle, du moment où elle est faite sans la charité et sans le désir de plaire à Dieu ; les biens-fonds n'en sont point frappés, parce qu'ils sont soumis à d'autres droits, et les sultans eux-mêmes donnent l'exemple de la bienfaisance. Osman I[er] assistait presque toujours aux repas que les pauvres recevaient dans son palais, il posait les plats sur la table, et chaque semaine, le fils de Bayésid I[er] rachetait sept esclaves ou délivrait sept prisonniers.

L'aumône pascale est obligatoire pour tout chef de famille aisé; il la doit même pour ses enfans mineurs, ses affranchis et ses esclaves : elle consiste en un sac de blé, de farine, de raisins, de dattes, d'orge, ou en argent.

Le sacrifice pascal a lieu pendant les trois premiers jours de la fête des sacrifices.

Je vous ferai observer que, bien que la loi accorde aux particuliers le droit d'avoir chez eux des chapelles, ils ne profitent plus de cette permission, et font leurs prières dans une salle qui ne diffère des autres que par une niche creusée ou dessinée dans le mur, pour indiquer la position de la Mecque.

Les Européens ne pénètrent dans les mosquées qu'après les offices ; comme les Musulmans, ils prennent une double chaussure ou laissent la leur à la porte.

Les Mahométans, quel que soit leur sexe, sont obligés à visiter le Kéabé ou sanctuaire de la Mecque (1) au moins une fois

(1) Mecque la vénérable. Cette ville, entourée de hautes montagnes, n'a qu'un sol aride ; ses maisons sont bâties en pierres noires et en pierres blanches.

en leur vie; c'est presque toujours après leur majorité, puisque le pélerinage d'un mineur doit être renouvelé. Cet acte saint assure au fidèle la possession des délices du paradis; il expie soixante-dix années de crimes, et vaut mieux que toutes les abstinences et toutes les prières. Jeûner, donner l'aumône, une fois seulement, dans la ville qui a vu naître le prophète, équivaut à cent mille jeûnes, à cent mille aumônes.

L'esclave, ne s'appartenant pas, n'accomplit cette obligation divine qu'avec la volonté de son maître; dans la suite, s'il obtient son affranchissement, il la recommence, alors même qu'il s'en serait acquitté plusieurs fois.

Les fous, les aveugles, les boiteux, les perclus, sont exemptés d'aller à la Mecque. Pour entreprendre ce pélerinage, il faut posséder assez de fortune, afin que la dépense qu'il occasionne ne prenne en rien sur l'entretien de la famille, et que les routes par terre et par mer soient très-sûres, afin que les caravanes ne courent aucun danger.

Les femmes sont accompagnées de leur mari ou d'un proche parent digne de toute confiance; les frais sont supportés par elles: si elles sont veuves ou répudiées, elles doivent attendre jusqu'au temps où la loi leur permet de convoler à de nouvelles noces.

Les pélerins s'arrêtent aux stations que Mohammed a placées autour de la ville sainte; ils coupent leurs ongles, une partie de leurs moustaches et font leurs purifications. S'ils ne l'ont déjà fait, ils quittent leurs habits pour se revêtir de *l'ihram*; ce sont deux pièces de toile de laine blanche, sans couture, et qui couvrent le corps. Les femmes en sont dispensées; cependant à l'exemple d'Aïsché, femme du prophète, elles peuvent porter l'ihram, en conservant leur costume, et un voile qui cache leur figure.

Ensuite défense est faite aux pélerins de s'occuper d'affaires, de couper leurs ongles, leurs moustaches, de porter une coiffure quelconque, d'avoir d'autres chaussures que des *nalins* (1) ni des bijoux; excepté le cachet qu'ils ont au doigt. Ils se parfument, disent une prière, et les hommes s'avancent vers la ville en chantant un cantique à haute voix, tandis que les femmes le récitent à voix basse.

Ils entrent dans la Mecque, se rendent au sanctuaire, pieds nus; passent sous la porte Schéibé, prononcent des prières, s'approchent de la pierre noire (2) pour la baiser, la toucher, ou, s'il y a foule, la faire toucher par un bâton qu'ils portent ensuite à leurs lèvres. Ils mettent un bout de l'ihram sous le bras droit et le jettent sur l'épaule gauche, afin de tourner autour du sanctuaire en dirigeant leurs pas derrière un mur, lieu de sépulture d'Ismaël et d'Agar; puis ils vont devant la porte du schérif; à l'angle de l'Irak; devant la gouttière d'or qui, pour servir à l'écoulement des eaux de la pluie, est placée sur le haut du sanctuaire; à l'angle de Syrie; à celui de l'Yémen, et reviennent à la pierre noire. Cette tournée se renouvelle sept fois; trois fois en se balançant sur chaque pied et en sautillant, et quatre fois très-lentement. Les pélerins vont ensuite à Safa et à Merva, jettent des pierres dans la vallée de Mina, et sacrifient des victimes.

Avant de quitter la ville sainte, ils boi-

(1) Ils ne couvrent que les talons et les doigts des pieds.

(2) Mohammed prétendait que cette pierre renfermait les paroles prononcées par les anges. Lors de la création du monde, Allah leur ayant dit: « Ne suis-je pas votre Dieu? — Oui, vous l'êtes, » répondirent-ils.

Cette pierre est, pour ainsi dire, l'acte de foi des esprits célestes; c'est un des rubis du paradis envoyé pour, au dernier jour, rendre témoignage de ceux qui l'auront touchée avec sincérité. Elle est placée à hauteur d'homme, à l'un des angles du temple: Gabriel la prit sur une montagne pour la donner à Abraham; elle fut mutilée sous Ahmed IV, par un pélerin qui paya de sa vie un pareil sacrilége.

vent de l'eau du puits de Zemzem, dont ils remplissent un vase pour en porter à leurs parens et à leurs amis.

S'il est prouvé que l'on n'a pas assez de santé pour entreprendre le voyage de la Mecque, on se fait remplacer : ces pélerins mandataires sont nommés par un mourant ou par les héritiers d'un mort, pour attirer sur l'ame du défunt les profits d'une action aussi sainte. Ces pélerins ont droit aux frais de voyage, mais ils ne peuvent rien demander pour eux : la dépense du sacrifice est à leur charge ; c'est un acte de remercîment envers Dieu, qui leur a procuré la vue de son temple saint.

Le pays qui avoisine la Mecque est regardé comme sacré, particulièrement l'endroit où les anges déposèrent le corps d'Adem, et celui où Gabriel apporta au chef de l'Islamisme les premiers versets du Coran (1).

La cité qui renferme le Kéabé est bien supérieure à Médine, quoique cette dernière soit le lieu de sépulture du prophète,

(1) Voici l'origine du Kéabé, ou sanctuaire de la Mecque :

Abraham, pour complaire à Sara, emmena Agar et son fils Ismaïl en Arabie. Arrivés au lieu où depuis l'on construisit le temple, l'eau manqua. Le père, au désespoir, courut entre Safa et Merva pour tâcher de découvrir une source ; n'en ayant pas trouvé, il abandonna les pauvres créatures à la garde d'Allah. L'Éternel, touché de la vive douleur de la mère, envoya vers elle l'ange Gabriel ; cet être céleste frappa de ses ailes l'endroit nommé Zemzem, et en fit jaillir cette eau si vénérée chez les Musulmans. Peu de jours après, Méghass-ibn-Amr, descendant de Héber, se rendait en Syrie à la tête de ses gens ; il approcha du lieu où était la femme esclave ; celle-ci lui apprit le miracle opéré en sa faveur, ce qui le décida à se fixer dans cette terre favorisée du ciel, et plus tard, Ismaïl épousa la fille du monarque.

Abraham, désirant revoir son fils, revint à Zemzem où il l'avait quitté ; ne le trouvant pas, il s'adressa à sa belle-fille, qui le reçut fort mal. Avant de s'en retourner, il la pria de dire à son mari qu'il devait *changer le seuil de sa porte*. Ces paroles énigmatiques furent comprises par le fils d'Abraham : c'est pourquoi il répudia sa femme et en prit une autre. Abraham revint ; la nouvelle épouse le reçut avec respect, elle le fit asseoir sur la pierre que l'on voit à la station d'Abraham, et qui lui servit pour la construction du Kéabé, qu'il éleva à l'endroit où les anges avaient apporté une tente à Adem et à Hawa. *Kéabé* ou *Kéab*, signifie *base*, *lieu*, *fond*. On l'appelle quelquefois maison vénérée, maison de prospérité, maison sacrée.

Aussitôt après sa construction, il fut confié à la garde d'Ismaïl ; Gabriel lui enseigna, ainsi qu'à Abraham, les cérémonies auxquelles les pélerins seraient soumis. C'est de Caïdar, fils aîné d'Ismaïl, que descendait Fihr-Coureïsch, souche de la maison du prophète. Coussa, membre de cette famille, acheta les clefs du Kéabé, du roi Ebu-Ghabschan, moyennant une outre de vin ; il l'entoura d'une enceinte et d'un vaste temple ; et sa postérité devint riche et puissante, jusques à Abdul-Muttalib, qui, dépouillé de ses dignités, conserva cependant la garde du sanctuaire. Un vœu l'ayant obligé à sacrifier un de ses fils, le sort tomba sur Abdallah ; la tribu des Coureïschs s'opposa à la mort du jeune homme, et la victime fut remplacée par l'immolation de cent chameaux. Ce même Abdallah épousa Éminé, qui le rendit père de Mohammed.

Un incendie ayant dévoré le Kéabé, on en reconstruisit un autre avec les matériaux que contenait un navire naufragé sur la côte de Djidda ; deux architectes, l'un cophte et l'autre grec, présidèrent à ces travaux ; ils eurent pour ouvriers les plus nobles de la nation : Mohammed avait alors trente-cinq ans ; ce fut lui qui fit poser la pierre noire, voici à quelle occasion. Les tribus se disputaient l'honneur de la placer, on décida que ce différend serait jugé par le premier citoyen qui se présenterait à la porte de Safa. Tous acceptèrent cette proposition, et bientôt on vit paraître Mohammed, qui trancha la difficulté en plaçant l'objet vénéré sur un manteau qu'il fit porter par les chefs des différentes hordes arabes.

Le temple que Coussa construisit éprouva aussi plusieurs désastres : brûlé en 802 de l'hégire, il fut reconstruit par Émir-Beïk-Tahhir ; cent cinquante ans après il tombait en ruines. L'édifice qui le remplace fut achevé sous Mourad III,

ce qui l'a fait surnommer *l'illuminée*. Mohammed était trop bon politique pour ôter la prééminence à la cité révérée par les Arabes; il fit donc taire tous ses ressentimens contre les Mecquois et leur laissa les priviléges dont ils jouissaient avant lui. Toutefois, ne pouvant oublier ce qu'il devait à Médine, il voulut y être enterré. Son tombeau, appelé le *Jardin de pureté*, s'élève sur l'emplacement qu'occupait la maison d'Aïsché sa femme favorite : ce tombeau est en pierre et se trouve au milieu d'un temple ; comme le Kéabé, il est couvert d'un voile où sont brodés des passages du Coran.

La Mecque et Médine ne sont point les seuls endroits révérés des Musulmans : Jérusalem est aussi une ville sainte à cause de son temple et du sépulcre de Jésus-Christ, qu'ils considèrent comme le plus grand prophète après Mohammed.

Mme Stéphanie Arnould.

Littérature Française.

REVUE LITTÉRAIRE.

Leçons et modèles de littérature française. Les poètes; par M. Tissot, de l'Académie française.

L'histoire d'une langue dévoile en partie celle des destinées du peuple qui la parle. Ainsi la langue française est un monument des diverses conquêtes subies par nos ancêtres, puisqu'elle s'est formée du latin et des mots empruntés aux différens idiomes des peuples germaniques qui, au cinquième siècle de l'ère chrétienne, chassèrent les Romains des riches provinces des Gaules.

Depuis la conquête de Jules César, le latin fut seul enseigné dans les écoles gauloises; il fut en usage pour les prêtres, les administrateurs, les juges; la langue celtique disparut avec les druides et les bardes. Les poèmes et les chants nationaux, qui étaient en grand nombre, se perdirent aussi, et furent remplacés par la littérature latine.

Après l'expulsion des premiers vainqueurs, le latin demeura, mais ce n'était plus le parler sonore et harmonieux de Cicéron; les Gaulois l'avaient déjà altéré par une mauvaise prononciation et des terminaisons prises dans le vieil élément celtique. Les hommes du nord y ajoutèrent l'article et les verbes auxiliaires, deux caractères distinctifs de leurs idiomes rudes et pauvres. De ce mélange naquit le *roman rustique* qui se parla généralement, car les vainqueurs oublièrent leur langue maternelle et adoptèrent, en la corrompant, celle des vaincus plus civilisés qu'eux.

Charlemagne, ce beau météore qui répandit une lueur passagère sur des siècles de barbarie, tenta une réforme grammaticale et littéraire; diverses poésies et des chants guerriers furent composés en romain rustique.

Malheureusement, il ne nous reste aucun vestige de ces compositions, toutes sont perdues, même la chanson de Roland, dont la traduction se chantait encore à la bataille de Poitiers.

Au neuvième siècle commencèrent les invasions des Normands. Pendant cinquante ans, ces peuples dévastèrent la France depuis la Loire jusqu'à la Moselle, et finirent par s'établir dans la riche province de Neustrie, à laquelle ils donnèrent le nom de Normandie. De leur contact avec les habitans des contrées qu'ils parcouraient surgissent de nouvelles modifications dans le langage; de là, selon M. Tissot, la séparation des idiomes du nord et du midi, de la langue d'*oc* et de la langue d'*oïl* : elles luttèrent quelque temps; mais la conquête, cette grande grammairienne, fit prévaloir l'idiome du nord. D'abord les belliqueux chevaliers normands l'imposèrent à l'Angleterre, à la Suisse, à la Grèce. Ce fut en langue d'oïl, autrement nommée roman

mulien, que furent rédigées les assises ou constitutions du royaume de Jérusalem. Plus tard la croisade contre les Albigeois et la réunion du comté de Provence à la couronne de France abaissèrent tout-à-fait la langue d'oc et sa poésie.

Les peuples du midi, moins tourmentés que ceux du nord par les guerres intestines et les invasions qui troublèrent les deux premières dynasties des rois francs, avaient conservé presque intactes les institutions municipales de l'ancienne Rome, ainsi que ses codes. Au lieu de ces débordemens de barbares, qui du Rhin à l'Océan anéantissaient les arts et l'industrie en deçà de la Loire, la Provence et le Languedoc recevaient les reflets de la civilisation orientale que les Arabes avaient apportée en Espagne : tout florissait sous leur beau ciel, et les lettres s'éveillèrent des premières.

Ce fut dans le petit royaume d'Arles que naquit la *gaye science*. Elle était pratiquée par des hommes de toutes les classes, qui, sous le nom de troubadours, allaient de château en château chanter les exploits des guerriers, les miracles des saints et la beauté des dames. Ces poètes marchaient suivis du même train que les chevaliers ; ils avaient pour écuyers des jongleurs, dont l'emploi était de jouer des instrumens et de divertir l'assemblée par des tours d'adresse. S'il faut en croire quelques esprits chagrins et sans doute jaloux des succès des poètes, les jongleurs quittaient rarement un logis les mains vides, et rarement aussi la décence présidait à leurs jeux.

Les comtes de Provence établirent des joûtes et des tournois d'esprit, afin de donner plus d'éclat à la poésie, dont les seigneurs et les dames raffolaient, et la *gaye science* devint en si grand honneur par toute l'Europe, que Frédéric Barberousse, Richard-Cœur-de-Lion et plusieurs autres princes, se firent gloire du titre de troubadour.

On a cru long-temps que la rime était due à la littérature provençale, qui elle-même l'aurait reçue des Arabes ; mais ce n'est pas le sentiment de M. Tissot. Il s'appuie sur de nombreux et honorables témoignages, et restitue la rime aux poètes de l'antiquité.

On doit aux troubadours : *la chanson*, *le sonnet*, *la ballade*, *le tenson*, espèce de lutte ou combat poétique entre deux troubadours, *la nouvelle*, ou conte badin, enfin le *sirvente* souvent consacré à la satire, très-peu mesurée, des mœurs de la noblesse et du clergé. Les chantres du nord prirent le nom de trouvères ; ils s'exercèrent particulièrement dans un genre commun aux langues d'oc et d'oïl : les *fabliaux*, longs récits qui tiennent de la chronique et du poème : leurs productions en ce genre furent appelées *romans* : les premiers datent du XIe siècle.

Ce furent aussi les poètes de la langue d'oïl qui créèrent le vers de douze syllabes. *Lambert Licars* et *Alexandre de Paris* l'employèrent les premiers dans leur poème d'*Alexandre-le-Grand*, comme plus pompeux et plus digne du héros, que le vers de huit syllabes usité jusqu'alors pour les récits. De là vient le nom d'*alexandrin* donné à ce vers, et l'usage de le consacrer aux poésies d'un genre élevé.

La *fable*, ou *apologue*, complète l'énumération des formes poétiques employées avant la renaissance des lettres classiques. Les troubadours et les trouvères sont étrangers à la création du théâtre en France. Les premiers *mystères* ont été représentés par de pieux pélerins ; ensuite les écoliers des universités et les clercs de la basoche montèrent tour à tour sur les tréteaux ; mais ces premiers essais furent tellement informes, qu'ils n'ont pris place dans aucune poétique.

Les poètes de la langue d'oïl ne possèdent pas le sentiment de l'harmonie au même degré que ceux de la langue d'oc ; ils se font surtout remarquer par de la naïveté et une sorte de *finesse balourde*, caractère national chez les habitans de l'Ile-de-Fran-

es, les Normands, les Picards, et les Champenois, avant que la civilisation ait effacé ces nuances diverses. Malheureusement, les trouvères, de même que les auteurs latins, ont trop souvent négligé la décence de l'expression : décence si recherchée de nos jours.

Les premières poésies données pour exemple par M. Tissot remontent au douzième siècle, et le premier poète est ce fameux sire de Coucy, qui mourut en combattant les infidèles. Je vous donnerai, pour sa notice, les quatre vers qui commencent la longue complainte du bon Moncrif, sur les malheurs de ce paladin :

Hélas ! qui pourra jamais croire
L'amour de Raoul de Coucy ?
Hélas ! qui ne plaindra l'histoire
De Gabrielle de Vergy ?

Votre mémoire achèvera le récit. Vous savez à présent que le poète chevalier qui écrivit les vers que je vais transcrire, est le même dont le cœur fut servi comme un repas à celle qu'il aimait. Le langage du brave Coucy pourra vous paraître curieux; mais la traduction vous montrera que ses pensées étaient celles des poètes de tous les temps. Il n'est vraiment pas surprenant que l'on commence à se lasser de fadeurs répétées pendant *sept cents ans consécutifs*.

Toz jors m'est plus s'amorz fresche et novele,
Quant recors à loisir,
Ses euls, son vis qui de joie sautele,
Son aler, son venir,
Son biau parler et son gent maintenir,
Son dous regart qui vient d'une estencele,
Mon cuer en moi ferir,
Sanz doute de perir ;
Et, quand je plus plaing et souspir,
Plus sui joianz quant plus m'aïr.

Traduction.

« L'amour de ma dame m'est toujours » plus frais et plus nouveau, quand je me » rappelle à loisir ses yeux, son visage » qui pétille de joie, son aller, son venir, » son beau parler et son gentil maintien, » son doux regard, qui, d'une étincelle, » vient me frapper au cœur, sans crainte de » le faire périr ; et lorsque je me plains et » que je soupire le plus, lorsque je me » courrouce davantage, c'est alors que je » suis le plus joyeux. »

Le treizième siècle nous présente entre autres pièces citées, un fragment d'un roman allégorique de Perrot de Saint-Cloud, *la naissance des animaux*, dont le sujet est une querelle entre le loup et le renard. Ce fragment donnera une idée de cette bonhomie narquoise dont je parlais il n'y a qu'un instant.

Seignor, oï avez maint conte
Que maint contères vos a conte,
Comment Pâris ravit Hélayne,
Les max qu'il en ot et la paine.

....

Mais onques n'oïstes la guere
Qui tant fu dure de grant fin
Entre Renart et Ysengrin,
Qui moult dura et moult fu dure.
Ces deus barons, ce est la pure,
Onques ne s'entr'amèrent jor ;
Mainte mellée et maint estor
Ot entr'aus deus, ce est la voire :
Dès or commencerai l'estoire
Et de la noise et del content.
Or orrez le commencement
Par qoi et par quel mesestance
Fu entre eus deus la deffiance.
Or oez si ne vos anuit,
Je vos conteré par déduit
Conment ils vindrent en avant,
Si con je l'ai trové lisant.

Traduction.

« Seigneurs, vous avez ouï maint conte » raconté par maint conteur ; savoir : comment Pâris ravit Hélène ; les maux et la » peine qu'il en eut.

....

» Mais vous n'avez jamais entendu raconter la guerre qui fut si cruelle et dont » on désespérait de voir la fin, entre Renard et Ysangrin (le loup), guerre qui » dura long-temps et fut dure. Ces deux » barons, c'est la vérité, ne s'aimèrent jamais. Il y eut entre eux mainte mêlée et

» maint combat. Je vais donc dès à présent » commencer l'histoire de leur querelle et » discussion. D'abord vous entendrez comment, et par quelle circonstance, il y eut » entre eux une rivalité. Écoutez donc, et » je vous conterai tout au long, si cela ne » vous ennuie pas, comment ils vinrent au » monde, ainsi que je l'ai trouvé en li- » sant ».

La traduction n'est déjà presque plus nécessaire aux vers de Perrot de Saint-Cloud. Ce roman du Renard eut un tel succès, qu'il eut des continuateurs, entre autres Richard-Cœur-de-Lion. Le poète du bord de la Seine se montre peu bienveillant pour les femmes, dans le récit de la naissance des animaux annoncés par les vers que je viens de citer. Toutes les fois qu'Adam frappe la mer de la baguette que Dieu lui a donnée, il sort de dessous les flots un animal doux et utile; mais qu'Ève frappe à son tour, il ne vient que des bêtes féroces et nuisibles.

Si, renonçant à suivre M. Tissot de poète en poète, de siècle en siècle, nous franchissons de Perrot de Saint-Cloud à Clément Marot, nous trouvons, au milieu du seizième siècle, la langue française presque formée. Du précurseur de Malherbe au puriste Boileau, il n'y a que quelques tournures, quelques mots de différence.

François et lui vinrent droit de la rive
De Loire à Seine, afin de Paris voir;
Et avec eux guerre mènent captive,
Qui a discord les voulait émouvoir.
L'un, pour au fait de ses pays pourvoir,
Passe par ci, sans peur ni défiance;
L'autre, de cœur trop haut pour décevoir,
Lui donne loi de commander en France:
Si, que l'on est en dispute et doutance,
Qui a le plus de haut los mérité,
Ou de César la grande confiance,
Ou de François la grand'fidélité.

Mais à mesure que la langue s'épurait, la poésie nationale, dont le mauvais goût et l'ignorance avaient abusé, disparaissait devant les études classiques. Les beaux esprits du dix-septième siècle ne s'appliquèrent pas à tourner vers le vrai beau la poésie fille des trouvères: épris du grandiose de l'antiquité, ils calquèrent leurs œuvres sur elle, et déclarèrent que la mythologie, les passions, les gestes des Grecs ou des Romains, étaient seuls dignes de figurer dans des vers; et de même que, sur nos monumens, les sculpteurs d'alors n'osèrent représenter Louis XIV qu'en Hercule ou en César, si un poète avait une action contemporaine, il la revêtissait de formes homériques, pindariques, ou tout au moins s'appuyait-il sur Horace ou Virgile.

Les grands maîtres qui ont agi de la sorte ont-ils eu tort ou raison? C'est la grande question qui se débat entre les classiques et les romantiques; question oiseuse : la dispute a-t-elle jamais servi à rien ! L'imitation des anciens nous a valu des chefs-d'œuvre qui ont fait de la langue française une langue européenne : que l'on retourne aussi glorieusement vers les muses wallonnes, et l'univers applaudira.

Mme Alida de Savignac.

Littérature Étrangère.

—

Charles Cotton, poète anglais, naquit en 1630 d'une bonne famille du comté de Stafford, et se distingua particulièrement dans le genre burlesque; il mourut à Westminster, à cinquante-sept ans, dans un état assez misérable, après avoir été tourmenté les dernières années de sa vie par une foule de créanciers, de procureurs et de sergens, « ennemis plus redoutables, dit-il, dans un de ses poèmes, que les Goths et les Vandales. » Il eût pu, cependant, avec un peu moins de penchant à la plaisanterie, passer les dernières années de sa vie dans l'aisance, du moins si l'on en croit l'anecdote suivante : « Sa grand'mère, qui vivait à Peath, dans le Derbyshire, avait fait

un testament, où elle lui léguait un bien de 4 ou 500 livres sterling de revenu par an; mais le poète s'étant permis, dans son *Virgile travesti*, de se moquer d'une espèce de vertugadin qu'elle portait habituellement, la vieille dame en fut tellement irritée, qu'elle révoqua son testament et laissa tout son bien à un étranger. »

FRAGMENT ANGLAIS.

TO SOME CHILDREN LISTENING TO A LARK.

See the lark prunes his active wings,
Rises to heaven, and sours, and sings;
His morning hymns, his mid-day lays,
Are one continued song of praise:
He speaks his maker all he can,
And shames the silent tongue of man.

When the declining orb of light
Reminds him of approaching night,
His warbling vespers swell his breast,
And as he sings he sinks to rest.

Shall birds instructive lessons teach,
And we be deaf to what they preach?

No, ye dear nestlings of my heart,
Go, act the wiser songster's part:
Spurn your warm couch at early down,
And with your God begin the morn:
To him your grateful tribute pay
Thro' every period of the day;
To him your evening songs direct;
His eye shall watch, his arm protect.
Thro' darkness reigns, he's with you still;
Then sleep, my babes, and fear no ill.

COTTON.

A DES ENFANS ÉCOUTANT UNE ALOUETTE.

Voyez l'alouette élaguer ses ailes actives,
elle prend son vol, s'élève au ciel et chante;
ses hymnes du matin, ses chansons du milieu du jour, sont de continuels chants de louange:
elle dit à son créateur tout ce qu'elle sait dire,
et fait honte à la langue silencieuse de l'homme.

Lorsque l'astre de la lumière, en déclinant,
lui rappelle que la nuit approche,
la poitrine gonflée de ses prières du soir,
elle chante, et, en chantant, s'endort.

Les oiseaux nous donneraient-ils d'instructives leçons; et serions-nous sourds à leurs enseignemens?

Non, chers petits oiseaux de mon ame,
vous ferez votre partie avec ce sage chanteur.
Sortez au point du jour de votre lit bien chaud,
et avec Dieu commencez la journée;
payez-lui votre tribut de reconnaissance
à chaque période du jour;
adressez-lui vos chants du soir: son œil vous veillera, son bras vous protégera. A travers le règne de la nuit, il sera près de vous; alors dormez, mes petits enfans, ne craignez aucun mal.

Mlle F. R.



Les Derniers Caraïbes.

Yvonette était fille d'un pilote lamaneur de Saint-Nazaire, mort quand, encore en bas âge, elle était dans le même berceau que son frère Yves. Rénée, leur mère, était donc restée ici-bas le seul être qui fût leur appui et qui les aimât. Du matin au soir, que le temps fût beau ou que la tempête grondât, elle était à la pêche pour les nourrir; nulle fatigue ne la rebutait: les veilles les plus longues, les plus rudes travaux, rien ne la fatiguait; rien n'épuisait la source intarissable de son amour maternel... disons bien vite que, de ses soins dévoués, elle ne fut point payée par l'ingratitude, comme il arrive souvent, hélas! et dès qu'Yves, dès qu'Yvonette purent venir à l'aide de leur mère et la soulager, ils le firent avec un dévouement bien mérité.

La vie de Rénée, au milieu de toutes les peines du corps, avait donc la paix et le bonheur de l'ame; et elle était bien heureuse, quand se répandirent sur les côtes de Bretagne les premiers bruits de la guerre avec l'Angleterre en 1778. Yves avait alors dix-sept ans: il était grand, robuste, habitué à la mer par l'état de pêcheur qu'il pratiquait depuis l'enfance, et comme il était porté sur les rôles de la marine, rien ne put empêcher qu'il fût enlevé un triste matin à sa mère et à sa sœur.

Yvonette et Rénée l'aimaient avec une tendresse égale, et cette catastrophe imprévue leur porta au cœur un coup fatal. Yvonette, douée de la force de ses dix-huit ans épanouis à l'air vivifiant de la mer, y résista, mais la pauvre mère Rénée ne put tenir tête à cet orage, après avoir fait face à tant d'autres! elle alla toujours en déclinant: aucune nouvelle d'Yves ne venait relever son courage, et, désespérant de le revoir jamais, ou même d'en entendre parler en ce monde, elle mourait de chagrin.

Une circonstance la releva pour quelques jours cependant: l'évêque de Nantes étant à cette époque en visite diocésaine à Saint-Nazaire, elle put obtenir qu'il bénît, au nom de son fils Yves, la croix d'or que lui avait léguée sa mère. Cette croix d'or, sur sa poitrine épuisée, sembla y ramener la vie... pauvre lampe mourante! le vénérable pasteur y avait versé un peu d'huile pure: la bénédiction qui devait protéger les jours d'Yves... et la lampe se ranimait, et Rénée espérait revivre... mais l'huile sainte s'épuisa dans de vains momens d'espoir, et Rénée mourut en recommandant à Yvonette de remettre à son frère ou de lui faire parvenir, s'il vivait encore, cette croix d'or que sa mère avait fait bénir presque à son dernier soupir.

Le lendemain même de cette perte irréparable, Yvonette apprit d'un matelot, arrivé de la Martinique, qu'il y avait vu Yves, prisonnier de guerre et attaché à une habitation de l'île. La malheureuse fut frappée par deux chagrins si violens: Rénée morte, qui pouvait retenir Yvonette en Bretagne, quand elle avait à accomplir le dernier vœu de sa mère, en remettant à son frère la croix d'or? et puis revoir Yves qu'elle aimait tant! c'était un bonheur qui pouvait seul la consoler.

Il y avait, en ce moment, dans le port un navire, la *Belle-Blanche*, qui était sur le point d'appareiller pour la Martinique. Elle voulut s'y embarquer sur-le-champ sans réflexion, sans hésiter; mais comment payer son passage? en se mettant au service de la femme d'un des passagers: elle fut agréée, et le navire mit à la voile. Qui ne connaît, par l'imagination aidée de mille et mille récits, les vicissitudes, les alternatives, les bons et les mauvais jours d'un

voyage en mer, et les beaux levers de soleil sur l'océan calme, et la lune flottant sur les ondes doucement soulevées? Comment peindre en couleurs nouvelles un orage ou un beau ciel?

De jour en jour Yvonette se plaisait davantage avec sa maîtresse, Mme de Coëtéas, qui, tous les soirs, à la fin de brûlantes journées, aimait à causer avec elle du pays qu'elles quittaient, à l'entendre raconter avec tendresse le malheur qui l'en éloignait, et la joie qu'elle ressentait dans l'espoir de retrouver Yves : elle était impatiente d'arriver : « Donnez aux voiles un vent favorable, ô mon Dieu! » c'était là toute sa prière pendant un calme qui la surprit à cent lieues seulement de la Martinique. Le brick se traînait sur la mer immobile et sous les voiles dégonflées ; les matelots et les passagers prenaient leur parti, et attendaient, sachant bien que le calme ne serait pas éternel; mais Yvonette était impatiente et passionnée comme l'attente,.. il lui semblait qu'elle ne retrouverait plus Yves, son bon frère Yves.

Cependant le calme cessa quand Dieu le voulut, et le vaisseau fut plus rapide que jamais. De quels battemens de cœur Yvonette accueillit les premières senteurs dont les Antilles remplissent les brises : l'odeur de vanille, l'oranger, le citronnier, le jasmin composaient une essence exquise de tous les parfums, et puis Yves qui était au pays d'où venait cet air embaumé! Comme elle salua les premières herbes que les lames apportaient en jouant sur les flancs du navire : Colomb n'eut pas plus de joie en voyant ces présages de la terre prochaine.

La *Belle-Blanche* aborda enfin, au commencement d'une matinée de septembre, à Saint-Pierre, où M. de Coëtéas avait une maison somptueuse. Yvonette prit des informations sur Yves, dans la ville et dans tous les environs; mais aucune n'était satisfaisante : elle désespérait, quand Mme de Coëtéas et sa famille se rendirent à l'habitation de Carbet, au centre des plus riches plantations de l'île. Elle y apprit que son frère se trouvait dans ces parages, et obtint sur-le-champ qu'un nègre irait lui porter une lettre pour lui faire savoir qu'elle était désormais près de lui. L'habitation de M. de Coëtéas était très-considérable; suivant l'usage que la nécessité a établi, sa maison avait été construite sur le penchant d'un morne afin que les torrens qui tombent des hautes montagnes ne puissent lui apporter aucun dommage. Cette maison était peinte d'un blanc éblouissant et faisait un admirable effet au milieu de toutes les nuances de vert dont elle se trouvait entourée. Au-dessus d'elle, comme un dais, s'élevaient d'abord les hautes montagnes couvertes de forêts épaisses; plus bas, étaient le beau vert naissant du tabac, le jaune pâle des cannes à sucre en maturité et le vert brun des gingembres et des patates; au-dessous enfin descendaient successivement des allées de citronniers, de grenadiers et d'orangers, qui conduisaient à l'habitation et aux plantations environnantes; des fenêtres l'on avait une délicieuse vue : de beaux vallons plantés de cannes, de gingembre et de café, et plus loin, la mer. Yvonette ne voyait dans toutes ces beautés de la nature que le point où Yves était, et d'où elle attendait en vain une réponse. Une maladie contagieuse dévastait l'île en ce moment; Yves en avait été atteint, il en mourait peut-être! du moins elle devait le supposer, car le porteur de la lettre qu'elle avait adressée à Yves ne revenait point; il s'était fixé dans les montagnes se faisant, comme on dit, *marron*. Un autre émissaire fut envoyé, et prit le même parti. Enfin elle ne pouvait plus attendre, et elle interrogea avec tellement d'instances, qu'il fallut bien lui indiquer le chemin de l'habitation sur laquelle se trouvait son frère, et qui dépendait de la partie de la colonie appelé la Cabesterre. « Prenez garde, ma chère Yvonette, lui dit alors Mme de Coë-

téas, quand elle la vit disposée à se jeter en désespérée de ce côté de la colonie, attendez patiemment, et ne tentez point les périls qui défendent en foule l'abord de ce pays. Songez qu'il faut, pour y arriver, traverser les hautes montagnes qui bornent l'horizon. » Mais quel obstacle pouvait l'arrêter devant l'espérance de retrouver Yves, son frère, qui était désormais toute sa famille! La fatigue? elle n'y pensait pas! la crainte de mourir de faim et de soif dans ces hauts mornes? mais l'on y trouve mille fruits rafraîchissans, mille racines nourrissantes... Rien ne peut la retenir, la tendre insensée!.. elle s'échappe, malgré la surveillance de Mme de Coëtéas, et se dirigeait alors vers le pays où, devant les persécutions des Européens, se réfugièrent les malheureux Caraïbes. Ce n'est que dans ces montagnes presque inaccessibles qu'ils se crurent en pleine sûreté. Leur race avait peu à peu décru, et quelques familles seulement survivaient, irréconciliablement ennemies des Français dont elles venaient fréquemment la nuit dévaster les habitations.

Yvonette était déjà au pied des montagnes, et s'enfonçait sans effroi sous l'épais ombrage des courbaris et des énormes figuiers de l'Inde. Que lui importaient le parfum des bois de rose et de la vanille, et les bruits harmonieux des insectes battant des ailes dans les rayons du soleil couchant qui sillonnaient de rose cette verdoyante obscurité? un espoir plus beau que toute cette beauté, c'était celui de revoir Yves et d'embrasser en lui son enfance, son pays, et sa bonne mère!

La nuit approchait et Yvonette était déjà très-loin de l'habitation. Mme de Coëtéas, qui l'attendait le soir même, ne la voyant point revenir, envoya de côté et d'autre pour la chercher; mais on ne put la découvrir et des nègres eurent ordre de veiller toute la nuit aux abords de l'habitation avec des flambeaux pour guider la jeune fille, si elle était égarée.

Pendant qu'on l'attendait ainsi, voilà ce qui se passait pour elle dans les montagnes. Elle était arrivée sur un plateau élevé dominé encore par d'autres hauts rochers qui semblaient inaccessibles, et, au milieu d'eux, se creusait un profond précipice où se dressaient des rocs aigus. Un long rayon du soleil couchant éclairait l'abîme, et montrait des groupes effroyables de serpens qui jouaient, se dressaient et s'entortillaient en sifflant. Elle contemplait avec une curiosité mêlée d'épouvante ce précipice rempli de reptiles, et se rappelait alors qu'un vieux matelot les lui avait décrits comme ayant au milieu d'eux un énorme serpent qui portait sur sa tête un escarboucle par laquelle toutes les montagnes étaient éclairées quand venait la nuit. La nuit était venue alors, et tout-à-coup une grande lueur couvrit les rochers et les feuillages. Ce n'était point l'escarboucle du serpent, mais la torche que tenait un nègre marron. Elle voulut fuir. Il l'arrêta par le bras, et saisit, en terrassant Yvonette, la croix d'or bénie, la croix destinée à Yves.

— Ma croix d'or! ma croix d'or! s'écria-t-elle, se relevant et courant sur les pas du nègre; je vous en prie! je vous en prie! la croix de ma pauvre mère! elle allait atteindre le nègre, et tendait le bras pour l'arrêter... Qui doute de sa force dans les momens d'exaltation comme ceux où se trouvait la pauvre fille?.. une autre torche apparut au détour d'un étroit vallon : il était temps! car le nègre se voyant atteint se retournait et menaçait Yvonette... Tout-à-coup il s'arrêta, la laissa aller et disparut en prononçant avec effroi : « Alamoulou! Alamoulou!

Yvonette entendit ce cri, pensa que c'était un mot d'ordre, un signal, et frémit quand elle se sentit soulever doucement de terre... ce n'était plus le nègre marron, c'était, cette fois, un jeune Caraïbe, il s'appelait Alamoulou, le *panache de Dieu*, parce qu'il naquit à l'heure où un bel arc-

en-ciel s'arrondissait et flottait sur l'horizon comme un bouquet de longues plumes de toutes couleurs. Nous qui adorons Dieu au milieu de sa cour de saints et de saintes, nous mettons l'enfant sous le patronage d'une de ces puissances célestes ; les Caraïbes qui adorent Dieu dans la nature et ses beautés, le placent sous l'invocation des phénomènes qui resplendissent sur son berceau. Le ciel, ainsi magnifique quand Alamoulou vint au monde, versa sur lui toutes les beautés : celles du corps, celles de l'ame ; ses longs cheveux noirs pendaient en tresses sur ses épaules et sur son cou, orné de dents d'agouti, de tigre et de chat sauvage, qui brillaient comme des perles rares, sur sa peau basanée teinte de roucou ; une écharpe et une ceinture de plumes artistement tissues lui couvraient une partie de la poitrine et le corps jusqu'aux genoux ; il était brave aussi, et bon comme l'arc-en-ciel, son patron, qui présage la fin de la tempête; une violente fureur semblait pourtant l'agiter pendant qu'il tenait Yvonette sous son robuste bras droit et la torche dans sa main gauche, il gravissait lestement les défilés escarpés :

— Zombao! murmurait-il en grinçant des dents ; ô Zombao ! Yvonette était au comble de la terreur : rien n'est terrifiant, en effet, comme de se voir en la puissance d'un être qui ne vous entend pas, qui ne vous comprend pas, qu'on ne peut prier, qui ne peut vous exaucer... c'est horrible! Alamoulou était loin cependant de préparer quelque mauvais sort à Yvonette. La famille de Zombao et celle d'Alamoulou, toutes deux réfugiées dans les montagnes, étaient mortellement ennemies, et cette haine datait d'un siècle; elle passait de génération en génération avec l'héritage, avec le sang, et dans quelques jours Alamoulou et Zombao, ce nègre qui allait mettre à mort Yvonette, devaient se livrer à leur tour le combat héréditaire : voilà pourquoi la victime de Zombao devenait la protégée d'Alamoulou.

Yvonette, se sentant ainsi emportée par un bras irrésistible, resta muette d'épouvante ; enfin elle sentit la voix lui revenir, et voulut prier, implorer Alamoulou.... vaines paroles ! il n'avait jamais vu la plaine et ignorait son langage. Elle se résigna alors, et marcha long-temps encore à son côté ; enfin il lui frappa le bras doucement, en lui montrant une lumière sur un tertre assez élevé.

C'était la cabane de la famille d'Alamoulou.

Cette tente, faite de cannes et de roseaux, était divisée en deux chambres par des nattes de jonc, et aux branches entrelacées formant le plancher, pendaient de ces lianes qui verdoient et fleurissent partout où on les attache; au milieu de la plus grande chambre étaient accroupis deux vieillards, un homme et une femme, et autour d'eux, des enfans de tous les âges. Quand le vieux Caraïbe vit entrer Yvonette, il eut un mouvement de colère, et lança à son petit-fils un regard d'indignation : c'est qu'il avait presque cent ans, et que, dans sa jeunesse, après avoir eu avec les Européens des relations d'amitié, il lui avait fallu soutenir contre eux une guerre cruelle ; depuis, il les abhorrait ; mais Alamoulou lui dit quelques mots, et le vieillard fit un doux sourire en montrant Yvonette, puis il murmura avec colère : — Zombao ! Zombao !

Cette haine plus vivace et plus intime encore qu'il entretenait contre le nègre, étouffa l'inimitié que lui inspiraient les Européens : « *Enboueckra*, dit-il à Yvonette en lui montrant un hamac suspendu au toit de la chambre voisine, où couchaient la vieille femme et ses filles, et voyant qu'elle ne comprenait pas : — Voilà ton lit, lui répéta-t-il en français. Quel bonheur ce fut pour elle ! puis on lui apporta sur des feuilles de bananier le manioc et le vin de maïs; elle eut presque de la joie de trouver quelqu'un qui pût la comprendre, et le vieux Caraïbe lui promit de la faire conduire vers l'habitation qu'elle nomma, et

où se trouvait Yves, comme on le lui avait bien assuré. Elle raconta au vieillard comment elle avait été attaquée dans la montagne, tandis qu'elle allait à la recherche de son frère, et comment on lui avait pris sa croix d'or. Le Caraïbe calma la douleur à laquelle il la voyait livrée, et lui assura que sa croix d'or lui serait rendue. Après cet entretien, elle passa la nuit plus paisiblement que n'eussent pu le laisser espérer les agitations du jour, au milieu de ces sauvages. Dès l'aube, Alamoulou était dehors, les femmes paraissaient très-occupées à préparer le cassave, le couscoussou et le vin de cantres. Le soir il devait y avoir grande solennité : danse, repas, et guerre aussi, car le vieillard polissait avec soin un arc, des flèches et le bouton de bois de fer, cette massive épée dont les Caraïbes s'escriment avec une grande adresse. Yvonette voyait avec intérêt tous les préparatifs de combat, depuis que le vieillard lui avait assuré de nouveau que cette croix, que Zombao lui avait enlevée, serait reprise et lui serait rapportée par Alamoulou; elle ne pouvait donc pas songer à chercher Yves sans ce saint talisman de sa mère.

La nuit arrivée, les autres familles caraïbes vinrent se joindre à celle d'Alamoulou; il y eut danse dans la cabane et devant la maison au son des tambourins, faits d'un arbre creusé, et de calebasses qui marquaient la mesure : c'était une suite de postures grotesques, gracieuses ou guerrières, mais guerrières surtout ! car il s'agissait de combat.

Le ouicou, le couscoussou et les autres breuvages enivrans avaient déjà été abondamment versés, quand, suivant l'usage ancien, la vieille Caraïbe s'avança, le maintien triste et les larmes aux yeux; dès qu'elle fut au milieu de la danse, interrompue par son arrivée, elle rappela toutes les cruautés de la famille de Zombao contre la leur, et finit par crier : — Vengeance sur Zombao ! Et la danse reprit furieuse comme une mêlée, et le vieux Caraïbe en marquait la cadence avec une longue flûte qu'il portait au cou, puis il chanta :

« Cette flûte est l'os de la jambe d'un Zombao : mon père l'a tiré du milieu des flammes pour vous divertir. Dansez, Caraïbes, dansez !

» Il sort des sons effrayants de cette flûte; on dirait les soupirs d'un ennemi : cet os a porté un Zombao en guerre contre les bons Caraïbes. Dansez, Caraïbes, dansez !

» Bien des fois cette jambe s'est levée joyeusement aux accords de la flûte : mon père a fait une flûte de cet ossement. Dansez, Caraïbes, dansez ! »

Si Yvonette avait pu entendre ces paroles effroyables, quelle horreur cette danse ne lui eût-elle pas inspirée ? Elle cessa tout-à-coup à l'entrée d'un homme peint de figures étranges de diverses couleurs. Ses joues avaient des cicatrices effrayantes, et ses yeux étaient entourés d'un cercle noir. C'était le boyé, le magicien. A peine eut-il franchi le seuil que toutes les lumières s'éteignirent : c'est l'homme de ténèbres que le boyé. Il avait été appelé pour prédire l'issue du combat qui allait se livrer. Il commença donc dans l'obscurité ses évocations. Il tira de sa ceinture un long ossement arraché la nuit à une tombe, l'enveloppa d'un linge qu'avait autrefois porté un Zombao, et le tint assez long-temps sur la flamme terne du tabac qu'il avait allumé au-dessous, et qui éclairait de la lumière la plus fantasque toutes les têtes rangées aux deux côtés de la case. Enfin il sortit de cet os rendu prophétique un long et sourd gémissement, puis un cri de joie... Le combat devait-il donc être fatal aux deux champions ?

A présent il s'agissait de déclarer Alamoulou soldat : les lampes rallumées, le grand-père fit asseoir son petit-fils sur un siége, au milieu de la case. Il lui rappela d'abord la gloire des Caraïbes quand ils avaient avec les Apalachites une guerre divine pour le culte du soleil, puis comment

ils revenaient tant de fois victorieux des Arouagues et quelle vengeance ils en tirèrent : cette vengeance était désormais tombée sur les Zombao, et il fit jurer à son petit fils qu'il ne le céderait point à ses ancêtres. Alamoulou prononça un serment formidable. Alors le vieux Caraïbe saisit par les pattes un oiseau de proie, de ceux qu'on appelle mansfenis, et il écrasa la tête de l'oiseau sur celle d'Alamoulou, ensuite il lui fit manger le cœur du mansfeni, puis il le mit dans un hamac pour y jeûner deux jours et se battre après cela avec Zombao. C'est une singulière préparation à une lutte mortelle que le jeûne qui terrasse le corps.

Il est remarquable, toutefois, que le jeûne suit, chez toutes les nations, l'initiation aux grandes choses : le chrétien qui se dispose à communier jeûne, le soldat qui allait recevoir l'accolade de chevalerie ne mangeait point, et le Caraïbe ne prend aucun aliment long-temps avant l'accomplissement d'un acte grand et solennel. C'est qu'on veut alors que la force morale ait le dessus, et que la terre soit pour peu de chose dans ce que le ciel a inspiré.

Yvonette souffrit beaucoup du retard que lui imposait l'accomplissement des épreuves d'Alamoulou; mais il devait lui rendre l'objet de sa vénération, de son culte, de sa démence, car c'était folie que d'espérer retrouver sa croix d'or ; suivant les hommes oui, mais suivant Dieu... et la piété exaltée d'Yvonette ne connaissait pas le désespoir.

Enfin, un matin, il y avait grande rumeur dans la case et dans celles qui composaient la tribu. Le soleil allait éclairer du sang tout-à-l'heure. La famille des Zombao et celle des Alamoulou avaient rendez-vous dans une vaste clairière au milieu d'une haute forêt vierge, et l'heure était venue de partir. Le vieillard mit dans la main de son petit-fils l'arc et les flèches qu'il avait préparés, ainsi que le boutou à poignée d'ivoire; Yvonette regarda tristement, quoique avec espoir, les apprêts du départ d'Alamoulou, et elle tomba à genoux, en prière, pour sa croix d'or et aussi pour son défenseur. Elle avait à peine achevé qu'elle entendit presque au-dessus de sa tête, près de la cabane, un chant si clair, si fin, si délié, qu'il ne pouvait sortir que du corps le plus frêle, le plus délicat; elle regarda... c'était un colibri au dos écarlate. Ses ailes d'émeraudes frémissaient aux trilles de sa voix, comme les ailes d'un papillon au souffle de la brise ; et sa petite poitrine d'un jaune d'or se gonflait, et palpitait de joie en s'enivrant des modulations qui s'en exhalaient. Il chante rarement, le colibri, une fois seulement chaque année; mais alors ce sont des accords exquis, ravissans, une essence de mélodie. Yvonette l'écoutait avec extase et le regardait s'abattre dans les fleurs d'un oranger quand elle entendit un bruissement sous les hautes feuilles d'un prunier mombain, puis un grand battement d'ailes, une vaste ombre sur la terre, enfin un mansfeni s'abattit en ouvrant ses serres, et saisit le pauvre colibri. C'était un mansfeni aussi dont le vieillard avait brisé la tête sur celle de son petit-fils ! Yvonette conçut de cette scène et de ce souvenir un triste augure, si triste, si effrayant, qu'elle ne put résister au désir de se diriger vers le lieu du combat : elle portait un trop vif intérêt à son défenseur, à celui qui allait lui rendre son talisman. Toute la famille d'Alamoulou, comme on l'a vu, s'était mise en marche avec son champion pour assister au combat, hommes, femmes et enfans. Colliers d'ambre, de rassade et de corail, ceintures et bonnets de plumes, toutes les parures avaient été revêtues pour cette solennité. Alamoulou, afin de se rendre formidable, n'avait plus le corps rougi seulement, mais enduit d'un mélange de couleurs tranchantes, le pourpre, le blanc, le noir, le jaune, disposés en bandes perpendiculaires. Cette façon de peinture semblait un formidable présage, et rappelait le gril qui terminait le combat et complétait la vengeance... Alamoulou joi-

gnait ses chants de guerre à ceux de son aïeul, la famille répétait, et toutes les cavernes, tous les précipices, tous les échos, formaient le chœur.

Un cri s'éleva dans une partie opposée de la forêt. « Les Zombao! les Zombao! » dirent les Alamoulou, qui répondirent à ce cri par un cri plus formidable. Les familles ennemies étaient arrivées en même temps sur le champ de bataille. Aussitôt les deux combattans se mirent en présence, faisant pirouetter leurs boutous et leurs javelots sur leurs têtes pendant qu'ils s'adressaient de véhémentes harangues : un grand aigle d'Orénoque, attiré sans doute de son aire inaccessible par ces cris qui semblaient une bataille d'aigles, planait et tournoyait dans l'air, au-dessus des combattans.

Les harangues étaient finies. Zombao et Alamoulou, se reculant alors, se lancèrent alternativement leurs flèches; quelques-unes partirent, et l'aigle descendit un peu, en poussant de grands cris. A présent les deux champions se servaient du boutou et s'en assénaient des coups effroyables. Deux fois Zombao, Alamoulou une fois, tombèrent un genou en terre; mais ils se relevèrent plus acharnés, plus furieux, plus désespérés. « Bien! bien! mon fils,» disait le vieux Caraïbe. « Courage! frappe! » disait de son côté le père de Zombao. Les jeunes combattans, comme deux serpens, se tordaient dans les bras l'un de l'autre, s'éloignaient de quelques pas, se frappaient encore, et l'aigle rétrécissait toujours les cercles de son vol; Zombao tomba enfin, et ce fut pour la dernière fois : Alamoulou le tenait sous son genou; il était mort, et le grand aigle d'Orénoque s'abattit alors sur le cadavre comme s'il disait : « Il est à moi! »

Ce n'était plus avec le nègre qu'Alamoulou avait à combattre, mais avec l'oiseau de proie : ils se disputaient Zombao. Cependant Alamoulou ne voulait que la croix d'or d'Yvonette; il put la saisir enfin, et laissa le cadavre à l'aigle; mais la famille de Zombao accourut, effraya l'aigle par ses cris et emporta son mort sur un lit de branches d'arbres. Les Alamoulou remportèrent également leur héros, mortellement blessé, sur une litière de feuilles odorantes. Voici ce qu'ils chantaient bien tristement, les vainqueurs désolés :

« Pourquoi meurs-tu? pourquoi meurs-tu, vaillant et généreux? Qui nous défendra maintenant? qui nous vengera?

» Tu avais tant de bon manioc! tant de bonnes patates! tant de bons ananas! pourquoi meurs-tu?

» L'ame de tes yeux ira entre les étoiles; l'ame de tes pères dans les forêts; l'ame de tes mains sur la tête des Zombao. Adieu! »

Yvonette, que nous avons vue se diriger vers la forêt, écoutait la lente et plaintive psalmodie de ce chant funèbre, et elle y mêlait des larmes, quand tout-à-coup elle entendit son nom crié à plusieurs reprises dans le lointain... elle chercha du regard à l'horizon de la plaine, de la mer... et, au bout d'un défilé, elle aperçut deux nègres de l'habitation de sa maîtresse. La jeune fille était là, immobile de joie en se voyant délivrée, quand le cortége d'Alamoulou passa près d'elle, et le guerrier, en rendant le dernier soupir, lui remit la croix d'or.

Pendant qu'elle versait des larmes sur le sort d'Alamoulou, les nègres hâtaient le pas, car ils avaient aperçu Yvonette : elle les entendait qui montaient en écartant les arbrisseaux et les lianes : elle était sauvée, elle avait la croix de sa mère! et allait courir vers Yves... une autre voix la fit tressaillir : « Yvonette!...

— Yves!.. c'est toi... mon Dieu! c'est toi! » Elle était dans les bras de son frère, car il suivait les deux nègres, et elle s'évanouit de joie en lui remettant la croix bénie par l'évêque et leur mère mourante.

Ernest Fouinet.

Baruch

OU

LA SOURCE DU BONHEUR,

NOUVELLE IMITÉE DE L'ALLEMAND.

A Damas, dans la province d'Aram, vivait un homme appelé Baruch. Il était jeune, sa figure noble et son regard décelaient une ame intelligente et élevée. A ces dons naturels il joignait ceux de la fortune, ses richesses étaient immenses. Dans sa demeure, ou plutôt dans son palais, brillaient les trésors de l'Inde et de l'Arabie. On y voyait réunies toutes les pompes de l'Orient, les vases précieux, les marbres les plus rares, les étoffes d'or et de soie, et ces tapis somptueux, ornement de l'Asie.

Le destin, prodigue envers Baruch, lui avait accordé une belle et douce épouse. Thirza avait l'esprit orné, et une certaine grâce touchante relevait encore l'éclat de ses charmes. Sept jeunes enfans avaient mis le comble à tant de prospérités; aussi tout Aram répétait : « Il est justement appelé Baruch. » Ce nom, en arabe, veut dire : *le béni*.

On se trompait, comme il arrive presque toujours lorsqu'on s'arrête à l'apparence. Depuis long-temps la paix et la joie n'habitaient plus dans le cœur de Baruch, rarement le sommeil venait le visiter, il soupirait, il succombait sous le poids d'une tristesse inconnue. En un mot, Baruch était atteint de ce malaise indéfinissable que produit la satiété : il avait la maladie du bonheur.

Long-temps il tenta de surmonter la langueur et l'abattement qui minaient ses jours. Tantôt il cherchait l'oubli de ses maux dans les délices des festins; tantôt il appelait les arts à son secours. Il embellissait ses jardins, il créait des merveilles; mais en vain tout changeait autour de lui, il restait le même, et cette ame que l'infortune aurait trouvée ferme et intrépide était vaincue par la prospérité.

Alors il vint à se demander si la vie était un bien, si elle valait la peine d'être prolongée. « Toutes les jouissances, ne les ai-je pas connues, épuisées! la fortune m'a comblé de ses dons; j'aime et je suis aimé; une famille charmante répand le mouvement et la vie autour de moi, et cependant mes jours sont tristes et désenchantés! ô Allah! il est donc vrai, le bonheur est un vain fantôme! »

Dégoûté de tout, livré à de sombres rêveries, Baruch cherchait la solitude, et elle aigrissait ses douleurs. Quelquefois, essayant de tromper ses ennuis, sa jeune épouse prenait un luth et, aux plus suaves accords, mariait les sons de sa voix touchante; mais cette voix si douce n'arrivait plus au cœur de Baruch. Si Thirza lui présentait ses enfans, il leur souriait tristement; et ces consolations impuissantes achevaient de le désespérer.

En ce temps-là florissait à Memphis un sage dont la renommée racontait des merveilles. Dieu lui avait donné l'intelligence de toutes choses, il possédait des secrets pour les maladies de l'ame et du corps, et nul ne le visitait qu'il ne s'en retournât guéri ou consolé. Le bruit en vint aux oreilles de Baruch, et, avant de céder au dégoût de la vie, il voulut tenter un dernier effort : « Allons à Memphis, consultons ce sage si vanté et, s'il est animé de l'esprit du prophète, peut-être trouvera-t-il quelque remède à mes maux. » Cette résolution prise, il donne des ordres à Malchi, son esclave fidèle : deux chameaux sont préparés; ils portent des vivres, de l'or, des pierreries et des parfums.

Thirza se désespère. « O Baruch! jusqu'ici le favori d'Allah! lumière et charme de ma vie, pourquoi veux-tu me quitter?

quelle erreur est la tienne ! ce bonheur que tu cherches est ici, près de toi, et tu vas au loin affronter la solitude et les dangers du désert ! Ne défie pas le destin, ô Baruch ! Dieu se retire quelquefois de ceux qu'il a bénis. Et les jeunes enfans, entendant ces paroles et voyant leur mère éplorée, s'attachaient aux vêtemens de Baruch, et l'appelant du doux nom de père, lui répétaient en sanglotant : « Ne nous abandonne pas ! » Baruch attendri eut besoin de tout son courage pour résister à ces touchantes prières ; mais un destin plus fort l'entraînait loin de Damas. Que de pleurs furent versés et combien dévorés en silence ! Thirza, agitée par de tristes pressentimens, ne pouvait s'arracher des bras de son époux ; l'adieu fatal fut échangé bien des fois, et ce mot qui peint si tristement l'instabilité de la vie, elle le prononçait encore que Baruch n'était plus à portée de l'entendre.

Les deux voyageurs marchèrent longtemps en silence; ils franchissaient les fleuves et les montagnes, et, dans son abattement, Baruch paraissait également insensible aux beautés comme aux horreurs de la nature.

Enfin le désert s'ouvrit devant eux. Déjà sept fois le soleil avait disparu de l'horizon, et sept fois encore il s'était montré à l'orient depuis qu'ils parcouraient ces plaines immenses et silencieuses. A mesure qu'ils avançaient, le désert présentait un aspect plus triste et plus désolé. Le sol bouleversé portait l'empreinte récente d'un ouragan terrible, qui avait confondu tous les chemins; et les voyageurs, forcés d'errer au hasard, se trouvaient perdus au milieu de cette solitude sans bornes. Le huitième jour, la provision d'eau était presque épuisée, et pas une source où se désaltérer eux et leurs chameaux ! pas un palmier qui leur prêtât son ombre ! Alors Baruch se reprocha sa folle entreprise : il songeait à sa femme, à ses jeunes enfans, à ces joies de la famille, à tous ces biens qu'il avait méconnus et délaissés.

Ces images, à la fois douces et cruelles, le poursuivaient jusque dans son sommeil lourd et agité : alors il rêvait aux délices de Damas. Mollement étendu sur un riche divan, il se voyait entouré de joyeux convives; une table splendide lui offrait les mets les plus délicats et les fruits les plus savoureux ; les vins de l'Idumée, les liqueurs rafraîchissantes étincelaient dans des vases d'or ; Thirza, plus belle que jamais, lui présentait un sorbet délicieux... mais, au mouvement qu'il faisait pour saisir la coupe, il se réveillait en sursaut et poussait un cri de désespoir. « Thirza ! ô ma douce compagne ! voilà donc les jouissances dont je me suis privé ! pourquoi ai-je repoussé tes sages conseils et tes tendres supplications ! »

Ainsi disait Baruch, et ses traits respiraient une profonde tristesse. Près de lui son esclave se tenait en silence ; mais d'où vient que, robuste et habitué à la fatigue, il paraît plus abattu que son maître ? c'est que depuis trois jours Malchi lutte volontairement contre la soif ; car l'eau qu'il se refuse sert à prolonger les jours de son maître, auquel il a fait en secret le sacrifice de sa vie.

Tant de courage, tant de dévouement, ne désarmaient pas le destin. La détresse des malheureux voyageurs croissait de moment en moment. Livrés aux horreurs de la soif, passant de la chaleur dévorante du jour au froid glacial de la nuit, il leur fallait encore se garantir de l'attaque des bêtes féroces, qu'un instinct cruel attirait à leur suite. Le cri funèbre de l'hyène, les rugissemens du tigre, se faisaient entendre dans le lointain, et plus d'une fois, lorsque ces infortunés, vaincus par la souffrance, étaient étendus sur le sable, haletans, couverts de sueur et respirant à peine, des vautours affamés qui, du haut des airs, épiaient cette longue agonie, étaient venus fondre sur eux, impatiens de dévorer leur proie. « O mes enfans ! disait Baruch, comment ai-je pu résister à vos larmes, à vos touchantes caresses ! objets chéris, je ne

vous presserai plus sur mon cœur, vous ne reposerez plus dans mes bras! Baruch, l'infortuné Baruch va périr loin de vous, dans cet affreux désert, et ses derniers regards vous chercheront en vain! »

Déjà Malchi ne pouvait plus se soutenir, et les chameaux eux-mêmes tourmentés par la soif s'étaient couchés à terre et refusaient d'avancer.

Baruch était loin de deviner la cause qui accélérait ainsi les derniers momens de son esclave; ses souffrances, son courage et sa résignation le lui rendaient cher, et son ame, jusque là indifférente, s'ouvrait insensiblement au charme de l'amitié. Oh! comme à cet instant il eût volontiers échangé, et ses richesses inutiles, qui embarrassaient sa marche, et tous les trésors renfermés dans son palais de Damas, contre quelques gouttes d'eau pour sauver son serviteur, son ami... Ses regards interrogent le désert avec anxiété, et dans le désert règnent l'immobilité et le silence. Il revient aux bagages, visite les outres, et parvient à recueillir un peu d'eau qu'il présente à Malchi; celui-ci saisit le breuvage, le porte avidement à ses lèvres, l'y retient un moment, et le rend ensuite à son maître. Mais cette fois Baruch a tout vu, tout deviné! de grosses larmes roulent dans ses yeux. « Ami trop généreux, lui dit-il, veux-tu donc que le remords empoisonne mes derniers instans? quel que soit le sort que le destin me réserve, je ne dois plus te commander; tu es libre désormais; mais une seule fois, une seule fois encore obéis à ton maître; bois cette eau, je le veux, je l'ordonne! »

Fraude pieuse! lutte sublime entre le maître et l'esclave! entre deux pauvres créatures aux prises avec la mort au milieu d'un désert!... Mais, pendant ce débat digne des regards de l'Éternel, le vase, tour-à-tour offert et repoussé, se renverse... et avec la dernière goutte d'eau s'échappe leur dernière espérance.

Et cette épreuve cruelle achevant d'épuiser les forces de Malchi, il tombe la face contre terre en poussant un gémissement.

Dans ce moment suprême, Baruch ne désespéra point de la Providence. A genoux, le front dans la poussière: « O Dieu du ciel et de la terre! s'écria-t-il, je t'implore, non pas pour moi, j'ai méconnu tes bienfaits et mérité ta colère, dispose de ta faible créature; mais sauve les jours de ce malheureux, et je bénirai ta justice!... »

Tout-à-coup, dans le silence du désert, un bruit souterrain se fait entendre; Baruch soulève sa tête défaillante, il écoute... les chameaux, avertis par un merveilleux instinct, de leurs naseaux enflammés semblent aspirer l'air... le bruit redouble, il s'approche... ô surprise!... d'un rocher voisin jaillit une source abondante et limpide. A cette vue Baruch se relève, croise les bras en signe d'adoration; puis, se traînant vers la fontaine miraculeuse, il y puise, et revient vers son compagnon mourant; lui frotte les tempes, humecte ses lèvres, parvient à introduire quelques gouttes d'eau dans sa bouche brûlante, desséchée... et Malchi, en ouvrant les yeux, se voit dans les bras de son maître. « Bois, lui disait Baruch, bois, mon ami; ton généreux dévouement a trouvé grâce devant le prophète: voici qu'une source vient de jaillir de ce rocher; c'est pour toi seul que Dieu a fait ce miracle, car mes iniquités ne méritaient que sa colère. »

Ainsi disant, Baruch pleurait de joie, il priait, il embrassait son ami: « je te ramènerai donc sain et sauf à Damas, et ma vie s'écoulera heureuse, exempte de remords, et je pourrai te combler de biens! » Malchi, trop faible encore pour répondre, attachait sur son maître des regards où respirait une ineffable gratitude. Ensuite Baruch eut compassion de ses chameaux qui gisaient mourans sur le sable, il les fit boire; puis il but lui-même, car jusque là il n'avait pas songé à satisfaire sa soif.

Ils passèrent la nuit auprès de la fontaine, le sommeil vint réparer leurs for-

ces, et Baruch, au sein des délices de Damas, n'avait jamais ressenti de joie aussi pure que celle qu'il goûtait maintenant au doux murmure de la source, assis entre son fidèle serviteur et ses deux chameaux.

Le lendemain, à l'aurore naissante, le généreux Malchi dit à Baruch : « Seigneur, me voilà prêt à vous suivre à Memphis. — Et pourquoi à Memphis? répliqua Baruch en souriant; qu'ai-je besoin de consulter un sage? n'ai-je pas entendu la sagesse elle-même? Dieu m'a parlé dans le désert, il m'a dit de retourner à Damas et j'obéis à sa voix, car l'enseignement du malheur, c'est la voix du prophète. » Et, en parlant ainsi, il aidait son serviteur à remplir les outres et à charger les montures. Après quoi se prosternant en silence devant la fontaine, ils l'adorèrent comme la providence du pauvre voyageur, et pleins de force, d'espérance et de joie, se remirent en route s'abandonnant à l'instinct de leurs chameaux. En effet ces fidèles compagnons, livrés à eux-mêmes, s'étaient insensiblement dirigés vers l'orient.

Pendant son retour, Baruch reconnaissant élevait ses regards vers le ciel, il admirait ces corps lumineux roulant silencieux dans l'espace et soumis à d'invariables lois; alors comme abîmé dans la contemplation de ces magnificences, son ame débordait de pensées, et il s'écriait : « Non, la vie est trop courte pour adorer tant de merveilles!... »

C'est ainsi que Baruch, tantôt laissant errer son esprit sur les ailes brillantes de l'imagination, tantôt conversant avec son fidèle compagnon, arriva sous les murs de Damas.

Un matin, Thirza, assise avec ses enfans sur la terrasse de son palais, promenait tristement ses regards vers la plaine de Syrie, lorsqu'elle aperçut deux voyageurs. Son attention redouble; elle craint de se tromper, ils approchent, elle pousse un cri, ses genoux se dérobent sous elle... Elle était dans les bras de Baruch!...

Reprenant peu à peu ses esprits : « O Baruch! dit Thirza, béni soit le prophète qui t'a rendu à notre amour! laisse-moi lire sur ton visage; j'y vois l'empreinte des feux du désert; mais tout en toi respire la joie et la santé. Ton ame, autrefois si triste, s'ouvre aux plus doux épanchemens. Viens, le bien-aimé de ma vie (et elle l'attirait sous l'ombrage des palmier); viens, ne fais pas languir mon impatience, parle-moi du sage de Memphis; dis-moi les souffrances du désert; je veux, du moins par la pensée, les partager avec toi. » Et durant ce récit, Thirza, palpitante de crainte, ne se croyait pas même rassurée par la présence de son époux; les enfans, le col tendu, les yeux immobiles et fixés sur leur père, respiraient à peine, et l'esclave, se tenant à l'écart, était comme courbé sous le poids d'une douce humilité.

« O Malchi, lui dit Thirza en lui tendant la main, bonne et généreuse créature, tu mourais pour prolonger les jours de ton maître!... »

Et les enfans entouraient Malchi, lui prenant les mains et lui faisant de douces caresses.

Alors Thirza se pencha vers une de ses esclaves, et, à l'instant, on apporta un riche manteau teint de la pourpre de Tyr et rehaussé d'une agrafe de pierreries. Thirza le jeta sur les épaules de Malchi et voulut l'attacher elle-même. « Malchi, lui dit-elle, tu es libre; Dieu a donné à mon époux un bien plus précieux que toutes ses richesses, un ami : sois le nôtre; tu as partagé nos peines, nos souffrances, tu partageras nos joies, nos festins et nos fêtes!... » Reconnaissante envers le prophète, je veux avec vous aller adorer cette source miraculeuse.

A quelque temps de là, Baruch et sa famille arrivèrent au désert, et, s'agenouillant devant la fontaine miraculeuse, la consacrèrent en l'appelant *Bîr refa'*, ce qui en arabe veut dire : *source de bonheur*.

Depuis ce pélerinage, dans tout Aram, les pauvres ne connaissaient plus la mi-

sère, et Baruch alors fut véritablement appelé *le béni*.

Et la joie régnait dans son palais de Damas; et tous ces biens avaient été conquis à l'école du malheur.

Baruch fut-il heureux? oui, sans doute, autant du moins qu'une créature humaine peut l'être.

Et si quelquefois encore un léger nuage obscurcissait son front, alors Thirza, se tournant vers Malchi, lui disait avec une grâce charmante : « Ami, fais préparer deux chameaux pour aller visiter le sage de Memphis ».

Mlle Anna MENDIBOURE.

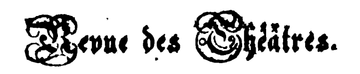
Regret.

Des roses de Lormont la rose la plus belle,
Georgina, près des flots, nous souriait un soir :
L'orage, dans la nuit, la toucha de son aile,
Et l'Aurore passa triste, sans la revoir!

Pure comme une fleur, de sa fragile vie
Elle n'a respiré que les plus beaux printemps.
On la pleure, on lui porte envie :
Elle aurait vu l'hiver; c'est vivre trop de temps!

Mme DESBORDES VALMORE.





THÉATRE FRANÇAIS.

Le Bouquet de Bal, comédie en un acte de M. Charles Desnoyers.

Vous vous rappelez, mesdemoiselles, une petite nouvelle intitulée *Légèreté*, insérée dans le VIII[e] numéro de la 1[re] année de votre journal. Eh bien ! excepté le titre, car il n'y a pas de *bouquet de bal ;* excepté le dénouement qui est toujours heureux dans une comédie, c'est le même sujet.

Un notaire de Paris a une fille, Clara, et une nièce, Céline, jeune veuve. Clara a refusé la main de M. Frédéric de Beaulieu, ami de son père, pour accepter celle d'Edmond de Villiers, premier clerc de l'étude, et de son côté, Frédéric s'est consolé, et va épouser Céline. Il y a un bal chez le notaire, Frédéric est chargé d'en faire les honneurs; mais Clara n'y paraîtra pas..... elle est malade... La vérité est qu'Edmond, tout jeune homme, ayant été conduit par sa mère dans un bal, n'a vu ce plaisir que sous ses plus mauvais côtés, et dans sa prévention, il a prié Clara de ne pas aller au bal. « Je serais malheureux, lui dit-il. » Clara, qui n'a dansé qu'à sa pension, éprouve bien de la peine de ne pas danser dans un vrai bal; mais elle l'a promis, et se croyant seule, elle dit à son tour : « Je serai bien malheureuse. » Edmond, qui l'a entendue, lui rend sa parole; car la jeune fille est si peu coquette ! elle aime la danse, voilà tout ! « Je ne veux pas de parure, dit-elle, je ne tiens pas à être jolie pour d'autres que pour vous, seulement à mon côté une fleur donnée par vous, qui me sera plus chère que les toilettes les plus brillantes... et je n'aurai d'autre cavalier que vous. » Mais Edmond ne danse pas, il regarde ce plaisir comme indigne d'un homme, il ne sait pas les figures, il sera ridicule, il brouillera tout... « Je vous soufflerai; d'ailleurs on ne danse pas, on marche, dit Clara. Oubliez un peu votre dignité pour me plaire; m'aimez vous ? O Edmond, ne me refusez pas, je vous retiens pour toute la soirée ! — Vous le voulez, répond Edmond subjugué ; j'y consens. » Clara va faire sa toilette. Arrive le banquier Durville, homme fat, ridicule et méchant, qui hait aussi le bal, bien, dit-il, qu'il y ait obtenu de grands succès; mais Athénaïs, sa femme, qu'il a lancée dans le grand monde et les soirées où il voulait qu'elle y fût la plus belle, la mieux parée, la plus admirée, sa femme a été coquette, ils sont séparés, et elle pleure chez sa tante, au fond d'une solitude. « O Athénaïs, s'écrie-t-il, Athénaïs ! tu étais née pour être la plus fidèle des épouses... si tu n'avais pas aimé la danse ! » Depuis cette séparation, Durville n'en retourne pas moins au bal qu'il déteste en théorie et adore en pratique. Le lorgnon à la main, il s'y promène, observe et inscrit sur ses tablettes, à la suite de son nom, les noms des maris dont le malheur se prépare et des jeunes gens dont les mariages ne se feront pas, et, pour se consoler et se mettre de bonne humeur, il contribue pour sa part à brouiller les ménages, à désunir les fiancés, et, s'il ne réussissait pas, il dirait comme Titus : « J'ai perdu ma *soirée.* »

Le domestique d'Edmond lui apporte le bouquet qu'il a demandé, puis une lettre très-pressée. « Mais c'est une horreur ! c'est affreux ! » s'écrie Edmond après l'avoir lue. Il demande son cabriolet. En ce moment Clara arrive dans une toilette simple, décente; et l'on entend le prélude d'une contredanse. « Vous voyez, Edmond, dit-elle, je ne vous ai point fait attendre. Quoi, vous partez? — Pardon, répond Edmond, plaignez-moi; mais un intérêt tellement grave... je suis au désespoir... Pendant cette longue soirée ne m'oubliez pas, Clara; à mon retour je vous dirai tout. — Mais l'attendrai-je longtemps, monsieur ? » Edmond lui présente son bouquet. « Lorsque nos jeunes gens à la

monde vous entoureront de leurs hommages, regardez ces fleurs, qu'elles vous disent ce que je souffre loin de vous, car sans cesse je vais avoir votre image devant les yeux; et, quand la valse commencera, la valse que je déteste!... — Alors, dit Clara, je regarderai votre bouquet et ne valserai pas. — A minuit regardez-le encore... — Je vous le jure! — Merci! adieu! » Restée seule, Clara, émue de la douleur d'Edmond, ne veut même pas entrer au bal; elle l'attendra; il est jaloux, il a peur qu'elle n'écoute avec plaisir les complimens de ses cavaliers; elle n'aura pas de cavalier. On entend de nouveau la musique. La jeune fille se dirige vers les salons, puis elle s'en éloigne, un peu honteuse de ce mouvement involontaire. « Après tout, dit-elle, les premières contre-danses... je n'y tiens pas, elles ne sont pas amusantes... c'est plus tard que le bal s'anime... On est trop occupé de saluer tous ceux qui arrivent; on ne peut pas danser... » Elle écoute. « Tiens! cet air si joli que j'ai entendu l'autre jour à l'Opéra-Comique!... que cet air est dansant!... Oh! si Edmond était là! quel plaisir! » L'air devient plus vif, et Clara entraînée se met à danser. En ce moment arrivent M. Durville, inscrivant un nom sur son calepin, puis Frédéric et la jeune veuve qui, croyant Clara malade, est étonnée de la trouver en toilette de bal. « Je vois avec plaisir, ma cousine, que te voilà des nôtres, dit Céline. — Mais non... répond Clara, je ne voulais pas... je croyais être seule, et je..... — Et vous attendiez un cavalier, ajoute Durville... me voilà... élève de Vestris! — Je suis à vos ordres, mademoiselle, dit à son tour Frédéric. — Allons, il faut accepter la main d'un de ces messieurs, reprend Céline. » La pauvre Clara est bien embarrassée après l'engagement qu'elle a pris avec elle-même: elle choisit le plus âgé. Au moins, pense-t-elle, Edmond n'en sera pas jaloux; et elle tend la main à M. Durville. « Enfin, voilà une jeune fille qui m'apprécie, » se dit le fat. Mais Frédéric rappelle à Clara qu'il a sa parole depuis hier. « Viens donc à mon secours, dit Clara bas à Céline. — Mon enfant, il faut tenir sa promesse, répond en souriant la jeune veuve; toi qui n'as dansé jusqu'à présent que dans ta pension, tu ignores tout-à-fait les usages du monde: c'est un outrage que tu fais à M. Frédéric, et une préférence marquée que tu accordes à M. Durville... mais en voilà assez pour provoquer une affaire d'honneur entre ces deux messieurs... — Vraiment! s'écrie Clara effrayée. — Cela s'est vu, ajoute Frédéric. — Hum! hum!... c'est devenu bien mauvais ton, reprend le banquier. » Clara donne la main à Frédéric pour entrer dans le bal, et dit tout bas en regardant son bouquet: « Edmond! pardonne-moi, ce n'est pas de ma faute! » Alors Durville se plaît à exciter contre Clara la jalousie de la jeune veuve, puis, lorgnant dans le salon, il aperçoit Frédéric danser ensuite avec une autre dame. « Jolie tournure... toilette délicieuse... des diamans... une robe couleur... j'ai le malheur d'avoir la vue si basse... — Fleur de pêcher, monsieur, ajoute Céline avec une jalousie toujours croissante. Quelle est cette dame? vous qui connaissez tout le monde... — C'est vrai; mais j'ai la vue si basse, et ils sont tellement occupés l'un de l'autre... au surplus, je vais la voir de plus près... » Et Durville rentrait dans le bal, quand Frédéric en sort et l'arrête en riant. « Clara, lui dit-il, est lancée, rien ne l'arrête, elle est invitée par dix cavaliers, et vous courez risque d'être oublié, mon cher; elle danse comme un ange, et fait l'admiration de tout le monde. » Céline est au supplice. « Je suis de votre avis sur le compte de mademoiselle Clara, répond le banquier; mais vous, que pensez-vous de la dame à la robe fleur de pêcher? » Frédéric rit de nouveau. « Cette dame? — Oui, que pensez-vous de cette dame? » Frédéric rit plus fort. « Cette dame!..... vous venez de la voir. — Je l'ai lorgnée, mais sans la reconnaître. — Allez la regarder de plus près... je vous y engage... »

Durville y court, et Frédéric rit aux éclats. Céline, dont il ne s'est point occupé depuis son entrée dans ce salon, est furieuse. Il veut en vain s'expliquer, elle ne veut pas l'entendre. Ne comprenant rien à sa colère, il demande au moins à en connaître le motif, et Céline lui répond froidement qu'elle ne voit pas pourquoi, ni contre qui elle serait en colère. Mais Clara, ivre de danse, accourt chercher sa cousine. « Oh! comme j'avais tort de ne pas vouloir danser, lui dit-elle; oh ! comme il avait tort, Edmond, de croire que je l'oublierais! je n'ai pas cessé un instant, un seul instant de penser à lui! je suis bien heureuse, bien heureuse de danser! je me sauve... on m'attend..... Viens donc, cousine! » et Frédéric offre sa main à Céline. « Pardon, monsieur, je suis invitée par M. de Gervaut; puis, saluant avec grâce, elle lui dit gaîment : « Au revoir! » Frédéric est désespéré. M. de Gervaut a demandé la main de la jeune veuve, elle l'a refusée, il est vrai; mais Frédéric n'en est pas moins jaloux. Cependant, se rappelant que Céline est restée seule avec le banquier, il reconnaît son ouvrage. « Ah! traître, tu me le paieras! s'écrie Frédéric. Vous voilà, monsieur! dit-il en colère à Durville qui entre, ne lui répond pas, et arpente le salon d'un air sombre, puis va enfin se jeter dans un fauteuil, et s'écrie : « C'était elle!... c'était Athénaïs! » Frédéric, qui avait oublié la dame à la robe fleur de pêcher, rit à moitié en disant : « A la bonne heure, je suis vengé! »

« Moi qui la croyais chez sa vieille tante! dit Durville qui ne peut tenir en place et se met à arpenter de nouveau le salon, moi qui la croyais inconsolable, les yeux rouges de larmes et le cœur bourrelé de remords... elle était ici, riante, enchantée de sa destinée, plus coquette que jamais... elle a dansé avec moi... la perfide!..... — Avec vous! reprend Frédéric. » Pauvre Durville, se dit-il à part, je ne t'en veux plus!... « Et vous avez fait un éclat, une scène? — Du tout! nous avions commencé une explication tout bas, mais Athénaïs allait danser, et je ne pourrai la rejoindre avant onze contre-danses; encore si elle a consenti à me prendre pour cavalier deux fois dans la même soirée, c'est que nous ne nous sommes plus rien. — Sans doute, fait observer Frédéric, il est de mauvais ton pour une femme de danser avec son mari. — Mais je ne veux pas la perdre de vue, et je vous conseille d'en faire autant pour votre belle veuve. » Frédéric, resté seul, s'efforce de n'être point jaloux; mais l'orchestre joue une valse, et il aperçoit Céline valser avec M. Gervaut; en ce moment Clara revient. « Voici la valse qu'Edmond déteste autant qu'il m'aime, dit-elle sans apercevoir Frédéric, et moi, je regarde son bouquet comme je l'ai promis. » Elle s'assied dans un fauteuil. Frédéric ne la voit pas non plus, absorbé comme elle dans ses réflexions : tous deux se parlent à eux-mêmes en même temps; Clara, d'Edmond; Frédéric, de Céline : ils se lèvent en même temps aussi, et se voyant l'un l'autre, Clara pousse un cri de peur: alors Frédéric lui dit combien Céline le rend malheureux. — Clara excuse son amie. — Il la hait à la mort. — Celle qui doit être votre femme? — Jamais! il y avait une condition à ce mariage, celle de me délivrer de ce M. Gervaut. — Je vais faire votre raccommodement... » Au moment de rentrer au bal, Clara s'arrête... « Du moins, dit-elle, quand la valse sera finie. — La valse! s'écrie Frédéric, et c'est précisément ce que je ne lui pardonnerai jamais. — Allons, pense Clara, il parle comme Edmond. — Mais, reprend Frédéric, se rapprochant de la jeune fille, ce n'est pas cette valse en elle-même que je trouve condamnable, mademoiselle, je l'aime beaucoup.—Et moi aussi, répond étourdiment Clara. — Ah! vous l'aimez? dit Frédéric lui offrant la main. » Clara, regardant son bouquet, se hâte d'ajouter : « C'est-à-dire, je ne l'aime pas, je ne puis la souffrir. —

Je vous comprends, c'est que vous êtes fidèle à vos promesses, vous ! — Ma cousine a tort, pense Clara, pauvre jeune homme ! » Frédéric rappelle à la jeune fille le temps où il l'aimait, où elle avait pour lui l'amitié d'une sœur, mais où il osait espérer davantage... cette amitié, il l'a perdue. — Je n'ai pas dit cela, répond Clara fort embarrassée.—Pourquoi cette musique n'est-elle pas pour nous, comme pour eux tous, un signal de fête et de bonheur ? » Clara recule avec effroi, et regarde encore son bouquet. « Mademoiselle, ce n'est qu'un frère qui vous supplie. — Un frère ! se dit Clara... mais Edmond ! — Un frère bien malheureux, répète Frédéric. — Ah ! mon Dieu ! il pleure..... se dit encore Clara lui laissant prendre sa main... « mais Edmond : Edmond ! » Puis s'abandonnant insensiblement aux mouvemens de la valse : « Oh ! ma cousine, ah ! c'est affreux, répétait-elle. » L'air allait finir, le bouquet de Clara tombe, Edmond arrive, et Céline paraît... Puis enfin la musique cesse, la pendule sonne minuit... Frédéric veut ramasser le bouquet, il se trouve en face d'Edmond qui du doigt lui montre la jeune veuve ; Frédéric va la joindre et s'incline comme pour lui demander grâce. Alors Edmond, qui a ramassé le bouquet, s'approche lentement de Clara : elle baisse les yeux et demeure immobile. « Je puis maintenant vous dire les motifs de mon absence, mademoiselle, lui dit Edmond : cette nuit, pendant la fête, un de nos cliens emportait en Italie les capitaux de notre étude ; cette faillite aurait rejailli sur vous, sur votre père, sur son honneur. — Son honneur ! murmure Clara. — Devais-je hésiter, au risque d'être oublié par vous comme je l'ai été, mademoiselle ? — Ah ! monsieur ! — Je suis arrivé à temps : l'honneur de votre père est sauf, ce portefeuille renferme sa fortune, le voilà !...— Et pendant qu'il nous sauvait, pense Clara, moi ! j'étais bien coupable... Monsieur, j'ai mérité vos reproches... — Non, mademoiselle, je n'ai pas le droit d'en faire ; mais je vais vous parler dans la sincérité de mon ame : vous devez être ma femme... eh bien ! à la pensée de ce mariage, il me vient là une tristesse profonde : la crainte qu'avec moi vous ne soyez jamais heureuse... Oh ! écoutez-moi, je me connais, il y a de l'égoïsme dans mon amour... les réunions brillantes, les cercles dont vous feriez les honneurs, où vous seriez admirée pour votre esprit et vos grâces, eh bien ! je hais tout cela ; enfin, lorsque dans un bal un homme, un rival, quelqu'un qui vous a aimée du moins, qui vous aime encore peut-être, ose vous toucher la main, vous parler bas... que sais-je ? je souffre alors, ma tête est brûlante, je sens mon cœur prêt à briser ma poitrine, je suis malheureux, je suis jaloux ! voilà ce que j'ai éprouvé tout-à-l'heure, ce que j'éprouverais toujours, Clara... car si vous n'avez pu vous souvenir de moi pendant une heure entière, que serait-ce quand il faudrait me donner vos pensées de toutes les heures, de tous les instans ?... Vous voyez donc bien que ce mariage est impossible, et ce n'est pas votre faute, à vous ; c'est moi qui suis injuste, égoïste... moi qui ai la prétention de refaire le monde, moi qui voudrais le faire vivre comme moi, parce que je ne puis vivre comme lui. — Eh bien ! monsieur, répond Clara, la douleur dans l'ame, soyez heureux et oubliez-moi... Mais le souvenir des souffrances que vous venez de décrire restera gravé dans ma mémoire, et, je le jure, monsieur, je n'irai jamais au bal. — Jamais ! reprend Edmond avec amertume, il y a une heure, vous aviez la même résolution. — Oh ! non, pas la même, car, en me résignant à vos désirs, sans les comprendre, je vous accusais d'injustice, d'erreur au moins... et maintenant, dit-elle en baissant la tête, maintenant je sais ce qui s'est passé dans mon ame... c'est moi, moi seule que j'accuse... Non, non, ce n'est plus une promesse d'enfant que je viens de vous faire... désormais je partage toutes vos pensées, toute votre haine pour

ce qui me séduisait tout-à-l'heure encore, pour ce plaisir qui peut vous rendre parjure à tous vos sermens, qui vous fait perdre à la fois et la raison et la mémoire; qui vous fait oublier un ami absent lorsqu'il souffre et se dévoue pour vous sauver..... Edmond! Edmond! pourrez-vous jamais me pardonner? » Ces deux épanchemens sont interrompus par l'arrivée de Durville, de Céline et de Frédéric. Durville a valsé avec sa femme, elle lui a prouvé qu'il avait eu tous les torts. Pour les réparer, il la conduira comme autrefois dans tous les bals, dans toutes les soirées à la mode; et il aide à la réconciliation de Céline avec Frédéric : voulant que tout le monde soit heureux *comme lui*. « Bien obligé, » répond Frédéric d'un air moqueur. Quant à Clara, elle dit bas à Edmond : « Je vous le répète, je ne danserai plus. — Jamais? demande Edmond. — Et Clara répond : jamais! »

Cette pièce est gaie et touchante à la fois. Je vous en ai transcrit quelques passages, mesdemoiselles, afin que vous ne soyez point étonnées si, un jour, l'homme que vous devez épouser vous tient le même langage qu'Edmond. Dans ce cas, soyez plus sages qu'Athénaïs de Belmonde et Clara, car vous pourriez rencontrer plus de Maurice de Brevannes que d'Edmond de Villiers!

M. F. D. P.

Beaux-Arts.

SALON DE 1837.

(3e et Der ARTICLE.)

M. Bendemann de Berlin : *Jérémie pleurant sur les ruines de Jérusalem*.

En envoyant les ouvrages de ses meilleurs artistes concourir avec les œuvres de nos peintres, l'Allemagne rend un éclatant hommage à notre école ainsi qu'au goût éclairé de nos amateurs. M. Bendemann, peintre du prince royal de Prusse, obtient plus d'éloges au Louvre que n'en recueillit, il y a quelques années M. Barloff, pensionnaire de l'empereur de Russie, pour son tableau de la destruction de Pompéi. *Jérémie pleurant sur les ruines de Jérusalem* est une grande composition, parfaitement exécutée : le prophète, assis sur les débris d'un palais, pleure la destinée qu'il a inutilement prédite à la malheureuse Sion. Du lieu qu'il occupe, Jérémie domine tout le tableau; sa pose pleine de dignité et de sentiment, les flots de sa barbe argentée, la belle draperie de couleur sombre dont il s'enveloppe, tout concourt à attirer les yeux sur lui et à les y tenir attachés. Cependant, au pied de cette grande figure il se passe de ces scènes de douleur telles qu'en fournit le lendemain d'un jour de carnage et de destruction : à droite, deux femmes emportent un mourant qu'elles ont retiré d'entre les décombres; un peu plus en avant, un jeune homme, assis sur un fragment de colonne, est plongé dans un morne accablement, tandis qu'un enfant cherche à le distraire en lui passant la main sous le menton : la figure de cet insoucieux enfant est charmante; elle fait diversion pour un moment à la contemplation de ces mères pleurant sur leurs petits égorgés dans leurs bras, et à la pitié qu'inspirent ces femmes cherchant les corps de leurs maris, et ces jeunes filles voilant leurs visages flétris par la douleur. Toutes ces figures sont belles, expressives et bien posées. Quelques connaisseurs prétendent que le tableau de M. Bendemann est le plus beau de l'exposition, je suis trop patriote pour en convenir, je critiquerai même cet ouvrage tant admiré; il manque de profondeur, tous les groupes sont alignés devant le public avec une symétrie qui répand une certaine froideur sur ce sujet si pathétique.

M. Henri Lehmann : *le Mariage de Tobie*.

Malgré les exagérations de la couleur et les bizarreries de certaines parties du des-

sin, je préfère beaucoup *la fille de Jephté* du même artiste au *mariage de Tobie.* Les figures de ce dernier tableau sont disposées sur une seule ligne comme celles d'un bas-relief: commençons par la gauche. D'abord un ange raide, le corps grossièrement taillé dans un bloc de pierre blanche, puis le jeune Tobie ayant seulement un sayon autour des reins, et saluant comme l'un des *trois innocens;* Raguel est au milieu, seul il est vêtu dans ce tableau, il l'est même complétement et richement; Sarah l'est aussi légèrement que son fiancé, et paraît très-contente de se marier; elle regarde en-dessous Tobie auquel elle abandonne sa main; à ses côtés est sa mère, grosse cariatide faisant pendant avec l'ange. Comme la première condition de la peinture est d'imiter la nature, en la supposant toujours aussi belle que possible, et que des yeux démesurément grands, fendus comme avec un sabre, des chairs si fermes qu'elles ne font pas un seul pli, des doigts ridiculement effilés, terminés par des ongles aussi pointus que des griffes de chat, ne sont pas dans la nature; comme aussi le sujet biblique doit conserver sa majestueuse et naïve simplicité et qu'il y a autant d'affectation dans l'attitude et dans l'expression de la Sarah de M. Lehmann que s'il avait fait poser une danseuse de l'Opéra, je réprouve son tableau, sans m'inquiéter s'il s'y trouve quelques parties témoignant du talent de cet artiste.

M. Clément Boulanger : *la Procession de la gargouille.*

Tous les ans on promenait dans Rouen la châsse de Saint-Romain, et ce saint avait le privilége de délivrer un prisonnier. Voilà la procession qui passe; la tête serpente déjà dans les rues étroites et tortueuses de la ville que la queue est encore tout en haut de la tour de l'église de Saint-Romain; les confréries avec leurs bannières, le clergé avec ses belles chapes de velours cramoisi; les jeunes filles tenant les guirlandes de fleurs qui remplacent les fers du condamné; le peuple endimanché qui se presse pour voir la fête; le joyeux tumulte qui règne dans cette scène, l'éclat prestigieux des couleurs, l'éclat du jour, font de l'œuvre de M. Clément Boulanger un tableau très-séduisant, mais d'un voisinage redoutable pour ses pauvres voisins dont il fait paraître les toiles noires ou grises.

Voici l'origine de cette procession. L'an 626, sous Clotaire II, Saint-Romain, issu de la race des rois de France, était évêque de Rouen. Selon la légende, il y avait aux environs de cette ville un dragon qui dévorait les hommes et les bêtes. Saint Romain alla, dit-on, le jour de l'Ascension dans les prisons d'où il retira un prisonnier convaincu de vol et de parricide, le conduisit devant le dragon et ayant fait dessus le signe de la croix, commanda au prisonnier de le lui amener, ce qu'il fit sans éprouver de résistance, et conduisit le dragon sur la place publique où il fut brûlé. Le roi donna ensuite pouvoir à l'église de Rouen de délivrer tous les ans un criminel. Cet usage a duré jusqu'à la révolution. Il n'est point parlé de ce fait dans la vie de Saint Romain, mais Gargouille est un vieux mot qui signifie une fête populaire dans laquelle on voyait des animaux étrangers.

M. Alfred Johannot : *la Veuve de François de Guise et ses enfans à la cour de Charles IX.*

Le duc François de Guise fut, vous le savez, assassiné par Poltrot; Anne d'Est, sa veuve, vint avec ses enfans demander justice au roi en son palais du Louvre; les Parisiens, déjà mécontens de la cour, reçurent les Guise avec des transports qui troublèrent Catherine de Médicis, et moi je serais tentée d'accuser M. Johannot d'être aussi *guisard* que le populaire de la grand'ville, car dans son tableau la beauté, le sang, la vie, sont pour cette famille de Lorraine; le roi, sa mère et leurs courtisans ont des figures de l'autre monde.

La notice, il est vrai, nous apprend que leur pâleur est causée par les *vivat* adressés aux Guise; mais on ne voit pas le peuple, on n'entend pas ses cris de joie, et, devant un tableau, on ne peut tenir compte de ce qui se passe derrière la toile. Anne d'Est est à genoux, devant elle est son fils aîné, Henri, qui fut plus tard surnommé *le balafré:* la figure de cet enfant est charmante, sa mine hautaine et mutine à la fois annonce bien ce qu'il sera un jour; le futur cardinal de Lorraine et le duc de Mayenne, moins précoces dans leur hardiesse contre les Valois, se cachent timidement sous les voiles de leur mère.

PAYSAGES. — M. Brascassat.

Plusieurs des paysagistes distingués manquent cette année, et les artistes les plus habitués aux succès du salon semblent avoir pris à tâche de s'effacer pour laisser briller M. Brascassat, dont les superbes tableaux attirent la foule. Une lutte entre deux taureaux joint un effet dramatique à la plus riche exécution : on ne sait ce qu'on doit admirer davantage de l'éclat du ciel, de la légèreté des nuages, ou de la perfection des lignes du paysage flamand, lieu de la scène. J'ai encore à vous citer un repos d'animaux dans une prairie, éclairée par un beau et chaud soleil : un troupeau rumine couché sur l'herbe, une seule vache broute encore, et il semble que l'on entend le bruit causé par le mouvement de ses mâchoires.

M. André Giroux : — *Vue prise des Alpes françaises.*

Il est rare que les paysagistes entreprennent des pages de la dimension du tableau de M. Giroux. Le site choisi par l'artiste est nommé *le Bout-du-Monde.* En effet, il serait bien aisé d'oublier l'univers entier, le Louvre, ses tableaux, ses brillantes réunions du samedi, le musée de Versailles et les fêtes que l'on y prépare, si l'on fixait sa demeure sur les bords de ce torrent qui, roulant le long des flancs des Alpes françaises, creuse le ravin d'Allera. Une troupe de daims, seuls habitans de cet âpre séjour, descend pour se désaltérer dans l'eau écumeuse; ils marchent paisibles, sans se douter que des chasseurs ont gravi des sentiers qui semblent inaccessibles aux pieds de l'homme, et, pourtant, tapis derrière une roche ils guettent leur proie: tandis que l'un arme son fusil, l'autre comprime avec ses deux mains les aboiemens indiscrets de son chien.

Ce paysage est d'un très-bel effet; M. Giroux a bien surmonté les difficultés qu'il présente. De chaque côté, de hautes murailles de verdure; dans le fond, se développe la cime neigeuse du Gleisin. L'artiste s'est heureusement tiré de cette opposition d'un vert sombre à la blancheur éclatante du glacier. Je n'oserais pas, sans avoir vu ce site, et dans les mêmes conditions de jour et de saison que celles reproduites par M. André Giroux, lui reprocher un coloris froid et monotone; je me contente d'admirer ce que je comprends, sans craindre d'être démentie, en assurant que le paysage de M. Giroux est un tableau très-remarquable.

PORTRAITS.

Les artistes murmurent fort contre les costumes adoptés en Europe. Il est vrai que, depuis bien des siècles, les vêtemens non seulement cachent les formes, mais encore les dénaturent. Nous voyons la mode dans ses caprices, amoindrir une partie du corps humain tandis qu'elle en enveloppe une autre d'une façon ridicule. Les larges épaules, qui donnent si bon air aujourd'hui, ont été long-temps le trait distinctif des femmes du peuple; pour être bien faite alors il fallait n'avoir pas le dos plus large que la main; il fallait pouvoir faire toucher sans peine ses deux coudes par derrière : essayez cela à présent ! Les femmes qui ne sont plus jeunes ont porté des ceintures sous les aisselles, et nos jeunes filles attachent les leurs sur les han-

ches, se serrent les flancs sans mesure, détruisent l'harmonie des proportions naturelles et gênent souvent les fonctions des organes digestifs. Si ce n'était cette aberration, c'en serait une autre. Lorsque les hommes portaient des souliers à la poulaine, des juste-au-corps rembourrés, d'énormes perruques blondes ou un échafaudage de cheveux poudrés, certes ils ne respectaient pas mieux les lois de la création que ne le font aujourd'hui nos dandys et nos élégantes. Pourtant les peintres reproduisaient avec talent ces monstruosités; il est vrai que les couleurs leur restaient; longtemps les couleurs éclatantes furent recherchées; maintenant le bon goût semble ne vouloir admettre en peinture que le blanc et le noir. M. Dubuffe, *le Michel-Ange des images de mode*, a signalé ce changement; il s'est exercé dans tous les effets possibles du noir, depuis le noir verni des souliers du roi, jusqu'à l'admirable blonde de Mme Lehon; pour la reine des Belges, elle est d'un blanc pur. M. Dubuffe a même repoussé de ce portrait l'écharpe bleu de ciel dont son prédécesseur, M. Kinson faisait un si brillant usage. Tout est dit sur le talent de M. Dubuffe, le succès toujours croissant de ses tableaux est une preuve du prodigieux amour des femmes de Paris pour la toilette; c'est le portrait de leur robe qu'il leur faut, leur visage vient après, c'est le moins important.

M. Louis Boulanger. — Tout le monde veut voir le portrait de M. de Balzac, ce spirituel auteur d'*Eugénie Grandet* et du *Médecin de campagne*. La face rebondie que l'artiste a donnée à son modèle est faite pour tranquilliser les admirateurs du beau talent de M. de Balzac; rien, dans le portrait n'annonce le *flambeau qui se consume en éclairant;* on ne peut pas dire de lui *que la lame use le fourreau*, ni employer aucune de ces métaphores qui servent à excuser la maigreur des gens de lettres. L'énorme ampleur d'une robe de bénédictin suffit à peine à recevoir la rotondité de sa personne. Si M. Boulanger a été copiste fidèle, il est bien malheureux qu'il ne se soit pas fait un peu d'illusion; s'il a outré ce qu'il voyait, comme je le suppose, il est coupable, on doit respecter le génie!

MINIATURES.

Le nombre des portraits en miniature et à l'aquarelle diminue chaque année. Le nom de M. Isabey répand encore quelque éclat sur ce genre que des femmes soutiennent avec lui. Mme de Mirbel n'a point de cadre cette année, heureusement Mme Watteville a envoyé au Louvre plusieurs portraits. Mlle Clothilde Gérard, qui s'était fait remarquer l'an passé par un très-beau portrait à l'huile, a exposé deux pastels, genre dans lequel elle a acquis une grande réputation, ce qui ne m'a pas empêchée de regretter de ne point voir quelque grand ouvrage signé de son nom.

Mlle Deharme. — Cette jeune demoiselle poursuit sa brillante carrière, ses portraits joignent à une ressemblance parfaite une grande pureté de dessin et un *faire* tout-à-fait gracieux; aussi Mlle Deharme est-elle un de nos meilleurs professeurs. Son éducation distinguée et son excellent ton la font rechercher par les mères de famille et les institutrices jalouses de ne mettre que de bons exemples sous les yeux de leurs élèves.

Mlle Isaure Bigot.—Je dois maintenant signaler un début. Mlle Isaure Bigot, dont le nom figure parmi celui des rédactrices du *Journal des Demoiselles*, cultive les arts en même temps que la littérature. Une étude de Judith, *grande* miniature admise à l'exposition, place notre jeune émule au rang des dames artistes : sa miniature m'a semblé d'un ton un peu chaud; mais la tête est belle, et l'expression d'un pieux enthousiasme que lui a donnée Mlle Bigot convient parfaitement à l'héroïne juive.

Mme ALIDA DE SAVIGNAC.

Correspondance.

—

Le soleil luit, l'herbe pousse, l'oiseau chante! réjouissons-nous, c'est enfin le printemps. Réjouissons-nous, puisque le ciel et la terre se réjouissent. Ah! lorsque notre sang plein de vie s'élance vers notre cœur, il doit en chasser les mauvais sentimens: l'ennui, l'envie, l'égoïsme, la haine, surtout! car je sens que j'aime davantage ceux que j'aime, et me sens prête à donner la main à ceux que je n'aime pas. Mon Dieu seigneur! la belle saison que celle où l'on aime davantage, où l'on respire l'odeur enivrante des lilas, où l'on se promène à l'ombre épaisse des marronniers. Et à propos, je vais t'apprendre à faire une grappe de ces fleurs qui sont maintenant à la mode.

Je suppose qu'il pleut le jour où le facteur ira te porter ma lettre, car *les jours se suivent et ne se ressemblent pas,* dit le proverbe; alors je peux compter que tu es assise devant ta petite table et prête à travailler avec moi... Je viens donc en idée m'asseoir auprès de toi.

FLEURS EN PAPIER.

GRAPPE DE MARRONNIER.

Tu aurais acheté du carmin, 50 cent.

Une bouteille de jaune en liqueur, 30 cent.

Un morceau de jus de réglisse.

Du papier blanc, à 15 cent. la feuille.

Du papier vert-bois à 5 cent.

Du papier vert-pistache, même prix.

Du papier serpente, à 2 liards.

Une grosse de feuilles assorties, 75 cent.

Boutons fermés, la douzaine, 20 cent.

Étamines, la botte, 10 cent.

Du fil d'archal, nommé baguette, à 30 c. la grosse.

Il te faut un petit morceau d'éponge, tu as une boule, une pince, de la gomme, de l'amidon, des pinceaux. A présent, commençons.

Taille en papier blanc trente modèles sur le n° 1, étends-les sur une feuille de papier gris, délaie un peu de carmin dans une soucoupe, trempes-y le bout de ton pinceau, appuie-le de manière à ne faire qu'une tache rouge sur deux des cinq feuilles; laisse sécher et couvre de rose pâle à partir du pointé jusqu'au bas des feuilles. Prends un autre pinceau, trempe-le dans le jaune de la bouteille, couvre en jaune pâle les trois autres feuilles, à partir du pointé. Laisse sécher ces trente modèles; plie-les comme ceux de la grenade pour les tourner, les détourner, les tourner encore afin de bien les *gaufrer*; ensuite tu les places sur la pelote, et avec ta pince tu appuies sur l'extrémité de chaque feuille pour la faire recoquiller en dedans. Prends des étamines, coupe-les en deux, compte sept brins, attache-les avec de la soie à un fil d'archal long de deux pouces, n° 1, recourbe le fil d'archal par-dessus cette soie, couvre-la d'un peu d'amidon, passe le fil d'archal au milieu d'un modèle n° 1, colle-le à l'amidon. Prends une bande de papier serpente et couvres-en ce fil d'archal. Sers-toi d'amidon pour coller la bande de papier, en commençant, en finissant, et lorsqu'elle se déchire. Fais ainsi trente fleurs bien épanouies.

BOUTONS OUVERTS.

Taille en papier blanc dix modèles sur le n° 1, diminue-les un peu en hauteur et en largeur, délaie du jus de réglisse dans une soucoupe, avec ta pince trempes-y ces dix modèles pour leur donner une teinte roussâtre; laisse-les sécher. Gaufre-les comme les premiers et fais-les recoquiller plus fortement à partir du bas de la feuille.

Taille en papier blanc dix modèles sur le n° 2, trempe-les dans la même teinte roussâtre, laisse-les sécher. Ajoute du jus de réglisse jusqu'à ce que la teinte ressemble à celle qui colore les boutons fermés,

trempe ton pinceau dans cette couleur et passe-le sur les dents de ce modèle. Prends deux brins d'étamines, coupe-les en deux, attache-les comme tu as fait pour la fleur, passe le fil d'archal au milieu d'un des dix modèles, mets de l'amidon au bas de ce modèle, forme une espèce de cornet du modèle n° 2, et colle-le jusqu'aux dents autour du modèle n° 1; recouvre le fil d'archal de ce bouton, comme tu as recouvert celui de la fleur. Fais ainsi dix boutons plus ou moins ouverts en rapprochant ou écartant ses cinq feuilles.

FEUILLAGE.

Choisis trois grandes feuilles : je leur donne le n° 3. Deux moins grandes, le n° 2. Deux encore moins grandes, le n° 1. Prends 7 brins de baguette, longs de trois pouces, 7 bandes de papier vert-pistache large d'une ligne, pose une des feuilles sur l'endroit, sur l'envers pose un brin de cette baguette s'avançant d'un pouce, couvre-la de gomme, puis recouvre-la d'une des bandes de papier. Prends un fil d'archal n° 2, recourbes-en l'extrémité, couvre-la d'un morceau d'éponge aussi épais et aussi large qu'une pièce de 25 cent. Tu rabats cette éponge sur le fil d'archal et tu l'y attaches. Autour de cette éponge attache trois feuilles n° 3, de chaque côté de ces feuilles attache deux feuilles n° 2, puis deux feuilles n° 1 qui ferment le rond. Couvre ce fil d'archal d'une légère ouate, puis d'une bande de papier serpente et rabats les sept feuilles : elles formeront une ombrelle, au milieu de laquelle s'élèvera l'éponge grosse comme une lentille.

POUR MONTER LA GRAPPE DE MARRONIER.

Ajoute du jus de réglisse jusqu'à ce que la teinte soit marron. Taille en papier serpente deux modèles sur le n° 3 et deux sur le n° 4; avec ton pinceau couvre entièrement de couleur marron le dessus du modèle n° 3 et seulement le haut du modèle n° 4. Laisse sécher, puis sur la pelote, avec la boule, fais recoquiller ces modèles du côté non coloré.

Fais des petites branches composées ainsi : une de six boutons fermés, que tu attaches avec de la soie; deux, de deux boutons fermés et d'un ouvert; deux, d'un bouton fermé et de deux ouverts; deux, d'une fleur, d'un bouton fermé et d'un ouvert; deux, de deux fleurs et d'un bouton ouvert; puis huit de trois fleurs. Couvre les tiges de tous ces bouquets avec une bande de papier serpente n° 1.

Prends un fil d'archal n° 2, long d'un tiers, attache, à l'une des extrémités, le bouquet composé des boutons fermés, rabats le fil d'archal par-dessus la soie, couvre le fil d'archal d'une légère ouate, puis d'une bande de papier serpente; place, toujours un peu plus bas et en tournant autour du fil d'archal, les autres branches dans le même ordre que tu les as formées. Lorsque ta grappe est finie, laisse-lui trois pouces de tige, attache avec de la soie la tige des feuilles, longue aussi de trois pouces, à cette jonction, attache les modèles n°s 3 et 4, en ayant soin de mettre vis-à-vis l'un de l'autre ceux qui sont pareils; entoure avec de la ouate ces tiges réunies, et couvre-les de papier vert-bois. Maintenant tu peux te vanter d'avoir fait une jolie branche de marronier, qui sera bien gracieuse, tombant sur le côté d'une fraîche capote de printemps. Comme tu deviens de plus en plus habile, je te donne des fleurs de plus en plus difficiles... bientôt même je ne te donnerai plus que les prix et les modèles, je t'en avertis.

Le n° 5 est la suite de l'alphabet de lettres anglaises.

Le n° 6 est une manchette.

Et le n° 7 une garniture de col ou de fichu en application. Tu sais que l'on trace ce dessin avec un crayon sur une bande d'organdy que l'on bâtit après sur une bande de tulle, puis on trace ce dessin avec du coton, on le suit en faisant dessus un

cordonnet, et l'on découpe ensuite l'organdy afin de ne laisser que le dessin, puis on les festonne.

Rien de nouveau pour nos toilettes de printemps. Il y a une telle anarchie dans la mode, que j'aimerais mieux être Chinoise que de souffrir de l'incertitude qu'elle laisse entre les manches larges et les manches plates. Les Chinoises ont un avantage sur nous, c'est qu'elles ne changent jamais leurs modes!

J'ai aperçu dans les magasins de jolies capotes roses à coulisse, de jolis chapeaux de moire blanche, du gros de Naples rayé à 5 fr., de la mousseline de laine unie à 4 fr., d'autres dont les dessins sont, ou des semés de bouquets turcs, ou des raies de cachemire. Et toujours des écharpes noires, des mantelets... J'aurais encore beaucoup de choses à te dire... mais le soleil luit, l'herbe pousse, l'oiseau chante; maman m'appelle! je te quitte pour aller voir s'ouvrir les fleurs du lilas et les ombrelles des marroniers... Adieu! adieu! J. J.

Éphémérides.

—

HISTOIRE RELIGIEUSE.

L'an 1472, le 1er mai, la prière dite *l'Angelus* fut établie en France, à l'occasion des craintes que les armes des Turcs inspiraient à la chrétienté.

Cette prière, en l'honneur de la Vierge, instituée en 1316 par le pape Jean XXII, fut ordonnée en France par le roi Louis XI, qui, le 27 de juin suivant, rendit un édit pour qu'elle fût récitée, trois fois par jour, au son de la cloche: le matin, à midi et le soir.

Elle est composée de trois versets, d'autant d'*Ave Maria* et d'un *Oremus*. On l'appelle *Angelus* parce que le premier verset commence par ces mots: *Angelus Domini nuntiavit Mariæ*, etc.

Mosaïque.

—

LA PLAINTE DE LA JEUNE FILLE.

Ballade de Schiller.

La forêt rend de sourds gémissemens... les nuages couvrent l'horizon... une jeune fille est assise sur le rivage... les flots agités se brisent contre les rochers... l'œil humide de larmes, la vierge soupire au sein de la nuit obscure et laisse échapper ces paroles:

« Mon cœur est mort à la joie... le monde » ne peut en combler le vide... il ne peut » remplir mes vœux... O ma mère! rappelle » à toi ton enfant... j'ai joui du bonheur » qu'on peut goûter ici-bas... j'ai vécu... » j'ai aimé. »

Elle dit, et ses pleurs coulent plus abondamment... Une voix lui répond: « Demande-moi ce qui console le cœur et guérit ses blessures... je ne te le refuserai » pas, ô ma fille!

» Tu gardes le silence... Ah! laisse couler » tes larmes... elles ne ranimeront pas la » cendre des tombeaux; mais la seule félicité pour un cœur qui a goûté le bonheur » d'aimer... ce sont les soupirs et les peines » que cause la perte de ce bonheur. »

—

Use sobrement de ce que tu possèdes, et par de folles profusions ne te condamne pas toi-même à l'indigence.

PHOCYLIDE.

—

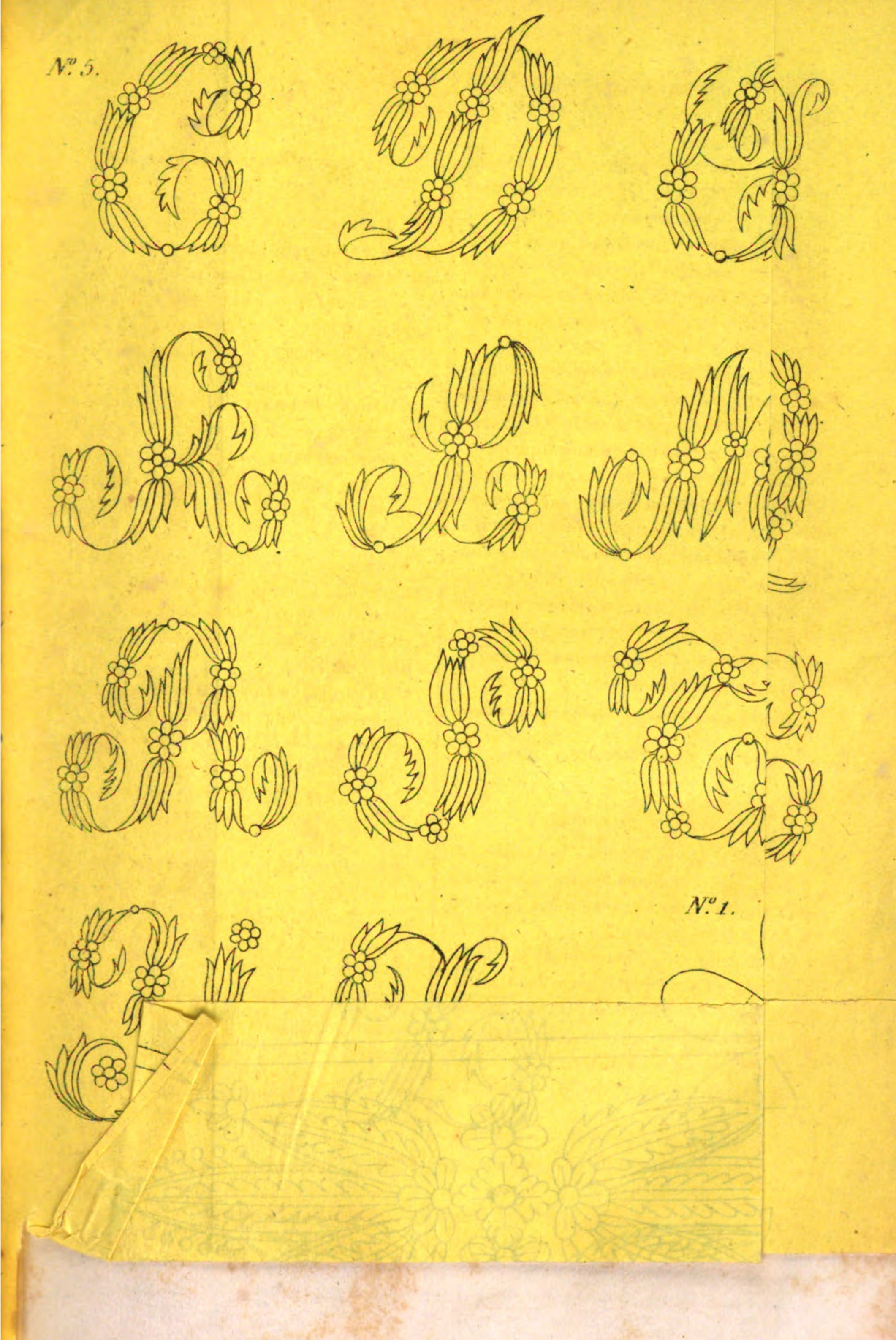
L'homme prudent sait prévenir le mal; l'homme courageux le supporte sans se plaindre. PITTACUS.

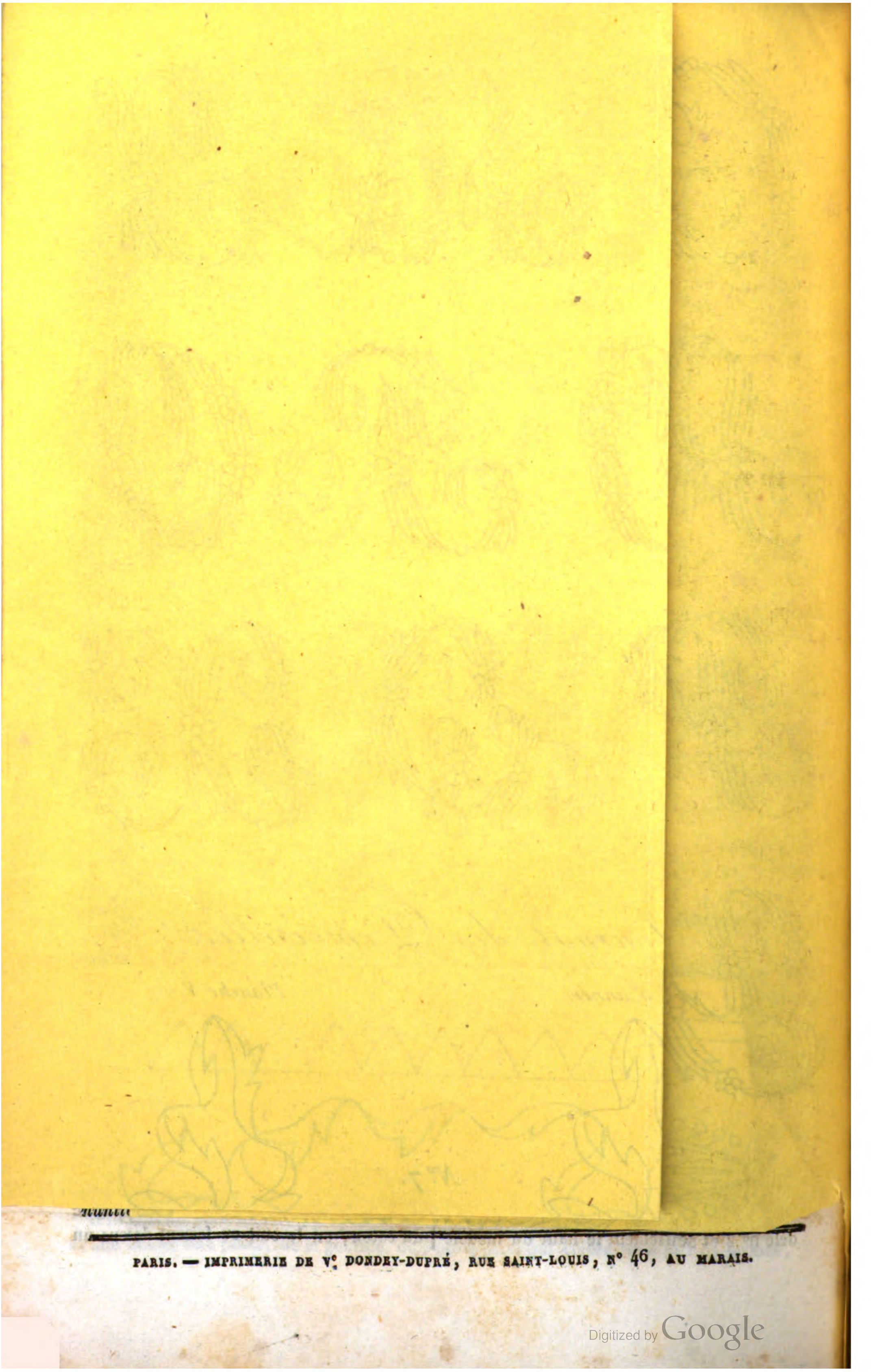
—

Il n'est rien ici bas qui ne trouve sa pente:
Le fleuve jusqu'aux mers dans les plaines serpente,
L'abeille suit la fleur qui recèle le miel;
Toute aile vers son but incessamment retombe:
L'aigle vole au soleil, le vautour à la tombe,
L'hirondelle au printemps, et la prière au ciel.

VICTOR HUGO.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.


Nº. 5.
Nº. 1.



PARIS. — IMPRIMERIE DE Vᵉ DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.



Dessiné par Nap. Thomas, d'après Mme Brune. — Gravé par Damours.

LE VŒU.

JOURNAL

DES DEMOISELLES.

Instruction.

—

Histoire des Fleuves.

—

LA SEINE.

PREMIÈRE LETTRE.

Dans nos soirées d'hiver je t'ai dit, ma chère nièce, mon projet de parcourir, au printemps, les grands fleuves de France, depuis leur source jusqu'à leur embouchure : explorant les villes importantes ou les sites pittoresques qu'ils baignent de leurs eaux, recherchant les monumens des arts et les anciennes traditions qui sont épars sur leurs rivages. Tu as souri à cette idée d'étudier l'histoire de notre pays par l'histoire de ses fleuves. Le 1er mai je me suis mis en marche avec quelques livres, mes cartes, mes crayons ; et ma lettre te prouvera que je n'ai pas oublié ton désir de prendre ta part dans mes impressions de voyage.

J'ai dû commencer par la Seine, cette *capitale* des fleuves et rivières du royaume : *A tout seigneur tout honneur!* Qui d'ailleurs, parmi ses rivales, pouvait m'offrir des bords plus riches en cités opulentes ou industrieuses, en gracieux et fertiles paysages et en souvenirs célèbres ! depuis des siècles, le bruit des grands événemens qui ont agité notre France s'est mêlé au bruit de ces ondes.

Laissant la route de Dijon, je m'arrêtai au bourg de Chanceaux, et demandai la source du fleuve ; on m'indiqua un étroit vallon d'un aspect agreste et sauvage, resserré entre deux côtes qui appartiennent à la chaîne des monts de la Côte-d'Or. Là, je vis un mince filet d'eau qui jaillit d'une petite colline couronnée de bois, et semble se perdre dans une espèce de mare ou d'étang, mais reparaît bientôt et se remet en marche, se grossissant peu à peu de divers autres petits ruisseaux. Avec quel vif intérêt, tu le devines, j'ai suivi les premiers pas de ce timide filet d'eau qui ne laisse prévoir ni sa grandeur future ni sa destinée ! Si tu avais été près de moi, tu aurais pris plaisir à côtoyer ses rives tortueuses, car la Seine, à son berceau, comme pendant tout son cours, obéit déjà à une nature capricieuse qui la porte à décrire de nombreuses sinuosités ; et toi, bien qu'un peu peureuse, tu aurais en riant enjambé ce pauvre ruisselet, qui, devenant un grand fleuve, viendra bientôt baigner Paris et portera des vaisseaux à l'Océan.

Connaissant ton goût pour les étymolo-

gies, je vais tâcher de te satisfaire. On m'a raconté que, non loin de la source du fleuve, il existait au sixième siècle un monastère fondé par l'abbé saint Seine; lorsqu'un malheur frappait le pays, le peuple allait entendre la messe au pied d'une croix qui s'élevait près de la source, et, au dernier évangile, on plongeait par trois fois, dans ce faible ruisseau, la statue du saint patron. Le monastère, la croix, la croyance naïve du peuple, tout a disparu... et j'ai trouvé seulement, non loin de là, un petit village qui a gardé le nom de Saint-Seine.

Billy, pittoresquement jeté entre deux collines boisées, est le premier hameau de Bourgogne arrosé par la Seine; successivement accrue par les eaux du Revinson, de l'Aigny, du Bresson, de la Douix, elle baigne de jolis villages, fertilise de riantes prairies, et fait déjà mouvoir d'industrieuses usines; peu à peu l'aspect du pays change, il se couvre de hauteurs et de pentes escarpées, et les collines qui bordent le fleuve ont de gais vignobles au penchant, et des bois touffus sur le sommet.

La première ville qu'on trouve en descendant, c'est Châtillon, célèbre à plus d'un titre dans notre vieille et moderne histoire. Séjour des premiers ducs de Bourgogne, sous la seconde race, Châtillon montre avec orgueil les ruines de son château ducal; pris et repris plusieurs fois dans les guerres civiles et d'invasion, il soutint un siége mémorable contre Philippe-Auguste qui s'en rendit maître en 1186, et dans la campagne de 1814, il vit les ambassadeurs des puissances alliées réunis dans un congrès où le duc de Vicence ne put leur faire accepter la paix honorable qu'offrait l'empereur.

C'est au-dessous de Gommeville que la Seine laisse le département de la Côte-d'Or pour entrer dans celui de l'Aube; elle baigne tour-à-tour Mussy, petite ville assez commerçante dont toutes les antiquités consistent en un vieux château appartenant aux anciens évêques de Langres, et qui fut détruit en 1793; le charmant village de Polizy, renommé par ses vins et ses fromages, et le mont Chavet qui s'élève sur la rive gauche; près de Villeneuve, la Seine reçoit les eaux de l'Ource et de l'Arce qui se sont grossies d'une foule de petites sources, et elle arrive plus rapide et plus imposante devant la ville de Bar.

Autrefois capitale d'un comté, Bar fut une place de guerre importante. En 1359, pendant la captivité du roi Jean, Froissard rapporte qu'un parti d'Anglais s'empara de la ville, la ruina de fond en comble et passa les habitans au fil de l'épée. « Il y eut, dit le vieil historien, plus de neuf cents hostels bruslés, et la Seine fut couverte de cadavres. » Après plusieurs siéges meurtriers durant les guerres de Charles VI, de Charles VII et de la Ligue, les habitans, pour s'éviter à l'avenir le retour de pareilles calamités, démolirent les fortifications; cet acte d'insoumission mécontenta Henri IV; mais le bon roi finit par leur pardonner. Aujourd'hui, ils sont pacifiquement livrés au commerce des vins. Sur l'un des deux côteaux dont leur ville est flanquée, j'ai remarqué une petite chapelle qui s'élève gracieuse au milieu d'un bocage. On dit qu'un bûcheron du voisinage ayant trouvé dans un vieux chêne une image de la Vierge, l'apporta au logis où se mourait sa fille abandonnée par les médecins, et que dès ce jour la jeune malade fut sauvée. C'est en signe de cette guérison miraculeuse qu'une chapelle fut élevée et adossée au vieux chêne. Ce gracieux monument, qui fait honneur à l'architecture chrétienne, le bocage et le vieux chêne ont été constamment l'objet des pieux hommages de la contrée : pendant la révolution, ils furent même respectés.

En s'éloignant de Bar, le fleuve offre un littoral moins pittoresque : le sol n'est plus accidenté comme en Bourgogne; la Seine est devenue champenoise, elle coule dans la patrie de Racine et de La Fontaine; son bassin s'est élargi, ses eaux sont plus abondantes; elle s'est successivement enrichie

de celles de l'Hozain, de la Magne, de l'Hurande, de la Profonde; puis, revenant à sa nature capricieuse et désordonnée, la Seine se replie sur elle-même, se partage en plusieurs courans, qu'elle laisse aller en sens divers et qui vont réjouir la capitale de la Champagne et ses industrieux faubourgs. Troyes, au temps de Jules César, capitale des Tricasses, figure avec éclat dans l'histoire des Gaules. En 451, Attila, qui venait de dévaster la Bourgogne, l'épargna par respect pour son évêque saint Loup, dont le nom jouit d'une haute vénération dans les traditions populaires. Au neuvième siècle, les Normands, plus cruels que le *fléau de Dieu*, ravagèrent Troyes. On trouve dans les annales troyennes les souvenirs du poète et galant Thibault, comte de Champagne, qui, aidé du jeune Saint-Louis, défendit la ville contre les seigneurs qui voulaient enlever la régence à Blanche de Castille. En 1420, pour sceller le traité honteux qui livrait la France aux Anglais, Isabeau de Bavière y célébra le mariage de sa fille Catherine avec Henri, roi d'Angleterre; mais en 1428, Jeanne d'Arc reprit la ville sur les troupes du duc de Bourgogne, et Charles VII y fit son entrée. En 1814, lorsque les ennemis envahirent la Champagne, Troyes devint le centre des savantes manœuvres de l'empereur, qui trois fois vint avec sa garde s'y reposer des fatigues de cette rude guerre. A Méry, dont le fleuve arrose la plaine couverte de belles moissons, cette grande lutte a laissé aussi des traces funestes. Le général prussien Blücher, furieux d'avoir été battu, fit incendier la ville dont pas une seule maison ne fut épargnée. Les habitans l'ont reconstruite en 1815.

Jusqu'ici j'avais côtoyé à pied le cours sinueux et incertain de la Seine; mais à Méry, le fleuve, dont le bassin est plus large et plus profond, devient enfin navigable; c'est dans ce petit port fort animé, où l'on charge pour Paris les productions du département de l'Aube, que j'ai dit adieu à la terre; me voilà donc embarqué sur une petite nacelle, sous la conduite d'un seul batelier, et me laissant emporter par le courant de mon fleuve qui va me dérouler, comme dans un rapide panorama, les tableaux variés de sa double rive.

A Marcilly, j'ai vu l'Aube entraînée par la pente du terrain, l'Aube dont jusqu'ici le cours avait eu plus de longueur et d'importance que celui de la Seine, venir s'y jeter et s'y perdre. Devant moi se développaient les charmans villages de Romilly, qu'enrichissent ses fabriques d'aiguilles et de bonneterie; Sellières où les restes de Voltaire furent déposés en 1778 par l'abbé Mignot, son neveu; Pont-sur-Seine qui vit l'armée d'Attila taillée en pièces par Aëtius; les restes de Chilpéric, lorsque ce dernier vint attaquer Sigebert, campé à Arcis-sur-Aube et dont l'antique château, riche don de Napoléon à sa mère, fut dévasté en 1815 par les ennemis. Auprès de Pont-sur-Seine j'ai remarqué d'immenses pierres brutes, qui, suivant les croyances du pays, ont été les autels des Druides ou des monumens élevés par Attila pour y faire des sacrifices après la bataille. Le fleuve, qui depuis Crancey avait réuni tous ses courans, les divise en deux au-dessus du village de Marnay; alors l'Ardusson, petite rivière sur les bords de laquelle Abeilard fonda la célèbre abbaye du Paraclet, se réunit à notre fleuve qui court entourer de ses deux bras les maisons neuves et les gracieux jardins de Nogent-sur-Seine. Cette cité, si paisible et si prospère aujourd'hui, je l'avais vue, hélas! bien autre dans cette grande lutte de 1814! quand sa bonne et vaillante garnison, après une résistance de trois jours contre l'armée du prince de Schwarzemberg, se retira après avoir fait sauter les ponts, et que, toute criblée par les boulets autrichiens, la malheureuse ville n'était plus qu'un amas de ruines!..

La Seine poursuit son cours dans une riche vallée bordée de collines; à Villiers, elle quitte le département de l'Aube pour

entrer dans celui de Seine-et-Marne; passe au village de Jaulnes, où quelques historiens placent la bataille de Fontenay, si meurtrière pour la noblesse de Champagne, et qui termina la sanglante lutte entre Charles-le-Chauve, Louis-le-Germanique et Lothaire, leur frère aîné; puis elle arrive à Bray, dont l'origine est romaine et qui passa successivement du comte Thibault à Saint-Louis, de Charles VI au roi de Navarre, du comte de Dunois à la maison de Nemours et du président de Mesme à la famille de Mortemart. Après avoir traversé Mouy, la Seine entre dans Montereau où elle reçoit les eaux de l'Yonne. Comme notre barque allait glisser sous le pont, je me rappelai la tragique entrevue entre Jean-sans-Peur et le dauphin Charles VII. C'est sur le pont de Montereau qu'excité par le dauphin, qui voulut venger la mort du duc d'Orléans, Tanneguy Duchâtel se jeta sur le trop confiant Jean-sans-Peur, et lui fendit le crâne d'un coup de hache... Ce vieux souvenir d'une lâche félonie s'effaça bientôt dans ma mémoire devant des souvenirs plus modernes et plus glorieux... Vainqueur à Mormant et à Nangis, Napoléon avait rejeté sur Montereau les Prussiens aux ordres du prince de Wurtemberg; leur arrière-garde fut battue par le vaillant général Gérard, aujourd'hui maréchal et grand-chancelier de la Légion-d'Honneur; le brave général Château périt dans cette action brillante, et si le duc de Bellune, qui commandait en chef, eût pu arriver quelques heures plus tôt sur le pont de Montereau, toute l'armée prussienne tombait au pouvoir des Français! A cette pensée l'empereur pleura de rage...

Grossie par l'Yonne et par le Loing, la Seine coule sous le pont de Valvin, et poursuit son cours dans une étroite vallée dont les côteaux sont couronnés de forêts. Ces forêts sont: celle de Fontainebleau à gauche, et à droite celles de Valence et de Champagne, antiques restes de ces forêts primitives dont furent jadis couvertes les Gaules. En passant devant l'antique village de Samois, le patron de ma barque me fit remarquer l'endroit où les deux comtes de Sancerre, frères jumeaux de la race royale, se noyèrent en se baignant; puis il me montra sur la rive droite les ruines de l'abbaye de Barbeau, où une seule tombe réunit ces deux jeunes princes dont la destinée avait été de naître et de mourir ensemble. Cette magnifique abbaye renfermait aussi le tombeau de Louis VII, son fondateur. L'église a disparu: les bâtimens du cloître furent donnés par l'empereur à la Légion-d'Honneur pour en faire une succursale en faveur des orphelins de l'Ordre; aujourd'hui ces bâtimens tombent en ruines. En descendant, je vis se dessiner devant mes yeux le charmant village de Chartrettes (chère retraite) avec son château du Pré, élégant séjour de Gabrielle d'Estrées, le château de Livry, qui appartenait à la famille de Laferronnaye; Larochette, rendez-vous des habitans de Melun et dont le sol stérile fut défriché en 1760 par les soins de M. Moreau qui employa à ce travail les enfans des hospices que le gouvernement lui avait confiés; le château de Peny, où résida M[me] de Lavardin, amie de M[me] de Sevigné, et que possède maintenant M. le baron Freteau de Peny, pair de France, savant conseiller à la cour de cassation.

A Melun, où la Seine se partage en deux bras sous son double pont, je congédiai le maître de la barque; les fortes pluies qui ont grossi le fleuve en ont rendu les courans dangereux sur une embarcation si légère.

Adieu, chère petite nièce; dans ma seconde lettre je continuerai mon récit.

***

Littérature Française.

REVUE LITTÉRAIRE.

Nous sommes si riches en nouveautés que j'aurais de quoi finir l'année avec les ouvrages qui ont paru au commencement du printemps, si je ne pressais un peu les rangs. Les auteurs qui écrivent aujourd'hui inclinent sensiblement vers la morale, et surtout vers la religion : si ces bonnes dispositions continuent, un romancier se croira avoir les obligations d'un prédicateur en chaire, et nos revues littéraires seront insuffisantes pour vous tenir au courant des ouvrages que vous pourrez lire. Commençons donc.

L'Ame exilée, un petit volume in-8°, signé *Anna Marie*.

Cette signature pseudonyme fait de la peine ; on voudrait connaître et aimer sous son véritable nom l'auteur qui enseigne si bien la soumission aux ordres du Très-Haut ! La foi peut transporter des montagnes; mais le respect qui laisse chaque chose être selon la volonté du Créateur convient encore mieux aux disciples de celui qui a dit, quand son heure suprême fut venue : « Que votre volonté soit faite, et non la mienne. » L'obéissance, la résignation aux volontés divines, voilà les véritables sources du bonheur et de la vertu. Nous devons discuter tous nos désirs, soumettre à l'examen les propositions des hommes, mais nous incliner devant les ordres de Dieu ; sans quoi les murmures, les prières importunes, pourront parfois arracher des faveurs plus douloureuses que les tourmens qu'elles remplacent : témoin cette veuve chrétienne de Jédala.

Anaï, l'époux de Sarah et ses deux fils, avaient subi le martyre lors de la persécution qui eut lieu sous le règne de Domitien; il ne restait à la malheureuse Sarah qu'un seul enfant, une fille, la belle Marie; et Marie meurt à seize ans, pure comme le lis des jardins ! aimée de Ruben, fils du frère d'Anaï qui l'a choisie pour épouse. Marie est morte ! et sa pauvre mère ne peut croire à une si grande infortune. Les apprêts des funérailles l'ont laissée dans une morne torpeur; mais, au moment où les jeunes filles et les enfans terminent les chants d'adieu, qu'accompagne le chœur des habitans de Jédala, Sarah se lève, commande que l'on suspende les funérailles jusqu'à son retour. Où va-t-elle ? cette mère désolée. Elle va sur la montagne trouver un pieux anachorète, un saint échappé tout mutilé au martyre. Sarah entraîne l'ermite auprès du corps déjà bleu de Marie. Qu'espère-t-elle de la présence du saint homme ? un miracle ! En vain l'ermite lui prêche la soumission aux ordres de Dieu, Sarah répond :

« Cette épreuve est trop forte, je ne puis » la supporter, mon père ; j'ai vu périr » mon époux et ses fils, mes forces se sont » épuisées à leur survivre; cet affreux sacrifice que Dieu m'a demandé, je l'ai » fait; mais depuis seize années je le pleure, » et mon courage est usé. Dieu voit ma » faiblesse, il m'épargnera si vos prières » le lui demandent. Mon père, ayez pitié » de moi ! rendez-moi mon enfant pour » que je puisse encore bénir le nom de » Dieu ! le Seigneur est avec vous, votre » voix est puissante auprès de lui, priez-» le, mon père : un mot de vos lèvres » saintes peut rappeler ma fille à la vie ! » Homme de Dieu ! saint vieillard ! mon » père, mon père, ayez pitié de moi ! ren-» dez-moi mon enfant ! »

Et la pauvre mère se roulait dans la poussière aux pieds du serviteur de Dieu.

« Ma fille, dit le saint attendri par une » douleur si déchirante, qu'il vous soit fait » suivant vos espérances; votre foi remue-» rait des montagnes; c'est par elle que

» cette épreuve pourra s'éloigner de vous; » votre cœur est défaillant, mais votre foi » vive sera récompensée : invoquons le Sei» gneur, il vous rendra votre enfant. »

Tous tombent à genoux et gardent le silence; une religieuse terreur les agitait, et le poil de leur chair se hérissait dans l'attente de ce qui allait arriver. « Le Sei» gneur va manifester sa puissance, » disaient les saintes femmes de Jédala en croisant leurs mains sur leur poitrine. « Dieu est avec l'ermite, » disaient celles de Ramlah tremblantes; « où nous cacher? » Après une ardente prière, et guidé par Sarah, dont les membres sont agités d'un tremblement affreux, le vieillard s'approche de Marie, pose ses mains mutilées sur la tête de la jeune fille, et lui dit : « Marie, levez-vous!.. » O miracle! miracle!..

A cette voix puissante, Marie s'est levée de sa couche, elle a posé ses pieds sur la terre, et toutes les fleurs qui la couvraient se répandent autour d'elle... Elle est debout!

Ainsi Marie fut rendue à sa mère; mais elle ne partageait pas la joie que son retour à la vie inspirait à Sarah : sa pauvre ame avait entrevu les splendeurs de l'éternité, et ne pouvait se consoler de ses joies perdues. Elle aimait sa mère; mais un amour terrestre ne pouvait plus suffire à cette ame qui avait goûté les prémices de l'amour divin; d'ailleurs Marie avait appris comment cette séparation de courte durée se termine par une réunion éternelle dans le sein du Créateur. Pour attendre sans angoisses cet instant désiré, il ne faut que croire et se soumettre aux sublimes promesses de l'Évangile.

Le poème de l'*Ame exilée* n'est point seulement une œuvre littéraire écrite du meilleur style, c'est encore un baume pour les amères douleurs. Après l'avoir lu, on se sent plus fort, plus patient. On est meilleur aussi, on répète du cœur et non des lèvres le vœu quotidien de soumission aux ordres de Dieu.

Emmerik de Mauroger, 2 vol. in-8°, par par Mme la comtesse de Cubières.

Le comte et la comtesse de Mauroger sont morts dans l'émigration. Emmerik, leur fils, et la douairière de Mauroger, mère du comte, rentrent en France en 1805. A cette époque, la patrie ne repoussait plus ses enfans égarés : loin de là, l'empereur Napoléon se montrait bienveillant pour la noblesse, qu'il recevait dans ses armées, dans ses palais, où elle apportait aux courtisans guerriers de la cour impériale les bonnes traditions de l'ancien régime. En retour, le maître rendait aux familles anciennes leurs biens non vendus, leur rang, et leur donnait ses décorations.

Ce n'était point à une clé de chambellan qu'aspirait Emmerik de Mauroger; il rêvait la gloire, brûlait de prendre part à la riche moisson de lauriers que les Français faisaient chaque année. Hélas! il n'est point de faveurs sans exception : la révolution avait eu trop à craindre des Mauroger pour leur pardonner; l'empereur repoussa le dernier rejeton de cette famille, et pourtant il avait accueilli, recherché même les Turenne, les Choiseul, les Montmorency, les Rohan. A tout prendre, un romancier n'est point un historien; quand il crée des personnages, il peut à son gré grandir ou diminuer leur importance sans que la critique ait rien à y voir; l'essentiel, c'est que sa fable, bien conçue, soit conduite au terme, d'un bon pas, ni trop lent, ni trop précipité : je m'empresse de le dire, ces conditions de succès ont été remplies par Mme de Cubières.

Emmerik aurait pu se faire soldat ou matelot, poursuivre la fortune et la gloire sous un nom supposé; mais il était l'unique appui de son aïeule; et contraint de fournir aux besoins du moment, le noble jeune homme chercha une place de précepteur. C'est un grand sacrifice à faire, à vingt-un ans, que le sacrifice de son indépendance, d'autant qu'Emmerik ne se

dissimulait aucune des obligations imposées à l'homme qui entreprend d'en élever un autre. Une lettre de recommandation, donnée au jeune comte, le fait admettre dans la maison d'un riche négociant du Havre. M. Amelot est une excellente créature; il a, comme l'empereur, foi en son étoile; toujours elle l'a préservé de la rencontre des fripons et des pervers; « d'ailleurs, dit-il, je ne crois pas qu'il y ait » dans le monde autant d'hommes dange- » reux qu'on le dit : les nobles exceptés; » car ils le sont tous. »

M. Amelot n'aurait donc pas agréé Emmerik tout d'abord et sur sa bonne mine, si, avant de se présenter à lui, le jeune comte n'avait, par fierté, changé son nom de Mauroger en celui de Clénard. Si sévèrement que l'on envisage une position difficile, on se berce toujours de quelques illusions : ainsi Clénard pensait que sa tâche se bornerait à être le pédagogue d'enfans en bas-âge; ce qui permettrait à son expérience d'instituteur de grandir avant ses devoirs. Point : Émile Amelot a seize ans; Osithe, sa sœur, quatorze; une jeune mère, encore dans toute la fleur de sa beauté, est la seule surveillante de ces grands enfans; car M. Amelot, après avoir choisi un gouverneur à son fils, ne s'occupe plus que de son commerce.

Un jeune homme, dans l'âge où les passions se développent, une fille qui s'embellit tous les jours, une mère charmante, voilà bien des écueils pour un sage qui entre à peine dans son cinquième lustre. Eh bien ! Emmerik se montre la prudence et l'honneur même. Il est impossible d'être plus parfait dans sa conduite, plus noble dans ses sentimens, de se guider par des maximes plus généreuses que ne le fait cet héroïque jeune homme ! Le *chevalier Grandisson*, dont le nom, devenu proverbe, exprime le *nec plus ultrà* du cavalier accompli, n'oserait se poser en modèle devant Emmerik de Mauroger, si ce n'est pour combattre, par l'exemple de sa virilité, la teinte trop romanesque de l'esprit du jeune homme : la mollesse trop féminine de ses impressions, des délicatesses infinies, des susceptibilités qui feraient honneur à la pudeur d'une *sensitive*, sont certes bien belles; mais de bonnes résolutions, promptes, énergiques, décisives, sont bien bonnes aussi. Il ne faut pas déshériter l'action au profit de la pensée. Grandisson réfléchissait sans doute avant d'agir; mais enfin il prenait un parti lorsque cela devenait nécessaire. A la place d'Emmerik, il n'eût pas consumé son ame en un amour qui ne pouvait être que malheureux; il eût porté le flambeau de la raison sur les projets chimériques de Mme Amelot, et une fois éclairé sur sa position et sur celle d'Osithe, sur les droits d'un père qui a disposé de la main de sa fille, sur les préjugés de ce même père contre la noblesse, sur la fortune que devait avoir Mlle Amelot, comparée à sa pauvreté, à lui, il se fût éloigné... convaincu que l'homme, appelé sur cette terre à travailler et non à jouir, ne doit point se décourager lorsque le premier bonheur qu'il a cru s'arranger vient à s'évanouir.

Mme de Cubières a écrit son roman par lettres. Cette forme délaissée de nos jours est sans contredit celle qui se prête le mieux à l'analyse des sentimens et au développement des caractères. Jadis, il est vrai, on abusait du style épistolaire pour raconter des romans d'action; Mme de Cubières, n'ayant à peindre que les émotions et les angoisses d'un noble jeune homme froissé par la fortune, torturé par l'amour, a très-bien fait de braver l'anathème injuste dont les lecteurs de romans ont frappé les lettres écrites *du même au même*. Ce qui justifie encore mieux Mme de Cubières, c'est la grâce de son style, l'extrême délicatesse des sentimens qu'elle prête aux interlocuteurs de ce dialogue épistolaire, les détails charmans qui rachètent ce *far niente* sentimental déjà reproché à son héros.

Emmerik de Mauroger est l'un des romans les plus intéressans et les mieux écrits que nous ayons lus depuis long-temps. Il rappelle tout-à-fait la manière gracieuse et le ton exquis de Mme de Souza. Cette ressemblance du talent de Mme de Cubières avec celui de l'auteur d'*Adèle de Sénange* avait déjà été remarquée, il y a plusieurs années, lors de l'apparition de son premier ouvrage *Marguerite Aymon*. Nous savons à Mme de Cubières un gré infini de s'être préservée de l'avalanche du romantisme.

Les Matinées, par M. Hippolyte Bonnellier.

Encore un pseudonyme! ici le voile est transparent. Je puis sans indiscrétion, du moins je le crois, vous confier que Mme Bonnellier est l'auteur des nouvelles dont se compose ce recueil. Si c'est par modestie que cette dame s'est abritée du nom de son mari pour publier les *Matinées*, c'est un mérite qu'elle joint à celui du talent. Si c'est par humilité, elle a tort; ses Nouvelles sont charmantes. Je voudrais en analyser quelques-unes; je suis arrêtée par l'embarras du choix et la crainte de déflorer le plaisir qui vous attend à leur lecture. Mme ALIDA DE SAVIGNAC.

Littérature Étrangère.

—

Louis Alamanni, célèbre poète italien, naquit à Florence, en 1495, d'une des plus nobles et des plus distinguées familles de la république. Son père était fort attaché au parti des Medicis, et lui-même fut en grande faveur auprès du cardinal Jules, qui gouvernait au nom du pape Léon X; mais ayant éprouvé de sa part un trait de sévérité qu'il regarda comme injuste, il entra dans une conjuration qui se forma contre lui à la mort du pape. Elle fut découverte, et Alamanni, forcé de s'enfuir, vint en France lorsque le cardinal Jules fut élu pape sous le nom de Clément VII. Les revers que ce pape éprouva en 1527 ayant donné à Florence l'occasion de s'affranchir, Alamanni y retourna. Député à Gênes pour les intérêts de sa patrie, André Doria, qui avait pour lui beaucoup d'amitié, l'emmena en Espagne, lorsqu'il s'y rendit avec sa flotte, sur laquelle Charles-Quint passa en Italie peu de temps après, pour terminer les affaires de Florence et la soumettre entièrement au joug des Médicis. Après cette nouvelle révolution, Alamanni, proscrit par le duc Alexandre, revint en France, où les bienfaits de François Ier le fixèrent. Il y composa le plus grand nombre de ses ouvrages. Le roi avait pour lui tant d'estime, qu'ayant à envoyer un ambassadeur à Charles-Quint, en 1544, après la paix de Crespy, ce fut de lui qu'il fit choix. Alamanni avait précédemment adressé à François Ier un dialogue allégorique entre le *coq et l'aigle*, dans lequel le coq appelait l'aigle: oiseau de proie qui porte deux becs pour dévorer davantage.

Aquila grifagna
Che per più divorar due becchi porta.

Il ne croyait pas que cette pièce fût connue de l'empereur. Dans le discours d'apparat qu'il prononça devant lui, à sa première audience, il commença plusieurs de ses périodes par le mot *Aquila*. Charles-Quint pour toute réponse répéta tout haut ces vers: *Aquila grifagna*, etc. « Je parlais alors en poète, répondit Alamanni » sans s'étonner, maintenant je parle en » ambassadeur. J'étais indigné contre le » duc Alexandre, gendre de votre majesté, » qui m'avait chassé de ma patrie; je suis » maintenant libre de toute passion et persuadé que votre majesté n'autorise aucune injustice. » Cette réponse plut beaucoup à l'empereur, et Alamanni en obtint tout ce qu'il était chargé de lui demander. Il ne fut pas moins en crédit sous Henri II, qui l'employa aussi dans plusieurs négociations. Suivant habituellement la cour, il était avec elle à Amboise, lorsqu'il mourut en 1556.

FRAGMENT ITALIEN.

LA VITA RUSTICA.

O beato colui che in pace vive
De' lieti campi suoi proprio cultore!
A cui, stando lontan dall'altre genti
La giustissima terra il cibo apporta,
E sicuro il suo ben si gode in seno.
Se ricca compagnia non hai d'intorno
Di gemme e d'ostro; nè le case ornate
Di legni peregrin, di statue e d'oro;
Nè le muraglie tue coperte e tinte
Di pregiati color, di vesti aurate,
Opre chiare e sottil di Perso e d'Indo;
Sicuro almen nel poverello albergo
Che di legni vicin del natio bosco
E di simplici pietre ivi entro accolte
T'hai di tua propria man fondato e strutto;
Con la famiglia pia t'adagi e dormi.
Come a null'altra par dolcezza reca
Dall' arbor proprio, e da te stesso inserto,
Tra la casta consorte e i cari figli
Quasi in ogni stagion goderse i frutti!
Ivi senza temer cicuta e tosco
Di chi cerchi il tuo regno, o'l tuo tesoro
Cacciar la fame; senza affanno e cura
D' altro, che di dormir la notte intera,
E trovarsi al lavor del nuovo sole!

ALAMANNI.

LA VIE DES CHAMPS.

O bienheureux celui qui vit en paix, cultivant de ses propres mains ses riantes campagnes! celui qui, éloigné de tous les autres hommes, reçoit de la terre, souverainement équitable, sa nourriture, et jouit en sûreté de son bonheur au fond de son ame. Cultivateur, si tu n'es pas entouré d'une compagnie riche, de pierreries et de pourpre, si tes maisons ne sont pas ornées de bois étrangers, de statues et d'or; si tes murailles ne sont pas couvertes de précieuses couleurs ou tendues de ces étoffes d'orées, claires et fines trames que tissent la Perse et l'Inde, au moins dans cet humble réduit que ta propre main a fondé et construit avec les rudes troncs du bois voisin, avec les pierres non taillées que tu y as recueillies, tu vis paisible et tu dors au milieu de ta pieuse famille. Que c'est une douceur sans égale que celle de jouir, presque en toute saison, entre ta chaste épouse et tes enfans bien-aimés, des fruits de l'arbre qui est à toi et que tu as greffé de ta main! et là de chasser la faim sans craindre la ciguë ou le poison de qui ambitionne ton trésor ou ton royaume; sans autre soin que de dormir la nuit entière, et de te trouver prêt au travail du soleil nouveau!

Mlle F. R.



Éducation.

—

Les deux Éducations.

PROVERBE.

L'excès en tout est un défaut.

PERSONNAGES.

M. DE RANCOUR. Vieux militaire retiré à Aulnay.
ERNEST GERMEY, fils d'un général, ami de M. de Rancour.
Mme DE SERNEUIL, sœur de M. de Rancour; elle habite Marmande et vient d'arriver chez son frère.
Mlle CAROLINE, fille de Mme de Serneuil.
MARIA, nièce de M. de Rancour.
SUZANNE, femme de chambre de Mme de Serneuil.
Un Domestique.

La scène se passe à Aulnay dans les environs de Paris.

—

SCÈNE I.

M. DE RANCOUR, Mme DE SERNEUIL.

M. DE RANCOUR. Oui, ma sœur, Ernest Germey est un aimable jeune homme.

Mme DE SERNEUIL. Bien futile, peut-être?

M. DE RANCOUR. Non, son enfance a été studieuse, sa jeunesse est éclairée. Dans sa conduite passée nous trouvons une garantie de celle à venir; il est estimé de tous, il marche à grands pas dans la carrière honorable qu'il a choisie; il est enfin un de nos jeunes gens les plus distingués.

Mme DE SERNEUIL. Son père a quitté le service?

M. DE RANCOUR. Lieutenant-général avant la restauration, fatigué, souffrant de ses blessures, il demanda sa retraite et vint se fixer à Paris dans le quartier des études, voulant, autant qu'il lui était possible, suivre celles de son fils. Aujourd'hui le général est vieux, bien vieux, c'est mon aîné de près de huit ans; mais le bonheur le rajeunit, et le père d'Ernest est encore très-vert, parbleu!

Mme DE SERNEUIL. Je vois que vous n'avez pas oublié ces vilains mots que vous nous rapportâtes de l'armée; mais j'espère que devant Caroline...

M. DE RANCOUR. Soyez tranquille, je saurai m'observer. Je disais donc que le bonheur rajeunissait. Tenez, ma sœur, je le sens aujourd'hui, car depuis votre arrivée, depuis celle de mes deux nièces, ma goutte a pris la fuite, et me voilà leste comme un jeune homme.

Mme DE SERNEUIL. Savez-vous, mon frère, qu'il y a près de dix années que nous ne nous étions vus!

M. DE RANCOUR. Ce n'est pas de ma faute: j'ai voulu vingt fois me mettre en route, toujours quelques nouveaux obstacles venaient m'arrêter; avec mes compagnons fidèles la goutte et d'anciennes blessures, on ne franchit pas facilement les distances, et faire cent quatre-vingts lieues...

Mme DE SERNEUIL. Est une chose fatigante; je ne le sens que trop; mais je ne m'en plains plus aujourd'hui, et depuis longtemps j'aurais quitté Marmande sans l'éducation de ma fille. Je voulais que cette éducation fût entièrement terminée avant de venir passer quelque temps auprès de vous.

M. DE RANCOUR. Caroline est donc une personne accomplie?

Mme DE SERNEUIL. Accomplie! c'est le mot.

M. DE RANCOUR. Tant mieux, ma sœur, elle ne pourra manquer de plaire à Ernest; et, vous le savez, mon vœu le plus cher, celui du général Germey, est de resserrer encore par des liens de famille l'amitié qui nous unit.

Mme DE SERNEUIL. Et c'est dans ce but qu'il engagea son fils à venir vous visiter dans la retraite que vous vous êtes choisie. C'est aussi pour condescendre à votre désir que j'ai bravé toutes les difficultés qui m'arrêtaient encore...

M. DE RANCOUR. Et que vous êtes arrivée avec Caroline ; mais ma sœur, Maria, la fille de mon frère, vient d'arriver aussi...

Mme DE SERNEUIL. Vous me l'aviez dit.

M. DE RANCOUR. Hier au soir, je me suis empressé de vous la présenter ; comment la trouvez vous?

Mme DE SERNEUIL, *avec un air de dédain.* Je n'ai fait que l'apercevoir ; mais...

M. DE RANCOUR. Connaissant toutes les qualités qui distinguent Ernest, sachant aussi que, dans sa position indépendante de la fortune, il ne cherche point une femme riche, mais une femme qui lui convienne. Bien assuré surtout du bonheur de celle qu'il chérira, je me serais reproché de favoriser une de mes nièces, et j'ai désiré qu'elles se trouvassent ici toutes les deux en même temps ; d'ailleurs, d'après ce que j'en sais, leur caractère et leur éducation diffèrent entièrement, et si l'une ne convient pas à Ernest, l'autre devra fixer son choix... par ce moyen il ne peut manquer de devenir bientôt mon neveu.

Mme DE SERNEUIL. Vous le dites sage, éclairé?

M. DE RANCOUR. Corbleu ! j'en réponds !...

Mme DE SERNEUIL, *avec orgueil.* Dans ce cas, il épousera ma fille, et je m'applaudis plus que jamais d'avoir suivi le système d'éducation de ma province, d'avoir fait de Caroline une femme essentielle... mais la voilà, vous allez la juger vous-même.

SCÈNE II.

LES MÊMES, CAROLINE (*jolie personne tournure embarrassée, n'osant lever les yeux, ne sachant que faire de ses bras.*)

M. DE RANCOUR. Elle est charmante ! venez, ma nièce, venez que je vous embrasse !

CAROLINE. Avec la permission de maman.

M. DE RANCOUR. Vous me faites trop d'honneur ! un oncle de soixante ans embrasse sans permission. (*Il la baise au front.*)

Mme DE SERNEUIL, *avec orgueil.* Ma fille a tellement l'habitude de me consulter...

M. DE RANCOUR. C'est très-bien ! dites-moi, ma nièce, êtes-vous satisfaite de votre voyage? vous plaisez-vous ici?

CAROLINE. Une fille bien élevée se plaît partout avec ses parens.

M. DE RANCOUR. J'ai voulu réunir ici tout ce qui m'a semblé devoir vous être agréable ; une bibliothèque choisie, un piano, de la musique, et ce qu'il faut pour peindre.

Mme DE SERNEUIL. Ma fille n'occupe point son temps d'une manière si futile : elle s'occupe sérieusement.

M. DE RANCOUR. Mais après les occupations sérieuses, doivent venir les délassemens, les plaisirs... (*Ici Caroline s'assied dans un coin, tire de son sac un mouchoir qu'elle se met à ourler.*)

Mme DE SERNEUIL. Sans doute ! et Caroline faisait souvent à Marmande sa partie de boston avec le curé, la respectable Mlle Pagès et moi.

M. DE RANCOUR. C'était une partie bien grave pour son âge.

Mme DE SERNEUIL. Pensez-vous que j'en voulusse faire une folle, une évaporée comme quelques demoiselles que l'on cite dans le département de Lot-et-Garonne...

M. DE RANCOUR. Non, ma sœur, loin de là ! mais à une solide instruction mêler quelques talens d'agrément me semblerait fort sage.

Mme DE SERNEUIL. Quand on a de la fortune, à la bonne heure, mais, ruiné par la révolution, M. de Serneuil ne m'a laissé qu'une existence bien modeste, et je me serais attiré le blâme de tout le pays, si, au lieu de faire ma fille une bonne femme de ménage, j'eusse employé son temps à la musique ou au dessin.

M. DE RANCOUR. Je ne vous en parle que comme accessoire : il est, je le sais, des choses plus indispensables ; mais les arts agrandissent, développent les idées.

Mme DE SERNEUIL, *vivement.* Nous ne tenons pas en province à développer les idées de nos filles.

M. DE RANCOUR. Vous devez tenir à les

rendre aimables, et rien n'ajoute autant aux charmes d'une femme qu'un talent dont elle jouit et dont elle fait profiter les autres.

Mme DE SERNEUIL. Je vous le dis encore, mon frère, les talens ne conviennent qu'aux personnes riches !

M. DE RANCOUR. C'est un vieux préjugé qui s'est réfugié dans nos provinces et qui ne tardera pas à disparaître.

Mme DE SERNEUIL. Il est l'effet d'un raisonnement, les gens sages y tiendront. Une demoiselle sans fortune doit avoir sa dot en elle-même, et la payer par son utilité dans son ménage.

M. DE RANCOUR. N'est-ce rien que de savoir en chasser la monotonie et l'ennui? d'ailleurs cette demoiselle sans fortune a déjà contre elle une chance peu favorable pour trouver un mari. Déshéritée par le sort, faut-il ajouter à ce malheur, en la privant encore de ce qui peut embellir sa vie ! Vous lui enlevez aussi une chance de succès : les talens se montrent plus vite que les qualités. Attiré, charmé par eux, on désire mieux connaître celle qui les possède, et lorsqu'on trouve réuni tout ce qui promet le bonheur... la fortune n'est plus un obstacle.

Mme DE SERNEUIL. Parlez plus bas, de grâce, car vous faites-là un mariage de roman. Un homme qui devient amoureux parce qu'il a entendu une belle voix ou admiré un tableau !.. en vérité mon frère je suis peinée de vous entendre à votre âge parler aussi légèrement...

M. DE RANCOUR. Ne nous querellons point, ma sœur, les succès de Caroline prouveront sans doute la supériorité de votre système d'éducation.

SCÈNE III.

LES MÊMES, MARIA, *en habit de cheval.*

MARIA. Pardon mon oncle si je ne vous ai pas encore vu ce matin; mais je n'ai pu résister au désir de monter à cheval pour parcourir cette vallée à laquelle le piquant auteur des *Souvenirs et fantaisies* (1) a donné une nouvelle célébrité. J'ai relu plusieurs fois son *étude de paysage*, et j'admirais la grâce, la fraîcheur de ses tableaux. Aujourd'hui je leur reconnais un nouveau mérite, celui de la vérité, et vous avez fait preuve de goût, mon oncle, en vous établissant dans cette pittoresque campagne près de Sceaux, auquel de *tant de pompes évanouies, il ne reste qu'un bal et un sous-préfet...* C'est charmant !

M. DE RANCOUR. Je suis enchanté que ma solitude vous plaise.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, M. DE GERMEY.

M. DE RANCOUR, *prenant la main d'Ernest, qu'il présente à Mme de Serneuil.* Ma sœur, je vous présente monsieur Ernest Germey, le fils de mon meilleur ami.

Mme DE SERNEUIL. J'ai souvent entendu parler de monsieur, et toujours d'une manière si favorable, que depuis long-temps j'avais le désir de le connaître.

ERNEST, *s'inclinant.* Vous êtes trop bonne, madame; je tâcherai de justifier l'opinion que l'on a bien voulu vous donner de moi.

MARIA, *lorgnant Ernest.* Monsieur n'était-il pas au bal que donna madame de Grangeneuve, pour montrer à sa fille les vingt-quatre prétendans à sa main et l'engager à faire un choix?

ERNEST. En effet, mademoiselle, j'assistais à cette brillante soirée.

MARIA. J'y étais aussi; mais je ne fis qu'une apparition, par complaisance pour mon père. J'étais souffrante et de mauvaise humeur. Je venais de manquer les belles variations sur la marche de Fernand Cortez. Figurez-vous que je les savais à merveille; mais j'eus la sottise de me laisser intimider !

Mme DE SERNEUIL, *sèchement.* Cette timidité était plus à sa place que vos variations, et je l'aurais préférée.

MARIA. Grand merci, ma tante ! malheu-

(1) M. de Latouche.

reusement il se trouvait dans la réunion peu de personnes de votre avis, et je n'eus pas le moindre succès. En dédommagement, j'appris le lendemain que mon dernier tableau venait d'obtenir les honneurs de l'exposition.

Mme DE SERNEUIL, *bas à sa fille.* Quelle éducation, grand Dieu !... et pour toute fortune des places, des pensions qui mourront avec son père ! cela fait pitié !...

MARIA, *ouvre le piano, fait une gamme, passe devant la harpe, fait quelques accords et s'avance vers Caroline.* Que tenez-vous là, ma cousine ? votre ouvrage vous absorbe à tel point, que vous semblez étrangère à ce qui se passe autour de vous ; quoi ! c'est un ourlet qui vous possède ainsi ?... (*Riant.*) Vraiment, c'est admirable !

Mme DE SERNEUIL. Ma fille, quittez votre ouvrage.

M. DE RANCOUR. Oui, car nous irons tous faire le tour de mon jardin ; je vous montrerai ma serre, mes fleurs.

MARIA. Vous avez de belles fleurs !... j'ai justement apporté ma boîte d'aquarelle, j'en peindrai quelques-unes ; et vous, Caroline ?

CAROLINE. Moi, je cueillerai des violettes, de la joubarde ou quelques autres fleurs propres à faire des infusions.

Mme DE SERNEUIL, *d'un air de triomphe.* Vous l'entendez, mon frère !...

SUZANNE, *arrivant assez familièrement et d'un air un peu grognon. Accent gascon.*

Ah çà madamé où boulez bous qué jé metté la vellé robe que bous avez apportée pour les noces dé madémoisellé.

Mme DE SERNEUIL, *bas.* Taisez-vous donc, sotte. (*Haut, vivement.*) Je ne sais ce que vous voulez dire ! arrangez ces chiffons comme vous l'entendrez, et ne venez pas m'en rompre la tête.

MARIA, *lorgnant.* La singulière tournure ! elles sont bien, les soubrettes de Marmande. (*Riant.*) Ah ! ah ! ah !

M. DE RANCOUR. Allons, vite à la promenade.

MARIA. Je vais changer de costume et vous rejoins à l'instant. (*Ils sortent tous ; Ernest offre son bras à Mme de Serneuil ; M. de Rancour donne le sien à Caroline ; Maria sort par une autre porte.*)

SCÈNE V.

SUZANNE, *seule.*

Ah çà ! mais, Dieu mé pardonne ! jé crois qu'on sé moque dé moi ici ? ça lui va bien à cetté démoisellé qui a été se mettré un chapeau, une cravate et une vesté comme un garçon, dé riré dé ma tournure ; si elle venait comme cela à Marmande, tout le monde se mettrait sur les portes pour la voir passer, et les enfans la suivraient !.. et ces autres messieurs et mesdames les domestiques, ils ont aussi l'air dé mé regarder comme un amusément. Jé les trouve bien plus drôles avec leurs beaux habits ; il mé semblé voir des singes. Puis voici aussi madame qui prend ses grands airs, et qui m'appelle *sotte !* parce qué j'ai eu l'esprit dé déviner qué madémoisellé allait sé marier !.. mais il né fallait pas être bien fine, madame disait : *Emportons toutes les affaires dé madémoisellé ; il n'est pas sûr qu'elle revienne... Une jeune personne bien élevée n'est pas difficile à marier... il y a chez mon frère un hommé charmant, fort riche ! n'oublions pas ma vellé robe qui me servirait bien si...* Tout cela était clair, jé pensé !.. et puisqu'ils étaient en famille il n'y avait pas d'indiscrétion, je pouvais parler sans mystère ! mais les maîtres, ça aime à dire : *sotte ! imbécile ! impertinente, etc., etc...* Ténez ! ténez ! encore une preuve... voilà notré démoisellé qui vient ici seule avec le mossieur charmant et riche !.. Comme on en jaserait à Marmande !

SCÈNE VI.

SUZANNE, CAROLINE, ERNEST.

CAROLINE, *à part.* Ma mère m'ordonne de causer avec M. Ernest. Il doit être mon mari, dit-elle ?... Je le veux bien, si tel est le bon plaisir de ma mère ; cependant

j'avoue que me trouver seule avec un homme... mais voilà Suzanne. (*Elle s'approche d'elle et lui parle bas.*)

ERNEST, *à part*. Les cousines sont toutes les deux fort jolies, mais des avantages extérieurs ne doivent point décider de mon choix. Tâchons donc de connaître leur esprit, leur instruction, leur manière de sentir et de penser. Caroline a l'air si contraint en présence de sa mère, que je suis charmé de saisir cette occasion de causer librement avec elle; sa timidité prévient en sa faveur. (*A Caroline avec embarras.*) Combien je suis heureux, mademoiselle, que les circonstances... le hasard... m'aient conduit auprès de M. de Rancour au moment où vous y arriviez vous-même...

CAROLINE. Vous êtes bien honnête. (*A Suzanne.*) Ne vous éloignez pas.

SUZANNE. Non mademoiselle. (*Elle se met à tricoter dans un coin du salon.*)

CAROLINE, *à part*. Ma mère m'a recommandé de laisser voir la sévérité de mes principes, un homme qui veut épouser ne se plaint pas, dit-elle, de trop de réserve... Voyons ce qu'il va dire.

ERNEST. C'est, je crois, la première fois que vous visitez ce pays?..

CAROLINE. Oui, monsieur...

ERNEST. Vous devez être frappée de la différence de nos paysages avec ceux du Midi?

CAROLINE. Oui, monsieur!

ERNEST, *à part*. J'aurai de la peine à entrer en conversation. (*Haut.*) Vous n'avez fait que traverser Paris, vous devez être impatiente de le connaître?..

CAROLINE, *un peu sèchement*. Je ne suis pas impatiente parce que c'est un vilain défaut, et je ne désire point connaître Paris, parce que c'est une ville de perdition.

ERNEST, *gaîment*. Je vous assure, mademoiselle, que l'on n'est pas perdu pour en avoir respiré l'air, il s'y trouve encore de très-bonnes ames; puis, quand je vous parle de connaître Paris, je ne prétends pas que vous deviez en étudier les mœurs, mais que vous visitiez ses rues, ses monumens, ses musées, ses jardins.

CAROLINE. Oh! pour ses jardins, ses musées, je n'y mettrai jamais les pieds.

ERNEST, *étonné*. Pourquoi donc?

CAROLINE, *vivement*. Une femme qui se respecte n'y peut, dit-on, lever les yeux sans être contrainte à les baisser à l'instant.

ERNEST. On vous a trop effrayée, mademoiselle, et vous vous priveriez d'une grande jouissance en excluant tous les objets d'arts; mais on me paraît très-sévère à Marmande?

CAROLINE, *appuyant avec orgueil*. Très-sévère, monsieur....... aussi nos demoiselles...

ERNEST, *à part*. Ont, je le crains, bien peu de charmes. Essayons encore cependant. (*Haut.*) Mademoiselle, vous me semblez peu disposée en faveur de la capitale, et vous vous trouveriez sans doute bien malheureuse si quelque circonstance vous contraignait à l'habiter... un mariage, par exemple.

CAROLINE. Dans ce cas, monsieur, le devoir m'y attacherait.

ERNEST, *à part*. Très-bien! (*Haut.*) Puis vous finiriez aussi par y trouver quelques plaisirs. Il est des délassemens permis que sagement on doit prendre, pour se reposer de ses occupations et les retrouver avec plus de courage.

CAROLINE. C'est aussi mon avis.

ERNEST, *à part*. Nous commençons à nous entendre.

CAROLINE. L'on peut, par exemple, très-bien faire une partie de boston ou de wisk.

ERNEST. Et si l'on n'aime pas le jeu, on réunit quelques amis, on fait un peu de musique, ou bien...

CAROLINE, *sèchement*. Je ne fais point de musique, et les gens qui se réunissent dans un but aussi léger ne seront jamais mes amis!...

ERNEST, *à part*. Oh! oh! (*A Caroline.*) Eh bien! on profite d'un beau jour et l'on

va dans la campagne faire une étude de paysage ou de fleurs.

CAROLINE. Je ne dessine point! et je rends grâce à ma mère de ne m'avoir pas fait perdre mon temps à apprendre ces inutilités; on peut avoir des talens, mais des talens utiles.

ERNEST. Comment l'entendez-vous?

CAROLINE. J'entends : faire de la tapisserie, des broderies, de la crême, des sirops, des confitures, des conserves, des liqueurs, des fruits à l'eau-de-vie, des biscuits, des macarons, et même un baba et un plum-pudding. Vous voyez qu'avec toutes ces ressources on peut encore fort agréablement employer sa vie.

ERNEST. Je n'en disconviens pas; mais je pense que l'on pourrait encore...

CAROLINE, *avec dédain*. Monsieur est sans doute peintre ou musicien?

ERNEST. Je m'occupe un peu de ces deux arts, mais vous vous en montrez tellement l'ennemie que je n'ose avouer...

CAROLINE. On doit confesser ses erreurs; car c'est fournir l'occasion de les combattre, et peut-être trouver celle d'être ramené.

ERNEST. Vous l'avouerai-je, mademoiselle, dans cette circonstance je ne me reconnais point de torts.

CAROLINE. Hélas! c'est de l'aveuglement, monsieur!

ERNEST. La lecture est-elle encore un plaisir que vous repoussiez aussi impitoyablement?

CAROLINE. Non, quand elle est choisie.

ERNEST. C'est ainsi que je l'entends, et après avoir placé dans ma bibliothèque tous les livres moraux, scientifiques et historiques qui doivent s'y trouver, après avoir consacré quelques rayons à Rousseau, à Voltaire...

CAROLINE, *avec effroi*. Rousseau!.. Voltaire!.. vous me faites frémir!

ERNEST. Sans adopter leurs doctrines, tout homme doit connaître leurs ouvrages, les avoir sous sa main, profiter de leurs lumières.

CAROLINE. Leurs lumières!... voilà ce qui nous perd!...

ERNEST, *avec feu*. Voilà ce qui nous sauverait si elles étaient bien employées... il faut qu'elles éclairent sans mettre le feu, il faut en raison par les effets, les présenter avec prudence, les... mais pardon, mademoiselle, me voilà bien loin de mon sujet: je disais donc... qu'après tant d'ouvrages sérieux, quelques poésies, quelques romans choisis...

CAROLINE, *avec feu*. Des romans! ô monsieur, je pense que vous les brûleriez tous si vous veniez à vous marier.

ERNEST. Mais il en est qu'une femme peut lire!

CAROLINE. Quelles femmes, grand Dieu! d'ailleurs, je le sais fort bien par les dames que l'on cite à Marmande comme des modèles. Une fois en ménage on n'a plus un instant à soi, il en est même qui ne peuvent assister aux vêpres les dimanches; jugez donc s'il reste assez de temps pour faire des lectures frivoles?..

ERNEST. Cependant une journée bien réglée...

CAROLINE. Suffit à peine pour prévoir tout ce qui est nécessaire, pour aller au marché, raccommoder le linge et surveiller les domestiques, car les domestiques ne peuvent être perdus de vue une seule minute. (*Bas à Ernest, et d'un air de confidence.*) Suzanne elle-même, qui cependant est un bon sujet, l'autre jour bavarda avec Catherine, la cuisinière du président, si bien que la volaille brûla, le veau prit à la casserole et tout le dîner fut manqué! Une autre fois j'étais sortie, et...

ERNEST, *l'interrompant*. Me voici bien convaincu maintenant que vous êtes indispensable au ménage de madame votre mère; que vous en enlever serait un tort. (*On entend Maria qui arrive en chantant.*)

Sur la terre
Il n'est guère
De beau jour
Sans l'amour.

CAROLINE, *à Suzanne.* Sortons! Suzanne. (*A Ernest.*) Je suis forcée de me retirer; vous m'approuverez sans doute, car ma cousine fait entendre de si inconvenantes paroles que j'en rougis!.... Monsieur, j'ai l'honneur de vous saluer. (*Elle fait une profonde révérence, qu'Ernest lui rend avec exagération. Elles sortent.*)

SCÈNE VII.

ERNEST *seul.*

Oh! c'est trop fort! elle ferait haïr la vertu, et ce n'est pas là du tout l'aimable compagne que j'espère rencontrer. M. de Rancour a heureusement une autre nièce, elle vient de ce côté; l'éducation étroite et la pruderie de Caroline vont ajouter aux charmes de Maria.

SCÈNE VIII.

ERNEST, MARIA. (*Elle tient d'une main une romance, de l'autre une petite boîte à couleurs, qu'elle dépose en entrant.*)

MARIA, *chantant.*

De beau jour
Sans l'amour.

quelle délicieuse romance! mais personne ne la dit comme Richelmi. Un Italien chanter la romance française, c'est prodigieux: avec des études on parvient toujours! moi, je prononce l'italien comme si j'étais née à Rome.

ERNEST. C'est une langue bien harmonieuse.

MARIA. C'est une musique! à tel point que je ne conçois pas comment on s'amuse à composer des opéras sur des paroles françaises; c'est un contre-sens, une barbarie! j'en riais l'autre soir chez Mme la comtesse Millin avec Lablache et Rubini.

ERNEST. Cependant nous avons quelques beaux poèmes qu'il eût été fâcheux de voir repousser par nos compositeurs.

MARIA. Ils eussent été plus beaux, traduits dans la langue du Dante. L'autre matin je me querellais à ce sujet avec deux de nos premières cantatrices françaises, qu'avaient accompagnées chez moi Nourrit et Ponchard.

ERNEST. Vous voyez beaucoup de monde, mademoiselle?

MARIA. Beaucoup d'artistes surtout, je les aime à la folie! ils sont charmans, d'une gaîté, d'une originalité! Autrefois on aurait craint des relations avec ceux même qui font la gloire de nos théâtres; aujourd'hui plus de préjugés: le talent nivelle tout!

ERNEST, *ironiquement.* On voit en effet des grands seigneurs donner leur nom à des actrices et ne pas rougir quand paraissent sur les planches: Mme la baronne... Mme la comtesse... que le public traite selon son bon plaisir!

MARIA. Oui, l'on n'est plus arrêté par ces mesquines bienséances. On se laisse aller à ses goûts. Les arts! voilà ma vie. Moi! je passe du piano à mon chevalet, de mon chevalet à la harpe, je chante toutes les partitions. Le croiriez-vous, ces occupations et tout ce qu'elles entraînent m'ont à peine laissé le temps de prendre quelques leçons sérieuses de galop! cependant vous savez qu'il n'est pas permis aujourd'hui d'ignorer cette danse folle et joyeuse... je suis sûre que vous galopez à merveille.

ERNEST, *riant.* J'avoue à ma honte que je n'en ai pas fait une étude approfondie.

MARIA. C'est égal, il est des personnes douées d'une intelligence... (*L'examinant avec attention.*) Ah! monsieur!...

ERNEST, *cherchant autour de lui.* Qu'arrive-t-il?

MARIA, *le regardant de profil.* C'est bien cela!... que vous êtes heureux!

ERNEST, *galamment.* Il est vrai que dans cet instant... auprès de vous...

MARIA, *avec enthousiasme.* Je reconnais le type grec dans votre profil... je croyais qu'il me faudrait faire le voyage de Naples pour y retrouver quelque souvenir des formes antiques, et, au moment où je m'y attendais le moins... je rencontre ici le plus parfait modèle!... monsieur, vous

voudrez bien, j'espère, poser pour mon tableau de...

ERNEST. Je serai toujours à vos ordres, mademoiselle. Il paraît que vous possédez tous les talens.

MARIA. Pendant quatre ans, j'ai suivi les ateliers de peinture les plus renommés; j'espère aller loin! les succès siéent si bien à une femme! et dans le monde on ne se contente plus d'un talent d'amateur: il faut être artiste dès que l'on se mêle des arts!..

ERNEST. On peut encore cependant ne les cultiver que comme délassement pour en jouir seul, en famille, ou bien avec quelques amis dont le talent est à peu près égal au nôtre.

MARIA, *riant*. Mon Dieu! que dites-vous! il me semble entendre d'ici l'archet criard d'un amateur, ou l'éclat de voix d'une écolière qui cherche l'expression dans sa tête au lieu de la puiser dans son ame, ou bien il me semble voir les admirables peintures de ces pinceaux faciles qui font des Chinois sur des plateaux, des fleurs du Japon sur des vases, des oiseaux sur des transparens, qui barbouillent des bois de Spa, et s'élèvent avec audace jusqu'à la toile de dix.

ERNEST. Quel mal y trouvez-vous quand c'est un moyen de passer son temps?

MARIA. Dites que c'est un moyen de le perdre! la médiocrité est un fléau, et je trouve qu'il devrait y avoir une punition pour qui l'encourage... je ne puis supporter les quasi-talens. Aussi je travaille avec un zèle, une constance... je veux arriver, et arriver en première ligne!

ERNEST. Cette ambition me semblerait fort louable si vous pensiez à utiliser votre savoir, si vous aviez enfin l'intention de devenir artiste.

MARIA. Artiste, moi! la fille du baron de Rancour! cela n'est pas possible: il est de ces considérations de famille que l'on doit respecter... mais cela ne m'empêche pas de prétendre à une réputation, de vouloir attacher à mon nom une nouvelle célébrité, et si jamais je me marie...

ERNEST, *vivement*. Si vous vous mariez?..

MARIA. Je serai plus libre encore: une demoiselle trouve partout des obstacles; puis mon père est souvent dehors, et parfois il arrive que, dans un moment de verve, d'élans passionnés qui peuvent produire un chef-d'œuvre... on vient m'interrompre et me forcer à commander le dîner!...

ERNEST. Mais je ne vois pas comment dans votre ménage vous remédierez à l'inconvénient de faire au moins deux repas, et si vous avez un mari de bon appétit.....

MARIA. Fi donc! d'ailleurs mon mari sera charmé de mes succès; il y tiendra tout autant que moi et sentira la nécessité de me remplacer dans mille soins de la vie qui me déroberaient un temps précieux.

ERNEST. Mais il est des soins qui ne peuvent être pris que par une femme; ceux que réclament des enfans, par exemple.

MARIA. Oh! je n'en suis point effrayée; j'aimerai mes enfans à l'adoration! Ces mères de famille, pour se donner de l'importance, parlent beaucoup de leurs devoirs, mais sagement on peut les simplifier.

ERNEST. Vous croyez?

MARIA. J'en suis sûre! on choisit à la campagne une bonne nourrice; moi, je voudrais qu'elle eût de la voix, car on dit que le lait a une grande influence; on lui laisse ses enfans très-tard, attendu que l'air des champs est excellent pour leur santé; ils reviennent: on leur donne une gouvernante ou bien on les met en pension. Vous voyez qu'il y a moyen de tout arranger.

ERNEST, *pensif, se parlant à lui-même*. Oui, c'est assez!.. il faut trouver le moyen... mon bonheur en dépend, et je saurai...

MARIA. Quelle étourderie! j'oubliais d'étudier le duo de *la Gazza*. Un de nos *dilettanti* vient exprès de Paris pour le répéter avec moi aujourd'hui... vous permettez, monsieur? (*Elle se met au piano.*)

ERNEST. Je sens toute l'importance de cette étude, et, pour ne pas vous déranger, je me retire.

MARIA. Voyez, en passant, la tête d'étude que je viens d'accrocher au salon.

ERNEST, *froidement*. Je vous remercie, mademoiselle, de me fournir encore l'occasion de vous admirer. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

MARIA *se met au piano ; pendant qu'elle étudie*, *entrent* M. DE RANCOUR, Mme DE SERNEUIL, CAROLINE.

M. DE RANCOUR. Vous disiez donc, ma sœur?...

Mme DE SERNEUIL. Que ma fille a charmé M. Ernest.

M. DE RANCOUR. Je vous en félicite, et vous me voyez tout joyeux de cette heureuse acquisition pour notre famille.

Mme DE SERNEUIL. Caroline m'a rendu compte de leur conversation ; ma fille a été admirable dans ses réponses ; je n'aurais pas mieux dit. Quelle haute opinion il doit avoir prise d'elle !

MARIA, *toujours à son piano, et se parlant à elle-même*. Je suis sûre que M. Ernest est enchanté..... ma tête d'étude va lui donner le coup de grâce. Pour un mari, il doit être si flatteur de voir l'enthousiasme que cause à tous celle qu'il a choisie !

Mme DE SERNEUIL. Je sais bon gré à M. de Germey de sa retenue : il ne s'est pas déclaré à ma fille.

MARIA, *de même*. Ce pauvre jeune homme s'est, je crois, laissé intimider ; il n'a point osé me parler de ses vœux. (*Elle fait une cadence.*)

Mme DE SERNEUIL. Il va sans doute venir me demander la main de Caroline.

MARIA, *de même*. Il sera plus hardi auprès de mon oncle, et je pense qu'il ne tardera pas à s'adresser à lui. (*Elle fait une roulade.*)

UN DOMESTIQUE *entre, tenant une lettre qu'il remet à M. de Rancour*. C'est de la part de M. Ernest Germey.

M. DE RANCOUR. De la part de M. Ernest?

Mme DE SERNEUIL, CAROLINE, et MARIA, *quittant son piano*. Il n'ose se déclarer de vive voix !

LE DOMESTIQUE. Il vient à l'instant de partir pour Paris.

TOUS. De partir !

LE DOMESTIQUE. Oui, monsieur, et son domestique a l'ordre d'emporter sa valise.

M. DE RANCOUR. Qu'est-ce à dire? voyons sa lettre. (*Lisant.*)

« Monsieur,

» Vos deux nièces sont charmantes ; mais » pour épouser Mlle Maria, je n'aime point » assez la musique et le galop. »

MARIA, *dédaigneusement*. Quel homme terre à terre !

M. DE RANCOUR, *continuant à lire*.

« Et pour vous demander la main de » Mlle Caroline, les friandises ne sont point » assez de mon goût ! »

Mme DE SERNEUIL. Quel homme léger !

M. DE RANCOUR, *toujours lisant*.

« Ce n'est point que je ne fasse cas des » qualités qui caractérisent chacune de ces » demoiselles ; mais, suivant moi, c'est » quand une femme les réunit et les possède » dans une juste mesure qu'elles peuvent » assurer le bonheur d'un mari. Il est, en» tre l'abus des talens brillans du grand » monde, et la monotonie des talens mo» destes du ménage, un je ne sais quoi qui » plaît, et que je désire trouver dans celle » à qui j'unirai ma destinée. Pardon, mon» sieur, si, pour mieux définir ma pensée, » je vous rappelle le proverbe :

« *L'excès en tout est un défaut.* »

Puis suivent l'expression du regret et les complimens d'usage.

Mme DE SERNEUIL. Votre Ernest est un sot !

MARIA. Un impertinent !

M. DE RANCOUR. Non, Ernest est sage .... Sa lettre m'afflige, mais je ne puis le blâmer ; car moi, qui ai traversé la vie et suis presque arrivé au terme du voyage, profitant de mon expérience, m'entourant de tous mes souvenirs... je vous répète aussi, ma sœur et mes nièces :

L'excès en tout est un défaut.

Mme EMMA FERRAND.

La Mort

DE BALMAT-MONT-BLANC.

La vallée de Chamouny était tout entière plongée dans la nuit, les montagnes elles-mêmes ne sortaient point encore du sein des ombres, et les clartés naissantes de l'aurore étincelaient à peine sur le plus haut des dômes du Mont-Blanc, ce roi des Alpes, qui reçoit chaque matin et chaque soir le premier salut et le dernier adieu du soleil, tandis que les ténèbres couvrent au loin la face de l'Europe. Les villages de la vallée dormaient, et nul bruit humain ne se mêlait au mugissement éternel de l'Arve et de l'Arveyron roulant dans leur lit de granit.

Pierre, le hardi chasseur, se leva, mit ses guêtres de cuir et ses souliers aux crampons de fer : il garnit sa ceinture de poudre et de plomb, prit sa bonne carabine, dont la balle atteignait à deux cents pas le rapide chamois, et son bâton ferré, sa seule protection contre les périls de la montagne; puis il sortit de son chalet le cœur léger et la tête haute, fredonnant en patois savoyard une vieille chanson des Alpes, naïve expression de la rude vie du chasseur montagnard, si familier avec l'idée de la mort, qu'il lui réserve une place jusque dans ses chants de joie et d'amour, et que c'est chose toute simple à ses yeux de regarder chaque jour l'éternité face à face.

« Je passe ma vie sur les hautes montagnes; je hais les creuses vallées; d'autres, sans doute par envie, prétendent que c'est là vivre en oiseau de proie plus qu'en homme; mais je les laisse dire, et j'en ris.

» Avant l'aurore, aux premières lueurs, je suis debout pour la chasse. Femme, enfans, n'ayez point de peur; Dieu me gardera là-haut, et bientôt vous me reverrez.

» Là où les autres hommes tremblent d'effroi et s'arrêtent troublés de vertiges, là où le torrent mugit, où souffle le vent des glaciers, où l'abîme est sur ma tête et sous mes pieds, je passe sans crainte sous la garde de Dieu, et je brave l'éternel hiver, roi des froides solitudes.

» Qu'il redouble ses rigueurs, qu'il entasse barrière sur barrière, il n'arrêtera point mes pas si j'aperçois le chamois bondir entre les rochers, et le chamois léger sera ma proie!

» Plus d'un chasseur, il est vrai, a disparu dans les gouffres dont nul ne connaît le fond; les neiges profondes lui servent de sépulcre, et sa femme, le cœur serré, attend en vain son retour et les profits de sa chasse.

» Console-toi, femme : là-bas, sous la neige, il repose doucement; le bon Dieu veille sur lui, et, si son ame a été droite, le bon Dieu saura bien te le rendre.

» Au jour du dernier jugement, le soleil immortel de Dieu saura bien fondre le glacier où dort celui que tu pleures, et ta douleur inconsolable sera consolée, et pour l'éternité ton ami sera de retour! »

Pierre s'arrêta brusquement en achevant le dernier couplet : il eût voulu faire rentrer dans sa poitrine sa lugubre chanson; car il avait reconnu à quelques pas de lui, à l'angle d'un des derniers chalets, une jeune et fraîche figure que d'autres yeux n'eussent pas distinguée sans peine aux faibles lueurs du crépuscule; et il savait que sa fiancée Bettly ne pouvait entendre sans fondre en larmes la fin de la chanson du chasseur.

« Comme vous voilà levée de bonne heure, Bettly! dit-il gaîment à la jeune fille, qui le regardait d'un air rêveur. Pour une fille sage, c'est courir les champs bien matin!

— Vous partez bien matin, vous-même, Pierre! répondit Bettly avec une expression sérieuse et inquiète; vous allez donc loin aujourd'hui?

— Un peu loin et un peu haut, répliqua Pierre en riant.

— Mais où? je veux savoir où?

— Je vous le dirai à mon retour.

— Je veux le savoir auparavant.

— Au fait, puisque vous devez être la femme d'un chasseur de chamois, il faut vous apprendre à connaître par leur nom toutes ces diablesses de montagnes et à n'avoir peur d'aucune : je vais au Buet et au col de Ténevert avec le voisin Jacques Balmat. »

Et il appuya sur les derniers mots un peu emphatiquement, car on ne tenait pas à petit honneur, dans toute la vallée, d'être admis à partager les excursions de Jacques Balmat dit *Mont-Blanc*, le doyen des guides de Chamouny, l'homme qui, le premier entre tous les hommes, avait mis le pied sur le plus haut dôme de la grande montagne et pris possession, au nom de l'espèce humaine, de cette sommité suprême du continent européen; l'homme que tous les voyageurs, en arrivant dans la vallée, demandaient à voir avant le Mont-Anvers et la mer de glace, et qui semblait identifié avec le Mont-Blanc dont le nom avait été accolé au sien par une glorieuse alliance (1).

Mais Bettly ne parut point du tout flattée de voir son fiancé partir dans la compagnie de l'intrépide vieillard, qui avait conservé, à soixante-douze ans, sinon toute la vigueur, au moins tout le courage et l'esprit aventureux de sa jeunesse, et qui hasardait souvent encore de périlleuses expéditions au fond des gorges les plus inaccessibles des Hautes-Alpes.

« Au col de Ténevert! avec le vieux *Mont-Blanc!* s'écria-t-elle les larmes aux yeux. Je ne me trompais pas! La bonne Vierge m'a envoyé un avertissement en songe! Je n'ai pu dormir en paix de toute la nuit; je m'éveillais sans cesse en croyant t'entendre rouler du haut des rochers avec une avalanche. Ne va pas tenter Dieu dans des endroits qu'il n'a pas faits pour le pied des hommes!

— Folie! folie! est-ce là parler en fille des montagnes! Dieu a fait toute la terre pour les hommes. Console-toi, et va prier pour moi la bonne Vierge et gagner à mon intention les indulgences de monseigneur l'évêque d'Annecy; s'il plaît à Dieu, je te reviendrai dans deux jours avec un beau chamois sur les épaules, et peut-être quelque chose de mieux; car il y a des bouquetins là-haut dans les grandes neiges. »

Ils s'embrassèrent, lui souriant, elle pleurant; puis Pierre s'arracha de ses bras, car il avait aperçu le vieux *Mont-Blanc* qui s'avançait d'un pas agile, le bâton ferré sur l'épaule, se dérobant aux instances de ses fils comme Pierre à celles de sa maîtresse; et bientôt la triste Bettly vit les deux voyageurs disparaître derrière les sapins qui ombragent les rives de l'impétueux Arveyron.

Les derniers couplets de la chanson du chasseur bourdonnaient toujours aux oreilles de la pauvre fille.

Les voyageurs s'éloignèrent de ce pas pressé et contenu tout ensemble, qui annonce, chez l'homme habitué aux longs et rudes trajets, le désir de ménager ses forces et de se réserver pour les fatigues et les dangers prévus. Une préoccupation énergique et ardente animait la physionomie caractérisée du vieillard, et on l'eût jugé le plus alègre et le plus déterminé des deux, car son jeune compagnon tournait maintes fois la tête en arrière.

Ils côtoyèrent le glacier des bois, base de la terrible mer de glace; ils laissèrent sur leur droite et la caverne de glace dont l'orée bleuâtre vomit le fougueux torrent d'Arveyron, et le glacier de l'Argentière; et, dépassant les derniers chalets, ils commencèrent de gravir le sentier qui conduit

(1) Voyez, dans le t. 1 des *Impressions de Voyage* de M. Alex. Dumas, l'intéressante relation de l'ascension de Jacques Balmat, racontée par lui-même à notre célèbre dramaturge.

de la vallée de Chamouny dans celle de Valorsine ; mais, lorsqu'ils furent à mi-côte, Jacques Balmat s'arrêta et se retourna à son tour, en s'appuyant sur son bâton.

« Êtes-vous déjà las, père Balmat? dit le chasseur. »

Le vieillard éclata de rire à cette supposition. « Tu dis bien adieu à ta maîtresse, répliqua-t-il, je puis bien dire adieu à mon vieux camarade! »

Et il montrait du doigt le plus haut des dômes éblouissans du Mont-Blanc.

« A notre âge, vois-tu, et quand on a comme lui et moi la tête blanche, on court toujours risque de ne pas se revoir pour peu qu'on se quitte deux jours. Quoiqu'il soit le plus vieux de nous deux, il durera sûrement plus que moi; mais je ne suis pas aussi sûr de revenir que de le retrouver à la même place; aussi je ne sors jamais de la vallée sans le regarder encore une fois tout à mon aise. »

C'est en effet un incomparable spectacle, que celui dont jouit l'étranger qui descend de Valorsine à Chamouny! Dieu n'en a peut-être point fait de plus grand sur toute la terre pour le regard de l'homme! Lorsque vous avez franchi les gorges terribles de la Tête-Noire, où les masses serrées des mélèzes sont impénétrables en plein midi à la lumière du jour, où des pans entiers de forêts brisés et déracinés par des avalanches de rochers pendent sur votre tête du haut des murs immenses qui vous enclosent, tandis qu'à trois cents pieds au-dessus de vous le torrent des Eaux-Noires bondit parmi les cadavres des sapins et les blocs de granit précipités dans ses ondes furieuses, lorsque vous débouchez dans ce sombre Valorsine où disparaît toute végétation sous les touffes du rhododendron des Alpes et quelques maigres buissons, enfermé entre les monts qui dominent la Tête-Noire, les masses énormes du Buet, et celles qui rejoignent au loin le col de Balme, vous vous croyez à l'extrémité du monde, et vous êtes sur le point de retourner en arrière pour regagner la terre habitable, lors qu'entre les noires montagnes qui vous pressent de toutes parts, vous apercevez tout-à-coup une forme d'une inexprimable blancheur. Vous avancez : la gorge s'entr'ouvre et s'élargit peu à peu; vous distinguez comme une vaste croupe qui se transforme bientôt en dômes prodigieux près desquels surgissent successivement vingt aiguilles de dix mille pieds; c'est une cathédrale géante aux coupoles de neige, aux flancs de glace, aux clochers de granit; une cathédrale cinquante fois plus haute que Notre-Dame de Paris, temple impérissable que l'Éternel s'est bâti à lui-même lorsqu'il souleva les couches les plus profondes de l'écorce du globe pour en former les grandes Alpes! vous embrassez alors d'un regard le monarque des montagnes tout entier, depuis les forêts de sapins et de mélèzes qui ombragent ses pieds d'un noir tapis, jusqu'à l'entassement incommensurable de neiges qui couvrent sa poitrine et sa double tête; vous voyez pendre à ses flancs, avec leurs mille vagues tourmentées et immobiles et leurs longues crevasses azurées, les quatre grands glaciers de Tour, de l'Argentière, des Bossons et de Taconnaz; vous apercevez, s'enfonçant entre les rochers à l'ombre du Mont-Anvers, le golfe profond de la mer de glace, cette reine de tous les glaciers des Alpes, pareille à un bras de l'Océan arrêté et figé par une force inconnue au milieu d'une tempête. Alors, si un soleil éclatant illumine ce tableau sans égal, si le bleu du ciel et le blanc de la montagne rivalisent de splendeur et qu'à peine une légère nuée nage dans l'éther au-dessous des cimes souveraines... des sentimens indicibles s'emparent de l'ame, on se croit transporté dans un monde merveilleux, au pied de cette mystérieuse montagne dont les poètes orientaux avaient fait le pivot du monde et le séjour des génies, et l'on s'imagine voir, dans le nuage aux vagues contours, le gardien fantastique de la

montagne ; le griffon-fée Simourgh regagnant à tire-d'ailes son inaccessible demeure.

Nos deux voyageurs s'étaient promptement remis en route ; ils avaient traversé Valorsine et pénétré dans la chaîne formidable du Buet ; ils avaient déjà quitté les derniers sentiers connus des pâtres des Alpes, et escaladaient d'un pied assuré des pentes inabordables pour tout autre que pour un chasseur montagnard. L'œil de Pierre, perçant comme celui de l'aigle, interrogeait au loin les plateaux abrupts, asile d'une dernière végétation inaccessible aux animaux asservis à l'homme, sondait chaque fissure des monts, s'arrêtait à chaque anfractuosité, à chaque angle de roc découpé sur le ciel ou sur l'abîme ; quant à Balmat, il examinait d'un air distrait la nature et la disposition des couches de ces montagnes si riches en minéraux et en métaux de toute espèce ; il détachait du roc, avec un marteau, quelque fragment étincelant de quartz et de mica, quelque cristallisation aux belles formes géométriques, puis les rejetait souvent avec insouciance.

Tout-à-coup son compagnon lui saisit le bras avec force, au moment où il allait laisser échapper une parcelle de roc ferrugineux ; Balmat resta immobile, et regarda dans la direction des yeux de Pierre, qui avait passé son bâton ferré dans sa main gauche et pris de la droite sa carabine suspendue à son épaule.

Sur une aspérité peu saillante d'une haute aiguille, une figure immobile, presque confondue au premier aspect avec le roc, au second coup d'œil se détachait par sa couleur brune, des teintes grises du granit ; on distinguait ensuite un corps ramassé et velu, un cou svelte et une tête surmontée de deux petites cornes recourbées, d'un noir de jais. Plus bas, dans un étroit espace vert, oasis aérienne perdue entre le pic granitique et de vastes parois de calcaires rouges, une douzaine d'êtres semblables à celui qui paraissait veiller à la sûreté des siens broutaient les mousses et les maigres plantes qui croissent là pour eux seuls sous le vent des glaciers, et que ne leur disputent jamais ni la génisse, ni même la chèvre du pâtre savoyard.

Pierre fit signe à Balmat de rester immobile ; puis, tantôt se glissant comme un lézard entre les blocs semés le long des pentes par les éboulemens des plus hauts pics, tantôt escaladant des masses anguleuses et glissantes, d'où un seul faux pas pouvait l'envoyer à deux mille pieds au fond de l'abîme, et toujours s'efforçant de comprimer le bruit de sa marche, il décrivit une sorte de demi-cercle pour tâcher de surprendre par-derrière les chamois sans défiance.

Mais il n'avait pu tromper la vigilance de la sentinelle, dont les yeux brillans erraient sur toute la solitude avec cet admirable instinct dont les chamois ne sont pas seuls doués entre les hôtes de la montagne (1) ; un sifflement aigu se fit entendre ; toutes les têtes baissées se redressèrent, tous les naseaux interrogèrent le vent, et la troupe entière bondit d'un seul élan hors de la petite prairie où elle paissait, et disparut en quelques secondes à travers une brèche profonde de la montagne, ne laissant derrière elle que le retentissement toujours plus faible de sa course impétueuse.

Mais la sentinelle ne rejoignit pas ses compagnons ; elle s'était élancée de son poste jusque dans la prairie qu'elle franchit en trois sauts. Elle n'était plus qu'à dix pas d'une saillie de rocher qui allait la mettre à l'abri de tout péril ; un dernier bond la sauvait !... Il ne s'acheva pas ! un éclair brilla, une détonation ébranla tous les échos des rocs sonores ; le léger animal,

(1) Les marmottes et diverses espèces d'oiseaux voyageurs emploient aussi ces précautions pour se garantir de toute surprise.

frappé au milieu de son élan, fit un soubresaut à gauche, et retomba sur le côté. Un cri de joie partit presque aussitôt que le coup de feu; mais il fut suivi d'un cri d'alarme et de colère. Le chamois s'était relevé sur ses genoux et s'avançait en chancelant vers le bord de la prairie : il ramassa tout ce qui lui restait de vigueur pour un dernier effort, et, du haut de ce petit plateau escarpé, il voulut se jeter sur une pointe de roc dont le séparait une fissure sans fond; mais sa force le trahit, ses deux sabots recourbés frappèrent en vain le bord opposé; il glissa et roula dans le précipice et lorsque Pierre, accourant en droite ligne au risque de mille morts, arriva près du gouffre où l'animal s'était englouti, un bruit sourd et décroissant lui révéla seul la destinée du chamois, qu'on entendait encore, mais qu'on ne voyait plus rouler dans d'impénétrables profondeurs.

Le chasseur rejoignit tristement son compagnon : « Un beau coup de fusil! dit-il en secouant la tête. Joli pronostic pour mon entrée en ménage! Les profits ne seront pas lourds à porter!

— Sois tranquille! dit Balmat en souriant; mieux vaut mal commencer que mal finir la chasse, on te dédommagera de ce mauvais chamois.

— Sera-ce vous, père Balmat? répliqua Pierre en secouant la tête.

— Et pourquoi pas? reprit le vieillard. Mais ne perdons pas de temps; ce n'est pas ici le but de notre expédition.

— Ma foi! j'ai grande envie de la terminer là : j'ai le sort contre moi aujourd'hui, et ne ferai rien qui vaille.

— Pierre, mon ami, tu n'as guère de cœur! je ne te reconnais plus! Allons en route, en route! il y a des bouquetins au col de Ténevert, et peut-être bien *autre chose encore!*

— Si ce n'était pour vous obliger... » reprit Pierre.

Ils se remirent en chemin; plusieurs heures encore ils marchèrent dans des lieux toujours plus dangereux et plus inconnus, si l'on peut qualifier de marche l'allure d'hommes obligés de ramper comme le serpent, de grimper comme le chamois et presque de voler comme l'aigle. Ils traversèrent des neiges éternelles alimentant d'éternels glaciers, lieux perfides et terribles, blanches vallées dont la surface, en apparence uniforme et plane, recèle d'invisibles abîmes et des crevasses qui plongent jusqu'aux entrailles de la montagne. Comme ils redescendaient d'une pente neigeuse vers un vallon de glace, sondant devant eux ce sol étrange avec le fer aigu de leur bâton, arrachant une jambe après l'autre de la superficie fondante des neiges et ne faisant qu'une seule trace avec leurs quatre pieds, une autre trace frappa soudain la vue de Pierre, qui murmura vivement, quoique à voix basse : « Un bouquetin! » et releva brusquement la tête pour regarder autour de lui.

La vivacité de ce mouvement fit perdre l'équilibre au chasseur; il glissa et fut entraîné à quelque pas de son compagnon; mais là il ne put reprendre pied; la neige céda sous le poids de son corps avec un long craquement, il enfonça jusqu'à la ceinture et sentit que le vide se faisait sous lui.

« A moi, Balmat! » s'écria-t il, jetant son grand bâton en travers de la crevasse pour se soutenir un instant : de cet instant dépendait sa vie ou sa mort...

Mais déjà le vieillard, avec une incroyable agilité, avait gagné le bord de la crevasse, et détachant une corde nouée à ses reins, il en jeta le bout au chasseur : Pierre saisit la corde, la roula autour de son poignet gauche, et du droit leva son bâton...

« A la grâce de Dieu! » s'écria Balmat. C'était l'existence du chasseur qui était suspendue à cette corde! Rien au monde n'eût pu le sauver si la force eût trahi le courage du vieux *Mont-Blanc*, et le chasseur eût entraîné son compagnon dans sa perte!

La force ne trahit pas le vieillard. Cramponné à la neige solide par ses souliers fer-

rés, le corps rejeté en arrière, les jambes assurées et fortement raidies, il attira si puissamment à lui le chasseur, que celui-ci, en s'aidant d'un effort désespéré, remonta de quelques pieds et parvint à enfoncer l'extrémité de son bâton dans la neige solide. Un moment après, Pierre, grâce à ce double point d'appui, avait gravi auprès de son libérateur.

« Merci à Dieu et à vous! s'écria-t-il. Sans votre assistance on eût dit de moi, comme la chanson: « Là bas, sous la neige, il repose doucement... » J'aime mieux un autre lit que celui-là!

— Il ne fait pas bon ici, dit Balmat; hâtons-nous de passer le glacier, car le soleil baisse. »

Mais à peine avaient-ils atteint la surface hérissée du glacier, qu'un bruit singulier s'éleva parmi les monticules azurés qui les environnaient. Un objet de grande dimension apparut au milieu de ces dunes de glace, et, au même instant, s'élança aussi prompt que la foudre, passa entre les deux voyageurs, et les renversa plutôt, pour ainsi dire, par le vent de sa course que par son choc. Ils se relevèrent vivement, et virent bondir sur le glacier un animal d'une taille beaucoup plus considérable et surtout plus élancée que le chamois. Ses cornes immenses, son cou maigre et nerveux, son corps allongé, couvert d'un poil roux, court et serré, ses jambes de fer, assemblage d'os et de muscles infatigables; tout annonçait en lui le type vivant de la vigueur et de l'agilité.

C'était le bouquetin, cet animal extraordinaire, qui vit plus haut que le chamois lui-même, et seul à seul avec l'aigle dans des solitudes inaccessibles à tout autre quadrupède, ne descend de ses déserts de neige et de glace que pour paître sur le roc les mousses de la dernière végétation.

Le cœur du chasseur battait violemment.

Il y avait, de l'autre côté du glacier, un bloc de granit de trente pieds de haut, et au-dessus du bloc, une paroi à pic, de plus de cent toises, qui fermait toute issue à l'animal fugitif.

Au premier bond, le bouquetin fut sur le bloc; au second, il fut suspendu au flanc de l'énorme rocher et commença d'y gravir, saisissant de ses sabots recourbés des aspérités presque imperceptibles, et s'élevant, comme par magie, le long de cet effroyable mur à pic.

Les deux voyageurs restèrent quelques secondes immobiles d'admiration; puis la carabine de Pierre s'abaissa, le coup partit, le superbe animal, poussant un gémissement d'agonie, manque des quatre jambes, tourne sur lui-même, et s'efforçant en vain de s'accrocher aux faibles saillies du rocher, il roula de cent cinquante pieds de haut jusque sur le glacier et disparut entre les dunes de glace.

Une sueur froide mouilla le front de Pierre, et frémissant de crainte que l'animal ne se fût abîmé dans une crevasse, il s'avança aussi précipitamment que le permettait la nature du terrain, vers l'endroit où était tombé le bouquetin.

« Prends garde à toi, Pierre! prends garde! » s'écria soudain Balmat.

Le bouquetin, mortellement blessé, s'était redressé à l'approche de son ennemi, et se ruait sur lui tête baissée. Mais au même instant le bâton de Balmat siffla dans l'air et vint frapper au flanc l'animal furieux: le bouquetin se retourna au moment où il allait atteindre Pierre de ses cornes terribles, et le chasseur, profitant d'une diversion si à propos, fracassa de la crosse de sa carabine les reins de l'animal qui s'abattit pour ne plus se relever.

« Merci encore, Balmat, reprit-il: vous aviez raison, je suis dédommagé, je n'ai pas perdu ma journée, et rarement chasseur rapporte-t-il au vallon pareil gibier. Mais la nuit vient, et nous ferons sagement de nous installer là-bas sur les rochers, pour dormir au frais et reprendre demain matin la route du logis; car je crois que vous en avez assez comme moi.

— Pas encore, répondit l'autre.

— Ma foi, après ce que vous avez fait pour moi, je vous suivrais jusqu'au bout du monde; c'est bien le moins... mais, sauf votre respect, il faut avoir le diable au corps pour pousser plus loin.

— Écoute, dit le vieillard en fixant sur lui un regard de feu, écoute, car ce que j'ai à te dire, personne, pas même mes propres fils, ne l'a jamais entendu de ma bouche. Crois-tu donc que je ne t'aie amené ici que pour te voir tirer des chamois et des bouquetins?

— Non; mais pour ramasser des échantillons de minéraux? répliqua Pierre.

— Il y a des minéraux de bien des sortes dans la montagne, dit Balmat.

— Oh! oui, et des métaux aussi! Il y a des roches entières rouges de la rouille du fer; il y a des filons de soufre jaune qui brillent de loin dans les roches brunes...

— Il y a d'autre métal jaune que du soufre....

— Comment!

— Il y a une mine d'or! reprit le vieillard d'une voix éclatante, une mine d'or au col de Ténevert! Je l'ai reconnu, à des signes qui ne sauraient tromper : j'en ai la conviction, la certitude, pour moi du moins; mais je n'ai pu seul obtenir les preuves nécessaires afin de convaincre les autres. La récompense sera belle, que je crois, pour ceux qui feront à la couronne le cadeau d'une mine d'or; il n'est pas juste qu'une seule famille en profite; tu es le plus fort et le plus agile de tous nos chasseurs, le plus capable de sortir heureusement d'une entreprise périlleuse; tu es pauvre, toi, tes parens et ta maîtresse; eh bien! tu partageras avec mes fils, et moi, j'emporterai l'honneur d'avoir enrichi le pays et d'avoir arraché à la montagne le dernier de ses secrets; et l'on m'appellera Balmat-Mine-d'Or, comme Balmat-Mont-Blanc.

Pierre lui serra la main en silence, et le matin suivant ce ne fut pas du côté de Chamouny qu'ils se remirent en route.

Le surlendemain du départ des deux voyageurs, les forêts du Brevant et du Mont-Anvers *fumèrent* dès le point du jour, envoyant au ciel toute l'humidité des sapins et des mélèzes, aspirée par un soleil lourd et brûlant; des bruits sourds retentirent dans les cavernes de glace; les dômes du Mont-Blanc s'enveloppèrent d'un manteau de brouillard; le nuage descendit rapidement sur les aiguilles et sur les flancs de la montagne, et prit dans ses sombres plis la vallée entière qui trembla bientôt aux mugissemens de la foudre, si terrible dans ces régions retentissantes qu'on dirait que le monde va s'écrouler. La neige tomba à flots épais sur les hautes cimes, et la pluie dans les lieux inférieurs... l'orage dura toute la journée.

Il y avait dans le vallon un cœur que brisait chaque éclat de la tempête, un désespoir qui semblait ne pouvoir s'accroître et qui s'accroissait à chaque heure. Quand le tonnerre se tut, et que l'orage s'apaisa vers le soir, la pauvre Bettly espéra; mais la nuit entière se passa, et ni Balmat, ni Pierre ne revinrent. Dès que l'aurore eut reparu, Bettly fit sa prière, s'arma d'un bâton de voyage et sortit pour aller chercher Pierre. Qui eût pu la retenir! Bettly n'avait plus de mère et ne devait compte de sa vie qu'à Dieu!

A peine avait-elle mis le pied dehors, qu'elle rencontra les fils de Balmat qui partaient pour le même voyage : ils voulurent la renvoyer à son chalet; mais elle se jeta à leurs genoux en pleurant, et ils l'emmenèrent. La fille des hautes-terres est courageuse et forte; la fatigue ne brise point aisément sa taille flexible; ses bras sont nerveux, et son pied ne craint pas de se heurter aux pierres aiguës des sentiers alpestres! mais jamais fille des Alpes ne parcourut les sentiers où Bettly suivit ses compagnons de route... Après des efforts et des périls inouïs, ils arrivèrent le soir aux bords d'un glacier presque inaccessible, sans qu'aucun indice leur eût rendu

l'espérance. Tout-à-coup Bettly poussa un cri déchirant : elle avait aperçu parmi les glaces amoncelées une longue tache de sang; elle s'avança d'un pas chancelant, la trace disparaissait sous des neiges tombées de la veille.

« C'est donc ici ! » murmura-t-elle d'une voix éteinte; et elle leva les yeux vers la paroi de rocher d'où elle pensait que son amant avait été précipité.

Elle fit quelques pas avec égarement; puis elle se sentit glisser sur cette surface inégale, et roula dans une des crevasses qui sillonnaient le glacier. « Merci, mon Dieu! pensa-t-elle. »

Mais la crevasse allait se rétrécissant : Bettly fut arrêtée dans sa chute à une trentaine de pieds de l'ouverture ; un grand cri se fit entendre, et quelqu'un s'élança vers le gouffre...

Quelques instans après, de violentes secousses rendirent le sentiment à Bettly : elle se sentit enlevée avec force, et lorsqu'elle rouvrit les yeux, elle était étendue au bord de la crevasse qui avait failli être sa tombe...

« Oh ! pourquoi m'avez-vous sauvée? s'écria-t-elle. Pourquoi ne m'avez-vous pas laissé rejoindre mon fiancé Pierre?

— Tu l'as rejoint! répondit une voix bien connue. »

C'était Pierre lui-même qui soutenait sur sa poitrine la tête de la jeune fille.

« Ce sang est donc celui de notre père! s'écrièrent les fils de Balmat.

— Non, répliqua le chasseur, c'est le sang d'un animal privé de raison, et non pas d'un chrétien!

— Notre père vit donc? où est-il?

— Devant Dieu!

— Mort! — Et tu l'as laissé mourir sans secours!

— Il m'a sauvé deux fois, et je n'ai pu donner ma vie pour lui! surpris par la tempête dans des déserts inconnus, nous avons vu fondre sur nous, du plus haut des monts, l'épouvantable avalanche; une montagne de neige est descendue tout entière de sa base : abrités sous des rocs perpendiculaires, nous avons vu la masse irrésistible passer au-dessus de nos têtes sans nous toucher et s'engouffrer sous nos pieds dans les abîmes; mais, lorsque je cherchai des yeux mon compagnon après cet instant terrible, je ne retrouvai plus l'étroite saillie à laquelle il s'était adossé! Dans le fracas immense de l'avalanche s'était confondu le bruit d'une autre chute; des quartiers de roc, détachés de la montagne par la commotion, avaient suivi la route de l'avalanche... Durant toute cette journée, j'ai erré de précipice en précipice; mais mes recherches ont été vaines!... »

On n'a jamais retrouvé le corps du vieillard de la montagne.

Le sauvage bouquetin, l'aigle solitaire et le vautour des agneaux savent seuls, après Dieu, où repose Balmat-Mont-Blanc.

HENRY MARTIN.



Sonnet

FAIT POUR LA LOTERIE AU PROFIT DES PAUVRES

AU BAL DE LA MI-CARÊME A L'OPÉRA.

Quand sous les pas du pauvre, en son rude chemin,
La loterie ouvrait son nébuleux abîme,
D'un espoir affamé le malheureux victime
Jetait le pain du jour pour l'or du lendemain.

C'était lui tendre un piége odieux, inhumain,
De la société l'infamie et le crime;
Mais la grâce du ciel, la charité sublime
Fait le hasard pieux en lui donnant la main.

Pour que le pauvre gagne, elle met dans la roue
Ces riens délicieux où l'aiguille se joue,
Ce que l'art a créé dans d'élégans loisirs :

Elle plane, ange pur, sur la joyeuse danse;
Par elle la misère a sa part des plaisirs :
Le sort n'est plus athée; il devient Providence!

ERNEST FOUINET.



—

THÉATRE FRANÇAIS.

———

Julie ou une Séparation, comédie en cinq actes et en prose, par M. Empis.

En 1814, Julie avait seize ans lorsqu'elle épousa le comte Armand de Néris, jeune colonel de l'empire. Bientôt les désastres de 1815 arrivèrent : la politique et l'esprit de parti firent naître entre les jeunes époux une guerre de tous les jours, de tous les instans. Ajoutez à cela l'intolérance d'une femme élevée dans une piété mal entendue et l'incrédulité d'un militaire, alors vous jugerez que ce mariage devait être un enfer. Une séparation à l'amiable, conseillée par un avoué de Paris, nommé Crépon, fut donc consentie par les époux : Julie, mère d'une petite fille, rentra dans le manoir de son père, M. de Néris donna sa démission, se compromit et fut forcé de chercher un refuge aux États-Unis.

Plutôt que mal parler de son mari, Julie aima mieux se faire passer pour veuve aux yeux de sa fille, l'amena à Paris quand il s'agit de compléter son éducation, se logea à l'Abbaye-aux-Bois, et, comme jusque là nul intérêt de famille ne l'avait forcée à révéler la vérité de sa position, M. Préval, conseiller à la cour de cassation, que depuis six mois elle voyait chez la sœur de ce dernier, la croyant veuve, conçut le désir secret de l'épouser. Julie et sa fille partaient pour les eaux, M. Préval offrit de les accompagner. Ici la pièce commence.

Nous sommes en 1831, dans un hôtel du Mont-d'Or où se trouvent depuis quelques mois, Julie, Élise sa fille et M. Préval, Mme de Césanne, espèce d'intrigante, qui cherche à marier Isaure sa fille, âgée de vingt-cinq ans. Isaure a de la fortune ; ses grâces et son aimable caractère attirent les hommages des jeunes hommes ; mais bientôt ils s'éloignent, repoussés par la mauvaise réputation de sa mère. Il y a encore la marquise de Brécourt et le duc Henri de Theyal, son petit-fils. Celui-ci aime Élise ; elle est si jolie, si bien élevée, si remplie de talens... Mme de Brécourt venait de la demander en mariage pour son petit-fils quand arrivent M. Crépon et M. de Néris, que les circonstances politiques ramènent en France. Ces messieurs avaient suivi les traces de Julie ; ils viennent lui proposer le divorce : cette loi a passé à la chambre des députés, et va sans doute passer à la chambre des pairs.

M. Crépon a un double intérêt à ce divorce : gagner de l'argent et marier sa fille à M. de Néris. Mais M. de Néris a rencontré, le soir même de son arrivée, dans un concert, et sa femme, et sa fille ; il les a entendues chanter ensemble ; il les a vues entourées de l'admiration, de la considération de tous ; sa femme est plus belle que jamais ; sa fille est charmante : il est amoureux de sa femme, heureux et fier de sa fille. Il ne veut plus de divorce... mais trop tard ! Crépon a déjà parlé à Julie. Hélas ! elle reconnaissait depuis long-temps ses torts, elle attendait le retour de son mari, elle espérait un rapprochement... c'est le divorce qu'il lui demande ! Voilà donc Julie blessée dans son orgueil de femme et d'épouse. De son côté, instruit par Crépon, ligué avec Mme de Césanne pour calomnier Julie, que Julie reçoit les soins de M. Préval, voilà M. de Néris blessé dans son amour et dans son honneur d'homme et d'époux... Élise essaie de rapprocher son père et sa mère ; car, s'ils ne sont point heureux, elle ne veut plus épouser celui qu'elle aime. Le soir il y a bal et concert. Julie, fière de sa beauté, de ses succès, de la considération du monde, attend son mari qui doit être amené près d'elle par...

le hasard... En effet, son mari arrive, mais pour lui dire que l'envie ne respecte point le triomphe... que la censure a succédé aux applaudissemens... que sa fille est au supplice... En effet, Élise accourt, on l'a forcée de sortir du salon; on l'accuse d'avoir, par intrigue, enlevé à son amie Isaure le cœur du duc Henri de Theyal; on accuse sa mère en montrant au doigt M. Préval. Elle a entendu prononcer les mots : séparation, divorce... Vous comprenez, mesdemoiselles, que tout cela vient de Mme de Césanne et de ses amis : Mme de Brécourt retire son consentement au mariage d'Élise. M. de Néris emmène sa fille; Julie, qui est forte de sa conscience, relève la tête et accepte le bras du jeune duc de Theyal pour rentrer dans le salon. Puis, après le bal, M. de Theyal va se battre pour Élise, et M. Préval va se battre pour Julie. Rassurez-vous, mesdemoiselles, il n'y a personne de blessé; puis la plus noble et la plus généreuse explication a lieu entre M. Préval et le comte de Néris qui le cherchait : ils finissent par se serrer la main, et Préval conseille à M. de Néris de songer au bonheur d'Élise, qui est peut-être encore au pouvoir de son père et de sa mère. M. de Néris suivra ce conseil. M. Préval s'éloigne. Mais Julie veut se disculper, et, devant son mari, sa fille, Henri, Mme de Brécourt et Mme de Césanne, elle dit : « Une femme attaquée dans sa réputation quitte la place le front baissé, et s'en va misérablement périr du trait qui l'a frappée, tandis que son ennemie reste victorieuse sur le théâtre même de son triomphe; mais aujourd'hui, madame, ne sera pas comme hier, dit-elle à Mme de Césanne. » Puis, se tournant vers Mme de Brécourt : « Madame la marquise, ne pensez-vous pas qu'il y aurait moins de fausses amitiés, moins de noirceurs et de perfidies, si chacun avait le courage d'aller au fond des choses, de chercher l'accusateur, d'aller droit à lui, et de lui dire à voix haute, en présence de tous : Vous êtes un calomniateur ! » Mme de Césanne demande ce que cela veut dire. « Je ne vous ai pas nommée, madame, reprend Julie; mais c'est à vous maintenant que je m'adresse. Vous m'avez calomniée ! et vous, dit-elle à son mari, malheureux homme que vous êtes, vous avez cru la calomnie : c'est votre excuse, votre seul refuge pour briser le lien qui vous attache à moi, et de mon propre consentement vous ne m'amènerez jamais à un divorce, jamais! entendez-vous, monsieur! Du jour où j'ai mis ma main dans la vôtre j'ai formé un nœud qu'il n'appartient pas aux hommes de rompre !.. je ne veux pas de ma liberté !... elle ferait ma honte !... jamais je ne quitterai votre nom, et notre union n'aura pour terme que la mort. Voilà ma fille qui, depuis quinze ans, la nuit, le jour, ne m'a pas quittée... M. Préval m'aime; eh! qu'y puis-je faire, moi?... il me croyait libre ! Le monde envenimera donc tout! on ne pourra donc croire à l'amitié, au dévouement... Mais comment donc prouver qu'on est honnête femme? Non, non, je n'ai ni à rougir, ni à pleurer, je n'ai besoin ni de la pitié, ni du pardon de personne, je ne suis pas infâme ! personne n'a le droit de dire de moi : Cette femme est infâme ! »

Mme de Brécourt saute au cou de Julie en l'appelant sa fille.

« Merci, madame la marquise, reprend Julie; mais cela ne me suffit pas, et mes torts, à moi, puis-je les oublier? non, non ! Ah! le courage que j'ai trouvé pour me défendre ne me fera pas faute pour m'accuser. Ma fille, lui dit-elle, il faut que tu le saches : en me mariant j'ai voulu garder toute mon indépendance, moi ! une enfant ! j'ai livré mon ame à toutes les fureurs de l'esprit de parti. Ton père, je l'ai attaqué, blessé dans ses souvenirs, dans ses croyances, dans sa gloire... Sa gloire qui devait être la mienne, j'ai voulu la flétrir ! j'ai voulu rabaisser tout ce qui est vénérable parmi les hommes : l'honneur, le dévouement, la fidélité; j'ai renié mon appui, mon protecteur, c'est à moi qu'il doit son exil ! c'est moi seule qui suis cause de tous

ses maux! Pardon, Armand, pardon! c'est à moi de m'humilier. J'ai eu tort, je me repens, pardonnez-moi! »

Néris lui ouvre ses bras, Julie s'y précipite et s'écrie :

« Je suis donc vengée! je puis donc me montrer entre ma fille et mon mari! »

Élise, comme vous voyez, épouse Henri de Théyal, M. Préval quitte la France, espérant revenir digne de l'amitié de M. de Néris; l'avoué Crépon se console en faisant payer à son client un mémoire pour ses frais de déplacement; Mme de Césanne continue sans doute ses calomnies; mais Isaure renonce à aller dans le monde, pour vivre dans son intérieur, espérant qu'un honnête homme viendra l'y chercher.

Puisse le courage de Julie être imité! car il y aurait moins de calomniateurs s'ils pouvaient craindre qu'on ne vînt leur dire à voix haute : Vous êtes des calomniateurs!

M. F. D. P.

Correspondance.

Quand je t'écrivis il faisait beau; il pleuvait quand tu as reçu ma lettre; alors le proverbe : *les jours se suivent et ne se ressemblent pas*, était bien vrai; mais depuis ce temps : *les jours se suivent et se ressemblent*, est un autre proverbe tout aussi vrai, car du matin au soir nous avons et la pluie et le vent, et le froid et la grêle... Hélas! il n'y a point eu de fleurs pour la Fête-Dieu! Le ciel et la terre sont tristes! J'ai bien peur!.. Les anciens astrologues ont tous prédit que l'année 1837 serait une des plus calamiteuses qui aient jamais été. Selon Galeotti, qui vivait sous Catherine de Médicis; en cette *année : le soleil doit se montrer moult blême et comme prinst de fiebvre continue et maladie de langueur, qui l'empêchera de meurir les fruits terrestres*. Jacobus Scott dit que : *de copieuses ondées noyeront l'Occident et feront songier à un nouvel déluge*. Vanvost d'Amsterdam à tous ces maux ajoute que : *la méchanceté des hommes, arrivée à son comble, l'esprit de la rapine, l'égoïsme, l'oubli de Dieu, le mépris des liens du sang et des droits les plus sacrés, seront les causes de ces désastres*, et maintenant M. Arago nous prédit que le mauvais temps durera jusqu'au mois d'octobre... Oh! ma chère amie! il y aura des malheurs dans le ciel et sur la terre; prévoyons-les! prévenons-les! que les riches fassent encore plus de dépenses! que les pauvres fassent encore plus d'économies! Aussi les bons cœurs se réunissent-ils pour soutenir, soulager et secourir les malheureux afin qu'ils ne deviennent pas des méchans.

Aux souscriptions de *La Presse* plusieurs théâtres ont ajouté le produit des représentations qu'ils ont données en faveur des ouvriers de Lyon; des artistes se sont fait entendre dans la salle du Prytanée; l'Opéra a donné un bal dont les dames patronesses étaient des emblèmes de la grâce, de la beauté et de l'élégance parisiennes. Mme la comtesse Merlin, avec un zèle de cœur admirable, a organisé un magnifique concert, autour d'elle se sont groupées : Mme la comtesse de Sparre, Mme Dubignon, de Chambure, des artistes et des amateurs habiles; l'orchestre était conduit par Habeneck. Des compositeurs, des poètes ont apporté leur offrande, et Mme Chabouillé-Saint-Phal, connue par son beau talent sur le piano a refusé la somme qui lui était due pour la location de la salle du Waux-hall, où s'est donné ce concert. Tu le vois, tout le monde se rapproche de cœur, de bonne volonté... Heureuses celles qui ont des talens! Heureuses celles qui sont riches! Trop jeune encore pour avoir les moyens d'être utile comme ces dames, je fais des bouquets, je les vends aux amis qui visitent notre maison; j'augmente ainsi ma bourse pour les malheurs à venir, et mes fleurs ne manquent pas de chalands

je t'assure : ce sont d'ailleurs les seules qui se pourront acheter par le temps qui court. Si tu veux faire comme moi, cela te donnera plus d'adresse encore, et je vais vite t'apprendre une fleur nouvelle.

FLEURS EN PAPIER.

BOULE DE NEIGE.

Achète de la gaze verte, un demi-quart, 60 centimes.

Une grosse de feuilles assorties, 75 centimes.

Du papier anglais, 15 centimes la feuille.

Du papier serpente, 2 liards.

Choisis deux pommes de grosseur différente.

Un fil d'archal, n° 3, long d'un pied.

Taille en papier anglais, des pétales sur le modèle n° 2.

Taille en papier serpente, des pétales sur le modèle n° 1.

Prends un fils d'archal n° 2, long de cinq pouces et recourbes-en l'extrémité.

A présent taille un rond de gaze verte, prends, dans ta main gauche, une des pommes, la plus grosse, couvre-la du rond de gaze, en rapprochant dans ta main les extrémités de ce rond; quand la gaze a bien pris la forme de la pomme, retire-la doucement avec ta main droite; introduis au milieu des plis du rond de gaze l'extrémité recourbée du fil d'archal n° 2, attache-les ensemble avec de la soie; sers-toi de ta pince pour prendre de ta main droite les pétales n° 2, dont tu appuies légèrement le milieu du dessous dans la gomme arabique délayée avec de l'eau et de la farine, pour les coller sur la boule de gaze, jusqu'à ce qu'elle en soit toute couverte. Tu peux ajouter trois ou quatre pétales n° 1, et placées un peu en dessous comme si le soleil n'avait pas encore pu les blanchir.

Taille un autre rond de gaze, prends la petite pomme, fais de même que pour la plus grosse, mais couvre-la entièrement de pétales n° 1.

FEUILLES.

Prends un fil d'archal grosseur n° 1 et long de quatre pouces, entoure-le d'une bande de papier serpente, largeur n° 1, couvre-le de gomme, pose-le à l'envers sur toute la longueur d'une feuille en l'y appuyant avec force.

POUR MONTER LES FEUILLES.

Prends un fil d'archal n° 2, couvre-le de ouate, attache à l'une des extrémités deux des plus petites feuilles, entoure-le d'une bande de papier serpente largeur n° 2, ajoute des feuilles de grandeurs différentes; fais ainsi deux branches de cinq ou six feuilles.

POUR MONTER LA BRANCHE DE FLEURS.

Entoure de ouate le fil d'archal de la boule de neige, couvre-le d'une bande de papier serpente, en ajoutant une petite feuille, plus bas encore une moyenne feuille; attache ce fil d'archal au fil d'archal n° 3, long d'nn pied; entoure-le de beaucoup de ouate, couvre-le d'une bande de papier serpente largeur n° 2, en plaçant de distance en distance une branche de feuilles, la boule de neige blanche, puis l'autre branche de feuilles, la boule de neige verte et les grandes feuilles isolément.

Les fleurs ainsi montées, avec ta pince, recoquille légèrement les pétales.

Si tu veux poser ces boules de neige sur un chapeau, tu ne les attacheras pas au fil d'archal n° 3.

La branche que nous venons de monter doit être plantée dans un pot de terre, ou bien dans des vases sur la cheminée, ou bien encore dans la cheminée au milieu d'une touffe de mousse.

Le n° 3 de cette planche est une pelote, le n° 4 une corne de mouchoir; le n° 5 un dessin de garniture de fichu ou de robe; le n° 6 un semé pour bonnet, fond de col ou de fichu; le n° 7 une couronne de duc; le n° 8 une couronne de marquis; le n° 9 une

couronne de comte ; le n° 10 une couronne de vicomte.

A présent, parlons un peu modes et toilette : c'est plus amusant.

Je vais te dire ce que j'ai vu. D'abord des chapeaux de paille ayant sur le côté deux branches de fleurs de marronnier ou une touffe d'une dizaine d'œillets roses sans feuilles. Les capotes de gros-de-Naples à coulisses avaient de longs bouts de rubans, qui des nœuds pendaient comme les banderolles d'un mât, un jour de fête.

Les cols se font sur les deux modèles que je t'ai envoyés cette année, et comme les robes-guimpes sont garnies de ruches autour du cou, que, sur les robes décolletées, on porte des fichus à la paysanne, ou que, dans les robes croisées sur la poitrine, on met tout simplement des fichus faits d'un carré de mousseline coupé en deux ; on voit moins de cols rabattus sur les mantelets et les châles.

Les corsets Josselin sont indispensables pour être élégamment et commodément habillées : on ne peut plus vivre sans cela.

Je crois que nous allons porter des manches Amadis et sans aucun ornement. Heureuses celles qui ont des bras à y mettre ! En ce moment on voit des manches en biais, justes, et pour ornemens trois garnitures ou trois bouillons entre l'épaule et le coude, ou presque au-dessus du coude.

Les tabliers se bordent d'un velours noir.

Les mantelets se bordent de même ou d'un passe-poil et d'un biais d'étoffe pareille.

S'il y a un été, nous porterons des manches courtes et des gants longs en peau de Suède.

Toi qui montes à cheval, je voudrais pouvoir te décrire les gracieuses amazones que j'ai vues chez M. Robin ; les manches sont Amadis, les paremens arrondis sur la main, les couleurs bistre et vert antique. On porte toujours le chapeau noir ou gris à petits bords.

Hélas ! ma chère amie, je ne finirai pas cette lettre aussi gaîment que la dernière ; je ne dirai pas : *le soleil luit, l'herbe pousse, l'oiseau chante*, mais le soleil est pâle, l'herbe jaunit, l'oiseau se plaint... car le ciel et la terre sont tristes... il n'y a pas eu de fleurs pour la Fête-Dieu !

J. J.

26 mai 1837.

Éphémérides.

HISTOIRE.

Le 30 mai 1837, la princesse Hélène-Louise-Élisabeth de Mecklembourg-Schwerin a épousé à Fontainebleau le prince royal Louis-Ferdinand-Philippe, duc d'Orléans.

Le mariage civil a été constaté par M. le chancelier de France Pasquier, le mariage religieux, suivant le rit catholique, a été célébré par M. l'évêque de Meaux assisté de M. l'évêque de Maroc *in partibus*, et le mariage religieux, suivant le rit luthérien de la confession d'Augsbourg, par M. le pasteur Cuvier, qui, étendant les mains sur la tête de LL. AA. RR., a prononcé ces paroles : Ce que Dieu a joint que l'homme ne le sépare pas ! »

Mosaïque.

L'imagination, loin d'être ennemie de la vérité, la fait ressortir mieux qu'aucune autre faculté de l'esprit.

Après le génie, ce qu'il y a de plus semblable à lui, c'est la puissance de le connaître et de l'admirer. Mme DE STAEL.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, n° 46, AU MARAIS

N.° 5.

...elles.

...anche 6.

N.°

N.° 7.

JUILLET 1837. — N° VII. — CINQUIÈME ANNÉE.

JOURNAL

DES DEMOISELLES.

Instruction.

—

Histoire des Fleuves.

—

LA SEINE.

DEUXIÈME LETTRE.

Chère nièce, ma première lettre a laissé notre fleuve sous les deux ponts de Melun, qu'il divise en trois parts; ce chef-lieu du département de Seine-et-Marne mérite que nous nous y arrêtions un moment.

Melun joue un grand rôle dans nos annales; César, qui l'appelle *Melodunum* au septième livre de ses Commentaires, campa sous les murs de cette ville avec les légions romaines; le château, qui était fortifié, servit de refuge à la trop fameuse Isabeau de Bavière, que l'approche des Armagnacs avait forcée de fuir Paris. Charles IX est le dernier souverain qui ait habité Melun. Quand Louis XIV s'y arrêta, il logea dans la maison de Fouquet, alors vicomte de Melun, qui depuis fut surintendant, et dont la disgrâce inspira ce beau vers de La Fontaine :

> Oronte est innocent puisqu'il est malheureux.

Monté sur le bateau à vapeur, qui, Dieu merci, a remplacé le coche, je reprends le cours de la Seine, qui s'enfuit vers Paris entre de charmantes maisons de campagne ou de magnifiques châteaux. A gauche, s'appuyant sur des bois, c'est le joli village de Dammerie-les-Lys, qui doit son nom à l'abbaye du Lys fondée par la reine Blanche, dont le cœur y fut déposé. Détruite en 93, cette abbaye est aujourd'hui une magnifique *villa* où le brave et loyal général Latour-Maubourg, qui perdit une jambe à la bataille de Leipzig, se repose de ses travaux guerriers en se livrant à la culture des fleurs. Je remarquai Boissise-la-Bertrand, qui s'élève en gracieux amphithéâtre; sur la rive opposée, Boissise-le-Roi, renommée par ses sources d'eaux vives et ses vignobles bien cultivés. Le château et le parc de Saint-Assise, autrefois magnifique résidence du duc d'Orléans, grand-père du roi, aujourd'hui celle du prince Charles de Beauveau, pair de France. Plus loin se développaient devant moi le haut clocher de Saint-Fargeau, les élégantes maisons de Saint-Port ou Seine-Port avec leurs beaux jardins, et les îles qui en cet endroit coupent gracieusement la Seine.

A Croix-Fontaine, le fleuve quitte le département de Seine-et-Marne et entre dans celui de Seine-et-Oise. Je reconnus la terre du Coudray, où l'illustre maréchal Jourdan passa ses dernières années, et le magnifique château de Champlatreux, où M. le comte Molé vient quelquefois déposer le fardeau de la présidence et des affaires politiques.

Voici Corbeil, que la Seine divise en deux villes liées ensemble par un beau pont de pierre; Corbeil, ancienne place de guerre, et qui est aujourd'hui le centre pacifique d'usines manufacturières et d'exploitations agricoles.

Plus loin ma vue s'arrête sur le château de Petit-Bourg, élevé par le duc d'Antin, visité souvent par Louis XIV et Mme de Montespan, rendez-vous de chasse sous Louis XV, résidence de la dernière duchesse de Bourbon; cette royale habitation appartient au banquier Aguado, qui utilise dans le pays le superflu de ses immenses richesses. En cet endroit, rien de plus gracieux, de plus animé que les rives de la Seine : on contemple tour à tour les romantiques jardins de Grand-Bourg, les jolis villages d'Étiolle, de Ris, fier du beau pont que l'on doit à la générosité de M. Aguado, puis Laborde, Champrosay, Petit-Châtillon, Grand-Châtillon, Draveil, charmans hameaux jetés tantôt au pied, tantôt au versant de petites collines, et pittoresquement dominés par la célèbre tour de Montlhéry, qu'on aperçoit de quinze lieues à la ronde.

Je remarquai, en passant, l'antique village d'Ablon, où sous Henri IV les protestans avaient eu le droit d'élever un temple; Villeneuve-Saint-Georges, environné de délicieuses maisons de plaisance; Choisy-le-Roi, dont l'ancien château, qu'avaient habité mademoiselle de Montpensier, le Dauphin, fils de Louis XIV, et Louis XV, est devenu une riche manufacture de faïence et de maroquin; Vitry, célèbre par ses belles pépinières, le Port-à-l'Anglais, dont le nom rappelle le déplorable souvenir de la prise de Paris par les Anglais sous Charles VI; Ivry, situé sur le riant coteau derrière lequel se cache la triste prison de Bicêtre, et Charenton qui nous montre sa maison de fous. En voyant ces hideux mais nécessaires réceptacles où s'entassent les crimes et les misères des hommes, on reconnaît qu'on approche d'une grande capitale : en effet, nous y touchons. Laissant sur la droite du fleuve Conflans, où les archevêques de Paris vont se reposer de leurs travaux apostoliques; Bercy, aux belles terrasses et aux vastes entrepôts de vins; nous franchissons le hameau d'Austerlitz, qui porte le nom d'une des plus glorieuses victoires de l'empire, la Gare, la Rapée, faubourgs très-commerçans; nous sommes dans Paris : voilà le Jardin des Plantes dessiné par Le Nôtre, et qui rapproche ses beaux ombrages jusqu'au pont d'Austerlitz; l'Arsenal, qui fut habité par Sully en sa qualité de grand-maître de l'artillerie; le fameux hôtel Saint-Paul, embelli par Charles V, et où Isabeau de Bavière, femme de Charles VI, finit sa coupable existence; l'île Louviers, l'île Saint-Louis avec leurs vastes chantiers de bois; non loin du grand Châtelet, qui servait tout à la fois de demeure aux prevôts de Paris et de prison aux criminels, voilà l'Hôtel-de-Ville dont Pierre de Viole, prevôt des marchands, posa la première pierre en 1553, et dont François Miron acheva la façade avec les seuls émolumens de sa place de prevôt; l'Hôtel-Dieu, où de savans médecins et d'humbles sœurs de charité soignent et consolent les pauvres qui sont malades; Notre-Dame, commencée en 1163 sous l'évêque Maurice de Sully; le Palais de Justice, antique résidence des rois fainéans, des comtes de Paris, de Philippe-le-Bel et du roi Robert; enfin voilà l'île de la Cité, le berceau de *Lutecia*, la ville de *boue;* voilà le vieux Paris, que les nombreux embellissemens modernes ont gâté aux yeux de l'antiquaire inconsolable, voilà

le Paris du moyen âge qui s'en va tous les jours, mais que par bonheur on est sûr de retrouver complet et vivant dans son jeune et savant historien, le bibliophile Jacob.

J'avais quitté le bateau à vapeur auprès du pont d'Arcole, qui rappelle une victoire glorieuse pour Bonaparte et l'armée d'Italie; je traversai à pied la place de la Grève, aux sanglans souvenirs, et le quai de la Ferraille, dont la construction date de Charles V; c'est là qu'avant la révolution on embauchait avec un peu d'or des recrues pour le service du roi; je laissai à main gauche le Pont-Neuf, qui depuis 1813 a perdu le carillon de la Samaritaine, mais qui a recouvré en 1816 la statue équestre de Henri IV. Louis XVIII a bien fait de nous rendre l'image du *seul roi de qui le peuple a gardé la mémoire*.

En s'avançant dans le Paris moderne, la Seine, resserrée entre des quais magnifiques, baigne avec orgueil le plus beau monument de la capitale : le Louvre, qui renferme dans un musée sans rival au monde tout ce que la peinture et la sculpture ont produit de plus admirable. Le Louvre était primitivement une espèce de forteresse que Philippe-Auguste s'était fait bâtir pour sa résidence; elle se nommait *Lupara*. Le vieux Louvre a subi de grands changemens depuis François Ier jusqu'à nos jours, depuis l'architecte Perrault jusqu'à M. Fontaine. Encore quelques travaux qui réaliseront la pensée de Louis XIV et de Napoléon, et le Louvre sera réuni aux Tuileries.

Les Tuileries ont aussi une antique origine; c'était un petit château qu'avait fait bâtir un seigneur de Villeroy. François Ier l'acheta pour sa mère, Louise de Savoie; Catherine de Médicis le fit reconstruire sur un plan plus vaste et pour une royale résidence. C'est à Le Nôtre qu'on doit les bosquets, le parterre et les deux belles terrasses qui ont remplacé deux anciens bastions.

Si l'on passe de la rive droite sur la rive gauche du fleuve, on trouve le quai des Augustins, le plus ancien de la capitale, car son existence remonte au règne de Philippe-le-Bel; plus loin l'hôtel des Monnaies et la bibliothèque Mazarine ont été bâtis sur l'ancien emplacement où fut la mystérieuse tour de Nesle, dont les vieilles chroniques font d'épouvantables récits. Le terrain où s'élève le palais de l'Institut était autrefois le fameux Pré-aux-Clercs, théâtre des tumultes populaires et des duels entre les étudians. Au coin de la rue de Beaune, sur le quai Voltaire, on voit la maison où mourut cet homme célèbre. En suivant le quai d'Orsay, on remarque une immense caserne où nos jeunes régimens de ligne ont succédé à la vieille garde de l'empire et aux gardes-du-corps de la restauration. Plus loin, les récentes et magnifiques constructions d'un palais qui attend encore une destination, l'élégant hôtel de la Légion-d'Honneur, puis celui du maréchal Lobau, et enfin le palais où s'assemblent nos députés pour discuter et voter les lois du pays. A l'aspect de tant et de si beaux édifices, qui pourrait penser que ce quai si riche, si brillant, n'était encore en 1801 qu'un amas d'égoûts fangeux appelé la Grenouillère, que l'on traversait, non sans danger, sur des planches fragiles et mal assises!

Prêt à quitter Paris, cette capitale des capitales du monde, je m'arrêtai sur le pont Louis XV, afin de mieux jouir du plus admirable des tableaux. En remontant le cours de la Seine, on voit le fleuve sillonné par dix-neuf ponts en pierre ou en fer, partager comme en deux villes le centre de Paris; au dessus de ces édifices, de toutes les formes, de tous les âges, qui se pressent entre eux, et dont plusieurs encore offrent le primitif caractère du moyen âge, se dessinent pittoresquement l'élégante coupole du Panthéon, les majestueuses tourelles du Palais de Justice, la vieille tour Saint-Jacques, l'Hôtel-de-Ville, les

tours de Notre-Dame au milieu d'une forêt de clochers qui rayonnent au soleil; et si de cet horizon lointain le regard se reporte sur d'autres points plus rapprochés, un panorama d'un genre différent se développe autour de vous : c'est le Paris moderne avec ses élégans asiles pour les arts, le luxe, l'industrie; c'est le vieux Louvre rajeuni; les Tuileries, noble demeure des rois, et ses magnifiques jardins; cette immense place qui fut arrosée d'un sang royal, au lieu même où s'élève l'obélisque de Louqsor; ces deux monumens aux blanches colonnes grecques qui se regardent: le Palais-Bourbon, où la raison des hommes discute; l'église de la Madeleine, où la foi des chrétiens va prier; ce glorieux arc de triomphe qui domine les grands arbres des Champs-Élysées; puis, en descendant des yeux le cours de la Seine, ce sont mille gracieux paysages qui semblent fuir avec elle vers les fraîches collines de Meudon et de Saint-Cloud... Voilà assurément le plus beau panorama du monde, le plus merveilleux spectacle que l'on puisse admirer!

L'éclat du ciel ajoutait à la magnificence des œuvres de Dieu et des hommes; voulant jouir à mon aise de ces admirables tableaux, et pour mieux étudier les nouvelles beautés que me promettait notre fleuve, je montai dans une barque, et je dis au marinier de la laisser aller au gré du courant; je reconnus l'Hôtel des Invalides, et m'inclinai avec respect devant cette *grande pensée d'un grand roi pour un grand peuple;* là sont les drapeaux pris par la France à ses ennemis et trois mille vétérans mutilés dont le digne gouverneur est le doyen des maréchaux de France, le vénérable maréchal Moncey. En face des hauteurs de Chaillot, sur lesquelles l'empereur devait bâtir le palais du roi de Rome, je vis l'École-Militaire, autre fondation de Louis XIV; le Champ-de-Mars me rappela les souvenirs de la fédération de 89 et du Champ-de-Mai en 1815. Ce lieu est habituellement consacré aux grandes fêtes publiques, aux revues militaires, aux courses de chevaux. Plus loin, on trouve le grand et le petit Grenelle, l'entrepôt, l'île aux Cygnes et le nouveau pont qui joint la plaine de Grenelle avec Auteuil et Passy. Ces deux jolis villages, dont les gracieuses maisons de plaisance parsèment la rive droite du fleuve, furent illustrés par Boileau, Molière, Racine, d'Aguesseau et Francklin, qui venaient souvent s'y délasser de leurs travaux. Quelle variété dans ce ravissant paysage! C'est d'abord Issy, dont la verte colline se couvre de jardins bien dessinés, au milieu desquels apparaît le séminaire Saint-Sulpice, jadis habité par la reine Marguerite; le Bas-Meudon, où la Seine se partage en deux bras et forme plusieurs îles ombragées; Meudon avec ses bois et ses fleurs, son château qu'habita Louis XIV, et son église dont le curé fut Rabelais; c'est Bellevue, qui mérite bien ce nom, car de ses hauteurs l'œil embrasse un horizon immense et se promène sur Paris, les bourgs, les bois et les coteaux qui ornent le cours capricieux de la Seine. Au bas de la colline, Sèvres nous montre ses célèbres manufactures de porcelaine, de faïence et d'émaux, l'île Séguin et son pont, que le général Carion de Nisas défendit vaillamment en 1814 contre les Prussiens; tout près, le parc de Saint-Cloud borde la Seine, puis s'élève en amphithéâtre, offrant à l'œil ravi ses belles et vigoureuses familles d'arbres que le peintre va étudier; sa magnifique cascade, ses mille statues, sa célèbre lanterne de Diogène, et son élégant château qui rappelle de grands souvenirs historiques. En 1589, Henri III y périt assassiné par Jacques Clément; la Saint-Barthélemy y fut résolue dans le conseil de Catherine de Médicis; en 1802, le général Bonaparte, revenant d'Égypte, en chassa les membres du conseil des Cinq-Cents, et se fit reconnaître premier consul de la république. Saint-Cloud est la patrie du duc d'Orléans, père du roi

actuel; et c'est de ce lieu que furent datées les ordonnances de juillet. D'après les vieilles chroniques, Saint-Cloud doit son nom à Clodoald, petit-fils de Clovis, que ses oncles Childéric et Clotaire firent raser comme incapable de gouverner le royaume. Ce prince y fonda un monastère en 551, et fut honoré sous le nom de saint Cloud.

Aux pieds du mont Valérien, célèbre par son calvaire que visitaient les dévots pélerins, on trouve le village de Surène, qui s'est acquis une illustration d'un autre genre. Son vin, dont les gourmets se moquent aujourd'hui, était fort goûté de nos pères, et Sully pensait bien faire un cadeau agréable à Henri IV en lui envoyant quelques bouteilles de son *bon vin de Surène*. Sur la rive droite était jadis l'abbaye de Longchamps, dont la musique religieuse attirait à l'office des ténèbres le monde élégant de Paris, durant la semaine Sainte. Voilà l'origine de ces promenades de Longchamps que la mode a consacrées, et qui n'ont plus maintenant le même but et le même caractère. Au-dessus de l'abbaye de Longchamps, la Seine se divise en deux courans; l'un se porte vers le joli village de Puteaux, l'autre longe le bois de Boulogne, passe devant Bagatelle, coule sous le pont de Neuilly, et court embrasser une île délicieuse dépendante du château de ce nom. Comme ma barque glissait sous ces verts ombrages, je me rappela qu'en cet endroit Henri IV avait failli périr avec sa famille en traversant la Seine dans un bac. C'est à cette circonstance que l'on doit l'établissement de ce pont qui a cinq belles arches aussi solides qu'élégantes. Sur une colline, en face le magnifique parc de Neuilly, on aperçoit les vastes casernes de Courbevoie construites par l'empereur; et plus bas, le joli village de Clichy-la-Garenne. C'est dans le château de Clichy que Dagobert fit célébrer son mariage et que se tint en sa présence un concile provincial. Un autre titre de gloire dont cette commune doit être bien fière, c'est d'avoir eu saint Vincent de Paul pour pasteur. Un peu au-dessous de deux petites îles couvertes de pâturages, on trouve Asnières avec son nouveau pont, et sur l'autre bord Saint-Ouen avec sa nouvelle gare, ses deux puits artésiens et ses importantes fabriques dus au célèbre industriel M. Ternaux. En cet endroit de la Seine l'œil aime à se reposer sur l'île Saint-Ouen, l'île Saint-Denis et plusieurs autres îles qui forment un petit archipel plein d'ombre et de fraîcheur. A ce haut clocher qui monte dans l'air, je reconnus Saint-Denis; je saluai l'antique abbaye qui renferme les dépouilles de nos rois, et la maison royale de la Légion-d'Honneur, où sont élevées, aux frais de l'état, les filles des membres de l'ordre. Entre la route de Rouen et la Seine, voilà le joli village d'Épinay, qui fut une ville sous les rois de la première race: Dagobert y tint une assemblée de seigneurs, y fit son testament et y mourut. Au-dessous d'Épinay, la Seine rassemble ses diverses branches, pénètre dans le département de Seine-et-Oise, court arroser Argenteuil, qui doit son origine à un monastère de jeunes filles dont la sœur de Charlemagne était abbesse en 824, et où Héloïse a été onze ans religieuse et prieure, avant sa retraite au Paraclet; puis le fleuve passe sous le pont de Besons, construit en remplacement de celui que l'on a brûlé en 1815, traverse le riant village de Chatou, qui montre au loin son beau clocher, ouvrage du douzième siècle; baignant ensuite sur la rive droite les beaux ombrages de Visinet, appelé autrefois le *Bois de la trahison* pour les méfaits des Anglais et des Normands, le fleuve côtoie sur la gauche Ruel et son ancien château, long-temps habité par le cardinal de Richelieu, les délicieux jardins de la Malmaison, où tout parle à notre imagination de la bonne et gracieuse impératrice Joséphine, et bat de ses flots plusieurs petites îles, qui du temps de Charles-le-Chauve servirent de positions

militaires et de quartier d'hiver aux pirates normands. Au port Marly, je remarquai les vestiges de la fameuse machine hydraulique qu'inventa Rennequin Sualem, sous Louis XIV, pour conduire les eaux de la Seine dans les bassins de Versailles : de nos jours une pompe à feu a remplacé cette ancienne machine, trop compliquée et trop dispendieuse.

Voici Saint-Germain ; adieu, ma chère nièce, ces beaux lieux m'invitent à m'y reposer.

Littérature Française.

REVUE LITTÉRAIRE.

Impressions de Voyage, par M. Alexandre Dumas, 3e vol., à la libraire Dumont.

Si vous aimez à voyager, ce qui est assez le fait des jeunes imaginations, si la Suisse et l'Italie vous sont fermées, trompez vos regrets en lisant l'ouvrage de M. Alexandre Dumas. Cet auteur vous conduira avec lui à travers les treize cantons ; vous visiterez en esprit la chaîne des Alpes, bien mieux que vous ne feriez si vous étiez au pied des glaciers en corps et en vérité ; vous ne laisserez échapper ni un lac, ni une cascade, et vous aurez dans l'auteur un excellent compagnon de route, rieur, instruit, décent, courageux sans être fanfaron, poète, mais non pas hableur. Il faut convenir que c'est bien de pouvoir exprimer avec des mots les merveilles qui frappent la vue, de faire vivre le lecteur au milieu d'un paysage dont un peintre en copiant servilement la forme et la couleur ne donnerait qu'une idée imparfaite ; mais aussi de telles descriptions ne souffrent aucune médiocrité. Dans la poésie cadencée et rimée il peut se trouver en dehors de l'émanation divine des beautés matérielles ; un vers mal pensé ou point pensé du tout peut être bien fait ; mais la prose poétique est une, l'expression n'a point de mérite qui lui soit propre, et la phrase la mieux construite, la plus simple, la plus sonore, si elle ne peint rien, si, semblable au Prométhée de la fable, elle n'anime pas ce qu'elle a pétri, est détestable. Écrire ainsi est difficile, essayer d'analyser de tels écrits est une folie ; cependant, comme beaucoup d'entre vous, mesdemoiselles, n'ont pas la possibilité de se procurer les livres nouveaux, je veux tenter de vous offrir un aperçu de l'ouvrage de M. Alexandre Dumas.

Vous savez déjà qu'il voyage en Suisse, et qu'il verse à grands flots sur son papier la poésie qu'il a plu à Dieu de répandre dans ce petit espace de quatre-vingt-dix lieues de long sur trente-trois de large. A côté des beautés de la nature, on trouve à observer une nation ayant son caractère particulier, ses annales historiques et ses croyances. Au milieu de cette nation, M. Alexandre Dumas a rencontré des peuplades étrangères, c'est-à-dire des curieux. De ces curieux, beaucoup s'étaient assuré, avant de partir, qu'ils avaient dans leur bourse de quoi payer les frais de poste ; mais point s'ils portaient en eux cè je ne sais quoi, indispensable pour apprécier ce qu'ils allaient voir.

La Suisse est la seule entre les nations modernes qui possède une véritable épopée : Tell, Stauffacher, Walter Furst, Melchtal, en sont les héros ; Schiller, l'Homère. Bien que l'événement soit des plus connus, M. Alexandre Dumas a trouvé le moyen de le narrer avec originalité, ainsi que des légendes et même des contes de bonnes femmes, pour vous faire connaître

l'imagination de ce peuple. Est-il question de vous initier à son caractère, il vous arrête dans la cabane du vieux Joseph.

M. Alexandre Dumas cherchait un guide, il voulait explorer les lieux où Masséna foudroya les Russes et gagna cette fameuse bataille de Zurich, qui sauva la France de l'invasion étrangère. Joseph s'offre pour conduire le voyageur. « Est-ce que vous habitiez déjà le pays lors de cette grande victoire? — Sans doute, et tel que vous me voyez j'ai pris part à l'action. » En parlant ainsi, Joseph découvrait son crâne sillonné par une profonde cicatrice. « Ah! contez-moi cela!—Très-volontiers, monsieur. » Et Joseph commence son récit tout en cheminant vers le lieu où s'est passée la scène.

Le soir qui précéda le jour de la bataille, Joseph avait été enlevé par un détachement français et conduit devant l'officier qui le commandait; celui-ci lui dit : « Connais-tu les chemins de la montagne?—Oui, monsieur. — En ce cas, tu vas marcher devant nous jusqu'à ce que je te dise de t'arrêter; il y aura dix louis pour toi si nous revenons sans avoir été vus; mais si nous rencontrons les Russes, je t'assomme. » Joseph alors hasarda cette objection : « Toutefois il n'y aurait pas de ma faute, car je ne sais pas plus que vous où ils sont les Russes. — Marche! et ne raisonne pas. »

Le pauvre Joseph se met donc tout tremblant à la tête du détachement, qu'il a soin de conduire par des sentiers couverts; cela alla fort bien en commençant, mais tout-à-coup, arrivé à une esplanade que Joseph n'a point oubliée, et sur laquelle il arrête M. Alexandre Dumas, le capitaine distingue des canons de fusils; un rayon de la lune les fait briller dans le taillis du côté opposé à celui que suivent les Français. Les Russes faisaient la même reconnaissance. Inexorable exécuteur de sa parole, l'officier arrache le fusil des mains d'un soldat, d'un seul coup étend Joseph à ses pieds, et marche à la rencontre de l'ennemi. Le malheureux, laissé pour mort dans les broussailles, entend les pas pressés d'hommes qui chargent à la baïonnette, des gémissemens, quelques coups de feu isolés; il cherche à voir ce qui se passe; mais le sang coule de sa blessure et inonde ses yeux, ses forces s'anéantissent, il perd connaissance. Quand il revient à lui, la montagne est silencieuse, la lune brille d'un paisible éclat. Joseph tâte ses membres endoloris, ils n'ont aucune blessure. La fraîcheur de la nuit a coagulé le sang sur sa tête; il peut essayer à regagner sa cabane. Il se lève, chancelle, retombe, se lève encore, marche avec précaution, guettant de l'œil et de l'oreille.... Russes et Français sont éloignés. Il reconnaît les traces de leur passage aux piétinemens qui ont foulé l'herbe et au sang dont elle est rougie. En avançant vers le taillis qu'avaient occupé les Russes, il rencontre des cadavres roulés à droite et à gauche dans les ravins : de ceux-ci on ne voit que les pieds arrêtés sur le bord supérieur, de ceux-là rien que les shakos.... mais toujours le même silence; pas un gémissement, pas un soupir ne se fait entendre. A mesure que Joseph chemine vers sa cabane, il remarque avec inquiétude que le combat a été de plus en plus meurtrier. Que sera devenue sa femme pendant cette échauffourée? Il presse le pas, il a hâte de connaître l'étendue de son malheur. Les corps morts ne lui inspirent plus qu'une sorte d'impatience : il les écarte pour se frayer un passage; il arrive ainsi à une clairière; on s'est vivement battu à cet endroit; le corps d'un officier est étendu sur un monceau de cadavres; Joseph le distingue à ses épaulettes; il va passer outre... un léger soupir retient ses pas; il se penche malgré la douleur qu'il ressent à la tête, il regarde ce blessé, ce mourant.... c'est le capitaine qui l'a si ponctuellement assommé : deux blessures lui traversaient la poitrine, mais un reste

de chaleur et de vie ne l'avait pas abandonné. Joseph essaie de le charger sur ses épaules... impossible; il est lui-même trop affaibli. Il s'assure par l'inspection des lieux qu'il n'est point éloigné de sa cabane; alors il se hasarde à faire entendre un signal auquel sa femme répondra si elle vit encore. En effet la pauvre créature accourt; elle cherchait son mari. A deux ils parviennent à transporter le blessé. « Pourvu qu'il en revienne! » disait Joseph tout en l'arrangeant dans son propre lit. La femme hochait la tête. En sa qualité de montagnarde, elle possédait une sorte de science pratique, et, malgré ses doutes, l'employait avec zèle au service du blessé. Grâce aux soins de ces bonnes gens, l'officier revient à la vie, et ses regards se portent sur Joseph avec autant de surprise que d'effroi. Est-il bien vrai qu'il voit face à face l'homme qu'il a assassiné? Où le retrouve-t-il? est-ce dans ce monde ou dans l'autre? Quant au bon Joseph, tout entier à la joie d'une si belle cure, il s'écrie d'un ton de triomphe: « Eh bien! capitaine, nous voilà encore tous les deux! Convenez pourtant qu'il est heureux que vous ne m'ayez pas tout-à-fait tué. » Sublime reproche! Quel Scribe, quel Pharisien oserait se vanter de comprendre la loi divine aussi bien que le pauvre Joseph la pratiquait!... Pendant ce temps, Masséna repoussait les Russes dans toutes les directions, et Sowarow fuyait vers le Piémont.

M[me] ALIDA DE SAVIGNAC.

Littérature Étrangère.

—

Benjamin Johnson, plus connu sous le nom de Ben Johnson, un des plus célèbres auteurs dramatiques qu'ait eus l'Angleterre, naquit en 1574, enfant posthume d'un ecclésiastique protestant de Westminster, persécuté sous le règne de Marie, et reçut une partie de son instruction dans l'école de cette ville, du célèbre Camden, dont il fut toujours l'ami. Sa mère s'étant remariée à un maçon, voulut le destiner à cette profession, et on le vit alors tenant une truelle d'une main et un livre de l'autre; mais Benjamin préféra bientôt s'engager comme soldat, servit dans l'armée anglaise contre les Espagnols dans les Pays-Bas, montra de la bravoure, et ne laissa point à d'autres le soin de la célébrer; car la vanité formait un des principaux traits de son caractère. A son retour, il se rendit à l'université de Cambridge pour y terminer ses études, mais il ne put y rester faute de moyens d'existence. Il n'en trouva qu'à peine dans la profession de comédien, qu'il prit sans vocation. Il n'avait aucun talent, fut congédié; insulté par un de ses camarades, ils se battirent; Johnson fut blessé, mais tua son adversaire. Mis en prison, il s'y convertit au catholicisme, qu'il abjura, dit-on, douze ans après. S'étant marié, ses besoins s'accrurent; il se mit à travailler pour le théâtre, mais sa première pièce fut sans succès. Shakespeare ayant jeté les yeux sur la seconde, la fit jouer sur son théâtre, et continua de protéger Johnson. Il obtint, en 1619, le titre de poète lauréat, vacant par la mort de Samuel Daniel. Les appointemens de cette place étaient de cent marcs, qu'il fit changer en autant de livres sterling, par une pétition en vers qu'il adressa au roi Charles. Le prince y fit ajouter, en outre, une petite pièce de vin d'Espagne. C'est encore aujourd'hui le traitement du poète lauréat de la cour d'Angleterre. Il composa cinquante drames, un poème en vers sur un voyage qu'il fit à pied en Écosse; et par suite de son manque d'économie se trouva, dans sa vieillesse, réduit à mendier, en vers, des gratifications qu'il dépensait ensuite follement. Il mourut paralytique en 1637, et fut enterré à l'abbaye de Westminster. On lit sur son monument ces seuls mots: *O rare Ben Johnson!* . . . . .

FRAGMENT ANGLAIS.

CYNTHIA'S REVELS.

A HYMN.

Queen and huntress, chaste and fair,
Now the sun is laid to sleep,
Seated in the silver chair,
State in wonted manner keep:
  Hesperus entreats the light,
  Goddess excellently bright.

Earth, let not thy envious shade
Dare itself to interpose;
Cynthia's shining orb was made
Heav'n to clear, when day did close:
  Bless us then with wished sight,
  Goddess excellently bright.

Lay thy bow of pearl a part,
And thy crystal shining quiver;
Give unto the flying hart
Space to breathe, how short seever:
  Thou that mak'st a day of night,
  Goddess excellently bright.

BEN JOHNSON.

LA VEILLÉE DE LA LUNE.

HYMNE.

Reine et chasseresse, chaste et belle, maintenant que le soleil est endormi, viens, assise sur ton trône d'argent, tenir ta cour accoutumée: Hespérus appelle ta lumière, déesse à la clarté si pure!

Terre, ne souffre pas que ton ombre envieuse ose s'opposer à sa splendeur. L'orbe éclatant de Cynthie fut créé pour éclairer le ciel quand le jour serait clos. Rends-nous donc ta vue désirée et bénie, déesse à la clarté si pure!

Mets de côté ton arc de perle et ton étincelant carquois de cristal: accorde au cerf, dont la course est un vol rapide, un moment pour respirer, quelque court qu'il soit, ô toi qui de la nuit fais le jour, déesse à la clarté si pure!

Mlle F. R.

Éducation.

Les Deux Sœurs.

I.

Une chaise de poste parcourait rapidement la route si fréquentée de Strasbourg à Baden; deux femmes, toutes deux frêles et délicates, souffraient tour à tour de l'extrême chaleur lorsque les stores étaient baissés, et des longs tourbillons de poussière qui s'engouffraient dans la voiture et les aveuglaient malgré leurs voiles, lorsque le besoin d'air, devenu intolérable, leur faisait braver ce second inconvénient. La plus âgée des deux voyageuses pouvait avoir environ quarante ans; sa figure douce et régulière avait une indicible expression de découragement et de tristesse; de légers fils argentés se mêlaient aux boucles brunes qui encadraient son visage; mais le front resté découvert laissait admirer cette pureté de lignes, cette éclatante blancheur qui nous charment dans les statues antiques. Un immuable sourire s'était fixé sur ses lèvres pâles, et semblait le dernier effort d'une ame épuisée par la souffrance; encore cet effort était-il perdu, car dans ses

grands yeux qui se baissaient presque toujours en rencontrant un regard étranger, se retrouvait la trace visible d'une douleur inconsolable et profonde : telle était à l'extérieur Mme Charles Thénard. Ajoutez maintenant un esprit rêveur et peu mobile, des idées élevées, mais un jugement qu'égarait quelquefois la position exceptionnelle dans laquelle Mme Charles se trouvait placée, et vous suivrez sans peine toutes les nuances fugitives de cette petite histoire.

Sur la figure si jeune, si correcte de l'autre femme, on remarquait les mêmes beautés, mais plus pures, plus parfaites encore; et cependant elle aussi subissait l'influence de cette atmosphère de mélancolie dans laquelle elle avait vécu, car elle était fille de Mme Charles; et dans l'ame de Nathalie se reflétaient toutes les impressions douloureuses qui avaient assombri l'ame de sa mère. Cependant, quoique triste par habitude, et surtout par organisation, Nathalie n'était pas précisément malheureuse; elle avait vingt-deux ans; quel long avenir s'offrait encore à elle! par fois des images plus riantes que celles qui d'ordinaire occupaient ses rêves, lui apparaissaient dans le lointain; alors ses joues pâles s'animaient tout-à-coup, ses yeux beaux comme ceux de sa mère brillaient d'un éclat inaccoutumé; mais le plus petit accident extérieur, une porte ouverte vivement, un mot prononcé trop haut, lui imprimait une sorte de commotion pénible, qui l'arrachait brusquement à cette excitation passagère; alors Nathalie redevenait froide et calme, alors la vie toute idéale que l'imagination lui avait prêtée, s'évanouissait comme ces forces factices dues au galvanisme, et qui pour un instant font mouvoir les cadavres.

« Quel voyage, mon Dieu! dit Mme Charles en jetant un regard inquiet sur sa fille.

— Un peu pénible, répondit Nathalie, mais il va finir bientôt.

— Oui, mais peut-être le but ne nous dédommagera-t-il pas des fatigues de la route.

— Au moins n'aurons-nous pas d'illusions à perdre, car nous nous promettons de notre séjour à Baden bien plus un changement qu'un plaisir réel.

— Sans doute pour moi, reprit sa mère; mais toi, ma Nathalie?

— Je n'ai pas d'autre désir que celui de voir si mon allemand de France est intelligible outre Rhin.

— Au moins, dit Mme Charles, la déception ne sera pas trop amère, car l'amour-propre n'est pas chez toi, ma bien-aimée, la partie la plus vulnérable.

— Je n'ai jamais compris les peines qui partent d'une pareille source.

— Et cependant, ma Nathalie, il est des douleurs que ses blessures enveniment, même chez les ames les mieux faites; alors l'amour-propre froissé est le dernier coup d'épingle donné dans une plaie déjà incurable; il l'irrite, on y songe sans cesse, je le sais, moi!... »

Nathalie serra la main de sa mère.

L'une des grandes difficultés du séjour de Baden pendant la saison des eaux est la cherté et la rareté des logemens. Après deux jours de recherches, Mme Charles découvrit un charmant pavillon faisant le retour d'aile d'une maison située entre cour et jardin sur la route de Manheim. Cette maison appartenait à un négociant de Francfort; un concierge allemand veillait, chaque année, au soin de la louer le mieux possible.

« Madame sera là très-calme et très-retirée, dit-il quand le marché fut conclu; l'autre appartement (il montrait de la main les fenêtres qui faisaient face à celles du pavillon) est occupé par une dame étrangère, seule avec sa fille et ses domestiques; encore a-t-il une entrée particulière ouvrant sur l'autre route.

— Mademoiselle, dit encore le concierge, qui se retirait en emportant le pro-

mier mois de loyer toujours exigé d'avance, sous quel nom faut-il recevoir les lettres de madame?

— Madame Charles simplement, » répondit la femme de chambre, à qui cette question s'adressait. Anna, depuis vingt ans au service de sa maîtresse, l'avait connue dans un temps où on l'appelait ainsi, pour la distinguer de sa belle-mère; depuis, cette habitude s'était conservée, par des motifs que mes lectrices apprécieront plus tard.

Le lendemain se passa tout entier en arrangement d'installation; vers le soir, ces dames ouvrirent leurs fenêtres, qui donnaient sur le jardin, firent apporter des siéges, et vinrent respirer un air plus pur.

« Vraiment, il fait trop beau pour rester enfermées, dit Mme Charles, et si tu n'étais pas trop fatiguée, nous aurions bien fait de tenter aujourd'hui notre première visite dans les lieux où se réunissent les baigneurs. »

En écoutant sa mère, Nathalie sentit un frisson parcourir tous ses membres; hélas! c'est qu'elle avait si peur de cette foule qu'elle désirait pourtant connaître, et puis elle savait tout ce que devait coûter à Mme Charles le sacrifice de ses habitudes d'isolement; mais le médecin avait déclaré les distractions indispensables à la santé de Nathalie, et la pauvre mère n'avait pas hésité.

« Je suis encore un peu lasse, répondit-elle, et ce silence nous convient si bien.

— Oui, mon amour, mais n'oublie pas que tu m'as promis d'aller aux promenades publiques, au spectacle, au bal, partout enfin. N'oublie pas surtout que je veux te voir fraîche comme on doit l'être à ton âge. Tu verras le monde, tu l'étudieras, et qui sait si dans ces réunions..... Elle n'acheva pas sa pensée; mais elle ajouta : Nathalie, je crains que mes réflexions ne t'aient inspiré trop d'antipathie contre le mariage.

— Un peu de frayeur seulement.

— Et cependant je voudrais te voir mariée, parce que je crois aux exceptions; tu mérites bien que Dieu en fasse une en ta faveur. »

Nathalie ne répondit que par un sourire. Dans ce moment, les fenêtres de l'appartement dont nous avons déjà parlé s'ouvrirent avec fracas; et lorsque le domestique se fut retiré, une jeune fille accourut presque en dansant jusqu'à l'extrémité du balcon; elle revint, puis tournant la tête, ses yeux rencontrèrent ceux de Nathalie et de sa mère fixés sur elle avec un bienveillant intérêt; toutes deux n'avaient jamais rien rencontré d'aussi frais, d'aussi gracieusement joli que la figure riante de leur voisine. Sa taille était petite, mais ses mouvemens pleins de vivacité avaient une grâce si entraînante, que l'attention qu'elle attirait ne pouvait s'en détacher un seul instant. Ses cheveux blonds et soyeux retombaient en longues boucles sur ses joues roses et légèrement arrondies; elle aussi paraissait à la fois surprise et charmée, car Nathalie, vêtue de sa robe de mousseline, coiffée de ses beaux cheveux châtains dont les bandeaux lisses ornaient son front, ressemblait si bien par la délicatesse de ses formes et son éblouissante blancheur aux créations mensongères des poètes et des romanciers, qu'un instant la jeune fille crut faire un rêve; elle secoua sa tête blonde, frotta ses yeux, puis, convaincue qu'elle ne dormait pas, s'élança d'un bond jusqu'au milieu d'une pièce où une femme, couchée sur une ottomane, et tenant un livre à la main, venait de s'endormir à moitié; elle la secoua avec une pétulance enfantine : « Viens, viens! cria-t-elle en l'entraînant, tu lis Ossian, mais moi j'ai mieux à te montrer que sa fantastique Malvina : viens, mère, viens donc, je t'en prie! — Et cachée par les rideaux de moire, elle lui montra sa charmante découverte. — Dis, n'est-elle pas belle comme un ange? s'écria-t-elle d'un air triomphant.

— Bien belle, en effet! Et sa mère! re-

marque donc, Caroline, combien de traces de beauté subsistent encore sur cette figure, qui semble pâle et fatiguée bien avant l'âge? »

La femme de trente-six ans voyait avec joie une femme plus âgée qu'elle conserver encore un extérieur plein de charmes; mais, dans cet instant, Mme Charles détourna la tête, rejeta en arrière les boucles qui cachaient ses joues amaigries, et la mère de Caroline ne put retenir un cri de surprise; ses jambes fléchirent, elle se laissa tomber sur un siége.

« Mon Dieu! qu'est-ce donc? comme te voilà pâle! Ah! je t'en prie, parle-moi! disait Caroline en pressant les genoux de sa mère.

— Rien, rien, dit-elle, la figure de cette femme m'a rappelé une amie d'enfance. Puis, remarquant l'air inquiet de sa fille, elle ajouta en se levant: Je vais bien, c'est un spasme, une palpitation: donne-moi ton bras, et passons dans ma chambre, il y fait meilleur qu'ici.

— En vérité, disait Caroline, je ne comprends rien à ce que tu viens d'éprouver. Comment est-il possible que la vue d'une ancienne amie puisse bouleverser à ce point, et qu'on ne coure pas vers elle les bras ouverts?

— Chère curieuse!

— Ceci n'est pas une réponse, dit la mutine enfant.

— Mais si je n'en ai point à te donner?

— Ah! » fit Caroline.

C'était le premier mystère dans cette vie d'intime confiance et d'abandon absolu qui existait entre elle et sa mère; la jeune fille en souffrit, mais elle la respectait trop pour insister.

Quelques minutes après, toutes deux avaient repris leur lecture, mais toutes deux étaient préoccupées. La dernière posa bientôt son livre sur un guéridon, et dit d'une voix encore agitée par une émotion récente:

« Combien je suis fâchée, ma pauvre Caroline, que cette vilaine migraine d'aujourd'hui m'ait empêchée de te conduire au bal!

— Je le regrette peu, répondit Caroline, il me semble même que je trouverai plus agréable la grande réunion de mardi.

— Mais tu es presque philosophe comme un sage de l'antiquité.

— Pas trop, dit-elle, et ma sagesse n'est pas encore bien établie; par exemple, il est une privation que je supporte difficilement.

— Une privation! à toi, ma Caroline, ma fille chérie! » s'écria la mère, véritablement inquiète, et qui par un mouvement spontané se trouva toute droite devant son enfant.

Caroline sourit, et peut-être jouissait-elle en secret de cette inquiétude, qu'un seul mot venait d'exciter; mais elle dit pourtant avec une expression de sincérité touchante: « Oui, j'ai un regret, un regret auquel tu ne peux rien, toi qui m'aimes si passionnément; il me faudrait une sœur de mon âge, vois-tu, une autre sœur qui pût m'aider à te chérir, et puis... mais tu vas rire de mes utopies. Eh bien! je la voudrais un peu exigeante, afin d'être quelquefois obligée de lui sacrifier mes goûts, d'immoler mes fantaisies aux siennes; oui, je voudrais qu'il existât un être au monde pour qui je pusse faire ce que tu fais tous les jours pour moi... Que veux-tu? en te voyant te dévouer, le désir du dévouement s'est glissé dans mon ame. Oh! ma jolie sœur, comme je l'aimerais! comme je serais fière de ses succès!

— Enfant!...

— Hélas! reprit tristement Caroline, je ne l'aurai jamais à mes côtés, cette sœur si désirée!

— Qui sait!... »

Dans le même moment Nathalie faisait remarquer à sa mère le hasard heureux qui la rapprochait ainsi d'une compagne.

« Cette enfant m'a paru délicieuse, répondit Mme Charles; mais crois-moi, Nathalie, évitons toute liaison intime: ouvrir

sa porte au voisinage, c'est se livrer sans défense à l'importunité; ouvrir son cœur trop légèrement, c'est s'exposer à le voir trahir sans remords. » Nathalie ne répliqua pas; mais chaque soir, sur ce balcon où elles s'étaient vues pour la première fois, les jeunes filles vinrent échanger à la dérobée un long regard de sympathie.

II.

Lorsqu'elle s'éveilla le matin de ce jour de bal dont avait parlé Caroline, la première sensation de Mme Charles fut mêlée d'embarras et d'inquiétude; elle aussi, qui n'avait pas mis le pied dans un salon depuis près de dix-huit ans, il lui fallait vaincre une répugnance qu'elle s'exagérait encore, et supporter ces regards étrangers qui l'intimidaient jusqu'au fond de l'ame; puis elle tremblait que son enfant, élevée dans une solitude si complète, n'eût cette inévitable gaucherie si naturelle à quinze ans, et que personne n'eût pardonnée à l'âge de Nathalie. Elle évoqua l'image de sa fille, elle revit l'un après l'autre les traits si corrects de son angélique figure, elle fit passer devant son œil de mère cette taille si souple, si noble, et s'avoua avec un secret orgueil que Nathalie était belle, ravissamment belle... puis elle songea à ses secrètes espérances : elle la vit mariée, mère de famille, heureuse enfin... « Ah! oui, heureuse, répétait-elle, elle le sera, ma Nathalie; les souffrances de sa mère lui seront comptées par ce Dieu qui voit tout; il ne voudra pas accabler mon enfant de cette continuité d'une destinée fatale... »

Mariée bien jeune à Charles Thénard, qui lui-même atteignait à peine ses vingt ans, la mère de Nathalie, si méfiante d'elle-même, si triste aujourd'hui, avait pourtant débuté dans la vie sous les auspices les plus favorables; belle aussi et douée d'une ame aimante, mais craintive, elle avait vu son avenir enchaîné avec une joie profonde : Charles Thénard lui promettait tant de bonheur! La première année de cette union ne fut qu'un perpétuel enchantement. Charles avait des affaires considérables; ses journées activement employées se passaient souvent loin de sa jeune épouse; mais chaque soir les réunissait, et Charles oubliait dans ces douces causeries jusqu'au souvenir de ses préoccupations habituelles. Jamais il n'était question entre eux de leurs intérêts communs; car Constance s'était fait une vie idéale et romanesque tout en dehors de cette vie réelle et agitée à laquelle son mari était obligé de se consacrer. L'horreur invincible qu'elle avouait hautement pour tout ce qui portait le nom d'affaires était si bien connue de Charles, qu'il évitait avec le plus grand soin la moindre allusion à ce sujet; aussi ne s'établit-il point dans leur ménage cette confiance absolue, cet échange de conseils et de bons offices, si nécessaires dans les situations difficiles. Charles se dissimula long-temps le danger qui résultait d'un pareil état de choses; mais un jour qu'il venait de découvrir la friponnerie d'un de ses commis, cette réflexion si simple se présenta à son esprit : Si Constance avait voulu!... Un mot fut dit dès le soir même; la jeune femme s'indigna, et Charles n'eut pas la force d'insister; d'ailleurs elle allait être mère, que pouvait-il exiger d'elle? Chargé seul d'une maison considérable, Charles, qui eût trouvé cette tâche douce partagée avec la compagne de sa vie, se sentit vaincre par le découragement. Il devint inexact, distrait, quelques embarras financiers étant survenus, et forcé de renfermer en lui toutes ses inquiétudes, il s'abandonna pour se distraire à des plaisirs étrangers et coûteux : Charles était ardent, sans expérience, le jeu lui sembla bientôt un remède; il joua d'abord par légèreté, puis il joua pour rattraper cette fortune qui lui échappait, et dès ce moment sa perte fut certaine. Constance, entièrement occupée de sa fille, qu'elle

nourrissait et qu'elle aimait avec idolâtrie, avait fini par s'isoler du monde; Zoé Louvier, jeune Hollandaise, avec qui elle avait été élevée, était la seule personne qu'elle reçût encore avec plaisir. Zoé, vive et sémillante, était pourtant douée d'une sagacité extrême; elle devina vite qu'une division encore inavouée régnait déjà dans le ménage de son amie; elle essaya de donner quelques conseils, Constance ne voulut rien entendre; et quand Zoé perdit l'oncle qui l'avait élevée, elle partit pour Ostende, où l'attendait sa famille, le cœur oppressé par la conviction secrète que son ancienne compagne ne serait point heureuse.

Mme Charles ignora long-temps les pertes de son mari; une de ses cousines, la seule parente qu'elle eût encore, se chargea de déchirer le voile. Le chagrin de la jeune femme prit la teinte de son caractère; au lieu d'aborder franchement la question et de sonder d'accord avec Charles toute la profondeur de la plaie afin d'y porter remède, elle se contenta de pleurer en secret, s'avoua malheureuse, se prétendit trompée, et son ame si douce se remplit d'amertume.

Une année entière se passa ainsi. Charles avait compris les douleurs de sa femme; vingt fois il fut tenté de se jeter à ses genoux, de lui avouer ses torts pour le passé et de lui dire: Travaillons ensemble avec courage pour faire un meilleur avenir à nous et à notre enfant; mais Constance s'était enveloppée de froideur; elle se croyait irréprochable et manquait d'indulgence : l'explication n'eut pas lieu, et la plaie s'envenima rapidement; hélas! un mot de Constance devait la rendre incurable...

Depuis quelques mois Charles rentrait tard, et Constance avait pris l'habitude de l'attendre; assise auprès du berceau de sa fille, elle le recevait toujours sans un mot de reproche, mais avec une indifférence glaciale qui dut faire croire au jeune homme égaré que le cœur de sa femme lui était fermé sans retour. Une nuit, elle vit l'aiguille de la pendule marquer plusieurs heures après minuit sans que les pas de Charles se fissent entendre; par fois le bruit d'un cabriolet venait faire rougir ses joues et battre ses artères, mais cette courte espérance était bientôt déçue. Constance, penchée sur le berceau de sa fille, sentait l'irritation passer de son ame à son cerveau; lorsque les heures du matin sonnèrent, cette irritation était arrivée au point de ne plus pouvoir être contenue, et lorsqu'elle reconnut enfin les pas de son mari, elle n'eut plus qu'un désir, celui de l'accabler une fois au moins de toute son indignation. Il entra, sa figure était pâle et bouleversée. Charles avait joué, perdu, il était au désespoir. Elle se leva, ferma avec affectation les rideaux sous lesquels reposait Nathalie; lorsque Charles s'avança pour déposer comme d'habitude un baiser sur le front de l'enfant endormie, elle retint les rideaux d'une main ferme, et dit d'une voix émue par la colère:

« Dispensez-vous, monsieur, de cette hypocrite caresse : on n'aime pas l'enfant que l'on ruine sans remords... »

Charles chancela, ses lèvres pâlirent, ce qu'il ressentait dut être affreux; et si Constance avait osé regarder son mari, elle eût frémi du mal qu'elle venait de lui faire.

Enfin Charles put faire quelques pas dans la chambre. Ses yeux se portèrent sur le berceau, puis sur sa femme; sans doute un horrible combat se livrait en lui. Il mit la main sur son cœur, qui battait à se rompre, puis s'élança hors de la chambre en prononçant d'une voix étouffée : « Adieu, Constance, adieu pour toujours!... »

Mme Charles était anéantie; elle entendit toutes les portes se refermer sur celui qu'elle aimait, avant d'avoir recouvré la force de s'élancer sur ses traces pour lui crier : « Pardonne! »

Constance crut long-temps que son malheur ne pouvait s'accroître; mais on était alors en 1813, et un jour elle reçut un papier timbré : c'était une sommation de divorce. Sa tête s'égara à moitié; cette cousine, dont nous avons déjà parlé, crut

de la dignité de la famille de ne rien tenter pour opérer un rapprochement, et Constance était hors d'état de se conduire elle-même : le divorce fut prononcé.

Charles Thénard avait été long-temps le plus malheureux des maris et des pères; mais il était homme, et avait enfin senti qu'il avait une tâche d'homme à remplir dans ce monde. Son goût pour le commerce s'était réveillé; on lui avait offert en Hollande une place avantageuse. Il était parti pour Ostende et s'y était trouvé le surveillant d'une maison considérable dont le grand-père de Zoé Louvier était le chef. Zoé avait plaint Charles; elle avait écrit en sa faveur à Constance, qu'elle aimait malgré son oubli; mais ses lettres étant tombées entre les mains de la cousine, elles ne purent jamais parvenir à celle qui seule devait les lire. Zoé avait compris alors que le mal était irréparable, et approuva enfin le divorce que son aïeul conseillait depuis long-temps. Entraînée d'abord par la pitié, la jeune Hollandaise ne tarda pas à éprouver pour Charles un sentiment plus tendre; d'ailleurs la conduite de celui-ci était exemplaire : associé pour un assez fort intérêt dans la maison Louvier, il y fit preuve d'une prudence et d'une habileté peu communes; aussi le vieillard, son patron, n'eut-il bientôt plus qu'un désir, celui de lui voir épouser Zoé. Ce mariage s'accomplit cinq ans après le divorce de Charles. Il eut une fille, l'aima avec tendresse; mais n'oublia jamais cette Nathalie si belle dont il était aussi le père. Le vieux Louvier avait trop de prévoyance pour laisser à sa petite-fille des affaires embrouillées dans l'avenir; il écrivit à Paris, et obtint du tuteur de Nathalie, moyennant une somme d'argent une fois donnée, une renonciation complète à la fortune de son père. Zoé fut pendant dix ans la femme la plus heureuse; dès le commencement de son ménage un événement était venu lui prouver que l'affection de son mari serait à l'abri de toutes les épreuves : elle eut la petite vérole, en fut marquée, sans que sa physionomie perdît rien de sa charmante expression; mais enfin elle cessa d'être jolie femme et ne fut pas moins une femme aimée, parce qu'elle sut se rendre utile. Son aïeul mourut; active et courageuse, elle seconda Charles dans ses opérations les plus difficiles; elle vit leur fortune se tripler, sa petite Caroline grandir sous ses yeux et promettre d'être charmante, sans que rien vînt troubler cette félicité jusqu'au jour où un accident lui ravit son mari : une chute de cheval mit en peu d'heures sa vie en danger. Incapable de parler et de se faire comprendre autrement que par signes, Charles Thénard eût voulu, à son heure suprême, recommander à sa femme cette autre femme à laquelle il avait pardonné... les noms de Constance et de Nathalie errèrent sur ses lèvres... mais il ne put les prononcer !

III.

A ce bal du mardi, qui fut l'un des plus beaux de la saison, Nathalie et Caroline, toutes deux accompagnées de leurs mères, parurent presque en même temps; la première avec sa toilette toute blanche, son riche bandeau de perles fines, l'unique débris de la fortune de Mme Charles; la seconde toujours souriante, et plus fraîche que sa fraîche toilette de crêpe rose, réunirent ce soir-là tous les suffrages, et cependant chaque nation avait, comme à l'ordinaire, fourni aux eaux à la mode ses beautés célèbres et ses héritières renommées. Placées sur la même banquette et seulement à quelque distance l'une de l'autre, les deux jeunes filles se saluèrent par un léger signe d'intelligence : jamais rivales en grâce et en beauté n'eurent au fond de l'ame une plus grande somme d'admiration et d'indulgence. La mère de Caroline ne jeta sur ses voisines qu'un regard furtif et rapide; mais cependant elle ne perdait aucun de leurs mouvemens, et souffrit plus

d'une fois en remarquant sur le front pâle de Mme Charles ces traces de fatigue et d'abattement moral que tout ce bruit de fête semblait encore aggraver. Les quadrilles et les valses étaient déjà commencés, lorsque deux jeunes gens entrèrent à la fois par deux portes différentes dans le salon des étrangers; ils firent quelques pas l'un vers l'autre avec un empressement mutuel.

« Bonjour, mon cher Georges.

—Bonjour, Édouard; depuis quand avez-vous donc quitté Hambourg?

— Depuis une semaine seulement; j'arrive il y a quelques heures, et je suis porteur d'une lettre de votre père : je l'ai prise sur moi, bien persuadé que vous seriez ici; dans le cas contraire, je l'aurais fait remettre à votre hôtel; car je repars au point du jour.

— Donnez vite, mon cher, s'écria Georges; en vérité j'étais inquiet : arrivé moi-même depuis ce matin, je croyais trouver des lettres de mon père; car mon tour du Rhin s'est prolongé plus long-temps que je ne le pensais. »

Georges brisa le cachet avec vivacité, et Édouard se retira dans la salle de bal, afin de le laisser plus libre de s'occuper des nouvelles de sa famille. C'est cette lettre reçue avec tant d'empressement que, pour l'intelligence des faits, il est absolument indispensable que nous lisions par-dessus l'épaule du jeune homme.

« Mon cher Georges,

» J'apprends à l'instant que Mme Charles
» Thénard vient de quitter Ostende il y a
» quelques semaines, avec le projet de se ren-
» dre aux eaux de Baden; elle et sa fille doi-
» vent y être à présent, c'est-à-dire en même
» temps que toi, si je calcule bien ton iti-
» néraire. Plus que jamais je suis convaincu
» que ce mariage nous convient à tous :
» Mlle Thénard est riche d'abord, puis jolie,
» ce qui ne nuit pas; enfin elle m'a pres-
» que été promise pour toi par son père:
» présente-toi donc avec la lettre que je
» joins ici, et tâche de faire marcher ronde-
» ment cette affaire-là; tu sais que je n'aime
» pas que les choses traînent en longueur,
» et je suis pressé d'embrasser ma bru.

» Ton père qui t'aime,

» Pierre VAN ISAKEN. »

Georges regarda la suscription de la lettre destinée à sa future belle-mère, puis sa tête s'inclina et se perdit dans une rêverie qui n'était pas sans charme, et cependant il était contrarié, horriblement contrarié... Georges avait vingt-cinq ans; il était fils unique, et sentait très-bien qu'il devait seconder de tout son pouvoir le désir si vif qu'éprouvait son père de le voir marié convenablement; mais Georges avait l'imagination romanesque, le cœur impressionnable, et l'extrême soudaineté de ses sensations ne leur ôtait rien de leur force; enfin son caractère était empreint d'une facilité extrême et d'une exaltation enthousiaste qui passaient quelquefois pour de la légèreté, et cependant tous ses sentimens prenaient leur source dans une qualité vraiment estimable; il était bon et inexprimablement bon. Épouser une femme par cela seul qu'elle était riche et jolie lui semblait d'une vulgarité désolante; la devoir à des arrangemens de famille répugnait à sa délicatesse de jeune homme; d'ailleurs il voulait plaire, il voulait être préféré... le moyen de jamais savoir à quoi s'en tenir à ce sujet, s'il faisait ce qu'on appelle un mariage de convenances?.. Un contrat d'argent! se répétait-il sans cesse; et toutes les illusions de Georges s'évanouissaient à ce mot. Il n'avait pas de parti pris contre Mlle Thénard, ah! mon Dieu, non, mais avant tout il voulait la connaître, la choisir, lui aussi... Elle doit être au bal, pensa-t-il, et si ce mariage est écrit dans le ciel, si nous sommes destinés l'un à l'autre, une voix mystérieuse me dira : C'est elle!... donc cette lettre est inutile; et, sans plus délibérer, il remit dans sa poche la dépêche matrimoniale, puis se dirigea vers cette salle de bal resplendissante de

lumières et de parures. Georges fit un premier tour en promenant sur toutes ces femmes un coup-d'œil qui, pour ceux qui n'étaient pas dans la confidence de ses préoccupations, avait assez l'air d'une impertinence; au reste, le désir de tout voir et de bien voir le rendait presque aveugle. Il marchait avec si peu de précaution, que son pied s'entortilla dans une écharpe de gaze : ce léger obstacle l'arrêta court; il se trouvait justement en face de Nathalie, dont la beauté vraiment céleste le frappa d'admiration : le cœur de Georges battit bien fort. Mon Dieu! si c'était elle! pensa-t-il. Mon Dieu! faites que ce soit elle! répéta-t-il tout-à-fait subjugué... Enfin il retrouva sa présence d'esprit et se décida à demander une contre-danse; Nathalie promit la première : deux valses devaient encore se danser jusque là.

Georges s'éloigna de quelques pas; il vit une foule d'hommes s'empresser autour de l'étrangère, qui déjà ne pouvait plus suffire aux nombreuses invitations dont elle était accablée. Pendant cette contre-danse, qui arriva enfin, Georges n'échangea que quelques mots avec Nathalie; mais, en la ramenant à sa place, il osa en demander une autre. « Monsieur, dit Nathalie, je suis si peu habile à diriger toute cette comptabilité de bal, dont je n'ai pas l'habitude, qu'il me serait impossible d'assurer si je suis libre encore une fois pour cette soirée : voyez donc vous-même.

En parlant elle présentait ses tablettes à Georges, qui les parcourut avec chagrin, car à chaque numéro se trouvait inscrit en toutes lettres un nom français, anglais, allemand, etc... il y en avait dans toutes les langues.

Il referma tristement ces tablettes et se disposait à les rendre, lorsque ses yeux s'arrêtèrent sur la couverture de nacre; sa physionomie s'éclaira, ses yeux brillèrent, ses mains tremblaient, il était fou de joie... c'est qu'il avait lu ces mots si simples, mais si délicieux pour lui : *N. Thénard!* Comprenez-vous son ravissement? Quand le trouble de Georges fut un peu calmé, il songea à examiner la mère de Nathalie. Combien sa physionomie lui parut touchante! avec quelle religieuse émotion il se glissa dans la place restée libre à ses côtés! En lui adressant de ces lieux communs qui aident à lier une conversation de bal, sa voix était à peine intelligible. Et puis Georges devenait inquiet et irrésolu; maintenant que le ciel l'avait tant favorisé, que devait-il faire?... Fallait-il avouer son nom, s'autoriser de ses espérances, de sa fortune? Comme tout cela allait ternir son beau rêve! « Non, mille fois non, s'écria-t-il mentalement; ce que Dieu vient de commencer, il l'achèvera sans tous ces misérables auxiliaires; je veux être Georges, Georges seulement; et nous verrons si je ne fais pas quelque tort à ce M. Van Isaken, qui, après tout, n'a que des demi-promesses... » Il ne songeait plus à danser, et cependant il aimait la danse avec passion, comme tous les plaisirs de son âge; puis il contemplait avec une indicible tendresse *celle* qui allait devenir sa compagne, la mère de ses enfans; il évoquait heure par heure toutes les journées de leur long avenir; il le remplissait de courses, de fêtes; il parait ce front pur de diamans qui devaient lui prêter un nouvel éclat. Excellent Georges! comment lui, si gai, si frivole, n'avait-il pas plutôt été séduit par la physionomie si mutine, si spirituelle, de cette jeune fille en rose, qui, depuis quelques instans, l'examinait avec tant de curiosité? Mais non; il est des organisations bizarres sur lesquelles les contrastes savent seuls agir avec puissance : l'homme que Georges aimait le mieux après son père, celui pour lequel il se sentait le plus d'entraînement et de confiance, était grave et mélancolique comme Nathalie; comme elle, Auguste River, le fils du frère de sa mère, semblait doué d'une nature contemplative et résignée, toute en dehors de la foule.

Mme Charles avait remarqué le trouble

de Georges, elle avait deviné son admiration pour Nathalie; et, dominée par son idée fixe, ce fut avec bonté qu'elle accueillit les premières paroles du jeune homme; une longue causerie s'établit entre eux, ils étaient si pressés de se connaître! Chaque fois qu'elle revenait à sa place, Nathalie rougissait en remarquant cette intimité; un instinct secret lui disait qu'elle seule avait pu rapprocher aussi vite deux êtres tout-à-l'heure étrangers l'un à l'autre.

Georges, dans cette nuit de bal, ne quitta pas un seul instant la mère de Nathalie; ces dames songèrent à se retirer, il offrit ses services, qui furent acceptés; et, quand il s'éloigna pour faire avancer leur voiture, il oublia de s'informer sous quel nom il fallait la demander: il le savait si bien ce nom!... « La voiture de Mme Charles, dit celle-ci, qui souriait de l'étonnement du jeune homme; mais, oui, Mme Charles! répéta-t-elle, croyant qu'il ne l'avait pas entendue.

— Ah! je comprends, se dit-il; Mme Thénard n'a pas voulu avoir l'air d'être venue ici pour y produire une héritière; au fait, rien n'est plus ridicule; ainsi elle se fait appeler tout simplement Mme Charles... » Une autre idée traversa son esprit: on l'avait prévenue sans doute que M. Van Isaken devait venir aux eaux. « Elle veut le voir, l'examiner sans qu'il la connaisse, juger s'il est digne de sa fille, enfin la marier comme elle l'entendra, si M. Van Isaken déplaît. Ceci est très-drôle et vraiment extraordinaire. Combien je vais me tenir sur mes gardes à présent!... » En quittant ces dames, il demanda à Mme Charles la permission de la revoir; cette permission lui fut accordée.

Caroline aussi avait remarqué la singulière assiduité de Georges; sa figure ouverte et franche l'avait frappée; qu'était-il donc à cette mère si isolée, si souffrante, dont il s'occupait sans cesse? Un parent, un ami, son fils peut-être?... Oui, son fils, cela devait être ainsi... Il semblait si fier des succès de Nathalie!... Un instant elle eut l'envie d'adresser à sa mère, à elle, une question à cet égard; mais toute allusion aux deux étrangères paraissait lui-être si pénible!... Caroline, retirée chez elle, doucement bercée par les jolis airs que l'orchestre allemand venait de faire entendre, voyait encore voltiger autour d'elle ces deux images désormais inséparables: l'étrangère du balcon, et son frère... le frère de cette jeune fille si belle, dont elle désirait être la sœur.

IV.

Quand Georges revit Mme Charles, il la trouva malade; une nuit de bal avait été trop pour elle! du reste, il comprit très-bien que, pour continuer ses visites, il devait ouvrir son ame: il le fit avec une franchise qui charma la pauvre mère; mais, quand il déclara son nom, Mme Charles resta calme, sa joie ne s'augmenta pas, et Georges, presque abasourdi, n'osa insister sur ce point; cependant il allait remettre la lettre de son père, lorsqu'une réflexion l'arrêta: il y avait certainement une affectation marquée à ne pas aller au-devant d'une explication si simple; mais ne devait-il pas respecter ce caprice?.... Georges finit même par se persuader qu'en niant, ou plutôt en ne parlant pas de ses liaisons antérieures avec la famille Van Isaken, Mme Charles, convaincue qu'il les ignorait lui-même, voulait lui laisser toutes les émotions de crainte et d'espérance que dans un autre cas il eût naturellement éprouvées. Elle n'eut pas l'air de voir l'assurance avec laquelle il répondit lorsqu'elle lui parla de son père, et des difficultés qu'il élèverait peut-être.

« Oh! je suis sûr, bien sûr, que mon père sera le plus heureux des hommes!

— C'est bien, dit-elle; mais une prudence que vous ne blâmerez pas, j'espère, me fera remettre jusqu'au jour où ce consentement vous parviendra le soin de consulter Nathalie; jusque là je ne m'engage que

conditionnellement et pour elle et pour moi.

— Tout ceci n'est qu'un jeu pour m'inquiéter, pensa Georges; et il écrivit à son père :

« J'ai vu Mlle Thénard ; les choses sont en » bon train : arrivez vite pour hâter vous- » même la réussite de vos projets. »

En attendant, Georges fut reçu souvent et toujours avec plaisir; la santé de Mme Charles ne s'améliorait pas, aussi ces dames restaient-elles constamment chez elles; le balcon de Nathalie était sa seule distraction. Presque chaque soir, Georges venait s'y asseoir à ses côtés, et leurs regards se dirigeaient ensemble vers la place occupée par Caroline; la muette intimité qui s'établit ainsi entre ces trois personnes avait un charme qu'elles subissaient sans le comprendre. Avant de rentrer chez elles, un signe de tête, une fleur jetée sur le balcon, étaient l'adieu que s'adressaient toujours Caroline et Nathalie.

Un matin, Georges vint apprendre à Mme Charles l'arrivée de M. Van Isaken, et, comme elle allait mieux, il la supplia de vouloir bien se laisser conduire par lui à une soirée musicale que donnait le lendemain l'un des correspondans de son père. « Deux artistes de l'Opéra de Berlin doivent y chanter, ajouta Georges, et M. Reibber sera heureux de vous recevoir ; enfin cette réunion peu nombreuse, mais choisie, donnera à Mlle Nathalie une idée assez exacte de la société allemande. » Mme Charles s'engagea.

Quand Nathalie et sa mère pénétrèrent dans les salons de M. Reibber, il y avait encore peu de monde; mais plusieurs familles ne tardèrent pas à arriver, et les yeux du négociant allemand se dirigeaient vers la porte avec une inquiétude que Georges remarqua.

« Vous attendez quelqu'un? dit-il.

— Oui, répondit M. Reibber; deux dames d'Ostende. Je m'étonne qu'elles soient en retard. »

Ainsi, pensa Georges, l'incognito de Mme Charles pourrait bien finir ce soir; il est presque impossible que ces dames ne la connaissent pas. Dix minutes s'étaient à peine écoulées, que Caroline et sa mère parurent à la porte, et un domestique annonça à haute voix : « Mme et Mlle Charles Thénard. » Un cri déchirant s'échappa de la poitrine de Mme Charles, et Georges, appuyé sur le dos de son fauteuil, n'eut que le temps de la soutenir : elle avait perdu connaissance.

A ce cri, Zoé s'était élancée vers son amie; elle aida à la transporter dans une pièce solitaire, dont les fenêtres furent ouvertes, et, pour la faire revenir à elle, réunit ses efforts à ceux de Nathalie, qui, pâle, bouleversée, soutenait la tête inanimée de sa mère. Caroline, debout, interrogeait du regard Georges, qui lui-même, frappé de stupeur, était incapable de prononcer une parole; il faut le dire cependant, l'excellent jeune homme n'eut pas une pensée injurieuse pour cette femme mourante, pour l'usurpatrice de ce nom de Thénard qu'une autre avait le droit de porter.

Lorsque Mme Charles ouvrit les yeux, le premier objet sur lequel ils se fixèrent fut cette Zoé, autrefois tant aimée, presque à genoux devant elle. Mme Charles comprit ce qui se passait dans l'ame de la compagne de son enfance, elle serra sa main.

« Veux-tu me revoir ? dit Zoé à voix basse.

— Oui, viens demain, au pavillon ; maintenant, adieu..... »

On porta Mme Charles à sa voiture ; lorsque Nathalie passa près de Caroline, elle la regarda avec une curiosité nouvelle ; il lui semblait qu'elle la voyait pour la première fois ; ses lèvres entr'ouvertes furent prêtes à murmurer « Adieu, ma sœur... »

Georges accompagna Nathalie et sa mère jusque chez elles; la dernière garda un silence absolu ; elle était si loin de soupçonner que cette scène dût rien changer à la situation du futur époux de sa fille !

Zoé resta chez M. Reibber ; elle avait

senti la nécessité de jeter quelques mots à cette curiosité avide que montraient tous ceux qui se pressaient autour d'elle; elle parla de l'émotion causée par la joie d'une rencontre imprévue : on eut l'air de la croire, c'était tout ce qu'elle voulait.

En rentrant à son hôtel, Georges apprit que M. Van Isaken était arrivé. Cet événement si impatiemment attendu l'accabla d'une douleur nouvelle; que devait-il lui dire?... La vérité, c'était sans doute le meilleur parti à prendre; et, comme on ajouta qu'un homme accompagnait M. Van Isaken, il devina que c'était son cousin monta chez lui à l'instant même; et lui raconta les incidens de cette soirée. Après l'avoir entendu, Auguste approuva son projet de tout avouer. Le lendemain de bon matin, ils se rendirent ensemble chez M. Van Isaken.

Georges avait réuni tout son courage; il parla franchement à son père, et ne dissimula point que son étourderie avait causé le mal; et il ajouta en finissant : « Je suis coupable, mon père; mais croyez que je n'ai point eu l'intention d'une désobéissance préméditée ; un hasard inoui, un rapprochement de nóm, que je ne comprends pas, ont pu seuls m'égarer à ce point, et me donner des torts apparens envers vous, à qui je dois tant; puis envers une femme que j'estime et que je respecte, quel que soit son nom. Mais, ajouta Georges d'une voix émue, j'espère en vous, mon père : vous ne voudrez pas briser l'ame de votre fils, et le faire soupçonner de déloyauté; les engagemens que j'ai pris seront sacrés pour vous, et quand tout sera expliqué...

— Doucement, doucement, répondit M. Van Isaken; tout est expliqué pour moi, et votre bévue romanesque n'obtiendra point grâce devant mon autorité... » Puis il apprit à son fils le divorce de Charles Thénard, et les circonstances qui l'avaient suivi; il ajouta, d'un air qui dut ôter toute espérance à Georges : « Ce n'est point pour demander la main de sa fille aînée que j'ai quitté Hambourg et mes affaires; ce mariage ne se fera pas. D'abord Mlle Thénard de Paris est pauvre, ou à peu près, et la maison Van Isaken n'a pas amassé des millions tout exprès pour l'enrichir; d'ailleurs, il y a encore autre chose : Charles Thénard était un honnête homme, et, si sa femme n'avait pas eu des torts, il ne se serait jamais séparé d'elle.

— Ah! mon père, s'écria Georges, Mme Charles est un ange, et Nathalie...

— Un ange aussi!... mais, voyez-vous, Georges, ces femmes-anges sont sujettes à des spasmes et à des vapeurs; je n'en veux point pour ma bru; j'aime mieux tout simplement une femme raisonnable, c'est plus sûr... qu'en pensez-vous, mon neveu?»

Auguste se dispensa de répondre, il devinait les angoises de son cousin et savait très-bien que ce n'était pas dans le premier moment qu'il devait essayer de plaider en sa faveur.

« Maintenant, Georges, dit M. Van Isaken, vous allez m'accompagner chez Mme Thénard d'Ostende; il est temps enfin que vous soyez présenté à votre future.

— Mon père! mon père! s'écria Georges, ne me forcez pas à une démarche qui serait une insulte pour Nathalie et pour sa mère.»

Cette fois Auguste se joignit à son cousin, et tous deux parvinrent à persuader M. Van Isaken que cette visite, dans les circonstances actuelles, serait beaucoup trop précipitée.

« Eh bien! dit M. Van Isaken, je vais aller voir cette belle dame de Paris, afin de lui expliquer tout cet imbroglio, et de lui déclarer net que je ne ratifie pas la sotte conduite de mon fils. » En parlant il avait pris son chapeau, et il sortit sans vouloir rien entendre.

Lorsqu'il fut introduit près de Mme Charles, celle-ci était encore toute disposée à l'attendrissement. Zoé venait de la quitter; elles avaient causé pendant deux heures, s'étaient promis d'oublier le passé, et de se

souvenir seulement de l'amitié qui les avait unies. M. Van Isaken s'annonça comme le père de Georges, et commença l'explication sans regarder en face celle à qui il s'adressait; peut-être craignait-il de ne pas la trouver telle qu'il se l'était imaginé. Dès les premiers mots, Mme Charles ne comprit que trop; ses yeux se fermèrent, ses mains se raidirent convulsivement. Hélas! en voyant s'évanouir toutes ses espérances, elle tremblait de quitter cette vie avant d'avoir assuré l'avenir de sa fille; elle se remit pourtant, la fierté vint à son aide et elle parvint à rester calme.

« Monsieur, demanda-t-elle avec froideur, Mme Thénard connaît-elle cette histoire?

— Non, en vérité, madame, et elle a dû s'étonner plus d'une fois de ne pas voir arriver mon fils... Mais à présent que ceci vous est connu, vous allez me rendre la parole de Georges; car vous voyez bien que ce mariage est tout-à-fait impossible. »

Ces dernières paroles glissaient, pour ainsi dire, sur les lèvres de M. Van Isaken, lorsque Nathalie, qui croyait sa mère seule, entr'ouvrit doucement la porte : cet instinct de malheur, qui s'éveille si vite chez les organisations impressionnables, vint lui en révéler toute la portée; elle s'avança jusqu'à Mme Charles et resta debout devant le père de Georges, que son aspect avait interdit : la dignité de la jeunesse a quelque chose de touchant, parce qu'on sait que les émotions qu'elle tempère et maîtrise sont vives et instantanées; M. Van Isaken admira la noble froideur de la fille qu'il repoussait.

« Monsieur, dit enfin Mme Charles, nous rendons à M. Georges la parole qu'il nous avait donnée, et nous souhaitons qu'il soit heureux. »

M. Van Isaken se leva : « Croyez, madame, que, si des engagemens antérieurs, des promesses échangées... » Elle s'inclina sans répondre, et M. Van Isaken ne retrouva son aplomb que lorsqu'il fut arrivé dans le salon de Mme Thénard. Caroline était près de sa mère; elle voulut se retirer après les premiers complimens : M. Van Isaken la retint.

« Donnez-moi donc des nouvelles de Georges, dit Mme Thénard; d'après les lettres de nos amis communs, je croyais qu'il nous avait précédées ici, et je l'ai vainement attendu.

— Hélas! il y est pourtant.

— Mais où donc s'est-il caché?

— Eh! mon Dieu! vous l'avez vu tous les jours.

— Mais où donc, encore une fois?

— Ici, en face, chez vos voisines.

— Chez Mme Charles!

— Chez elle, bien occupé à faire la cour à celle qu'il croyait sa future... »

Il fallut s'expliquer de nouveau. En écoutant M. Van Isaken, les joues roses de Caroline avaient pâli; elle s'éloigna doucement et fondit en larmes dès qu'elle se trouva seule... Mais un mot s'élança tout-à-coup de sa poitrine : « Ma sœur!... » Sans doute ce nom si doux réveilla en elle des sensations d'une autre espèce; car ses larmes se séchèrent, sa figure se rassereina; mais elle resta pâle et fatiguée de ce court orage intérieur, et, quand sa mère parut, elle ne put se lever.

« Il faut que je voie Nathalie, il faut que je voie ma sœur, dit-elle : ne m'as-tu pas promis qu'elle m'attendrait à midi? » Elle regarda la pendule : l'heure était passée. « Il faut que je lui parle, répéta-t-elle; je veux lui dire que l'homme que sa mère a choisi pour son mari ne sera jamais le mien.

— Ma chère enfant, dit Mme Thénard, cette générosité sera parfaitement inutile, M. Van Isaken ne consentira jamais... » En parlant Mme Thénard avait attaché son regard sur le visage toujours si frais de Caroline; elle fut frappée de son abattement.

« Ma Caroline, dit-elle, as-tu quelquefois envié à Nathalie celui qu'elle devait épouser?

— Non, répondit-elle simplement; car je le croyais son frère... Je veux voir ma sœur; ma sœur doit être inquiète, dit encore une fois Caroline.

— Ma bien-aimée, s'écria Mme Thénard en pressant son enfant sur son cœur, je ne souffrirai pas que tu renonces pour elle à un mariage arrangé depuis long-temps.

— Écoute, dit Caroline avec gravité; n'ai-je donc rien à réparer envers Nathalie? N'ai-je pas pendant dix ans joui seule de ces caresses de père, dont la moitié lui appartenait de droit? N'est-elle pas ma sœur enfin, et ce titre n'oblige-t-il à rien? »

Mme Thénard ne répondit pas; Caroline s'arracha de ses bras; et quelques minutes après elle était dans ceux de Nathalie.... Quand ce premier instant d'attendrissement fut passé, Caroline s'assit auprès de sa sœur, et lui dit, avec une ravissante expression de tendresse et de dévouement : « J'espère que tu n'as pas cru que je l'épouserais?...

—Tu dois obéir à ta mère, Caroline.

—Ma mère n'exigera jamais rien de pareil : Georges te convient, il convient à Mme Charles; je ne le connais pas, moi, dit-elle fièrement.

—Moi, je ne le connais plus, dit Nathalie, car la volonté de son père doit être respectée.

—M. Van Isaken est le meilleur des hommes : quand il verra que je ne veux pas de Georges, et que Georges ne veut pas de moi, tout cela marchera sur des roulettes.

—Chère Caroline, comme ta vivacité t'emporte!

—Mes impressions sont vives, mais elles durent, et je te le prouverai bien en t'aimant toujours, dit Caroline. »

Deux jours après, la jeune fille revint chez sa sœur : « M. Van Isaken a dîné à la maison, dit-elle en riant, mais pas seul.

— Son fils, sans doute? dit Nathalie.

—Voilà un bien vilain soupçon, répondit Caroline, et qu'il est de mon devoir de détruire : point du tout; M. Van Isaken, voyant que son fils persiste à ne pas me faire sa cour en personne, nous a amené M. Auguste River, son neveu, qui ne fait pas grands frais pour s'acquitter de son rôle d'ambassadeur : c'est un grand jeune homme pâle et sérieux comme toi; il parle raison, toujours raison, mais il n'ennuie jamais. Devant M. Van Isaken et son neveu, j'ai déclaré que je n'épouserais point M. Georges; ma mère a fait un petit signe, qui voulait dire : elle changera, elle est si jeune! mais M. Van Isaken m'a paru découragé. »

Il l'était en effet, et n'avait pas passé huit jours à Baden qu'il en vint à cette réflexion si simple : « Elle n'est pas riche cette belle Nathalie, mais après tout Georges l'est bien assez pour deux.... Puis cette petite folle de Caroline qui s'amuse aussi à dire non!... Avec tout cela, Georges, qui ne souffle mot de peur de me déplaire, pourrait très-bien rester garçon. Voilà ce que je ne veux pas, car il me faut des petits-enfans; et Georges se mariera, dussé-je aller faire amende honorable aux pieds de cette pauvre mère, si noble, si douce, qui n'a pas laissé échapper un reproche contre mon étourdi. Allons! avant tout il faut encore une fois revoir Mme Thénard.

—Eh bien! lui dit-il, comment vont les choses ici?

—Caroline est inébranlable.

— Georges est triste.

—Mon cher ami, ceci me désole, mais je n'ose insister; car il se pourrait après tout que ma fille ne fût point heureuse, et puis vous comprenez que ma position vis-à-vis de Constance m'impose des ménagemens...

— Que faire? conseillez-moi?

— En vérité, je ne sais que vous dire.

— Eh bien donc! n'en parlons plus; j'agirai suivant ma fantaisie; promettez-moi seulement que nous resterons amis, quoi qu'il arrive.

— Toujours, dit Mme Thénard. »

Retiré chez lui, M. Van Isaken ne déli-

béra pas long-temps ; il fit appeler son neveu ; et, après avoir causé quelques minutes avec lui, il écrivit à Mme Charles une lettre dictée par son cœur, c'est-à-dire brusque, mais pleine de franchise et de bonté : « J'ai eu tort, lui disait-il, mais je l'avoue ; » et je vous crois trop excellente mère pour » sacrifier à un vain ressentiment le bon- » heur de deux êtres qui vous sont chers ; » car je l'ai bien deviné, vous aimez Geor- » ges comme un fils.... »

En lisant cette singulière épître, une larme de joie coula sur les joues de Mme Charles ; c'est qu'en effet Georges lui était devenu bien cher depuis qu'elle avait appris par Zoé la prédilection de Charles Thénard pour lui. Cependant elle crut devoir faire appeler la mère de Caroline.

« Lis ceci, lui dit-elle. »

Mme Thénard lut et pâlit légèrement, car sa première sensation fut un regret assez vif ; mais elle dit en serrant la main de Constance : « Nathalie mérite d'être heureuse. » En rentrant chez elle, elle trouva celle-ci près de sa sœur, et leur apprit à toutes deux ce qui venait de se passer, puis elle s'empressa de les laisser libres.

« Que Dieu soit loué ! dit Caroline quand elle se vit seule avec Nathalie ; Mme Charles va recouvrer la santé, et moi je puis assurer à présent que je ne me marierai jamais.

— Et pourquoi cela ? s'écria Nathalie en examinant sa sœur avec plus d'attention.

— Mais parce que.... parce que j'aime mieux rester libre... La voix de Caroline avait une émotion contenue qui n'échappa point à Nathalie.

— Et moi, Caroline, répondit-elle, je jure.... elle n'acheva pas.... La petite main de sa sœur vint se poser sur ses lèvres.

— Ne prononce pas un serment qui me désespérerait, dit-elle d'un air suppliant ; songe à ta mère, qui pour vivre a besoin de ton bonheur ; songe à moi, qui t'aime tant et si bien.

— Ah ! je suis heureuse ! mille fois heureuse, d'avoir retrouvé ma sœur chérie !

— Non, je veux que tu le sois encore avec Georges ; il m'était destiné par notre père ; laisse-moi te le donner, afin que je puisse me dire en m'endormant chaque soir : « J'ai fais quelque chose pour ma sœur. »

— Eh bien ! écoute, dit Nathalie : le jour où ton avenir à toi sera fixé, le jour où tu auras repris cette singulière parole, je ne veux être la femme de personne ; le jour où tu viendras me dire : Je me marie selon le goût de Mme Thénard et selon le mien ; moi je dirai à ma mère : Appelez Georges, voilà ma main. D'ici là... n'en parlons plus.... »

Dès que Nathalie fut rentrée près de Mme Charles, celle-ci lui communiqua la lettre de M. Van Isaken, elle la lut ; son grand œil noir brilla d'un éclat inaccoutumé. M. Van Isaken lui avait donc enfin rendu justice, il la jugeait en effet digne de son fils ; elle en doutait encore : cette certitude l'enchanta, et cependant sa résolution n'en fut point ébranlée ; elle replia lentement cette lettre, dont chaque mot était une excuse, et dit d'une voix ferme : « Je refuse, ma mère.

— Ah ! Nathalie, s'écria Mme Charles, est-il possible que l'orgueil t'égare à ce point ? ne peux-tu donc pardonner une offense si noblement réparée ?

— J'en ai perdu jusqu'au souvenir, et cependant je refuse ; serais-je moins généreuse que Caroline ?

— Mais elle ne le connaît pas, elle ; Georges ne l'a pas choisie !

— Non, mais Caroline est jeune, bien jeune encore ; j'attendrai, pour me croire libre d'épouser l'homme qui lui fut destiné par son père, qu'elle-même ait fait un autre choix.

— Mon Dieu ! s'écria Mme Charles d'une voix pleine de larmes, devez-vous donc être l'une pour l'autre une occasion de souffrance ? »

Quand M. Van Isaken apprit la réponse de Nathalie, il en manqua perdre la tête, et Georges, qu'elle désolait à d'autres titres, fut obligé de le consoler. Ce nouvel inci-

dent ranima les espérances de Mme Thénard, mais il ne changea rien dans la manière d'être de Caroline ; l'aimable enfant se montrait gaie, gracieuse, l'égalité de son humeur était parfaite ; tous les jours M. Van Isaken, accompagné de son neveu, venait passer quelques heures chez Mme Thénard. Auguste causait avec Caroline ; leurs caractères se ressemblaient peu, et cependant ils s'entendaient à merveille. Un soir ils parlèrent de Georges et de Nathalie ; Auguste blâma cette dernière, et traita ses refus de caprice et de coquetterie.

« Nathalie coquette ! s'écria la jeune fille indignée ; ah ! monsieur, comme vous la jugez mal ! apprenez, ajouta-t-elle, entraînée par le désir de justifier sa sœur, apprenez que, si Nathalie refuse, c'est qu'elle a peur que je ne regrette un mariage qui fut arrangé pour moi, et auquel je m'étais habituée à compter ; si demain je choisissais un autre parti, si ma sœur était tranquille sur mon avenir, elle obéirait à sa mère. »

Il y avait tant de franchise dans l'accent de Caroline, qu'Auguste, avec sa raison si droite, comprit dès ce moment le dévouement des deux sœurs ; il courut auprès de son cousin et lui raconta cette petite scène.

« Ah ! s'écria Georges, je savais bien que Nathalie était un ange.

— Et Caroline une noble enfant, ajouta Auguste.

— Mais si tu l'épousais, toi ? dit Georges.

— Qui donc ?

— Caroline.

— La fortune de Mlle Thénard est considérable, je suis pauvre.

— Oui ; mais, grâce à cette double alliance, nous ferions pourtant encore deux maisons assez opulentes... vois-tu, ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que tu ne l'aimes pas.

— J'ai pour elle de l'amitié et de l'estime, cela suffit en ménage, pour moi du moins, qui n'ai jamais rêvé qu'un bonheur raisonnable. »

Quelques jours après cette confidence des deux cousins, Mme Thénard était seule avec sa fille, et la causerie, dirigée par la première, roulait précisément sur le mariage, lorsqu'un domestique entra ; il apportait une lettre de M. Van Isaken ; Mme Thénard s'étonna, car elle l'attendait lui-même ; elle lut, et dit avec un sourire forcé : « En vérité, mon vieil ami devient décidément fou, ceci est du dernier ridicule.

— Qu'est-ce ? dit Caroline inquiète.

— Une chose très-simple selon lui ; il demande ta main pour son neveu.

— Auguste River ? dit Caroline stupéfaite.

— Lui-même. »

La tête de la jeune fille s'inclina sur sa poitrine ; elle réfléchit profondément. « Ah ! dit-elle, je connais M. River et ce qu'il attend de la femme qu'il épousera... il faut que je vaille quelque chose pour qu'il ose me confier son nom et son bonheur !

— A toi, ma Caroline ? mais songe donc que tu es riche, bonne, jolie.

— Oh ! je sais que tu m'aimes, dit Caroline avec son charmant sourire ; aussi, ajouta-t-elle en joignant ses mains, tu m'accorderas ce que je vais te demander à genoux : elle s'y mit en effet.

— Ma fille ! ma Caroline chérie, ai-je donc quelque chose à te refuser ?...

— Eh bien ! laisse-moi dicter ta réponse, et promets-moi de la faire partir.

— Je te le promets.

— Commence donc. » Et, sans quitter sa posture de suppliante, Caroline dicta :

« Mon cher ami,

» Je viens de communiquer votre lettre
» à Caroline : elle pense, comme moi, que
» votre nouvelle demande est une preuve
» du désir que vous éprouvez de la voir
» entrer dans votre famille ; elle réclame
» donc de vous, comme votre nièce, la part
» d'affection que vous lui auriez donnée si
» elle avait été votre fille. »

— Signe à présent...

— Ah! Caroline! Caroline! dit tristement Mme Thénard, que tout cela est loin de mes beaux rêves!...

—Pauvre mère ! dit Caroline en serrant dans ses bras la tête de Mme Thénard, tu as été si bien gâtée par la destinée, que tu es souvent prête à trop exiger d'elle; mais crois-tu donc que la vie me soit apparue comme un long jour de fête? oh! non; je savais bien que ton adorable bonté ne pourrait pas toujours écarter de moi les obstacles et les douleurs; je savais bien que j'aurais des épreuves à subir, des sacrifices à m'imposer; et tout en riant j'amassais du courage pour mes heures de souffrance.... En parlant, Caroline venait de plier et de cacheter le billet écrit par sa mère; elle-même y traça la suscription et courut jusqu'à l'antichambre le remettre à un domestique auquel elle donna l'ordre de le porter sans retard. Lorsqu'elle rentra, sa figure était radieuse, ses yeux brillans; il n'y avait plus dans son ame que cette joie consolante qui suit le dévouement accompli.

Trois mois après, on célébrait dans la cathédrale d'Ostende le double mariage des deux sœurs. Nous dirons à celles de vous, mesdemoiselles, qui veulent tout savoir, que, si l'union de Nathalie et de Georges fut heureuse, celle d'Auguste et de Caroline le fut peut-être plus encore. Deux ans s'étaient déjà écoulés lorsque, interrogée par sa mère toujours inquiète, Caroline lui répéta en l'embrassant avec tendresse : « Oui, mère, je suis heureuse, car je le suis de mon bonheur et du bonheur de ceux que j'ai rendus heureux. »

Mme Juliette Bécard.

La Statue de Jeanne d'Arc

A VERSAILLES.

SONNET.

Sainte fille des champs, c'est bien toi que j'ai vue
De ton souffle animant le marbre solennel,
Qui pour dire ta vie à cette foule émue
A repris ton image aux légions du ciel.

O Jeanne! en ces temps-là, ta France était perdue;
Mais tu saisis le glaive oublié sous l'autel,
Et des feux du bûcher s'élança vers la nue
Un cri de liberté, désormais immortel...

Et sur les pas du roi, dans sa noble famille,
Ton regard s'arrêtait sur une jeune fille,
La seule qui n'osât se retourner vers toi;

Et ce regard disait : Pour peindre ainsi mon ame,
Et cette voix des saints que j'écoutais en moi,
C'était peu d'un poète, il fallait une femme.

Antoine de Latour.

10 juin 1837.



THÉATRE FRANÇAIS.

Le Chef-d'Œuvre inconnu, drame en un acte et en prose, par M. Charles Lafond.

Nous sommes à Florence, au milieu du seizième siècle, dans l'atelier de deux pauvres orphelins qui ont quitté Gênes, leur patrie, pour habiter Florence, la patrie de leur mère. Rolla l'aîné est sculpteur, Stephano étudie la peinture. Sur les marches d'une estrade qui conduit à un enfoncement caché par un grand rideau, pâle, enveloppé de son manteau, Rolla est couché. Ses parens viennent l'accuser de paresse, le menacer de la misère : « Il dort ! dit Tebaldeo, un de ses cousins, et tout Florence est debout. » Ayant trouvé sur une table des vers écrits de la main de Rolla, il les lit :

« Pâle Masaccio, ta mémoire m'est chère ;
» Qui m'a donné pour toi cet amour fraternel ?
» Je suis enfant de Gêne, et Florence est ta mère,
» Mais nos ames sont sœurs au séjour éternel :
» Comme toi, jeune encor, je quitterai la terre ;
» Mais ton nom rayonnait d'un éclat immortel,
» Et moi, je m'éteindrai laissant moins de lumière
» Que ces astres trompeurs qui descendent du ciel !
» L'amant qui voit périr sa maîtresse adorée,
» La mère de sa fille à jamais séparée,
» Le père renié par des enfans ingrats,
» L'exilé qui ne peut répondre aux calomnies,
» Tous ces infortunés souffrent moins d'agonies
» Que l'artiste qui passe et qu'on ne connaît pas ! »

En ce moment Rolla, qui rêvait, s'écrie : « Michel-Ange ! Michel-Ange ! et moi aussi je suis sculpteur ! » Les moqueurs éclats de rire de ses parens l'éveillent. « Troubler le sommeil d'un homme qui n'est point heureux, dit-il, c'est commettre un vol. » On entend un crieur publier, au nom de monseigneur Côme de Médicis, grand-duc de Florence, que le concours pour l'exécution d'une statue de sainte Cécile va être fermé ; que Michel-Ange Buonarotti sera un des juges, et que le vainqueur, proclamé au bruit du canon, recevra la couronne de laurier d'or. « Eh bien ! Rolla, dit Tebaldeo, tu étais prévenu, pourquoi n'as-tu pas fait un chef-d'œuvre ; à moins que derrière ce rideau... » Il veut s'en approcher malgré Rolla ; Stephano entre, qui les sépare. Les parens s'éloignent, un seul reste, Manoël ; il offre de procurer du travail à Rolla. « Si le sénateur Andréa Costa n'avait point été forcé de s'exiler de Gênes, reprend Stephano, mon frère n'aurait jamais manqué d'appui, et nous ne serions pas depuis un an à Florence. — Mais, Andréa Costa est lui-même depuis un an à Florence avec sa fille Léonor, dit Manoël. — Je le savais, répond Rolla. — Et pourquoi ne me l'as-tu pas dit ? reprend Stephano ; tu es un ingrat d'avoir oublié Léonor, cette amie de mon enfance et de ta jeunesse. — Elle va épouser le marquis Appiani, ajoute Manoël : il aime et protége les arts ; c'est à lui que je comptais te faire recommander. — Ah ! j'aimerais mieux mourir faute d'un verre d'eau que de le devoir à sa protection. » Manoël plaint Rolla et s'éloigne. « Ils ne savent pas combien tu travailles, mon frère, dit Stephano ; et toutes ces statuettes, auxquelles tu n'oses pas mettre ton nom, que je vends moitié prix à ce vieux juif Salomon Dorcas... — Tiens, dit Rolla, va vendre encore ce saint Pierre. — Que ces petites clefs sont jolies, mon frère ! mais ce soir le concours sera fermé : j'espérais que derrière ce rideau était une sainte Cécile... Quels palais de fées j'avais bâtis sur cette espérance ! car je parie mon sang qu'on t'aurait donné la couronne. » Resté seul, Rolla doute de son talent : il se demande si cette fièvre de travail, cette fièvre d'avenir, cette fièvre de gloire, l'a ou ne l'a pas trompé. Léonor, accompagnée de sa nourrice, entre par une porte dérobée ; elle tremble d'être découverte... « Pourquoi revenir ? lui dit Rolla ; les préjugés de race nous séparent : je peux me faire un nom, mais des titres ! Je vous

rendrai, ô ma fiancée! l'anneau que nous avons échangé dans un fol espoir. Votre père vous cache qu'il vous destine au marquis Appiani.—Rolla ou le cloître, répond Léonor; mais où est la sainte Cécile?—Ah! ne me parlez pas de la copie quand je suis aux genoux du modèle! — Elle ne paraîtra donc pas au concours? — Publier votre portrait, ce serait publier mon amour. — Que je la voie au moins!—Il y a un défaut dans le bras qui tient la lyre.—Ah! s'écrie Léonor lorsque Rolla a levé le rideau, ce chef-d'œuvre ne doit point rester inconnu! et je vais tout révéler à mon père. » Stephano revient tout essoufflé; en route il a vendu la statuette à un homme qu'on nommait maître Michel, qui l'a payée douze ducats. Nous voilà riches, mon frère! dit-il à Rolla. Celui-ci ne peut rester en place, sa tête brûle; il attend une lettre du père de Lénor, promet à Stephano de lui dire bientôt tous ses secrets, et va voir les statues de ses rivaux. Maître Michel a découvert la demeure de Rolla. Il vient, dit-il, pour avoir le plaisir de lui révéler son génie. Heureux d'entendre louer son frère, Stephano n'y tient plus; il indique le ressort qui fait mouvoir le rideau. Maître Michel découvre la statue, et, tandis qu'il reste devant elle muet d'admiration, Sephtano a reconnu Léonor... « Mais, dit l'amateur, il y a un défaut dans le bras qui tient la lyre. » Stephano se désole; on gâte la statue de son frère! En trois coups de marteau le défaut a disparu, le rideau est retombé... Rolla entre. Stephano lui présente l'estimable négociant qui a acheté le saint Pierre. Maître Michel serre la main de Rolla, le nomme frère, et le quitte après lui avoir conseillé de faire autre chose que des statuettes... Mais Rolla est rêveur; il a vu les statues de ses rivaux; il les trouve belles et veut consulter son frère sur sa sainte Cécile. «Viens, viens, tu me diras si au bras qui tient la lyre... Est-ce un rêve? cet homme qui sort d'ici... il a levé ce voile?... C'est Michel-Ange! — Michel-Ange! s'écrie Stephano frappant du pied; et moi qui lui disais qu'il ne s'y connaissait pas! » Rolla pleure et rit tout à la fois : Michel-Ange lui a serré la main, l'a appelé frère! la joie l'étouffe... En ce moment l'*Angelus* sonne : « Prions, dit Rolla. Mon Dieu!... j'ai tratraversé des jours bien pénibles... Comme vous, j'ai porté ma croix; comme vous, je suis tombé bien des fois, épuisé, sur le bord de la route; mais je n'ai jamais maudit ma destinée; je n'ai jamais blasphémé votre nom... O Dieu! mes prières sont pures, et j'ai le droit de vous remercier et de vous bénir aujourd'hui que vous changez ma couronne d'épines en une couronne de laurier! Et toi, Stephano, le confident de mes joies et de mes peines, de mes désespoirs et de mes espérances, charmant esprit qui relevait mon courage, douce main qui essuyait mon front, la Providence t'avait placé près de moi, mon frère, comme une fleur sous la fenêtre d'un prisonnier... O frère, tu ne comprendras jamais ce que je te dois de reconnaissance, que si tu souffres ce que j'ai souffert!... Et que de fois tu as supporté sans te plaindre mes inégalités, mes emportemens, mon humeur farouche!... Pardonne-moi!... tu as pris part à mes combats... partage ma victoire... Viens!... viens!... réjouissons-nous. »

Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre. « Mon frère, s'écrie Stephano, ton bonheur est complet, te voilà digne de Léonor! Un page apporte une lettre; elle est du sénateur Andréa Costa. Rolla tremble; il lit : « Ma fille m'a tout appris; si je n'avais pas un fils à qui je dois compte du nom de mes ancêtres, je consentirais peut-être à te nommer mon gendre; mais si le marquis Appiani épouse Léonor, le grand-duc me fera rendre mes biens et mes dignités, ou plutôt les fera rendre à mon fils. Rolla, je te demande un sacrifice aussi pénible que celui que j'ai exigé de Léonor : renonce pour quelque temps à exposer ta statue. La belle Joconde fut déshonorée quand Léonard de Vinci eut publié son portrait; songe à ma

vieillesse; garde l'honneur d'une famille où tu aurais été reçu comme un fils. » Témoin de la douleur de son frère, Stephano sort pour aller tout dire à Michel-Ange. Rolla pleure sa gloire perdue; mais que lui fait la gloire s'il ne peut la mettre aux genoux de Léonor? Le marquis Appiani entre avec sa suite; il vient de la part du grand-duc chercher la statue que Michel-Ange a admirée; Rolla la refuse sous mille prétextes, son honneur, son devoir.... Appiani soupçonne que le sculpteur est son rival, tous deux s'aigrissent, s'insultent; le marquis va employer la force... Rolla se jette à ses genoux, lui demande grâce; ne pouvant l'obtenir, il passe derrière le rideau, jette un cri de douleur et de rage, brise sa statue et vient tomber évanoui sur les marches de l'estrade. Quand il reprend ses sens, le marquis et les siens s'éloignent. Rolla croit sortir d'un rêve affreux; ses parens arrivent pour le féliciter sur le bruit répandu dans Florence qu'il a fait un chef-d'œuvre; Stephano, de son côté, vient lui dire d'espérer, que Michel-Ange est entré chez le grand-duc, et qu'on a fait demander le sénateur Andréa Costa... Rolla ne comprend pas... son esprit est égaré... il conduit Stephano devant l'estrade... A la vue de la sainte Cécile brisée, tous jettent un cri de douleur. « Oui, leur dit Rolla, il y avait là une statue vivante, je l'ai détruite; ce bras, c'est Michel-Ange qui l'avait achevé. O cieux! et vous n'êtes pas tombés sur ma tête! Abîmes, vous ne vous êtes point ouverts sous mes pieds! Justice divine, réveille-toi! mort à l'assassin, mort au sacrilége! punis l'amant qui a tué sa maîtresse, le père qui a ôté la vie à son enfant! » Puis il retombe anéanti. En ce moment, Michel-Ange amène Léonor; il est suivi des grands et du peuple de Florence. « Infortuné! dit-il à Rolla, qu'as-tu fait? le père de ta maîtresse te la donne; il sera rappelé par Gênes, il en a la parole du grand-duc et la mienne. — O Rolla! dit Léonor, comment te récompenser de ton sacrifice! Mais quel changement dans ses traits! Quoi! tu ne me reconnais pas! — Ah! je vous reconnais, murmure Rolla, vous êtes le bonheur et la gloire; pourquoi donc arrivez-vous si tard? — Ah! s'écrie Stephano, le coup de marteau donné à sa statue l'a frappé au cœur. On entend le canon. C'est Rolla, c'est le vainqueur, qu'on proclame. Un envoyé du grand-duc se présente, précédé de deux pages, dont un porte sur un coussin une couronne d'or. — Rolla, ranime-toi, dit Léonor; c'est le laurier de Raphaël et de Pétrarque! — C'est celui de Virgile, reprend Michel-Ange, il n'ombragera qu'un tombeau... » Rolla expire... et tout le monde s'agenouille...

Hélas! mesdemoiselles, *le bonheur est l'ombre de l'homme*, *toujours derrière ou devant!*... Mais cette belle et triste pensée de M. Charles Lafond ne lui est point applicable; car, grâce au beau succès de son drame, le jeune auteur du *Chef-d'Œuvre inconnu* n'a pas le droit de dire que son *bonheur* ne soit qu'une ombre.

M. F. D. P.

Économie Domestique.

TABLETTES DE LIMONADE.

Choisissez de beaux citrons, coupez-les en deux pour en exprimer le jus, passez ce jus à travers un linge, dans ce jus mettez du sucre en poudre jusqu'à ce que vous ayez obtenu une pâte très-épaisse, mettez-la sur un feu doux, dans un poêlon à bec, et faites-la chauffer seulement jusqu'à ce qu'elle soit liquide; versez-la ensuite dans des moules ou dans le fond de petites soucoupes de tasses à café. Lorsque les tablettes sont solides, on les enveloppe de papier blanc.

En voyage, il suffit de délayer dans l'eau un morceau d'une de ces tablettes pour se procurer un verre de limonade.

Beaux-Arts.

LE MUSÉE DE VERSAILLES.

Pour rendre un compte exact du Musée de Versailles, livré au public seulement depuis quinze jours, il faudrait être doué de quelque peu du puissant génie qui a conçu cette grande œuvre, et l'a exécutée en quelques années au milieu des agitations politiques et des malheurs causés par les haines de partis.

Le palais de Versailles, c'est l'expression de l'ancienne monarchie arrivée à l'apogée de sa puissance après huit cents ans de luttes et de travaux : et c'est dans ce palais que le roi a voulu réunir tous les monumens de l'histoire de la nation française, les exploits de ses monarques, les hauts faits de ses guerriers, les pensées de ses hommes d'état, les inspirations de ses artistes; tout est là, non écrit comme sur les tables froides du savant Chantereau, mais représenté avec les figures, les habitudes, les costumes du siècle. Quand Louis XIV fut parvenu au sommet de la puissance, quand il eut trôné à Versailles, Louis XV y végéta, puis la monarchie, qui n'avait plus rien à acquérir, s'écroula minée par les flots populaires. Une nouvelle grandeur se manifeste, de nouveaux lauriers reverdissent, et la république et l'empire fournissent à leur tour leurs grandes pages à ces fastes imposans et complets. Ce qui est sublime est toujours simple et facilement compris; aussi la restauration ou plutôt la résurrection du palais de Versailles a-t-elle causé un de ces enthousiasmes qui affermissent les couronnes : c'est l'Austerlitz du roi des Français, de celui qui doit marcher à la tête de toutes les intelligences, et dont la famille s'empresse à honorer les artistes non par de gracieux sourires, mais par une honorable coopération à leurs travaux. Cependant, nous nous hâtons de le dire, s'il est glorieux d'être sculpteur avec la princesse Marie, il l'est encore plus de l'être comme elle. Sa statue de Jeanne d'Arc réunit tous les mérites : exécution, pensée, sentiment; ce n'est pas seulement l'ouvrage d'un ciseau habile, c'est l'inspiration du plus noble cœur. La vierge vient de revêtir son armure pour la première fois; elle tient entre ses bras et pressée sur sa poitrine la croix de son épée; sa tête, jeune, belle, pure, inclinée vers la terre, porte l'empreinte d'une pensée profonde; Jeanne songe à bien remplir cette mission qu'elle a reçue de Dieu; elle ne se dissimule ni les fatigues qu'il lui faudra braver ni les douleurs qu'il lui faudra endurer peut-être; elle prie intérieurement; elle s'étonne d'elle-même; elle se demande comment une paysanne, qui n'a jamais entendu le bruit d'une hache sur un écu, pourra commander tant de nobles et vieux chevaliers qu'elle doit mener contre l'Anglais; elle est plus résignée qu'enthousiaste, plus pieuse qu'exaltée; elle espère la victoire sans craindre la mort; elle se sent forte de sa faiblesse et de sa foi, qui la font grande devant Dieu...

En un mot, ce sont la piété et le patriotisme personnifiés sous les traits de la bergère qui sauva la France, et par la main d'une princesse française. Heureux le pays qui peut se glorifier d'une telle fille! heureux celui qui recevra une telle reine!

M[me] ALIDA DE SAVIGNAC.

Correspondance.

Je suis bien sûre que tu m'as enviée pendant ces fêtes brillantes dont les récits ont retenti jusqu'à toi. Eh bien! ma chère amie, je n'ai rien vu. D'abord je ne vais dans une foule que si je sais qu'il y aura beau-

coup de gens d'armes pour protéger le peuple contre lui-même, car il a un penchant irrésistible qui l'entraîne vers tout ce qui a l'air d'un danger; d'ailleurs les feux d'artifice se ressemblent tous, ils ne laissent après eux qu'une grande tristesse au cœur et des nuages noirs au ciel; puis enfin les demoiselles françaises ne vont jamais que dans des bals de famille... Tu le vois, c'était plutôt à moi de t'envier! car, pendant ces temps de réjouissances publiques, tu pouvais errer en liberté sur tes vastes et fraîches prairies, et je ne pouvais que tout juste me promener sur le plomb brûlant de ma terrasse.

Moque-toi bien de moi, qui ai cru à ces mauvais pronostiqueurs de calamités pour l'an 1837. C'est singulier comme j'ai foi au malheur! ce n'est peut-être point un mal: je me prépare à le recevoir; s'il arrive, il est déjà réparé; s'il n'arrive pas, le bonheur s'en augmentera... Décidément ce n'est point un mal!... Et puis est-ce que je savais que, dès que la princesse Hélène toucherait de ses petits pieds la terre de notre France, la terre ferait fleurir ses fleurs pour lui tresser des couronnes, à cette nouvelle Française? que les vents adouciraient leur haleine pour lisser les bandeaux de ses beaux cheveux blonds? que les nuages s'effaceraient pour qu'un plein soleil nous la fit voir noble et gracieuse?... est-ce que je savais?...

Mais voilà que tout maintenant a repris son cours accoutumé, et nous allons aussi reprendre nos travaux.

FLEURS EN PAPIER.

BOUTON D'OR.

Tu achètes du papier jaune d'or, 20 cent.
Du papier serpente, 2 liards.
Deux douzaines de cœurs, 30 cent.
Une grosse de feuilles assorties, 60 cent.
S'il t'en reste de tes renoncules, tu peux les employer.

Tu tailles dix modèles sur le n° 1, un modèle sur le n° 2; avec ton outil-boule tu les fais recoquiller en dedans sur ta pelote.

Prends un cœur, couvre-le de gomme tout autour; passes-en le fil d'archal au milieu d'un modèle n° 1, colle autour de ce cœur les cinq feuilles de ce modèle jusqu'à la pointe; couvre de gomme le bas de ces feuilles; passe le fil d'archal au milieu d'un second modèle n° 1, en contrariant les feuilles, que tu colles encore jusqu'à la pointe sur le premier modèle n° 1; couvre encore de gomme le bas des cinq feuilles de ce second modèle, et continue jusqu'au dixième modèle; alors tu passes le fil d'archal dans le modèle n° 2, que tu colles sur le dixième modèle n° 1.

Tu sais monter les feuilles.

Pour la branche de fleurs, tu attaches le bouton d'or à un fil d'archal n° 2, tu l'entoures de ouate, le couvres d'une bande de papier serpente largeur n° 2, en plaçant l'une au bas de l'autre et à des distances inégales cinq feuilles d'inégales grandeurs.

Le n° 3 de la planche VII est la moitié d'un sac de 1,000 fr. en tapisserie.

Le n° 4 contient les signes qui représentent les couleurs. Et, à propos, tu remarqueras entre les deux derniers zéros deux signes couleur bois que le graveur a placés là je ne sais trop pourquoi, et tu verras bien qu'ils y sont inutiles. Le fond de cette tapisserie doit être noir. Tu peux sur l'autre côté, à la place du chiffre 1,000, faire en point de marque les initiales de la personne à laquelle tu destines ce présent.

Tu achètes un quart de gros canevas de coton sur une demi-aune de large, tu passes un point tout autour et plies cette demi-aune en deux, afin que les coutures se trouvent sur le côté. Quand la tapisserie est finie, que le sac est taillé, tu le doubles d'une peau de mouton blanche et couds ensemble les deux côtés du sac avec les deux côtés de la doublure; alors tu le retournes. Puis à l'ouverture tu réunis la doublure au

sac par un point de côté, et, plus bas, tu fais une coulisse pour passer, entre la tapisserie et la peau, une gance plate en laine noire terminée par deux glands de laine formés des couleurs du dessin. Pour faire ces glands, coupe les laines longues d'un douze, sépare-les au milieu par la gance que tu couds sur elle-même avec du gros fil noir, réunis ces laines près de la ganse, de manière à former une espèce de boule en les serrant fortement avec le fil noir, que tu arrêtes solidement.

On peut encore arrondir ce sac du haut, et y mettre un fermoir en acier. Deux anneaux seraient à droite et à gauche pour recevoir un de ces cadenas à secret qui s'ouvrent et se ferment avec des paroles... ceci est de la poésie... mais avec les lettres de l'alphabet. Tu comprends de quelle utilité est un pareil sac! car il y aurait moins de coupables s'il y avait moins de facilité à voler.

Le nº 5 est le devant d'un corsage guimpe; la position de la flèche indique le sens de l'étoffe : le pointé fait un corsage décolleté.

Le nº 6 est le dos de ce corsage. Le pointé qui s'arrondit fait suite au corsage décolleté.

Le nº 7 est une manche courte.

Le nº 8 une manche amadis.

Le nº 9 une manche en biais.

Le nº 10 un mantelet-écharpe que je vais t'expliquer : il te faut, si tu es grande comme moi, deux aunes demi-tiers de taffetas glacé large d'une demi-aune et demi-quart à peu près. On l'arrondit aux quatre cornes, on l'échancre du devant, on plie ce devant jusqu'à la ligne moitié pointée et moitié rayée, on coupe l'espace qui se trouve indiqué au milieu du mantelet-écharpe, on forme, sans les couper, six plis, trois à droite et trois à gauche sur les épaules, on réunit ensemble les deux biais du col, puis on réunit le col au mantelet-écharpe; on y fait ensuite un ourlet que l'on couvre d'un velours. Tu sais que toutes ces mesures sont prises d'après le mètre ou l'aune que je t'ai envoyés dans le numéro I de cette année, c'est-à-dire que pour lever ces patrons il faut les faire dix fois plus grands.

Si tu ne veux rien changer à ton écharpe de l'année dernière, replie-la, retire-la en formant trois plis sur la nuque... le vilain mot!... sur le chignon du cou... celui-ci n'est pas plus beau... retire-la en formant trois plis sur... eh bien! non, je ne répéterai ni l'un ni l'autre... en formant trois plis que tu arrêtes par une jolie rosette de ruban de gros-de-Naples noir.

La gravure de modes te représente une pensionnaire son carton de dessin sous le bras. Elle a des bottines grises, noires ou vertes; un pantalon blanc garni de dentelle; une robe de mousseline de laine ou bien de jaconas rose ou bleu; des manches en biais du bas et larges du haut comme celles de l'année dernière. Le corsage est fait sur le modèle guimpe, agrafé derrière et garni autour du cou d'une ruche de tulle de coton à pois. Le mantelet-écharpe est celui du numéro 10; les rubans du chapeau sont paille, rouge à carreaux noirs, ou blancs à raies violettes.

La grande demoiselle a une robe de gros-de-Naples gris, ou bien d'organdy broché ou uni, mise sur une robe de gros-de-Naples blanc, bleu ou rose, et faite sur le modèle pointé; son fichu, à la paysanne, est en tulle de soie, arrondi par derrière, croisé par devant, garni d'un bouillon dans lequel est passé un large ruban faisant rosette; la garniture plissée à plis ronds a une tête, et un étroit ruban de satin passé dans l'ourlet du haut et dans celui du bas; ou bien ce fichu est en tulle uni ou à pois, et garni d'un tulle aussi uni ou à pois, plissé aussi à plis ronds avec une tête. Les manches sont sur le modèle nº 7, et les manchettes en tulle de soie, sont garnies d'un étroit ruban de satin dans l'ourlet du haut et dans celui du bas, ou bien garnies d'un tulle uni ou à pois.

Au lieu des nœuds, mets pour retenir tes cheveux deux roses, deux petites boules de

neige ou deux renoncules de ta façon. Les gants sont en filet de soie noire ou blanche, ou bien en peau couleur gris de lin ou jaune. Les souliers sont verts ou de peau anglaise.

J'ai vu, rue de la Paix, une parure-boule en doré, qui, complète, coûte 65 fr., ainsi répartis : boucles d'oreilles, 15 fr.; broche, 8 fr.; sa chaîne, pouvant servir de collier, 18 fr.; bracelets, 20 fr. réunis, ils forment bandeau; boucles de ceinture, 5 fr. Tu vois que nous pouvons être belles à bon marché!

Voilà tout ce que je peux te dire de la mode, ma chère amie; c'est une reine détrônée, découronnée, qui ne sait plus ce qu'elle veut depuis que son bon plaisir n'est plus une loi pour tous. C'est dans les manches que la révolte est complète, et je te dirai entre nous que j'en suis... je porte et des manches entièrement *à l'imbécile* et d'autres serrées au bas de l'épaule par un nœud de ruban et retenues au-dessus du coude par un second nœud; puis d'autres froncées jusqu'à quatre fois en descendant de l'entournure et autant de fois en remontant du poignet; mes vieilles manches, je les ai rendues neuves en les taillant sur les modèles nos 8 et 9, et j'y ai ajouté des bouillons ou des garnitures..... quant à mes robes neuves, je les taille aussi sur ces modèles, mais j'ai acheté plus d'étoffe en attendant... une autre paire de manches.

Mon Dieu! que je suis futile! tandis que tout retentit autour de moi des graves travaux de la princesse Marie!... mais je suis fière de son beau talent, je le glorifie et cela me console.

Adieu! J. J.

Éphémérides.

HISTOIRE.

3 juillet 1315. Louis X, roi de France, affranchit les serfs de ses domaines.

Presque toujours et partout la liberté des peuples est née du besoin d'argent qu'éprouvaient les rois. Quand, à force de profusions, ils avaient vidé leurs coffres, pour les remplir ils vendaient un peu de leur pouvoir: quelquefois même ils forçaient la nation d'en acheter. C'est ce que fit en France Louis X, surnommé *le Hutin;* après avoir épuisé tous les genres d'impôts, vendu les offices de judicature, levé des décimes sur le clergé, il publia pour tous les serfs de ses domaines des lettres d'affranchissement; mais, loin de les recevoir gratis, les malheureux serfs étaient obligés de les payer avec les effets mobiliers dont les lois de ce temps leur avaient laissé la jouissance.

Mosaïque.

Le portrait d'un père n'est qu'un tableau pour des étrangers; mais pour un fils, c'est un livre qui lui enseigne tous ses devoirs.

MAXIME CHINOISE.

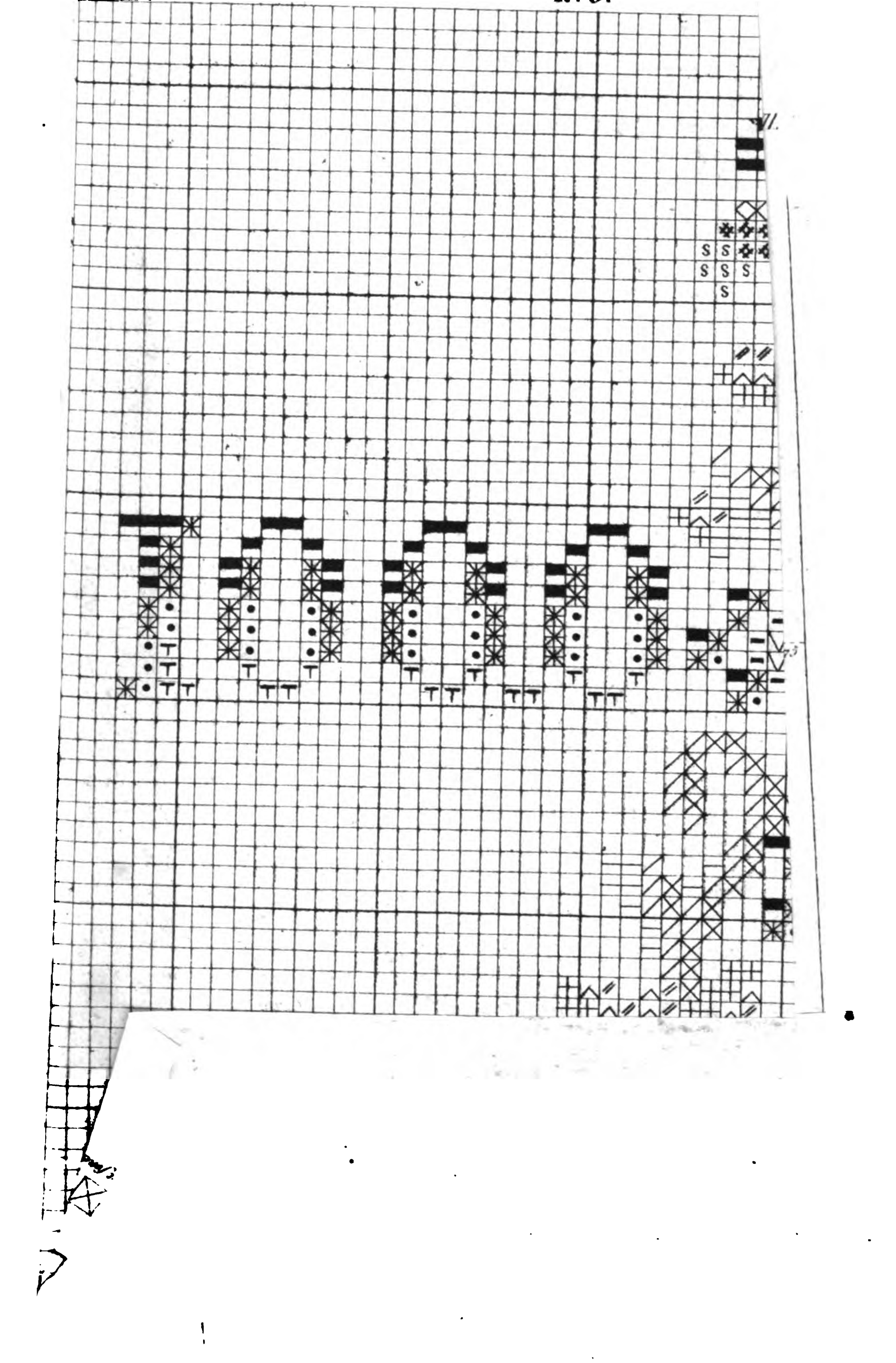
Jouis des bienfaits de la Providence, voilà la sagesse; fais-en jouir les autres, voilà la vertu.

MAXIME PERSANNE.

La poule ne se désaltère jamais d'une goutte d'eau sans élever ses regards vers le ciel.

MAXIME TARTARE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.



neige
gants
ou bi
Les s
J'a
en d
part
8 fr.
18
mer
Tu
ma

m
tr
qu
pl
ch
ra
n
t
d
l

PARIS. — IMPRIMERIE DE Vᵉ DONDEY-... AIS.



Jal des Demoiselles, Ve Année.

L. de Benard & Frey.

LA PÉTITION DE LADY LUCY

« Royale Lady, vous ne pouvez condamner mon père parcequ'il aime le votre si fidèlement »

Nap. Thomas d'après Jules David

JOURNAL

DES DEMOISELLES.

Instruction.

—

ESQUISSES HISTORIQUES
SUR LA
Littérature Française.

TROISIÈME ARTICLE.

Seconde époque de la littérature française. Quatorzième et quinzième siècle, Froissard. — Monstrelet. — Philippe de Comines. — Alain Chartier. — Villon. — Charles d'Orléans.

« Cy commence le prologue de messire Jean Froissart, sur les *Chroniques de France* et d'Angleterre et autres lieux.

» Afin que les honnorables emprises et nobles auentures et faicts d'armes par les guerres de France et d'Angleterre soient notablement enregistrés et mis en mémoire perpetuel, par quoy les preux ayent exemple d'eux encourager en bien faisant, je veuil traicter et recorder histoire de grand louange. Mais avant que je la commence, je requier au Sauveur de tout le monde, qui de néant créa toutes choses, qu'il veuille créer et mettre en moy sens et entendement si vertueux que je puisse continuer et perseverer en telle matière que tous ceux et celles, qui le liront, verront et orront, y puissent prendre esbattemens et exemple, et moi encheoir en leur grâce... Donc pour attaindre à la matière que j'ai emprise, je veuil commencer premierement par la grace de Dieu et de la benoiste vierge Marie (dont tout comfort et avencement viennent) et me veuil fonder et ordonner sur les vrayes chroniques jadis faites par révérend homme discret et sage monseigneur maître Jean le Bel... etc., etc. »

Tel est le début de l'un des ouvrages les plus intéressans qu'offre notre littérature au quatorzième siècle.

Messire Jean Froissard naquit à Valenciennes vers l'an 1333. Destiné d'abord à l'église et même pourvu du canonicat de Chimay, il comprit bientôt que cet état n'était pas en harmonie avec ses goûts plus profanes, et il renonça de bonne heure au sacerdoce afin de se livrer à sa passion pour écrire l'histoire de son temps. Le seul moyen qu'il y eût alors de connaître l'histoire, c'était de fréquenter ceux qui avaient été acteurs dans ces guerres nombreuses qui remplissent cette époque, et surtout les cours des princes où se réunissait l'élite de la chevalerie; c'est ce que fit Froissard. Attaché tour à tour à Venceslas duc de Brabant, au comte de Blois, au comte de Foix, au fameux prince Noir et à Richard II, son infortuné fils, Froissard

connut personnellement presque tous les hommes dont sa chronique relate les hauts faits : cette chronique s'étend de 1326 à 1400. Un ton général de naïveté et de bonhomie, qui est loin d'exclure la chaleur et l'énergie, est le caractère de cet ouvrage, qui donne la main à la candide histoire de *Sainct Loys,* par Joinville. Ne cherchez pas dans l'ouvrage de Froissard autre chose qu'une *chronique,* c'est-à-dire une narration pleine d'attrait, de faits intéressans. Les vues d'ensemble, le coup-d'œil philosophique sur l'enchaînement des causes et des résultats qui constituent l'unité historique, et que l'on recherche surtout de nos jours, tout cela manque dans Froissard. Mais les histoires les plus profondes, les plus savantes et les plus philosophiques souvent dorment dans l'oubli, et sont couvertes d'une humiliante poussière sur les rayons les plus solitaires d'une bibliothèque, et l'on lira toujours Froissard.

Le grave chroniqueur *s'esbattit* aussi en quelques poésies légères, c'était la mode de son temps : on a de lui quelques virelais, quelques ballades et quelques rondeaux qui, en conscience, ne valent pas moins que beaucoup de vers de son siècle et du nôtre.

Enguerrand de Monstrelet a continué la chronique de Froissard depuis 1400 jusqu'en 1453. Monstrelet est diffus et quelque peu ennuyeux ; mais il sera consulté à cause de sa profonde connaissance de l'époque et de la quantité de matériaux précieux qu'il a introduits dans son travail.

Je dérange un peu l'ordre chronologique pour venir tout de suite à parler d'un autre écrivain, qui, sous forme de mémoires, nous a tracé un admirable tableau d'une époque importante de notre histoire, de celle qui vit tomber sans retour la puissance des grands vassaux, et surgir celle des petites gens de cette époque : c'est celle de Louis XI ; cet historien, c'est Philippe de Comines.

Philippe de Comines naquit en Flandre d'une famille noble, en 1445. Élevé à la cour de Philippe-le-Bon, il fut attaché par ce prince à la maison de son fils Charles, comte de Charolais, connu depuis sous le nom de Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne. Il fut aimé du jeune prince, qui, après la mort du duc Philippe, son père, s'attacha plus intimement encore Philippe de Comines. Lors de la fameuse entrevue de Péronne entre Louis XI et le duc de Bourgogne, Comines était auprès de ce dernier et usa adroitement de son influence pour aider le roi de France à se retirer de la gueule du lion où il s'était si imprudemment placé, lui si cauteleux d'ailleurs. Louis XI en garda reconnaissance à Comines, et par les offres les plus flatteuses il parvint à débaucher le conseiller du duc Charles, l'attira à son service, et, généreux envers son nouveau chambellan, il lui donna de belles terres et lui donna encore, chose plus rare, toute sa confiance, l'employa en diverses négociations et vécut avec lui dans une grande familiarité. Cela ne doit pas étonner : Philippe de Comines avait toutes les qualités requises pour plaire à Louis XI : Doué d'un grand savoir, d'une intelligence vive et profonde, d'une entente parfaite des affaires, moins rusé que son maître, mais sachant parfaitement seconder ses vues, discret et dévoué, il était le seul ministre qui pût convenir à Louis XI, qui fut un grand roi et un méchant homme. Après sa mort, Comines accompagna Charles VIII à la conquête du royaume de Naples, cette brillante folie justifiée par une victoire. Mais sa faveur ne fut pas stable, et on l'accusa de trahison pour avoir favorisé le parti du duc d'Orléans (depuis Louis XII) ; on l'enferma à Loches, dans une de ces cages de fer dues au génie inventif du roi Louis XI. Il fut ensuite transféré à la prison des Tournelles, à Paris, où, après dix-huit mois, il obtint enfin des juges, se justifia pleinement et fut absous. Il n'eut pourtant aucune faveur sous le règne de Louis XII, et mourut à Argenton, dont il était sei-

gneur, le 17 octobre 1509; selon d'autres, le 16 août de cette même année.

C'est dans ses propres *Mémoires* qu'il a consigné toute l'histoire de son temps; c'est là qu'il faut aller étudier le caractère profond de Louis XI, dont il fut l'ami pendant sa vie et le juge impartial après sa mort. Ce qui distingue le style de Comines, c'est la gravité, le nerf et l'élégance. Il est sans contredit l'un des écrivains les plus remarquables de notre langue. Montaigne en faisait le plus grand cas et le citait comme le modèle de l'historien-philosophe. En effet, Comines est chroniqueur; mais il est plus que cela, il est historien. Il juge les faits, les événemens, la conduite des hommes à mesure qu'il les mentionne. Admirateur reconnaissant de Louis XI et de ses grandes qualités politiques, il ne manque pas de flétrir les cruautés et les vices de ce roi. Il est pour nous l'écho de son temps, et pour son siècle la voix de la postérité.

A la fois poète et prosateur, Alain Chartier nous a laissé une *Histoire de Charles VII*, *la Consolation des trois Vertus*, *le Quadrilogue*, déclamation politique dialoguée dans le goût du temps entre *France*, *Peuple*, *Chevalerie*, *Clergé*. Enfin un *Recueil* de vers. L'admiration naïve de Marguerite d'Écosse, qui, en traversant une salle où dormait Alain, s'approcha de lui et lui donna un baiser, nous a valu de savoir qu'il était l'homme le plus laid de France et que, sur cette laide figure, la princesse avait voulu « honorer la bouche dont sont issus tant d'excellens propos, matières graves et paroles graves. » Du reste, aucun mérite particulier ne distingue soit la prose, soit les vers d'Alain Chartier. Pourtant notre poésie lui doit, dit-on, l'invention du rondeau et l'introduction des rimes redoublées.

Il y avait, en 1450, un joyeux garnement, premier type du *Gamin de Paris*, qui couchait plus souvent sous le porche d'une église que dans un bon lit; avait des démêlés avec le guet et les soldats du grand prevôt, et qui, après de fréquens séjours dans la prison du Châtelet, finit par être condamné à la corde sans en être moins gai poète, faisant des vers sur sa prochaine pendaison.

Ce poète gamin était Villon. Louis XI, qui régnait alors, n'était guère sujet à des accès de miséricorde; pourtant, comme il aimait la joie plus qu'homme du monde, il gracia le poète, et commua sa peine en celle du bannissement. Bientôt même il le rappela en France; mais Villon n'était pas corrigé, il se fit mettre de nouveau en prison et y resta trois ans. Le toujours miséricordieux Louis XI l'en fit sortir encore. Villon partit alors pour l'Angleterre, où il se retira auprès d'Édouard V, et y mourut probablement.

Jusqu'ici nous avons vu la poésie entre les mains des savans, des nobles, des princes même. Villon est le premier poète du peuple qui soit resté peuple dans ses vers. Chez lui la poésie savante et traditionnelle, la poésie inspirée par l'étude des modèles n'existe pas; sa poésie est toute d'une inspiration spontanée: il est le premier des poètes ignorans. Quand je dis ignorant, j'ai besoin de m'expliquer: Villon ignorait la science classique: le grec et le latin, la dialectique et le décret dont se composait le bagage scientifique de l'époque; mais il n'ignorait pas les traditions poétiques de notre histoire: patrimoine du peuple qui les conserve dans ses ballades, ses chansons, et ses contes que le foyer domestique redit de père en fils. Là est la vraie source de toute poésie nationale; c'est celle de l'inspiration de Villon.

La muse qui s'abattait sur l'enfant du pavé de Paris ne dédaignait pas le front d'un prince du sang royal, de ce Charles d'Orléans qui devait être père de Louis XII. Ses longs malheurs et ses vingt-cinq ans de captivité méritaient bien cette compensation.

Les sujets qu'affectionne Charles d'Orléans dans ses poésies sont ceux d'une ga-

lanterie sentimentale et quelquefois trop subtile; il a pourtant su échapper à la froideur et à la vulgarité de ces sortes de sujets sur lesquels, depuis que la poésie existe, se précipite le troupeau des rimeurs; sa mélancolie n'est point factice et pour lui intéresse : c'est qu'il avait réellement souffert, et que son vers n'était que le retentissement de son cœur. Ses malheurs l'avaient fait poète.

Voici une de ses ballades que je considère comme un petit chef-d'œuvre du genre.

En la forest d'ennuyeuse tristesse,
Un jour m'advint qu'à part moy cheminoye;
Si rencontrai l'amoureuse déesse
Qui m'appela, demandant où j'alloye.
Je répondis que par fortune étoye
Mis en exil en ce bois, long-temps à,
Et qu'à bon droit appeler me pouvoye
L'homme esgaré qui ne sait où il va.

En sousriant, par sa très-grande humblesse,
Me respondit : Ami, si je savoye
Pourquoi tu es mis en ceste destresse,
De mon pouvoir volontiers t'aideroye;
Car j'a pieça je mis ton cœur en voye
De tout plaisir : ne sçais qui l'en osta.
Or me déplaist qu'à présent je te voye
L'homme esgaré qui ne sait où il va.

Hélas! dis-je, souveraine princesse,
Mon fait sçavez : pourquoi vous le diroye?
C'est par la mort qui fait à tous rudesse,
Qui m'a tollu celle que tant amoye,
Et qui étoit tout l'espoir que j'avoye,
Qui me guidoit; si bien m'accompagna
En son vivant, que point ne me trouvoye
L'homme esgaré qui ne sçait où il va.

ENVOI.

Aveugle suis : ne sçais où aller doye;
De mon baston, afin que ne fourvoye,
Je vais tastant mon chemin çà et là :
C'est grant pitié qu'il convient que je soye
L'homme esgaré qui ne sçait où il va.

MOUTTET.

Littérature Française.

—

REVUE LITTÉRAIRE.

Souvenirs du duc de Vicence, recueillis et publiés par Mme Charlotte de Sor, 2 vol. in-8°, chez Alphonse Levavasseur, 8, place de la Bourse.

Le duc de Vicence est mort de la maladie qui a tué l'empereur Napoléon; ni l'un ni l'autre n'ont pu survivre à ce beau météore nommé l'empire français. La fin du souverain a été plus prompte que celle du grand-écuyer; mais aussi combien ses chagrins étaient plus cuisans! fortune, liberté, patrie, famille, Napoléon avait tout perdu; prisonnier sur le rocher de Sainte-Hélène, il n'avait de distractions que ses dévorans souvenirs ou le bruit des fêtes des ingrats qui, oublieux des misères de leur bienfaiteur et de l'humiliation du pays, travaillaient joyeusement et laborieusement à consolider l'édifice de leur fortune.

En 1826, le duc de Vicence se trouvait à Plombières : il était arrivé là poussé par cette obéissance machinale qu'un malade conserve pour son médecin; elle seule peut expliquer sa présence aux eaux, car il n'y venait chercher ni une guérison à laquelle il ne croyait plus, ni des distractions qu'il savait impossibles. Sa bonne fortune, et la nôtre aussi, lui fit rencontrer Mme Charlotte de Sor : une sympathie d'opinions, une égale élévation d'esprit, une même élégance de mœurs et de langage lièrent promptement les deux malades : Mme de Sor était avide de détails sur l'empereur, le duc de Vicence avait besoin d'épancher son cœur blessé par la perte de ses illusions. « Il n'y a plus de place pour moi en France, » disait-il souvent; et cela était mal-

heureusement vrai, quant à la France politique du moins; et quelle autre patrie pouvait exister pour un homme de cour, diplomate, ambassadeur, ministre des affaires étrangères sous l'empire, et dont la vie s'était épuisée en efforts infructueux pour soutenir ce colosse, quand ses pieds d'argile se furent brisés sur les glaces de la Russie!

Le duc passe rapidement devant les jours radieux de la fortune de Napoléon; il ne s'appesantit que sur les souvenirs de son ambassade en Russie de 1807 à 1811. En ce temps la gloire, la puissance du nom français étaient à leur apogée; chaque sujet de l'empereur s'estimait plus que certains rois; et pourtant, une seule année séparait le congrès d'Erfurth, où toutes les têtes couronnées s'inclinèrent devant leurs majestés l'empereur et l'impératrice des Français, et la fatale retraite de Moskou! trois ans après la naissance du roi de Rome, salué souverain futur du premier empire du monde, les armées de l'Europe coalisée entraient à Paris; quelques jours de plus sur la tête de cet enfant, il était captif de l'Autriche, et son père n'avait plus d'asile!... oh! l'avenir, l'avenir! quelle terrible énigme!... mais n'anticipons pas sur les événemens, passons avec M. de Caulaincourt quelque temps en Russie. Le czar est sans contredit le souverain le plus absolu de l'Europe, et cependant, lorsque son humeur est débonnaire, les mœurs de sa cour ne s'opposent pas à ce qu'il vive avec ses courtisans dans une grande familiarité; l'empereur Alexandre entre autres poussait très-loin ce laisser-aller. Un médiocre acteur français, nommé Frogères, se donnait de grandes privautés: lorsque ce prince n'était que grand-duc, il le voyait souvent; monté sur le trône, Alexandre fut surpris de ne plus recevoir la visite de *son ami* Frogères; un jour il le rencontre: «Eh bien! Frogères, tu m'as quitté?—Ah! dame! sire, j'allais chez le prince impérial comme chez un camarade; mais à présent...—A présent tu ne veux plus venir chez l'empereur?—Si fait, sire; j'avais peur que votre bonne place ne vous eût rendu plus fier; mais, puisqu'il n'en est pas ainsi, je retournerai vous voir.» Et l'on trouvait cela charmant, et Frogères usait largement de sa faveur, se vantant à l'empereur lui-même de vendre un bon prix les grâces qu'il faisait obtenir.

A côté de ces loustiques, du peu de probité desquels on s'amusait comme on s'amuse d'un singe qui dérobe des noix et s'inquiète peu qu'on rie de lui pourvu qu'il emporte son lopin, se place la noblesse russe, laquelle porte au cou et aux bras les stigmates des chaînes de ses maîtres, mais n'a peut-être pas oublié comment la pointe bien affilée d'un sabre fait et défait les autocrates; noblesse dont les biens, la liberté, la vie sont à la merci du maître; ce qui ne l'empêche d'être fière de sa grandeur à un point dont cet exemple donnera une idée.

Alexandre voulut récompenser l'un des grands de sa cour en l'élevant à la dignité de prince; mais M. de Narishkim, à qui ce nouveau titre était offert, répondit: « Sire, la mère de Pierre-le-Grand était une Narishkim; quand on a l'honneur de tenir d'aussi près à votre majesté, le titre de prince n'ajoute guère à l'illustration d'une race. Les Narishkim sont plus que princes, ils sont nobles à l'égal de l'empereur de toutes les Russies. »

La cour de Russie n'avait pas pris de chagrin de la bataille de Friedland et de la paix dictée par l'empereur Napoléon à Tilsitt; les seigneurs russes recevaient bien les artistes français, et l'on ne songeait qu'à se divertir. Il est vrai que les plaisirs, surtout ceux de la table, étaient chers. Dans un souper donné à la suite d'un bal, une assiette de cinq poires coûta 125 louis; une autre fois c'étaient des cerises à 4 fr. pièces, servies en profusion. Mais il n'y avait pas à balancer, il fallait être magnifique; l'empereur Napoléon avait dit à son ambasseur: « Ayez une bonne maison,

Caulincourt, faites danser ces gens-là, aussi bien ils ont payé les violons d'avance. » Le moyen après cela de reculer devant des prodigalités qui n'effrayaient aucun seigneur russe ?

Ce traité de Tilsitt, si léger en apparence pour la cour, ruinait le commerce de la Russie, et portait de la gêne dans tous les rangs de la société. Les Anglais s'agitaient pour armer encore une fois l'Europe contre la France. En dépit de la faveur dont M. de Caulincourt jouissait auprès d'Alexandre, il se forma à Saint-Pétersbourg un parti pour l'Angleterre. La terrible noblesse russe commença à murmurer des entraves qu'apportait au commerce le système de blocus continental ; l'empereur Napoléon commit l'énorme faute de manquer de loyauté dans l'exécution des traités : il crut pouvoir se jouer impunément de la fortune de peuples si complètement et si souvent battus ; une nouvelle coalition se forma, et avec elle commença le plus beau, mais le plus poignant des drames : celui des désastres et revers des armées françaises.

Une telle lecture détache de tout intérêt personnel, rend impossible pour quelques momens du moins toute occupation frivole.

Enfin, en 1813, la France était vaincue, non pas à la manière vulgaire des champs de bataille, non pas par le fer et le feu... sa grande armée avait succombé sous la main pesante d'un hiver de Russie. Cependant l'empereur et son génie n'avaient rien perdu de leur force : une nouvelle armée s'était levée comme par enchantement ; mais ce que n'avaient pu ni les désastres de la retraite de Russie, ni les victoires sanglantes et infructueuses de Lutzen et de Bautzen, le découragement de quelques hommes l'accomplit.

L'empereur avait résolu de porter la guerre en Prusse, afin d'éloigner les ennemis des frontières de France : c'était une savante combinaison stratégique ; malheureusement les chefs de corps osèrent, pour la première fois, s'opposer à la volonté souveraine ; ils ne virent dans cette marche sur Berlin qu'un moyen d'éterniser la guerre ; ils voulaient la paix, et demandèrent impérieusement à rétrograder vers la France. On pouvait croire qu'ils jouaient leurs têtes à cette levée de boucliers devant un homme jusque là si absolu..... l'empereur céda : le prestige de sa puissance fut brisé, et la fatale journée de Leipsick prouva en outre que ses lieutenans étaient de mauvais juges de ce qui devait assurer le repos de la France. N'importe, ils n'en continuèrent pas moins à suivre leurs inspirations ; l'empereur, mal compris, mal secondé, vit échouer ses plus habiles manœuvres ; l'ennemi fut amené pied à pied jusqu'à Paris et à Fontainebleau. Le chapitre des considérations étant une fois entamé, en dépit des lois de la discipline militaire et de la religion du serment, on ne s'arrêta plus qu'à la trahison. Au dire des ennemis de l'empereur, c'était justice : il avait tout perdu... et cependant !...

Ce fut à Duben, au mois d'octobre 1813, que l'empereur sentit son sceptre se briser dans ses mains ; pour le ressaisir, il eût fallu être tout ce dont on l'accusait : despote, tyran... il ne l'était pas, et fit en une nuit d'angoisses le sacrifice de sa brillante fortune. On peut dire que ce triste château de Duben fut son jardin des Oliviers. Au point du jour le parti de l'empereur était pris : il devenait encore une fois le soldat de la patrie. Après la défaite de Leipsick, premier effet de l'émancipation des maréchaux, il se prépara à la campagne de France, à cette lutte merveilleuse où bien souvent il paya de sa personne.

A la journée d'Arcis-sur-Aube, la cavalerie russe, forte de six mille hommes et précédée de cosaques, culbata notre cavalerie, très-inférieure en nombre. L'empereur, dont le coup-d'œil rapide saisissait tous les mouvemens du champ de bataille, se porte du côté où nos lignes sont enfoncées ; il met l'épée à la main, rallie un ré-

giment de dragons et s'avance intrépidement au grand trot au-devant d'une nuée de cosaques. Il est suivi de son état-major, et l'ennemi est repoussé aux cris de vive l'empereur!

Ma mémoire, dit le duc de Vicence, ne me rappelait aucune affaire où j'eusse vu Napoléon mettre l'épée à la main. Je le complimentai. Il me regarda d'un air étonné. « Ma foi, dit-il en riant, il y avait long-temps que cela ne m'était arrivé. Parbleu, à propos, je me rappelle que j'ai eu bien de la peine à trouver mon fourreau pour rengaîner, » et il se mit à rire aux éclats, puis il ajouta gaîment : « Or il faut savoir que ma redoutable épée est certainement une des plus mauvaises lames de l'armée. »

Je m'arrête à cette halte dans le malheur, je n'ai pas le courage de suivre à travers toutes ses péripéties cet effroyable drame auquel ont assisté vos pères.

Les souvenirs d'un homme comme le duc de Vicence ne pouvaient manquer d'un puissant intérêt; ce qui appartient à Mme Charlotte de Sor dans cet ouvrage doit recevoir sa part d'éloges; on doit la féliciter de s'être abstenue de battre monnaie avec des noms propres, et de n'avoir pas gâté, par des scandales et des commérages, une grave et sublime page historique. Après un grand mérite on peut en signaler un moindre : c'est un choix d'expressions élégantes; ce sont des tons, des manières toujours distingués et propres à faire revivre le gentilhomme devenu grand-écuyer de Napoléon; ce diplomate dont les cours étrangères appréciaient la grâce et respectaient la tenue digne et noble.

Mme ALIDA DE SAVIGNAC.

Littérature Étrangère.

—

Pietro Bembo, fils d'un sénateur de Venise, naquit en 1470. Après avoir fait de brillantes études, il entra dans la carrière des emplois publics, puis la quitta pour l'habit ecclésiastique, obtint la faveur du prince Alphonse d'Est, et quand ce prince eut épousé la fameuse Lucrèce Borgia, l'une des femmes les plus belles, les plus aimables, et que l'on dit aussi l'une des plus vicieuses de son siècle, Bembo obtint aussi ses bonnes grâces. Lorsqu'on envoya de la Dacie au pape Jules II un ancien livre écrit en notes ou en abréviations que personne ne pouvait expliquer, Bembo parvint à le déchiffrer, à l'entendre; le pape en fut si satisfait qu'il lui donna, dit-on, la riche commanderie de Bologne, de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. Jules mort, Léon X son successeur nomma Bembo son sécrétaire. Bientôt comblé de fortune et d'honneurs, il se retira à Padoue; sa maison devint le temple des muses et fut fréquentée par les gens de lettres et les étrangers dont la savante université de Padoue était remplie; il y forma une nombreuse bibliothèque, une collection de médailles et de monumens antiques, regardée alors comme une des plus belles de l'Italie, et un jardin de botanique riche en plantes de toutes espèces; il passait le printemps et l'automne à la campagne dans une *villa* qui appartenait de tout temps à sa famille; c'était là qu'il travaillait soit en vers, soit en prose. Clément VII, étant devenu pape, l'appela auprès de lui, Bembo alla baiser les pieds du Saint-Père et revint à Padoue. En 1529 il fut choisi par la république de Venise pour en continuer l'histoire et nommé bibliothécaire de Saint-Marc. En 1534, Paul III ayant remplacé Clément VII, résolut de choisir des cardinaux parmi les hommes du premier mé-

rite, et choisit Bembo. Il se rendit à Rome, revêtit avec sa nouvelle dignité un nouvel esprit, renonça à la poésie et aux belles lettres, fit sa principale étude des pères et des livres saints, qu'il apprit même à lire dans ce qu'on nomme la langue sacrée, fut évêque de Gubbio, puis de Bergame, vécut comblé d'honneurs et mourut d'accident. Étant à la campagne, il voulut passer à cheval par une porte qui se trouva trop étroite, il se froissa violemment un des flancs, négligea de se faire saigner, et mourut en 1547. Il avait dans son caractère, dans sa personne, dans son esprit, dans les grâces de sa conversation, tout ce qui fait aimer; son mérite littéraire était universellement reconnu. On frappa en son honneur plusieurs médailles de son vivant et après sa mort.

FRAGMENT ITALIEN.

SONETTO.

ALL' ITALIA.

O pria sì cara al ciel del mondo parte,
Che l' acqua cigne e 'l sasso orrido serra,
O lieta sovra ogni altra e dolce terra,
Che 'l superbo Apennin segna e disparte!

Che giova omai, se 'l buon popol di Marte
Ti lasciò del mar donna e della terra?
Le genti a te già serve or ti fan guerra,
E pongon man nelle tue treccie sparte.

Lasso! nè manca de' tuoi figli ancora
Chi le più strane a te chiamando insieme
La spada sua nel tuo bel corpo adopre!

Or son queste simili all' antiche opre?
O pur così pietate e Dio s'onora?
Ahi secol duro, ahi tralignato seme!

PIETRO BEMBO.

SONNET.

A L'ITALIE.

O contrée de ce monde autrefois si chère au ciel, toi que ceignent les ondes et qu'entourent de sombres montagnes, ô région douce et riante par-dessus toute autre, toi que partage, en y dressant son front, le superbe Apennin!

Que sert désormais que le vaillant peuple de Mars t'ait laissée reine de la mer et de la terre? Les nations, autrefois tes esclaves, te font maintenant la guerre et portent une main violente dans tes tresses éparses.

Hélas! il est même de tes enfans qui, appelant contre toi l'étranger, plongent l'épée dans ton beau sein!

Ces actions ressemblent-elles à celles des jours passés? Est-ce ainsi à présent qu'on honore la religion et Dieu? O siècle de dureté! ô race dégénérée et déchue!

Mlle F. R.



Éducation.

Pâques-de-Roses.

I.

A l'extrémité de la rue de la Pépinière, derrière les Champs-Élysées, vous avez pu remarquer à son aspect étrange une maison entre cour et jardin; la porte sur la rue, continuellement fermée, les plantes qui grimpent hautes et touffues le long des murs, tout annoncerait une maison inhabitée, si, le vendredi et le samedi soir surtout, on n'entendait s'élever tout-à-coup et comme par magie, derrière ces murs voués au silence, des chants religieux psalmodiés en chœur.

Le 22 mai 1820, deux paysannes de Fontenay-aux-Roses, portant sur leur tête de grandes corbeilles, frappèrent le matin à la porte de cette maison.

« Madame est chez elle qui vous attend, » leur dit le vieux concierge après avoir répondu à leur révérence par un signe de tête amical, et passé une de leurs roses à sa boutonnière.

Les deux jeunes filles se dirigèrent alors vers la maison, traversèrent une cour sablée, que de beaux tilleuls couvraient d'ombre et de parfum, entrèrent dans un vestibule et tournèrent à gauche vers une porte ouverte à deux battans. Celle des deux paysannes qui se trouvait le plus près de cette porte jeta un coup-d'œil dans l'intérieur de la pièce, et ce qu'elle y vit l'intimida sans doute, car elle fit un signe à sa compagne, et toutes deux restèrent un instant immobiles et attentives sur le seuil qu'elles n'osaient franchir.

Devant une table couverte d'un riche tapis de Turquie et au-dessus de laquelle s'abaissait une lampe d'or à sept branches, soutenue au plafond par une chaîne du même métal, Mme Mazod, debout, toute vêtue de noir, un livre à la main, semblait prier avec onction; de grosses larmes glissaient lentement sur ses joues pâles et maladives; et sur son front flétri on lisait les peines du cœur bien plus que le nombre des années; elle se balançait en priant, et ce balancement avait quelque chose de triste qui saisissait l'ame.

Le vent lui ayant apporté un parfum de roses, elle leva la tête, aperçut les deux paysannes droites et immobiles, et forçant ses lèvres à sourire. « Bonjour, mes enfans, leur dit-elle d'une voix dont le timbre était voilé; approchez, posez vos corbeilles, ajouta-t-elle en les aidant à s'en débarrasser, puis allez à l'office vous rafraîchir. »

Les deux paysannes s'éloignèrent après l'avoir saluée avec respect.

En ce moment accourut une jolie petite fille de six ans, fraîche et rose comme les fleurs devant lesquelles elle s'arrêta en poussant un cri de joie. « Que de roses, maman! dit-elle en tendant sa petite main pour en avoir; c'est donc fête aujourd'hui?

— Oui, c'est Pâques-de-Roses.

— Ah! fit l'enfant comme réfléchissant à la signification de ce mot.

— Ce soir, ma belle petite Sella, dit Mme Mazod prenant sa fille dans ses bras et l'embrassant avec tendresse, c'est la fête des fleurs, Dieu en a fait de si belles qu'il faut bien l'en remercier... Tes sœurs vont venir préparer les guirlandes de la lampe et des flambeaux.

— Moi aussi je ferai des guirlandes, n'est-ce pas, maman?

— Tu ne saurais pas, ma petite.

— Pourtant je veux travailler aussi, dit Sella; Elizhama m'a dit que c'était une des fêtes solennelles pour lesquelles le beau Pentateuque sort de son armoire dorée.

— Tes sœurs te donneront les roses les plus épanouies, que tu effeuilleras pour les

répandre après sur les tapis, sur la table et sur ton petit lit.

— Et sur le tien, maman?

— Depuis que ton père est mort, je ne mets plus de roses sur mon lit, mon enfant.

— Et sur celui d'Elizhama, sur celui d'Isabel, sur celui de Gédida?

— Oui, ma fille.

— Et aussi sur le berceau d'Ammiel?

— Et aussi sur le berceau d'Ammiel.

— Et puis sur le lit de mon grand frère Jakson? demanda encore Sella.

— Et sur le lit de ton grand frère Jakson, » répéta la mère d'un accent si douloureux que l'enfant la regarda avec étonnement.

Pour cacher les larmes qui débordaient déjà ses yeux, Mme Mazod posa sa fille à terre et lui dit d'aller chercher ses sœurs.

A la voix de Sella, trois jeunes filles accoururent : l'aînée paraissait avoir seize ans, la seconde douze, la troisième dix, toutes les trois brunes et de ce teint d'un ton chaud, mélange du sang oriental et français; et de ce profil allongé qui distingue les filles d'Israël des femmes des autres nations.

« Pâques-de-Roses ! s'écrièrent-elles avec joie : à nous les couronnes et les guirlandes! n'est-ce pas, bonne mère? »

Mme Mazod leur répondit par un signe d'assentiment accompagné d'un triste sourire; puis, les voyant à l'ouvrage avec ardeur et gaîté, elle s'éloigna, monta l'escalier du premier étage avec un empressement qui trahissait la plus vive inquiétude, et s'arrêta devant une porte qui terminait la galerie. Après avoir un instant posé la main sur son cœur, elle frappa légèrement à cette porte; mais, n'obtenant aucune réponse et aucun bruit dans l'appartement ne se faisant entendre, elle se hasarda enfin à tourner la clef, ce qu'elle ne fit encore qu'avec précaution. A peine d'un coup-d'œil inquiet et rapide eut-elle exploré cette chambre, que son visage se décomposa tout-à-fait. Il était aisé de reconnaître qu'aucun meuble n'avait été dérangé depuis la veille. « Pas rentré! pas couché! murmura-t-elle, ô mon Dieu! »

En ce moment des pas résonnèrent dans le corridor, Mme Mazod se laissa tomber sur un fauteuil, et un jeune homme parut aussitôt. Grand et mince, il portait sur sa figure le même cachet que sa mère et ses sœurs; mais ce front de vingt ans était alors plissé et rembruni comme par le remords ou pour une pensée coupable. A l'aspect de sa mère, dont l'œil scrutateur semblait vouloir pénétrer jusqu'au fond de son âme, il ne put retenir un geste d'humeur. « Quelle sujétion! dit-il; quoi! jusque dans ma chambre? »

Mme Mazod reprit avec douceur : « Mes enfans viennent chaque soir demander la bénédiction de leur mère; ils viennent encore chaque matin... et je ne vous ai vu ni hier ni aujourd'hui, Jakson!

— J'étais... je ne pouvais... répondit-il avec autant d'embarras que d'impatience; une affaire...

— Ne cherchez pas de détours, mon fils, interrompit Mme Mazod; je sais d'où vous venez!

— Kotz m'aurait-il trahi? s'écria impétueusement le jeune homme.

— Ce n'est pas Kotz, mais vos yeux, qui n'osent se lever sur votre mère, mais votre front, dont la pâleur révèle une nuit d'angoisses. Vous venez du jeu, Jakson! »

Il fit un mouvement en arrière et baissa la tête.

« Vous venez du jeu, répéta-t-elle avec un air de sévérité que démentait la faiblesse de son organe. Vous m'aviez promis de n'y plus aller! »

Jakson s'assit sans répondre.

« Malheureux enfant! toi qui devrais être le soutien de toute une famille! tu dilapides la fortune que ton père a amassée à la sueur de son front... mais tu veux donc me faire mourir!... Tuteur de tes sœurs et de ton frère, es-tu prêt à rendre tes comptes de tutelle, dis?

— Élizhama, l'aînée de tous, ne nous

majeure que dans cinq ans, répondit Jakson d'un air sombre.

— Mais Selem, le fils de Sethri, la demande en mariage, et le mariage émancipe...

— Selem! répéta Jakson avec effroi, Selem la demande! et à qui l'a-t-il demandée?

— A moi, répondit Mme Mazod.

— A vous, ma mère; à vous, c'est juste; mais il devait aussi me la demander à moi... comme chef de famille.

— Chef de famille! répéta Mme Mazod avec indignation. Et où est-il ce chef de famille? où passe-t-il ses jours et ses nuits ce chef de famille? Est-ce lorsqu'il est abruti par l'espoir du gain ou le désespoir de la perte qu'on peut lui demander la main de sa sœur?... »

Puis, remarquant le silence farouche de son fils et craignant que ce silence ne fût le précurseur d'une scène orageuse, elle ajouta : « Dieu a dit : Que chacun respecte son père et sa mère!

— Et je vous respecte, ma mère, reprit Jakson. »

Il y avait quelque chose de si triste dans l'inflexion de sa voix ordinairement sonore, tant de soumission sur son visage noble et altier, que la pauvre mère oublia ses griefs. « Vous avez perdu, Jakson, reprit-elle d'un ton qui exprimait toutes ses angoisses.

— Oui... répondit-il sourdement.

— Combien? combien?... au nom du ciel! et de votre mère qui se meurt!... combien?

— Plus que je ne puis payer.

— Plus que vous ne pouvez payer! répéta-t-elle en passant la main sur son front comme si sa raison s'égarait; et quelle somme faut-il donc que vous ayez perdue? »

Il garda le silence.

« Que les fautes de mon fils retombent sur ma tête! ne punissez que moi, ô mon Dieu! » murmura Mme Mazod.

Voyant que sa mère s'accusait au lieu de lui faire des reproches, Jakson eut enfin honte de sa conduite.

« Grondez-moi, dit-il d'un air qui attestait son repentir; punissez-moi comme vous le feriez pour Ammiel, car j'ai agi comme un enfant; mais n'appelez pas mes fautes sur votre tête, pauvre mère, elles sont trop grandes et trop nombreuses. »

Ce ton soumis et repentant rappela dans le cœur de Mme Mazod cet amour maternel qu'on dissimule quelquefois, mais que rien ne peut ni altérer ni étouffer. « Pauvre enfant, lui dit-elle, avoue tout à ta mère; une mère, vois-tu, ce n'est pas un juge. »

Jakson lui prit les mains, et la regardant fixement : « Eh bien! sauvez-moi, ma mère, sauvez-moi!

— Que faut-il faire? dit-elle retenant son souffle.

— Il faut... mais vous ne le voudrez jamais, s'interrompit-il en se frappant le front.

— Mon fils, doutes-tu de mon amour?

— Non, mais de vos moyens, ma mère.

— C'est donc plus que je ne peux?

— Écoutez... et puis tôt ou tard ne l'apprendrez-vous pas?

— Tu me glaces! parle donc?

— J'ai perdu à la Bourse, ce mois-ci, des sommes immenses, plus que je n'avais... c'est demain jour d'échéance, il me faut deux cent mille francs. »

Mme Mazod demeura attérée.

Jakson reprit avec feu :

« Vous pouvez me sauver l'honneur et la vie; parlez, ma mère, le voulez-vous? »

La pauvre mère redoubla d'attention, et fit signe que oui, car elle n'avait plus la force de parler.

« L'Allemand Rutspa me les donne, et cent autres mille francs avec, à condition... à condition que vous lui livrerez le Pentateuque de mon père. »

Mme Mazod fit un bond sur sa chaise.

« Et vous avez pu l'espérer?..

— Alors, je n'ai plus qu'un parti à prendre, dit Jakson en se levant.

— Où vas-tu?... lui cria sa mère le retenant par le bras.

— Dieu le sait! dit-il se dégageant et s'avançant vers la porte.

— Insensé! tu prononces le nom de Dieu en méditant un sacrilége!

— Puisque vous préférez à votre fils un morceau de parchemin cousu de pierres précieuses...

— Écoutez-moi, monsieur, dit Mme Mazod avec une énergie qui sembla rendre de la vie à son corps épuisé, depuis un siècle, ce livre de la loi est dans la famille des Mazod; en mourant chaque Mazod fait jurer à ses enfans de respecter ce saint palladium, de ne s'en défaire ni pour or ni pour argent; vous avez fait ce serment à votre père, à son lit de mort, dites, vous le rappelez-vous? ou avez-vous oublié que Dieu punit le parjure?

— Mais je suis perdu! mais je suis déshonoré! mais mon père lui-même me relèverait de ce serment s'il pouvait sortir de la tombe!

— Perdu! déshonoré! répéta Mme Mazod; mon Dieu! mon Dieu! que faire?... J'y pense! j'ai des perles, des diamans; j'en ignore la valeur: ô mon fils! s'ils peuvent te sauver, je m'en dépouillerai avec joie. »

Puis elle courut à son appartement, d'où elle revint bientôt portant une cassette.

« Prends, dit-elle, prends vite avant que je n'éprouve le remords de te donner à toi seul ce que j'aurais dû partager entre vous tous... »

Un sentiment de honte fit hésiter Jakson; il couvait des yeux cette cassette et n'osait y porter la main; mais bientôt, étouffant ce murmure de sa conscience, il se saisit des bijoux de sa mère et sortit sans lui dire un mot, même de remerciement.

Mme Mazod retomba anéantie sur son siége.

II.

Autour d'une table chargée de fleurs, les trois filles aînées de la maison, debout, causaient et riaient. Elizhama formait des couronnes de roses qu'elle disposait de la manière la plus pittoresque autour de la lampe d'or à sept branches; Isabel en ornait de superbes candélabres d'argent massif, Gédida les entassait de cent manières différentes dans de beaux vases destinés à parer tous les meubles; assis sur le tapis, deux enfans effeuillaient des roses dans une corbeille, et la plus âgée, Sella, enseignait à son frère Ammiel comment il fallait s'y prendre.

« Quelle belle fête que celle de Pâques-de-Roses! dit Isabel.

— Mais toutes nos fêtes sont aussi belles, répliqua Gédida: celle du *Purim*, par exemple, où l'on s'envoie les uns aux autres des gâteaux et des bonbons, où l'on danse et où l'on se déguise?

— Et la fête des *Cabanes?* observa Elizhama?

— C'est celle que tu dois préférer, lui dit Isabel d'un air de malice. »

Elizhama rougit et demanda pourquoi.

« Oh! mon Dieu! fit Isabel d'un air de feinte bonhomie, c'est sans doute parce qu'elle vient en automne, époque de la récolte des fruits... à moins pourtant que ce ne soit à cause de la belle cabane de feuillages que l'on élève au fond du jardin, où l'on déjeune, où l'on dîne pendant huit jours, et où, l'année dernière, M. Sethri, le riche joaillier du roi, nous a présenté son fils, le blond Selem...

« Avez-vous remarqué combien maman est triste aujourd'hui? dit Élizhama évidemment embarrassée.

— Elle souffre peut-être, dit Gédida en se levant. O mon Dieu! et moi qui ne me suis pas informée de sa santé! pauvre mère!... »

Un grand bruit se fit entendre à l'étage supérieur; et ces mots répétés par plusieurs voix avec un accent de douleur et d'épouvante: *Madame se meurt!* arrivèrent jusqu'à elles. Aussitôt les jeunes filles, jetan

leurs bouquets et leurs couronnes, s'élancèrent à l'appartement de leur mère. Quel spectacle affreux les y attendait! Mme Mazod, pâle et sans connaissance, gisait étendue sur le tapis. Aux cris de ses enfans, la pauvre mère ouvrit un œil presque éteint par l'agonie; puis, aidée d'Élizhama et de ses femmes, qui la couchèrent sur un canapé, elle rappela ses forces et demanda son notaire.

« Et le médecin! » dit tout bas au domestique Élizhama, effrayée à l'idée d'un malheur dont pour la première fois elle entrevoyait la possibilité.

Pendant le temps qui s'écoula avant qu'on eût pu trouver M. Thomas, notaire de la succession de M. Mazod, l'accablement de la malade fit place à une agitation toujours croissante. Enfin on annonça le notaire. Il entra accompagné du docteur Manahut. A leur aspect la pauvre mère se ranima.

« De grâce, cher docteur, faites-moi vivre jusqu'à demain, dit-elle quand la porte de la chambre se fut refermée sur ses enfans; il faut que je vive jusqu'à demain, je vous en prie!

— Calmez d'abord cette agitation, madame, répondit le docteur en lui touchant le pouls; puis il détourna la tête pour cacher son émotion : Mme Mazod se mourait d'une affection au cœur, et le mal était sans remède. Après avoir indiqué pour la forme un traitement à suivre, il s'apprêtait discrètement à laisser l'homme de loi seul avec la malade, quand celle-ci le rappela.

« Pardon, monsieur, dit-elle au notaire; j'ai un devoir religieux à remplir avant de vous entretenir de mes affaires: il faut que j'allume la lampe du sabbat avant la fête de Pâques-de-Roses (1). »

S'appuyant donc sur le bras du docteur, Mme Mazod gagna, non sans effort, la salle à manger, où les enfans étaient réunis, pâles et muets d'inquiétude. Dès qu'ils aperçurent leur mère, ils poussèrent un cri de joie et s'élancèrent à sa rencontre; mais, leur imposant silence de la main, Mme Mazod promena ses regards avec complaisance, d'abord sur ces milliers de roses qui décoraient la salle, puis sur ses enfans, dont chaque regard épiait le sien. « Toutes ces roses se faneront sur mon cercueil, dit-elle en se penchant à l'oreille du docteur, qui tâcha vainement de lui rendre par quelques paroles prononcées à demi-voix une espérance qu'il n'avait pas lui-même. Mme Mazod reçut alors des mains d'Élizhama un cierge allumé, et prononçant en hébreu une prière ainsi conçue : « Béni soit le Seigneur, notre Dieu, qui a fait le ciel et la terre et sanctifié les fêtes solennelles! » elle alluma successivement les sept mèches de la lampe, remit le cierge à sa fille aînée, qui l'éteignit, le renferma dans une armoire; puis, poussant ses jeunes sœurs et son petit frère devant elle, elle vint incliner sa belle tête brune devant Mme Mazod, disant d'une voix émue : « Bénissez-nous, ma mère.

— Que Dieu vous bénisse comme je le fais! » dit-elle en étendant les mains sur toutes ces jeunes têtes, et les relevant l'une après l'autre pour les baiser au front; elle finit par Élizhama, et lui recommanda de ne pas se coucher avant qu'elle ne l'ait fait appeler.

A ce moment Jakson entra; en voyant la lampe allumée, il y eut du repentir sur ses traits; puis, s'avançant précipitamment vers Mme Mazod, il courba sa tête en disant : « Bénissez-moi aussi, ma chère mère.

(1) Pâques-de-Roses répond à la Pentecôte. Les fêtes des Israélites commencent au coucher du soleil, moment où, d'après la Bible, ils croient que le Créateur s'est reposé; et, comme alors il leur est défendu de toucher le feu, ils allument dans l'endroit où s'assemble la famille une lampe suspendue, qu'ils ne craignent de heurter ni d'éteindre, et pouvant éclairer seule la pièce entière.

— De bon cœur, mon fils, répondit-elle en appuyant ses deux mains pâles sur la chevelure brune du jeune homme ; elle le baisa au front et ajouta d'une voix pleine d'onction : « Que Dieu te bénisse ! » puis, soutenue par le docteur, Mme Mazod regagna son appartement, où l'attendait le notaire.

Ses enfans dans un religieux silence la regardèrent s'en aller ; mais, lorsque le faible bruit de ses pas se fut perdu dans la profondeur du corridor, ils fondirent en larmes.

« Oh ! ma mère est bien mal ! » dit Élizhama.

Personne ne toucha au dîner, et les enfans, voyant tant de tristesse, n'osèrent demander qu'on leur montrât le beau Pentateuque.

III.

Il était dix heures du soir lorsque Élizhama se rendit aux ordres de sa mère, qu'elle trouva debout, près d'un secrétaire couvert de papiers, et apposant le troisième cachet noir à un papier plié sous enveloppe.

— Te voilà, ma fille, dit Mme Mazod sans tourner la tête ; viens près de moi pendant que j'ai encore la force de parler.

Élizhama frémit en regardant sa mère ; ce n'était déjà plus que l'ombre d'elle-même ; la jeune fille eut toutes les peines du monde à retenir ses larmes.

— Chère enfant, reprit Mme Mazod s'apercevant de ses efforts... Dieu est grand... il aura pitié de vous tous... Tiens, prends ceci, ajouta-t-elle en présentant à sa fille le papier cacheté.

Élizhama y jeta les yeux en tremblant ; mais à peine eut-elle lu : « Ceci est l'expression de mes dernières volontés, » que ses larmes débordèrent et qu'elle éclata en sanglots.

« Du courage, ma fille, lui dit Mme Mazod fort émue, du courage !. . Pauvre enfant ! tu vas te trouver bien jeune à la tête de toute une famille... car ton frère...

— Mon frère n'a pu vous causer de chagrin, ma mère, dit Élizhama, il vous aime trop...

La pauvre mère soupira ; puis, ouvrant un flacon d'éther et le respirant à plusieurs reprises, elle poursuivit : « Excepté cette maison, toute la fortune que votre père m'a laissée est en argent comptant : vous avez chacun 200,000 fr. placés sous votre nom sur le grand livre ; votre frère seul a aliéné sa part.

— Maman, il faut prendre sur la nôtre pour refaire la sienne, dit Élizhama.

— Je n'en ai ni le droit ni la volonté, répondit Mme Mazod ; quand vous serez tous majeurs, vous ferez pour lui ce que votre cœur vous inspirera. La loi va nommer votre frère tuteur ; j'aurais pu m'y opposer en désignant moi-même une autre personne ; ma faiblesse de mère s'y est refusée. J'ai craint de blesser l'amour-propre de mon fils ; Jakson n'est qu'égaré, en l'avilissant à ses yeux et aux vôtres je l'aurais perdu tout-à-fait ; seulement, j'ai par précaution choisi pour subrogé tuteur, pour curateur de vos biens, M. Sethri. Et puis, ma chère fille, j'ai compté sur toi, sur ta raison, sur ton dévouement. Chère enfant, il faut que tu me promettes une chose...

— Tout, tout ce que vous voudrez, mère chérie, dit Élizhama en baisant les yeux brûlans de Mme Mazod, qui depuis un moment avait laissé tomber sa tête sur l'épaule de sa fille.

— Ne te marie, chère enfant, que lorsque tu seras majeure et qu'Isabel pourra te remplacer dans la maison. Ton frère a besoin d'avoir près de lui un ange de raison et de bonté, qui sache à propos prévenir une faute ou la réparer. Tu aimes Selem, je le sais, hésiterais-tu devant le sacrifice que je réclame de toi ? » et la pauvre mourante fixa sur la jeune fille un regard inquiet.

Élizhama se hâta de répondre : « Ne craignez rien, ma mère, je promets de vous obéir.

— Ma chère fille, poursuivit Mme Mazod, dont la voix faiblissait sensiblement, maintenant je puis m'endormir dans le sein de mon Créateur, rien d'amer ne troublera mes derniers momens; car tu me remplaceras, j'en suis sûre. »

Les larmes d'Élizhama l'empêchèrent de répondre.

Après un moment de silence : « Jakson est-il rentré ? » demanda la mourante.

— Il n'est pas sorti et attend vos ordres, ma mère, dit Élizhama.

— Va le chercher, ma fille; mais d'abord serre ce papier; le notaire et le docteur en ont chacun le double... Si les enfans ne sont pas couchés, amène-les-moi; va, mon ange. »

Élizhama sortit et ne tarda pas à revenir accompagnée de toute la famille.

Jakson se précipita vers sa mère et la tint long-temps embrassée. Elle se dégagea doucement de cette étreinte, prit tour à tour chacun de ses enfans dans ses bras, et, les ayant couverts de ses baisers, les fit tous ranger autour d'elle, recueillit ses forces, sécha ses larmes; puis, caressant de la main ces jeunes têtes appuyées sur ses genoux, elle dit d'une voix ferme.

« Écoutez, mes enfans, Dieu va bientôt me rappeler à lui : que les plus grands d'entre vous retiennent mes paroles pour les répéter aux plus petits lorsqu'ils seront en âge de les comprendre. Mes dernières volontés sont écrites; mais celles-ci ne le sont pas : la maison où je meurs, où votre père est mort, où vous êtes tous nés, ne doit jamais être vendue; je le veux ainsi. Elle est assez vaste pour vous contenir vous et vos enfans : soyez unis, Dieu protége les familles où règne la concorde, il maudit celles que la haine et les querelles divisent. Mes chers amours, poursuivit-elle en s'adressant aux plus jeunes, Jakson vous servira de père, Élizhama prendra ma place auprès de vous, obéissez-leur. Et, se tournant vers les aînés, elle ajouta : Et vous, aimez-les comme leur père les a aimés, comme je les aime... La pauvre mère s'arrêta un instant vaincue par son émotion, puis elle reprit. Il est un objet, mes enfans, que je vous prie de conserver comme le legs le plus précieux; c'est le Pentateuque : ses caractères sacrés ont été tracés par la main de votre aïeul, un saint et digne rabbin qui avait fait le voyage de Jérusalem à pied... si la misère... que je prie Dieu d'éloigner de vous... vous atteignait jamais, vendez les pierres précieuses qui entourent... ce livre de la loi; mais ses caractères tracés par la main de votre aïeul, ne vous en défaites jamais. C'est ma dernière prière, mes enfans. »

Mme Mazod se tut et appuya sa tête sur l'épaule de Jakson; elle était si pâle, si exténuée, qu'Élizhama crut le fatal moment arrivé. Un cri d'effroi et de désespoir lui échappa. La mourante sourit pour la rassurer, et témoigna le désir de se mettre au lit.

Après avoir demandé et reçu tour à tour la bénédiction de leur mère, les enfans se retirèrent sans bruit, Élizhama seule resta; puis Jakson, qui s'était éloigné pour laisser coucher sa mère, étant revenu, elle le pria de lui lire la prière des morts.

Comme le jeune homme s'approchait de la bibliothèque pour prendre un livre de prières journalières, Élizhama lui dit à voix basse : « Tu n'as pas soupé ce soir, mon frère, quelle est ton intention?

— De jeûner demain et de prier toute la journée, répondit-il.

— Sois béni pour cette pieuse pensée, repartit Élizhama. »

Mais ce colloque n'avait pas échappé à la finesse de l'ouïe de Mme Mazod. « Je te défends de jeûner demain, mon fils, lui dit-elle; car après-demain tu y seras obligé par la loi de Moïse.

— Quelle fête est-ce donc après-demain? demanda Jakson.

— Après-demain tu mettras le corps de

ta mère dans sa dernière demeure, mon enfant, à côté de celle qui, il y a trois ans, a reçu ton père. »

Les deux jeunes gens échangèrent un regard de douleur ineffable; puis Jakson, ayant pris le livre de prières, s'assit au pied du lit et se mit à lire à haute voix.

Élizhama se tint debout au chevet, les yeux fixés sur le visage de sa mère.

Minuit venait de sonner, l'immobilité de la malade faisant croire à la jeune fille qu'elle dormait, elle fit signe à son frère d'interrompre sa lecture; mais celui-ci, ayant jeté un regard sur le lit, ne se méprit pas, se leva, passa sa main sur les yeux de Mme Mazod comme pour les fermer et dit: « L'ame de notre mère est devant Dieu, ma sœur. »

Les deux jeunes gens, les yeux en pleurs, les mains jointes, s'agenouillèrent et passèrent la nuit à prier auprès du corps de leur mère.

IV.

Après la mort de Mme Mazod, Jakson paraissait tout-à-fait corrigé; il s'était remis avec assiduité à ses bureaux, ne sortant que pour aller à la Bourse et passant toutes ses soirées au milieu de ses sœurs à parler de leur père, de leur mère, conversation qui presque toujours finissait par des larmes; Élizhama se réjouissait de ce changement. Elle redoublait d'amour et de dévouement pour son frère; tantôt lui parlant en amie et comme elle avait vu sa mère lui parler, le plus souvent ne lui adressant la parole que comme au chef de la famille, lui accordant même plus d'importance qu'il n'en avait réellement, mais lui faisant sentir par cette conduite la responsabilité que la mort de son père et de sa mère faisait peser sur sa tête.

Hélas! Jakson ne tarda pas long-temps à se lancer de nouveau dans la société de jeunes gens corrompus que sa fortune attirait autour de lui, et retomba bientôt dans ses habitudes de dissipation. Il n'était né ni méchant ni vicieux, mais faible. Bientôt une fausse honte l'empêcha d'avouer une faute légère à laquelle on aurait pu aisément porter remède, et pour pallier ou cacher cette faute il en commettait une plus grande; de là un dérangement dans ses affaires qui ne put échapper à l'œil vigilant d'Élizhama.

Lorsqu'elle s'en aperçut, elle en conçut un sentiment d'effroi impossible à dépeindre; comment allait-elle faire, elle, presque une enfant encore, pour à la fois veiller sur sa jeune famille et prévenir la perte de son chef? Elle en demanda à Dieu la force; car elle comprit qu'elle allait avoir à lutter contre son frère. D'abord, et pour pouvoir se trouver toujours en mesure de parer aux dettes les plus pressantes, elle introduisit dans le ménage une économie à laquelle l'opulence de Mme Mazod n'avait pas habitué ses enfans; Jakson fut le premier qui s'en plaignit. Sans répondre à ces reproches par d'autres reproches, Élizhama se leva, ouvrit un tiroir du secrétaire, et, silencieuse et froide, elle tendit à son frère une liasse de lettres de change protestées et acquittées.

Le feu en monta au front du jeune homme: loin de comprendre la noble conduite de sa sœur, il ne vit dans cette action qu'un reproche tacite plus humiliant pour lui que toutes les injures. « Tu es bien fière de ta supériorité, lui dit-il; mais si j'avais eu au jeu autant de bonheur que j'ai eu de malheur, ces lettres de change ne seraient pas tombées entre tes mains.

— Oh! mon frère! » ce fut tout ce que put dire la jeune fille, et elle fondit en larmes.

Jackson parut touché.

« Pardon, Élizhama, lui dit-il en lui tendant la main. » Élizhama se jeta dans ses bras.

« Je t'en supplie, mon frère, lui dit-elle, pour l'honneur du nom que mon père t'a laissé noble et pur, ne joue plus...

N'es-tu pas le chef de la famille, et, comme tel, ne dois-tu pas un bon exemple à ton frère?... Pardon! pardon! tu es plus âgé, plus raisonnable que moi, et il me convient mal de te reprendre, je le sais; mais ne joue plus, au nom de notre pauvre mère, ne joue plus!...

— En vérité, ma sœur, tu es une charmante prêcheuse, répondit Jackson, cachant sous un air d'ironie les remords qui s'éveillaient dans son cœur; et je ne conçois pas pourquoi, sous prétexte que tu es trop jeune, tu as retardé ton mariage; car tu saurais moraliser tes enfans, et ton mari au besoin. Crois-moi, rappelle Selem, il attend ton bon vouloir, le pauvre garçon, avec une constance vraiment héroïque.

— J'ai promis à ma mère de ne pas me marier avant mes vingt-et-un ans, répondit Élizhama.

—A ton aise! dit Jackson en s'éloignant.»

Mais cette conversation n'avait changé en rien sa conduite, seulement il se cachait davantage, et le mal ne fit qu'augmenter.

Élizhama ne voyant plus arriver ni lettres de change ni protêts crut à la guérison de son frère, et se réjouissait en pensant que ses prières avaient opéré ce miracle.

V.

Les vingt-et-un ans d'Élizhama venaient de s'accomplir; elle avait fixé la rentrée de Selem dans la maison, à la veille de Pâques-de-Roses. Sa promesse était remplie, et elle espérait, la pieuse fille, que l'ame de sa mère se réjouirait au ciel du bonheur que son enfant allait goûter sur la terre. La veille de cette fête, dès le matin, ses jeunes sœurs, pour la première fois depuis la mort de leur mère, répandirent des roses dans toute la maison. Le soir on devait faire les prières en famille, et Elizhama fut chargée par ses sœurs d'aller demander à Jackson de vouloir bien lire le verset du jour dans le beau Pentateuque.

Elizhama s'acheminait vers la chambre de son frère pour lui adresser sa demande lorsqu'en approchant la jeune fille entendit des voix animées qui la remplirent de frayeur. Elle s'arrêta, émue, indécise, ne sachant si elle devait avancer ou rétrograder. Pendant ce moment d'indécision, la voix de son frère parvint jusqu'à elle. Cette voix était suppliante.

« Ne troublez pas le mariage de ma sœur, disait-il.

— Il me faut ce soir la somme ou le Pentateuque, » répliqua une autre voix qu'Elizhama crut reconnaître, mais sans pouvoir se rappeler où elle l'avait déjà entendue; toutefois, au risque de commettre une indiscrétion, elle allait entrer, lorsque la porte s'ouvrit brusquement: trois hommes sortirent; elle recula pour les laisser passer, et dans l'un d'eux elle reconnut un vieux juif, changeur d'or et d'argent, que depuis quelque temps elle avait vu maintes fois venir demander Jackson.

Elizhama se présenta toute troublée devant son frère. «Mon Dieu! lui dit-elle, de quoi parlait ce vieillard? que voulait-il?... et, levant les yeux sur Jackson, elle remarqua sa pâleur.

— Cela ne te regarde pas, » répondit-il affectant une assurance que ses traits et l'émotion de sa voix démentaient.

« O mon frère! tu parlais de ne pas troubler mon mariage; puis il était question du Pentateuque; Jackson, par pitié, réponds-moi, mon frère, mon ami, au nom de notre pauvre mère, réponds-moi!»

Jackson s'assit en silence; Elizhama renouvela sa prière.

« Puisque tu as tout entendu, pourquoi m'interroger? dit-il enfin brusquement?

— Ainsi tu as fait de nouvelles dettes, dit Elizhama consternée; mais pourquoi cet homme parlait-il du Pentateuque?... Jackson, poursuivit-elle avec énergie, tu as juré au lit de mort de notre père et de notre mère de ne jamais te défaire de ce

livre de la loi : Jackson, je te somme de tenir ta promesse.

— J'ai juré de ne m'en défaire ni pour or ni pour argent, répondit Jackson d'une voix creuse.

— Eh bien !... fit Elizhama respirant à peine.

— Mais non pas pour mon honneur, ajouta-t-il.

— Que veux-tu dire ? au nom du Dieu d'Israël, explique-toi ?

— Tu n'es qu'une jeune fille ; mais tu me comprendras, dit Jackson faisant asseoir sa sœur près de lui et lui pressant les mains : j'ai perdu, soit dans les affaires, soit ailleurs, trois cent mille francs que cet homme m'a prêtés... J'ai fait des lettres de change, elles échoient demain... Si demain je ne paie pas, après-demain on me déclare en faillite... Faire faillite !... sais-tu ce que c'est, Elizhama ?

— C'est perdre l'honneur, dit-elle en pâlissant.

— Tu l'as dit... Et penses-tu que le Pentateuque, tout sacré qu'il est, puisse être mis dans la balance avec mon honneur ?

— Malheureux !... dit Elizhama... Mais loin de moi l'idée de te faire des reproches... tu es trop coupable pour ne pas être bien à plaindre. N'y a-t-il donc aucun moyen de réparer le mal ?

— Aucun... à moins de souscrire au désir de cet homme ; il y a long-temps que ce livre de la loi lui fait envie ; il me le paie plus qu'il ne vaut ; je l'ai fait estimer, il n'y a pas pour cinquante mille écus de pierreries.

— C'est-à-dire, interrompit vivement Élizhama que comme objet de marchandise, il te le paye en marchand au-delà de sa valeur ; mais le livre de prières de ton père est-il donc pour toi un objet de vente et d'achat ? Mon frère ! respecte ce que ton père a respecté ; tout est grave dans un acte de foi, ne traite pas légèrement les choses sacrées !...

— Mais que veux-tu donc que je fasse dit Jackson en se frappant le front de son poing fermé. Veux-tu que je me brise la tête de désespoir ?

— O ! mon frère, reprit Elizhama pressant à son tour les mains de Jackson dans les siennes, en es-tu déjà à ne plus reconnaître ton Créateur ? ta vie t'appartient-elle ? n'est-elle pas à Dieu, à moi, à mes sœurs, au pauvre petit Ammiel ?

— A toi, elle t'est inutile, dit Jackson avec amertume, n'as-tu pas Selem ? »

Élizhama rougit à ce nom et resta un moment silencieuse ; la conduite de ce jeune homme la touchait profondément. Depuis le jour de l'enterrement de Mme Mazod, au moment où les hommes revenaient du cimetière pour faire prendre l'*Abel* à la famille, cérémonie qui consiste à déchirer ses vêtemens pendant qu'on récite à haute voix les prières des morts ; ce jour Élizhama toute en pleurs avait dit à Selem : « J'ai promis à ma mère de ne pas me marier de cinq ans, je ne puis vous imposer une si longue attente ; je vous rends votre parole, monsieur. — J'attendrai, avait répondu le fils de Séthri. — Adieu donc jusqu'à cette époque, » avait ajouté la jeune fille. Selem, en soupirant, mais sans espérer de vaincre une résolution dont il sentait toute la noblesse, s'était résigné ; et maintenant qu'Élizhama entrevoyait un nouveau sacrifice à imposer à tant de constance, elle en avait comme un remords ; mais, à la vue du désespoir de Jackson, à l'idée du déshonneur prêt à flétrir le nom si pur de son père, elle ne résista plus, et pâle, car elle allait briser son cœur à elle et un autre cœur qui lui était dévoué, elle dit :

« Jackson, relevez votre tête, Dieu m'a donné les moyens de vous sauver.

— Que dis-tu ? O mon ange, ma sœur bien-aimée, répète ces paroles !

— Rasez-vous, habillez-vous ; aujourd'hui est un jour de fête que rien ne doit troubler ; vous serez satisfait, Jackson.

— Mais comment feras-tu, ma sœur chérie? Tu as donc des sommes en réserve?... Oh! tu me sauves la vie! »

Élizhama sortit sans répondre, elle avait bien eu la force de prendre une cruelle résolution, mais elle ne se sentait pas le courage de la voir combattre par son frère. La jeune fille monta dans sa chambre et écrivit cette lettre :

« Monsieur,

» C'est bien mal reconnaître votre constance et votre amitié, je le sais; mais » une impérieuse nécessité me commande. » Je ne puis de long-temps penser au mariage, ma famille a encore besoin de mes » soins; Dieu, en retirant à lui mon père » et ma mère, m'a imposé une tâche que » je dois remplir, quoi qu'il m'en coûte... » Croyez-moi, monsieur, choisissez une » autre femme, qui ne soit pas, comme » moi, responsable de toute une famille » confiée à sa garde..... Mon cœur souffre » en vous parlant ainsi; mais le Dieu d'Israël me donnera sans doute la force » d'accomplir le sacrifice dont il m'a inspiré la pensée.

» Adieu, monsieur : ne pouvant être à » vous, je ne serai jamais à personne : recevez-en le serment. »

» Élizhama Mazod. »

Après avoir cacheté cette lettre, qu'elle arrosa de ses larmes, Élizhama y mit l'adresse de Selem Sethri, et confia ce message à un domestique; puis, prenant une autre feuille de papier et essuyant ses yeux, elle écrivit cette autre lettre :

« Monsieur,

» Vous trouverez chez mon banquier, » M. Sethri, la somme de trois cent » mille francs que vous doit mon frère. » Vous pourrez vous présenter pour les » toucher aussitôt que vous aurez reçu la » présente.

» J'ai l'honneur de vous saluer.

» Élizhama Mazod. »

Elle fit porter à l'instant cette seconde missive à l'adresse de M. Rutspa, changeur, et plus tranquille, quoique fort émue, elle descendit rejoindre sa famille.

Quand la nuit fut venue et la lampe du sabbat allumée, Elizhama, voyant que son frère n'arrivait pas, fit servir le dîner et se mit à table, entourée de ceux qu'elle appelait ses enfans. Le repas fut triste; l'inquiétude la dévorait : elle était plus qu'étonnée de n'avoir reçu aucune réponse de Selem; d'un moment à l'autre, elle s'attendait à ce que le jeune homme viendrait lui demander compte de sa conduite; elle préparait ses phrases, la pauvre enfant, pour ne pas trop déguiser la vérité et en même temps ne pas trop compromettre son frère; neuf heures sonnèrent, et Selem ni Jackson n'avaient encore paru. Pour dissimuler l'agitation de son âme et mettre un terme au babil des enfans qui lui reprochaient sa tristesse, elle leur proposa de leur faire voir le Pentateuque. Un cri de joie accueillit cette proposition.

Dans le mur d'un petit boudoir attenant à la salle à manger, était scellée une armoire en bois de cèdre; un double rideau de soie cachait aux regards cette armoire, qui contenait le livre de la loi, objet de la vénération des Juifs. Guidée par la lumière de la lampe qui pénétra dans le boudoir par la porte ouverte sur la salle à manger, Elizhama s'approcha, tira les rideaux, ouvrit l'armoire. O surprise! le livre de la loi avait disparu, un papier plié en quatre le remplaçait. Au cri de douleur que poussa la jeune fille, ses sœurs accoururent, et Isabel, prenant le papier, lut à haute voix :

« Je devine, et n'accepte pas ton sacrifice.

» Jackson. »

Ces mots furent une révélation pour Elizhama. Sans répondre à ses sœurs, qui l'accablaient de questions, elle demandait son schall, son chapeau et un domestique pour l'accompagner, lorsqu'un grand coup frappé à la porte de la rue les rendit toutes muettes. Au bruit de la porte, qui retomba violemment, succéda un bruit sourd de pas et de voix ; on allait, on venait ; les domestiques faisaient des exclamations étouffées ; Elizhama et ses sœurs se sentirent glacées d'effroi... aucune n'osait aller s'informer de ce qui se passait d'extraordinaire dans la maison.

Elles ne tardèrent pas à l'apprendre ; la porte de la salle à manger s'ouvrit tout-à-coup, un brancard parut, porté par plusieurs hommes ; Jackson y était étendu, couvert de sang.

« Mon frère ! » s'écrièrent-elles toutes à la fois !... Elizhama interrogea du regard les assistans, parmi lesquels elle aperçut d'abord M. Sethri et son fils.

« La blessure de votre frère n'est pas dangereuse, mademoiselle, dit M. Sethri en lui prenant la main... ce n'est qu'une égratignure... La blessure que votre lettre a faite à mon fils est plus profonde, ajouta-t-il en lui montrant le jeune Selem dont une pâleur affreuse couvrait les traits ; car vous avez méconnu son cœur, je dirai plus, vous m'avez offensé, moi aussi... Quoi ! reprit-il pendant que la jeune fille interdite regardait alternativement le visage sévère du vieux joaillier et le brancard où son frère lui souriait en joignant les mains, vous avez besoin d'argent, et ce n'est pas à moi que vous vous adressez ! vous sacrifiez votre dot pour sauver votre frère, et vous dites à mon fils : Cherchez une autre femme ! Et où en trouver une qui vous ressemble ? où trouver une dot qui vaille un pareil trésor de dévouement et de sagesse ? Vous êtes la femme forte de la Bible, Elizhama ! ne repoussez pas l'amour de mon Selem, devenez ma fille, et je vous promets d'adopter à mon tour vos enfans adoptifs. Nous ne formerons tous qu'une seule et même famille. Dites, Elizhama, le voulez-vous ? »

Pour toute réponse, Elizhama se jeta en pleurant dans les bras du vieillard, et tendit à Selem une main qu'il saisit en répétant : « Merci ! merci !

— Mais mon frère ? qu'a donc mon frère ? demanda Elizhama.

— C'est à moi de le dire, répondit le blessé, ce sera ma punition. J'avais deviné ton projet, ma chère et trop bonne sœur, sans penser que tu le mettrais si vite à exécution : en conséquence, aussitôt la nuit venue, je dérobai le livre de la loi, et je le portais chez Rutspa, lorsqu'en passant dans la rue Mazarine, je fus accosté par deux hommes qui me demandèrent la bourse ou la vie. Juge de mon horreur en reconnaissant dans ces misérables deux de mes compagnons de jeu auxquels j'avais fait part de mon projet. Leur intention était de me voler le Pentateuque : j'étais sans armes ; mais je le défendis avec le courage du désespoir. Néanmoins j'allais succomber sous leurs coups, lorsque le hasard amena à mon secours M. Sethri et Selem.

— Ce n'est point le hasard, répliqua Selem ; car moi aussi je devinais le motif qui avait guidé la plume de ma chère fiancée, et, accompagné de mon père, je vous cherchais pour vous faire des offres de services... Pardon, Jackson, si je tais le nom de tous les endroits que nous avons parcourus... un des joueurs, entendant prononcer votre nom, nous dit que vous veniez de sortir pour aller chez le changeur Rutspa, et nous nous y rendions lorsque nous entendîmes votre voix appeler au secours.

— Et mon Pentateuque ? dit Elizhama, rassurée sur tout, excepté sur le sort du livre que sa mère mourante lui avait confié.

— Vous me permettrez, ma chère belle-fille, de vous l'offrir demain comme présent de noces, répondit le vieux Sethri.

Que vous dirai-je de plus, mesdemoiselles ? Élizhama fut heureuse ; car sa vertu

rejaillit sur ses sœurs, qui firent toutes de très-beaux mariages, et son dévouement, sa noble conduite envers son frère le guérit de sa funeste passion du jeu.

EUGÉNIE FOA.

La Pétition de lady Lucy.

IMITÉ DE L'ANGLAIS.

Un riche carrosse portant les emblèmes de la pairie d'Angleterre venait de s'arrêter au pied de la tour de Londres; une jeune fille, suivie d'une femme âgée, en descendit avec vivacité, et toutes deux jetèrent un long regard d'examen sur les murs humides du vieux monument.

« C'est donc là qu'est renfermé mon père ! » murmura tristement la petite Lucy Preston en serrant la main d'Amy Gradwell sa nourrice; puis, tremblante, effrayée, elle cacha sa tête dans le manteau de sa compagne lorsqu'elle se trouva au milieu des soldats de la garde, et qu'elle vit les armes brillantes des sentinelles placées devant cette partie de la citadelle renfermant les prisonniers d'état, où lord Preston, le père chéri de la jeune fille, gémissait en attendant l'exécution de la sentence qui le condamnait à mourir sur l'échafaud. C'était dans ce lieu sinistre que le noble lord devait adresser à son enfant un solennel et dernier adieu.

« Ma chère fille, dit Amy avec gravité, vous venez visiter milord votre père, êtes-vous donc trop épouvantée pour pénétrer jusqu'à lui ?

—Rassurez-vous, nourrice, répondit lady Lucy d'un ton ferme, je puis entrer partout sans peur lorsque je vais auprès de mon père. »

Introduites dans les sombres passages de l'édifice, la jeune fille, malgré cette courageuse protestation, s'attacha de toute sa force au bras de la vieille Amy, et son petit cœur battit de crainte chaque fois qu'elle osa regarder autour d'elle.

« N'est-ce pas ici, dit-elle bien bas à sa nourrice, que les deux jeunes princes, fils d'Édouard, furent assassinés par leur méchant oncle Richard, duc de Glocester ?

— Oui, lady Lucy, c'est là... répondit Amy d'une voix émue; mais il ne faut pas vous alarmer de ce souvenir, on ne peut nous nuire à nous, ajouta-t-elle d'un air encourageant.

— Et c'est là aussi, reprit lady Lucy, que ce pauvre roi Édouard VI fut mis à mort par ce vilain Richard ? » L'imagination de la petite fille était pleine des traits sanguinaires commis dans cette tour si fatalement célèbre; Bridget Oldworth, la femme de charge, lui avait raconté tous ces crimes historiques, depuis que lord Preston était renfermé pour cause de haute-trahison.

« Mais pensez-vous qu'ils veuillent tuer mon père, nourrice? ajouta lady Lucy en montant les degrés qui conduisaient à l'appartement du lord.

— Paix, paix, dit Amy; chère enfant, il ne faut pas parler de ces choses dans un pareil lieu, car, si on nous entendait, peut-être serions-nous renfermées à notre tour dans des chambres bien noires et bien humides, et; ce qui serait plus cruel encore, privées de voir milord votre père.»

Lucy se pressa plus fortement aux côtés de sa nourrice, et resta silencieuse jusqu'au moment où s'ouvrit la porte du vénérable condamné. Alors oubliant, dans la joie de le revoir, jusqu'au souvenir de ses frayeurs, elle se jeta dans les bras qu'il lui tendait, et le couvrit de baisers.

Ces caresses si passionnées vainquirent

la résignation de lord Preston, et la vue de cette enfant, si aimante et si chère, lui rendit plus poignante encore l'angoisse qu'il ressentait déjà à la pensée de la laisser orpheline dans un âge si tendre; elle venait d'atteindre sa onzième année, et avait perdu sa mère depuis long-temps. Il baisa mille fois ses cheveux, et mouilla de ses larmes son innocente figure.

« Oh! pourquoi pleurez-vous, mon bon père? s'écria lady Lucy, qui elle-même éclatait en sanglots; pourquoi ne quittez-vous pas cette horrible prison, et ne venez-vous pas dans votre palais, si triste depuis votre absence?...

— Viens encore une fois te reposer sur mes genoux... viens, enfant chérie, et écoute-moi avec attention, je te dirai la cause de ma douleur. »

Lady Lucy attacha ses regards aux lèvres de son père, et celui-ci reprit d'une voix altérée:

« Je ne dois plus revoir mon palais, je ne dois point servir de guide et d'appui à mon enfant bien-aimée, car je suis condamné à mort pour haute-trahison, ce qui veut dire offense contre la sûreté de l'état, et je ne quitterai cette tour fatale que pour être conduit à Tower-Hill; là le bourreau coupera ma tête avec une hache bien affilée, pour l'exposer ensuite au haut de Temple-Bar ou de London-Bridge. »

A cette horrible révélation, lady Lucy poussa un cri déchirant, et cacha sa figure toute pâle d'effroi et de désespoir dans le sein de son père, qu'elle inonda de ses larmes.

« Apaise-toi, chère enfant, dit lord Preston, recueille tes forces pour m'entendre, car j'ai beaucoup à te dire, et nous ne nous verrons plus que de l'autre côté de la tombe...

— Mon cher père! dit la jeune fille avec énergie, ils ne vous tueront pas; je m'attacherai si fortement à votre cou, je l'entourerai si étroitement de mes deux bras que la hache n'y pourra trouver place... et puis je leur dirai combien vous êtes doux et généreux, que sans vous je resterais seule, toute seule sur la terre; alors, j'en suis bien sûre, ils ne voudront plus vous tuer.

— Mon bien cher amour, votre petite bouche parle comme on parle à votre âge; mais j'ai offensé les lois en cherchant à remettre sur le trône mon vieux maître, le roi Jacques, et pour cela il faut que je meure... Vous souvenez-vous, Lucy, que je vous conduisis une fois à White-Hall pour voir le roi Jacques, et comme il vous reçut avec bonté?

— Oh! oui, cher papa, et je n'ai point oublié qu'il mit sa main sur ma tête et me dit que je lui rappelais sa fille, la princesse Marie, lorsqu'elle avait mon âge...

— Eh bien! mon enfant, très-peu de temps après cette visite au roi, le prince d'Orange, auquel il avait marié sa fille, vint à Londres, chassa Jacques II de son palais et de son royaume; puis le peuple, qui ne s'indigna point de cette ingratitude filiale, les proclama tous deux roi et reine de l'Angleterre.

— Mais, dit Lucy d'un ton sérieux, ce fut très-mal à la princesse d'Orange de s'associer ainsi à son mari pour commettre une vilaine action, et je suis très-fâchée que le roi Jacques me trouve quelque ressemblance avec elle.

— Chut! chut! mon amour, il ne faut pas parler si hardiment de la princesse; peut-être se croit-elle sans reproches, car le roi Jacques avait embrassé la religion catholique, et il est contre les lois qu'un souverain d'Angleterre ne pratique pas la religion réformée. Je le confesse cependant, ajouta le noble lord en soupirant, il me semble impossible qu'elle ait consenti à signer la sentence de mort des serviteurs de son vieux père, par cela seul qu'ils lui sont restés fidèles.

— On assure, dit la vieille Amy en s'avançant avec timidité, que la princesse d'Orange a de miséricordieuses dispositions, et peut-être consentirait-elle à épargner la vie de

mylord si elle en était instamment sollicitée par des amis puissans.

— Nourrice, dit lord Preston, vous oubliez qu'un accusé de haute-trahison, un homme déchu de sa noblesse, n'a jamais d'amis pour implorer la grâce royale, ils craindraient trop d'être soupçonnés de complicité.

— Cher père! s'écria lady Lucy, laissez-moi aller près de la reine, je la prierai, je la conjurerai si fort d'épargner votre vie, qu'elle n'aura pas la dureté de repousser mes supplications. »

Les joues de lady Lucy étaient animées, ses yeux étincelaient; elle n'avait plus rien de l'enfance que sa crédulité naïve.

« Chère petite! que pourriez-vous donc dire à la reine qui fût de quelque poids?

— Dieu m'inspirerait des paroles puissantes, et les larmes d'un enfant au désespoir toucheraient peut-être le cœur de la reine. »

Lord Preston serra sa fille sur son cœur.

« Mais, mon cher amour, lui dit-il en la contemplant avec une indicible tendresse, ne seriez-vous pas tremblante en parlant à la reine? et si tout-à-l'heure vous étiez en sa présence, ne sentiriez-vous pas un embarras insurmontable?

— Pourquoi serais-je si troublée, mon bon père? Quand bien même la reine se fâcherait contre moi et m'adresserait de dures paroles, ne serais-je pas trop occupée de vous pour m'en trouver blessée? Enfin, si elle m'envoyait à la Tour et faisait couper ma tête, elle ne pourrait nuire à mon ame immortelle, et du moins nous serions réunis aux pieds de Dieu pour ne nous quitter jamais!..

— Chère enfant, dit lord Preston profondément ému, c'est Dieu lui-même qui semble avoir mis dans ton cœur le désir de demander ma vie; s'il permet qu'elle me soit accordée, je le bénirai de toute mon ame d'avoir fait de ma fille l'instrument de ma délivrance; mais s'il en ordonnait autrement, que sa volonté soit faite! il a promis d'être le père des orphelins et n'abandonnera pas ma fille chérie...

— Hélas! mylord, dit Amy, qui était restée silencieuse spectatrice de cette scène déchirante, comment fera lady Lucy pour obtenir une audience de la reine?

— Sa marraine lady Clarendon pourra lui rendre ce service, » répondit le noble lord; puis il écrivit quelques lignes et les donna à sa fille en lui recommandant d'aller le lendemain à Hampton-Court, d'y faire une visite à lady Clarendon, qui accompagnait la reine, et de lui remettre cette lettre de sa propre main; puis embrassant son enfant avec une effusion touchante, il lui dit un douloureux adieu. »

Quoique lady Lucy pleurât beaucoup en quittant son père, cependant elle sortit de la tour de Londres l'ame plus ferme que lorsqu'elle y était entrée; elle avait pris sa résolution, et son cœur dévoué était rempli d'espoir; comme le condamné, elle avait remis sa cause à Dieu, et ne doutait pas de sa puissante protection.

Le lendemain, avant que l'alouette n'eût fait entendre son chant matinal, lady Lucy se couvrait des vêtemens de deuil qu'Amy lui avait préparés, jugeant avec raison cette parure lugubre la plus convenable pour une malheureuse enfant dont le père, le seul parent qui lui restât, était sous le poids d'une sentence de mort. Les nombreux serviteurs, instruits du projet de leur jeune lady, s'étaient rassemblés pour la voir partir; et quand elle passa au milieu d'eux appuyée sur le bras de sa nourrice, suivie du vieux sommelier et du secrétaire intime de lord Preston, tous versèrent des larmes, et prièrent le ciel de la bénir et de faire prospérer son généreux dessein.

Arrivée à Hampton-Court, lady Lucy fut reçue par sa marraine, qui lui fit mille caresses, et l'écouta avec bonté, lorsque la jeune fille, après avoir exprimé sa douleur, déclara sa résolution de voir la reine.

Mais après avoir lu la lettre de lord

Preston, lady Clarendon, qui était femme d'un oncle de la reine, déclara pourtant qu'il ne fallait pas compter sur son influence auprès de cette princesse, parce que le comte de Clarendon était lui-même disgracié, suspecté par la nouvelle cour; on allait jusqu'à le soupçonner d'entretenir une correspondance secrète avec le roi Jacques, son beau-frère. «D'ailleurs, ajouta la comtesse en finissant, la reine est si exaspérée contre mon vieil ami lord Preston, qu'elle a déclaré ne vouloir lui accorder aucune grâce.

« Ah! dit lady Lucy, que je la voie seulement quelques minutes, et je la prierai avec de telles paroles qu'elle finira par se laisser toucher.

— Pauvre enfant! et qu'oserez-vous lui dire?

— Laissez-moi la voir, et vous l'entendrez.

— J'y consens, mon cher amour, car ce serait mal à moi de ne pas vous accorder cette faveur si simple. »

Lady Lucy remercia sa marraine avec des larmes.

La comtesse admirait l'angélique persistance de la jeune fille, aussi se hâta-t-elle de s'habiller pour la conduire dans une galerie du palais où la reine passait chaque matin à son retour de la chapelle. Sa majesté n'avait point fini ses prières lorsque lady Clarendon et la jeune Lucy arrivèrent; et la dame d'honneur essaya de distraire l'impatiente anxiété de sa petite amie en lui montrant les tableaux dont cette galérie était ornée.

— Je connais bien ce gentleman, dit l'enfant en montrant un portrait en pied de Jacques second.

— C'est le père de la reine Marie, répondit la comtesse en soupirant; mais, écoutez, Lucy, la voici qui revient de la chapelle avec son chambellan et plusieurs ladies; maintenant je me retire à l'écart, ma présence ici nuirait essentiellement à votre cause; quand sa majesté sera plus près, agenouillez-vous devant elle, et présentez la requête de votre père. La personne qui marche un peu en avant des autres dames, c'est celle dont dépend votre sort; adieu, ayez bon courage. »

Lady Clarendon s'éloignait en prononçant ces derniers mots, et lorsque Lucy se trouva seule, son cœur battit avec tant de violence que toute sa résolution fut prête à l'abandonner; ses lèvres prononcèrent une ardente prière; ses mains se joignirent, puis, pâle et immobile comme une statue, elle attendit l'arrivée de la reine; enfin sa majesté passa près d'elle, ses genoux se plièrent d'eux-mêmes par une irrésistible émotion, et elle tendit son placet.

L'extrême beauté de l'enfant, son grand deuil, la tristesse de son regard, la précoce dignité de ses manières, par-dessus tout les larmes qui baignaient son visage, excitèrent l'attention de la reine Marie; elle s'arrêta, prit le papier; mais quand elle eut reconnu le nom de lord Preston, son sourcil se fronça, ses traits devinrent sévères, et rejetant cette supplique si humblement présentée, elle fit quelques pas pour passer outre. Lucy, qui surveillait chaque mouvement de la princesse, perdant alors toute crainte et ne songeant qu'au salut de son père, saisit la robe de la reine, et s'écria avec toute l'exaltation du désespoir: « Épargnez mon père, mon adoré père, royale lady!.. » Lucy eût voulu dire beaucoup de choses persuasives, mais elle les avait oubliées et ne trouvait plus que l'éloquence de ses larmes. « Oh! grâce! grâce pour mon père, gracieuse reine! répéta-t-elle encore... » Les sanglots étouffaient sa voix, et, suffoquée par la douleur, elle appuya sa tête brûlante contre la personne de sa majesté.

Des angoisses aussi vives émeuvent toujours profondément; mais la circonstance dans laquelle Lucy se montrait était pardessus tout intéressante: c'était une jeune fille encore dans l'enfance, surmontant les

timides frayeurs de cet âge si tendre, et suppliant une reine offensée pour un père condamné à mort; la reine Marie avait une pitié très-vive pour la jeune pétitionnaire; mais, considérant l'exécution de lord Preston comme une mesure politique de la plus haute utilité, elle déclara ne pouvoir accorder de pardon.

« Mais il est si bon, si généreux envers tout le monde! dit Lucy en levant vers la reine ses beaux yeux bleus toujours mouillés de larmes.

— Je sais que lord Preston pratique toutes les vertus privées, dit la reine; mais il a offensé les lois de son pays... il doit mourir...

— Vous pouvez pourtant le sauver si vous le voulez, madame... et j'ai lu que Dieu aime ceux qui pardonnent. N'a-t-il pas dit : « Bienheureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde. »

— Il ne convient pas à une petite fille comme vous de chercher à instruire sa souveraine, répliqua gravement la reine; mes devoirs me sont connus, et c'est pour cela que je veux donner à mon peuple l'exemple d'une justice à la fois sévère et impartiale; il ne m'est pas permis de pardonner à votre père, mais je souffre de repousser la prière de son angélique enfant. »

Lucy ne répliqua plus; mais son regard accusateur se leva sur la reine, puis se dirigea lentement vers le portrait du roi Jacques, devant lequel sa majesté s'était arrêtée; il y avait dans ce regard une intention si profonde, que la reine, dont l'attention était particulièrement excitée par les manières expressives de la suppliante, ne put s'empêcher de lui demander pourquoi ses yeux s'attachaient si ardemment à cette peinture.

« Royale lady, répondit Lucy, je pense que vous ne pouvez condamner mon père parce qu'il aime le vôtre si fidèlement. »

Ce sage mais naïf reproche alla droit au cœur de la reine; à son tour elle leva ses yeux sur le visage autrefois si cher, si vénéré d'un père, qui, quelles que fussent ses erreurs comme homme et comme roi, avait toujours montré pour elle une tendresse passionnée; elle songea qu'il habitait la terre de l'exil, comptant sur la générosité des étrangers pour son pain de chaque jour, tandis qu'elle et le prince son mari restaient investis de l'héritage royal dont on l'avait dépouillé : le contraste de sa vie comme fille, comparée avec le touchant dévouement de l'enfant toujours à genoux devant elle, et qu'un mot de sa bouche allait rendre orpheline, ce contraste, qui la frappait si fortement, brisa son ame, et elle fondit en larmes.

« Relevez-vous, mon enfant, dit-elle d'une voix émue; vous l'emportez, lord Preston ne mourra point; je lui pardonne à votre prière : votre amour filial l'a sauvé. »

Frédéric Drouin.

A Madame la Duchesse d'Orléans.

Le 7 juin 1837.

Madame, hier les flots de notre grande ville,
Mer aujourd'hui sereine ainsi qu'au port tranquille,
Sous vos yeux s'étendaient comme un lac pur et doux;
Et les maris armés, les femmes en parure,
Leurs enfans à leurs mains, composaient la ceinture
Qui bordait dignement le chemin des époux.

Vous avez entendu l'enivrante tempête
Des salves, des vivats et des longs cris de fête
S'élever sur vos pas;
Mais ce qui se perdait dans ce bruyant hommage,
C'étaient des mots du cœur, des mots de bon présage,
Qui se disaient plus bas.

« Comme elle a du bonheur! » Et la voix prophétique
Ne se parlait alors que du bonheur mystique,
Religion du peuple et sa naïve foi;
Sympathique rayon sur une tête élue;
Du ciel avec la terre alliance conclue,
Providence du sort, bonheur de notre roi.

Et sans se demander si ce divin mystère
N'est pas le fruit béni d'une longue prière
Adressée au Seigneur,
Si ce n'est pas ainsi qu'il répond à notre ame,
La foule répétait en vous voyant, Madame:
« Comme elle a du bonheur! »

Certes vous l'apportez! pour votre bienvenue
De nos arbres transis l'écorce encore nue
S'est couverte de fleurs et d'oiseaux réjouis.
La terre où vous passiez s'est enfin ranimée,
Et sous un beau soleil elle s'est parsemée
De bouquets et de cœurs pour vous épanouis.

Et, soleil d'ici-bas, la suprême clémence
A voulu faire éclore une union immense
De votre doux lien.
Par vous la loi sévère a déposé ses armes...
Vous avez du bonheur, car vous séchez des larmes,
Car vous faites du bien !

Colombe de salut, ange heureux d'harmonie,
La bonté, la beauté, les talens, le génie,
Tout vous vient célébrer, cortége triomphal;
Les bénédictions, la riante concorde,
La charité, la grâce et la miséricorde,
Sont les plus purs joyaux du présent nuptial.

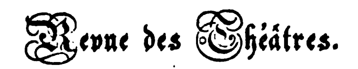
Vous venez agrandir la pompeuse couronne
Dont le haut front du roi noblement s'environne
Sur son trône d'honneur.
Un diamant de plus à ses fleurons s'enflamme :
Reine de l'avenir ! ainsi que vous, Madame,
Nous avons du bonheur !

Et sur ces vers, échos d'une simple parole,
Couronné de rayons comme d'une auréole,
Est venu de bien haut un crayon inspiré.
Ingénieux présent de la muse au poète,
Des plus purs sentimens sois le pur interprète,
Sois l'esprit d'harmonie aux beaux airs consacré.

Talisman précieux ! que jamais tu ne traces
Un vers sans poésie, une page sans grâces
Et sans nobles accens.
Oh ! porte-moi bonheur, et que dans ta finesse
Ton esprit, ton éclat, partout l'on reconnaisse,
La main d'où tu descends !

ERNEST FOUINET.

L'espace ne nous ayant pas permis d'insérer cette pièce de vers à l'époque où elle a été adressée à Madame la duchesse d'Orléans, et depuis l'auteur ayant reçu de S. A. R. un gracieux porte-crayon en or orné d'un rubis entouré de diamans, a ajouté ces deux dernières strophes.



Revue des Théâtres.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

Les Mohicans, ballet-pantomime en deux actes de M. Guerra, musique de M. Adolphe Adam, décors de MM. Duvoir et Pourchet.

Au premier acte nous sommes au milieu d'un bois, dans l'Amérique du Nord. Des soldats anglais sont couchés près de la cabane où reposent leur colonel et Alice sa fille. Le jour se lève, des Mohicans à la peau rouge passent leur tête à travers les arbres, et disparaissent pour aller préparer leur tribu à l'attaque. Bientôt les tambours, les clairons éveillent les soldats. Jonathas, maître de danse qui voyage sous leur protection, veut avant le départ les faire danser au son de sa *pochette;* ils refusent avec dédain ce petit violon, font avancer et fifres et tambours, puis se mettent à danser avec des Indiennes, tandis qu'*OEil-de-Faucon*, Américain attaché à l'armée anglaise, promène ses regards inquiets sur les rochers qui dominent la scène... Mais pendant la danse Jonathas s'est enivré; il s'endort. Le colonel, Alice et le major allaient partir à la tête des soldats, lorsqu'une dépêche du général vient forcer le colonel à rester; le major seul part donc avec les soldats : il ne reste qu'une escorte pour le colonel. Celui-ci avec Alice et OEil-de-Faucon rentre dans la cabane. Jonathas, qui s'était endormi au bruit des clairons, est éveillé par leur silence, et se trouve nez à nez avec une peau rouge qui ne le lâche qu'après lui avoir pris sa montre et sa tabatière. Dans sa frayeur il va se jeter aux genoux de l'Américain pour lui demander sa protection. OEil-de-Faucon, inquiet de l'apparition du sauvage, sonne d'une trompe pour rappeler l'escorte. Le colonel monte à cheval, Alice se place dans une litière, Jonathas est hissé sur un cheval fourbu, et l'on se mettait en marche, lorsque les sauvages attaquent cette petite troupe. Le colonel blessé, soutenu par OEil-de-Faucon, est ramené dans la cabane. Ce dernier en sort bientôt, et voyant venir le jongleur des Mohicans, personnage dont la tête et le visage sont couverts d'une espèce de casque de bois, il fait le mort, et, au moment où le jongleur vient pour s'emparer de ses armes, il le poignarde et l'entraîne à l'écart; mais en ce moment les sauvages arrivent en forces : Alice et Jonathas sont prisonniers... Le jongleur reparaît... c'est OEil-de-Faucon qui, après avoir dépouillé son ennemi, s'est revêtu de son costume, et va se mêler parmi les sauvages pour veiller sur les jours d'Alice.

Au second acte, nous sommes chez les Mohicans, devant les grossières images de leurs fétiches; les sauvages amènent leurs prisonniers au chef de la tribu, qui regarde Alice avec admiration. Je le crois bien, Alice a la peau blanche, elle a de beaux cheveux blonds frisés à l'anglaise, une robe de moire bleu de ciel; et lui, en revanche, doit faire horreur à Alice, car il a la peau rouge, les bras et la poitrine tatoués de blanc, et des cercles d'acier brillant pendent à ses oreilles et à ses narines. Il fait part de son amour au prétendu jongleur, qui va consulter les prêtres du fétiche pour connaître ses ordres sur le sort des prisonniers. Le fétiche a parlé par la voix de ses prêtres: Alice appartiendra au chef, et Jonathas sera rôti et mangé. Alice préférerait le sort de Jonathas; celui-ci pleure, supplie, montre ses bras et ses jambes si maigres... Le chef est inexorable... Une idée vient à ce pauvre Jonathas; il sèche ses larmes, sourit, bat des entrechats, et offre, si l'on veut lui laisser la vie, d'apprendre à danser à messieurs les sauvages et à mesdames leurs épouses. « Alice est mon écolière, dit-il, et vous allez voir le fruit de mes leçons... » Alice indignée re-

fuse de danser ; mais le chef exige qu'elle danse ; et voilà la pauvre enfant qui commence un pas, s'arrête, et fond en larmes au souvenir de son père qu'elle croit mort, et de son fiancé pour qui elle est perdue... Ce pas a suffi pour séduire ces messieurs et ces dames : Jonathas leur fait mettre les pieds en dehors, leur indique les poses... si bien que le chef laisse la vie à Jonathas et confie Alice aux femmes de la tribu. Resté seul, le maître de danse cherchait à se sauver, quand Œil-de-Faucon vient à lui, se démasque, lui annonce que le colonel n'est que blessé, et que le major, avec une troupe de soldats, va tout tenter pour délivrer Alice. « Prends ce pistolet pour te défendre, » dit-il au poltron maître de danse, qui reçoit le pistolet en tremblant de peur ; « préviens Alice, et tâchez tous deux de nous seconder. » En ce moment, voilà Alice qui revient entourée des femmes sauvages qui l'ont vêtue comme elles ; alors Jonathas lui apprend leur prochaine délivrance ; dans sa joie, la jolie Anglaise s'était mise à genoux et remerciait le ciel avec ferveur... Un grand bruit se fait entendre ; ce sont les guerriers de la tribu qui arrivent précédant un prisonnier... O douleur ! c'est le major ! Alice se jette aux pieds du chef pour obtenir la grâce de son fiancé ; mais comme vous le pensez bien, le chef la lui refuse, et ordonne qu'à l'instant même le major soit attaché au poteau et livré aux flammes. A cet ordre, les Mohicans forment une haie autour du bûcher : l'un d'eux, parmi les morceaux de bois, ramasse le violon que Jonathas a perdu ; et, ce qui étonne fort les sauvages, Jonathas le saisit, le presse sur son cœur, le couvre de baisers. Mais le maître de danse a entrevu qu'il pouvait sauver le major ; alors, tâchant de se faire comprendre d'Alice, il l'engage à danser au son de son violon. Alice devine... elle danse... quand sa douleur l'arrête, quand ses forces faiblissent... elle regarde son fiancé ; et voilà les guerriers, entraînés par la danse vive et gracieuse de la jolie fille à la peau blanche, et par le violon de Jonathas, qui s'animent peu à peu : hommes, femmes, toute la tribu saute enfin en cadence. Jonathas leur fait comprendre que leurs armes les gênent... Ils déposent scalpels et casse-têtes... il les dirige, les excite, s'approche de temps en temps du major, délie peu à peu ses liens... puis la danse devient de plus en plus furieuse : les sauvages ont oublié leur captif... Jonathas en profite pour passer son pistolet au major, qui, délivré de ses liens, tire en l'air... C'était le signal convenu entre lui et sa troupe pour indiquer le moment où elle devait attaquer les sauvages... Aussitôt les hauteurs se couvrent de soldats qui couchent en joue les Mohicans désarmés ; et le colonel, précédé d'Œil-de-Faucon, vient délivrer Alice, le major et Jonathas. Les sauvages vaincus demandent et obtiennent la paix. « Mais, dit le chef au jongleur, tu as trahi les tiens ! » Pour toute réponse, Œil-de-Faucon ôte son masque, et tout finit par un divertissement général.

Ce ballet m'a rappelé un roman de Cooper que je vous engage beaucoup à lire, mesdemoiselles, c'est *le Dernier des Mohicans*.

M. F. D. P.

Économie Domestique.

MASTIC POUR RECOLLER LA PORCELAINE.

Prenez de la chaux vive, passez-la à travers un tamis, mêlez de cette poudre avec du blanc d'œuf ; trempez aussitôt dans ce mastic l'un des morceaux de porcelaine et appuyez-le fortement sur l'autre. Laissez sécher.

Correspondance.

—

Que c'est intéressant un journal ! comme on l'attend avec impatience ! comme on le parcourt à son aise, cherchant d'abord l'article qui amuse le plus, et finissant par avoir lu tout... jusqu'au nom et à l'adresse de l'imprimeur ! puis comme on est fière d'être femme quand on lit : — A Châteauneuf, une institutrice, voyant un enfant qui se noyait et ayant vainement réclamé le secours des hommes témoins de ce malheur, se jeta elle-même dans la Loire et sauva la vie à cet enfant. — A Lisbonne, la jeune reine Maria vient de recevoir de Paris la layette du premier enfant qu'elle va mettre au monde, et a demandé dans toutes les églises de Portugal des prières pour son heureuse délivrance. — A Madrid, la reine régente défend avec énergie la couronne de sa fille, la petite Isabelle II, reine d'Espagne. — A Londres, Victoria Ire, portant au bras gauche l'ordre de la jarretière ainsi que le portrait de la reine Anne, vient en personne de proroger le parlement. Quand on voulut la dissuader de monter à cheval pour passer la revue des troupes, elle dit avec calme : « *Mylord, no ride, no review.* » Quand on lui fit observer que la jeune amie qu'elle destinait à occuper une place auprès de sa personne n'était point d'un assez haut rang, elle répondit avec chaleur : « Mylord, est-ce que je ne peux pas l'élever ? » — A Paris, c'est la princesse Marie qui orne des admirables vitraux qu'elle a peints le château royal de Fontainebleau ; sous le nom de *Hauser,* elle enrichit le baptistère de Saint-Roch d'un beau tableau représentant Jésus-Christ au milieu de ses disciples, et complète la galerie historique du palais de Versailles par son admirable statue de Jeanne d'Arc. Reine par le génie, la princesse Marie a choisi la couronne la plus brillante et la moins lourde, celle *du laurier d'or :* aussi son règne sera de tous les temps et son trône partout !

Quant à nous, ma chère amie, qui ne pouvons prétendre encore qu'à des couronnes de bluets que nous avons la douleur de voir fanées le soir, apprenons du moins à nous en faire de plus durables.

FLEURS EN PAPIER.

BLUETS.

Achète du papier gros-bleu, 20 c. la feuille, ou des pétales, 1 fr. 25 c. la boîte.

Des cœurs, 1 fr. la douzaine.

Des feuilles, 50 c. la grosse.

Du fil d'archal nommé baguette, 30 c. la grosse.

Des boutons, 50 c. la douzaine.

Des calices, 25 c. la grosse.

POUR LA FLEUR.

Prends un brin de *baguette,* roule une de ses extrémités sur elle-même ; taille en papier gros bleu un modèle sur le nº 1, ou prends un pétale, tourne-le autour de l'index de ta main gauche ; mets de la gomme sur l'un des côtés du bas de ce pétale ; colle dessus l'autre côté, cela formera un cornet, au milieu duquel tu passes le brin de *baguette ;* avec de la soie vert pistache, attache le bas de ce cornet au bas de l'extrémité roulée ; monte ainsi huit pétales ; avec de la soie vert pistache, attache-les autour du cœur ; coupe tous ces brins de baguette ; mets un peu de gomme au fond d'un calice et introduis-y la fleur en l'enfonçant avec une pince.

POUR LE CALICE.

Si tu n'as pas acheté de calices, cueille un vrai bluet dont tu ne gardes que le calice ; prends un fil d'archal nº 1, long de trois pouces, roule une de ses extrémités sur elle-même, couvre-le de ouate, entoure-le d'une bande de papier serpente, nº 1 ; entre ce fil d'archal dans le calice, au

fond duquel tu as mis un peu de gomme, et introduis-y la fleur.

POUR LE BOUTON.

Si tu n'as pas acheté de boutons, cueille un vrai bouton de bluet dont tu ne gardes que le calice, puis monte-le comme celui de la fleur. Si tu as acheté des pétales, ne prends de ce qui suit que ce qui te sera utile; mais si tu as acheté du papier gros bleu, taille un modèle sur le n° 1, sépare-le en deux, fais sauter la feuille du milieu; il te restera deux modèles de quatre feuilles chaque, coupe la pointe du bas de ces modèles, prends-en un, roule-le sur lui-même, et introduis-le au milieu d'un calice de bouton au fond duquel tu as mis un peu de gomme : il faut deux boutons.

POUR LES FEUILLES.

Plie-les en deux dans leur longueur et fais recoquiller la tête en dehors : il faut quatre feuilles.

POUR MONTER LA BRANCHE.

Prends un fil d'archal n° 1, entoure-le de ouate, attaches-y la fleur et un bouton ainsi que deux feuilles en face l'une de l'autre; couvre ce fil d'archal de papier serpente n° 1, plus bas mets encore un bouton, deux feuilles en face l'une de l'autre, et couvre de papier serpente.

Tu sais faire des coquelicots; à ces bluets ajoute des épis de blé bien mûr et bien sec, et tu auras un joli bouquet d'automne.

Le n° 2 de la planche VIII est une moitié de col, au bas de la broderie on fait des points à jour.

Le n° 3 une manchette; le haut est un point-à-jour.

Le n° 4 un semé pour robes de mérinos, de mousseline de laine ou d'organdy, que l'on place à des espaces très-éloignés et que l'on brode au crochet ou au passé et en laine de couleur.

Le n° 5 une corne de mouchoir.

Le n° 6 un D en gothique.

Les n° 7, 8 et 9, sont des couronnes d'écusson, la première de Baron, la deuxième de Chevalier, la troisième de Magistrat.

A présent je vais te parler modes, et te raconter ce que j'ai vu. A l'église une jeune personne avait un chapeau de paille d'Italie, une plume - follette se balançait sur le côté gauche, et sur le côté droit tombaient les longs bouts d'un nœud de ruban : il paraît que les plumes-follettes nous sont permises. Cette demoiselle avait une robe de foulard à carreaux formés d'une raie noire sur un fond écru. Son écharpe était ourlée; sur l'ourlet, haut d'un pouce, était un velours haut d'un pouce, et au bas de l'ourlet une dentelle haute d'un pouce cousue à plat. Cette écharpe descendait très-bas sur la jupe et montait très-haut sur le cou, ne laissant passer qu'une ruche de tulle qui garnissait la robe faite en guimpe. Les manches étaient en biais, très-justes, ornées au-dessus du coude de deux longs biais inégaux faisant manchette. Son sac était de la même étoffe que sa robe et formé d'un morceau large d'un demi-tiers, long d'une demi-aune moins demi-quart plié en deux; le sac était terminé par un grand ourlet aux deux extrémités; le bas de cet ourlet était une coulisse dans laquelle passaient deux rubans noirs, larges d'un pouce, réunis à droite et à gauche par une rosette formée de deux boucles de ruban noir; la même rosette se trouvait aux deux cornes du bas du sac et au bas de chaque côté de l'ouverture. Quand cette demoiselle voulut donner pour les pauvres, elle ouvrit une bourse longue faite de la même étoffe que sa robe. Les coulans étaient couverts en soie noire; deux glands pendaient aux deux extrémités de la bourse; ils se font ainsi. On coupe des brins de cordonnet longs d'un douze, avec une aiguille enfilée de cordonnet noir; on arrête ces brins au milieu, on les plie en deux, on les réunit au bas de l'endroit qui les arrête, et on les serre fortement pour former une espèce de gland que l'on recouvre d'une espèce de feston

fait avec l'aiguille enfilée de cordonnet. Je me dis : Cette demoiselle a certainement fait sa robe pour qu'il lui reste tous ces petits morceaux qu'elle a si bien su mettre en usage, et sa toilette m'a paru bien convenable pour assister à la messe ou visiter de grands parens.

A Tivoli une jeune personne entourée de toute sa famille, père, mère, frère, sœurs (nous sommes en vacances), avait une robe de jaconas rose, à manches larges, serrées du bas par quatre fronces, du haut par quatre autres fronces; plus près du coude était une garniture de jaconas en biais bordée d'un passe-poil pareil. Sa robe était *à la Vierge*. En dedans elle avait un fichu simple en organdy blanc, formant trois plis sur le cou; une mantille d'organdy blanc bordée d'un ourlet haut d'un pouce, au bas duquel était cousue et froncée tout autour une bande d'organdy haute de cinq pouces, c'est-à-dire y compris l'ourlet d'un pouce et ce qui se perd en fronçant la garniture. Bien entendu que le côté qui rabattait était cousu à l'envers. Sa capote était en organdy, à coulisse et ornée d'un gros bouquet de bluets posé sur le côté gauche. Je me dis : Cette demoiselle a certainement fait toutes ces jolies choses à en juger par l'ensemble de sa fraîche et gracieuse toilette, qui m'a paru bien convenable pour aller aux promenades ou dîner à la campagne.

Quand donc, mon Dieu, nous trouverons-nous ensemble à l'église, dans nos fêtes!... je serais si heureuse de prier à tes côtés, de m'amuser de ce qui t'amuserait!

J. J.

Éphémérides.

ARTS.

8 août 1548, édit relatif à la fabrication des monnaies en France.

Par un édit en date de ce jour, le roi de France, Henri II, ordonna que l'effigie du monarque régnant serait désormais empreinte sur la monnaie, au lieu de la croix trop facile à contrefaire par les faux monnayeurs. Il décida en même temps qu'on indiquerait sur chaque pièce l'année de sa fabrication et le rang que le roi dont elle porterait l'image tenait parmi les princes de son nom.

Mosaïque.

Je ne sais si un homme dont on aurait flétri injustement la réputation devrait songer à la rétablir, s'il ne le pouvait qu'en déshonorant l'auteur de l'injustice.

Louis, dauphin, père de Louis XV.

Une bonne vieille vint trouver un pieux ermite et lui demanda si la mer pourrait contenir toutes les larmes qu'on répand sur la terre. Le saint homme lui répondit : « Si nous retranchons les larmes folles, coupables et impures, les larmes qui restent peuvent tenir dans une coquille de noix : un ange les porte au ciel pour les garder jusqu'au jour de la rémunération. »

Une sœur doit avoir l'esprit clairvoyant d'un ennemi pour corriger les défauts de son frère et le cœur indulgent d'un ami pour les lui pardonner.

***

PARIS. — IMPRIMERIE DE Vᵉ DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, Nº 46, AU MARAIS.

Journal des Demoiselles.

5e année. Planche VIII.

N° 8.

N° 9.
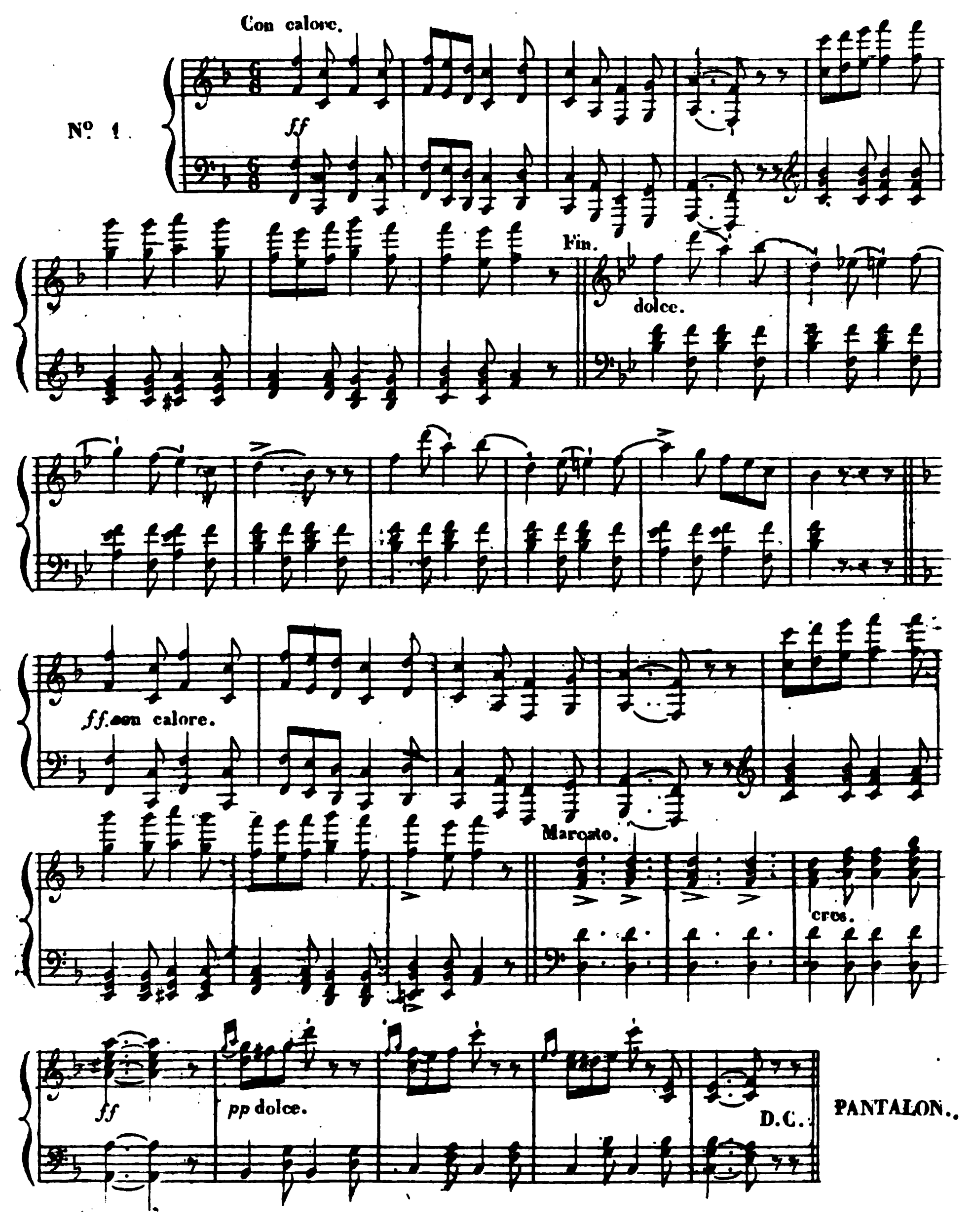
N° 1.
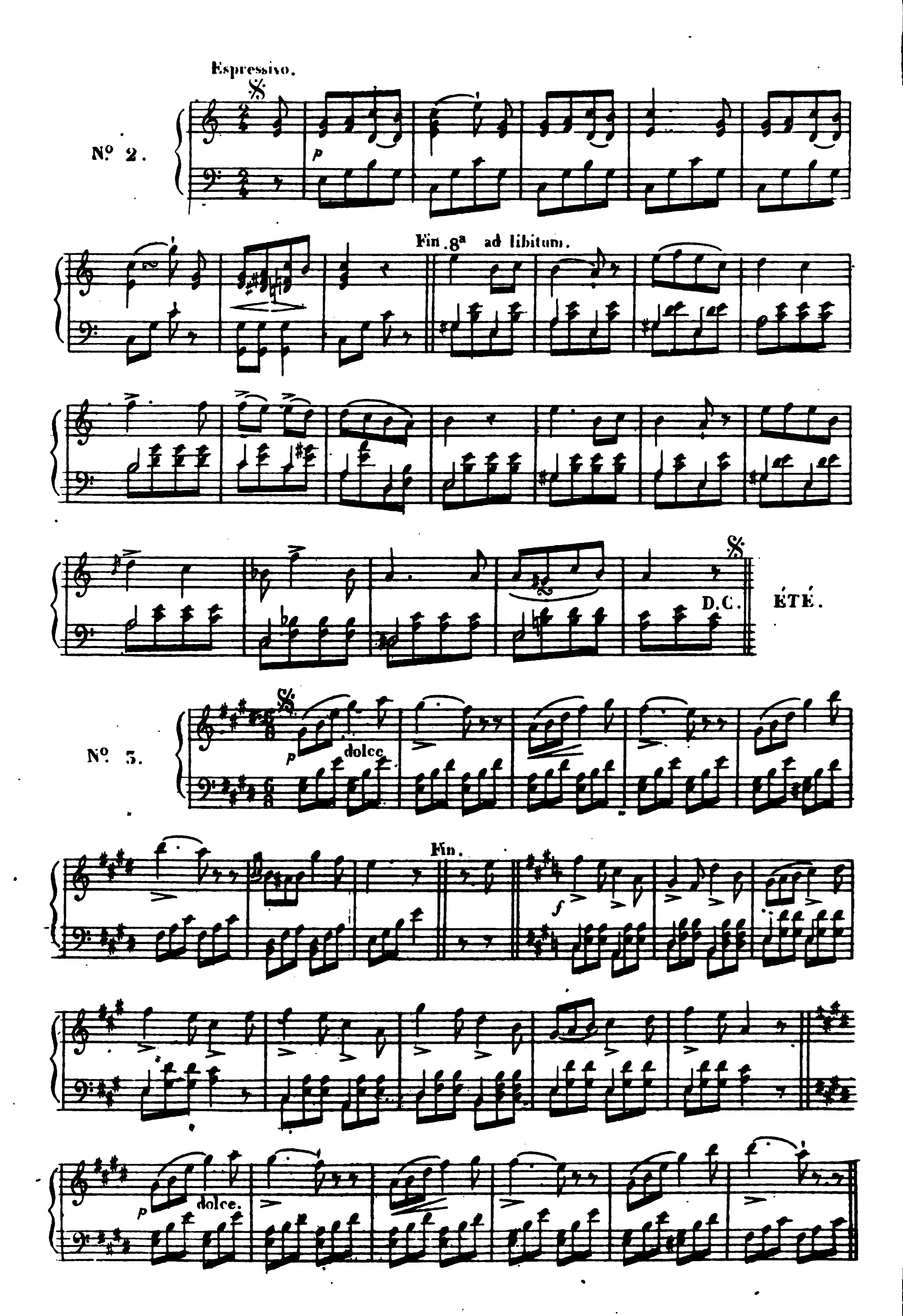
N° 2.
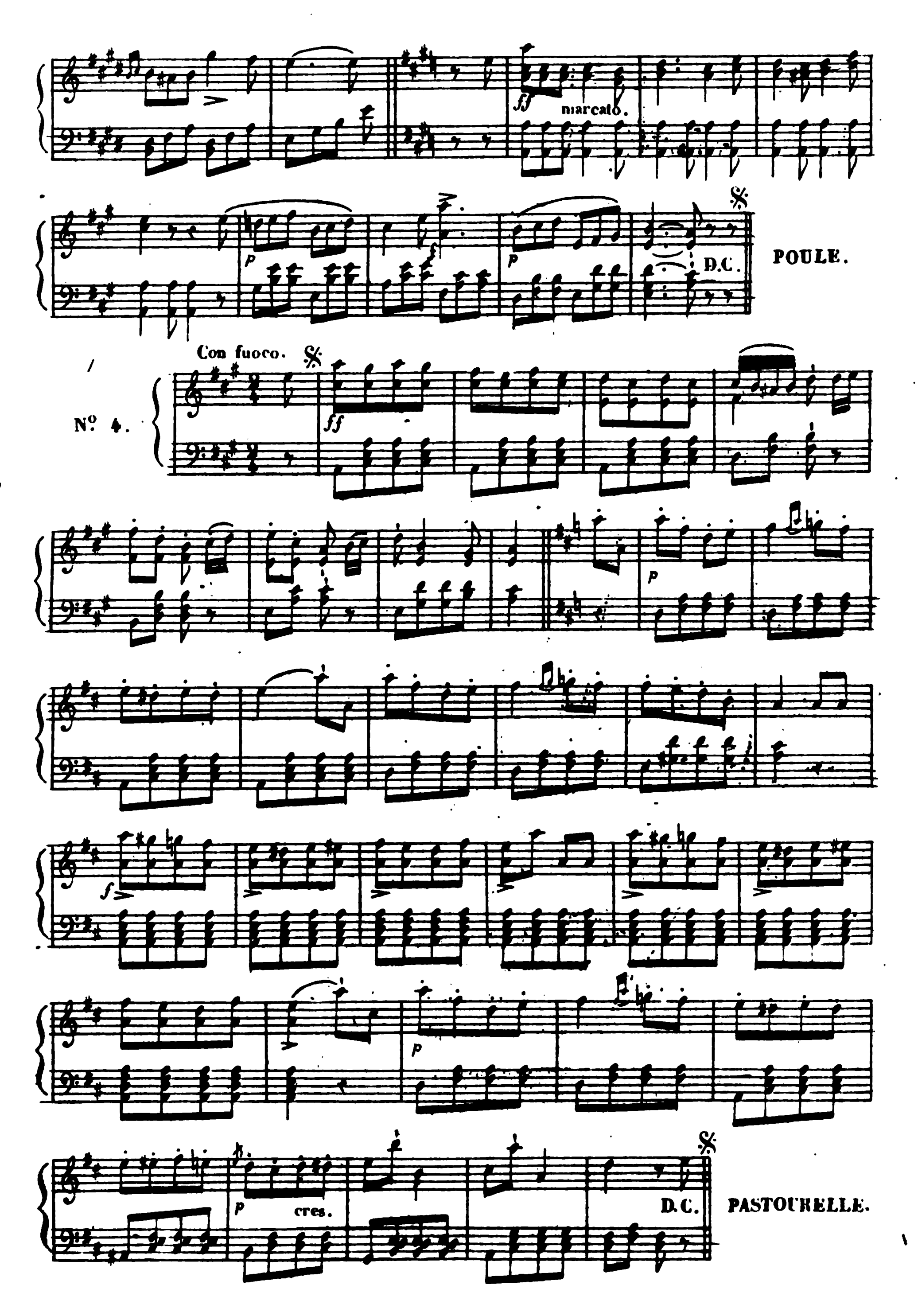


Le Phare

QUADRILLE PAR Melle E. MEGEVAND.
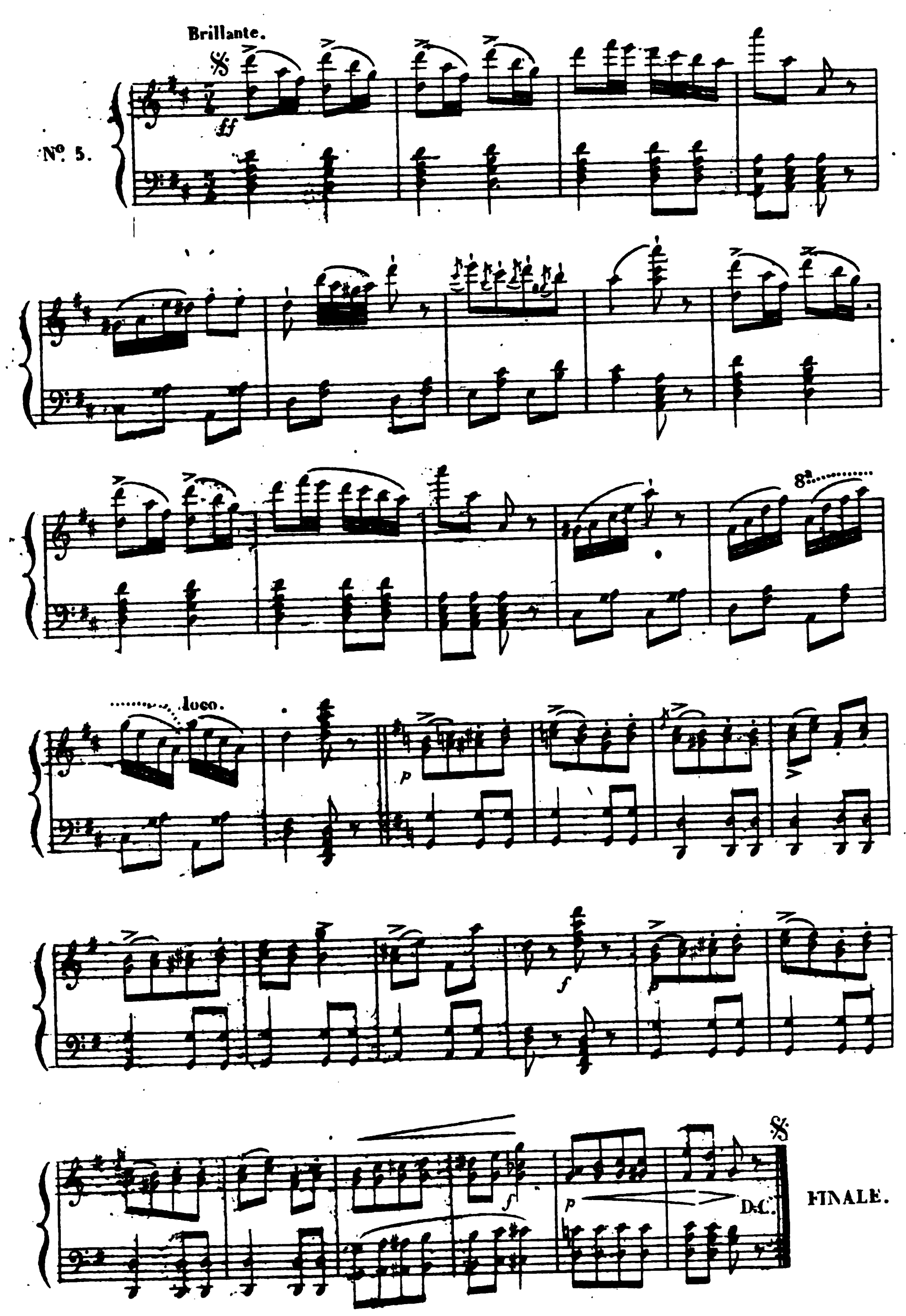




Espressivo.
Nº 2.
p
Fin. 8ª ad libitum.
D.C.
ÉTÉ.
Nº 3.
p
dolce.
Fin.
f
p
dolce.



ff
marcato.
p
p
D.C.
POULE.
Con fuoco.
Nº 4.
ff
p
f
p
p
cres.
D.C.
PASTOURELLE.


Brillante.
Nº. 5.
ff
8a
loco.
p
f
f
p
D.C.
FINALE.

SEPTEMBRE 1837. — N° IX. — CINQUIÈME ANNÉE.

JOURNAL

DES DEMOISELLES.

Instruction.

SOUVENIRS D'ITALIE.

GUSTAVE AU COMTE B***.

8e LETTRE.

Lac Majeur. — Iles Borromées. — Saint Charles — Milan. — Duomo. — Souvenirs de Saint-Ambroise.

Le lac Majeur semble être une continuation du lac de Lugano qui y précipite ses eaux par une haute cascade. Ses bords sont enchanteurs et contrastent avec la terrible irrégularité des Alpes qui les enveloppent et les dominent. Ce lac majestueux offre un double aspect : du côté de la Lombardie, il est environné de riches campagnes et de pentes où l'on aperçoit de délicieuses habitations; l'autre côté est commandé par les Alpes. Sur les rocs qui les hérissent s'élèvent des monastères, des chalets et des fortifications. Une de ces crêtes, surmontée d'un fort en ruines, servit au quinzième siècle de repaire à cinq brigands (1) qui s'y tinrent retranchés pendant dix années. La famille Borromée en délivra le pays, et a refusé il n'y a pas long-temps cette romantique habitation à la princesse de Gallés (1).

Le Tasse avait-il les yeux fixés sur les îles Borromées lorsqu'il décrivit les jardins d'Armide? Celle du milieu, l'*Isola Bella* est un vrai miracle de l'art puissamment secondé par la nature; elle ressemble à une large pyramide de verdure s'élevant du milieu des eaux et tronquée à moitié de sa hauteur. Ses étages, ses gradins, ses rangées de vases et de statues, ses arcades, les bosquets de cédrats et de limoniers qui l'environnent depuis sa base jusqu'à sa cime, lui donnent un aspect unique dans l'univers. Le château et les jardins occupent l'*Isola Bella* dans toute son étendue : le premier a une collection de tableaux, les seconds renferment toutes les merveilles des *villas* de l'Italie. On y voit deux lauriers jumeaux, les plus grands qu'il y ait en Europe; nulle main ne les a plantés en ce lieu; ils ont pris racine d'eux-mêmes parmi ces roches, doublement semblables, dit un voyageur moderne (2), à la gloire qui surgit du sein de l'obscurité.

(1) Les cinq frères Mazzarda.

(1) Femme du prince régent, qui depuis régna sous le nom de Georges IV.

(2) M. Valery.

La jeunesse de leur feuillage, leur vigueur et leur origine inconnue rappellent une production attachante (1) de l'un de nos plus célèbres poètes modernes. Le plus grand de ces lauriers conserve la trace du coup de sabre dont le frappa un soldat autrichien pour effacer le mot qu'y avait gravé Bonaparte (2).

L'*Isola Madre*, située à un mille de la première, est peu fréquentée par les visiteurs à cause de son brillant voisinage; elle n'est cependant pas destituée d'agrémens (3).

La troisième des îles Borromées, celle *del Pescatore*, est habitée par cent cinquante pêcheurs dont chacun a sa maisonnette, son esquif et son filet. Cette île présente une opposition marquée avec les deux autres. Le clocher de son église et les rets suspendus en festons tout autour de ses rivages forment un effet pittoresque qui leur est particulier.

La maison Borromée, à qui appartiennent ces îles en toute souveraineté, est considérable; elle a donné nombre d'hommes illustres à l'Italie, et plusieurs ont ajouté à son antique noblesse par l'éclat de leurs vertus. Les Italiens, dans leur langue toute d'images, disent que la maison Borromée commande au ciel, sur la terre et dans les enfers.

Sur le bord du lac, vis-à-vis des îles Borromées, du côté des Alpes, est le château d'Arona, qui donna le jour à saint Charles, et la statue colossale qui représente ce saint (4). Ce monument s'aperçoit à plusieurs milles, et on le voit de presque toutes les parties du lac. La main droite de saint Charles est levée dans le mouvement de bénir. En plaçant un livre dans sa main gauche, l'artiste a-t-il eu l'idée de faire allusion à l'inconcevable fécondité de sa plume? Cette fécondité ne fut point, en effet, le moindre de ses mérites, et elle semble un prodige quand on songe aux voyages, aux travaux immenses, aux œuvres de la charité de ce prélat. Je me rappelai, en faisant ces réflexions, l'infatigable activité du saint archevêque, et comment, après avoir donné tout le jour aux affaires, il tenait des conférences nocturnes dans l'académie qu'il avait fondée au Vatican (1).

Il faut s'être arrêté à Milan pour se faire une idée juste des ressources que trouva en lui-même cet homme à part qui est comme le héros de cette contrée : génie vaste, inflexible, ardent, qui se dessine à grands traits dans l'histoire de son siécle étonné par la fermeté de son caractère et par la sublimité de ses vertus : espèce de saint administrateur dont le souvenir, dans la Lombardie entière, domine tous ceux des rois et des empereurs. Destiné à restaurer la discipline ecclésiastique et à faire briller la foi d'un éclat nouveau dans un temps où les guerres civiles et religieuses avaient enfanté tous les désordres, il naquit de parens non moins distingués par leur piété que par le renom de leur famille. Il fait beau le voir, à cet âge où la puérilité des actions et des pensées prévient dans les enfans ordinaires le réveil de la raison, donner des preuves certaines de la perfection à laquelle il devait parvenir. A douze ans, il était marqué du sceau de la tonsure, et montrait, par sa modestie et par la simplicité de son extérieur, qu'il comprenait la sainteté de l'état qu'il avait embrassé. Investi à la même épo-

(1) Le chêne (Harmonies poétiques de M. Lamartine).

(2) *Battaglia*.

(3) Elle sert d'habitation à l'un des seigneurs de la maison Borromée.

(4) Sa famille la fit élever en 1650. Elle est en cuivre battu et à cent pieds de hauteur, y compris son piédestal.

(1) Les discours qu'il y prononça furent publiés à Venise, en 1748, sous le titre de *Noctes Vaticanæ*.

que d'une opulente abbaye, il se présente devant son père, le conjure avec une respectueuse fermeté de n'exiger point que les revenus en soient ajoutés à ses biens, et se hâte de verser dans le sein des pauvres la presque totalité de ce trésor. Deux ans après, il était, par la régularité de sa conduite et par l'innocence de ses mœurs, le modèle des étudians de l'université de Pavie.

Au sortir de l'adolescence, Charles se vit entraîné dans la carrière des dignités les plus éminentes, par l'élévation du cardinal de Médicis, son oncle, sur le siége pontifical, qu'il occupa sous le nom de Pie IV. Ce fut un spectacle digne d'admiration de voir un jeune homme à peine âgé de vingt-cinq ans revêtu de la pourpre romaine, fait protonotaire apostolique, chargé de trois légations, protecteur de trois couronnes et d'autant d'ordres religieux; prenant, à raison de ces différens emplois, une part active au gouvernement temporel et spirituel des états du pape, et y déployant une capacité et une sagesse qui lui méritèrent la confiance des peuples et triomphèrent de toutes les contradictions. On ne peut douter, en énumérant tant de services rendus à l'Église, qu'il ne fût suscité par la Providence pour communiquer à Pie IV un degré d'activité et d'énergie qui tourna au profit de la foi, et qui, dans un vieillard infirme, surpassa les forces ordinaires de la nature.

C'est à Charles Borromée que la chrétienté fut redevable de la clôture du saint concile de Trente, dont les sessions traînaient depuis long-temps en longueur. Le mouvement et l'ame furent imprimés à cette célèbre assemblée, aussitôt que l'influence du saint eut persuadé à son oncle de laisser les pères procéder à la réforme de la cour romaine. La promulgation des décrets de ce concile fait époque dans la vie de saint Charles Borromée. Qu'on aime à le voir, tout le premier, embrasser la simplicité de mœurs et l'austérité de vie dont il inspira dans la suite la pratique à son clergé! Splendeur du rang et de la naissance, faste qui environnez la grandeur, palais magnifique, et vous, merveilles des arts, où êtes-vous? Dans cette demeure si somptueuse, je ne vois plus que la modestie évangélique et la pauvreté de Jésus-Christ.

Qu'on ne croie pas cependant que c'est de cette époque de l'existence de Charles que datent sa perfection et sa sainteté. Cette circonstance si admirée dans sa vie ne trouva rien à réformer dans ses affections, et tout prouve l'abjuration qu'il avait faite des espérances mondaines. A la mort de son frère unique (1), pressé de quitter l'état ecclésiastique par ses amis et par le pape, que séduisait la pensée de lui procurer quelque illustre et puissant parti: « Saint père, répondit-il avec une fermeté admirable, j'ai pris depuis long-temps une épouse, et je lui demeurerai attaché. » Rien ne put lui arracher une autre réponse, et ces sollicitations importunes n'aboutirent qu'à lui faire accélérer son ordination.

Mais c'est dans l'exercice de son administration à Milan qu'il déploya son grand caractère et la courageuse foi qui l'a fait assimiler à saint Ambroise. Qui plus que saint Charles Borromée était digne de siéger au même lieu?

Retenu près du souverain pontife dont ses talens consolaient le zèle et facilitaient les travaux, on l'avait vu solliciter pendant six années la liberté de voler vers son bercail. Ses yeux se tournaient avec inquiétude vers cette cité, veuve de la présence de ses pasteurs depuis près d'un siècle, et sa sollicitude s'alarmait de cet abandon. L'urgence des besoins de ce peuple apporta enfin un terme aux refus du saint vieillard (2).

(1) Le comte Frédéric Borromée, père du célèbre cardinal Frédéric, non moins digne de mémoire que saint Charles.

(2) Charles n'avait alors que vingt-six ans.

Charles se dirige vers sa ville épiscopale; depuis long-temps ses affections s'élançaient vers elle, et il se précipite hors de Rome avec la joie d'un captif qui a brisé ses liens. Cependant il n'ignore pas qu'il va avoir à combattre tous les abus dégénérés en droits et en habitudes, toutes les passions conjurées contre la discipline sainte qu'il vient établir et consolider; il le sait, et sent redoubler son zèle; il brûle de se consumer pour son troupeau, et il se présente à son peuple animé de toute la tendresse d'un père, armé de toute la résolution d'un réformateur. Cette charité, rien ne put l'éteindre; cette résolution, rien ne put l'intimider. Ainsi qu'il l'avait prévu, il eut à déraciner les désordres les plus déplorables; l'ignorance et la superstition étaient au comble. Le mal était grand; les obstacles se multipliaient à chaque pas; cependant rien n'échappa à la sollicitude du saint archevêque. Réformer et instruire le clergé, réhabiliter le sacerdoce, faire fleurir la morale, réprimer le relâchement dans les communautés religieuses, tel fut l'objet de ses premiers soins. Milan prend une face nouvelle; des écoles s'ouvrent à l'enfance; des hospices s'élèvent pour les vieillards. Il n'oublie point quelle est l'influence des femmes soit pour entraîner au vice, soit pour inculquer la vertu; et touché de l'abandon où il voit leurs jeunes années, il appelle dans des établissemens protecteurs celles dont la religion conservera l'innocence, et dans des asiles de miséricorde celles à qui elle la rendra. De toutes parts, des institutions utiles surgissent (1), les lumières renaissent et se propagent, l'hérésie est vaincue, l'immoralité se cache et rougit. Telle fut l'universalité de sa prévoyance, qu'il n'est pas encore aujourd'hui dans Milan une œuvre digne d'éloges à laquelle son nom ne soit attaché. Dans les sanctuaires élevés sous ses auspices, dans les retraites où la primitive ferveur s'est perpétuée, dans les séminaires, dans les colléges, dans les monumens et jusque dans les places publiques, son souvenir est vivant partout, sa bienfaisance apparaît sous toutes les formes. O divine philanthropie de la religion! ô puissance de la charité d'un seul homme!

C'est surtout envers les habitans des pauvres vallées de son diocèse, que les entrailles de sa charité étaient émues. Dans l'espace de peu d'années il les visita plusieurs fois, gravissant les montagnes, franchissant les neiges et les torrens, pénétrant dans des retraites qui semblaient inaccessibles, répandant sur son passage des consolations et des secours. Les mourans étaient aussi particulièrement chers à son zèle. Il apprend que Pie IV est atteint d'une maladie mortelle, et que les médecins désespèrent de sa guérison, il vole à Rome, et se présentant à lui le crucifix à la main : « Saint père, lui dit-il, tous vos désirs et toutes vos pensées doivent se diriger vers le ciel. Voilà J. C. crucifié qui est l'unique fondement de notre espérance! Il est la bonté et la miséricorde même, et jamais il n'a refusé le pardon à ceux qui le lui demandent avec un cœur contrit et humilié. » Puis, sollicitant de lui comme la faveur la plus précieuse qu'il ne s'occupât plus d'aucune autre chose que de sa préparation à mourir, il donne ordre que personne ne l'entretienne plus que des

(1) Parmi les nombreuses institutions que laissa saint Charles, l'une des plus utiles fut celle de la congrégation des Oblats (offerts), ainsi appelés parce qu'ils s'engageaient par un vœu particulier à se porter partout où l'Église aurait besoin de subsides. Les Oblats formèrent un corps de réserve prêt à exercer tous les ministères, à embrasser tous les genres de dévouement. Saint Charles leur confiait la direction de ses séminaires, les envoyait en mission, et choisit plus d'une fois dans leurs rangs des curés et des vicaires pleins de science et de zèle.

pensées de la foi, et ne se sépare de lui qu'après son dernier soupir. Le pontife l'exhala en prononçant ces paroles : « Seigneur! laissez maintenant aller votre serviteur en paix... » Une telle mort devait couronner une telle vie.

Charles fut plus d'une fois persécuté par les partisans des abus qu'il extirpa, et sut opposer à leurs attaques le calme et l'inflexibilité des martyrs. Jamais on ne le vit se relâcher dans les choses où la gloire de Dieu et le salut des ames se trouvaient intéressés, et la douceur de saint Basile égala en lui la force de caractère de saint Ambroise.

La réforme qu'il entreprit d'introduire dans la congrégation appelée *des Humiliés* excita au plus haut degré le ressentiment de cet ordre. L'un de ses membres, nommé Farina, s'offrit de lui-même à servir ces passions haineuses. Il se posta, à la faveur des ténèbres, sur le seuil de la chapelle archiépiscopale où le saint prélat faisait sa prière avec toute sa maison, et au moment où l'on chantait cette antienne. « *Non turbetur cor vestrum, neque formidet* (1), » l'assassin tire un coup d'arquebuse sur saint Charles à genoux devant l'autel. A ce bruit le chant cesse, la consternation est générale; le saint, sans s'émouvoir, fait signe de continuer la prière; il se croyait cependant blessé mortellement, et offrait à Dieu le sacrifice de sa vie. L'exercice terminé, on vit tomber à ses pieds la balle meurtrière qui avait percé ses habits, et qui, par un visible effet de la protection divine, ne lui avait laissé qu'une visible contusion. Tout Milan rendit à Dieu de solennelles actions de grâces pour avoir préservé si miraculeusement son pasteur, et malgré les intercessions du saint archevêque, l'auteur et les complices du crime furent punis selon la rigueur des lois.

(1) « Que votre cœur ne soit point saisi de trouble, qu'il ne se laisse point effrayer... »

La peste de Milan, arrivée en 1576, fut le triomphe de la charité de saint Charles. Les magistrats, les nobles, le gouverneur, tremblans pour leur famille et pour leur personne, tout avait fui dès les premiers bruits de la contagion. Charles n'hésite pas à se renfermer dans la ville, fait l'appel le plus énergique au clergé diocésain et aux ordres religieux, et résolu à combattre le fléau pour ainsi dire corps à corps, il demeure, assisté d'un petit nombre de prêtres, presque seul pour subvenir et suffire à tout. Personne n'ignore avec quelle générosité il ne cessa d'exposer sa vie : qu'on se le figure encore luttant à la fois contre la terreur universelle, la famine et le découragement, qui avaient envahi la cité. Les prodiges de son dévouement ont inspiré des volumes, et le ciel sembla ne prolonger les malheurs de la Lombardie que pour rendre cet héroïsme plus éclatant. Dans cette misère publique, toutes les ressources du saint archevêque furent consumées; son lit indigent fut porté au lazaret, les tapisseries, les tentures de son palais revêtirent la nudité des pauvres, et il ne demeura, dans ses appartemens dépouillés, qu'un lambeau de toile qui avait doublé un tapis. Ce lambeau ne cessa depuis lors de couvrir sa table.

Les prières continuelles de Charles avaient ralenti l'intensité de la contagion. Nu-pieds, la corde au cou, chargé d'une relique pesante (1), plusieurs fois il avait parcouru la ville à la tête de son clergé et de la population abattue. Plus d'une fois il avait conjuré le ciel de rassembler sur lui seul les effets de sa colère. Le fléau se calma, mais le saint archevêque, devenu plus cher à son troupeau, ne devait plus être conservé long-temps à son affection. Pressentant sa fin prochaine, il désira se

(1) L'un des clous qui servirent au crucifiement de Notre-Seigneur : il l'avait fait enchâsser dans une grande et pesante croix. C'est le *Santo Chiodo* si vénéré par les Milanais.

retirer quelques jours dans les solitudes du mont Varalli, sur les confins de la Suisse. Les mystères de la passion y sont représentés dans différentes chapelles où les fidèles vont en pèlerinage méditer sur les souffrances du Sauveur. Son ame s'y retrempa dans les délices de la prière avant de prendre son vol vers le ciel. Saisi peu de jours après d'une fièvre ardente, il se fit transporter à Milan, où il termina sa laborieuse carrière dans la nuit du 3 au 4 novembre 1584. Sa fin fut semblable à sa vie. Dévoré du désir de contempler la gloire du Dieu qu'il avait tant aimé sur la terre, il exhala son dernier soupir en prononçant ces paroles : *Ecce venio* (voici, ô mon Dieu, que je viens à vous)! Des miracles multipliés ne tardèrent pas à convertir le deuil qu'avait causé la perte du saint prélat en un culte religieux qu'il fut impossible de suspendre jusqu'à ce que le saint-siége en eût vérifié les titres et qu'il l'eût autorisé. Cette voix du peuple fidèle, qui est regardée comme la voix de Dieu lorsqu'elle n'est dirigée par aucune passion particulière, obligea Paul V, en 1660, à le rendre général et solennel par une canonisation régulière.

Le ciel suscita Charles Borromée pour faire revivre l'esprit ecclésiastique parmi le clergé, et pour faire refleurir les mœurs dans la Lombardie. On peut dire qu'il y est encore présent par les fruits qu'y laissa son zèle, et que le dix-huitième siècle lui doit Belzunce. Soigneux de placer la compensation à côté des châtimens les plus justes, Dieu fit paraître à la même époque les Ignace de Loyola, les Xavier, les Thérèse, les Jean-de-la-Croix, les François de Sales (1), pour que son église regagnât par les travaux immenses de ces grands saints ce qu'elle perdait par les progrès du protestantisme.

J'ai vu dans une chapelle souterraine de la cathédrale de Milan (1), et qui est celle des Borromées, le sarcophage en cristal de roche où les restes mortels du grand archevêque attendent le réveil du dernier des jours. Le prélat est revêtu de ses habits pontificaux ; des pierreries les décorent; sa tête mîtrée repose sur un coussin d'or, et tous les arts ont déployé dans ce lieu une funèbre magnificence. La devise *humilitas*, qui appartient aux Borromées, est gravée sur le cercueil : ce mot est l'histoire de tous les saints; on le dirait placé là pour justifier toutes ces somptuosités de la tombe; il semble destiné à éterniser ces paroles par lesquelles un écrivain termine la vie de saint Charles : « C'est ainsi qu'est honoré sur la terre celui qui méprisa le monde pour Jésus-Christ. »

Milan, qui posséda saint Ambroise et saint Charles Borromée, avait été naguère l'heureux théâtre de la conversion de saint Augustin. On m'a montré les fonts baptismaux où l'on croit qu'il reçut le baptême, la basilique où le chant des chrétiens excitait ses larmes alors que la grâce commençait à toucher son cœur; le jardin de saint Ambroise où l'on a bâti une chapelle, à l'endroit où la voix miraculeuse invita le fils de Monique à ouvrir le livre qui dissipa son aveuglement; enfin le *Pronaos* (2) où l'illustre Théodose accomplit sa pénitence, et les portes dont saint Ambroise lui interdit de franchir le seuil. La basilique de Saint-Victor dispute cette illustration à celle de *Sant' Ambrogio*. Il

(1) Vers cette même époque (en 1653) Catherine de Bar, religieuse bénédictine, institua les monastères de l'Adoration perpétuelle ou des filles du Saint-Sacrement.

(1) Cette cathédrale, ainsi que la plupart d'entre celles de l'Italie, est appelée *il Duomo*, le dôme.

(2) On nomme ainsi ces vastes parvis des temples grecs dont ils décoraient la façade et qui étaient abrités par des portiques. C'est là qu'aux premiers jours de l'Église étaient exilés les pénitens.

s'est tenu plusieurs conciles dans la première, et c'était là que les empereurs recevaient la couronne de fer, insigne de la royauté d'Occident. On me fit remarquer dans l'ancien chapitre le sépulcre et l'épitaphe de Bernard, roi d'Italie et fils de Pépin, à qui son oncle Louis-le-Débonnaire fit crever les yeux. Les couvens n'étaient pas seulement, à cette époque, les asiles de la piété et les sanctuaires de la science; ces refuges s'ouvraient encore aux ames malades que le monde avait lassées et qu'il ne pouvait guérir. Des princes violemment dépouillés de leurs grandeurs y étaient précipités par d'autres princes; et souvent ces proscrits illustres qui apportaient du milieu de la contagion les fièvres de l'ame, les vengeances, les fureurs et l'ambition, sentirent leurs passions se calmer en respirant la paix de ces solitudes.

On voulait me conduire à l'*Ambrogiana*, à l'Observatoire, au *Corso* : je n'avais plus de regards pour aucune de ces merveilles. Les grands souvenirs que j'avais puisés au *Duomo* possédaient et maîtrisaient ma pensée. Je songeais à saint Ambroise, à son noble successeur. De tels souvenirs saisissent l'ame et suffisent pour la remplir. Les traces qu'ont laissées de tels hommes sont les seules ineffaçables, eux seuls sont les vrais héros. Ma dernière pensée ce jour-là et la première qui m'occupa le lendemain fut le *Duomo*, et je rendais grâce à la religion, source de toute grandeur, de tout héroïsme et de toute poésie.

Mlle Félicie d'Ayzac,
Dame de la Maison royale de St-Denis.

Littérature Française.

REVUE LITTÉRAIRE.

***Voyage pittoresque en Asie et en Afrique, Résumé général des voyages anciens et modernes*; par M. Eyriès. Chez M. Tenré, rue du Paon, n° 1.**

Comme étude géographique, le plan de cet ouvrage est aussi vaste que beau. Le *Voyage autour du monde* de M. Dumont d'Urville, ces *Voyages* si instructifs et amusans, que vous n'avez pas probablement oubliés, donnent une idée de l'ensemble du globe. Viennent à présent les descriptions pittoresques de chaque partie des *mondes connus*. Remarquez cette réticence; on n'a plus la prétention de donner pour limites à l'univers les bornes de la science humaine : tant de savans ont reçu des démentis depuis Hercule et ses Colonnes !

Déjà nous avons parcouru les deux Amériques avec M. Alcide d'Orbigny; maintenant visitons l'Asie et l'Afrique sous la conduite du savant M. Eyriès. S'il vous en souvient, au commencement de l'hiver dernier, en vous annonçant cette nouvelle publication, je vous ai rendu compte des premières livraisons qui contiennent des détails fort curieux sur la Sibérie, cette immense province de l'empire russe. Depuis nous avons visité la Manche de Tartarie et le Japon où les étrangers sont vus avec tant de défiance, qu'aucune nation de l'Europe n'a pu encore y établir des relations suivies. Les meilleurs renseignemens que l'on possède sur ce pays ont été donnés par un navigateur russe qui fut fait prisonnier des Japonais. Enfermé d'abord avec ses compagnons d'infortune dans des cages, de

bois, Galownin arriva graduellement à jouir d'assez de liberté pour s'enquérir des mœurs, des lois, des coutumes de ses maîtres. Le navigateur russe reconnaît ce bon procédé par un panégyrique dans lequel il réfute diverses préventions défavorables accréditées par les Espagnols et les Portugais; il accorde bien que les Japonais ne sont pas positivement braves, et sont de plus très-avares; mais si de ces deux vices, l'avarice et la poltronnerie, ressortent bien des défauts, ils engendrent aussi des qualités que Galownin s'empresse de proclamer. Le gouvernement du Japon est pacifique, il ne trouble point ses voisins par des folles ambitions. Les particuliers, ennemis des querelles et des rixes, sont entre eux d'une politesse et d'une circonspection extrême: il paraît qu'il ne peuvent se guérir de la peur de rencontrer un jour un brave peu patient; car, de l'humeur dont ils sont, ils pourraient se permettre vis-à-vis les uns des autres bien des grossièretés qui demeureraient impunies. Voilà les compensations de l'extrême prudence que Galownin accorde aux Japonais; celles de l'avarice se trouvent dans le naturel industrieux du peuple et son aptitude au commerce.

Les sciences et les arts sont ignorés au Japon; mais en revanche l'enseignement élémentaire y est poussé plus loin que chez aucune nation de l'Europe, sans excepter la France et l'Angleterre. Tous chez les gens du peuple savent lire, écrire, et connaissent les lois de leur pays. Il est vrai qu'ils ont l'avantage que ces dernières, peu nombreuses, ne changent jamais; ce qui permet de les écrire sur des tableaux attachés au coin des places publiques.

Du Japon nous abordons l'empire de la Chine par la Corée, le pays des Mandchoux et la Mongolie. C'est à peu près le trajet entrepris par le polonais Beniowski, lorsque, s'échappant du Kamtchatka où il était exilé, il revint en Europe en traversant le Céleste-Empire. Ce voyage fait à pied, sans argent, sans guide sans protection, est l'une des merveilles du courage humain : il a valu chez nous à Beniowski les honneurs de l'opéra-comique.

Les Chinois ne sont guère plus communicatifs que les Japonais: en vain la religion et le commerce travaillent depuis des siècles à pénétrer dans l'empire avec cette persévérance qui leur est propre, les progrès ne sont point sensibles, et le jugement plus éclairé des nations européennes a fait justice des fables débitées sur cette portion de l'Asie, bien plus que les yeux des voyageurs ne les ont rectifiées.

Le voyage de M. Eyriès n'est point animé comme celui du capitaine d'Urville; il ne fourmille pas d'anecdotes comme celui de M. d'Orbigny; le docte compilateur n'a point entendu s'affubler d'une individualité romanesque. Son travail, disons-le, sent le coin du feu du savant; mais il est construit avec des matériaux solides, tous les faits sont puisés à des sources sérieuses: il n'y a pas à craindre chez lui que la vérité ait été jamais sacrifiée au plaisir de dramatiser une historiette.

Quant à l'exécution typographique, elle mérite beaucoup d'éloges; les gravures, aussi curieuses et en aussi grand nombre que dans les précédentes publications, sont encore plus soignées et parfaitement venues au tirage.

—

Abrégé de l'Histoire Romaine, à l'usage de la jeunesse, par Mme B. D. L. F. 1 beau vol. in-8°.

Les Romains reconnaissaient deux buts à l'étude de l'histoire : faire chérir les vertus par les exemples de celles des ancêtres. Tel est le livre de Plutarque. Enseigner les arts de la guerre et du gouvernement en démontrant les ressources de la stratégie et les ressorts cachés de la politique : c'est ainsi qu'ont écrit Jules-César et Salluste. Un historien, Tite-Live, entreprit de confondre dans un même ouvrage les diverses

leçons que peut donner l'histoire; c'est lui que les écrivains modernes ont copié avec plus ou moins de bonheur. Il en fut ainsi depuis la renaissance des lettres jusqu'à la fin du siècle dernier; puis de nos jours on a été saisi d'un désir impérieux de simplifier et d'accélérer l'enseignement; les abrégés se sont multipliés et renouvelés plus rapidement encore que les générations d'écoliers; on a appris vite, mais on a appris moins; on a su parfaitement tous les faits, on n'a pas hésité sur une date; mais les grandes leçons morales, les nobles émotions qu'éveillaient nos vieux et prolixes écrivains, que sont-elles devenues?

Il appartenait à une femme, et à une femme modeste qui m'interdit de proclamer son nom, d'unir la rapidité à la perfection de l'enseignement. L'histoire de la république romaine, par Mme F. D. L. B. est le meilleur ouvrage de ce genre que j'aie encore lu; la concision n'ôte rien à la clarté du style ni au développement dramatique des faits. Mme B. D. L. F. n'a pas cru que, pour dire beaucoup de choses en peu de pages, elle devait s'abstenir de penser et de sentir ainsi les plus nobles sentimens: l'enthousiasme pour la gloire, le dévouement à la patrie qui, à défaut des vertus chrétiennes, firent des peuples de l'antiquité nos maîtres en héroïsme, ne sont point étouffés; loin de là, ils prennent une nouvelle vie sous une plume si digne de les exprimer.

Une seule fois, dans le cours de ma lecture, j'ai réfuté Mme B. D. L. F., au lieu de l'applaudir; elle dit à propos du dévouement de Curtius: « L'histoire romaine est pleine de ces faits qu'il ne faut pas croire. » Ne pas croire lorsqu'il est question d'une action sublime! Ne pas croire lorsque la crédulité doit faire éprouver un mouvement d'enthousiasme! quelle vérité peut valoir cette sainte duperie? Croire, c'est être bon; croire, c'est être heureux. Gardons-nous bien, en cherchant à éclairer la jeunesse, de dessécher le cœur au profit de la raison!... ou plutôt du raisonnement.

—

Fables et Méditations, par M. Ulric Guttinger, chez Joubert, rue des Grès, 14.

M. Guttinger débute dans une dédicace au duc de Montpensier par se justifier de s'être fait *fabuliste après le bonhomme.* Et pourquoi pas, quand on lui ressemble par plus d'un trait! Je trouve, moi, qu'on peut écrire après La Fontaine des vers tels que ceux-ci:

LE LIONCEAU.

Pour un prince africain, un jeune lionceau
Fut arraché de son berceau;
Puis à force de soins et de jeûne et d'adresse,
On l'instruisit; enfin, on en fit un agneau...
On le croyait du moins!... Le prince et la princesse
Lui faisaient partager leur table et leur ennui.
On l'honora bientôt du nom d'ami.
Un prince, il faut qu'on le confesse,
En a beaucoup de cette espèce.

Le reste de la fable n'est point inférieur à ce début, le prince donne sa main à baiser à son farouche courtisan.

Par cette langue épaisse et de meurtre altérée,
La peau se trouva déchirée,
Le sang parut!... Vous eussiez vu les yeux
Du jeune monstre atrocement joyeux!
Une agitation horrible,
A coups pressés faisait battre son flanc,
Et son regard, plein d'un instinct terrible,
Semblait dire: Oh!. voilà du sang!

Certes ces vers sont beaux et conduisent bien à la morale de la fable, qui est que même un prince ne doit pas se fier

Sur l'amitié des gens de féroce nature.

Je pourrais multiplier les citations; car toutes les fables de M. Guttinger sont bonnes, leur allure est franche, et les vers bien frappés disent ce qu'ils veulent dire

sans s'aplatir ni se torturer, ce qui n'est pas un petit mérite. Cependant, comme on fait un choix même dans les meilleures choses, je vous dirai que j'ai particulièrement distingué avec *le Lionceau* déjà cité : *l'Enfant et les Cailloux*, *et Philomèle*, *le Corbeau et le Vautour*. Les gens oisifs qui demandent le *pourquoi* de tout ce qu'ils ne font pas disent : pourquoi des apologues dans un temps où la vérité poursuit tout le monde ? L'apologue était une hardiesse ingénieuse dans la bouche de l'esclave reprenant son maître ; aujourd'hui qu'est l'apologue ? Ce qu'il était déjà au temps de La Fontaine, un jeu d'esprit ! Si l'on dit : pourquoi des apologues ? il faut demander aussi : pourquoi des chansons ? pourquoi des sonnets ? enfin pourquoi des vers ? car on ne comprend pas toujours le charme de cette lutte entre la pensée et le langage, où chacun tour à tour cherche à soumettre l'autre à ses formes et à ses exigences ; l'attrait de ce travail est si puissant, que maudissant la peine on se promet souvent d'y renoncer, et que l'on y revient toujours. Mais il ne suffit pas, pour être poète, de savoir construire un vers minutieusement et patiemment, il faut encore que la poésie soit comme la musique un second langage au service de l'ame : il est des sensations que l'on n'exprime point par des paroles ; un simple fredon sorti des lèvres d'une jeune fille en dit plus sur sa joie qu'un long discours. Eh bien, de même la poésie est une harmonie nécessaire à la peinture de mystérieuses impressions.

De ce mélange d'industrie terrestre et d'inspirations divines, naissent des pièces de vers semblables aux méditations que M. Guttinger a placées à la suite de ses fables ; je ne cite aucune de ces pièces remarquables, parce que je ne doute pas que vous ne les trouviez un jour textuellement rapportées dans votre journal.

Mme Alida de Savignac.

Littérature Étrangère.

—

Guillaume Collins, poète anglais, naquit en 1720. Il était fils d'un chapelier de Chichester, et annonça de bonne heure une indolence de caractère presque égale à la vivacité de son esprit et à ses heureuses dispositions pour l'étude. Il fut élevé à l'université d'Oxford, où il publia en 1742 ses *Eglogues persanes*. Sans protecteur, sans nom, sans fortune, il vint à Londres plein de projets d'ouvrages, dont il n'exécuta aucun. Il fit le prospectus d'une *Histoire de la renaissance des lettres*, le plan de plusieurs tragédies, et ne put achever que quelques *Odes descriptives et allégoriques*. Sa poésie n'était pas de nature à obtenir un succès populaire ; le libraire ne retira pas ses frais d'impression ; fier et délicat, Collins lui rendit l'argent qu'il en avait reçu, et livra aux flammes tous les exemplaires qui n'avaient point été vendus. Ses odes, *les Passions*, sont cependant avec l'ode de Dryden sur *la Fête de sainte Cécile* et quelques odes de Gray, ce que la littérature anglaise a produit de mieux dans le genre lyrique. L'indolence naturelle de Collins et le découragement produit par ses efforts inutiles le plongèrent dans un état voisin de la misère ; poursuivi par ses créanciers, il s'était sauvé de Londres pour échapper à la prison, lorsque la mort d'un oncle vint le mettre en possession d'une fortune qui lui permit de s'abandonner à son indolence ; mais sa santé était affaiblie, il devint mélancolique et ne reprenait de force et de vivacité qu'en se livrant à des boissons enivrantes ; il essaya de voyager ; à son retour, on fut obligé de le mettre dans une maison d'aliénés, il en sortit guéri quelque temps après, et Johnson l'ayant trouvé lisant le *Nouveau-Testament* : « Je n'ai qu'un livre

dit Collins; mais c'est le meilleur de tous. » Il mourut à l'âge de trente-six ans, près de sa sœur aux soins de laquelle on l'avait confié.

FRAGMENT ANGLAIS.

HASSAN, OR THE CAMEL DRIVER,

AN ORIENTAL EGLOGUE.

Scene, the desert. — Time, mid-day.

In silent horror o'er the boundless waste
The driver Hassan with his camels past.
One cruse of water on his back he bore,
And his light scrip contain'd a scanty store;
A fan of painted feathers in his hand,
To guard his shaded face from scorching sand.
The sultry sun had gain'd the middle sky,
And not a tree, and not an herb was nigh;
The beasts with pain, their dusty way pursue,
Shrill roar'd the winds, and dreary was the view!
With desp'rate sorrow wild, th' affrighted man
Thrice sigh'd, thrice struck his breast, and thus began:
« Sad was the hour, and luckless was the day,
» When first from Schiraz' walls I bent my way! »

Ah! little thought I of the blasting wind,
The thirst or pinching hunger that I find!
Bethink thee, Hassan, where shall thirst asswage,
When fails this cruse, his unrelenting rage,
Soon shall this scrip its precious load resign;
Then what but tears and hunger shall be thine?

Ye mute companions of my toils, that bear
In all my griefs a more than equal share!
Here, where no springs in murmurs break away,
Or moss-crown'd fountains mitigate the day.
In vain ye hope the green delights to know,
Which plains more blest, or verdant vales bestow:
Here rocks alone, and tasteless sands are found,
And faint and sickly winds for ever howl around:
« Sad was the hour, and luckless was the day,
» When first from Schiraz' walls I bent my way! »

Curst be the gold and silver which persuade
Weak men to follow far, fatiguing trade!
The lily-peace outshines the silver store,
And life is dearer than the golden ore:
Yet money tempts us o'er the desart brown,
To ev'ry distant mart and wealthy town.
Fool oft we tempt the land, and oft the sea;
And are we only yet repaid by thee?

HASSAN OU LE CHAMELIER,

ÉGLOGUE ORIENTALE.

La scène : le désert. — L'heure : midi.

Dans une silencieuse horreur, sur le désert sans bornes, le conducteur Hassan avec ses chameaux passait portant une cruche d'eau sur ses épaules. Son léger bissac ne contenait que peu de provisions. Il tenait dans sa main un éventail de plumes peintes qui lui servait à abriter sa figure des ardeurs du sable. Un soleil étouffant avait atteint le milieu du ciel, et l'on ne voyait ni un arbre, ni un brin d'herbe. Les bêtes suivaient péniblement leur poudreux chemin. Les vents sifflaient avec violence, et l'horizon était affreux. Avec un désespoir sombre et sauvage, cet homme soupira trois fois, trois fois se frappa la poitrine et parla ainsi :

« Triste fut l'heure, malheureux fut le jour où pour » la première fois je m'éloignai des murs de Schiraz! »

Oh! comme je songeais peu au vent brûlant, à la soif, à la faim poignante que j'endure! Penses-tu, Hassan, où tu pourras apaiser ta soif quand cette cruche sera vide, et apaiser ta faim inexorable quand ce bissac t'aura cédé sa précieuse charge? Que te restera-t-il alors, que ta faim et tes larmes! Et vous, muets compagnons de mes fatigues, qui de mes maux supportez une part plus qu'égale; ici, où aucune source ne jaillit en murmurant, où aucune fontaine couronnée de mousse ne tempère le jour, en vain vous espérez trouver l'herbe que donnent les plaines bénies et les verdoyantes vallées... ici on ne rencontre que des rochers, que des sables arides; et les vents énervans et funestes hurlent sans cesse autour de vous.

« Triste fut l'heure, malheureux fut le jour où pour » la première fois je m'éloignai des murs de Schiraz! »

Maudits soient l'or et l'argent qui persuadent aux faibles humains de poursuivre au loin le fatigant trafic : la paix des champs vaut mieux que l'argent en abondance, et la vie est plus précieuse qu'une mine d'or. Cependant ce trafic nous attire sur le désert brûlé, dans chaque marché lointain, dans chaque ville opulente. Insensés! nous tentons et la mer et la terre, et sommes-nous seulement récompensés! Oh! pourquoi

Ah! why was ruin so attractive made,
Or why fond man so easily betray'd?
Why heed we not, whilst mad we haste along,
The gentle voice of peace or pleasure's song?
Or wherefore think the flow'ry mountain's side
The fountain's murmurs, and the valley's pride,
Why think we these less pleasing to behold,
Than dreary desarts, if they lead to gold?
« Sad was the hour, and luckless was the day
» When first from Schiraz' walls I bent my way! »

O cease, my fears! — all frantic as I go,
When thought creates unnumber'd scenes of woe,
What if the lion in his rage I meet!
Oft in the dust I view his printed feet:
And fearful! oft, when day's declining light
Yields her pale empire to the mourner night,
By hunger rous'd, he scours the groaning plain,
Gaunt wolves and sullen tigers in his train;
Before them death with shrieks directs their way,
Fills the wild yell, and leads them to their prey.
« Sad was the hour, and luckless was the day,
» When first from Schiraz' walls I bent my way! »

At that dead hour the silent asp shall creep,
If ought of rest I find, upon my sleep:
Or some swoln serpent twist his scales around,
And wake to anguish with a burning wound.
Thrice happy they, the wise contented poor,
From lust of wealth, and dread of death secure!
They tempt no desarts, and no griefs they find;
Peace rules the day where reason rules the mind.
He said and call'd on heav'n to bless the day,
And back to Schiraz' walls he bent his way.

COLLINS.

le danger possède-t-il tant d'attraction? Oh! pourquoi l'homme entreprenant est-il si souvent déçu? Pourquoi n'écoutons-nous pas, quand nous courons au loin, la douce voix du repos ou le chant du plaisir? Pourquoi les montagnes couvertes de fleurs, le murmure des fontaines, le charme des vallées, nous semblent-ils moins agréables à contempler que l'horrible désert, s'il nous conduit à la fortune?

« Triste fut l'heure, malheureux fut le jour où pour » la première fois je m'éloignai des murs de Schiraz! »

O mes craintes, cessez! tout fou que je devienne quand mon imagination crée d'innombrables scènes de malheur, que sera-ce si je rencontre le lion dans sa furie? déjà sur la poussière j'ai vu l'empreinte de ses pas. O horreur! quand la lumière du jour déclinant cède son pâle empire à la nuit sombre, éveillé par la faim, le lion parcourt la plaine retentissante suivi des loups affamés et des tigres féroces. Devant eux la mort par ses cris dirige leur chemin, remplit le désert de hurlemens et les guide sur leur proie.

» Triste fut l'heure, malheureux fut le jour où pour » la première fois je m'éloignai des murs de Schiraz! »

A cette heure de mort l'aspic silencieux rampera sur ma couche où je croirai trouver le repos, ou bien quelque serpent béant m'entourera de ses écailles, et je m'éveillerai pour languir d'une plaie brûlante. Trois fois heureux ceux qui, sages, contens et pauvres, ne convoitent pas la richesse, et sont en sûreté contre la mort; ceux-là n'affrontent pas le désert, n'y rencontrent aucune souffrance: la paix règle le jour quand la raison règle l'ame. Hassan, ayant cessé de parler, appela les bénédictions du ciel sur cette journée et reprit le chemin des murs de Schiraz.

Mlle F. R.



Éducation.

Berthe la Filandière.

Au neuvième siècle, à l'époque la plus désastreuse de l'ère chrétienne, lorsque l'Europe, affaiblie par les guerres intestines des descendans de Charlemagne, se voyait encore la proie des barbares; lorsque les Normands abordant les côtes océaniques, les Bulgares franchissant les monts Krapacks, apportaient le fer et la flamme à l'est et à l'ouest, en même temps que les Sarrasins ravageaient le midi, un seul pays était paisible et florissant, et ce pays était gouverné par une femme, la veuve de Sigefroi; aussi, faut-il le dire, la reine Berthe, que plus tard ses sujets surnommèrent *la Filandière,* avait à cœur de remplir noblement une noble tâche; et bien gouverner la Bourgogne transjurane avait pour elle une autre importance que le désir d'acquérir une bonne renommée parmi les hommes. Voici ce que l'on rapporte de cette reine et de son époux.

Dernier rejeton d'une noble race, Berthe avait été élevée dans la retraite par sa mère Iseult, veuve de Bernard, duc de Besontio (aujourd'hui Besançon), le duc ayant pris parti pour Louis-le-Germanique, dans les querelles de ce prince avec ses frères Charles, empereur d'Occident, et Lothaire, roi d'Italie, avait été tué sur les murs en ruine de Bisontio. Le seul fief de Château-Salins restait à Iseult; elle s'y retira emportant dans ses bras sa fille encore au maillot : là devaient finir les malheurs d'Iseult, car pas un guerrier n'eût consenti à aider Lothaire, si ce prince avait entrepris de chasser la veuve et l'orpheline de ce dernier asile.

Sitôt que Berthe put se tenir assise sur son fauteuil seigneurial sans être attachée au dossier par ses lisières, ni retenue devant par une planchette chevillée après le siége, la duchesse lui mit au côté une petite quenouille, en lui disant : « Ma fille, retiens ces paroles; deux choses avec l'oisiveté mènent à la perdition, petite foi et grande vanité. Trois choses aussi conduisent au paradis, amour de Dieu, charité, humilité. Te voilà instruite de ce que tu dois rechercher et de ce que tu dois fuir; du reste ne prends aucun souci, mon enfant, le bon Dieu est au ciel d'où ses regards paternels ne te perdent pas de vue un seul instant. »

Berthe était encore un si petit enfant, que cette belle et salutaire instruction aurait été perdue, si elle eût été donnée une fois pour toutes; mais Iseult avait soin de la répéter chaque jour, et ne perdait aucune occasion d'amener sa fille à y conformer sa conduite et ses sentimens. Bien que la bonne duchesse n'eût pas le suffrage du monde en vue dans les soins qu'elle donnait à sa fille, sa réputation de sagesse avait percé, et Berthe n'avait pas accompli sa quinzième année, que déjà les bardes choisissaient ses vertus pour sujet de leurs chants.

Cinq ans avant la mort du duc Bernard, Lothaire avait déjà rendu orphelin Sigefroi, qui lors de cette catastrophe était en bas âge; mais il avait laissé à cet enfant son royaume trop vaillamment défendu par les ducs, comtes et chevaliers bourguignons, qui ne voulaient pas devenir sujets de ce félon prince. Trois de ces braves seigneurs eurent le gouvernement du royaume pendant la minorité de Sigefroi; un quatrième devint son instituteur. Aussitôt que l'enfant roi put se tenir ferme sur ses jambes et marcher sans tendre les bras vers les bras secourables de la mie dont le sein l'avait nourri, le duc Reynold, cet instituteur lui mit en main une bonne épée, en lui disant : — « Monseigneur, quand vous saurez bien vous servir de ceci, je n'aurai plus

rien d'important à vous apprendre ; cependant écoutez encore ce peu de mots : Si le glaive convenablement manié fournit au premier besoin des rois, la puissance, de gracieuses façons de faire et de dire gagnent le cœur des femmes, et les riches présens font chanter le barde ; ainsi donc, de cette trinité : Bravoure, courtoisie, munificence, naissent le contentement et la gloire des princes. »

Sigefroi profita bel et bien de son éducation ; dès l'âge de seize ans, il commença à guerroyer avec assez de succès pour augmenter son trésor aux dépens de ses ennemis et arrondir son héritage de belles et bonnes terres. Louis, qui avait succédé à Lothaire sur le trône d'Italie, l'estimait comme un vaillant champion à opposer aux Sarrasins; peut-être, sans la haute barrière des Alpes qui séparait leurs états, l'eût-il redouté comme un voisin dangereux. Fidèle aux préceptes du duc Reynold, Sigefroi savait plaire aux belles ; les bardes admis à sa cour promettaient de le rendre immortel comme Achille fils de Thétis, ou comme le bel Énéas, le troyen, dont les aventures, un peu défigurées par des transmissions barbares, occupaient encore cependant les érudits de ces temps où les voiles de l'ignorance s'épaisissaient de plus en plus ; malgré tous ses succès, Sigefroi était mal satisfait de son sort, le néant des joies de ce monde se faisait sentir à lui ; il ne se souciait plus ni de louanges, ni de gracieux sourires, et s'il n'eût pas encore un peu aimé l'émotion du danger que procure la chasse, il eût pendu son épée au croc, et laissé en repos dans leurs retraites les bêtes des forêts.

Un soir d'automne, le roi Sigefroi cheminait nonchalant et désœuvré ; son coursier, qui sentait la bride flotter sur son cou, avait quitté son allure guerrière, et s'abaissait même jusqu'à arracher çà et là quelques plantes dans les buissons ; un page portait le casque romain du prince, un autre, le bouclier triangulaire imité des Sarrasins ; un troisième, et celui-là marchait le plus près de son maître, ployant sous le poids de sa lourde épée nommée Flamberge et de la terrible hache d'armes des Francs ; car Sigefroi prétendait descendre de Childebert, le troisième des fils de Clovis.

Ainsi désarmé, le jeune roi de la Bourgogne transjurane livrait son front à la brise du soir ; il semblait prendre un mélancolique plaisir à la sentir jouer dans ses cheveux. Quittant la *Dola Sequanorum* des Romains (aujourd'hui la ville de Dôle), pour s'approcher du Jura et repasser dans son royaume, Sigefroi se demandait s'il irait encore une fois secourir le fils de l'odieux Lothaire, cet antique ennemi de sa race ; cependant, disait-il, Louis est, à tout prendre, un vaillant chevalier, dont la captivité chez les Lombards est un affront pour tous ceux qui portent dans leurs veines du sang de Clovis et de Charlemagne ; j'aimerais mieux pourtant, continuait Sigefroi, visiter des pays nouveaux en allant aider le duc de France à repousser les Normands ; non, le plus sage serait d'affranchir Montpellier du joug des Sarrasins, car le vieux duc de Septimanie ne peut suffire seul à la défense de ses états.

A chacun de ces projets, des scènes de guerre, de carnage se retraçaient à la pensée du jeune prince ; il relevait un instant la bride de son cheval, secouait sa belle chevelure d'un air plus martial : on eût dit qu'il allait répondre par son cri de guerre aux provocations d'un ennemi invisible.... Mais aux illusions du danger succédaient les illusions du triomphe, et le prince connaissant le néant de toutes choses continuait, en bâillant, sa course vers ses états.

Tout-à-coup, le sentier qu'il suivait se trouve resserré entre deux côteaux chargés de vignobles ; sur ces côteaux, les gens de Salins, de Poligny, étaient réunis avec les manans des campagnes, pour récolter ce bon petit vin d'Arbois, dont la renommée s'étendait depuis les grandes Alpes jusqu'à la cité lyonnaise, où il s'en faisait une grande

consommation. Cette scène de vendange était animée sans être tumultueuse : il est vrai que plusieurs hauts personnages y présidaient ; le sujet qui motivait leur présence, aussi bien que leur dignité, était de nature à mettre un frein à la grosse gaieté des vilains. C'étaient d'une part le grafion chargé de prélever les revenus au nom de l'empereur Charles-le-Chauve ; de l'autre, l'avoyer de l'archevêque de Besançon, recueillant les dîmes pour l'église ; après eux venaient les moines des différens couvens portant des reliques, et quêtant pour leurs saints. — « Donnez à saint Jean, qui préserve la vigne du coulage... Donnez à saint Laurent, qui dore le raisin.... Donnez à sainte Rosalie, qui prépare de bonnes vendanges... » Donnez! donnez! on n'entendait retentir que ce mot.

Les yeux du roi ne s'arrêtèrent point sur cette multitude ; ils s'étaient portés vers un groupe de femmes qui entouraient une jeune fille d'une ravissante beauté ; sa taille souple et mince était serrée dans une longue robe écarlate qui l'enveloppait depuis le col jusqu'aux talons : elle était fille, car elle ne portait ni voile, ni guimpe, ainsi que l'usage l'imposait aux femmes ; ses beaux cheveux noirs, partagés en plusieurs tresses, descendaient presque aussi bas que sa robe : elle était noble, car un cercle d'or en forme de couronne entourait son front ; et contre son siége de mousse, on voyait la main de justice qu'elle devait prendre, si quelqu'un de ses serfs ou esclaves recourait à son jugement. Au lieu de se livrer aux jeux folâtres que l'on aime à son âge, la jeune fille filait paisiblement le lin roulé autour de sa quenouille, ses compagnes l'imitaient ; mais on voyait qu'elle seule était laborieuse sans effort ni dépit.

« Quelle est cette merveilleuse beauté? demanda Sigefroi au chef d'une troupe d'esclaves bien vêtus ; cet homme répondit : — Notre dame et maîtresse, monseigneur, a nom Berthe, elle est héritière du château de Salins, ces vignes lui appartiennent à partir... — Vrai Dieu! interrompit Sigefroi, c'est la fille du brave duc Bernard !.. et sans vouloir en écouter davantage, il poussa son cheval tout près du groupe de femmes. Pour saluer Berthe, il quitta sa monture, et s'agenouilla en disant : « Ange de grâce, si une couronne royale vous semble bonne pour remplacer le simple bandeau qui orne votre front, sur mon ame, je jure d'en mettre une à vos pieds. »

Une vieille femme dont l'emploi semblait être d'activer les travailleurs répondit aigrement : « Quand ce serait celle de l'empereur Charles, elle ne pèserait pas au front de la duchesse de Besontio! — Silence! ma mie, répondit Berthe ; fortune passée, fleur effeuillée ne doivent point se prévaloir de leur ancien éclat. Quant à vous, sire chevalier, vous saurez qu'une fille ne peut détacher sa couronne, ne fût-elle qu'un simple chapel de roses, sans l'agrément de ses parens, et la sanction de notre mère la sainte Église ; excusez-moi donc de ne pas vous répondre autrement. En prononçant ces paroles, Berthe se leva et suivie de ses femmes elle s'éloigna en remontant la colline.

Sigefroi la considéra aussi long-temps qu'il put distinguer l'écarlate de sa robe, brillant au-dessus des pampres verts. Le son de la cloche annonçant la clôture des vendanges le tira de son extase. Prenant aussitôt son parti, le roi de la Bourgogne transjurane fit en lui-même le serment de ne point rentrer dans son royaume sans y rapporter ce beau joyau. — Une telle reine assise sur mon trône le parerait plus que quatre villes conquises à la pointe de l'épée!

Le grafion, qui était de ses amis, et l'avoyer de l'archevêque lui servirent d'introducteurs auprès de la duchesse Iseult. La qualité de roi est un bon passe-port auprès d'une mère, et quand celui qui s'offre une couronne au front est jeune, beau, courtois et vaillant, la fille l'accepte les yeux baissés, dans l'attitude d'une vierge

craintive ; mais sous la robe, le cœur bat d'une joie orgueilleuse ; la plus humble s'estime un haut prix, se répétant tout bas ce mot : Reine !... je suis reine de par ma beauté ! reine de par son amour... Ainsi était Berthe !.. En une seule journée d'amour et de gloire terrestre, elle oublia seize ans de sages leçons !

Sigefroi eut grande hâte de conduire Berthe dans sa capitale, *Ebrodunum* (aujourd'hui Iverdun). Reconnaissant que sa femme avait été élevée dans une grande simplicité, il se plut à l'éblouir de l'éclat du luxe et des plaisirs. Ainsi que je l'ai déjà dit, le roi de la Bourgogne transjurane était riche, il put donner à sa nouvelle épouse des meubles et des bijoux, débris somptueux de la magnificence romaine, qui servaient depuis cinq siècles de salaire aux vainqueurs, passant de main en main, changeant aussi de nom et d'usage selon les temps et les lieux. A Château-Salins, il n'y avait d'or que sur l'autel du Seigneur et quelque peu sur les châsses des saints ! dans le palais de Sigefroi, Berthe voyait étinceler ce précieux métal jusque sur sa couche ; à Château-Salins, les esclaves, occupés d'utiles travaux donnaient peu de temps au service de leurs maîtres ! dans le palais de Sigefroi, une nombreuse troupe de jeunes garçons et de jeunes filles n'avait d'autre tâche à remplir que d'obéir au premier signe, ou ce qui était mieux encore, de prévenir les moindres fantaisies de la reine ; à Château-Salins, la duchesse Iseult s'entretenait avec ses prud'hommes des orages, des débordemens, des disettes, des maladies qui affligeaient le pays ! plus amusans, les courtisans de Sigefroi ne parlaient que des belles chasses faites par le roi ; à les entendre, les montagnes étaient fournies de daims et de chamois, mais des bêtes féroces et des avalanches ils ne disaient mot : de même, le beau lac qui s'étendait uni comme un miroir immense, au pied du château d'Ebrodunum, leur rappelait des pêches miraculeuses et pas un naufrage. A leur exemple, les bardes ne faisaient entendre que des chants de triomphe ; les devins ne prédisaient que de bonnes fortunes, et Berthe, toute entière à l'ivresse de ses premiers ravissemens, croyait de bonne foi la misère et les chagrins inconnus dans le royaume de Sigefroi. La jeunesse est assez portée à voir le monde à travers le prisme de ses sensations personsonnelles ; et Berthe trouvait la vie si douce auprès de ce roi aimable, magnifique et vaillant, qu'elle ne doutait pas que tous les sujets de son marin éprouvassent la même quiétude d'ame.

Sigefroi devant qui chacun s'inclinait oubliait Dieu pour ne servir que la gloire et rêver de nouveaux plaisirs ; la venue de Berthe avait ranimé ses émotions blasées ; souvent pour ses fêtes le trésor ne suffisait pas ; en pareil cas on ne se faisait faute de prendre l'argent du peuple ; de même, d'astreindre les hommes libres à la corvée quand les esclaves n'étaient pas assez nombreux, et les sourds gémissemens des opprimés mouraient au pied du roc escarpé sur lequel le château était bâti.

Mais les joies mondaines sont de courte durée ! à un hiver, dont les festins et les bals avaient dissimulé la rigueur aux habitans du château, succédá un été orageux ; le lac n'était plus uni que dans les courts instans où il s'arrêtait comme frappé de stupeur ; la rame avait peine alors à fendre ses eaux lourdes et inertes ; puis tout-à-coup une tempête furieuse succédait à ce calme plat, et les barques dont l'aviron fatiguait son onde étaient englouties par les vagues, ou brisées sur les côtes. La foudre grondait dans les montagnes, les ruisseaux grossis par les orages venaient inonder la plaine ; le laboureur craintif ne s'aventurait qu'en tremblant à confier à la terre un peu de grain indispensable à sa subsistance ; on disait même que plusieurs en enfonçant le soc de leur charrue avaient fait jaillir des jets de flamme, et les pauvres gens s'enfuyaient épouvantés conter comment l'en-

fer était si près, si près qu'on y touchait presque. Berthe, que son état de grossesse rendait casanière, cherchait à retenir Sigefroi auprès d'elle; mais l'orgueilleux prince trouvait un indicible plaisir à braver les élémens; et cette folle ardeur qui le poussait au-devant des périls s'était réveillée plus vive que jamais; les craintes de la reine semblaient même lui fournir de nouveaux alimens, et chaque soir le joyeux hallali des chasseurs se mêlait au fracas de la tempête. Berthe croyait haïr ce cri de triomphe; cependant il se trouva qu'il était cher à son cœur, quand il fallut l'attendre inutilement. Le 27 juillet, veille de la fête de sainte Anne, Sigefroi avait quitté Ebrodunum par l'un des plus beaux jours dont ait jour depuis trois mois la Bourgogne transjurane; les rayons du soleil doraient la plaine et se jouaient sur les eaux du lac; on eût pu croire au retour de la belle saison, si des nues formant comme une lourde draperie noire n'eussent flotté au sommet du Jura, et de ces nues s'échappaient de pâles éclairs: ce n'était pas encore l'orage, mais c'en était la menace; en effet, à mesure que le soleil descendit à l'horizon, on vit la draperie noire s'étendre, les éclairs devinrent plus fréquens et plus lumineux, le tonnerre commença à gronder dans le lointain et les eaux du lac moutonnèrent, les bergers chassaient leurs troupeaux devant eux, chacun s'empressait de regagner son gîte, et pas une fanfare n'annonçait encore le retour du roi.

A la nuit close, la tempête éclata dans toute sa violence; les vents accourus des quatre points cardinaux se brisaient avec d'affreux rugissemens contre les fortes tours du château; là on entendait le fracas de leur impuissance, plus bas celui de leur triomphe: c'étaient des arbres déracinés qui roulaient le long des flancs du rocher; des palissades arrachées, des toitures enlevées, et toujours au ciel les roulemens du tonnerre, et sur le sol le ruissellement de la pluie la plus abondante qui de mémoire d'homme ait inondé la Bourgogne transjurane.

Berthe et ses femmes priaient, et tout en priant la reine écoutait, croyant à chaque instant entendre les sons du cor; mais longtemps le murmure des voix de femmes récitant des oraisons et les chants lugubres des prêtres qui promenaient la croix et les bannières sous les voûtes du château, pour le préserver de la foudre, se mêlèrent seuls au tumulte des élémens déchaînés.

La nuit entière se passa ainsi: au point du jour l'ouragan se tut, une forte brise venue de l'est refoula les nuages par-delà les montagnes. Cette suspension d'hostilité permit de distinguer la marche d'une troupe de cavaliers et de fantassins piétinant sur une route fangeuse. « Enfin! » dit la reine, qui la première avait reconnu ce bruit; les prières cessèrent, les prêtres arrêtèrent leur procession, tous écoutèrent attentivement; les cavaliers firent halte à peu de distance, et l'un d'eux prenant sa trompe en tira par trois fois des sons si mélancoliques, qu'ils frappèrent d'épouvante les habitans du château; tous les yeux se tournèrent vers Berthe qui, toujours à genoux, les mains jointes, semblait regarder fixement un objet effrayant...; elle ne voyait rien pourtant, rien que l'aurore empourprant l'horizon...; mais une catastrophe venait de lui être racontée par ce lugubre appel.

La troupe s'était remise en marche, et la védette placée sur la tour du nord la signala comme amie. Le vieux duc Reynold n'avait pas suivi son élève; il sortit pour aller recevoir les arrivans; les femmes se pressèrent contre la reine espérant, en exprimant enfin leurs anxiétés, exciter ses larmes. L'aumônier, qui était en même temps son confesseur, voulut aussi lui adresser quelques mots d'exhortation. « Sigefroi est mort! mon père, dit enfin la malheureuse Berthe éclatant en sanglots, Dieu ne devait pas laisser une si parfaite créature dans cette vallée de misère! — Si malheur est arrivé au seigneur notre roi, espérons plutôt que Dieu aura pitié de sa pauvre ame, reprit l'aumônier. »

En cet instant, le duc recevait de la bouche des plus fidèles serviteurs de Sigefroi la confirmation de ces tristes pressentimens. Le roi, séparé de sa suite, que le mauvais temps intimidait un peu, avait été enveloppé dans le tourbillon de l'orage et frappé de la foudre, n'ayant auprès de lui qu'un jeune page, auquel son dévouement avait donné la force de traîner le corps inanimé de son maître jusqu'à la demeure d'un saint ermite ; là des secours infructueux lui furent prodigués, la mort avait été instantanée, le Très-Haut avait étendu sa rigueur jusque sur l'ame immortelle du prince, le jeune et puissant roi de la Bourgogne transjurane n'était plus *qu'un réprouvé*. Ces mots terribles ne furent point prononcés en présence de Berthe ; mais elle put les lire sur le visage effaré de ses femmes, dans le maintien sévère des prêtres agenouillés avec elle sur les marches du catafalque où l'on avait déposé la dépouille mortelle du beau et vaillant Sigefroi.

Deux jours furent laissés à la douleur de la veuve, le troisième il fallut s'occuper d'affaires d'état ; Berthe était enceinte, la couronne fut donnée à l'enfant qui devait naître, sa mère proclamée régente, et les quatre seigneurs qui avaient gouverné la Bourgogne pendant la minorité de Sigefroi, nommés pour assister Berthe de leur courage et de leurs lumières. La reine croyait qu'il suffirait de promettre la continuation du règne de Sigefroi pour contenter tout le monde ; mais elle trouva que l'administration était autrement jugée par ses conseillers que par elle ; on parla de réformes à faire, d'abus énormes à corriger ; l'évêque d'Ebrodunum dit qu'il fallait mettre un terme au scandale des mauvaises mœurs et à l'impiété que le dernier règne n'avait que trop favorisés ; les nobles se plaignirent de la violation de leurs droits ; les négocians, représentés par le prévôt de la ville, des vexations dont le commerce avait à souffrir. Berthe, en écoutant ces propos, joignit les mains, leva les yeux au ciel : qu'était-ce que toutes ces plaintes ? ingratitude ou justice tardive !

Le jour qui suivit ce conseil fut consacré à l'enterrement du roi ; par une humilité convenue une fois pour toutes, les souverains de la Bourgogne transjurane avaient leurs sépultures dans un couvent de hiéronymites situé en dehors de la ville. Les funérailles des princes sont les premières lignes de l'histoire véridique de leur règne : celles de Sigefroi purent faire apprécier le mérite des instructions du duc Reynold. Bravoure, courtoisie, magnificence, avaient donné au roi une joyeuse vie ; mais elles faisaient tomber plus de malédictions que de larmes sur son cercueil ! Ici c'étaient des soldats mutilés qui, délaissés parce qu'un prince très-magnifique a toujours ses coffres vides, insultaient par un reproche sanglant à ses froides dépouilles ; plus loin, des mères, des maris maudissant celui dont les paroles emmiellées avaient séduit leurs filles et leurs femmes ; puis les pauvres, et le nombre en est grand dans les états d'un prince qui ne se soucie que de la gloire et des plaisirs, les pauvres, disons-nous, qui aiment les changemens de règne, comme les malades aiment une position nouvelle, ne dissimulaient pas leur contentement, et faisaient avec des feux de joie l'oraison funèbre du roi défunt.

Berthe, par l'un de ces raffinemens de cruauté que les personnes profondément affligées se plaisent par fois à exercer sur elles-mêmes, avait voulu suivre le convoi de son époux ; ces manifestations populaires si énergiques, si variées dans leurs formes, si unanimes dans le fond, dessillèrent ses yeux : cette amabilité puissante de Sigefroi était un funeste présent du démon, et maintenant son ame en peine payait chèrement des triomphes éphémères ! Cette pensée rendit à Berthe tout son courage, elle aimait de toutes les forces de son cœur cette pauvre ame livrée aux flammes du purgatoire ; il ne s'agissait plus de pleurer : il n'y

avait point de séparation... Sigefroi souffrait, et Berthe allait le secourir : il n'y a point de veuvage là où l'on peut encore se dévouer.

Dès le soir même, la reine fit appeler dans la chambre du conseil l'évêque d'Ebrodunum, son clergé, les moines de Saint-Jérôme, et même le saint ermite qui avait recueilli le corps de Sigefroi; là, assistée de son aumônier et des desservans de sa chapelle, elle exposa ses craintes, priant qu'on lui indiquât à quel prix elle pourrait arracher l'ame de Sigefroi aux rudes épreuves par lesquelles elle devait expier des péchés de jeunesse. L'évêque demanda le pouvoir dans l'état; les moines les meilleures terres des domaines royaux; l'aumônier fut d'avis que, par prudence et pour ne pas risquer le salut de monseigneur Sigefroi, il serait bon de contenter et l'évêque et les moines; il ne restait plus à entendre que l'ermite : c'était un beau vieillard, dont les austérités n'avaient altéré ni la vigueur du corps, ni celle de l'intelligence; il se leva, dit dévotement son *Crédo*, puis promenant sur l'assemblée un regard ferme, il commença en ces mots : « Qu'est-ce à dire, mes frères? sommes-nous encore au temps des païens, où l'on apaisait les dieux en leur bâtissant des temples somptueux, en leur prodiguant l'or et les présens comme à des courtisanes?.. N'entendez-vous donc plus la voix du Sauveur disant à ses disciples : « Ne vous amassez pas des trésors sur la terre, que les vers et la rouille consument, et que les larrons percent et dérobent; mais amassez-vous dans le ciel des trésors, où ni les vers ni la rouille ne consument rien, et où les larrons ne percent ni ne dérobent. » C'est assez vous remettre sous les yeux qu'on n'est riche que de ses bonnes actions et de sa foi en Jésus-Christ. Quant aux prières, nous les devons non seulement à nos frères, mais encore à nos ennemis, non seulement à nos bienfaiteurs, mais encore à ceux qui nous ont maltraités et dépouillés, et si la charité ne suffit plus pour courber nos fronts sur les marches de l'autel, nous cessons d'être disciples du Christ, et nos demandes resteront sans avocat auprès de Dieu le père. »Puis se tournant vers Berthe et toujours citant les saints évangiles, l'ermite dit en entier le texte de la parabole sublime, où le divin fils de Marie revêt encore une fois toutes les misères humaines pour, apparaissant ensuite dans sa gloire au jour du jugement, dire aux justes qui s'étonnent d'avoir secouru le roi du ciel : « En vérité, quand vous êtes venus à l'aide du plus petit de vos frères, c'est moi que vous avez aidé, et pour cela vous êtes les élus de mon père. »

Ainsi, madame, soyez secourable aux malheureux; et puisse cette conduite selon le cœur de Jésus vous donner dans ce monde la puissance d'intercession que l'on accorde aux saintes dans le ciel. »

Berthe soumise à l'autorité de la parole divine s'agenouilla devant le saint homme en lui demandant sa bénédiction.» Allez en toute confiance, ma fille, qui donne aux pauvres prête à Dieu, et celui-là n'est pas un débiteur infidèle, il ne ressemble pas au monde, chez lequel on sème des fêtes et des jeux pour récolter un jour des pleurs et des grincemens de dents. »

Le sermon du saint ermite rappela à Berthe les leçons de sa mère : la tiédeur, l'oisiveté, la vanité l'avaient écartée du droit chemin; elle s'avoua coupable, devint humble; car en effet un manteau royal est trop étroit pour cacher les souillures du péché. Ainsi Berthe, pure aux yeux du monde, mais coupable d'indifférence et de paresse devant l'agneau sans tache, entreprit, à force de travail et de bonnes œuvres, à conquérir de l'efficacité, aux prières qu'elle faisait pour l'ame de Sigefroi.

La reine visita d'abord les malades et les prisonniers de la cité d'Ébrodunum, son état lui interdisait de longues courses; mais quand elle eut donné le jour à un fils et qu'elle fut bien rétablie, elle vou-

lut qu'il n'y eût pas un coin de son royaume qui ne fût visité par elle. Peu à peu l'or disparut de dessus ses vêtemens et des meubles de son palais. Berthe employa cet or à rebâtir les cabanes en ruines, à réparer les chemins, à mettre en valeur les terres laissées en friche faute de bras et d'argent; la quenouille ne quittait plus son côté, le fuseau tournait sans cesse; même à cheval la reine filait de la laine et du lin pour vêtir les vieillards et les petits enfans; elle réforma encore le plus grand nombre des esclaves et des chevaux qu'avait laissés Sigefroi; les hommes reçurent la liberté avec des terres à cultiver, les coursiers furent envoyés à la charrue.

Empressée de s'instruire de tout ce qui avait rapport à l'agriculture et à l'art de guérir, Berthe portait ensuite sa science dans les campagnes, elle s'enquérait aussi de l'éducation que recevaient les enfans, n'exigeant pas qu'on les initiât aux mystères de la science; elle voulait qu'on leur inspirât l'amour de Dieu et l'habitude du travail: ainsi vivait cette jeune reine.

Suivie d'un seul esclave qui conduisait un mulet chargé de hardes, de médicamens ou de semences, Berthe, tournant toujours son fuseau, allait à cheval d'un lieu à l'autre porter enseignement, secours, consolation; et tout en cheminant elle priait pour l'ame de son bien-aimé Sigefroi. Dieu et les anges virent d'un si bon œil cette conduite exemplaire, qu'ils la favorisèrent. Ils guidaient Berthe de leur souffle divin; si bien que dès qu'une faute, une peine, un désastre causait des larmes sur un point du royaume, les affligés étaient sûrs d'entendre la clochette attachée au col de la cavale de la reine et de voir Berthe-la-Filandière leur apporter du baume pour toutes leurs plaies.

Ainsi gouvernée, la Bourgogne transjurane devint un état florissant; exempte d'ambition, n'ayant d'autre trésor que le bien-être dont jouissaient ses sujets, Berthe n'excitait pas la convoitise des barbares, et vivait en paix avec ses voisins. Les habitans de la Lombardie, de la grande Bourgogne et du royaume d'Arles accouraient en foule sur cette terre bénie, y cherchant un refuge contre la misère et la mort. Dans ce déluge de maux dont le Très-Haut se servait pour châtier nos pères, le royaume de Berthe était ce que fut l'arche pour Noé et ses enfans. Tant de soins divers n'empêchaient pas Berthe de s'occuper activement de l'éducation de son fils. Dès que le petit Sigefroi fut en âge de se tenir sur la croupe d'un cheval, elle l'emmena avec elle dans ses courses, lui montrant comment on servait Dieu en aidant son prochain. Pour le menu des exercices de chevalerie, le duc Reynold en était chargé; mais un jour, le petit prince ayant déjà neuf ans dit à sa mère: « Pourquoi, madame, annoncez-vous à ces bonnes gens que bientôt ce sera moi qui les visiterai? — Parce que, mon fils, vous êtes mon seigneur et roi, et que je tiens le pays en votre nom à cause de votre enfance. — Mais, madame, pendant que je régnerai, ne voulez-vous pas continuer de les aumôner? c'est besogne de femme et de prêtre. — Monsieur mon fils, aumôner ses sujets de bons conseils et de puissans secours, c'est régner; et jamais prince ne doit laisser ce soin à femme ni à prêtre. »

L'enfant regarda sa mère d'un air surpris; et Berthe, comprenant par ce petit dialogue que le duc Reynold ne serait jamais un bon instituteur, le remercia et fit appeler le saint ermite pour enseigner les évangiles au roi.

Ce choix excita bien quelques murmures à la cour; on se demanda si cet homme, qui ne reconnaissait d'autorité que celle de la parole, ne serait pas un hérétique; mais le temps n'était pas venu où l'on devait résoudre cette question affirmativement; d'ailleurs Berthe était adorée et le pays si heureux, que nulle voix n'osait s'élever pour reprocher à l'ermite son avis sur la manière de délivrer l'ame du feu roi.

Berthe passa ainsi le temps de sa jeunesse, celui de son âge mûr; mais quand vint la vieillesse, quand elle put compter les années que selon l'ordre naturel elle avait encore à vivre, elle éprouva un grand souci; ses bonnes actions lui semblèrent petites et rares, ses légers manquemens énormes et fréquens : si peu de bien serait-il compté à Sigefroi? Dans ce doute cruel elle priait avec ferveur, et sa charité redoublait de zèle. La ville de Payerne, que le roi son fils lui avait donnée en apanage, la vénérait comme une sainte, le peuple voulait se prosterner devant elle, baiser la trace de ses pieds; la bonne reine ne le souffrait pas; plus elle vieillissait, plus elle s'affermissait dans les vertus prescrites à son enfance.

Enfin le terme fatal se fit entrevoir : les larmes de tout un peuple qui encombrait les églises, les largesses dont le roi combla les médecins et les prêtres afin qu'ils prodiguassent les remèdes et les prières, ne purent ajouter un seul jour aux jours nombreux que Berthe avait vécu. La reine vit approcher la mort avec de pénibles angoisses; en vain l'évêque de Payerne, qui l'assistait, lui montrait-il la béatitude céleste en perspective. « Oui, mon père, murmurait la mourante; mais mon ame, voyez-vous, c'est encore moi, et lui, lui! ah! Dieu de miséricorde! ayez pitié de Sigefroi!... » Ce furent ses dernières paroles; mais à peine eut-elle cessé de vivre, qu'un rayon de joie pure et divine rasséréna ses traits contractés par l'inquiétude... Berthe était heureuse!

Le lendemain une béguine descendit de l'une des montagnes du Jura, où elle s'était construit une retraite, annonçant au peuple qu'à l'heure même de la mort de la reine, elle avait vu en songe deux ames bienheureuses qui montaient au ciel se tenant par la main.

Mme ALIDA DE SAVIGNAC.

Le Nid d'Oiseaux.

Ce jour-là on s'était éveillé de grand matin dans un joli cottage situé au milieu du comté de Sommerset; les chiens jappaient en agitant joyeusement leurs oreilles, un charmant poney frappait avec impatience des pieds de devant sur les dalles blanches qui pavaient la cour; puis la porte du cottage s'ouvrit, deux enfans, un garçon et une jeune fille, s'élancèrent en riant jusqu'au poney qui les reconnut, et se mit à hennir d'une façon très-significative.

« Voyez-vous comme il m'aime? dit Amy à son frère.

— C'est-à-dire, répondit celui-ci, que votre poney a comme nous le plus grand désir de faire sa promenade du matin.

— Et vous croyez, Georges, dit Amy, que si d'autres enfans voulaient monter Favori, il serait aussi docile?

— Je pourrais presque l'assurer, répondit Georges d'un air vaniteux : c'est moi qui l'ai dressé, et je l'ai rendu souple comme un gant, doux comme un agneau.

— Ah! Georges, dit sa sœur avec un geste qui ressemblait à une moquerie, si le révérend M. Fraser vous entendait!

— Il dirait que rien n'est de si mauvais goût que de s'exprimer toujours par ces vulgaires comparaisons; et pourtant rien ne rend mieux ma pensée, je vous assure, Amy.

— M. Fraser doit être meilleur juge que nous de ce qui est bien et convenable, il y a tant de pureté dans son langage, à lui, tant d'élégance dans le choix de ses expressions!

— Vous répétez là ce que vous avez entendu dire à maman, ma petite sœur.

— Oui; et j'ajouterai encore avec elle, mon frère, que M. Fraser est placé près de nous pour jouer le rôle de ces bons gé-

nies qui dans les fictions dotaient leurs protégés de dons merveilleux, et les faisaient jouir d'une partie de leur puissance. Si nous sommes dociles à ses leçons comme Favori l'a été aux vôtres, Georges, nous aurons acquis une grande partie des qualités si précieuses que vous enviez toujours aux héros des jolies histoires que ma gouvernante nous lit le soir.

— Tenez, Amy, répondit Georges, voici M. Fraser lui-même; s'il vous avait entendue, il dirait comme moi que vous êtes un charmant perroquet. »

La petite fille se mordit les lèvres et s'élança sur son poney, en doutant pour la première fois des avantages de la mémoire: Amy devait apprendre plus tard que, pour se faire pardonner de savoir, il faut avoir l'air d'ignorer.

Georges, après avoir salué M. Fraser, sauta d'un seul bond sur un cheval de pur sang en se disant tout bas que, lancé dans le monde, riche, élégant, il trouverait bien plus d'indulgence qu'au milieu de sa propre famille.

M. Fraser monta à cheval comme ses élèves; tous trois prirent le chemin d'un petit parc, et suivirent pendant quelques minutes, dans un silence complet, une belle percée qui côtoyait le bord de la rivière.

C'étaient pourtant deux enfans aimables et pleins de douceur que Georges et Amy; mais il y avait dans ce moment un peu d'amertume au fond de leur ame, car ils venaient de blesser mutuellement leur jeune amour-propre, cette partie si vulnérable du cœur humain; ce qui prouvait d'une manière incontestable que la fée Prudence n'avait point assisté à leur baptême. Cette charmante fée, à laquelle il faut si souvent avoir recours dans la vie la mieux enchaînée, ne vient plus guère à notre aide que précédée de l'observation que l'habitude a fait naître. Après tout, la colère de Georges n'était jamais de longue durée; sa sœur savait déjà comment la désarmer: elle rapprocha son cheval de celui du boudeur, et lui fit remarquer à voix basse la préoccupation de M. Fraser; puis levant les yeux, elle lui montra de la main des nids d'oiseaux qui se balançaient à la cime des peupliers.

« Ah! que je voudrais être un garçon s'écria-t-elle, et savoir grimper aux arbres aussi bien que vous, Georges! »

Georges, comme tous les jeunes gens de son âge, aimait les exercices violens, et l'apparence d'un danger avait pour lui une séduction irrésistible.

« Ainsi vous désirez ces nids, miss? dit-il, d'une voix où il y avait encore un peu de rancune.

—Je les désire si vivement, répondit-elle, que j'essaierais de les dénicher moi-même si le révérend M. Fraser voulait s'engager à demeurer la tête baissée vers la terre.

— Depuis quand aimez-vous donc les oiseaux, miss? »

Cette voix était celle de M. Fraser, les deux enfans firent un bond de surprise.

Le précepteur répéta sa question.

« Mais, dit Amy, je ne les aime pas du tout, je crois; seulement, je voudrais avoir dans mes mains ces jolies maisons aériennes si délicatement construites.

Ce fut au tour du digne M. Fraser à montrer de la surprise; il jeta sur son élève un long regard d'examen: il semblait qu'il la vît pour la première fois, tant elle lui apparaissait sous un jour nouveau: Amy avait douze ans, elle était petite et mignonne, ses yeux noirs pétillaient de finesse, on remarquait déjà en elle un peu de cette grâce coquette que prennent à quinze ans certaines jeunes filles, toute la mutine légèreté de son caractère futur se décélait dans la vivacité de ses gestes: le front de M. Fraser s'obscurcit; on eût dit qu'une révélation de l'avenir réservé à la petite Amy était venue éclairer son ame, et qu'il songeait à le conjurer. Amy avait bien raison de penser que M. Fraser était le bon génie placé

près d'eux pour préparer leur bonheur. C'est que M. Fraser avait été choisi par leur mère, et le cœur d'une mère n'a-t-il pas de mystérieux instincts lorsqu'il s'agit de ses enfans !

« Prenez-y garde, miss, lui dit-il d'une voix grave, n'accueillez jamais vos désirs sans avoir calculé par avance si leur accomplissement doit être préjudiciable à quelqu'un. J'ai vu de jeunes filles comme vous, mon enfant, aimer les oiseaux avec passion, et oublier, pour se procurer les petits êtres qu'elles accablaient de caresses, combien elles avaient été fatales aux objets mêmes de leur tendresse innocente; celles-là, je les excusais presque, car elles avaient satisfait à une conviction secrète qui leur persuadait que le bonheur de leurs oiseaux favoris dépendait d'elles; enfin elles les aimaient... vous miss, je le crois d'aujourd'hui, vous n'aurez jamais que des caprices : les caprices sont plus dangereux que les passions; car ils renaissent sans cesse, et ne fatiguent pas même le cerveau qui les enfante : la femme capricieuse est presque toujours cruelle avec frivolité : on ne la plaint pas, on la méprise.

Georges, humilié pour sa sœur, de cette réprimande qui avait presque le cachet d'une prédiction, jeta les yeux sur Amy : il la vit rouge et confuse; mais elle regardait encore les peupliers. Fâché de ne pouvoir la satisfaire, il se pencha vers elle et lui dit, d'une voix toute émue : « Ces nids sont placés sur l'autre rive, pour les avoir il faudrait traverser la rivière.

— Elle est presque à sec à cent pas de ces bouleaux, répondit-elle.

— Vous oubliez, monsieur, dit M. Fraser, qu'il faudrait aussi pénétrer dans la propriété d'autrui : le champ voisin est à M. Dickson, le maître de la maison blanche que nous voyons d'ici.

— Regardez, regardez à droite, Georges, s'écria vivement Amy, le bel oiseau noir et blanc qui sort du plus gros de ces nids ! comment l'appelez-vous?

— C'est une pie, répondit Georges.

— La voilà qui vient de notre côté, reprit la jeune fille, elle n'est presque pas sauvage et saute trop près de nous aussi !... j'en ai peur.... Dieu ! que je voudrais bien la tenir et l'enfermer dans une cage! je la toucherais avec des gants pour qu'elle ne me mordît pas.

M. Fraser sourit tristement : « Lâche et cruelle, dit-il, c'est bien cela ! »

Dans ce moment, ils arrivèrent au terme de leur promenade : c'était une espèce de monticule couvert de gazon et parsemé de ces jolies petites fleurs des champs dont l'exquise délicatesse de forme et de couleur ne peut se comparer à rien, si ce n'est aux illusions de la vie : droites et vivaces sur leur tige, ces fleurs ravissent l'œil qui les contemple à distance; mais lorsqu'on les touche du doigt, lorsqu'on les a cueillies et qu'elles reposent en faisceau dans la main qui se ferme pour les retenir... elles subissent tout-à-coup la plus étrange métamorphose : leur calice si frêle se flétrit, leurs couleurs si vives se dégradent, leurs feuilles se sèchent et disparaissent; on regarde... ce n'est plus qu'une gerbe d'herbes fanées; quelques jours plus tard du foin; puis de la poussière; puis rien...

Tous trois mirent pied à terre; les chevaux furent abandonnés au domestique qui suivait. M. Fraser s'assit au milieu de ses élèves et leur donna, tout en causant, une leçon de botanique dont Amy ne profita guère, car le vol capricieux des oiseaux l'occupait presque uniquement, et ce fut avec regret qu'elle reprit le chemin du cottage sans avoir pu satisfaire la fantaisie qui dans son esprit venait de naître.

Mistress Noblett attendait ses enfans pour se mettre à table; elle les accueillit avec des caresses que tous deux lui rendirent au centuple. Georges et sa sœur adoraient leur mère : enfans uniques, ils composaient à eux deux tout son trésor de cœur. Mistress Noblett était veuve; mais aidée de l'excellent M. Fraser, elle espérait bien pouvoir remplacer près d'eux le

père qu'ils avaient perdu. Faible comme une femme et tendre comme une mère, elle voulait surtout rendre ses enfans intelligens et sensibles.

Quand elle se trouva seule avec son frère, Amy lui reparla de son désir d'avoir un nid d'oiseaux. Georges brusquait souvent sa sœur, dont la taquinerie était fatigante; mais il l'aimait pourtant et ne savait pas plus résister à ses prières que braver ses moqueries: il promit donc de tout tenter pour lui procurer ce qu'elle souhaitait si ardemment. Depuis ce jour il y eut de fréquens conciliabules entre le frère et la sœur. Georges, malgré l'active surveillance de sa mère et de M. Fraser, parvint à s'absenter des heures entières, et revenait après ses courses secrètes, plus triste et plus découragé. Un matin surtout que son absence avait été plus longue, il rentra au parloir où Amy travaillait près de sa mère et fit à la dérobée un signe à sa sœur, qu'elle comprit sans doute à merveille, car elle y répondit par un geste plein d'impatience et de dépit; puis elle eut l'air de se baisser pour ramasser ses ciseaux, et dit rapidement:

« Vous ne savez pas chercher, mon frère.

— Je vous dis que le tronc est si lisse et si poli que je n'y puis grimper... l'arbre est si haut d'ailleurs!

— Vous n'êtes pas habile, dit Amy qui s'enhardissait en remarquant que mistress Noblett avait pris un livre; d'ailleurs, ajouta-t-elle, puisque vous êtes si faible en gymnastique, prenez l'échelle dont se sert le jardinier pour tailler ses tilleuls.

— Oui, mais James et son aide ne laissent jamais la serre ouverte, et c'est là que l'échelle est déposée.

— Le plus sûr c'est que vous avez peur, Georges, dit la jeune fille en ricanant.

— Peur! ah! »

Ce mot-là était une insulte, et Georges eût mieux aimé mourir que de paraître la mériter. Dès cet instant sa résolution fut prise; et le lendemain, bien avant l'heure du déjeuner où il était obligé de paraître, Georges chantait en côtoyant les bords de la rivière où s'élevait le haut peuplier chargé des nids d'oiseaux; arrêté quelques minutes, Georges eut encore un instant d'indécision; mais il se rappela le rire de sa sœur, et ce mot si pénible à entendre: vous avez peur!

Les bras de Georges entourèrent le tronc flexible, et, après mille efforts d'adresse et de persévérance, il en atteignit la cime et put admirer la structure, presque élégante, de la petite maison qui renfermait ses victimes. « Pauvres oiseaux! dit-il, comme je vais les effrayer! Ah! leur mère n'est pas là sans doute, car elle voltigerait en s'agitant pour les avertir du danger. Pauvre mère! » répéta-t-il, et Georges songea à la sienne, à la frayeur qu'elle éprouverait si elle le voyait ainsi suspendu; en cherchant l'issue du nid, sa main tremblait, il l'avançait et la retirait tour à tour; croyant entendre des pas qui s'approchaient, il l'introduisit alors avec une vivacité tant soit peu convulsive... tout-à-coup un cri affreux s'échappa de la poitrine de l'imprudent enfant, l'arbre s'ébranla, une masse tomba lourdement... c'était Georges... puis on vit une couleuvre sortir en sifflant hors du nid, se tortiller autour du tronc et s'élancer enfin dans la rivière en déroulant ses anneaux.

Georges était gisant sur la terre, plus brisé encore par l'impression de froid et d'horreur qu'il avait ressentie au contact du reptile, que par la douleur de sa chute; il lui semblait que les arbres des deux rives tourbillonnaient devant lui, les pas qu'il avait cru entendre devenaient plus distincts; puis il sentit qu'une main amie soutenait sa tête malade: c'était M. Dickson, le maître du champ.

Quinze jours après, Georges était rétabli, grâce aux soins attentifs de mistress Noblett et de M. Fraser. Pendant ces quinze jours, Amy, constamment assise au chevet de son frère, avait répandu d'abon-

dantes larmes; effrayée du mal dont elle était la cause, elle sentit le danger des caprices, et comme elle possédait un esprit fin et observateur, elle comprit à merveille que les femmes devaient surtout éviter de mettre en jeu l'amour-propre des hommes, dans la crainte de les exciter à faire des sottises; parce que dans le cœur d'un frère seulement se trouvaient assez de tendresse et d'indulgence pour oublier un danger couru, et pardonner franchement à celle qui l'y avait poussé par ses railleries.

Mme JULIETTE BÉCARD.

A mon Enfant.

Mon bel enfant! te voilà blanc et rose,
Né dans ce monde et couché sur mon sein,
Fleur d'aujourd'hui toute fraîche et mi-close,
Mise par Dieu sur le large chemin:
Tes yeux chéris, innocens de lumière,
N'ont pas encor dans les miens pu jaillir;
A Dieu déjà j'adresse une prière:
Pour voir tes yeux, je demande à vieillir!

Toi, mon Jésus, si mignon et si frêle
Qu'avec le souffle on n'ose te toucher,
Un faible oiseau du frôle de son aile,
Comme un épi, peut te faire pencher:
Qu'une caresse ou te presse, ou t'effleure,
Ton front rosé semble aussitôt pâlir;
Je te regarde, et puis mon ame pleure:
Pour t'embrasser, je demande à vieillir!

Si tu savais combien je compte l'heure!
Car pour toi l'heure est tout un jour pour nous:
Déjà dans toi je me berce et me leurre,
En t'appelant de ton nom à genoux!
Dans tous les noms que je voudrais t'apprendre,
Il en est un qui me fait tressaillir,
Celui de mère: oh! oui, oui, pour t'entendre,
Pour t'écouter, je demande à vieillir!

Mme HERMANCE LESGUILLON.



THÉATRE FRANÇAIS.

Le Château de ma Nièce, comédie en un acte et en prose, par Mme Virginie Ancelot.

C'était un château bien amusant que celui de Mme la comtesse de Surgis, jeune et jolie veuve. Il y avait jeux, bals, comédies... Mais elle a annoncé à ses hôtes la visite de sa grand'tante, Mme la présidente de la Morinière, et il n'est plus resté que les amis intimes : M. le marquis de Stainville, grand seigneur à la mode, le chevalier d'Alby, jeune étourdi, M. de Lussan, homme aimable et sensé, et la gentille Marguerite de Lussan, sa sœur.

Depuis vingt-quatre heures le château est devenu si grave, que le chevalier, ne pouvant vivre dans cette atmosphère, a eu une idée folle. Il la communique à M. de Lussan. « J'aime votre sœur, lui dit-il, nous sommes tous deux sans fortune, mon mariage dépend d'un enterrement... C'est triste! vous, vous êtes malheureux, vous aimez ma cousine, et vous êtes jaloux du marquis de Stainville. Tant qu'on dansait, qu'on jouait la comédie, on pouvait supporter ses chagrins... O mon pauvre ami, il faut vous distraire... pour chasser nos plaisirs qui ennuient le marquis de Stainville, on nous menace d'une tante imaginaire; mais je vais leur en donner une réelle. Lafleur, mon valet de chambre, est allé cette nuit à Paris, et vous verrez tout à l'heure arriver un vieux carrosse à l'ancienne mode, des chevaux qui ressemblent à ceux de l'Apocalypse, et une tante en conséquence. Ils sont au village voisin et se disposent à faire ici une entrée triomphale, à ma grande joie, et pour leur mystification à tous. Mme de Surgis n'a jamais vu sa tante; s'il est vrai qu'elle l'attend, elle s'y trompera... ce sera drôle!... et dans tous les cas, cette plaisanterie troublera un peu la tranquillité dont nous avons le malheur de jouir. — Mais comment avez-vous pu vous procurer une tante? — Soyez tranquille! elle est tout aimable, vive, gaie, ne pensant qu'à s'amuser... — Mais enfin qui est-ce? — Oh! ne me grondez pas! car c'est pour vous distraire. — Et ma sœur, que dira-t-elle? — Votre sœur?... c'est aussi dans son intérêt! Toutes les folies avant le mariage, afin de n'en plus faire après! » Il recommande le secret à M. de Lussan et se sauve en entendant le marquis et les dames.

Mais le valet du chevalier a tout confié à la femme de chambre qui l'a répété à sa maîtresse. « Et devinez-vous, dit Mme de Surgis à ses amis, quelle femme le chevalier a choisie pour jouer le rôle de ma grand'tante?... une soubrette de la Comédie-Italienne! — Le chevalier s'ennuyait beaucoup, fait observer M. de Lussan, depuis qu'on était devenu un peu raisonnable... — Est-ce ma faute? répond Mme de Surgis; j'apprends que ma tante est à Paris et veut me surprendre en arrivant ici à l'improviste. Eh bien! savez-vous ce que c'est que ma tante? une grave et sévère personne élevée en province, mariée il y a vingt ans à mon grand oncle qui en avait cinquante et qui était premier président au parlement de Dijon. Veuve depuis deux années, des affaires l'ont conduite en Allemagne, et elle aura ajouté à l'austérité des habitudes parlementaires, la froide dignité germanique; qu'aurait-elle pensé en nous trouvant occupés de mille amusemens frivoles? — Elle n'a point d'enfant, ajoute Mlle de Lussan, est immensément riche, et vous êtes son unique héritière. — Lui plaire, reprend Mme de Surgis, m'en faire aimer, moi qu'elle n'a jamais vue, c'est mon devoir et mon désir. J'ai donc voulu qu'elle fût reçue chez moi avec tous les honneurs et tous les égards que son âge, son caractère, et ses habitudes commandent, et cette espièglerie du chevalier... — a été connue assez à temps, interrompt le marquis, pour empêcher que votre erreur ne prête à rire à la société, et ne dérange la

réception de votre tante. Je vous conseille donc, mesdames, de rentrer chacune dans votre appartement dès qu'on apercevra le carrosse de la fausse présidente. Vos gens sont prévenus, elle ne trouvera personne en son chemin, et une fois qu'elle sera entrée ici, je me charge de la congédier; fiez-vous à moi! » Un domestique annonce qu'un carrosse entre dans l'avenue et arrive au galop des chevaux. « Il est clair que ce n'est pas votre tante, dit le marquis, les chevaux du parlement ne vont qu'au pas. » Il donne la main aux dames qui laissent la place à la fausse présidente. M. de Lussan tâche de l'apercevoir. « Eh vraiment, dit-il, c'est une jeune et jolie femme; comment n'a-t-elle pas seulement les habits de son caractère?... Elle approche.... il faut qu'elle fasse une entrée aussi solitaire dans le salon que dans l'antichambre. » Et il se sauve.

Mais Mlle de Lussan avait écrit en cachette au chevalier que sa ruse était découverte, le chevalier avait donné contre-ordre à sa *fausse* présidente, et c'est la *vraie*, mesdemoiselles, que je vous présente en ce moment. « Quoi donc! dit-elle, personne ici..... personne au bout de l'avenue, au perron, au vestibule! personne nulle part! Si nous étions en temps de guerre, on pourrait croire que le château de ma nièce a été pris d'assaut, et tous ses habitans passés au fil de l'épée. Peut-être ai-je eu tort d'arriver ainsi sans me faire annoncer? feu M. de la Morinière aurait appelé cela une inconvenance. C'était un homme de mérite, que M. le président!.. et je l'estimais tant, que j'avais fini par l'aimer malgré ses quarante ans de trop. J'avais dix ans, j'étais orpheline, riche héritière; un jour on m'amena du couvent au milieu d'une grande assemblée; on me dit de signer quelque chose, et quand cela fut fait, on m'appela madame la présidente; puis on me montra un monsieur à visage sévère, qui n'avait jamais ri; on me dit qu'il était estimé de tous depuis cinquante ans, qu'il se nommait M. de la Morinière et que j'étais sa femme. Moi, enfant, j'eus peur!... voilà mon mariage! Je rentrai au couvent pour quelques années; et depuis, mes jours se sont passés près d'un vieillard, homme d'esprit et homme de bien; je n'ai rien su, rien appris que ce qu'a voulu M. le premier président... voilà ma vie! Une année passée à Vienne m'a fait voir la société; ses usages ne me sont pas tout-à-fait étrangers, car le grand monde est, dit-on, le même dans toutes les grandes villes; mais c'est Paris surtout que je brûle de connaître, où il me semble que je vais commencer à vivre!... Il me tardait de voir ma nièce, de chercher près d'elle les douces et intimes affections de famille que j'ai toujours désirées. Oui, mon isolement m'attriste: ma liberté, ma richesse, sont de grands biens sans doute; mais le plaisir de les avoir ne vaut peut-être pas le bonheur de les donner! » Grâce aux informations que Mme de la Morinière a prises à Paris, elle sait qui elle va trouver au château; mais jugez de sa surprise quand elle apprend que ses gens ont été maltraités, et qu'on la prend pour une soubrette de la Comédie-Italienne, elle! Mme la présidente de la Morinière! D'abord elle se venge un peu de tout le monde; à Mme de Surgis elle dit qu'il y a des femmes qui donnent leur main à un homme par vanité, tandis qu'elles ont donné leur cœur à un autre. Mme de Surgis en effet voudrait épouser le riche marquis, bien qu'elle aime le pauvre M. de Lussan. A M. de Lussan, elle lui conseille d'être infidèle, de faire comme le chevalier; elle excite ainsi la jalousie de la jeune Marguerite contre la prétendue *Lisette* ou *Marton*, et le chevalier a beau jurer qu'il ne l'a jamais vue, cela le brouille avec celle qu'il aime. Voilà tout le château dans la tristesse; et ce pauvre chevalier croyait tant s'amuser!... Le marquis, qui avait commencé par traiter la soubrette avec peu de respect, finit par admirer sa raison, son noble

caractère, et par oublier la jeune et brillante Mme de Surgis. Il sent se réveiller dans son cœur tous les sentimens généreux, il éprouve une juste ambition ; celle d'être utile, et veut consacrer sa vie à la femme qui lui a rendu le bonheur. Mme de la Morinière est émue... Cependant il lui faut quitter le château ; mais les domestiques ont caché son carrosse, enfermé le cocher dans le belvédère... heureusement que son valet de chambre accourt la prévenir qu'il a rencontré sur la grande route le carrosse de M. le président au parlement de Paris, un ami de madame, qui vient à son secours. Jugez de l'étonnement de tous ! — Ma tante !... — Sa tante !... « Vous ne vouliez pas que je me mêle à vos plaisirs, dit-elle ; eh bien ! je vais me mêler à votre bonheur ; et, pour achever de me faire connaître, je dote ma nièce et je répare les folies qui ont dérangé sa fortune. Monsieur de Lussan, comme vous allez devenir mon neveu, vous me permettrez de doter aussi votre sœur et de la marier au chevalier... — Pardonnez une erreur, une surprise... dit Mme de Surgis. — Il faut n'avoir rien à cacher, reprend la présidente, et les surprises ne sont pas à craindre !... Mais moi aussi j'ai agi légèrement, et j'ai vraiment un peu peur d'avoir compromis le respectable nom du président de la Morinière... » Le marquis lui présente la main en disant : « Vous voyez donc bien qu'il faut consentir à en changer. — Ah !.. pas si vite, répond-elle en souriant. »

J'aurais bien voulu vous raconter ce qui se passe *au château de ma nièce ;* mais comment vous dire toutes les nobles pensées, les nobles sentimens qui y sont exprimés avec tant d'esprit et de grâce. Il faudrait vous copier la pièce tout entière. Mme Ancelot a bien des droits à notre reconnaissance, mesdemoiselles, elle nous a montré dans *Marie* ce qu'il y a de dévouement dans le cœur d'une fille, d'une épouse, d'une mère... Maintenant elle vient de nous prouver qu'une femme d'esprit et de raison peut l'emporter sur une femme jeune et frivole ; que pour être de province on peut être aussi aimable et aussi élégante que si l'on était de Paris, et que notre mission en ce monde est, par de sages conseils, d'élever le courage des hommes, d'anoblir leur ambition, et de la diriger vers la gloire utile au bonheur de tous : car notre gloire à nous est le bonheur d'un seul.

M. F. D. P.

Économie Domestique.

MANIÈRE DE BLANCHIR LES MARABOUTS.

Détachez de chaque plume le fil d'archal sur lequel elle est montée, faites une eau de savon blanc ; lorsqu'elle est très-chaude, plongez-y les plumes, laissez-les-y tremper deux heures, rincez-les dans de l'eau claire, pressez-les entre deux linges, et pour les sécher battez-les légèrement entre vos deux mains et agitez-les dans l'air.

Si les marabouts vous paraissaient gris, replongez-les dans l'eau claire, étendez-les sur une feuille de papier blanc et saupoudrez-les légèrement de chlorure de chaux en poudre fine. Un quart d'heure après vous les replongez de nouveau dans l'eau de savon que vous aurez fait réchauffer, vous les rincerez de suite, les presserez encore et les ferez sécher de nouveau en les agitant dans l'air.

Pour conserver les marabouts, il faut les imprégner d'une solution de chaux liquide que l'on a mêlée à cinq parties d'eau pure, les faire sécher à l'air, les déposer dans un lieu sec, et, quand on veut s'en servir, les battre légèrement entre ses deux mains et les agiter dans l'air.

Les marabouts sont les plumes d'un oiseau de l'Inde nommé Arzala ; ils conviennent sur les chapeaux ou les bonnets des dames à qui leur âge ou la gravité de leur mise ne permet pas de porter des plumes ou des fleurs.

Correspondance.

Je crois, ma chère amie, que si maman le voulait je pourrais me marier, car je saurais élever mes enfans grâce à M. Morin, à sa méthode si simple, si facile, si naturelle. Conçoit-on qu'il nous ait fallu marcher tant de siècles en avant pour revenir à être nous-mêmes les instituteurs de nos enfans! Sans doute nos premiers pères, en se reposant le soir devant le chêne enflammé, auront enseigné ce qu'ils savaient de Dieu, des merveilles de la nature, des guerres et des combats, des lois et de l'agriculture de leur pays; puis, pour juger si ces graves et utiles leçons étaient bien comprises et bien retenues, ils auront questionné leurs petits..... voilà la méthode de M. Morin. Ainsi, par exemple, il donne trois leçons de géographie par semaine : dans la première leçon les élèves, divisés en cercles de dix, tiennent tous leurs livres ouverts au chapitre indiqué. Le professeur ou le moniteur lit à haute voix le premier paragraphe, un des élèves reprend le second, un autre élève reprend le troisième, et ainsi de suite, jusqu'à la fin du chapitre; puis le chapitre est recommencé de la même manière; alors le professeur ou le moniteur, à l'aide du questionnaire placé à la suite de chaque chapitre, interroge les élèves l'un après l'autre, et le questionnaire terminé est recommencé encore une fois, toujours de la même manière. Dans la deuxième leçon, la lecture du chapitre et son questionnaire n'ont lieu qu'une fois et sont suivis par l'explication des lieux dont on a parlé dans le chapitre : cette explication se fait sur une carte écrite et appendue à l'une des parois de la salle d'études. Dans la troisième leçon, les élèves sont assis cette fois devant une vaste carte non écrite et appendue de même, sur laquelle le moniteur montre successivement les différentes parties du globe en disant à haute voix des phrases courtes qui renferment les notions principales des connaissances contenues dans ce chapitre. Les élèves répètent ces phrases simultanément deux fois avec une espèce de chant mesuré; immédiatement après ils vont jouer et reviennent rédiger tout ce qu'ils savent des trois leçons données dans la semaine sur ce même chapitre. La mémoire, la rectitude des connaissances, la clarté des idées, sont le résultat de cette méthode... Il faut que je te l'avoue, j'étais honteuse du peu que je savais, moi, une grande demoiselle, en me comparant à un beau gros petit garçon de quatre ans et demi, qui pouvait à peine tenir la longue baguette blanche dont il se servait pour indiquer, sur cette carte, tous les pays que lui demandait le moniteur, et je crois que je n'ai pas été fâchée de me venger de sa supériorité en lui disant de se moucher, ce dont il avait un pressant besoin. Tu vois, ma chère, comme l'instruction est devenue facile : un bon livre, et l'on devient un bon instituteur..... mais en attendant que nous soyons mères, instruisons les enfans des pauvres qui sont de droit nos enfans, à nous qui sommes riches; formons un petit *cercle* de tous nos petits voisins, donnons-leur non seulement le pain du corps, mais encore l'intelligence qui est le pain de l'ame....

Tu ne connais pas les *cris de Paris*, tu ne peux pas savoir quelle joie ou quelle tristesse ils répandent dans l'air. Il y a tel cri qui, entendu à l'étranger, serait pour moi ce que pour les Suisses était *le Rantz des Vaches*. En ce moment le cri : *Mes beaux cerneaux!* l'emporte sur le bruit des voitures, des orgues, des marteaux et des scies, et, montant mes quatre étages, vient m'annoncer l'automne qui m'annonce l'hiver! Déjà les nuages sont d'un gris plus foncé, le soleil d'un or plus rouge, les fleurs de couleurs plus sombres : voilà les marguerites qui s'ouvrent sur ma terrasse. J'en

ai cueilli une, non pour lui demander si tu m'aimes *un peu, beaucoup, passionnément, ou pas du tout;* mon cœur sait bien comment tu m'aimes; mais pour t'apprendre à faire cette fleur. Écoute-moi donc avec indulgence, car je sens que je ne serai pas amusante du tout.

FLEURS EN PAPIER.

MARGUERITE.

Achète du papier blanc, rose, jaune, rouge, gros-violet, le plus cher coûte 20 cent. la feuille.

Du papier gros-vert glacé, 10 cent.

Des feuilles la grosse, 75 cent.

Des cœurs en chenille, 1 fr. la douzaine, à moins que tu ne veuilles les faire toi-même.

Des boutons, 1 fr. 80 cent. la douzaine; mais comme ils ne seraient peut-être pas précisément de la même couleur que tes marguerites, je te conseille de les faire aussi toi-même.

POUR LE COEUR.

Taille, dans une carte à jouer, deux ronds larges comme une pièce de 1 fr.; creuse ces ronds sur ta pelote avec un dez ou un outil-boule; prends une épingle pour faire au milieu d'un de ces ronds quatre trous en carré; coupe deux brins de fil d'archal nommé *baguette*, longs de trois pouces; dans ces trous, passe une des extrémités de chacun de ces fils d'archal en en formant une croix du côté creusé et les ressortant du côté bombé; puis tortille-les avec les fils d'archal de façon à ce qu'ils tiennent le rond bien ferme; enduis de colle les bords de ce rond du côté creusé; prends l'autre rond et du même côté creusé, colle ses bords sur ceux que tu as enduis de colle, suspends ce cœur par le fil d'archal; quand il est sec, enduis de colle le dessus de ce cœur; couvre-le avec une toute petite chenille jaune, en commençant par le milieu et en tournant toujours en rond; laisse sécher, délaie du jus de réglisse dans un peu d'eau, et avec ton pinceau brunis les bords de ce cœur.

POUR LA FLEUR.

Ajoute un peu de sel de tartre dans ta colle faite de gomme et de farine délayée dans de l'eau.

Taille avec du papier serpente, vert très-pâle, cinq modèles nº 1; pour en faire recoquiller les feuilles, place-les sur ta pelote; enduis de colle le dessous du cœur; avec ta pince, prends ces modèles, colle-les sous le cœur, du côté du feston qui les termine, et de manière à ce que les feuilles recouvrent les bords de ce cœur.

Taille avec du papier gros-violet seize modèles nº 2, fais recoquiller les feuilles, enduis de colle le dessous du cœur et, avec ta pince, prends ces modèles, colle-les sous le cœur, en formant des rangs que tu contraries.

Taille avec du papier gros-violet vingt-quatre modèles nº 3; fais recoquiller les feuilles, enduis de colle le dessous du cœur; avec ta pince, prends ces modèles et colle-les sous le cœur, en formant plusieurs rangs que tu contraries.

Taille avec du papier gros-vert glacé deux modèles sur le nº 4; fais recoquiller les feuilles du côté qui n'est pas glacé; enduis de colle le dessous du cœur; passe les fils d'archal réunis au milieu d'un de ces modèles, de manière à ce que le glacé soit en dedans et que les feuilles soient recoquillées en dehors; enduis de colle le dessous de ce premier modèle, et passe les fils d'archal dans le second.

POUR LA FLEUR A PEINE OUVERTE.

Un cœur plus petit; en papier vert très-pâle, quatre modèles nº 1; en papier gros-violet, huit modèles nº 2, et seize modèles nº 3; puis en papier gros-vert glacé, deux modèles nº 4.

POUR LES BOUTONS.

Forme une boule de ouate grosse comme

une olive; tu l'attaches à un fil d'archal nommé *baguette*, long de trois pouces.

Taille en papier vert très-pâle trois modèles sur le nº 1; enduis de colle cette espèce de bouton; colles-y tout autour ces modèles, de manière à ce qu'il n'y ait au-dessus du bouton que l'extrémité des feuilles qui ne soit pas collée.

Taille en papier gros-violet trois modèles nº 2; enduis de colle le tour de ce bouton, et colles-y ces modèles.

Taille en papier gros-vert glacé trois modèles nº 4, que tu partages chacun en quatre, ce qui te fait douze modèles; enduis de colle ce bouton; colle tout autour ces douze modèles, en les contrariant, de manière à ce que le glacé soit en dehors, et les plaçant toujours un peu plus bas pour les étager. Maintenant presse ce bouton entre tes doigts pour que les feuilles soient bien appuyées les unes sur les autres.

FEUILLES.

Taille neuf modèles sur le nº 5; plie ces feuilles en deux dans leur longueur; déplie-les lorsque la côté sera formée.

Monte une branche composée des cinq feuilles assorties que tu as achetées.

POUR MONTER LE BOUQUET.

Je n'ai plus besoin de te répéter; pends du fil d'archal nº..., entoure-le de ouate, couvre-le de papier serpente... Tu sais cela mieux que moi. Je te dirai seulement: au bas de la tige de la marguerite, place à quelque distance l'une de l'autre quatre des feuilles nº 5; au bas de la tige de la petite marguerite, places-en trois; au bas de la tige du bouton, places-en deux; à ces trois tiges ajoute des feuilles assorties, puis joins-y la branche de feuilles, et, sur les plus petites de ces feuilles, ainsi que sur les tiges, passe ton pinceau trempé dans le jus de réglisse délayé dans de l'eau.

Si tu veux panacher en blanc des marguerites rouges, lilas, gros-violet, massaca, délaie un peu d'amidon et de blanc d argent dans de l'eau, et, avec ton pinceau, fais une raie tantôt au milieu, tantôt au bord de deux des trois feuilles des modèles nºˢ 2 et 3.

Tu trouveras sur notre planche IX, nº 6, une corne de mouchoir.

Nº 7 un E gothique.

Nº 8, une couronne en feuilles de laurier que tu peux offrir à toutes les personnes qui s'occupent de littérature.

Nº 9, un dessin pour le tour d'une chemisette.

Et nº 10, la suite de l'alphabet gothique. Tu sais que l'I et le J sont représentés par le même signe.

Tu m'as demandé de te détailler quelques jolies toilettes; rien ne m'amuse davantage. A la distribution des prix de la pension de Mˡˡᵉ d'Artigues, beaucoup de petites demoiselles avaient des robes et des pantalons de percale blanche, garnis d'une dentelle; des ceintures roses, de longues tresses terminées par deux nœuds de ruban rose, et deux nœuds de ruban pareil étaient attachés aux cheveux et tombaient des deux côtés des joues; mais je t'avoue que ces cheveux ainsi tressés, ces robes écourtées ne conviennent que jusqu'à dix ans, et à travers champs. Faites donc dans un salon de graves révérences avec un costume aussi leste!... Quand on a passé sa première communion, on doit se mettre en demoiselle, voilà mon avis. Et comme j'ai été *de mon avis* dans une visite où j'accompagnais maman! imagine-toi que la fille de la maison avait une robe de mousseline blanche, à la vierge. Ses manches longues et larges, étaient arrêtées de manière à former une manche courte, par le moyen d'un ruban blanc faisant rosette. Son fichu était un carré de mousseline dont les deux pointes, sur le dos, se trouvaient arrondies. Tout le fichu était bordé d'un passe-poil de mousseline, sous lequel était cousu un tulle uni, froncé, et relevé en tuyaux d'orgue; ce

fichu était étagé et les tulles tombaient l'un au-dessus de l'autre. Son tablier était de gros de Naples noir; les cornes légèrement arrondies et garnies aux poches et tout autour d'une petite dentelle noire cousue à plat. Ses cheveux étaient en bandeau et relevés derrière par une simple tresse. Pour tout ornement, elle avait au cou un petit velours soutenant une jolie petite croix d'or. Elle brodait au métier, en soie de couleur, une robe de mérinos; c'était l'œillet de la planche IV placé à un tiers de distance. C'est bien de travailler l'été pour l'hiver! cette demoiselle ne se trouvera jamais dans le cas de *la cigale*, et celle-ci viendrait la solliciter, qu'elle ne se conduirait pas comme *la fourmi*, j'en suis sûre!

Je viens, par curiosité, de compter les pétales de notre marguerite; sais-tu ce que m'aurait dit l'*oracle* si je l'avais consulté pour savoir comment tu m'aimais? il m'eût répondu : *pas du tout*. J'en suis triste.

J. J.

Éphémérides.

—

HISTOIRE.

L'an 1435, le 30 septembre, mort d'Isabelle de Bavière, reine de France.

Tous les historiens la peignent sous les couleurs les plus odieuses. Épouse infidèle, ses désordres livrèrent son mari, Charles VI, à la risée publique; mère dénaturée, elle fit passer sur la tête du roi d'Angleterre la couronne de France, au préjudice du dauphin qu'elle fit deshériter par un jugement solennel.

On ne fit pas de grands frais pour ses funérailles; son corps fut embarqué en face de la Grève, sur un petit bateau, et l'on dit au batelier de remettre ce corps au prieur de l'abbaye de Saint-Denis.

Mosaïque.

—

Pendant une des expéditions du calife Omar, ses officiers, aussi subtils théologiens que hardis soldats, discutaient entre eux sur la puissance de Dieu et sur le libre arbitre de l'homme. A la fin, ils s'adressèrent au calife et lui demandèrent le mot de cette terrible énigme qui tourmentera éternellement les philosophes et les théologiens : « C'est un abîme très-profond, répondit d'abord Omar, c'est une mer sans rivage; » puis ses officiers le pressant : « Quand on veut, leur dit-il, obtenir la confiance entière d'un ami, et qu'il vous révèle ses secrets, on commence par lui prouver son dévouement et sa fidélité : Servez Dieu fidèlement dans cette vie, dans l'autre il vous révélera ses secrets. »

—

Les peines que tu feras aux autres ne tarderont pas à retomber sur toi-même.

DÉMOPHILE.

—

Une vertu dans le cœur est un diamant sur le front.

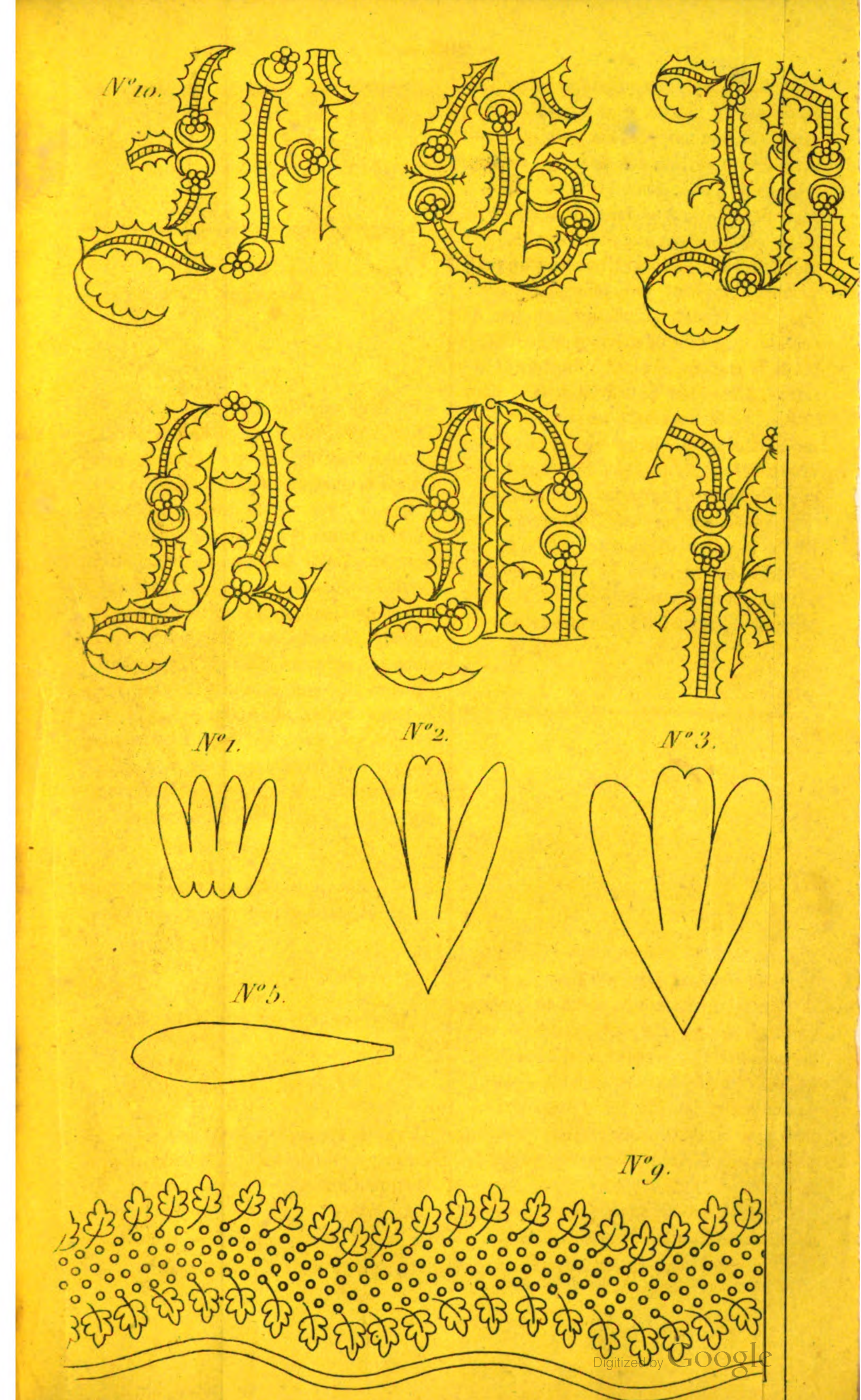
SMOLLETT.

—

L'amitié suppose la puissance de réfléchir; c'est de tous les attachemens le plus digne de l'homme, et le seul qui ne le dégrade point.

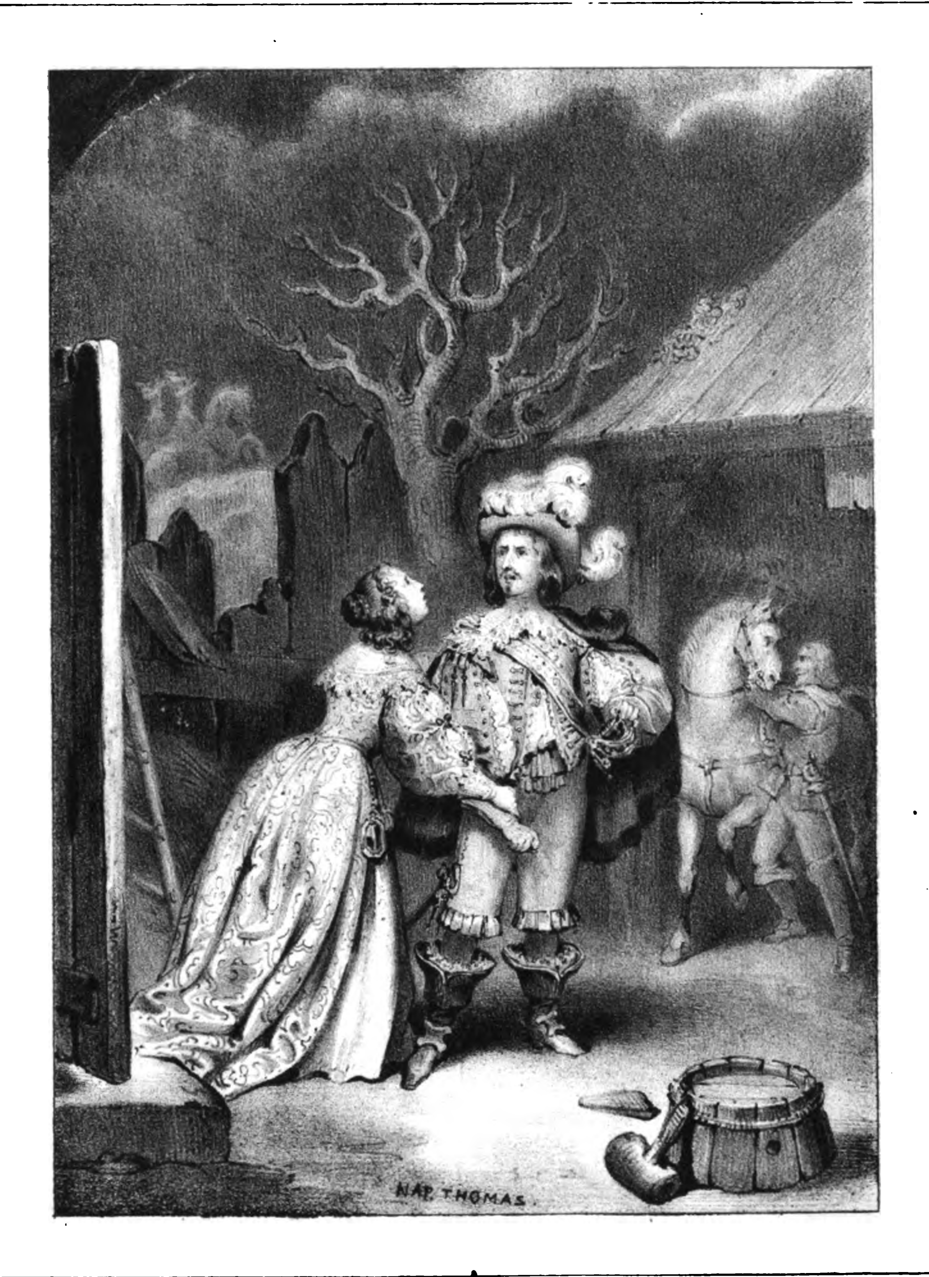
BUFFON.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.



N° 10.
N° 1.
N° 2.
N° 3.
N° 5.
N° 9.





J.al des Demoiselles. (V. Année)

Lith. de Benard et Frey

UNE NOBLE FAMILLE

Vous l'avez dit, ma sœur, on ne se joue pas d'une fille de votre qualité.

JOURNAL

DES DEMOISELLES.

Instruction.

—

ESQUISSES HISTORIQUES

SUR LA

Littérature Française.

(Quatrième Article.)

Nous avons déjà vu passer sous nos yeux poètes, moralistes, chroniqueurs, historiens : le théâtre seul ne s'est pas encore montré à nous. Cependant les représentations théâtrales ont toujours existé; nous les trouvons au berceau de notre littérature, comme au berceau de la littérature des autres peuples.

Chez nous, ainsi que chez les Grecs, le théâtre fut d'abord exclusivement religieux et comme sacerdotal. Les *mystères* furent les premières pièces dramatiques de nos ancêtres, et les églises leur première salle de spectacle. Les *confrères de la passion* se firent bientôt concéder le privilége du théâtre, et s'attachèrent à proscrire les premières tentatives qui furent essayées pour faire passer le théâtre, de la représentation des mystères, à celle des petites pièces dont le sujet était tiré de la vie ordinaire ; car à côté du genre élevé, du drame officiel, si je puis m'exprimer ainsi, se glissait timide et discrète la comédie populaire, la farce, critique acérée des mœurs, et souvent n'épargnant pas même les individus; mais la comédie populaire, sous différens noms, devait arriver bientôt à la vogue, et elle l'obtint telle, que les *mystères* ne purent espérer de la détruire, et eux-mêmes devaient bientôt succomber sous ses coups.

Le premier ouvrage dans ce genre qui soit arrivé jusqu'à nous est *la Farce de maître Pierre Patelin*. Son auteur, Blanchet, vivait au milieu du quinzième siècle. Une gaîté fine et narquoise forme le caractère de cette pièce que, Pasquier dans ses *Recherches sur l'Histoire de France*, n'hésite pas à opposer à toutes les comédies grecques, latines et italiennes.

L'auteur introduit Patelin, avocat, maître passé en tromperie ; Guillemette, sa femme, qui le seconde en ce métier; un drapier ayant nom Guillaume, vrai badaud de Paris ; enfin le berger Aignelet, lequel, prenant leçon de Patelin, se fait aussi grand maître que lui.

Patelin, se voulant habiller de neuf aux dépens du drapier, étudie avec sa femme ce qu'il a à faire. Le coup monté, il va à la foire, où, feignant de ne pas reconnaître la boutique du bon Guillaume, après s'en être assuré, il s'abouche avec lui, lui raconte l'amitié qu'il avait portée à feu son père, la sagesse et prud'homie qui était en lui en son vivant, et qui lui avait fait prédire tous

les malheurs depuis advenus en France, et tout d'un trait il lui représente ses habitudes, ses mœurs, ses manières de vivre ; en quoi Guillaume lui ressemblait en tout point et était son vivant portrait. Tout en l'endoctrinant avec cette belle histoire et chatouillant la sotte vanité du drapier, il jette les yeux sur les draps, les considère, les manie. L'envie lui prend d'en acheter, dit-il, encore qu'en venant à la foire il n'y eût nullement pensé. Il commence à les marchander ; Guillaume lui loue hautement sa marchandise, et vu que les laines sont grandement enchéries depuis peu de temps, il demande vingt-quatre sous de l'aune. Patelin lui en offre vingt. Guillaume n'a qu'un prix et n'en veut rien rabattre. Patelin consent et en fait lever six aunes tant pour lui que pour sa femme. Il est question de payer ; mais il n'a pas d'argent sur lui, et il en est bien aise, car il veut renouer avec Guillaume l'ancienne amitié qu'il portait à son père. Il l'invite à venir manger d'une oie qui était à la broche et qu'il le payerait. Le marchand, de nature défiante, n'aimait guère ce délai, mais vaincu par les importunités de Patelin, il promit d'y aller. Il ne se fit pas long-temps attendre, et tout en cheminant, il se disait :

Ils ne verront soleil ni lune
Les escus qu'il me baillera.

Et il disait vrai, le pauvre idiot. En cette disposition, il arrive gai et gaillard en la maison de Patelin, où, pensant être bien accueilli, il ne trouve qu'une femme éplorée de la longue maladie de son mari. Plus il hausse la voix, plus elle le prie de vouloir parler bas pour ne pas rompre la tête au malade, et le supplie à mains jointes de le laisser en repos.

Patelin, en effet, s'était mis au lit et répondait par les plus extravagantes rêveries aux positives requêtes du marchand. Tant il y a, qu'après une longue contestation, le marchand est contraint de s'en retourner en sa boutique, ne sachant plus lequel avait rêvé ou lui ou Patelin. L'inspection de sa pièce de drap, raccourcie de six belles aunes, lui remet l'accablante vérité devant les yeux. Il revient de nouveau chez Patelin, lequel, se doutant bien du retour, n'avait pas désemparé du lit. Là, c'est à beau jeu beau retour ! chacun joue son personnage à qui mieux mieux ; même Patelin pousse de son reste ; car en ses rêveries il parle cinq à six langages : Limousin, Picard, Breton, Normand, Lorrain, et sur chaque langage, Guillemette fait des commentaires si à propos, pour montrer que son mari était sur le point de rendre l'ame à Dieu, que, non seulement le drapier se désiste, mais encore en partant il prie Guillemette de l'excuser, et finit par croire que ç'aura été quelque diable, transformé en homme, qui aura enlevé son drap.

Il tourne alors toute sa colère contre son berger Aignelet qu'il a fait ajourner pour lui rendre la valeur de quelques bêtes à laine par lui tuées, et qu'il disait être mortes de la clavelée. Le jour de l'assignation, Aignelet se présente devant son maître, et lui ayant raconté comment il était venu à sa requête, il le prie de le renvoyer en sa maison ; mais son maître n'ayant voulu y consentir, Aignelet se résout à prendre Patelin pour son avocat. Celui-ci lui conseille de ne répondre jamais autre chose que *bé*, vrai langage de ses moutons, et que, passant par là pour idiot, il se chargeait d'être son trucheman auprès du juge. Sur cela, Patelin stipula deux ou trois fois d'être bien payé au retour des plaids. Aignelet promit de le payer *à son mot*. La cause est audiencée : ici se trouvent les deux parties et même Patelin qui tenait sa tête appuyée sur ses deux coudes pour n'être de sitôt aperçu du drapier. Celui-ci commence à déduire fort sensément sa plainte ; mais sitôt qu'il eut aperçu son voleur de drap, il perdit esprit et contenance, mêlant dans son discours son drap avec ses moutons, enchevêtrement très-plaisant à propos duquel le juge l'invite maintes fois à *revenir à ses moutons*. Mais le pauvre drapier ne peut

parvenir à retrouver sa matière claire, et il continue sa plaisante requête ainsi :

. . . . . Or ça je disoye
A mon propos, comme j'avoye
Baillé six aulnes, dois-je dire
Mes brebis, je vous prie, sire
Pardonnez-moy, ce gentil maistre
Mon berger, quand il devoit estre
Aux champs, il me dit que j'aurois
Six escus d'ór quand je voudrois :
Dy-je depuis trois jours en ça,
Mon berger ni enconvenança
Que loyaument me garderoit
Mes brebis, et ne my feroit
Ny dommage ny vilennie,
Et puis maintenant il me nie
Et drap et argent plainement.
Ha maistre Pierre vrayement
Ce ribault cy embloit mes laines
De mes bestes, et toutes saines
Les faisoit mourir et périr,
Par les assommer et férir
De gros bastons sur la cervelle.
Quand mon drap fut sous son esselle
Il se mit en chemin grand erre,
Et me dit que j'allasse querre
Six escus d'or en sa maison.

Dieu sait comme Patelin sut faire son profit de cette singulière harangue pour montrer que le marchand avait le cerveau troublé. Le juge bien empêché se tire d'embarras en mettant les parties hors de cour et renvoie le défendeur de la plainte.

On se figure la joie de Patelin : un procès gagné et six aunes de drap désormais acquises sans conteste possible! Le voilà donc qu'il félicite son client de l'habileté avec laquelle il a joué son rôle, et lui dit qu'il ne lui reste plus qu'à le payer ainsi qu'ils étaient convenus. Mais ne voilà-t-il pas mon gaillard de berger qui a trop bien retenu sa leçon et qui, à toutes les demandes de Patelin, ne répond que par le *bé* qui lui a si bien réussi, remplissant ainsi la promesse qu'il lui avait faite de le *payer à son mot*. Des prières Patelin vient aux menaces, qui ne servent pas davantage, n'étant payé en autre monnaie que d'un *bé*.

Ainsi finit la farce de Patelin, dont on peut dire pour fin de compte : *A trompeur trompeur et demi.*

MOUTTET.

Littérature Française.

REVUE LITTÉRAIRE.

Souvenirs et Impressions de Voyage, par M. Alexandre Dumas, tomes 4 et 5.

J'ai déjà dû vous le dire, ou, si je ne l'ai pas fait, j'ai eu tort, il y a trois voyageurs en M. Dumas : le poète, l'artiste, enfin le dramaturge, et comme je ne pouvais pas transcrire, ni même analyser complètement cinq volumes in-8° dans le *Journal des Demoiselles*, j'ai eu l'audace de délier ce faisceau, et de cette trinité glorieuse, j'ai pris ce qui me plaît le plus : c'est le drame. Je respecte, j'admire la poésie ; mais je lui demande grâce ; elle se reproduit si souvent dans les livres modernes, et j'ai le malheur d'aimer, non pas la nouveauté, mais la variété. J'en dirai autant des descriptions, surtout quand il s'agit de la Suisse et de l'Italie, tant de fois décrites, que c'est à blasphémer contre la civilisation et l'industrie qui rendent les voyages si faciles.

Voilà donc qui est bien convenu, je vous dirai, vous qui êtes jeunes, pour qui tout est nouveau, lisez ces descriptions, savourez cette poésie jeune et fraîche comme vous; mais moi, qui donnerais tous les *levers de l'aurore*, écrits ou à écrire, pour un seul rayon de *vrai* soleil; qui changerais les peintures les plus ravissantes de la vallée de Tempé ou de la baie de Naples, contre le plaisir de voir se balancer un seul brin d'herbe sorti des mains du Créateur, je me bornerai

à vous raconter en quelques mots ce qui arriva au capitaine Buchwalder sur le sommet le plus élevé du Sentis, montagne qui sépare le canton de Saint-Gall de celui d'Appenzell.

Chargé par le gouvernement de faire des observations météorologiques sur les plus hautes montagnes de la Suisse, M. Buchwalder s'établit sur l'un des pics du Sentis. Il avait une tente, des provisions, et pour compagnon unique un ancien domestique nommé Cabat. Un mois durant, les opérations du jeune savant furent contrariées par un brouillard qui ne cessa d'envelopper le sommet de la montagne. Le 4 juillet, des torrens de pluie et de neige commencèrent à tomber. Le capitaine resta quatre jours enfermé sous sa tente, glacé par une humidité inconnue hors ces hautes régions montagneuses; mais il espérait encore qu'un temps plus prospère allait succéder à ces intempéries. Le cinquième jour, les ténèbres semblèrent vouloir se dissiper, le fracas de la tempête s'était tu tout-à-coup, un silence de mort régnait au ciel et sur les glaciers. Le capitaine sortit de sa tente tenant à la main une barre de fer pour sonder la profondeur de la neige nouvelle. A peine eut-il paru sur le pic qu'il fut accueilli par un violent coup de tonnerre, et se hâta de rentrer emportant l'instrument qui lui valait cette reprise d'hostilité. Au même instant descendit du ciel comme une draperie noire, le vent s'éleva avec une violence qui faisait craindre que les pieux auxquels la tente était attachée ne résistassent pas long-temps, le nuage parut tout en feu et la foudre éclata sans discontinuer : la tente était dressée au milieu du tourbillon de l'orage.

Cabat, qui jusque là avait partagé la patiente intrépidité de son maître, commença à s'inquiéter; le capitaine cherchait à le rassurer par le récit d'aventures semblables... ; pendant qu'il parlait, un globe de feu traverse la tente; M. Buchwalder reçoit une violente commotion électrique à la hanche ; il veut aller au secours de son pauvre domestique qu'il voit expirant..... impossible de faire un mouvement : il est paralysé de la moitié du corps. Cependant le second jour la nature fait un effort, le sang reprend son cours avec d'effroyables douleurs, la jambe gauche seule reste paralysée. C'est en cet état que le capitaine entreprend de descendre, sans guide, le Sentis, afin d'aller chercher du secours pour son pauvre camarade, à la mort duquel il ne peut croire. Vous dire les fatigues inouïes qu'il a endurées est impossible dans si peu d'espace : un seul trait vous fera connaître à quel mépris de l'existence il était arrivé. Enfermé dans une enceinte de rochers qui semblait devoir être son tombeau, il entend le bruit d'un torrent à peu de distance; cette eau se fraye un passage jusqu'aux vallées; le capitaine y descendra avec elle : recommandant son ame à Dieu, il se couche dans le lit du torrent, parmi les débris arrachés par l'orage, et, débris lui-même, il roule l'espace de plusieurs lieues privé de connaissance, et est jeté sur la rive non loin des chalets du Gemplut.

M. Dumas, en quittant les bains de Pfeffers, où il s'était rencontré avec le jeune et intrépide capitaine Buchwalder, était dans une position analogue à ce que je vous disais éprouver tout-à-l'heure pour la poésie et les descriptions; il avait tant vu de montagnes qu'il entassait *Pélion* sur *Ossa*, et même ne distinguait plus *Ossa* de *Pélion;* il avait tant vu de lacs aux eaux *bleues* et de *vertes* vallées, que le bleu et le vert commençaient à lui paraître insipides; cependant quand un voyageur en a fini avec le plaisir, il faut encore, pour son honneur, qu'il accomplisse la tâche qu'il s'est donnée. D'ailleurs un attrait puissant attirait M. Dumas vers le lac de Constance ; il voulait, dévot pèlerin, saluer le plus gracieux vestige de la cour de l'empereur Napoléon, présenter ses hommages à la reine Hortense, en visitant le château d'Arenemberg; mais en attendant la poésie du grand

règne, le voyageur cheminait assez tristement de l'Helvétie vers la principauté de Lichtenstein. Tout d'abord il reconnut qu'il était sur les terres du prince, à la malpropreté tout allemande des auberges, puis à l'aigre odeur de choucroute qui vous saisit à la gorge dès que vous mettez le pied dans l'un de ces misérables taudis.

Or M. Dumas confesse éprouver pour la choucroute une de ces haines vigoureuses qui ne souffrent aucun accommodement. Ces pressentimens qui l'inquiétaient sur l'avenir de son souper ne tardèrent pas à se justifier, et l'hôtesse, s'approchant du voyageur assis devant la table grasse de sa cuisine, lui plaça sous le nez une assiette creuse *comme un lac*, fumant comme un *Vésuve* et remplie de ce mets détesté. M. Alexandre Dumas savait très-peu d'allemand; mais l'indignation, l'effroi, accomplissant un miracle, il repoussa l'assiette avec un *nicht gut* si franchement prononcé, qu'un Saxon de pure race n'eût pas mieux dit.

Un Allemand croit toujours avoir mal entendu quand on lui avoue ne pas aimer la choucroute; aussi l'hôtesse, après s'être éloignée un instant, revint de nouveau présenter gracieusement son assiette dès qu'elle supposa que le voyageur devait être en appétit. M. Dumas vit bien que sans un grand parti il ne se débarrasserait pas de cette odieuse choucroute; la prenant donc des mains de l'hôtesse, il appela un gros chien de montagne qui en trois coups de langue en fit justice. Quand M. Dumas eut ainsi satisfait à la *vendetta* qu'il avait à exercer contre la malencontreuse choucroute, le dialogue suivant s'établit entre l'aubergiste et lui. Je le transcris presque textuellement, ainsi que le reste de la scène.

« Et vous? me dit-elle. — Moi, je mangerai autre chose. — Mais je n'ai pas autre chose. — Comment, m'écriai-je du fond de l'estomac, vous n'avez pas des œufs? — Non. — Des cotelettes? — Non. — Des pommes de terre? — Non. — Des... » Une idée lumineuse traversa l'esprit de M. Dumas au moment où il allait continuer cette revue : les champignons de la principauté de Lichtenstein sont renommés dans toute la Suisse; il va donc demander des champignons...; mais, ô désappointement! impossible de trouver le nom de ce précieux végétal ni en allemand, ni en italien. Il resta donc en suspens sur le pronom indéfini, répétant *des*... *des*..., et l'hôtesse, faisant écho machinalement, disait aussi *des*... Tout-à-coup les yeux de M. Dumas tombent sur son album; il saisit un crayon, trace un trait : le désir, l'appétit, conduisent sa main. « Aussi, dit-il, mon dessin approchait de la ressemblance autant que l'œuvre de l'homme peut reproduire l'œuvre de Dieu; et l'hôtesse suivait des yeux mon travail avec une curiosité intelligente qui me paraissait du meilleur augure.

— Ah! ia, ia, ia, » dit-elle quand le dernier coup de crayon fut donné. Elle avait compris, l'honnête femme! si bien, qu'après cinq minutes d'absence elle rentra... tenant un parapluie tout ouvert! »

On conçoit qu'après un tel échec on ne soit paysagiste qu'une plume à la main.

En quittant ce triste séjour dont je n'ai pas retenu le nom, M. Dumas se rendit à Schaffhausen pour contempler la chute du Rhin; mais ce spectacle imposant fut attristé par le récit que l'on fit à M. Dumas de la mort de deux Anglais. Ils parièrent qu'ils descendraient la cataracte dans une barque, et furent engloutis par le fleuve qui n'avait pas même rendu leurs cadavres! M. Dumas venait de voyager avec l'un de ces Anglais; ses lecteurs le connaissent aussi; ils ont lu son histoire; ils ont ri des burlesques infortunes de sir Williams, sans se douter qu'elles dussent se terminer par un suicide aussi solennel!...

Du saut du Rhin, M. Dumas se rend à Constance, la ville impériale où se tint le fameux concile qui condamna Jean Hus et Jérôme de Prague. Après ce concile, l'empereur Sigismond, les princes et barons qui

l'accompagnaient, n'ayant pas eu de quoi payer les frais de séjour; les bourgeois de Constance, pour répondre de leur créance, gardèrent les riches tentures, les habits de galas, les armes de prix des seigneurs et même de l'empereur, qui se porta caution de toutes les dettes; après quoi les gages n'ont point été retirés; mais comme le sceau impérial était apposé sur les caisses, les créanciers n'ont pu en disposer : depuis 1414 le dépôt est resté intact. Quelle fortune pour les marchands de bric-à-brac, si l'empereur d'Autriche consentait à laisser briser le sceau de l'empire!

En quittant Constance, M. Dumas était bien tenté par l'Italie qui lui souriait, là, tout près... Cependant le temps, les forces, l'argent même manquaient au voyageur; il fallait songer au retour... Oui, mais l'Italie! comment résister ? Il s'en approcha encore plus, traversa la route Napoléonienne du Simplon, fut se mirer dans les eaux du lac Majeur et visiter les îles Borromées. A l'extrémité de la plus belle de ces îles est une statue colossale de saint Charles Borromée, archevêque de Milan, l'un de ces chrétiens qui de loin en loin redisent l'évangile au monde.

La statue de saint Charles, tournée vers la Lombardie, semble donner encore sa bénédiction au troupeau pour lequel il s'est dévoué. Cette masse prodigieuse est si bien proportionnée, qu'on la croit d'abord d'une grandeur assez ordinaire. Le cicérone qui vous accompagne n'a garde de vous laisser cette erreur, car il trouve d'abord le moyen d'engager les voyageurs à monter sur le piédestal de la statue : la longueur et la difficulté de cette ascension impriment déjà du respect pour les proportions du monument. De cette esplanade on jouit d'une très-belle vue, et pendant qu'on l'admire, votre guide disparaît tout-à-coup. Le déplaisir de demeurer seul à soixante pieds au-dessus du sol, sans balustrade ni garde-fou, engage à le chercher; il attend le patient finement caché dans l'un des plis de la robe du saint : c'est une porte qui est pratiquée là, et conduit dans l'intérieur de la statue. On monte, on monte à perdre haleine; on est dans une jambe de l'archevêque. Premier repos : une salle magnifique où vingt grenadiers de la garde impériale se seraient tenus debout et à l'aise : c'est le livre que le saint tient à sa main. On monte encore péniblement le long des flancs, de la poitrine, du col, enfin on arrive tout haletant jusqu'à la tête, magnifique coupole où l'on se repose encore, quand on n'a pas la prud'homie de M. Dumas, qui refusa de s'asseoir dans le nez de saint Charles. A chacune des oreilles est pratiquée une fenêtre, et de cette fenêtre on découvre la plus belle vue du monde. M. Dumas, ainsi placé, salua l'Italie, lui jeta une promesse de retour, et sortant du corps de saint Charles, sain et sauf comme Jonas de celui de la baleine, il reprit le chemin de la France.

Mme ALIDA DE SAVIGNAC.

Littérature Étrangère.

—

François Algarotti, auteur italien qui a réuni l'étude des sciences exactes à la culture des lettres et aux arts, naquit à Venise en 1712. Son père était un riche négociant. Algarotti fit ses études à Rome, à Venise, puis à Bologne. Ses progrès dans les mathématiques, la géométrie, l'astronomie, la philosophie, la physique et l'anatomie furent rapides, sans délaisser pourtant le latin et le grec. Dès son premier voyage en France, il fut lié avec les savans les plus illustres dont il était connu déjà par d'excellens mémoires insérés dans le Recueil de l'institut de Bologne. Il se retirait souvent à la campagne, et ce fut au mont Valérien qu'il écrivit, en 1733, son *Newtonianismo per le Dame* où il se proposa de mettre à la portée des dames et des gens du monde les découvertes et le système de Newton; il n'avait alors que vingt-et-un ans. Ce livre fit beaucoup de bruit. Après d'heureux essais dans le genre lyrique, il composa plusieurs épîtres en vers libres sur différens sujets de science et de philosophie. Les beaux arts servaient de délassemens à son esprit : il dessinait parfaitement et gravait en taille douce. Frédéric-le-Grand, qui, n'étant que prince royal, l'avait reçu à Rheinsberg lorsqu'il revenait de Saint-Pétersbourg, s'empressa de l'appeler auprès de lui lorsqu'il fut monté sur le trône. De Londres Algarotti se rendit à Berlin : Frédéric lui conféra le titre de comte du royaume de Prusse pour lui, son frère et leurs descendans; puis il le fit son chambellan et chevalier de l'ordre du mérite. Algarotti alla en Pologne où Auguste III le retint à sa cour et le décora du titre de conseiller intime de guerre. Les souverains d'Italie, Benoît XIV, le duc de Savoie et l'infant duc de Parme, lui prodiguèrent les distinctions les plus flatteuses. Partout la bonté de son caractère, la pureté de ses mœurs, l'élégance et la politesse de ses manières et cette espèce de magnificence qui entoure un riche amateur des arts, contribuèrent à ses succès autant que la supériorité de ses talens et de ses lumières. Comme il était malade de la poitrine, Voltaire, qui l'aimait beaucoup et, à l'exemple de Frédéric, l'appelait son cher cygne de Padoue, *caro cigno di Padova*, fit tous ses efforts pour l'engager à venir à Ferney prendre le lait de ses vaches. Il mourut de la poitrine à Pise en 1765, à cinquante-deux ans, et vit approcher la mort avec résignation. Le matin, il s'entretenait de peinture, d'architecture et de tous les beaux arts. L'après-dîner, il se faisait lire ses ouvrages qu'on réimprimait alors et dont il revoyait et corrigeait l'édition. Le soir, on faisait chez lui de la musique... Il avait fait lui-même le dessin de son tombeau et son épitaphe, plutôt par une suite de son goût pour les arts et pour la poésie que par orgueil. L'épitaphe est remarquable par une heureuse application du *non omnis morior* d'Horace : *Hic jacet Fr. Algarottus non omnis.* Le roi de Prusse voulut qu'il lui fût élevé un monument plus magnifique dans le *Campo Santo* de Pise, et que l'on joignît à l'inscription ordonnée par Algarotti cette seconde inscription latine : *Algarotti Ovidii æmulo, Neutoni discipulo, Fridericus rex*, à quoi les héritiers ne firent d'autre changement que de mettre *Fridericus Magnus*. Les œuvres d'Algarotti, imprimées à Venise en 17 vol. in-8°, forment une édition complète, elle est ornée de vignettes et de culs-de-lampe d'après les dessins de l'auteur.

FRAGMENT ITALIEN.

SONETTO.

IL BENACO.

O di selve e di ninfe e d'odorate
Erbe e di frondi Baldo padre, o monte
Caffio, che sotto a te miri le pronte
Barchette errar di remo e vela armate!

O rive di fresch' ombre coronate;
O isoletta che fuori alzi la fronte
Del lago altera, e alle sì chiare e conte
Non cedi o in Adria o nel mar Tosco nate!

Deh! che non posso io qui tutta tra voi,
Liete piagge ed amiche, dolcemente
Quella vita fornire che m'avanza!

Qui da Cipro reconne i doni suoi
Venere Paffia; qui Bacco ridente
Da Tempe venne, e qui pose sua stanza.

Francesco ALGAROTTI.

SONNET.

LE BENACO.

O Baldo, père vénérable des forêts peuplées de nymphes, des herbes odorantes et des verts feuillages, ô mont Caffio qui regardes à tes pieds errer les rapides petites barques que poussent les rames et les voiles!

O rives couronnées de sombres et frais ombrages; ô petit îlot qui dresses ta tête et ne le cèdes en rien aux îles si riantes et si parées que porte l'Adriatique ou la mer de Toscane!

Que ne puis-je, plages gracieuses et amies, passer doucement parmi vous toute cette vie qui me pousse!

C'est ici que la déesse de Paphos nous apporte ses dons de Cypre; c'est ici que Bacchus, venu de Tempé, s'est arrêté en souriant.

Mlle F. R.

Éducation.

—

Une Noble Famille

AU TEMPS DE LA VIEILLE FRONDE,

1649.

La reine Anne d'Autriche, fatiguée des intrigues, des insultes, des révoltes par lesquelles la faction de la fronde troublait sa régence, quitta Paris le 7 janvier 1649, et conduisit à Saint-Germain le roi et son jeune frère. Le cardinal Mazarin la suivit avec tout le conseil, les princes du sang, et une grande partie de la cour se rendirent aussi à Saint-Germain.

Ce départ, qui était une déclaration de guerre au coadjuteur et au parlement de Paris, eut tout l'air d'une fuite; il fut préparé avec le plus grand mystère et s'effectua au milieu de la nuit, tant on craignait que les bourgeois, presque tous frondeurs, ne s'y opposassent. Afin de prévenir les indiscrétions, la maison du roi et celle de la reine régente reçurent l'ordre à minuit pour partir à deux heures du matin. M. le prince de Condé, alors ennemi passionné de la fronde, qu'il devait servir plus tard, ne fit éveiller madame sa mère et la princesse sa femme qu'au moment de monter en voiture, et le jeune prince de Conti se

vit enlever de son lit par les soins de son illustre frère.

Cependant les ordres une fois donnés, la nouvelle de ce coup d'état se répandit rapidement parmi les gens de cour; elle troubla les banquets de la fête de l'Épiphanie; le joyeux *le roi boit!* fut remplacé par ces mots dits d'un tout autre accent : *le roi part!* Et chacun de se précipiter vers la barrière de la Conférence, où la reine avait donné rendez-vous à sa maison. Les courtisans fuyaient Paris; qui, par zèle pour le service du roi; qui, pour faire croire à ce zèle; qui, enfin, par crainte d'être enfermés dans une ville rebelle qui allait être assiégée, affamée, pillée... tout, enfin!... La peur n'a jamais dit : telle violence est impossible; tel excès ne doit pas être supposé; il est dans sa nature de ne rien repousser de ce qui la fait naître, croître et vivre long-temps.

La ville de Saint-Germain n'était point préparée à recevoir une si noble et si nombreuse compagnie; la cour s'établit dans le château. La confusion et le dénuement étaient tels, pendant cette première nuit, que le roi et le prince, son frère, se passèrent de feu. Mais la peine que l'on avait à se loger au château n'était rien auprès de l'encombrement dont les rues de Saint-Germain offraient le spectacle : quiconque avait à la cour des parens, des amis ou de simples connaissances, se vit plus d'hôtes qu'il n'en pouvait recevoir.

La nuit et la cohue favorisant plus d'un désordre, des officiers de la maison du roi s'emparèrent de vive force de maisons qu'ils firent ensuite garder et défendre envers et contre tous, afin d'y loger de belles dames qui se trouvaient dans l'embarras : ce temps était celui d'une galanterie chevaleresque, mais non d'une stricte équité.

En même temps les petites gens faisaient de bonnes affaires; ils ne cédaient leurs galetas qu'à prix d'or. Ainsi avait fait un tonnelier qui venait d'abandonner à la comtesse de Champlouis, moyennant cent écus pour le temps qu'elle passerait à Saint-Germain, sa chaumine, qui valait bien dix pistoles, et un petit lot de cercles brisés et de vieilles douves, provisions précieuses; car le bois et les vivres étaient rares. Cette pénurie fut encore augmentée dès le lendemain de l'arrivée de la cour, par l'établissement d'un camp de douze mille hommes formé en dehors des murs. De sorte que cette campagne impromptue contrariait maint courtisan qui se trouvait aussi embarrassé pour vivre à Saint-Germain que ses aïeux l'avaient été en Palestine. Tous ceux qui ne pouvaient puiser dans les coffres du roi, fort légers dans cet instant de crise, négociaient avec des usuriers comme s'il se fût agi d'une nouvelle croisade. Plus tard, ces allées et venues des hommes à argent servirent à d'autres marchés; mais nous n'avons pas à nous occuper de ces sourdes menées, les personnages de cette histoire n'ayant pris aucune part à ces trafics de consciences.

La maisonnette qu'occupait la comtesse de Champlouis était située sur l'avenue de Saint-Germain à Maisons. C'était une véritable cabane ayant au rez-de-chaussée un étroit couloir percé de deux portes à ses deux extrémités, l'une ouvrant sur la route, l'autre sur un terrain en friche, clos de palissades abattues en plusieurs endroits, et que l'on nommait le jardin, à cause, sans doute, de la présence d'un pommier rabougri. Une troisième porte ouvrait sur le couloir; celle-là conduisait à une salle de médiocre grandeur, qui, dans ce moment, servait de chambre de lit, de salon de compagnie et d'oratoire à la comtesse et à la belle Jeanne de Champlouis, sa fille. Au-dessus de cette pièce était un grenier où l'on montait par une échelle appliquée au mur du côté du jardin. Là étaient entassées les femmes de service, les malles et les bagages de toutes sortes. Ce grenier servait encore de cabinet de toilette à M[lle] de Champlouis; car Jeanne préférait grimper à l'échelle et demeurer à demi courbée

dans ce bouge, à voir interrompre par sa mère les longues audiences qu'elle accordait à son miroir.

Enfin, à quelques pas de la maison, était le hangar, autrefois l'atelier du père Sachet, le tonnelier, maintenant le logement des valets de l'office et de l'écurie. Ils s'y arrangeaient comme ils pouvaient, manquant de tout, et exposés jour et nuit au vent de bise qui soufflait de tous côtés.

La comtesse de Champlouis étant malade d'un gros rhume, fruit de la première nuit passée en entier dans son coche mal fermé, n'avait pu quitter sa chambre depuis quatre jours que la cour était à Saint-Germain; pour comble de malheur, les douves si bien vendues par Sachet étaient consumées, et il faisait froid; aussi était-ce pitié de voir la pauvre comtesse grelotter en se tenant blottie tout au fond du grand fauteuil du vieux tonnelier. Sa servante, Pascaline, à genoux devant l'âtre froid, soufflait à perdre haleine sur un amas de vieux cercles mêlés avec des brins de paille et des feuilles humides. « Allons, le v'là qui flambe, dit-elle en se redressant et s'asseyant sur ses talons; mais c'est égal, ça fera toujours un mauvais feu, incapable de vous réchauffer. — Ne m'as-tu pas dit que Morin allait nous amener du bois en quantité? — Sans doute, et il devrait être ici, car il sait que madame est sans feu; il est parti dès le point du jour et a conduit dix bûcherons dans la forêt, ainsi qu'il en a reçu l'ordre de M. le comte. — Je suis fâchée qu'ils aient entrepris ce travail un dimanche, et à l'heure des offices, encore! — Oui-dà, et vous faire plus malade que vous n'êtes? nenni! mais le bon Dieu fermera les yeux... d'ailleurs les gens de madame ne peuvent encourir aucun reproche; ils ont une *passe* de monseigneur le cardinal. Tout ce que je crains, c'est qu'il n'arrive quelque dispute. On ne peut pas dire : j'aurai ceci, j'aurai cela, dans une pareille cohue. Ce matin, Jacquet croyait mettre la main sur un poulet qu'il avait retenu pour madame; bah! les gens du cardinal et ceux de Mme la princesse avaient tout enlevé dans la nuit.... Ah! que si j'avais un conseil à donner à madame la comtesse, je dirais bien : retournons à Champlouis, il en coûte trop à la cour pour manquer de tout! — Je le sais de reste, ma pauvre Pascaline; mais je ne puis partir d'ici aussi promptement que tu le voudrais. J'ai fait le voyage de Beaumont-sur-Oise pour voir mon fils dont j'étais séparée depuis deux ans, et tu sais, nourrice, que de toute cette semaine, c'est à peine si j'ai eu la jouissance de l'embrasser quatre fois, tant le service que M. le prince exige de ses officiers est rude et assidu en ces temps de troubles.— Et aussi, madame, le service des dames et celui des cartes que M. le comte ne laisse pas chômer. — Que veux-tu, ma fille? il est si jeune! à peine dix-huit ans! mais, en dépit du mauvais air des camps, dont le comte ne s'est pas entièrement préservé, je suis certaine que Dieu et sa mère tiennent toujours la première place dans son cœur. Je compte bien qu'avant mon départ il me donnera une journée entière, où je pourrai le voir et causer avec lui en toute confiance et autorité; là, bien à l'aise, comme à Champlouis avant qu'il me quittât pour aller joindre M. le prince. — Ainsi soit-il! ma noble dame, dit Pascaline en levant sur sa maîtresse un regard plein d'une respectueuse compassion. » La comtesse se remit à parler comme pour chasser par le bruit l'impression de ce coup-d'œil trop bien compris! « Songe donc, nourrice, dit-elle en se penchant vers cette femme, qui était sa plus intime confidente, que ce serait une insigne folie de partir sans avoir obtenu une audience du cardinal; je fais d'énormes sacrifices pour soutenir mon fils au service. — A qui le dites-vous, madame? allez! j'ai bien compté les voyages de Daniel Lenoir à Champlouis; si celui-là passe en paradis, il faudra que saint Pierre ait la berlue: prendre hypothèque sur les biens

de la veuve de son seigneur, fi! l'usurier! — Je suis encore trop heureuse qu'il me prête à cette condition, et je te confierai, Pascaline, que je l'attends ici demain. — Jésus! madame, vous vous ruinez! — Non pas, ma fille; assez long-temps les gentilshommes ont servi l'état à leurs dépens, aujourd'hui la cour a des largesses dont elle paie ce qu'on fait pour elle. Mon fils est beau, brave, spirituel, il relèvera sa maison; tout me dit qu'il est appelé à une brillante fortune; tu verras, Pascaline! Mais ne t'époumone donc pas à souffler ce feu, il n'y en a plus une étincelle! — C'est que les vêpres vont bientôt finir, et notre demoiselle aura froid quand elle rentrera. — Il ne fait pas plus froid ici qu'à l'église. — On prie, à l'église, et cela réchauffe. — Pascaline, Pascaline! Dieu me garde de cette peine; mais M[lle] de Champlouis s'admire et se pare de trop bon cœur pour ne chercher que Dieu à l'église. — Aussi, madame, c'est qu'elle est fièrement belle! Convenez-en : j'ai vu l'autre nuit toute la cour de la reine à la barrière de la Conférence; il n'y a pas une de ces duchesses ou princesses qui soit digne d'essuyer la poussière des souliers de notre *fiotte*.

Pascaline employait ce terme mignard et familier par une privauté de nourrice; elle avait nourri de son lait Jeanne de Champlouis, et la comtesse lui abandonnait quelque peu de ses droits maternels; pourtant, cette fois, M[me] de Champlouis se fâcha, non de la liberté du propos, mais du fol orgueil qui l'avait dicté. « Ma mie, dit-elle, ne vous avisez pas de tenir de tels discours à votre demoiselle; vous devez au contraire vous appliquer à retenir Jeanne dans les bornes d'une sage abnégation. Qu'importe en effet des charmes périssables? ce n'est pas aux traits du visage que Dieu choisit ses élus. En cet instant, Morin, l'écuyer qui était allé chercher du bois dans la forêt de Saint-Germain, se présenta à la porte de la chambre. Il arrivait à temps pour arrêter, sur les lèvres de Pascaline, l'une de ces réparties que la bonne femme ne pouvait maîtriser quand elle croyait sa bien-aimée Jeanne l'objet d'une injuste prévention de la part de sa mère.

« Eh bien! Morin, dit la comtesse, le bois est-il bon? allons-nous faire feu qui dure? — Si madame la comtesse veut aller se chauffer chez M[me] de Tavannes, elle jugera de la qualité du bois que j'ai fait abattre. — Morin, tu sais que je n'aime pas les énigmes. — Je vais donc dire sans détour à madame comment nous avons été assaillis par vingt hommes, le pistolet au poing, au moment où nous allions charger nos bourrées sur le dos des baudets qui devaient les transporter. Nos bûcherons se sont enfuis comme des lièvres. Resté seul avec Petit-Pierre, je n'ai point essayé une résistance inutile : notre bois a été enlevé jusqu'à la dernière branche, et, ainsi que j'ai eu l'honneur de le dire à madame, conduit chez M[me] de Tavannes. — Sont-ce les gens de cette belle marquise qui ont fait ce coup hardi? — Non, madame, c'est une galanterie de la part de M. de Beausobre, capitaine aux gardes-suisses. — Beausobre!... je connais ce nom... Ah! j'y suis... c'est cet officier dont mon oncle de Sivré me parle dans sa dernière lettre. Était-il présent à cette exécution? — Non, madame, ses soldats étaient conduits par un homme de sa maison. — M'avez-vous nommée? — A quoi bon? madame la comtesse, Petit-Pierre, qu'ils ont battu, portait la livrée. — Cela suffit. Vous direz à mon fils que je vous ai défendu de faire couper du bois un dimanche, entendez-vous, Morin? il est inutile que le comte de Champlouis soit instruit de cette aventure; allez!

— Il la sait, murmura Morin en se retirant avec Pascaline; il serait beau, vraiment, qu'un gentilhomme laissât insulter sa livrée et qu'il n'en fût que cela! En vérité si l'on écoutait les craintes de M[me] la comtesse, il vaudrait mieux une quenouille qu'une épée au côté de monseigneur. — A l'entendre cependant, reprit Pascaline,

son fils est un pourfendeur de géans pire qu'Amadis des Gaules, et l'armée de M. le prince ne saurait marcher sans lui. Il n'en est pas moins vrai qu'elle craint tout pour ce trésor, même la rencontre des badauds parisiens; et si Dieu ne l'éclaire, elle aimera bientôt M. le comte autant que notre Sauveur, et beaucoup plus que le grand saint Jean, son patron.

Pascaline n'était pas dans l'habitude de s'arrêter promptement quand une fois elle entonnait le chapitre des récriminations contre l'excessive tendresse de la comtesse pour son fils; tendresse qu'elle regardait comme préjudiciable à sa bien-aimée Jeanne. Elle aurait donc parlé long-temps si la voix de Mme de Champlouis n'était venue interrompre son discours.

Pascaline se hâta de rentrer chez sa maîtresse: « Ma mie, lui dit celle-ci, les vêpres sont finies, j'entends marcher là-haut; dites à Mlle de Champlouis que je l'attends.

Pascaline ressortit pour obéir à sa maîtresse; mais elle vit sur la porte du petit jardin Jeanne, qui, le corps penché en avant, lui faisait signe d'approcher en silence. « Nourrice, ma mie, dis à ma mère que j'arrange mes coiffes; dis ce que tu voudras; je vois venir mon frère, et je veux lui parler un instant sans témoin.

Pascaline rentra en répondant à sa *fiotte* par un regard d'intelligence. Mlle de Champlouis retourna dans le petit jardin. La saison était rigoureuse, la brume déjà épaisse, car il se faisait plus de quatre heures. Jeanne ne semblait pas sentir le froid; elle fredonnait encore les psaumes qu'on venait de chanter à vêpres; mais au brillant de ses yeux, au joyeux sourire qui animait ses traits, il était aisé de reconnaître que les pensées qui l'occupaient n'avaient rien de commun avec celles du saint roi David lorsqu'il composa ces chants sacrés. Tout en chantant, Jeanne épiait les mouvemens de son frère qui, retenu sous le hangar, écoutait les plaintes des valets contre leur mauvais gîte. Enfin le comte, quittant le toit en planches, s'avança vers la maison la tête haute, le panache au vent, et faisant résonner les longs éperons dont étaient armées ses bottes à manchettes de dentelle.

Charles d'Arbois, comte de Champlouis, plus jeune d'un an que sa sœur Jeanne, sortait à peine de l'adolescence; sa chevelure blonde, son extérieur délicat et presque maladif contrastaient singulièrement avec l'air martial qu'il cherchait à se donner. Mais cet air ne choquait pas à la cour, le jeune comte avait fait ses preuves; il avait eu sa part des lauriers du vainqueur de Nordlinghen, et son excessive délicatesse sur le point d'honneur lui tenait lieu de réflexion et d'expérience.

Quant à Jeanne de Champlouis, c'était une grande et forte femme, rayonnante de fraîcheur, dont le port était plein de dignité, et le regard joyeux et assuré, lorsqu'une modestie apprise ne le tenait pas baissé. Malgré les avantages de sa taille et son droit d'aînesse, Jeanne ne parlait qu'avec une sorte de déférence à celui que la mort prématurée de leur père avait rendu le chef de la maison de Champlouis. Ce fut donc comme une grâce, qu'elle demanda au comte un moment d'entretien particulier. « Qu'y a-t-il donc de si important, ma belle Jeanne, et que peut votre serviteur pour votre allégeance ou contentement? »

Jeanne, au lieu de répondre tout de suite, retourna sur ses pas afin de s'éloigner davantage de la maison. Son frère la suivit, et quand ils furent tout au bout du petit enclos, contre la palissade brisée, Mlle de Champlouis se tourna tout-à-coup, et levant ses grands yeux noirs : « Monsieur mon frère, c'est de mariage qu'il s'agit. — Vrai? ma sœur. Est-ce que Fabien serait sorti des bornes de la modestie? — Il n'est pas question de lui. Pensez-vous donc que je ne puisse faire de plus brillantes conquêtes que le pauvre fils de Daniel Lenoir? Ce que j'ai à vous apprendre est très-sérieux, continua Jeanne avec assurance. — Oui-dà! ma sœur, et Mme notre mère connaît ces choses si sé-

rieuses? reprit le comte un peu surpris du ton résolu de Jeanne. — Non pas, non pas! Écoutez-moi, Champlouis. Jamais notre mère ne se prêtera à me marier. Elle me prêche la vie religieuse, n'admet au logis aucun homme jeune et aimable, et cela, dans l'espoir de vous rendre plus riche un jour; mais je vous sais trop généreux pour accepter mon bien quand mon inclination me porte à le garder, et je vous demande votre appui pour faire agréer à la comtesse la recherche de l'homme que j'aime. — Certes je le ferai, si toutefois, ma sœur, votre galant est de bonne maison. — Il est parfaitement noble de sang comme de figure, quoique étranger. J'en fis la rencontre à Beaumont, un jour où j'allais à la Cathédrale entendre prêcher monseigneur l'évêque de Langres. Il était venu dans notre pays pour une partie de chasse; mais laissant ses amis courir le cerf, il me suivit au sermon. Le soir il revint à complies, au salut, et de même les jours suivans; il ne manqua pas un office. — Ni vous non plus, Jeanne? — Ni moi non plus... Dieu n'a pas défendu à la jeune fille de donner une fois son cœur en échange de celui qu'on lui offre! — Quelles paroles certaines vous a données ce gentilhomme? — Ses yeux m'ont dit qu'il m'aimait de toute son ame. De mon côté, je ne lui ai pas caché combien sa recherche me faisait plaisir. Que faut-il de plus pour être liés à jamais? »

Le comte de Champlouis eut envie de rire de la naïveté de sa sœur; mais un regard de Jeanne le fit rougir de sa propre perversité : il se sentit du respect pour cette parfaite innocence...si imprudente qu'elle fût!

« Quoi! Jeanne, reprit-il, vous ne soupçonnez pas que l'on puisse tromper une femme? — Pourquoi tromper celle que l'on aime? — Mais on n'aime pas toujours toutes celles que l'on courtise. — Pensez-vous donc, répliqua Jeanne avec hauteur, que l'on se joue d'une fille de ma qualité? — Ce n'est pas impunément au moins, répondit son frère. Et quelle fut la suite de cette intrigue? — Après une semaine d'assiduités à l'église, il me fit savoir, par une vieille femme qui m'avait déjà parlé de sa part, que son devoir l'appelait à la cour; mais qu'absent ou présent, son cœur était à moi pour la vie. En effet, je l'ai retrouvé ici encore plus épris qu'à Beaumont. Il vient de m'écrire : lisez sa lettre, mon frère; elle m'a été remise à la sortie de l'église. Vous verrez qu'il est bien instruit de ce qui nous touche; il ne croit pas que ma mère souffre ses visites, et pour alléger son martyre, il sollicite un rendez-vous; mais sans doute si vous lui promettiez de le servir auprès de la comtesse, il serait plus hardi, et demanderait ma main. »

Pendant que mademoiselle de Champlouis parlait, le jeune comte demeurait les yeux fixés sur la signature de la lettre... elle était du baron de Beausobre, capitaine aux gardes suisses, celui-là même qui avait fait enlever le bois et battre par ses gens le valet de Mme de Champlouis, enfin son rival déclaré auprès de la belle et coquette Mme de Tavannes.

« Eh bien! comte, dit Jeanne étonnée de ce long silence, voyez-vous un frère digne de vous dans l'homme qui me recherche? — Je parlerai à M. de Beausobre, répondit Champlouis en rendant la lettre à sa sœur; mais rentrons auprès de notre mère, je vois venir Dejean et de Puylaurens; j'ai à leur parler de la part de M. le prince.

MM. Dejean et de Puylaurens furent bientôt suivis de plusieurs personnages de distinction. La cour était en grand émoi. M. d'Elbeuf et ses fils avaient quitté Saint-Germain pour offrir leurs services à la Fronde. Cette défection en faisait pressentir d'autres, et chacun, selon son caractère, demandait que la reine usât de douceur ou de violence pour en finir avec ses ennemis. L'entretien se prolongea grâce au soin de M. de Boutterelle, qui n'allait passer la soirée dans aucune maison, sans se faire suivre de valets portant quelques fagots et deux torches de cire blanche.

Jeanne avait pris sa place accoutumée à son métier de broderie. Mion et Pascaline, assises vis-à-vis d'elle, brodaient sur le même métier, et la nourrice était souvent obligée de réparer les fautes que sa *fiotte* faisait, soit en brouillant les diverses nuances de soie, soit en ne suivant pas les contours du dessin. Ce n'était pas l'intérêt que M[lle] de Champlouis portait aux affaires publiques qui la faisait se tromper ainsi, mais bien plutôt l'impatience où elle était de ce que son frère demeurait si long-temps au logis.

Enfin, vers neuf heures, le comte annonça qu'il allait se rendre au château. « Il va le rencontrer, pensa Jeanne en voyant sortir son frère, et son cœur battit bien fort, non d'inquiétude, mais d'une folle joie. « Vous vous trompez encore, mademoiselle, dit Mion en indiquant la soie qu'il fallait prendre. — Soyez donc meilleure ouvrière, ma chère enfant, reprit Pascaline. Qui sait si ce n'est pas une robe de mariée que nous brodons-là? »

Jeanne rougit souriant à son ouvrage; déjà en elle, elle faisait les apprêts de ses noces. Elle croyait ne songer qu'à cet époux de son choix qui ne pouvait manquer de l'obtenir; mais au fond, tout au fond de son cœur, se cachait la vaine gloire de briller à la cour et le besoin d'éclatans hommages rendus à sa beauté.

Il était onze heures du soir. La comtesse de Champlouis, ayant congédié ses femmes, dit à sa fille: « Jeanne, je voulais vous faire écrire tantôt un billet; mais je ne sais à quoi vous étiez alors occupée. Maintenant, si vous n'avez pas sommeil, prenez ce qu'il faut, avancez cette table, et je vais vous dicter. »

Mais Jeanne, au lieu d'écouter sa mère, prêtait l'oreille au moindre bruit qui se faisait sur la route. Elle entend les pas de plusieurs chevaux... si c'était son frère! un messager de son amant, ou M. de Beausobre lui-même, qui vînt annoncer le résultat de cette entrevue! Elle jette la plume, et sous un frivole prétexte, sort dans le couloir.

M[lle] de Champlouis était aussi brave qu'inconsidérée. Pour se mieux assurer quels étaient ces cavaliers, elle entr'ouvre la porte donnant sur la route, et, se tenant derrière le ventail, elle épie les passans. « A demain sept heures, » dit une voix qu'elle reconnut pour celle de son frère; à quoi M. Dejean répondit: — Sois tranquille, ce sont de ces occasions où les vrais amis se retrouvent. Pour ma part, je n'ai jamais manqué aux miens. Quand ce pauvre de Guiche fut tué par Villaret, seul, j'eus la présence d'esprit de tirer une jambe qu'il avait repliée sous lui. Sans ce petit service que je lui ai rendu, il n'aurait pu tenir décemment dans son cercueil. Lorsque Menard... — Ah çà! messieurs, interrompit un troisième interlocuteur, que Jeanne reconnut pour être M. de Puylaurens, il me semble que le temps s'amollit; si le brouillard tombe cette nuit, le terrain sera glissant demain; je suis d'avis que nous fassions ferrer nos chevaux à glace.—Il sera temps demain matin, répondit le comte de Champlouis, les crampons gâtent les pieds des chevaux.—Oui; mais une glissade peut envoyer le cavalier *ad patres*, répliqua Puylaurens. — Mon genêt d'Espagne ne bronche jamais. Dis-nous, Morin, crois-tu au dégel? — Non, monseigneur, la lune en se levant va dissiper le brouillard. — N'importe, reprit M. de Puylaurens, *ce qui abonde ne messied pas*. Nous allons t'attendre chez le maréchal ferrant. — Je n'ai que deux mots à dire à mon écuyer.— A propos, cria M. Dejean tout en s'éloignant, recommande au père Morin de prendre une double provision de bandes et de charpie. Les duels où je figure sont meurtriers en diable: pour ma part, je suis presque toujours blessé. — Ah! dit entre ses dents le vieil écuyer, je savais bien, moi, que notre insulte ne se passerait pas comme cela! »

M[lle] de Champlouis n'avait pas perdu un mot de ce colloque. Dès que les deux gentilshommes furent assez éloignés pour ne la point reconnaître, elle ouvrit la porte

toute grande, et arrêtant son frère au moment où il se disposait à suivre Morin sous le hangar : « Au nom du ciel, Charles, qu'allez-vous faire?—Une veuve si je puis, car je viens d'apprendre, Jeanne, que votre galant a femme et enfant dans son pays, et, si hérétique et mécréant que l'on soit par-delà les monts, je ne crois pourtant pas que l'on y vive à la turque. »

Le comte aurait pu parler long-temps : Jeanne était hors d'état de l'interrompre. « Soyez tranquille, ma sœur ! Vous l'avez dit vous-même : on ne se joue pas d'une fille de votre qualité. »

En cet instant la voix de la comtesse se fit entendre à la porte de sa chambre ; elle appelait Mlle de Champlouis d'un ton péremptoire. Le comte lança son cheval au galop comme pour fuir cette voix, et Jeanne, hors d'elle-même obéit machinalement en se rendant auprès de sa mère.

La comtesse et sa fille se trouvèrent bientôt vis-à-vis l'une de l'autre. La douleur et l'indignation enlevaient à Mme de Champlouis une partie de ses facultés. La terreur et les remords paralysaient celles de Jeanne. Toutes deux tombèrent sur leur siége ; elles étaient plus mortes que vives.

La comtesse retrouva la parole : « Dites la vérité, mademoiselle, vous entreteniez ce cavalier que j'ai fait fuir en vous appelant? » Pour toute réponse, Jeanne regarda sa mère d'un air qui semblait dire : je suis résignée aux soupçons, aux injures, mais pour l'amour de vous je ne confesserai rien. Ce regard était si éloquent que la comtesse, naturellement généreuse, repartit : « Puisque vous me refusez votre confiance, je tâcherai de supposer le moins de mal possible dans cette mystérieuse entrevue et d'oublier ce qu'une telle démarche a de contraire au devoir ainsi qu'à la pudeur d'une fille. »

Et tandis qu'elle parlait, ses larmes, qu'elle ne pouvait retenir, ôtaient à son accent la sévérité qu'elle voulait lui donner ; mais Jeanne n'entendait rien, ses idées étaient bouleversées ; deux seulement demeuraient distinctes : M. de Beausobre l'avait indignement outragée, et son frère devait la venger au péril de sa vie. Depuis qu'elles étaient rentrées dans la chambre, Mme de Champlouis n'avait pas détourné les yeux de dessus la figure de sa fille : la pâleur de la pauvre Jeanne, le tremblement convulsif qui agitait ses lèvres, eussent désarmé le courroux d'une mère moins indulgente. Après ce douloureux examen, la comtesse tourna ses yeux vers le ciel, son consolateur et son conseiller habituel ; feignant de ne point voir le trouble de sa fille, elle essaya d'attaquer ce cœur souffrant qui refusait de s'ouvrir à elle.

« Jeanne, mes yeux sont tellement affaiblis que je ne puis plus écrire, vous le savez. »

Mlle de Champloius se plaça silencieusement à la table et reprit la plume qu'elle avait abandonnée pour courir au-devant de son malheur.

« Cette lettre est importante ; sans cette raison, je ne vous ferais pas veiller pour l'écrire. Les gens d'un officier de la maison du roi ont tantôt maltraité ma livrée, et leur maître ne m'a point encore adressé d'excuses. Je ressens comme je le dois ce qu'une telle conduite a d'inconvenant, et l'orgueil en gronderait tout haut, si un intérêt plus puissant ne le faisait taire. Mais tant que je pourrai cacher cette aventure à mon fils, je consentirai à croire que ce gentilhomme ignore quel écusson ses valets ont insulté, et, sous ce faux semblant, j'espère amener l'offenseur à des manières plus courtoises envers nous. Personne ne sait plus que moi combien l'honneur d'un gentilhomme est une fleur délicate, et de quelle infamie se couvre la femme qui conseille une lâcheté ; mais je sais aussi que notre rôle doit être de garder à la fois et l'honneur et la vie de ceux qui nous sont chers : nous devons concilier autant de différends qu'il nous est possible. Prudence,

esprit, grâce, ruse même, peuvent être employés à éviter des rencontres sanglantes. Je vous dis ces choses, ma fille, parce que vous êtes destinée à vivre à la cour... Pourquoi me regarder de cet air douloureux? pourquoi ce profond découragement?... Ah! je le vois, de méchans propos ont trouvé accès auprès de vous; vous croyez que je ne vous aime pas... Vous serez mère un jour, Jeanne, et vous connaîtrez alors s'il est possible de ne pas aimer un seul de ses enfans! Je n'ai, dit-on, d'yeux que pour votre frère; comment ne comprend-on pas que j'épie en lui des chances de bonheur pour vous! Vous le savez, Jeanne; votre père vous a laissé un beau nom, un nom sans tache; mais des domaines obérés. Votre frère peut donc seul relever une fortune prête à s'écrouler. Déjà ses services dans les armées du roi et la faveur du prince de Condé me donnent l'espoir de vous établir, espoir que je n'avais pas il y a un an, car la naissance et la beauté d'une fille suffisent rarement à lui trouver un mari. Excusez-moi donc d'aimer Charles immodérément, puisque cet amour est l'expression de la reconnaissance de ce qu'il fera pour vous et pour sa maison. Vous m'entendez, à présent? et vous allez m'aider à détourner du comte de Champlouis le danger d'un duel? »

Hélas! oui, Jeanne entendait!.. Les tendres paroles de sa mère soulevant un peu le poids sous lequel son cœur était écrasé, elle commença à pleurer.

« Ne vous désolez pas ainsi, mon enfant, je vous l'ai dit, j'ai les moyens de prévenir toute querelle entre mon fils et ce gentilhomme; la Providence a voulu qu'il soit notre allié; il a épousé, l'an dernier, la nièce d'une cousine germaine chez laquelle le commandeur de Sivré est en ce moment. Pour comble de bonheur, notre oncle me charge de le complimenter sur la naissance d'un fils qui lui est né en son absence. Ainsi vous le voyez, ce M. de Beausobre..... A ce nom, Mlle de Champlouis jeta un cri perçant. — Qu'avez-vous, Jeanne? vous voilà aussi pâle qu'une morte... — Ah! mon Dieu! reprit la pauvre fille en se tordant les bras. Ah! mon Dieu! si j'étais seulement rentrée sitôt après vêpres! — Mon fils sait tout? les défis sont échangés? » reprit Mme de Champlouis pâlissant à son tour. Jeanne ne répondit que par ses larmes. « Mère de notre divin Sauveur, enseignez-moi à souffrir! » s'écria la comtesse en se précipitant à genoux devant l'image de la Vierge des douleurs. Mlle de Champlouis s'agenouilla auprès de sa mère, et toutes deux passèrent le reste de la nuit à prier et à pleurer. La malheureuse mère croyait n'avoir rien de plus à apprendre; et Jeanne avait dit tout ce qu'elle pouvait articuler sans mourir.

Les prédictions de Morin se trouvèrent être fautives; le brouillard était tombé, de sorte qu'à cinq heures du matin un givre épais et glissant couvrait la terre. L'écuyer, reconnaissant sa faute, se hâta de conduire le cheval favori du comte chez le maréchal ferrant.

Le feu de la forge de maître Gelette éclairait au loin; cinq enclumes raisonnaient à la fois des coups de dix robustes compagnons. Malgré cette activité, il y avait encombrement dans la boutique du cyclope de Saint-Germain. Le cardinal, accompagné d'une suite nombreuse, devait visiter les avant-postes de l'armée royale, et un fort détachement était commandé pour enlever un convoi de farine qui, de Gonesse, se rendait à Paris.

Morin, arrivant le dernier, dut prendre son rang derrière les gens du cardinal et ceux des officiers désignés pour l'attaque du convoi; encore ces rangs étaient-ils mal pris et mal gardés. Les valets du cardinal Mazarin gourmaient les valets des officiers, sous prétexte que le service de son éminence ne souffrait point de retard; les chevaux effrayés se cabraient; plusieurs même s'échappèrent et coururent par la ville; on s'efforçait à les arrêter, et

souvent, dans ces conflits, le ferrement fut suspendu.

Morin compta ainsi six heures, six heures et demie... Il n'y avait pas moyen d'attendre plus long-temps, il fallut partir comme on était venu, et retourner au logis du prince de Condé, sans que le cheval fût ferré à glace.

Chemin faisant, Morin rencontra son maître, qui, d'impatience, venait au-devant de lui.

« Le terrain est bien glissant, monseigneur, et votre cheval n'a pas de crampons. — Bah! *Almanzor* a le pied sûr autant qu'un chamois. Mais ne perdons pas de temps, on dit qu'en toutes choses la fortune favorise les premiers venus. »

En parlant ainsi, le jeune comte s'élança sur son cheval et le mit au galop. Almanzor soutint sa bonne renommée, il ne fit point un seul faux pas pendant une course assez longue.

M. de Champlouis trouva ses seconds à l'endroit où ils s'étaient donné rendez-vous afin de ne pas exciter les soupçons en sortant ensemble de l'hôtel de Condé. Ainsi réunis, ils chevauchèrent tout en causant gaîment jusqu'à l'Étoile-du-Prieur. C'était une pelouse dégarnie d'arbres où aboutissaient cinq des routes de la forêt: M. de Beausobre et deux officiers de sa compagnie parurent sur la pelouse en même temps que Champlouis et ses amis y arrivaient.

« Ah! dit le comte en riant, dame Fortune sera embarrassée; il n'y a pas de premier venu. »

Ces messieurs se saluèrent. On prit du champ, puis on revint l'un sur l'autre au galop. Quand les têtes des chevaux furent à dix pas de distance : la détonation de six armes à feu se fit entendre.

« Bien visé et bien tiré, Champlouis! » cria M. Dejean en voyant tomber le baron de Beausobre au moment où lui-même recevait une balle dans la jambe; mais le jeune comte ne répondit pas. Almanzor, en continuant sa pointe, avait manqué des quatre pieds : il gisait à terre ainsi que son cavalier.

M. de Puylaurens s'étant débarrassé de son adversaire par une légère blessure, accourut vers son ami en disant d'un ton de triomphe : « Une autre fois tu feras ferrer ton cheval à glace! » Puis il s'arrêta. Morin, qui l'avait devancé, soutenait entre ses bras le corps inanimé du jeune comte. Le vieil écuyer regardait d'un œil stupide tantôt une pierre à moitié cachée sous la neige fondante, tantôt le sang qui baignait la tempe de son maître, et semblait ne point comprendre l'effet prompt et terrible d'une aussi petite blessure. M. de Puylaurens prit avec empressement la main du jeune Champlouis, toucha son front, son cœur; les ayant trouvés également glacés, il prit dans la poche de son pourpoint un de ces petits miroirs que les jeunes seigneurs portaient alors et consultaient souvent; il l'approcha des lèvres du comte afin de reconnaître s'il respirait encore. En ce moment M. Dejean arriva clopint-clopant, et s'aidant du bras de l'un de ses valets : « Eh! dit-il en riant, il me semble qu'il y a eu un premier venu?—Non, répondit de Puylaurens; car ils sont morts tous deux : le baron d'une balle dans la poitrine, et ce pauvre Champlouis d'une chute de cheval.—Peste! voilà un duel meurtrier; je... —Ce combat coûte au roi deux officiers distingués. Si vous m'en croyez, messieurs, nous ne nous vanterons pas d'y avoir pris part. » L'un des officiers suisses, qui s'était rapproché pour juger par lui-même de l'issue fatale de cette affaire, se mêla à l'entretien de ceux contre lesquels il jouait sa vie il n'y avait qu'un instant. « A propos, dit-il, savez-vous, messieurs, pourquoi nous nous sommes battus? — Ma foi non, répondit Dejean; le vieux Morin prétend que c'est pour des fagots.— Voilà des bourrées qui coûtent cher! dit l'officier suisse. — Beau sujet, ma foi, pour risquer de se mettre mal en cour! murmura de Puylaurens. — Et pour marcher avec des *potences* pen-

dant plus de trois semaines, » ajouta Dejean en regardant piteusement sa jambe blessée.

Les valets, qui étaient allés chercher des brancards, revinrent enlever les corps des deux gentilshommes.

Cette triste cérémonie faite, les témoins se séparèrent, et reprirent chacun de leur côté le chemin de Saint-Germain. Les deux officiers se mirent à deviser sur le compte de ceux qui avaient le plus de chances d'obtenir la commission de capitaine rendue vacante par la mort de Beausobre. MM. de Puylaurens et Dejean se demandèrent si cet écart d'Almanzor n'avait pas, par hasard, fait une riche héritière de Mlle de Champlouis.

Morin et son triste cortége entraient dans l'avenue de Maisons en même temps que deux hommes s'apprêtaient à heurter à la porte de la maisonnette habitée par la comtesse de Champlouis. En apercevant le vieil écuyer, le plus âgé de ces deux hommes, qu'à son costume on reconnaissait pour un riche bourgeois, arrêta la main de son compagnon déjà posée sur le marteau, et, changeant de dessein, tous deux allèrent au-devant du brancard.

« Qu'est-ce là, messire Morin, encore un duel ? — Où monseigneur a été vainqueur, répondit fièrement l'écuyer. — Singulière manière de triompher! reprit le vieux bourgeois qui avait déjà parlé. — Hélas ! hélas ! le cheval de notre jeune maître n'était pas ferré à glace, et cela, un peu par ma faute... J'en mourrai, maître Daniel ! succomber avant dix-huit ans et dans une si belle cause ! car, voyez-vous, mes amis, on avait insulté la livrée de Mme la comtesse ! » Daniel Lenoir secoua la tête; il n'était pas de l'avis de Morin, et trouvait que mieux valait vivre toutes les années que la nature nous accorde que de mourir pour n'importe quelle cause.

Le jeune bourgeois, qui, pendant que Morin parlait, avait baisé respectueusement la main glacée du comte de Champlouis, releva son visage baigné de larmes, et dit d'une voix émue : « Madame la comtesse sait-elle ? — Pauvre dame ! dit le vieux bourgeois, c'est un coup à la tuer ! Votre serviteur, messire Morin, nous n'entrons pas avec vous. Fabien, continua-t-il en se tournant vers son fils, nous allons retourner à Paris. — Mais, mon père, ne veniez-vous pas offrir vos services à madame la comtesse ? — L'affaire ne vaut plus rien; les fiefs de la maison de Champlouis retournent à la couronne par la mort du dernier héritier mâle. Quant aux *aleux* et aux propres de la comtesse, ils sont grevés de tant d'hypothèques, que la bête restera pour le dommage. — Ah ! mon Dieu ! que va devenir Jeanne !... mademoiselle de Champlouis, je veux dire. — Manque-t-il de couvens pour recevoir une fille de sa condition ? — Elle, religieuse ! elle, si mondaine ! mais c'est offenser Dieu. Par pitié, mon père !... — Quoi ! interrompit le vieux Daniel Lenoir, vous rêvez que je pense ! » Fabien baissa la tête devant le courroux paternel, et n'osa articuler la pensée que l'impitoyable bourgeois devinait : c'est qu'étant l'unique créancier des dames de Champlouis, Daniel Lenoir était maître de ne les pas ruiner.

La comtesse survécut à la nouvelle de la mort de son fils bien-aimé. Jamais elle ne connut la véritable cause de ce déplorable événement; mais Jeanne la savait... et je laisse à penser si ses larmes furent amères !

Mme Alida de Savignac.

La Roche de l'Assassin.

LÉGENDE.

Les étrangers que les eaux de Barége, de Bagnères, de Saint-Sauveur, attirent dans les Pyrénées regardent avec surprise des fermes situées sur le sommet de ces montagnes. Cependant alors règne la belle saison; de vertes prairies entourent ces fermes, des troupeaux paissent sur ces étroites plates-formes. Que diraient donc ces étrangers s'ils revenaient en décembre quand la neige a tout couvert; que les ravins sont autant de lacs débordés formant des torrens qui entraînent ce qu'ils rencontrent, et empêchent toute communication entre ces fermes? Elles sont pourtant alors habitées, comme en été, par des familles entièrement séquestrées du reste du monde, ne devant espérer aucun secours en cas de maladie et même de mort. Chaque printemps, lorsque les chemins commencent à être praticables, les montagnards, s'abordent, se demandant: « Comment va? n'y a-t-il rien de nouveau? » ce qui veut dire : « Une avalanche n'a-t-elle pas englouti votre troupeau? la mort n'a-t-elle pas enlevé quelqu'un d'entre vous? »

Souvent la même plate-forme contient trois ou quatre fermes; les veillées doivent être une grande joie pour ces pauvres gens; aussi ne manquent-ils pas de s'assembler chaque soir, et là les histoires, les légendes, sont recueillies avec avidité.

Sur la montagne de la Charbonnière, près de Saint-Pé, il existait et il existe peut-être encore une vieille femme dont la réputation s'étendait à plus de deux lieues à la ronde. Chaque année la mère Paquêle racontait du nouveau : elle avait tant vu! si bien retenu! Tour à tour plaisante ou terrible, elle faisait pâmer de rire ou dresser les cheveux sur la tête de ceux qui l'écoutaient. Quand une belle gelée durcissait la neige et que la lune éclairait de sa douce lumière le Gave bouillonnant au pied de la montagne, les jeunes garçons demandaient à la mère Paquêle une histoire bien gaie, bien gaie. Quand le vent soufflait fort, que les ravins rejetaient avec bruit leurs eaux gonflées, que les chiens effrayés faisaient entendre des aboiemens douloureux, les jeunes filles demandaient à la mère Paquêle une histoire bien triste, bien triste, une histoire de revenans!

« Non pas, mes enfans, dit un soir la vieille femme; les revenans, c'est des menteries. Je vas vous raconter des choses vraies, que j'ai vues de mes propres yeux : c'est *la Roche de l'Assassin.*—Oh! firent les jeunes gens, contez vite, mère Paquêle, C'est ça qui doit être amusant, *la Roche de l'Assassin*. Voyons! voyons! » Et tous se rapprochant de la mère Paquêle, se serrèrent les uns contre les autres, tant ils espéraient avoir peur.

La mère Paquêle toussa, se moucha, prit une prise, toussa encore, fit une pause, et commença ainsi :

« Vous connaissez le *mont Perdu*, qu'on voit là-bas, si haut, si pointu, si isolé; eh bien! dans les environs, il y a d'autres monts presque aussi pointus, presque aussi hauts, mais pas si isolés, comme vous savez bien. Or, sur un de ces monts vivait une famille composée du père, de la mère et de quatre marmots qui auraient tenu sous une cage à poulets; et pour faire vivre tout cela, deux vaches, deux chèvres; dans l'été, les truites du Gave, et dans l'hiver le pain de sarrasin qu'on avait récolté sur un petit champ proche la chaumière. Marthe, la ménagère, active et laborieuse, filait continuellement pour que ses enfans eussent une chemise neuve le dimanche, et qu'elle pût, à la Notre-Dame d'août, porter une chenevotte de lin à la Vierge de Lesselle. Pétro, au contraire de sa femme, était un paresseux qui oubliait que les longs jours d'été ne nous sont donnés

que pour travailler plus long-temps et afin d'amasser pour les mauvais jours d'hiver.

Voilà que par malheur, une année, le sarrasin vint à manquer; de gros orages arrivèrent en septembre, comme le bétail était encore aux champs; les vaches furent tuées et aussi une des chèvres. Les neiges vinrent que Marthe avait bien peu de provisions. Dam! je vous laisse à penser si la misère fut grande dans la cabane de Pétro! On fit les parts de chacun, et si petites, que souvent après le souper les enfans disaient : « J'ai faim! » Marthe, le cœur gros, les embrassait en guise de pain; le lendemain, quand ils avaient déjeuné, ils recommençaient encore à dire : « J'ai faim! » Et c'était sinistre à entendre ces cris; car il ne restait plus rien dans la chaumière. Marthe, femme pieuse et soumise au bon Dieu, priait, pleurait et espérait. Pour Pétro, il murmurait sans cesse, et quand sa femme venait pour le consoler, il la repoussait. Puis, au risque de se rompre le cou, il courait par la montagne et allait quêter des secours chez ses amis; mais la saison avait été mauvaise pour tout le monde, et il n'obtenait presque rien, parce qu'il ne pouvait payer ce qu'il demandait. Souvent, en revenant les mains vides, il avait eu l'idée de se jeter dans un des précipices qui s'ouvraient à ses pieds; mais la crainte de Dieu et le souvenir de Marthe et de leurs enfans retenaient le malheureux Pétro.

» Un soir qu'il rentrait chez lui plus sombre encore que de coutume, v'là qu'il entend des cris; il regarde autour de lui, il ne voit rien. Les cris recommencent; il s'arrête, et au fond d'un ravin qu'est-ce qu'il aperçoit? un homme qui, à vrai dire, n'était pas là fort à son aise, sans compter qu'il n'y avait guère d'espoir pour lui d'en réchapper; si bien qu'il criait, il se lamentait, Dieu sait comme! Mais pas de chemin pour aller à lui; pourtant c'était cruel de laisser périr un chrétien. Pétro ne put s'y décider. Se cramponnant après la glace, en y enfonçant ses crochets de fer, s'accrochant à quelques racines, il parvint jusqu'à cet homme, auquel il tendit la main et ainsi l'aida à remonter. En route tous deux manquèrent dix fois rouler dans l'abîme; car l'inconnu était sans doute affaibli par le froid et par ses blessures. Lorsqu'ils furent hors de danger, Pétro l'engagea à venir passer la nuit dans sa chaumière, où Marthe le panserait. « Je ne suis pas blessé, répondit-il d'un air inquiet, en s'enveloppant de son manteau, et je peux rejoindre mes amis qui m'attendent au bas de la montagne... Je vous dois la vie : voilà ma bourse; mais vous paraissez adroit et courageux... je reviendrai; nous pourrons gagner de l'argent ensemble... En attendant, ne dites pas que vous m'avez rencontré... il y va de ma vie et peut-être de la vôtre, ajouta-t-il d'une voix sombre et menaçante. Adieu! à bientôt! » Et l'étranger disparut dans l'obscurité.

» Pétro eut bien un moment d'effroi en recevant cette bourse; mais le cri de ses enfans : « J'ai faim! » revint à sa mémoire, et il se rendit aux fermes avec assurance; car il savait que, grâce à son argent, il en rapporterait du pain... Marthe était déjà fort inquiète lorsque Pétro rentra avec des provisions... « D'où vient cet argent? demanda-t-elle à son mari. — J'ai été assez heureux pour sauver la vie à un homme, répondit Pétro; cet homme a été reconnaissant, et il reviendra même bientôt pour me faire travailler. » Marthe remercia le ciel de tout son cœur.

»Peu après, le soleil commença à devenir plus chaud, les neiges s'amollirent, et bientôt les montagnards se hasardèrent sur les sentiers périlleux. Alors l'inconnu arriva à la ferme : « Je n'ai point oublié ma promesse, dit-il à Pétro; je veux répandre l'aisance dans votre famille. Voulez-vous venir avec moi?—Volontiers, » répondit Pétro qui ne demandait pas mieux que de ne plus labourer la terre. A ces mots, Marthe pleura à l'idée de se séparer de son mari. « Mais

Il ne sera pas perdu, ma brave femme, reprit l'étranger; dans deux ou trois jours il reviendra pour repartir encore, et toujours comme cela. » Elle ne répondit rien. Son mari l'embrassa, caressa ses enfans, prit son fusil et partit. Il fut huit jours absent. Marthe commençait à se désoler. Quand elle lui eut témoigné sa joie de son retour, arrivèrent les questions : « Où as-tu été? qu'as-tu fait? d'où vient ce nouvel argent? » Pétro répondit en manière d'homme embarrassé. « Je... viens de la ville... Mon patron m'a occupé à... son travail... et cet argent est la récompense de... mon ouvrage.— Il demeure à la ville, ton patron? dit Marthe; et quel métier qui fait?—Il fait le commerce des bestiaux. — Et comment est-ce que tu l'aides?—Je vais par les montagnes, et je reviens lui dire quand doivent passer les marchandises » Pétro se tut. Marthe le regardait toujours. « Prends garde, mon homme, lui dit-elle, il n'y a de bon pain que celui gagné honnêtement!—Sois tranquille, » répondit-il en lui tendant l'argent. Marthe le prit; mais le soir, elle eut des idées qui la détournèrent de l'attention qu'elle accordait ordinairement à sa prière. Le lendemain Pétro repartit. Deux jours après il revint avec l'inconnu. Tous deux paraissaient inquiets, ils se parlaient bas, et restèrent la semaine entière à la chaumière. Alors il vint à Marthe des soupçons bien étranges. Elle regarda en face son hôte, il lui sembla avoir des yeux féroces; elle eut comme peur de lui. Elle chercha à prendre son mari à part; mais il l'évita, partit encore, et quand il revint, ce fut avec beaucoup, beaucoup d'argent, puis un beau déshabillé pour sa femme, et des pendans d'oreilles pour sa fille.

» A cette vue le cœur de Marthe se serra. « Pétro, s'écria-t-elle, c'est pas légitime tout ça! Nous autres pauvres gens, n'avons pas assez d'esprit pour gagner tant en si peu de temps. Bien sûr, t'es entraîné dans de vilaines affaires.» A ces mots, Pétro se fâcha, reprocha à sa femme de ne pas avoir confiance en lui, et fit tant de bruit qu'elle n'osa rien ajouter; mais sa conscience lui faisait des reproches tout bas. Quand passant brave et pimpante devant d'autres fermes, on la regardait, elle baissait la tête. Selon Marthe, l'inconnu était pour le moins un contrebandier, et Pétro l'aidait dans ses entreprises périlleuses; elle cherchait à justifier son mari, qui ne s'était sans doute laissé entraîner que pour ne pas rejeter ses enfans dans la misère; mais une belle vache qu'elle venait d'acheter ne lui donnait pas de lait, et maintenant elle était certaine que cet argent lui porterait malheur.

» V'là qu'un jour, ayant allumé un petit cierge devant l'image de la bonne Vierge, il s'éteignit tout d'un coup; Marthe le ralluma, il s'éteignit encore, et elle crut voir que l'enfant Jésus avait un air sévère. Alors elle regarda ses enfans proprement vêtus, son buffet garni de pains blancs, sa grange pleine de provisions, et, au lieu d'être contente, elle se sentit bien triste, bien malheureuse!

» Le soir, son dernier né, qu'elle allaitait, fut pris de convulsions, et en moins de deux heures le pauvre enfant mourut. Oh! dans ce malheur la pauvre mère vit le doigt de Dieu. Elle se mit à genoux près du berceau de son enfant, baisa ses joues froides, pleura en silence, mais ne murmura pas. « J'ai péché, disait-elle, Dieu me punit; c'est juste. » Son mari revint dans la journée; Marthe éplorée le mena près de leur petit mort : « Pétro, dit-elle, cet enfant, c'était notre amour, notre trésor, et le ciel nous l'enlève, parce que nous sommes coupables. Ne dis pas non, mon homme, je le sais : cet argent, c'est de l'argent volé; ton travail, c'est celui d'un bandit. Nous ne sommes plus d'honnêtes gens, Pétro, et si nous persévérons dans la vie criminelle que nous menons, entends-tu, Pétro, si nous y persévérons, il n'y aura plus pour nous que malheurs. Mon mari, mon cher Pétro, nous

avons été bien pauvres, c'est vrai ; mais nous avions toujours de l'espérance en Dieu, toujours de la confiance entre nous. A présent, vois mes yeux : ils sont tout creux à force de pleurer; je n'ose plus prier, et toi tu es soucieux, morne, tu n'oses plus marcher la tête haute, et notre enfant est mort! Faut plus continuer ainsi, Pétro; faut quitter ton séducteur qui t'a enjôlé; car t'étais honnête, mon pauvre homme!... »

» Et tandis que Marthe parlait, il baissait les yeux; car elle disait vrai. Sa conscience lui avait aussi tenu le même langage; Pétro n'était, en effet, qu'un associé de brigand : d'abord le besoin de donner du pain à ses enfans, puis ensuite le désir de gagner de l'argent sans se fatiguer aux durs travaux de la terre le firent consentir aux propositions de l'inconnu, qui se disait seulement contrebandier. Peu à peu Pétro en vint à lui dépister les voyageurs, et s'il n'avait pas porté la main sur eux, du moins il partageait leurs dépouilles. Mais, aux paroles de Marthe, son crime lui apparut dans toute son horreur; et, plein de confusion, il promit de rompre pour toujours avec le brigand. Le matin suivant ils firent rendre les derniers devoirs à leur enfant, et Pétro partit pour aller au rendez-vous, afin d'annoncer au bandit qu'il voulait le quitter. Marthe passa la journée en prières. A minuit elle priait encore. Le tonnerre grondait, le vent soufflait avec violence, le Gave coulait furieux, entraînant les arbres que l'ouragan déracinait, les vautours et les orfraies, effrayés par la tempête, s'abattaient avec des cris de mort sur le chaume de la cabane; les enfans dormaient en s'agitant péniblement. Alors on s'approcha de la porte : ce bruit fit tressaillir Marthe; car elle ne put reconnaître les pas son mari. Elle regarda avec effroi cette porte qu'autrefois elle aurait ouverte si vite : on frappa, et une voix bien connue, celle du brigand, cria : « Ouvrez, Marthe, c'est moi! » Un frisson parcourut tout le corps de la pauvre femme. Une horrible pensée lui vint. Elle se leva raide et froide; mais ses pieds n'avançaient pas. Le brigand frappa plus fort. « Marthe, ouvrez, cria-t-il encore; il est arrivé un affreux malheur. » A ces mots, elle poussa un cri perçant, s'élança vers la porte et l'ouvrit. Le bandit était pâle, trempé de pluie et de sueur; des taches de sang souillaient ses vêtemens. La femme de Pétro le regardait les yeux horriblement ouverts. « Marthe, dit-il d'une voix sombre, vous avez entendu la tempête? Nous étions en route pour venir ici, Pétro et moi; un éclair l'a ébloui, et...—Et?... fit Marthe. — Et le pied lui a manqué; il a roulé dans un ravin. » Alors la figure de la veuve se contracta, ses cheveux se dressèrent. S'élançant sur le brigand, elle entr'ouvrit sa veste, et saisissant sa chemise tachée : « Et ce sang? s'écria-t-elle. — Ce sang, c'est le mien : au péril de mes jours j'ai voulu sauver ceux de votre mari. Voyez, je suis blessé. — Ah! fit Marthe avec un singulier éclat de rire, vous êtes un bien bon ami! » Et sans doute elle était effrayante à voir dans sa terrible douleur; car le brigand tremblait. « Le jour va poindre, dit-il, il faut que je parte; mais je reviendrai : je ne vous abandonnerai pas; c'est moi qui serai le père de vos enfans. » Elle fit un bond en arrière. Il continua : « Vous pouvez compter sur moi, Marthe; seulement dites que votre mari venait de vous quitter quand il a péri, et qu'il était seul. » Elle baissa la tête en signe de consentement; et il partit. Elle l'écouta s'éloigner, puis se levant, elle étendit vers lui une main menaçante : « Va, assassin, cria-t-elle, c'est toi qui l'as tué, mon cher homme, mon bon Pétro, c'est toi qui l'as jeté dans le ravin; car l'éclair ne troublait pas sa vue, et son pied était sûr. Misérable! tu as eu peur qu'il ne te vendît, et tu l'as tué, et tu reviendras me donner de l'or pour que je me taise; va, meurtrier, il est un Dieu dans le ciel, et il vengera la mort de Pétro. » Alors la pauvre veuve se mit à courir la montagne, regardant au fond de chaque ravin, visitant

chaque cavité, portant la main sur chaque touffe d'herbe, espérant y trouver des traces de sang ; mais l'orage de la nuit avait tout effacé, tout renversé : plus d'espoir de retrouver la place du crime. Marthe revenait échevelée, mourante, quand, du haut d'une roche aiguë s'avançant au-dessus d'un précipice, elle aperçut quelque chose d'informe à moitié baigné par l'eau d'un torrent qui bouillonnait en descendant de la montagne. Un frisson saisit Marthe. Elle s'approche sur le bord... sa vue se trouble, elle ne distingue rien. Alors le désespoir l'égare ; elle s'accroche à des racines d'arbres, à des branches mortes, et descend dans le ravin. Son cœur ne l'avait pas trompée, mes enfans, c'était Pétro ! Son visage était meurtri ; il avait une énorme blessure à la tête : on l'avait frappé par derrière avec la crosse d'un fusil ; son mari était bien mort assassiné. On l'avait jeté dans le précipice pour cacher le crime ; mais une pointe de roche retenant ses vêtemens, il n'avait pu rouler jusqu'au fond. La nuit empêcha le meurtrier de s'en apercevoir ; et v'là tout découvert ! Marthe était une courageuse femme ; elle ne passa point son temps à gémir. A genoux près du corps de son mari, elle pria pour son ame, demanda à Dieu de venger la mort du père de ses enfans, et rentra soigner ses pauvres orphelins.

» Le lendemain le brigand parut ; il tenait une bourse et l'offrit à la veuve de Pétro. « Ah ! bien oui, dit-elle, une bourse ; j'ai mieux que cela ! Ce matin, en cherchant le corps de mon pauvre homme, la fatigue m'a saisie ; je suis tombée au pied d'un arbre que l'orage de cette nuit a presque déraciné ; parmi ses racines, v'là que j'ai aperçu un coffre, et à travers j'ai vu briller de l'or ; mais ce coffre est trop lourd : je n'ai pu le tirer de sa cachette... j'ai pensé que vous m'aideriez, vous l'ami de Pétro. » Et Marthe regardait fixement l'assassin, qui souriait à l'idée de l'or. « Sans doute, répondit-il : où est-ce ? je vais avec vous ; nous partagerons. — Oui, oui ! » répondit la veuve. Après avoir embrassé chacun de ses enfans, elle sortit, et marchait si vite qu'il la suivait à peine. Marthe prit le chemin qui conduisait au ravin. Alors l'assassin se prit à hésiter, à trembler ; pas moins il avançait ; mais quand de loin il aperçut la roche aiguë, puis qu'il entendit bouillonner le torrent, il s'arrêta. « Marthe, criat-il, où allez-vous ? N'y a pas là d'arbre, de trésor. » Marthe se retourna ; elle riait. « Si fait, dit-elle, il y a un trésor, un grand trésor ; ne venez-vous pas ? » Le bandit, devinant que son crime était découvert, grinça des dents et prit son fusil pour tuer Marthe : ses doigts crispés ne purent lâcher la détente, et Marthe allait, allait... Il essaya de l'atteindre pour la jeter dans l'abîme : ses jambes tremblèrent sous lui... Ayant gagné la roche, Marthe criait, exaspérée : « Viens ! viens donc ! c'est ici qu'il est, mon trésor, mon mari ; ne le sais-tu pas, toi qui l'y as jeté ? Viens, que le ciel le venge, assassin ! » Et Marthe, furieuse, excitait son ennemi en lui montrant sa victime ballottée par les flots. Il arrivait son poignard à la main, et allait s'élancer sur Marthe ; mais ses pieds s'attachent au sol... Il étend le bras pour la frapper ; son bras se raidit... Il essaie de crier... sa langue s'attache à son palais... sa bouche reste entr'ouverte : il se sent devenir rocher, et pour dernière agonie... Marthe lui montre le ciel, puis le corps de Pétro.

» Depuis ce temps, mes enfans, ajouta la mère Paquêle en terminant son récit, on voit sur le bord du torrent la forme d'un homme le bras tendu pour frapper : c'est le meurtrier de Pétro... *c'est la Roche de l'Assassin.* »

Mme VICTORINE COLLIN.

Les deux Anges.

IMITÉ DE L'ALLEMAND.

L'ange du sommeil et l'ange de la mort, se tenant par la main, descendaient du ciel vers la terre. Au déclin du jour, ils s'arrêtèrent sur une montagne, non loin de l'habitation des hommes. Une brume épaisse étendant son voile sombre confondait les coteaux et les vallées, et le son de la cloche du soir avait cessé de se faire entendre dans les hameaux lointains.

Calmes et silencieux, les deux messagers divins se livrèrent à de hautes pensées dont l'homme est l'inépuisable sujet. Les plaintes, les gémissemens, les vœux insensés, les joies passagères, les tristesses profondes, les mouvemens les plus secrets de l'ame, tout, jusqu'au moindre soupir, arrivait distinctement à ces célestes intelligences. Le livre des destinées est dans leurs mains; ils l'ouvrent, et les décrets éternels s'accomplissent!

Mais la nuit est venue; alors l'ange du sommeil se lève, il agite une branche légère, et bientôt la vapeur assoupissante qui s'en échappe, emportée par la brise du soir, va pénétrer dans les palais comme dans les plus humbles chaumières. Tout cède à sa douce influence : le vieillard qui se penche vers la tombe et l'enfant qui s'élance de son berceau. Le malade oublie ses souffrances, le pauvre sa misère; tout repose....

C'est l'heure où les songes aux ailes légères et changeantes se précipitent en foule dans la demeure de l'homme, et se groupent ou voltigent à son chevet. A l'ambitieux ils ouvrent la carrière des places, des honneurs; au guerrier impatient ils décernent la palme du triomphe; à l'avare ils font découvrir un trésor, et couronnent le poète aux acclamations de la foule. A la jeune fille modeste, ils présentent le voile et la couronne de mariée; au sein de la mère désolée, ils placent le tout petit enfant qu'elle a perdu; et à l'épouse en deuil ils font revoir l'époux qu'elle ne reverra plus !

A ce spectacle toujours nouveau, l'ame candide de l'ange du sommeil se sentit pénétrée de joie, et pressant la main de son frère : « Oh ! lui dit-il, je suis béni comme un ami bienfaisant. Quelle jouissance plus pure, quelle mission plus divine que de soulager ainsi les maux du genre humain ! »

Alors tournant vers l'ange du sommeil des regards pleins de tristesse et de mélancolie, l'ange de la mort répondit : « O mon frère ! du milieu de ces bruits que nous renvoie la terre, n'entends-tu pas retentir des cris de malédiction ? c'est contre moi qu'ils s'élèvent ! A mon aspect, l'ame glacée d'épouvante, l'homme me maudit comme le destructeur du genre humain. « Et une larme telle que les anges peuvent seuls en répandre voila pour un moment son regard.

« Console-toi, mon frère, répliqua l'ange du sommeil; la vue de l'homme est bornée; c'est dans le cercle étroit de la vie qu'il aime à tourner sans cesse et qu'il cherche son prétendu bonheur; il ne s'accorde que quelques jours, oubliant que Dieu lui a donné l'éternité. Que la mort le surprenne adolescent, dans la force de l'âge ou aux bornes les plus reculées de la vieillesse, les mêmes regrets, les mêmes gémissemens se font entendre. L'insensé! c'est lorsqu'il croit toucher au néant que son immortalité commence ! Dans son aveuglement, il ne peut voir pourquoi tu as frappé ce juste dont la mission était remplie; pourquoi ce vieillard rassasié de jours; pourquoi ces jeunes hommes qui ont vidé si précipitamment la coupe de la vie, et cet enfant qui y portait avidement ses lèvres, et la jeune vierge que, dans son vêtement d'innocence, tu as ravie aux dangers du monde, et sa mère qui l'a suivie, car rien ne pouvait la consoler?..Tous ces êtres, l'homme igno-

rant les croit moissonnés au hasard !..... Mais le jour de la vérité approche, ô mon frère ! tous ces morts, qui dorment maintenant dans la tombe, vont bientôt secouer le linceul qui les couvre; rendus à la vie éternelle, ils te salueront comme un ange libérateur, et ainsi que moi alors tu seras béni ! »

Il dit, les regards de l'ange de la mort brillèrent de joie et d'espérance, et les deux messagers célestes, se tenant par la main, reprirent leur vol vers les voûtes éternelles.....

Mlle ANNA MENDIBOURE.

L'Enfant Malade.

A MARIA.

Oh ! la pire des croix de ce monde de peines,
C'est notre enfant malade et pleurant au berceau.
(*Inédit.*)

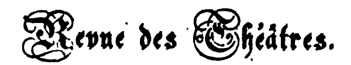
Retirez-vous, amis, laissez-moi seul près d'elle;
Que je presse sa main dans ma main paternelle,
Sa main sèche et brûlante !... O l'enfant de mon cœur,
Qui charge ainsi tes yeux d'une épaisse langueur?
Quel feu court dans ton sang? le trouble, le dévore !
Hier sur nos gazons tu folâtrais encore,
Hélas ! et te voilà sur le lit des douleurs !
Lève tes yeux sur moi !... lève-les, ou je meurs !...
Tu m'entends donc enfin ! je revois ton sourire;
Mais tu brûles toujours ! ton pauvre cœur soupire;
Pourtant ta voix est calme, et ton regard si doux !
De ce mal inconnu tu crains peu le courroux;
Quand dix printemps à peine ont passé sur ta tête,
Tu braves, jeune fleur, le vent de la tempête;
Tu crois qu'elle réserve et sa grêle et ses traits
Pour le front élevé du chêne des forêts !...
Non, la plus faible plante, au sein des prés cachée,
A la vie, à l'amour, est par elle arrachée.
Mais peut-être qu'un ange en secret t'a parlé !
En te montrant le ciel il t'aura révélé

Des destins ravissans, et des jeux sans alarmes,
Et des champs pleins de fleurs, et des fêtes sans larmes;
Et tu souris, ma fille, à l'ange triomphant...
Oh ! ne va pas le croire, enfant !
J'ai vu mourir !... la mort est bien amère !
Cherche le ciel près de ton père,
Ma fille ! la vie a des biens,
De doux rêves, de doux liens;
Ne t'en va pas sans les connaître;
Les cieux les ignorent, peut-être !...
Le monde a des périls ! je serai près de toi,
Je les connais, j'en défendrai ta vie,
Je la sauverai de l'envie,
Ses traits n'iront que jusqu'à moi !

Mais si la voix du ciel l'emporte sur ton père,
Si Dieu par un regard te ravit à la terre,
Je suis prêt, mon enfant, je quitte pour jamais
Mes champs et mes plaisirs, et tout ce que j'aimais !
Et dès que j'aurai vu de formes immortelles
S'embellir tes traits adorés,
Je te serre en mes bras, je m'attache à tes ailes,
Et je monte avec toi vers les parvis sacrés !
Pour éviter de Dieu le regard trop sévère,
Je cacherai mon front dans ton sein radieux;
Ta douce voix dira les mots de la prière,
Et ton père avec toi s'asseoira dans les cieux.

ULRIC GUTTINGUER.





Revue des Théâtres.

OPÉRA-COMIQUE.

Les Etats de Blois, opéra en trois actes, par MM. Planard et St-Georges, musique de M. Onslow.

Au premier acte nous sommes à Blois, dans une cour intérieure du château, près d'une chapelle, le soir du 23 décembre 1588. Les braves archers écossais font leur ronde accoutumée, ils passent. Un homme paraît, enveloppé d'un manteau : c'est le duc de Guise qui conspire contre Henri III, et est venu à Blois pour le braver et le forcer à exclure de la couronne de France Henri de Bourbon. Le duc, en ce moment, va au-devant de la confidente de ses projets ambitieux, la marquise de Sauve qui arrive de Paris; Péricard, le concierge, lui ouvre une poterne donnant sur la campagne, et reçoit bientôt la visite de Paulette, la laitière du château. Cette jeune fille, pour avoir une dot et épouser Péricard qu'elle aime, joue le rôle d'espion sans s'en inquiéter le moins du monde. Une chaise-à-porteurs traverse les remparts, c'est la reine-mère, Catherine de Médicis. Paulette lui remet en cachette une missive qui lui apprend que les projets du duc de Guise sont de faire tonsurer le roi, de l'enfermer dans un cloître, et de se faire couronner roi de France. « Il mourra! » s'écrie Catherine; puis elle entre dans la chapelle.

Au deuxième acte nous sommes dans une des salles du château éclairée de mille bougies. Le duc de Guise donne un banquet aux dames et aux seigneurs de son parti. Voulez-vous savoir, mesdemoiselles, ce qui composait ce banquet? rien que des corbeilles remplies de toutes les sortes de fleurs... encore si c'eût été des fleurs naturelles; mais le 23 décembre!... enfin, un vrai repas de conspirateurs; car ce sont les douces et innocentes fleurs qui servent de signe de ralliement aux partis!... rappelez-vous *la rose rouge* et *la rose blanche*, *le lys* et *la violette*...

Les *restes* du festin enlevés, le bal commence. Nous laisserons danser les *guisards*, pour venir faire notre cour à Henri III, que nous trouvons la tête couverte d'une petite toque de velours noir, surmontée d'une plume blanche plantée droite sur le front, et les oreilles ornées de perles en forme de poires... Le roi de France est seul dans un cabinet sombre, d'où il entend le son des instrumens et les joies du bal où Guise ne l'a point invité. C'est alors que Catherine vient trouver son fils et lui dévoiler les projets du duc. Elle est mourante; mais une tisane de café, boisson inconnue alors, lui rend un peu d'énergie, et la mort de Guise est résolue. Par ordre de la reine-mère, le chef des archers écossais introduit furtivement dans le château une espèce de spadassin, nommé Loignac, qui se charge d'expédier le duc lorsqu'il ira au conseil. Tout était ainsi convenu, quand Péricard vient annoncer que le duc de Guise part pour Paris avec Mme de Sauve, et qu'ils ont donné rendez-vous à leurs gens dans la chaumière de Paulette; c'est elle qui l'a dit.

Nous nous trouvons dans cette chaumière. Paulette n'ayant pu loger les valets, les a envoyés à une ferme voisine : le duc et la marquise arrivent; ils sont fort contrariés de ce retard. La laitière prend sa lanterne pour les aller chercher, et à son retour elle prévient ses hôtes que le roi et la reine-mère arrivent aussi de leur côté. Effrayée de cette rencontre, Mme de Sauve se *sauve* dans un cabinet, le duc de Guise la suit. Henri III et Catherine, qui savent être entendus, disent tout ce qui peut forcer le duc à rentrer dans Blois; ils profèrent contre lui des paroles de mépris, et finissent par se féliciter de ce que, à la tête de ses soldats, Henri de Bourbon s'appro-

che et va les secourir. Guise n'y tient plus; indigné, il se montre et menace son roi.

Au troisième acte nous sommes au château, dans une des salles qui précèdent la chambre du roi. Assis près d'une table, Guise repose agité par de sinistres rêves, tandis que ses nombreux secrétaires écrivent des lettres adressées aux principales villes de France. Il se réveille, envoie ses secrétaires se reposer, et se dit : « Bientôt je scellerai ces lettres avec le sceau de France! » Mme de Sauve, qui a passé la nuit auprès de la reine-mère, engage le duc à renoncer à ses projets ambitieux. « Mais vous-même, tantôt, me disiez d'aller à Paris pour m'y faire couronner? — Je vous trompais : c'était pour sauver votre vie; ici elle est menacée. — Entouré de tous ceux qui me sont dévoués.... ils n'oseraient! » répond le duc avec fierté. Sa mère et ses enfans arrivent, il va les embrasser.

Les états doivent s'assembler à sept heures du matin, il en est six; Paulette cherche partout Péricard qui arrive pâle de froid, de faim et de peur. Il est resté toute la nuit dans le cabinet du roi, et a soupé de sa desserte. Comme c'est vigiles, il n'a mangé que deux pommes d'api, bu un verre d'eau de chicorée; et pour achever le pauvre garçon, il a entendu le complot d'assassiner le duc de Guise. Paulette, qui s'accuse d'avoir révélé le départ du duc, jette un cri d'horreur. Péricard a beau lui dire : « Paulette, tu vas me faire pendre, » elle court avertir Mme de Sauve, qui veut envoyer prévenir le duc. — Impossible, toutes les issues sont fermées.— Par cette fenêtre, s'écrie Paulette. — Mais pas une corde! » A cette époque les femmes ne portaient pas d'écharpes; mais nous avons toujours sur nous une parure qui nous aide à sauver tout être dans le danger : la marquise dénoue sa cordelière; pendant que Péricard l'attache au balcon; sur ses tablettes elle écrit au duc de Guise, et le prie de lui répondre par un signal dont elle convient. Péricard descend par la fenêtre, et Mme de Sauve avait à peine renoué sa cordelière, que Henri III arrive : il s'étonne de cette fenêtre ouverte. « J'avais besoin d'air, répond la marquise, regardant si elle n'apercevra pas le signal; elle le voit enfin briller, et croyant le duc parti, elle éclate en reproches contre le roi, et le brave.

Henri III était fort inquiet, lorsque Loignac vient lui dire qu'ayant remarqué un homme descendre par une des fenêtres du château, il s'en était emparé et avait trouvé sur lui des tablettes dans lesquelles Mme de Sauve découvrait au duc le complot contre sa vie, et alors lui, Loignac, avait allumé le signal pour tromper Mme de Sauve.

Le duc de Guise ne sait donc rien; il a embrassé sa mère et ses enfans et rentre au château, entouré de ses courtisans. Il apprend que le lieu de la séance est changé; c'est dans la chambre du roi qu'il doit se rendre. « C'est juste, dit-il, ce que nous avons à décider n'a pas besoin de témoins. » Il s'agit de faire abdiquer le roi en faveur du duc de Guise. Les courtisans se rendent aux états. Le duc de Guise reste triste, abattu; au moment de se saisir de la couronne, elle lui paraît plus lourde que brillante... Le chef des archers écossais est là combattu entre sa fidélité au roi et son admiration pour le duc. Il lui rappelle l'heureux temps où, après une victoire, il criait si bien : Vive le roi! Le duc éprouve comme des remords. « Monseigneur, continue ce brave, un jour de bataille, je n'ai jamais manqué à deux choses : prier Dieu et boire un petit verre. — J'ai déjà fait la première, répond le duc levant les yeux au ciel. — Eh bien! monseigneur, faites la seconde; car il y a des momens dans la vie où il faut du courage...» et il lui donne le verre d'eau-de-vie qu'il s'était versé pour s'étourdir. Pendant ce colloque, on voit passer Loignac, accompagné des siens... Après avoir bu, le duc, en effet, se sent mieux; il s'avance vers la chambre à coucher du roi, et, poursuivi par

ses assassins, revient tomber dans les bras du chef des archers. En ce moment Henri III soulève un côté d'une portière; de l'autre, apparaît Médicis... Tous deux, avec effroi, regardent expirer leur ennemi.

L'ouverture de cet opéra est belle et savante; l'instrumentation ne laisse rien à désirer. Parmi les morceaux que nous avons remarqués, nous citerons la marche des archers écossais, la romance chantée par le duc de Guise, un air à boire, plusieurs jolis duos, un virelai, un délicieux nocturne et un grand air où le duc se représente le triomphe qui l'attend à son entrée à Paris. Lorsque nous allions nous trouver dans la chaumière de Paulette, l'orchestre a fait entendre la grêle qui tombe, le vent qui siffle et gronde à travers les arbres de la forêt, pendant une nuit de décembre, si bien que, malgré la chaleur d'une salle pleine jusqu'aux combles, nous grelottions et de froid et de peur.

M. Onslow a déjà une grande réputation musicale à laquelle cette œuvre est venue ajouter une nouvelle gloire.

M. F. D. P.

Correspondance.

—

Je ne veux pas mourir! oh! non! j'aurais trop de regret de ne pas voir achevés les monumens et les embellissemens commencés; et puis je voudrais profiter des améliorations qui se préparent pour nous rendre l'existence plus facile, plus heureuse. On dirait que l'homme du temps présent s'oublie pour ne s'occuper que de l'homme du temps à venir; et, comme dit Mme Alida de Savignac dans son joli proverbe intitulé : *Mieux vaut douceur que violence*, « qui dit l'homme dit la femme, qui dit la femme dit la pensionnaire, et je *la* suis. » C'est donc de notre perfection physique et morale qu'il s'agit maintenant. D'abord, grâce aux exercices de la *Callisthénie*, Mme Barrelle Martigny parvient à nous donner la grâce et la souplesse des membres, sans faire ressortir la forme de nos muscles ou dilater nos veines. La *callisthénie* est notre *gymnastique*, à nous. Elle fortifie les constitutions délicates, celles dont l'organisation est altérée... tu comprends!... développe graduellement le système musculaire et la charpente osseuse, donne de la souplesse aux articulations, facilite la démarche, et replace enfin tous les organes de la locomotion dans leurs proportions normales, sans le secours d'aucun appareil, et par une suite et un ensemble de mouvemens divers. Deux heures par jour suffisent, ce qui ne peut nuire à nos études. N'est-ce pas que je retiens joliment tous ces grands mots?

Mais ce n'est pas tout, voilà que s'ouvre maintenant un *Manége hygiénique* dirigé par MM. Fitz-Patrick et de Valmont; tu sais qu'il y a des jeunes personnes qui pâlissent, qui souffrent des palpitations de cœur, des douleurs de tête... on leur conseille l'exercice du cheval; leurs mères les conduisent dans un manége où, tout occupées de se tenir sur la selle, et tout étourdies, tout ennuyées de tourner comme un tonton ou comme un écuyer du cirque de Franconi, au lieu de calmer leurs nerfs, de faire circuler leur sang, cet exercice les irrite, les fatigue... Au *Manége hygiénique* ce n'est plus cela; il y a de beaux chevaux arabes, anglais, français; on peut choisir celui dont le caractère et les allures conviennent; car un cheval doit être un ami avec lequel on sympathise... D'ailleurs, comme médecin et homme de cheval, MM. Fitz-Patrick et de Valmont dirigent eux-mêmes les jeunes personnes auxquelles ce genre de traitement est jugé nécessaire. D'abord, afin de leur donner toute sécurité, une selle faite exprès pour elles leur ôte l'inquiétude d'être démontées; on ne tourmente pas leur esprit et leur attention par les règles du manége, qu'on leur enseigne avec l'expérience; quand elles sont plus

sûres d'elles-mêmes, on enlève de la selle ce qui leur devient inutile, si bien que de cet exercice ces jeunes personnes retirent la grâce, la beauté, la santé et un grand plaisir; car ce manége a trois cents mètres de long; parcouru seize fois, on a marché une lieue sur une terre embaumée, au milieu des arbres, sous le ciel quand il est favorable, à l'abri quand il pleut. Oh! si nous pouvions y galoper ensemble!

Décidément l'automne est l'été de la France; profite de ses derniers beaux jours; promène-toi, cours, cueille des fleurs et des fruits, grandis en esprit et en sagesse... Cette fois, je ne te donnerai qu'une toute petite fleur qui ne sera pas longue à faire, et qui sied à ravir sous un chapeau.

FLEURS EN PAPIER.

PAQUERETTE.

Achète du papier blanc anglais, 20 centimes la feuille;

Des cœurs, 60 cent. la douzaine; à moins que tu n'aimes mieux les faire toi-même. Dans ce cas, il te faut une petite bouteille de jaune liquide;

Des boutons fermés, 30 cent. la douzaine;

Des boutons fleuris, 60 cent. la douzaine, à moins que tu n'aimes mieux les faire toi-même;

Des feuilles, 50 cent. la grosse.

COEUR.

Dans une carte à jouer, taille deux ronds larges de quatre lignes de diamètre; colle-les l'un sur l'autre; fais-y deux trous avec une épingle, passe l'extrémité d'un fil d'archal appelé *baguette*, long de trois pouces, dans un de ces trous; fais-la sortir par l'autre trou, et tortille ensemble les deux brins de ce fil d'archal, sous et très-près de ces ronds qui forment le cœur.

Prends un petit morceau de tulle blanc, mets du jaune liquide dans une soucoupe pour y teindre ce tulle en jaune d'or; délaie de la farine dans de l'eau de gomme arabique; ajoutes-y de ce jaune; avec ton pinceau, mets sur le cœur une couche de cette colle, épaisse d'une ligne; enveloppe-la du tulle que tu serres bien, et attaches avec de la soie, sous le cœur, autour du fil d'archal. Suspends ce cœur pour le laisser sécher.

FLEUR.

Taille en papier blanc un modèle sur le n° 1; enduis de colle le dessous du cœur; passe le fil d'archal au milieu de ce modèle n° 1; rapproche-le sous le cœur; enduis de colle le dessous du centre de ce même modèle, et passe le fil d'archal au milieu du n° 2 que tu rapproches du modèle n° 1, de manière à ce qu'il y soit entièrement collé, excepté ses feuilles.

BOUTON FLEURI.

Prends de la ouate gros comme un noyau de cerise; attache-la à un fil d'archal nommé *baguette;* couvre cette ouate de colle; passe le fil d'archal au milieu du n° 3; rapproche-le de la ouate de manière à la couvrir entièrement, et qu'il n'y ait que le bout des feuilles qui n'y soit pas collé; enduis de colle le dessous du centre de ce modèle, passe le fil d'archal au milieu du n° 2 que tu rapproches du n° 3, de manière à ce qu'il y soit entièrement collé.

POUR MONTER LA BRANCHE DE PAQUERETTES.

Trois fleurs, un bouton fleuri, un bouton fermé, et six feuilles, dont deux à la tige du bouton fleuri, deux à celle du bouton fermé, deux au bas de la branche, et, comme tu le vois, pas de feuilles aux paquerettes. Tout cela le plus élagué, le plus clair, le plus léger possible.

Et puis si tu pouvais venir à Paris, tu verrais jusqu'où peut s'élever l'art d'imiter la nature, en te promenant dans un *Jardin artificiel*, près la barrière de l'Étoile. Les arbustes, les fleurs, les fruits y sont admirablement vrais. Oh! si j'étais riche! j'aurais un petit boudoir tout tapissé de

chèvrefeuilles en fleurs, de sombres gobéas, de clochettes éphémères, de capucines veloutées, mêlés aux feuilles et aux fruits de la vigne grimpante... Quelle consolation ce serait de reposer ses yeux sur les chaudes couleurs des fleurs du printemps, de l'été, de l'automne, tandis qu'au dehors serait l'hiver tout blanc de neige !...

Revenons à nos travaux du coin du feu; car nous en approchons, quoi qu'en dise le soleil.

Le n° 4 de la planche X est un bouquet de roses qui peut servir pour tapis de lit ou de cheminée, pour chauffeuse ou fauteuil à la Voltaire, sur un fond noir, chocolat, gris ou blanc. Tu comprends que les laines de la fleur commencent à la couleur rouge et finissent à la couleur feuille morte, mais il m'a paru plus convenable de n'écrire au bas d'une *rose* que des couleurs *roses*.

Le n° 5 est l'explication des signes de cette tapisserie.

Le n° 6 est la suite de l'alphabet gothique.

Le n° 7 une marguerite que l'on brode en soie ou en laine sur une robe de mousseline de laine ou de mérinos croisé. Place ces marguerites à un demi-tiers de distance l'une de l'autre. Pour les dessiner, lorsque l'étoffe de ta robe sera montée sur un métier, tu y marqueras les distances avec un crayon noir, si elle est claire, ou avec un crayon blanc si elle est brune. Tu piqueras ce dessin avec une épingle, tu le placeras sur les distances indiquées, et tu le ponceras avec du charbon en poudre ou avec du blanc d'Espagne, l'un ou l'autre enveloppés dans une toile, et tu dessineras ces fleurs en suivant le poncé avec un crayon noir ou blanc.

Le n° 8 est une couronne d'écusson de pair de France.

Le n° 9 est une couronne de chêne pour tous les Français qui ont rendu service à leur pays.

Le n° 10 est une broderie pour le tour d'une chemisette.

A présent, je voudrais te raconter quelques jolies toilettes; mais la mode court les eaux, les châteaux, les bains de mer; cependant il y a des demoiselles qui profitent de son absence, et qui se mettent avec beaucoup d'esprit. Par exemple, dans un petit bal de campagne, une jeune personne portait une robe de mousseline dont les manches larges courtes et en biais étaient séparées au milieu par un ruban de gros de Naples rose plié en deux, puis s'ouvrant dans toute sa largeur pour former une double rosette entre ces deux espèces de bouillons. Sur les épaules étaient deux pareilles rosettes. Le dos était froncé du bas; les devans froncés sur les épaules étaient croisés. A l'endroit où les deux côtés se rencontrent sur la poitrine était placée encore une rosette. Sa ceinture était un large ruban de gros de Naples rose d'une aune et demie de long, nouée sur le devant de la robe. Ses cheveux, en bandeaux, formaient par derrière une corde placée très-bas sur le cou et s'éloignant de la tête. Au-dessous de cette corde était attaché avec une épingle d'or, un peu sur le côté droit, un nœud formé de trois quarts de large ruban de gros de Naples rose dont les boucles accompagnaient la figure, et dont les bouts flotaient sur les épaules.

J'ai aperçu à son balcon une de mes voisines qui avait les cheveux *à la Mancini*; par derrière ils formaient une tresse placée aussi très-bas; cette tresse était entourée d'un ruban de velours noir formant un nœud du côté gauche, et dont les bouts tombaient sur les épaules. Sa robe, faite à la vierge, était de mousseline de laine, couleur écrue, semée d'un petit pois blanc. Ses manches en biais et justes, avaient, à l'endroit du coude, un biais haut d'un quart, long d'une demi-aune et demi-quart, froncé au milieu et cousu sur la manche à l'endroit de la saignée, un pouce au-dessus et un pouce au-dessous; ce biais était froncé de même, cousu de même, mais terminé par une tête haute d'un pouce et garnie d'un petit passe-poil de gros de Naples écru.

Elle avait une pélerine de gros de Naples noir arrondie par derrière, mais à pointe par devant, garnie d'un passe-poil d'étoffe pareille et d'une dentelle noire haute de deux pouces et légèrement froncée.

Les robes de toile, de mérinos, de mousseline de laine imitent les foulards par leurs couleurs sombres et leurs dessins très-bizarres. En revanche, il y a des robes de foulard qui sont de couleurs claires, avec des bouquets de fleurs très-naturelles.

Les chapeaux, les capotes à coulisses, sont moins grands cet automne. Il y en a déjà en reps, en satin, ornés de fleurs, de petites rosettes de ruban terminées par de grands bouts, et de longues plumes-follettes tombant jusque sur les épaules.

J'ai vu dans les magasins des écharpes de cachemire noir brodées en soie de couleur et terminées tout autour par un filet de soie noire.

J'ai vu aussi des châles carrés en cachemire parsemés de fleurs et entourés d'un encadrement de fleurs, le tout brodé en soie de couleur. Je te dirai si cela se porte, car nous ne pouvons rien risquer!

Mais je t'empêche de te promener avec tes amies, qui profitent de leurs derniers jours de vacances, et je m'en veux de t'avoir retenue si long-temps.

Adieu, chère petite, songe que je me réjouis de ta joie, et amuse-toi bien si tu veux que je m'amuse.

J. J.

Ephémérides.

HISTOIRE.

L'an 1468, le 3 octobre, arrestation du roi de France, Louis XI, à Péronne, par le duc de Bourgogne.

Louis XI, voulant terminer les différends qui s'étaient élevés entre lui et Charles, duc de Bourgogne, avait demandé à ce duc une conférence; mais, dans le même temps, il appuyait secrètement la révolte des Liégeois contre Charles, et pour mieux le tromper, il alla seul le trouver à Péronne. Charles, ayant découvert les intelligences du roi avec les Liégeois, le fit arrêter et enfermer vis-à-vis de cette même tour où Charles-le-Simple avait fini sa vie; il hésita même s'il ne porterait pas sa vengeance plus loin; enfin il se contenta de lui faire signer un traité fort désavantageux, et le força de marcher à sa suite contre ces mêmes Liégeois qu'il avait soulevés et d'assister à l'embrasement de leur ville.

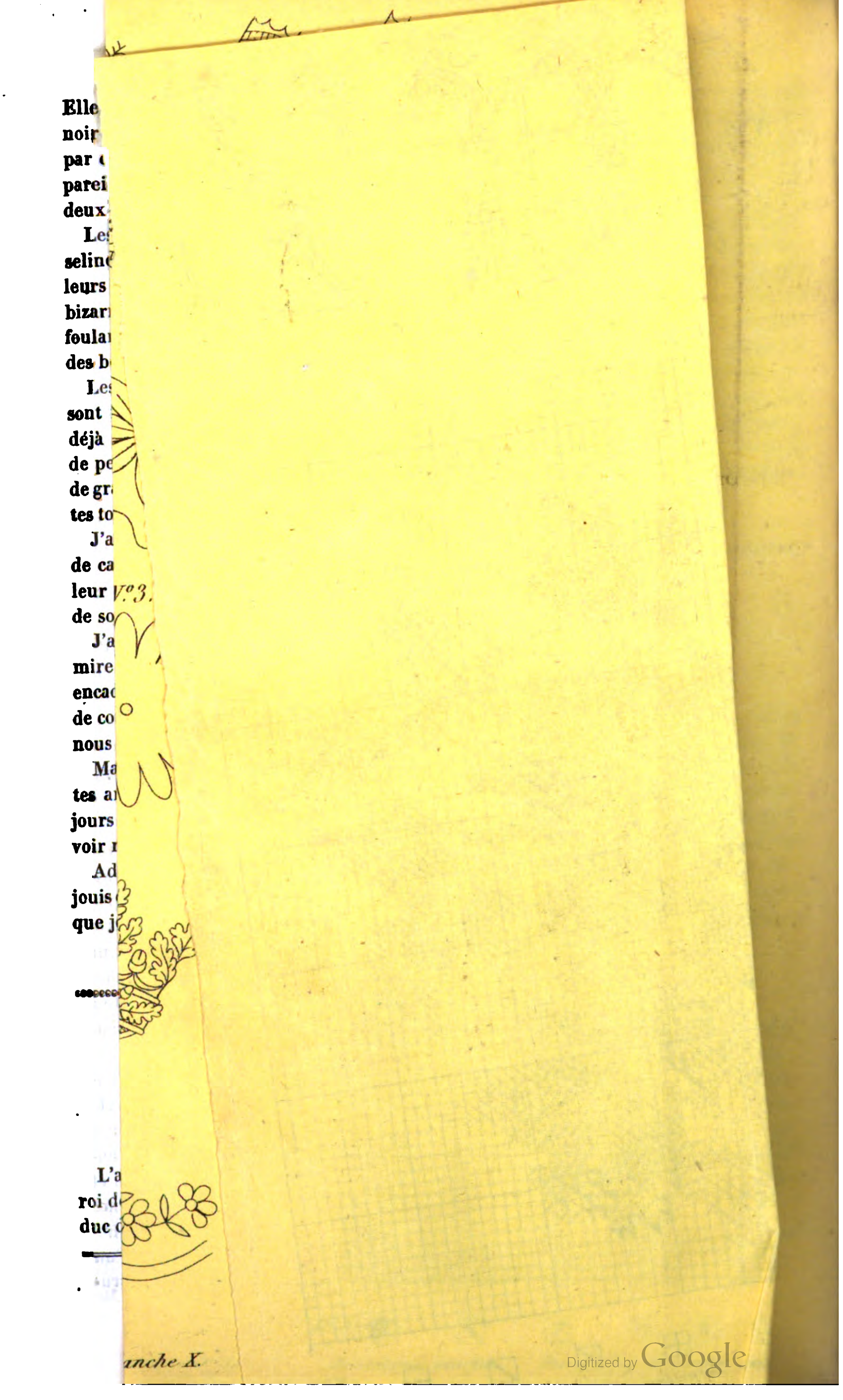
Mosaïque.

Domitien, le dernier des douze qu'on appela Césars, et qui exigeait que dans les requêtes on lui donnât le nom de DIEU et de SEIGNEUR, avait l'habitude de se retirer dans son cabinet, où il ne s'occupait qu'à prendre des mouches et à les percer d'un poinçon fort aigu. Quelqu'un ayant demandé à Vibius Crispus s'il n'y avait personne avec l'empereur. «*Pas une mouche.*» avait-il répondu.

L'impératrice d'Autriche vient de faire un pèlerinage à la chapelle Sainte-Marie, à Mariazell. Elle a offert en don un collier de perles précieuses, fermé par un cadenas formé dans la balle en fer avec laquelle un assassin avait voulu tuer l'empereur en 1832. Cette balle est enchâssée d'or et de diamans.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.


N°6.
N°7.
N°1.
N°2.
N°8.
N°9.
N°10.


Elle
noir
par
parei
deux
Les
selin
leurs
bizar
foula
des b
Les
sont
déjà
de pe
de gr
tes to
J'a
de ca
leur
V.º3.
de so
J'a
mire
encad
de co
nous
Ma
tes a
jours
voir
Ad
jouis
que j
L'a
roi d
duc d
anche X.

NOVEMBRE 1837. — N° XI. — Cinquième année.

JOURNAL

DES DEMOISELLES.

Instruction.

—

DE LA

Distribution des Climats

A LA SURFACE DE LA TERRE (1).

(2e ARTICLE.)

Nous vous avons déjà parlé dans un précédent articlè, mesdemoiselles, de quelques-unes des causes qui inflent sur la distribution des climats à la surface de la terre, et qui l'empêchent de se faire simplement suivant l'ordre des latitudes. Vous savez que le froid augmente non seulement à mesure que l'on s'approche des pôles, mais à mesure que l'on s'élève dans l'atmosphère; de sorte que des pays situés près de l'équateur peuvent être doués d'un climat moins ardent que des pays qui en sont moins voisins : il suffit pour cela, comme nous vous l'avons dit, que leur élévation au-dessus du niveau de la mer soit assez grande. Nous allons vous entretenir aujourd'hui de quelques autres causes qui contribuent également à faire varier les climats.

Le voisinage de la mer tend à donner beaucoup de douceur au climat. Cela vient de ce que la mer, durant l'hiver et durant l'été, se comporte tout autrement, sous l'action des rayons du soleil, que la terre ferme.

Considérons ce qui se passe à la surface de la mer pendant l'hiver. Vous savez, mesdemoiselles, que l'effet du froid est de contracter tous les corps et de les rendre proportionnellement plus lourds; la couche d'eau qui est à la surface de la mer, à peine refroidie, devient donc plus lourde que celles qui, étant placées au-dessous d'elle, ont mieux gardé leur chaleur, et étant plus lourde, elle s'enfonce et laisse sa place à une couche plus légère et par conséquent moins froide; la même chose arrive à celle-ci, et ainsi de suite : de telle façon que le froid de l'hiver se répartit dans toute la masse des eaux, et ne demeure pas accumulé sur la couche superficielle; et bien au contraire, c'est toujours une couche d'eau d'une température assez douce, qui, en vertu de sa légèreté spécifique, vient occuper la surface de la mer. Il résulte de ce fait que la mer n'est jamais très-froide, même pendant des hivers rigoureux, excepté toutefois dans les régions polaires qui sont hors de ligne, et dans lesquelles la rigueur du froid est si grande que la surface de la mer finit par se congeler.

(1) Page 1, IVe année.

Ce qui se passe sur la terre ferme est tout différent. Les points qui se trouvent à la surface, au commencement de l'hiver, y restent invariablement fixés; tout le froid de la saison tombe sur eux, et ils ne le partagent que très-faiblement avec les points situés plus profondément dans la terre. La température, à la surface des continens, doit donc s'abaisser considérablement durant l'hiver; et tandis que le froid se dissipe en quelque sorte dans la mer, à mesure qu'il y arrive, il s'entasse, au contraire, s'il est permis de parler ainsi, sur la terre ferme. Pour rendre ce phénomène plus sensible par un exemple, comparons le froid à de la neige qui tomberait de l'atmosphère : une couche de quatre à cinq pouces de neige sur l'Océan ne serait rien, quand même l'air serait à la glace, parce qu'elle se dissoudrait aussitôt et se disperserait dans la profondeur des eaux; mais cette même couche de neige tombée sur le sol y demeurerait comme un vaste manteau, et ajouterait à l'atmosphère une cause permanente de froid.

L'Océan, durant l'hiver, étant plus chaud que la terre, est donc un véritable foyer de chaleur pour les contrées qu'il baigne; plus il les entoure de près, et plus il les échauffe. Il y a, dans la Manche, de petites îles dans lesquelles il ne gèle jamais, et sur les côtes d'Irlande, quoique cette île soit fort avancée vers le nord, le myrte croît naturellement et en assez grande abondance; ne demandant pas une grande chaleur, mais ayant seulement besoin d'être préservé du froid, il trouve là tout ce qu'il lui faut.

Pendant l'été, un effet analogue a encore lieu; mais il en résulte précisément tout l'opposé. La chaleur se répartissant dans la profondeur des eaux, attendu que ses rayons y pénètrent à cause de la transparence, la surface de l'Océan ne s'échauffe pas beaucoup; tandis que la chaleur, frappant, au contraire, sur les parties extérieures du sol, sans pouvoir entrer plus avant, les échauffe beaucoup, et se réfléchit en même temps au-dessus de la surface avec beaucoup de vivacité. Donc, pendant l'été, la température, à la surface des continens, devient très-élevée, tandis qu'elle demeure proportionnellement très-modérée à la surface de la mer. Le voisinage de la mer tend donc à diminuer l'ardeur des étés. Rappelons-nous, en un mot, que l'Océan peut être exactement assimilé à un immense bain d'eau tiède : il est trop vaste pour pouvoir se refroidir pendant le peu de temps que dure l'hiver, et trop vaste aussi pour pouvoir s'échauffer d'une manière notable pendant le peu de temps que dure l'été.

Il est essentiel de remarquer que la chaleur de l'Océan pendant l'hiver et sa fraîcheur pendant l'été ne se communiqueraient à la terre que dans des limites très-peu sensibles, s'il n'existait pas entre la terre et l'Océan d'autre communication que le voisinage direct. Mais les courans d'air qui passent continuellement de l'un à l'autre établissent entre eux un ordre de communication très-actif et très-efficace. La direction habituelle des vents doit donc exercer une puissante influence sur le climat; car si les vents passent habituellement de la terre à l'Océan, il est clair que la température de l'Océan ne pourra pas venir se marier à celle de la terre et modérer ses excès; mais si les vents arrivent au contraire de l'Océan sur la terre, l'action bienfaisante de l'Océan, favorisée par eux, pourra au contraire se faire sentir très-énergiquement sur la terre, et jusqu'à une assez grande distance de la côte. Le vent transportant avec lui soit la fraîcheur, soit la chaleur, tous les points de la terre qu'il va successivement visiter, jusqu'à ce qu'il ait perdu la température qui le distingue, se trouvent, grâce à lui, dans le même cas que s'ils étaient naturellement placés sur le bord de la mer. Il est donc très-important de savoir si les vents régnant d'ordinaire dans un pays en-

touré par la mer sont des vents de mer ou des vents de terre ; car si ce sont des vents de mer, ils donneront à ce pays ce genre modéré de climat que l'on nomme le *climat insulaire;* et si ce sont des vents de terre, ils lui donneront, au contraire, malgré le voisinage presque impuissant de la mer, ce genre excessif de climat que l'on nomme le *climat continental*. Dans le premier cas, les hivers seront doux, et les étés seront frais, ce qui est un grand bien pour les hommes et pour la plupart des végétaux utiles qu'ils cultivent ; dans le second cas, les hivers seront très-rigoureux, et les étés très-ardens : contraste fâcheux, et duquel dérivent pour les hommes et pour les objets de leurs travaux une foule d'incommodités et d'accidens funestes.

Or, considérons maintenant combien l'Europe, ce foyer central de la civilisation du globe, a été admirablement partagée dans les plans de la Providence, sous le rapport du climat. La mer la baigne de tous côtés : c'est une presqu'île qui ne tient au reste de l'ancien monde que par la Russie. Il n'y a pas une autre partie de la terre dont la forme soit aussi compliquée ; ce sont partout des saillies qui s'avancent dans la mer : l'Espagne, l'Italie, la Grèce, la Suède, le Danemark, l'Angleterre et l'Écosse, la Bretagne ; partout des golfes profonds qui amènent la mer jusque dans l'intérieur : la Méditerranée entre l'Espagne et l'Italie, la mer Adriatique, la mer de Grèce, la mer Noire, la mer Blanche, la mer Baltique et ses sinuosités profondes, la Manche et les mers d'Allemagne, le golfe de Gascogne. Trouvez sur notre planète une contrée d'aussi petite étendue, et dont les côtes, c'est-à-dire les points par lesquels la terre s'échauffe au contact de la mer pendant l'hiver, et s'y rafraîchit pendant l'été, aient reçu un développement aussi considérable. Il n'y aurait qu'une île très-allongée et très-étroite qui put offrir, sous le rapport du climat, les mêmes avantages que l'Europe ; et l'Europe semble être cette île qui se serait ramassée et contournée sur elle-même pour jouir de la mer, sans trop éloigner l'une de l'autre les diverses régions dont elle se compose.

Ce n'est pas tout : dans les zones tempérées, les vents habituellement régnant sont, pour certaines raisons que nous ne pouvons expliquer ici, des vents d'ouest. Tout le monde sait par expérience en Europe combien ces vents sont plus communs que les autres ; le vent d'est ne se fait jamais sentir qu'à de longs intervalles et pour peu de temps, et celui du sud peut être regardé comme faisant équilibre à celui qui nous tombe du nord. Or voyez, mesdemoiselles, quel est le voyage que vient de faire le vent qui nous arrive de l'ouest. Il vient de courir pendant un trajet d'environ quinze cents lieues au-dessus de l'Océan Atlantique, et ce trajet est bien suffisant pour qu'il ait pu prendre, sauf bien peu de différence, la température de la mer. Ce vent d'ouest, que nous maudissons quelquefois parce qu'il nous apporte souvent de la pluie qu'il a prise aussi dans son voyage sur mer, mais qui a bien des droits cependant à notre reconnaissance, répand donc sur nos contrées de la chaleur pendant l'hiver et de la fraîcheur pendant l'été. C'est un des instrumens les plus actifs dont Dieu se serve pour donner à l'Europe un climat digne de la population d'élite qui y fait sa demeure.

Ce n'est donc pas sans raison que cette belle découpure de terre dont nous venons d'admirer l'industrieuse harmonie a été placée par son divin auteur à l'extrémité occidentale de l'ancien monde, au lieu de l'avoir été à l'extrémité orientale. Cela seul changerait tout. Les vents d'ouest, au lieu d'être des vents de mer, deviendraient des vents de terre ; durant l'hiver ils seraient très-froids, durant l'été ils seraient très-ardens, et la sage économie des températures serait complètement renversée. Le voisinage de la mer ne serait une cause d'équilibre que pour les points situés tout

à-fait sur la côte; et cette cause, il faut le dire, sans le concours des courans d'air, ne gardant que bien peu de puissance, le climat continental règnerait partout en maître et dans toute sa rigueur. C'est précisément ce qui a lieu en Chine, mesdemoiselles: c'est ce qui fait que, quand nous lisons les récits des voyageurs, ce pays nous fait tantôt l'effet d'un pays très-froid, et tantôt d'un pays très-chaud; nous voyons les Chinois enveloppés dans des fourrures qu'ils font venir de toutes parts à grand prix, revêtus de plusieurs surtouts placés l'un par-dessus l'autre, enfermés dans leurs maisons autour de grands brasiers; après cela nous les voyons sous un soleil ardent, fuyant leurs maisons pour chercher la fraîcheur des eaux et des jardins, vivant dans des kiosques soigneusement ombragés, et garantis par mille moyens contre les feux du jour. Chez eux comme chez nous, c'est toujours le vent d'ouest qui souffle. Mais est-ce l'hiver? Chez nous, il vient de l'Océan, et il réchauffe; chez eux, il vient de faire un voyage de plus de deux mille lieues au-dessus des terres gelées, couvertes de neige, de l'Europe et de l'Asie, et il glace. Est-ce l'été? Chez nous, le vent est frais, et modère la chaleur; chez eux, il est chaud, et l'augmente. Et pour bien graver cette différence dans votre esprit par un exemple, sachez, mesdemoiselles, qu'à Pékin, dont la latitude est à peu près la même que celle de nos villes du midi, la température durant l'hiver, ainsi que cela résulte de l'ensemble des observations faites par les missionnaires, est la même que celle que l'on éprouve en Europe, à Copenhague, tandis que la température de l'été est la même que sur la côte d'Afrique.

Notez que Pékin est situé près de la mer, et que ce voisinage tend à diminuer la différence entre l'été et l'hiver, différence qui, sans cette cause d'équilibre, se manifesterait nécessairement avec une intensité encore plus grande. C'est en nous transportant dans l'intérieur des terres, en Sibérie ou dans les steppes de l'Asie centrale, que nous pouvons apprendre tout ce qu'il y a d'admirable dans le climat exceptionnel dont nous jouissons en Europe. Dans la ville d'Astrakhan, dont la latitude est la même que celle de Paris, la température habituelle de l'hiver est de trente degrés au-dessous de zéro, exactement comme sous le cercle polaire, et la température de l'été est la même que celle des îles Canaries. Ne voilà-t-il pas dans le même endroit, à six mois de distance, les journées les plus différentes qu'on puisse imaginer! et ne serait-ce pas, à notre sens, une bien triste condition que d'aller passer ses étés chez les Nègres et ses hivers chez les Lapons? N'admirerions-nous pas, si cela n'était pas trop incommode, que l'on pût faire l'inverse? Mesdemoiselles, grâce à la patrie que votre naissance vous a donnée, c'est à peu près ce que vous faites tous les ans, et sans avoir besoin de quitter les endroits où vous avez toutes vos habitudes, toutes vos connaissances, et où vous êtes si bien.

Ajouterai-je que tout dans la création de la terre a été si bien disposé en faveur de l'Europe, qu'il n'y a pas jusqu'à cet immense désert de Sahara qui ne soit à son usage? Un de nos plus célèbres savans, M. de Humboldt, a calculé que cette plaine sableuse qui côtoie l'Europe sur toute sa longueur à quelques centaines de lieues de distance, et qui s'échauffe si fortement sous le rayonnement du soleil, nous envoie par les courans supérieurs de l'atmosphère une partie de la chaleur qu'elle reçoit, et fait ainsi pour nous l'office d'un bain de sable qui servirait à nous dégourdir pendant l'hiver. L'air échauffé s'élève, s'emporte au-dessus de la Méditerranée et nous retombe comme vent d'ouest. L'Europe, par l'effet du désert de Sahara, est donc comme attirée vers le midi à quelque distance au-delà de sa position véritable; elle conserve la latitude qui lui est propre, et acquiert le climat d'une latitude plus élevée.

Il y a encore une cause d'adoucissement des climats qui agit en Europe d'une manière très-notable, et dont il est nécessaire que nous disions un mot. Cette cause, c'est le défrichement des forêts. Les forêts ont une action très-remarquable sur la température; elles augmentent la chaleur pendant l'été et le froid pendant l'hiver. Elles agissent d'une manière diamétralement opposée à l'Océan. Lors donc qu'on les abat sur une grande étendue de pays, on change par cela seul la nature du climat, et l'air semble s'adoucir de lui-même pour se mieux mettre en harmonie avec les cultures qui commencent à naître. Autrefois, vous le savez, mesdemoiselles, l'Allemagne et même la plus grande partie de la France étaient couvertes d'immenses forêts qui ont peu à peu disparu devant les progrès de la civilisation. Ces forêts agissaient, comme je viens de vous le dire. Il résulte des faits consignés dans un grand nombre d'historiens que les hivers étaient alors beaucoup plus rudes qu'ils ne le sont aujourd'hui: ainsi on voit fréquemment, dans les anciens récits, des armées profiter de l'hiver pour traverser sur la glace le Rhin et même le Rhône, fleuves qui de nos jours ne gèlent presque jamais. Quant à la chaleur qui régnait pendant l'été, on a aussi diverses preuves qu'elle était plus forte qu'aujourd'hui. Je ne vous en citerai qu'une seule, c'est que la vigne était cultivée avec avantage dans des localités aujourd'hui trop froides pour que le raisin puisse y mûrir. On lit dans une chronique du temps de Philippe-Auguste qu'il y eut un concours entre les vignerons de plusieurs pays pour savoir à qui appartiendrait l'honneur de fournir le vin à la table du roi, et que les vignerons de Beauvais eurent place à ce concours. Aujourd'hui l'été à Beauvais n'est pas assez chaud pour que la vigne puisse y prospérer, et cependant, à l'époque de ce concours, il est clair que cette culture y était en activité, et donnait même des produits assez satisfaisans, puisqu'on les jugeait dignes de prendre place dans les caves du roi. Le défrichement des forêts dans le Nouveau-Monde, défrichement qui s'est en quelque sorte opéré sous nos yeux, a donné à cette influence des forêts sur le climat le dernier degré d'évidence. Depuis une centaine d'années, les hivers à New-York sont beaucoup moins froids et les étés beaucoup moins chauds. La même chose a eu lieu en Toscane, grâce aux défrichemens considérables qui s'y sont faits depuis deux siècles. Ajoutons donc encore du côté de l'Europe ce dernier avantage. Puisqu'aucun pays dans le monde n'est plus généralement livré à la charrue, aucun pays non plus n'éprouve plus puissamment dans son climat l'action bienfaisante qu'y exerce la culture.

R. D.

Littérature Française.

REVUE LITTÉRAIRE.

Une vie de jeune Fille, par Mme Joséphine Junot d'Abrantès.

Ce titre passablement romantique pourrait faire croire que Mme Junot appartient à l'école moderne, et cette école trouve deux *substantifs*, se suivant, de bien meilleur air qu'un seul, précédé du modeste *article*. Ainsi, inscrire sur le frontispice d'un livre: *Une vie de jeune Fille*, annonce un *type*; ces cinq petits mots réunis sont *gros d'idées*, tandis que *La vie d'une jeune Fille*, cela eût dévoilé tout d'un coup très-peu de prétention, des images douces, de bons exemples, et de meilleurs préceptes... enfin ce qu'offre l'ouvrage; mais dans notre

temps, il est d'usage que *le titre* en dise plus que *le livre*.

Une jeune fille, nommée Madeleine, et son père, le marquis d'Orgès, habitent une petite maison située à Saint-Léonard, bourgade du Limousin. M. d'Orgès a longtemps vécu parmi le monde, il a servi dans la marine avec distinction; mais, de la fréquentation de la haute société, de son dévouement au service du prince et de la patrie, le marquis n'a recueilli qu'injustice et désappointement; des revers de fortune sont encore venus augmenter la morosité de sa vieillesse; détaché de tout, il n'aime plus que sa chère Madeleine, et n'admet dans sa solitude qu'un seul étranger, l'abbé de Montel, vieillard son contemporain; mais dont l'humeur est aussi douce, aussi charitable, que celle du marquis est atrabilaire.

A trois quarts de lieue de Saint-Léonard se trouve le château de Vezelay; ce manoir a passé par héritage dans la famille de Bressac. La comtesse de Bressac vient l'habiter avec ses deux filles jumelles, Constance et Amélie. Ces deux enfans, nées le même jour, n'ont qu'un cœur, qu'une pensée, chacune vit pour sa sœur et par sa sœur; leurs tailles, leurs démarches sont semblables; à qui les aperçoit de loin, il est difficile de distinguer Constance d'Amélie : mais en s'approchant, on reconnaît combien les deux jumelles se ressemblent peu. Constance est belle, blonde, gracieuse; Amélie, laide, tout-à-fait laide; elle prend sagement son parti sur sa figure; il n'en est pas de même de Constance : elle est triste de posséder des avantages que sa sœur ne partage pas, elle pousse même ses regrets jusqu'à être jalouse de la beauté des compagnes d'Amélie.

Mais le développement du caractère et de la situation de Madeleine, les excellens conseils de l'abbé de Montel à Mlle d'Orgès, soit que le bonheur semble lui sourire, soit que le malheur l'atteigne, couvrent toutes les pages, et les deux jumelles n'occupent qu'une place secondaire. Cependant la tendresse des deux sœurs, la fusion de ces ames créées au même instant et d'une même essence, est une heureuse conception, en ce qu'elle forme un contraste avec le complet isolement de Madeleine. Du jour où Mlle d'Orgès a pu voir un sourire de Constance amener un sourire sur les lèvres d'Amélie, et chaque peine de l'une des deux jumelles trouver un écho dans le cœur de l'autre, la résignation lui est devenue méritoire, à elle, pauvre délaissée, dont les joies enfantines sont repoussées par l'humeur sombre d'un vieillard, et les *gros chagrins* accueillis avec dédain; car le marquis d'Orgès est arrivé à ce point, de ne plus croire les émotions de la vie dignes d'attention.

Constance et Amélie ne sont pas toute la famille de Mme de Bressac; elles ont un frère, leur aîné de dix ans. Le comte Emmanuel, jeune, beau, élégant, recherché, demeure à Paris; cependant il vient, chaque automne, rendre visite à sa mère et à ses sœurs. Comme, en dépit de la misanthropie du marquis d'Orgès, la plus grande intimité s'est établie entre les habitans de la petite maison de Saint-Léonard et les dames du château, Emmanuel voit chaque jour Madeleine : la douceur, l'abnégation de cette jeune personne, jointes à un esprit supérieur et à une charmante figure, touchent le comte; il l'aime : Madeleine est justement la femme que Mme de Bressac rêvait pour épouse à son fils, la sœur qu'elle voulait à ses deux filles. Le marquis d'Orgès ne pouvait exiger de son gendre ni une meilleure naissance, ni plus de fortune, ni plus de mérite personnel. Madeleine croit avoir trouvé dans Emmanuel l'*idéal* de son cœur.

On se figure qu'il n'y a plus qu'à se préparer à la noce. Malheureusement, Mlle d'Orgès est *un être exceptionnel, une de ces créatures d'élite qui doivent vivre et mourir incomprises. Pauvre fleur! qui, en s'épanouissant un matin, livre sa blanche*

corolle au rayon caressant du soleil, et que le pied du voyageur insouciant a brisée avant la fin du jour.

Bref, le comte Emmanuel, ne comprenant pas combien il est aimé de Madeleine, épouse la fille d'un duc et pair. C'est que, voyez-vous, Emmanuel n'a que l'écorce d'un homme supérieur; au fond, son esprit et ses sentiments n'ont rien que de très-ordinaire. Cependant il ne tarde pas à se repentir de son mariage, et lorsque, quatre ans plus tard, se trouvant veuf, il veut retourner à Madeleine... *Il n'est plus temps, le vent de l'adversité a flétri la plante trop délicate pour résister à son souffle glacial, et l'ange est remonté au ciel en bénissant qui l'avait méconnue.*

A présent, que l'on me permette de le dire, *les êtres exceptionnels qui n'ont point de place sur la terre* sont un mensonge. *Une créature d'élite* est celle qui sert Dieu et son prochain, celle dont le courage, l'esprit, la volonté, surmontent les traverses de la vie. La femme chrétienne a toujours un père et des amis à implorer dans le ciel, des frères à aimer et à soulager sur la terre; elle doit pleurer sur ses fautes qui l'éloignent de Dieu, se soumettre aux épreuves par lesquelles il la rapproche de lui. Mais s'apitoyer sur soi-même jusqu'à ce que mort s'ensuive, témoigne d'un étrange amour de sa propre personne. Accepter qu'on est déplacé sur cette terre, où ont vécu, sans se plaindre, les sages, les héros et les saints, se juger parfait et donner tout les torts au prochain... voilà, ce me semble, de l'orgueil, de l'injustice, et des plus criminels. C'est un malheur que de n'être pas compris; mais n'est-ce pas aussi un tort que de s'appliquer à devenir incompréhensible? Certes, la vie terrestre est lourde! Mais n'est-ce donc rien que la conscience de ce qui nous attend au-delà? et notre courage, notre force de toutes les années que la Providence nous a comptées, ne doivent-ils pas être employés à le mériter? D'ailleurs nous n'avons pas été créés uniquement pour la souffrance, le bien et le mal se compensent en ce monde; et de même que les beaux jours succèdent aux jours sombres, les consolations se placent à côté de la douleur, là où la volonté du Créateur ne rencontre pas l'orgueil d'un parti pris.

S'il ne s'agissait ici que d'un roman, les allures romantiques ne seraient que des lieux communs, une monnaie de convention, dont, après tout, on peut se servir tant qu'elle a cours chez les lecteurs. Mais l'ouvrage de Mme Junot est mieux qu'un roman : c'est un traité d'excellente morale, où la droiture, l'honneur, la véritable religion sont enseignés; c'est un livre où une jeune personne peut apprendre en même temps et à vivre dans le monde, et à vivre dans la retraite. Pourquoi donc avoir pris pour son héroïne *le patron tout taillé* d'une *créature à part*; *prédestinée au malheur?* tandis qu'il se trouve placé à côté de Madeleine, la noble et sainte figure d'une sœur de charité qui est un modèle de courage et de résignation. Née au sein du luxe et des joies mondaines, elle accepte non seulement sans murmurer, mais le sourire sur les lèvres, les épreuves que lui apporte sa pieuse mission : voilà vraiment *la créature d'élite.*

Est-ce donc par modestie et crainte des applications que Mme Junot d'Abrantès a placé sœur Thérèse sur le second plan de son ouvrage?

Mme ALIDA DE SAVIGNAC.

Littérature Étrangère.

—

Geoffrey Chaucer naquit à Londres en 1328, selon quelques-uns d'un marchand, selon quelques autres, son extraction était noble. Il étudia à Cambridge et à Oxford; ce fut dans la première de ces universités qu'il se fit connaître comme poète, à l'âge de dix-huit ans, par sa *Cour d'Amour,* le

premier poème qui ait été écrit en anglais(1). Après la conquête des Normands, le français, qui était la langue des vainqueurs, devint en Angleterre l'idiome, sinon universel, du moins dominant; il était surtout la langue des grands et celle des poètes. Cependant quelques essais furent tentés pour élever l'anglais aux mêmes honneurs; mais le talent des poètes qui l'avaient entrepris ne s'étant pas trouvé suffisant pour déterminer une révolution qui d'ailleurs n'était probablement point encore parvenue à son point de maturité, elle était réservée à Chaucer, comme il est réservé aux esprits supérieurs de recueillir les fruits qu'a mûris en silence la suite des siècles. Après avoir voyagé pour perfectionner ses connaissances, Chaucer étudia le droit; dégoûté de cette étude, il se tourna vers la cour, et bien qu'il ne fût plus jeune, on le fit page d'Édouard III; il obtint la faveur du roi, et surtout de son fils Jean de Gand, le célèbre duc de Lancastre, qui lui fit épouser la sœur de la gouvernante de ses enfans. Il fut revêtu de fonctions honorables, entre autres, de celle d'envoyé auprès de la république de Gênes, et de commissaire auprès du roi de France, Charles V, pour traiter d'un renouvellement de trève, et du mariage de Richard, prince de Galles, avec la princesse Marie, fille du roi de France, négociation qui n'eut aucun succès. Au nombre des bienfaits de sa cour, on remarque le don d'un *pot de vin* qui devait lui être délivré chaque jour dans le port de Londres par l'échanson du roi, sur les produits des douanes. Il suivit le roi en France, lors de l'expédition infructueuse qui se termina par la levée du siége de Reims. La *Cour d'Amour* avait été suivie de *Troïlus et Criséide*, d'*Arcite et Palæmon*, de la *Maison de la Renommée*, d'ouvrages imités soit du *roman de la Rose*, de Bocace, ou de quelques auteurs moins célèbres; Chaucer paraît avoir puisé, surtout, dans les ouvrages des troubadours provençaux qu'il affectionnait particulièrement, et auxquels la fierté anglaise lui reproche d'avoir emprunté un grand nombre de mots pour les transporter dans sa langue, comme il est aisé de le voir par l'abondance de mots français qui se trouvent dans ses écrits. Ses poésies portent l'empreinte du mauvais goût qui régnait alors dans toute l'Europe. Ayant embrassé avec ardeur les opinions de Wicleff relativement à la réforme du clergé, il se trouva en butte à la haine des partisans de l'église romaine, et fut obligé de sortir d'Angleterre, tout en y conservant les appointemens de sa place de contrôleur des douanes qu'il faisait exercer par substitut. L'infidélité de cet agent l'ayant forcé de revenir, il fut découvert, arrêté, privé de sa charge, et n'obtint sa grâce et sa liberté qu'au prix de révélations nuisibles à son parti; il traita de ses pensions, quitta la cour, ne s'occupa que de littérature, et fit son *Testament de l'Amour*. *L'Amour* se présente à Chaucer, et, en récompense de ses fidèles services, lui laisse par forme de legs, ainsi qu'à tous ceux qui suivront ses instructions, les plus sages préceptes de philosophie, de morale et de religion. Le duc de Lancastre ayant épousé la gouvernante de ses enfans, Chaucer se trouva allié à la famille royale, et vit se renouveler les faveurs de la cour. Lors de la révolution qui plaça sur le trône Henri de Lancastre, Chaucer jouissait de sa fortune dans le château de Dannington, où l'on a montré long-temps le chêne sous lequel on prétend qu'il allait méditer, et qui portait le nom de *Chêne de Chaucer*. C'est là qu'il composa son meilleur ouvrage, les *Contes de Cantorbery* écrits en vers. Il mourut âgé de 72 ans.

(1) Dans la *Cour d'amour*, le poète reçoit de sa dame la promesse qu'il l'épousera le 1er de mai. Pour célébrer ce beau jour, les oiseaux chantent un office en l'honneur de l'Amour, cet office n'est autre que celui de l'église, dont ils se partagent les différentes prières : le rossignol chante le *Domine labia*, l'aigle le *Venite*, etc.

FRAGMENT ANGLAIS.

DESCRIPTION OF A COCK.

She had a cock hight (called) chanticleer.
In all the land of crowing n'as (was not) his peer.
His voice was merrier than the merry orgon (organ)
On mass-days that in the churches gon (play).
Well silkerer (clearer) were his crowing in his loge
Than is a clock or any abbey horloge. [(yard)

His comb was redder than the fine coral,
Embattelled as it were a castle wall;
His bill was black, and as the jet it shone;
Like azure were his legs and his tone (toes):
His nailes (nails) whiter than the lily flower,
And like the burned gold was his color.

CHAUCER.

DESCRIPTION D'UN COQ.

Elle avait un coq nommé Chanteclair. Il n'existait pas son égal dans la race au chant matinal. Sa voix était plus joyeuse que celle du joyeux orgue qui retentit dans les églises les jours de solennité. Son chant, au milieu de sa cour, était plus sonore que ne l'est aucune cloche ou horloge d'abbaye.

Sa crête était plus rouge que le beau corail, et crénelée comme les murailles d'un château fort. Son bec noir luisait comme le jais. Ses jambes étaient couleur d'azur, ainsi que ses ergots. Il avait les ongles plus blancs que la fleur du lys, et son plumage déployait les teintes de l'or bruni.

Mlle F. R.

Education.

—

Le Géranium.

NOUVELLE,

Par Mme la baronne Ida de Géroldseck, traduite de l'Allemand.

—

I.

Dans une plaine de la Bavière s'élève une petite ville, debout sur une colline aride, comme un nid d'aigle perché au faîte d'un roc isolé : c'est Saltzbourg, avec ses maisons brodées de ciselures comme un voile de fiancée, et sa cathédrale gothique, sœur de la Babel inachevée de Cologne. Au bas, coule la Saltz, fleuve capricieux qui enlace le pied du mont de ses rubans argentés. Sur ses bords, de longues forêts se déroulent, qui de loin jettent, aux promeneurs des deux rives, les harmonies de leurs solitudes rêveuses.

Il fait bon, au tomber du soir, quand le crépuscule d'automne flotte sur les bruyères, à l'heure indécise où la lune s'égare entre les crêtes du *Münchenberg* et les jardins de *Mirabel;* il fait bon venir s'asseoir, tout seul, ou avec un ami bien intime, en face d'un manoir à demi ruiné, que les paysans appellent le *burg de Rauhnstein.* Ces tours féodales ont survécu à leur histoire oubliée; un sentier bordé de vieux peupliers y conduit depuis Saltzbourg; c'était, il y a quatre ans au plus, la promenade favorite d'un honnête marchand. Nos bons Allemands sont gens fort attachés à leurs habitudes; la probité, le sérieux, la franchise sont chez eux les vertus du foyer.

M. Litner touchait à la cinquantaine. Homme considéré, doué d'esprit, et qui plus est d'un excellent cœur, il jouissait dans sa ville de l'estime générale. Quoique des affaires constamment heureuses lui eussent dès long-temps assuré une large aisance,

rien en lui ne trahissait la richesse. Simple dans sa mise, il ne portait d'autre bijou qu'une bague, vieil héritage de famille. Sa maison ne se distinguait des autres que par un air d'antiquité; le mobilier n'offrait que le confortable, et quelques tableaux de prix, représentant des actes de vertu, étaient l'unique ornement qu'on y pût remarquer.

Quinze années de veuvage n'avaient point effacé du cœur de M. Litner le souvenir d'une épouse chérie; il ne se consolait qu'en la voyant revivre dans son fils unique, âgé de vingt-quatre ans. Cet enfant, objet de la plus ardente sollicitude, répondait dignement aux soins assidus que son père lui avait prodigués. Il venait de le quitter depuis trois mois pour aller en Angleterre perfectionner son éducation commerciale, et régler en même temps quelques affaires avec un correspondant de M. Litner.

Resté seul avec son caissier, M. Schœll, le digne négociant, sentit bientôt le vide immense que l'absence de son fils avait laissé dans la maison. Heureusement, M. Schœll, en qualité de camarade d'enfance, possédait toute l'intimité de M. Litner, et chaque jour, après le départ du courrier, en fumant leur pipe, ils causaient tous deux fort long-temps de Stéphan, qui, depuis trois semaines, n'avait pas écrit, et dont le retour ne devait pourtant pas être éloigné.

Un soir qu'il revenait de sa promenade ordinaire, M. Litner trouva sur son bureau une lettre timbrée de Hambourg. Il l'ouvrit avec un empressement mêlé d'inquiétude; mais à peine eût-il parcouru quelques lignes, que ses traits prirent tout-à-coup l'expression d'une profonde douleur; un tremblement convulsif agita la lettre qu'il tenait à la main, et il se laissa tomber dans un fauteuil sans prononcer une parole. M. Schœll, effrayé, savait par expérience que des revers d'intérêt n'étaient guère capables d'abattre jusqu'à ce point son patron. « Mon Dieu! qu'avez-vous? s'écria-t-il avec angoisse.

— Tenez!.. lisez vous-même, mon pauvre ami! répondit le vieux marchand. » Puis il joignit les mains, et leva au ciel ses yeux pleins de grosses larmes; un douloureux combat se livrait dans son ame entre la tendresse paternelle et la résignation aux volontés de la Providence.

Schœll prit la lettre; elle était d'un armateur de Hambourg, qui l'informait, par post-scriptum, du naufrage récent d'un trois mâts, *le Léopard*. Ce navire était, sans que l'armateur s'en doutât, celui qui devait ramener de Londres le jeune Stéphan Litner.

A cette fatale nouvelle, le brave caissier fut à son tour comme anéanti; il chercha néanmoins encore à rassurer M. Litner par toutes les raisons qu'il put imaginer. « Mais voyez donc, lui dit-il, la lettre fait observer que plusieurs personnes de l'équipage ont échappé à ce désastre; espérons que Stéphan est du nombre. Nous pouvons même penser qu'un motif imprévu a retardé son départ, et qu'il ne se trouvait point à bord. Ne perdez pas courage, mon excellent monsieur Litner, Dieu vous aura épargné une si cruelle épreuve.

— Oui, mon ami; je sens qu'il ne faut jamais perdre trop tôt tout espoir; mais je crains bien, voyez-vous, que le mien ne finisse par une dernière déception. Cependant je veux m'en éclaircir avec toute la célérité possible. »

M. Litner envoya commander une estafette chez le maître de poste; en même temps, il chargea M. Schœll et ses commis de se rendre chez les autres marchands de la ville pour recueillir, s'il y avait lieu, quelques nouveaux détails sur le sinistre du *Léopard;* puis il écrivit en toute hâte à l'armateur de Hambourg.

Les commis rapportèrent bientôt la nouvelle que, parmi les passagers du trois mâts, cinq seulement s'étaient sauvés; entre autres un jeune négociant dont on ne savait pas le nom. M. Litner passa les jours

suivans entre la crainte et l'espérance. Toutes ses connaissances partageaient vivement son anxiété. Enfin l'estafette revint avec une réponse détaillée. Stéphan Litner était du nombre des passagers embarqués à Londres sur le brick *le Léopard*, sombré pendant la nuit en vue de Hambourg ; mais il n'était pas des cinq qui avaient gagné la terre.

Le désespoir du vieux marchand ne saurait se peindre. Aux premières crises qui firent craindre un moment pour sa raison, succéda un morne abattement ; et à compter de ce jour, on ne le revit plus, le soir, sous les peupliers qui mènent de la Saltz aux ruines de Rauhnstein.

II.

Deux mois environ plus tard, un marin se présenta chez M. Litner, et sollicita avec instance la faveur d'être admis auprès de lui. Comme il avait, disait-il, fait partie de l'équipage naufragé du *Léopard*, on l'introduisit sans difficulté. M. Litner l'accueillit avec une bienveillance mêlée de tristesse. Le marin lui fit longuement le détail de la tempête qui avait assailli son navire. « C'était, dit-il, sur les sept heures du soir ; on ne vit, je crois, de mémoire d'homme un si furieux orage. Une épaisse obscurité qui survint tout-à-coup empêcha la manœuvre de sauvetage ; la violence du vent ne permit pas à nos canons de détresse de se faire entendre ; bientôt un effroyable craquement nous annonça que la câle du trois mâts venait de s'entr'ouvrir ; l'effort des vagues acheva de briser sa carène. Dans ce moment désespéré, le pilote, moi et trois passagers qui savaient bien nager, nous parvînmes à nous sauver sur des écueils ; mais le capitaine et le reste de l'équipage ont vraisemblablement péri.

» A présent, monsieur, voici ce qui m'amène auprès de vous. Il y avait à bord un jeune homme bien distingué, et ma foi bien généreux aussi pour quiconque pouvait lui rendre le plus léger service : ce jeune homme s'appelait Stéphan Litner. Lorsque toute chance d'échapper au naufrage fut perdue, il vint à moi : « Mon ami, me dit-» il, quoique je sache un peu nager, je » crains fort de ne pouvoir lutter contre les » vagues jusqu'à la côte ; vous qui avez » passé votre vie dans ce dangereux métier, » vous avez plus d'espoir de salut ; si vous » parvenez à gagner la terre, ce que Dieu » veuille, tâchez de sauver avec vous cette » boîte de fer-blanc, elle contient des va-» leurs considérables que je rapportais à » mon père, négociant de Saltzbourg. »

» Je ne sais, monsieur, ce que ce brave jeune homme est devenu ; je le regrette bien pour ma part, et, ma foi, je remplis son testament, comme vous voyez. »

A ces mots, le marin essuya, du revers de sa manche, quelques larmes qui sillonnaient malgré lui ses joues basanées.

M. Litner ouvrit la boîte ; elle contenait plusieurs billets de banque, et quelques lettres qu'il avait écrites à son fils. « Pauvre enfant ! dit-il à demi-voix, et presque suffoqué par l'émotion qu'il cherchait vainement à combattre ; que Dieu le réunisse là-haut à sa bonne mère, et qu'il lui plaise de m'appeler aussi bientôt ! »

Il fit présent de mille francs au marin, qui se retira confondu d'une si grande générosité. Depuis cette journée, sa santé déjà chancelante s'altéra visiblement de plus en plus ; et un dimanche, en rentrant de l'église, où il venait de prier pour sa femme et son enfant, une défaillance le surprit, et ne lui laissa pas même la force de se mettre au lit. Le bon Schœll, qui ne le quittait plus d'une minute, pensait que cette crise ne serait pas de longue durée, et s'efforçait de procurer à M. Litner tous les soulagemens possibles.

« Vos soins sont superflus, mon vieil ami, lui dit-il d'une voix presque éteinte : je n'avais plus de bonheur à attendre en ce monde ; mais là-haut, près de Dieu,

je serai mieux. Bientôt je vais me rapprocher pour toujours de ceux que j'ai tant chéris; ma conscience est calme. Je sens venir la mort comme une envie de dormir ; l'espérance ferme doucement mes yeux..... Schœll, mon ami, hâtez-vous d'écrire, car il me reste bien peu de temps pour régler mes derniers comptes avec la vie. Je veux mourir tranquille sur votre sort, vous qui m'avez fidèlement secondé depuis vingt ans; vous serez mon principal héritier. Je laisse à vos enfans ma fortune; car mes parens, par leur éloignement de moi aux jours tristes que Dieu m'envoyait, ne l'ont pas méritée..... »

M. Litner commençait à dicter les clauses de son testament, lorsqu'une dernière crise l'interrompit; sa tête se renversa, et sa respiration pressée s'arrêta tout-à-coup.

Aux cris de Schœll, tout le monde accourut. A l'aspect de leur digne maître qu'ils venaient de perdre, les commis et les domestiques ne purent retenir leurs larmes: c'était l'oraison funèbre de la vertu. M. Litner, déposé sur son lit, conservait dans la mort un visage serein qui inspirait la vénération.

Le juste n'avait pas eu d'agonie.

III.

La succession de M. Litner était considérable; ses parens, qui ne l'ignoraient pas, ne perdirent pas un moment. On les vit, à son convoi funèbre, qui fut, grâce à leur avarice, le plus mesquin possible, on les vit cacher à peine leurs sourires de satisfaction, et si quelques-uns se couvrirent le visage, ce fut pour ne pas laisser voir que leurs yeux restaient secs, parmi les gémissemens des pauvres qui suivirent leur bienfaiteur jusqu'au champ du repos.

M. Litner n'ayant pu achever son testament, ses héritiers procédèrent avidement à l'inventaire, au partage de la succession, et se portèrent, à l'égard du fidèle caissier, M. Schœll, à des procédés indignes. Il ne reçut que des reproches injurieux pour prix de ses longs services; on lui retira sur-le-champ son emploi. Les autres commis furent également congédiés, et les secours généreux, que le défunt faisait distribuer chaque semaine aux honnêtes indigens de la ville, furent aussitôt supprimés.

Dans le premier moment, les héritiers eurent grand'peine à s'accorder entre eux; peu s'en fallut qu'ils n'entrassent en procès; ils n'en furent détournés que par le désir impérieux d'entrer sans retard en jouissance de la succession. L'un se mit à bâtir; l'autre traita de l'achat d'une campagne; un troisième, pour se donner de grands airs, quitta son modeste commerce, et voulut avoir équipage. Bref, le pauvre défunt fut si vite oublié, qu'ils ne pensèrent pas même à lui ériger un tombeau. Ils firent bien dresser quelques plans; mais dès qu'il s'agit de choisir et de payer les frais, personne ne se trouva d'accord pour remplir ce pieux devoir; tous avaient sans doute décidé intérieurement qu'il en coûtait trop cher de se montrer reconnaissans.

La presque totalité de l'héritage était échue à un certain M. Limmath, qui, sous prétexte que la maison n'était plus de mode, la fit reconstruire à neuf et meubler somptueusement. Il n'y fut pas plus tôt établi qu'il convia ses co-héritiers à un grand souper, suivi d'un bal magnifique. Cette fête avait été stipulée parmi les conditions d'accommodement auxquelles on avait eu recours, et M. Limmath voulait, disait-il, solenniser ainsi son installation.

Les salons étaient éclairés par des faisceaux de bougies parfumées, qui, se réfléchissant sur le poli des cristaux, multipliaient aux regards éblouis toutes les nuances de l'arc-en-ciel. La table du festin était couverte d'une superbe vaisselle. Les invités arrivèrent avec d'élégantes parures; c'était pour les dames, et plus encore pour les jeunes filles, une vive jouissance d'avoir pu, pour cette fête, remplacer leurs vêtemens de deuil par de brillans atours. M. Lim-

math, qui avait acheté le droit de mettre avant son nom la particule nobiliaire, et depuis lors se faisait appeler M. *de* Limmath, se donnait de grands airs, ainsi que madame son épouse; tous deux s'efforçaient de mettre dans leur réception une dignité d'étiquette dont le ridicule passait presque la bouffonnerie. Mlle Iduna, leur fille unique, vêtue comme une princesse, s'étudiait, par tous ses gestes, à faire ressortir l'éclat des diamans dont on l'avait chargée.

Le bal, animé par un orchestre composé des meilleurs artistes, avait duré jusqu'à minuit. Tout-à-coup, au moment où la société prenait quelques instans de repos, Mme de Limmath pousse un cri d'effroi. Tous les assistans tournent les yeux vers la porte, dont les deux battans venaient de s'ouvrir, et Stéphan Litner, en grand deuil, pâle, les cheveux en désordre, s'avançe à pas lents, au milieu du bal, sans proférer une parole, et promenant des regards glacés sur les groupes de danseurs qui se resserrent devant lui.

Était-ce un songe ou une réalité? était-ce bien là Stéphan Litner le naufragé du *Léopard*, qu'on croyait mort depuis long-temps, ou n'était-ce qu'un fantôme? Les conviés, la consternation peinte sur tous leurs traits, s'esquivèrent de tous côtés. M. de Limmath tomba sur un divan, comme frappé de la foudre; Mme de Limmath feignit de se trouver mal, et Mlle Iduna s'évanouit tout de bon.

IV.

Les héritiers de M. Litner ne comprenaient pas que le jeune Stéphan, qui passait pour mort dans toute la ville, et que l'autorité avait déclaré tel par procès-verbal en bonne et due forme, fût assez effronté pour s'aviser de vivre encore, et de venir, par son importune apparition, les jeter en pareil embarras.

Ce retour subit était bien fait, d'ailleurs, pour causer quelque surprise.

Stéphan, dans la nuit affreuse qui ensevelit le trois mâts *le Léopard*, avait réussi à s'accrocher à une poutre, sur laquelle, poussé par les vents et la violence des flots, il fit en peu de temps plusieurs milles à la dérive. Puis à l'orage avait succédé un vent doux; mais quand le jour reparut, Stéphan ne découvrait au loin que le ciel et l'eau. Il passa toute cette journée à la merci des vagues, et sans aucune nourriture. Vers le soir, il sentit ses forces diminuer, son courage faillit l'abandonner; déjà il se recommandait à Dieu par une fervente prière, lorsqu'il crut entrevoir à une grande distance les voiles blanches d'un navire, éclairées par les derniers reflets du soleil couchant. Ce navire, guidé sans doute par la Providence, filait dans la direction de Stéphan; il fut aperçu et sauvé par l'équipage.

Quand les premiers secours que sa position réclamait lui eurent été prodigués, il raconta son histoire au capitaine du bâtiment, en le suppliant de le faire débarquer le plus tôt possible.

« Je serais charmé de vous être bon à quelque chose, lui dit M. Barnay, le capitaine; mais, comme vous voyez, je monte une frégate anglaise destinée pour les États-Unis. Ainsi donc, à moins que nous ne fassions rencontre d'un autre navire qui vous prenne à son bord, il faut vous résigner à être du voyage. »

La traversée fut heureuse. M. Barnay, qui avait reconnu bientôt chez Stéphan d'excellentes qualités, lui rendit tous les services qui furent en son pouvoir, et pourvut abondamment à ses besoins, confiant qu'il était dans ce que Stéphan lui avait dit de sa position de fortune.

Quelque temps après l'arrivée aux États-Unis, un navire marchand se trouva prêt à faire voile pour Londres. Le digne capitaine Barnay voulut s'occuper lui-même d'y faire agréer Stéphan, et lui remit une somme suffisante jusqu'à son arrivée à Londres, où il devait retrouver des fonds chez les correspondans de son père.

« Donnez-m'en un reçu, dit M. Barnay, je n'exige que cela.

— Comment, s'écria Stéphan, vous n'hésiteriez pas à confier une nouvelle somme d'argent à un malheureux naufragé que vous avez recueilli, et qui n'est connu de vous que par ce qu'il a pu vous dire ?

— J'ai éprouvé votre franchise à votre insu, répliqua le capitaine. Une fois sûr de vous par un moyen que je ne vous révélerai point, je n'ai plus hésité; cette somme, j'espère, vous suffira pour le voyage : vous me rendrez même service en l'acceptant, pour la rembourser à ma vieille mère, dont voici l'adresse à Londres, et qui a besoin de mes économies : je resterai encore votre obligé; et si jamais nous nous revoyons quelque part en ce monde, gardez-moi, jeune homme, votre amitié en échange d'un faible service. »

Stéphan, de retour à Londres, descendit chez le correspondant de son père. Son apparition y causa une vive stupeur. Il apprit avec désespoir la perte d'un père adoré. Mais après quelques jours consacrés à l'amertume des regrets, il sentit qu'il avait dans la société de nouveaux devoirs à remplir. Son premier soin fut d'acquitter sa dette entre les mains de la mère du capitaine Barnay; puis il s'embarqua sur un paquebot qui le conduisit à Hambourg, d'où il revint en poste vers sa ville natale.

Le pauvre Stéphan s'attendait à trouver la maison paternelle plongée dans le deuil. Il ne reconnut pas l'élégante construction qui l'avait remplacée. L'aspect des fenêtres illuminées lui avait serré le cœur ; il pénétra comme un spectre à travers des domestiques inconnus, qui ne songèrent ni à le retenir, ni à lui demander son nom.

C'est ainsi qu'il arriva jusqu'au milieu du bal. Le tumulte de cette fête, en place de laquelle, lui, n'avait rêvé que des larmes ou une tristesse silencieuse, révolta sa belle ame; une espèce de commotion cérébrale l'empêcha de remarquer l'effet qu'avait produit son entrée, et il se jeta comme un fou hors de cette maison, en criant : Mon père! mon père!

V.

Le lendemain de cette scène, Stéphan Litner, après une nuit de larmes et d'insomnie, se rendit de bonne heure au cimetière. Après avoir erré long-temps parmi des sépultures inconnues, il fut obligé de se faire guider par un fossoyeur.

« Vous demandez la tombe de M. Litner, lui dit cet homme; venez, elle n'est pas loin ; mais tout seul, voyez-vous, je vous défierais de la trouver jamais. Le cœur me saigne en pensant que ses héritiers, qui pourtant sont devenus riches, rien que par lui, n'ont pas fait mettre une pierre sur sa fosse. Pauvre cher homme! de son vivant, il faisait tant de bien ! »

Stéphan suivit en pleurant le fossoyeur qui ne le connaissait pas ; arrivé devant la fosse de M. Litner, il la trouva couverte d'un gazon vert et frais, et ornée d'un beau géranium à fleurs blanchâtres; des gouttes de rosée brillaient sur chaque feuille de l'arbuste, qui paraissait cultivé avec beaucoup de soin. Stéphan s'agenouilla pour prier, et ses pleurs se mêlèrent aux gouttes de rosée du géranium.

Le fossoyeur, habitué aux scènes de l'affliction, restait debout, appuyé sur sa bêche, attendant sans doute quelque pièce de monnaie.

« Qui donc, demanda Stéphan, a planté sur la fosse ce gazon et ce géranium ?

— Ah ! Dieu ! la brave enfant ! reprit le fossoyeur, c'est la fille de M. Schœll, l'ancien caissier de M. Litner, c'est Mlle Caroline. Elle souffrait tant de ne pas voir sur la fosse une simple croix de bois ! » Si nous étions riches, me disait-elle souvent, car elle vient matin et soir arroser son géranium, M. Litner aurait la plus belle tombe du cimetière. Je ne puis offrir à sa mémoire que cet arbuste que j'ai vu naître ; mais du moins, je n'ai rien de plus précieux... »

Tenez, monsieur, il y a loin d'ici à la rivière que vous voyez couler entre ces peupliers ; cependant Mlle Caroline va chaque jour y puiser de l'eau pour arroser ces fleurs. Depuis bien long-temps, c'est la seule chose qui m'ait un peu attendri... On voit beaucoup de gens visiter leurs amis tant qu'ils pensent y trouver du profit ; à présent, la famille Schœll n'a plus rien à attendre de M. Litner ; et pourtant elle visite souvent sa sépulture : c'est là de la reconnaissance ! Si M. Litner avait vécu quelques jours de plus, les Schœll ne seraient pas dans le besoin ; si, du moins, son fils vivait encore, on ne les eût pas chassés de sa maison comme ont fait les héritiers. Et puis un malheur n'arrive jamais seul : Le brave Schœll avait placé ses épargnes dans la caisse de son patron ; mais voilà que les héritiers ont trouvé moyen de tout faire perdre à ce pauvre père de famille : ils ont été jusqu'à l'accuser en justice d'avoir détourné des fonds ; peu s'en est fallu que l'honnête caissier, qui est la probité même, n'eut été compromis gravement, si la voix publique ne s'était élevée en sa faveur. Maintenant, cette famille n'a d'autre ressource que l'aiguille de Mlle Caroline, et c'est bien peu ! La vue du père est fort affaiblie par les veilles et le chagrin ; la mère, toujours souffrante, ne peut plus s'occuper du ménage ; et pourtant Mlle Caroline trouve le moyen de suffire à tout. Oh ! c'est un ange de vertu ! »

Stéphan, attendri, cueillit une fleur du géranium qu'il cacha dans son sein, puis il se fit indiquer la maison de la famille Schœll, et donna au fossoyeur une pièce d'or dont le brave homme ne put le remercier, tant il fut ébahi de la générosité du jeune inconnu.

La nouvelle du retour de Stéphan avait fait en un clin d'œil le tour de la petite ville ; elle avait pénétré jusque dans l'humble asile où s'était retiré le vieux Schœll. Quand le jeune Litner y arriva, l'ancien caissier courut à lui, et l'embrassa tendrement ; la mère et la fille couvrirent ses mains de pleurs : on eût dit que la Providence venait de descendre parmi ces pauvres gens. « Mon Dieu ! je vous rends grâce, s'écria le vieillard, j'ai assez vécu ; puisque mes faibles yeux ont joui d'un retour si inespéré, je me consolerai de devenir aveugle, si telle est votre volonté. »

Après tous ces témoignages d'intérêt et de bonheur, Stéphan demande à Schœll le récit des derniers momens de son père. Le vieux caissier lui apprit en détail tout ce qui s'était passé au partage de la succession ; puis Stéphan prit congé de la famille, en promettant des preuves très-prochaines de sa protection.

VI.

Cependant, après la malheureuse issue du bal, M. et Mme de Limmath, Mlle Iduna, et une tante, vieille veuve dont on vantait fort la prudence, avaient passé le reste de la nuit à deviser sur ce qu'il y avait à faire pour se tirer d'embarras.

« S'il me faut rendre la succession dans son intégrité, disait M. de Limmath, je serai réduit à l'indigence : les dépenses que nous avons faites jusqu'ici dépassent d'un tiers au moins notre première fortune.

— O ciel ! ajoutait sa femme, vendre notre équipage ; me voir forcée d'aller à pied au théâtre, tout comme les gens du peuple ; mais, monsieur, vous n'y songez donc pas ? C'est intolérable !

— Résignez-vous, madame, à n'y plus aller du tout. Le prix que nous coûte une loge pour chaque soirée doit suffire maintenant à nous faire vivre une semaine. »

Mlle Iduna, les larmes aux yeux, regardait un superbe diamant passé à son doigt : « Mon Dieu, disait-elle, faut-il aussi renoncer à ma parure ! Oh ! non ! je suis sûre que par galanterie et par point d'honneur, M. Stéphan ne voudra pas m'ôter les bijoux qui me viennent de sa mère !

— Pauvre sotte ! reprit avec humeur

M. de Limmath, peux-tu t'abuser ainsi? Adieu! bagues, bijoux, maison, fêtes, fortune... tout nous échappe comme un rêve...

— Peut-être! s'écria la tante qui n'avait encore rien dit. Je sais un expédient... un mariage peut tout arranger; le mariage est le dénouement obligé des comédies; introduisons-le dans le drame assez ridicule qui s'achève. Iduna épousera Stéphan Litner; c'est un coup de fine diplomatie! »

Mme de Limmath branla la tête: « Stéphan ne voudra point d'une fille sans dot! »

A quoi la jeune présomptueuse répondit étourdiment: « Que cela ne vous inquiète pas, maman; je veux qu'avant quinze jours M. Stéphan soit à mes pieds, et qu'il vous demande ma main avec instances. C'est dommage qu'il ait des manières un peu gothiques; mais nous tâcherons de le former. Il fera peut-être un mari un peu triste; mais je garderai mes diamans, et nous aurons toujours voiture.

— Et puis, ajouta M. de Limmath, il faudra qu'il s'appelle M. *de* Litner: c'est moins commun. »

En même temps, Iduna qui, plus forte en mythologie qu'en instruction religieuse, avait voulu paraître au bal en costume de Diane chasseresse, Iduna fit une pirouette devant la glace d'une magnifique psyché, d'un air qui semblait dire: Je réponds du succès!

Toute la famille fut d'accord pour s'excuser, du singulier accueil que Stéphan avait reçu, sur la terreur qu'avait causée l'apparition du prétendu spectre. On résolut de feindre à l'avenir une joie extrême, et d'accabler de caresses le nouveau ressuscité. M. de Limmath s'occupa même aussitôt d'ordonner une nouvelle fête plus brillante que la première, dans le but spécieux de célébrer l'heureux retour de Stéphan Litner.

Le lendemain, ils en causaient encore, quand Stéphan se fit annoncer; tous, prompts comme l'éclair, s'empressèrent autour de lui et se mirent en grands frais de félicitations. La tante se hâta de l'inviter à la nouvelle fête qui se préparait en son honneur, et Mme de Limmath minauda, en faisant la guerre à sa sœur sur cette indiscrétion, qui lui ôtait le plaisir de surprendre leur cher parent.

Stéphan ne repoussa point le projet de cette réjouissance, mais à la condition qu'elle serait ajournée, et qu'il se réservait le droit de faire lui-même quelques invitations. « J'ai, dit-il, l'intention d'ajouter à cette réunion une autre fête, qui sera celle de mon cœur, et qui décidera du bonheur de ma vie. »

Ces conditions furent approuvées unanimement; et Iduna, se penchant à l'oreille de sa tante, lui dit tout bas, avec un sourire plein de coquetterie: « Avez-vous compris? »

VII.

Ce jour, dont la famille Limmath se promettait tant de succès, arriva enfin.

Dans l'après-dîner, Stéphan se rendit chez le vieux Schœll, et lui proposa de venir avec sa femme et sa fille se promener sur les bords de la Saltz. Caroline voulait faire un peu de toilette; mais Stéphan la trouva charmante avec sa robe de coton rayée, et les pressa de sortir.

En passant devant le cimetière: « Entrons, mes amis, dit Stéphan, nous y prierons quelques instans sur la tombe de mon père. »

Caroline pensa au géranium, elle rougit et baissa les yeux; Stéphan feignit de ne rien remarquer.

En approchant de la tombe, il se découvrit et contempla en silence le gracieux arbuste, dont la brise effeuillait quelques fleurs sur le gazon de la fosse.

« Mademoiselle, dit-il à Caroline d'une voix qui trahissait sa profonde émotion, la première consolation que mon cœur a goûtée depuis mon retour, c'est la vue de ces fleurs modestes dont vous avez orné la

fosse de mon père. Grâces vous soient rendues pour le pieux attachement dont vous honorez sa mémoire. S'il vivait encore, je vous aurais menée à lui ; je lui aurais dit : « Mon père, cette fille est simple et douce; vous l'avez vu élever; bénissez notre union! » Maintenant que je n'ai plus de père, je viens sur sa tombe vous demander à Dieu : si vous y consentez, vos parens deviendront les miens.

Le vieux Schœll ne pouvait trouver une parole pour exprimer ce qu'il sentait. Caroline pâlit; lorsque Stephan lui offrit la main, elle s'appuya presque défaillante sur sa mère, qui dit timidement au jeune homme : « Mais, monsieur, vous avez une grande fortune, et songez que ma pauvre enfant n'a rien ?

— Elle a son cœur, reprit Stephan, c'est tout ce qu'il faut à ma félicité. »

Alors il cueillit une touffe du géranium, qu'il plaça dans les cheveux de la jeune fille et ajouta : « Voici sa dot et son bouquet nuptial. Ombres de mon père et de ma mère, recevez devant Dieu mon serment de la rendre heureuse ! »

Caroline, les yeux baignés de larmes, sentit sur son front le premier regard de Stephan; et les anges gardiens des jeunes fiancés sourirent à sa rougeur virginale.

Stéphan emmena aussitôt la famille Schœll chez M. de Limmath. « J'y suis attendu, dit-il, et c'est bien malgré moi que j'empoisonne ces instans de pur bonheur par le contact de gens que je méprise. Mais j'ai donné ma parole, et il faut que vous m'y suiviez aussi ce soir même. »

Lorsqu'ils entrèrent dans la salle de réception, Caroline, au bras de Stephan, et en toilette si négligée, parut un phénomène aux regards de toute la société.

« Pour Dieu ! que viennent faire ici ces gens-là ! murmura M. de Limmath. Ils auront apitoyé M. Litner sur leur prétendue misère, au point qu'il les a traînés ici ! Si seulement j'avais eu l'idée de jeter l'aumône à ce vieux coquin de Schœll, je m'en serais délivré pour long-temps !

— Amener ici une misérable couturière, habillée en mendiante; c'est par trop fort, s'écria Mme de Limmath suffoquant de dépit.

— Voyez donc, dit tout bas la tante, cette petite fille de boutique ; n'est-elle pas plantée là comme une vraie fileuse, ou comme si elle attendait l'aumône ? » Cependant, par politique, elle fit à Caroline une grimace presque bienveillante.

Iduna pâlit de colère. La tête chargée de plumes ondoyantes, ombragée d'un immense voile d'argent, et pliant sous le poids des pierreries dont elle s'était affublée, elle s'avança avec un air d'orgueil en face de la pauvre Caroline tout interdite, et dont la main tremblait dans celle de Stephan.

M. de Limmath, avec un sourire pincé, se hâta de prendre la parole : « Je n'ignore pas, mon cher monsieur Stephan, ce qui vous a engagé à introduire ici ces bonnes gens. Nous avons eu quelques difficultés au sujet des comptes de M. Litner; du reste, M. Schœll est un homme honorable..... oui, je l'estime beaucoup. Si vous voulez, je vais, pour rendre la fête complète, lui donner décharge de tout arriéré...

— C'est bon! dit Stephan; l'affaire de Schœll me regarde personnellement, et je lui rendrai moi-même toute justice. Ce n'est pas là le motif qui m'a fait amener ici cette noble et intéressante famille. Nous venons de visiter tous ensemble le tombeau de mon père...

— Ah ! oui, reprit M. de Limmath qui, à ces mots, changea de visage et perdit presque contenance; je suis confus de n'avoir pu encore faire exécuter le superbe mausolée dont j'avais choisi les dessins... Quel plaisir j'eusse goûté à vous donner, à vous le digne fils du plus estimable des hommes, la satisfaction de voir comment je savais honorer sa mémoire... mais les ouvriers sont si lents!...

— Oh ! oui, continua Iduna, nous voudrions bien que ce monument fût achevé ; nous étions si attachés à M. Litner ! Il y a deux jours que je visitais encore sa tombe, et j'y ai bien pleuré. »

A ces derniers mots, prononcés d'un ton de voix larmoyant, l'hypocrite jeune fille feignit de pleurer et se couvrit les yeux, avec son mouchoir de fine batiste, songeant que Stephan en admirerait les riches broderies.

Tant de fausseté fit horreur au jeune homme. « Eh bien ! mademoiselle, s'écria-t-il avec une amère ironie, s'il n'y a que deux jours que vous avez visité la tombe, comment, à votre goût, semble le petit monument qu'elle porte déjà ?... pour moi, j'ai été fort touché de sa simplicité gracieuse. Qu'en dites-vous ? je serais charmé, mademoiselle, d'avoir aussi votre avis. »

Iduna rougit, pâlit et balbutia des phrases sans suite : « J'ai été... je ne sais... il doit y avoir... »

Un silence écrasant régnait dans le salon. Les groupes muets fixaient les yeux avec curiosité sur cette scène bizarre.

La tante se torturait l'esprit pour déguiser le plus adroitement possible le mensonge d'Iduna. Mais elle ne put que se dire à elle-même : « En vérité, cet homme n'est bon qu'à porter le trouble partout. Dernièrement, sa brusque apparition nous a fait penser voir la mort en personne au milieu d'un bal ; ce soir, le voilà qui revient du cimetière, parlant sépulcres et épitaphes, et traînant après lui trois espèces de fantômes. »

Cependant, pour aider sa nièce à sortir d'embarras : « Mon enfant, lui dit-elle, je crois que tu te trompes ; tu veux peut-être dire que tu as visité la tombe de M. Litner, avant que M. Stephan y ait fait placer un monument.

— Non, madame, reprit Stephan, vous vous trompez vous-même ; je vous assure que personne de votre famille n'a mis le pied au cimetière ; j'ai eu le cœur navré d'apprendre que des gens enrichis de la fortune de mon père ont pu dépasser ainsi toutes les bornes de l'ingratitude. Quant à vous, mademoiselle, je ne relèverai pas votre impudence ; mais rappelez-vous que le mépris fait au visage une ride que le fard ne saurait déguiser.

Je reconnais ici d'anciens amis de mon père, je les remercie de la part qu'ils ont prise à mon heureux retour, et de s'être réunis à la fête qu'on voulait me donner. Cette soirée m'est bien chère, car elle éclaire mes fiançailles : je vous présente à tous ma future épouse... M[lle] Caroline Schœll, la fille de l'honorable caissier de mon père. »

La foudre tombant au milieu de la salle n'aurait pas produit un effet plus terrible. M. et M[me] de Limmath devinrent pâles comme la mort ; Iduna fondit en pleurs, et la tante, malgré son usage du monde, ne put dissimuler le plus vif désappointement.

« Mon choix, continua Stephan, cause ici quelque surprise : tout autre, fasciné peut-être par l'éblouissante parure de M[lle] de Limmath, eût regardé avec dédain la modeste fille qui n'a pour atours qu'une simple robe de coton rayé... Moi, je ne fais point de cas de tout le clinquant d'une toilette féminine. La touffe de géranium, qui orne les cheveux de Caroline, a plus de prix à mes yeux que tous les diamans. Cette main que je presse dans la mienne avait orné de ces fleurs la fosse oubliée de mon père ; la pauvre enfant ne possédait au monde que son géranium : ce fut le seul hommage offert à la mémoire de M. Litner pendant ma longue absence. Caroline, avec son travail, a nourri ses vieux parens chassés de notre maison par d'indignes héritiers ; la misère n'a point étouffé la noblesse de son cœur ; Dieu couronne en elle aujourd'hui la piété filiale unie au souvenir des bienfaits ! »

Tous les assistans applaudirent au choix de M. Stephan Litner, qui rentra, par un acte juridique, en possession des biens de

son père. Le Bon Schœll et sa femme vivent encore, témoins du bonheur de Caroline.

M. et Mme de Limmath ont abdiqué forcément l'orgueilleuse particule. On dit qu'Iduna a profité de la sévère leçon qu'elle avait reçue.

Quant à la tante, elle pensa mourir de honte d'avoir si mal réussi; elle s'est brouillée avec M. et Mme de Limmath, qui l'obsédaient de leurs jérémiades, et c'est aujourd'hui la vieille la plus acariâtre qui existe.

AUGUSTE DE CHRISTIAN.

La Fille du Pêcheur,

OU

LES QUATRE SOMMEILS.

(Conte imité de l'arabe.)

I.

C'était par une chaude soirée d'été mêlée d'éclairs et de pluie; deux hommes, enveloppés d'épais manteaux, parcouraient en silence la ville de Bagdad. L'un de ces hommes était le calife Haroun-al-Raschid, si célèbre par sa valeur, son esprit romanesque et les actes de bienfaisance qu'il aimait à pratiquer sous des noms supposés; l'autre, Giafar, son premier visir, généralissime de ses armées victorieuses, son ministre éclairé, son confident, son ami.

Le tonnerre se faisait entendre. Malgré le plaisir qu'il trouvait à ces courses, le sultan se repentait intérieurement de s'être égaré dans un des faubourgs de sa capitale, lorsqu'il aperçut une cabane de chétive apparence, dont le toit en saillie offrait un abri contre la pluie qui commençait à tomber. « Giafar, dit-il, je suis d'avis que nous nous arrêtions ici quelques instans.

— Commandeur des croyans, répondit humblement le visir, si vous daignez me le permettre, je frapperai à cette porte.

— Y penses-tu? à une heure si avancée de la nuit, réveiller de pauvres artisans dont le sommeil vient réparer les forces! non, non, respectons leur repos; peut-être, bercés par de doux songes, oublient-ils en ce moment leurs chagrins et leur misère. Approchons! à travers les ais mal joints de cette porte, peut-être entendrons-nous une plainte que nous pourrons apaiser. »

Ils aperçurent, assises autour d'une table, trois femmes travaillant à la clarté d'une lampe de fer dont la lumière était faible et vacillante. L'une de ces femmes paraissait d'un âge avancé; les deux autres brillaient de tout l'éclat de la jeunesse, et, bien que leurs vêtemens indiquassent la pauvreté, elles étaient si belles que Giafar crut voir deux houris échappées du paradis de Mahomet. Dans un coin de la chambre on apercevait un pêcheur qui s'était assoupi en raccommodant ses filets.

« J'ai de bonnes raisons pour reconnaître cet homme, dit le calife... écoutons!

— Mère! disait l'une des jeunes filles, vous nous avez nourries de votre lait, ma sœur aînée et moi; vous nous avez donné la même éducation; pour quoi donc n'avons-nous pas les mêmes goûts, les mêmes désirs? moi je n'aime que la vue du lac argenté, le chant du bengali; je suis toujours heureuse et gaie; Kamélina est toujours triste; elle dédaigne de se parer des roses de notre petit jardin, et pleure quand je lui raconte, pour la désennuyer, l'histoire de quelque belle princesse qui habite un riche palais.

— Vraiment! interrompit la mère, en regardant avec un étonnement mêlé de tristesse sa fille aînée, qui ne travaillait plus.

— Oui, répondit Kamélina, relevant la

tête, oui, ma mère, Nemzikoë dit vrai; je suis indigne de votre tendresse, de votre bonté, car il m'arrive souvent de penser que le destin s'est mépris en me condamnant à vivre du travail de mes mains. Oh! si j'étais la filleule d'un puissant enchanteur! je sais bien quels vœux je formerais pour devenir à jamais heureuse!

— Que souhaiterais-tu donc, Kamélina? dit la pauvre mère, de plus en plus surprise de l'étrange confidence de sa fille.

— Rien que deux choses.

— Mais encore?

—Avoir un beau palais rempli de tonnes d'or et ne jamais mourir!

— Être riche n'est pas toujours être heureuse, ma fille, répondit la femme du pêcheur; et si tu étais immortelle, tu passerais ta vie à pleurer ceux que tu aimerais. Mais, allons nous reposer. Bonsoir, Kamélina, dit-elle en donnant un baiser sur le front de l'ambitieuse jeune fille; dors en paix sur ta modeste couche; moi je vais prier Dieu de chasser de ton cœur les mauvaises pensées que l'esprit du mal a soufflées sur toi.

— Retirons-nous, Giafar, dit le sultan à voix basse; le jour ne peut tarder à paraître.

— Par Mahomet! s'écria le visir, que pense votre hautesse de cette ambitieuse jeune fille qui, dans sa cabane ouverte à tous les vents, forme des souhaits que la sultane Fatimé, votre légitime épouse, n'oserait avouer à sa nourrice?

— Je te ferai part de mes réflexions demain, après le divan, répondit Haroun-al-Raschid; » et, s'éloignant de la cabane du pêcheur, il reprit d'un air pensif le chemin du palais.

Huit jours après la promenade nocturne du sultan, Kamélina et sa sœur travaillaient seules; leur père était parti pour une pêche lointaine, et leur mère veillait auprès du lit d'un de ses frères malade. « Sœur! dit Nemzikoë, je sais une bonne nouvelle à t'apprendre.

— Dis vite, répondit Kamélina.

— J'ai trouvé ce matin un nid d'oiseaux dans le buisson qui forme le mur de notre jardin.

— Rien que cela! en vérité, j'ai cru que tu avais découvert une mine d'or ou de diamans.

— Et qu'en ferions-nous? je te le demande. Dieu n'a-t-il pas pourvu à tous nos besoins en nous donnant de bons parens, en nous faisant croître en force et en santé?

— Il ne t'est donc jamais venu à la pensée de désirer de belles robes brodées de perles et de soie, d'être une grande princesse, de commander en souveraine à de nombreux esclaves soumis à tes moindres caprices?

— Non, en vérité, répondit Nemzikoë en riant; quand par hasard je rêve, mes songes à moi me placent toujours au milieu de ma famille que j'entoure de mes soins; et, lorsque mon père et ma mère m'ont bénie, que tu m'as souri, ma sœur, je suis heureuse... Voilà tout ce que je désire.

—Vos vœux seront exaucés, jeunes filles! dit une voix sonore qui retentit dans la cabane... »

Tremblantes de surprise et d'émotion, les deux sœurs se serrèrent l'une contre l'autre; Kamélina seule, se hasardant à regarder autour d'elle, aperçut sur le seuil un majestueux vieillard dont la barbe blanche, la taille élevée, l'air calme et imposant, commandaient la confiance et le respect. « Qui êtes-vous, noble étranger? lui demanda-t-elle en s'efforçant de rassurer sa voix; que voulez-vous aux filles d'Hassan le pêcheur?

— Je suis le roi des génies, répondit le vieillard; du séjour céleste j'ai entendu vos souhaits et je viens les exaucer. Voici deux flacons remplis d'une liqueur enchantée: l'un contient le bonheur dans le travail et la modération, l'autre la richesse et l'immortalité.

— Oh! donnez, donnez, bon génie, s'écrièrent à la fois les deux sœurs tendant leurs mains suppliantes.

— Je dois t'avertir, Kamélina, dit le génie d'une voix solennelle, que ta vie immortelle sera sujette à de longs sommeils, qui ne viendront cependant que lorsque tu auras commis quelque faute grave : fais donc un bon usage des dons que je viens de t'accorder.

— Puissant esprit de lumière! je vous promets de ne jamais m'en rendre indigne; oui, je jure par le prophète...

— Ne jure pas, Kamélina, souviens-toi seulement de ta promesse. »

Les filles du pêcheur courbèrent le front devant le vieillard; il posa les précieux flacons sur la table et disparut, laissant après lui un parfum de rose et d'ambre.

« Attendrons-nous à demain pour essayer les merveilleux effets de cette liqueur? » dit Kamélina à sa sœur pensive et recueillie.

« Non, répondit enfin Nemzikoë; » elle s'agenouilla sur la natte de jonc qui couvrait le sol de la cabane; puis, après avoir fait sa prière du soir, elle se releva, saisit le flacon que le génie lui avait destiné, et en but d'un seul trait la liqueur.

« Le sort en est jeté, s'écria Kamélina, suivant l'exemple de sa sœur, je vole à la fortune, à l'immortalité! »

A peine avait-elle prononcé ces paroles, que sa tête tomba sur l'épaule de Nemzikoë, dont les yeux à demi fermés ne distinguaient plus que faiblement les murs chéris de la maison paternelle. « Bonsoir! » murmura-t-elle en pressant la main de sa sœur; un léger mouvement des doigts fut la seule réponse de Kamélina. Les jeunes filles se retirèrent dans leur petite chambre, et bientôt l'on n'entendit plus, sous le toit d'Hassan le pêcheur, d'autre bruit que le souffle égal et paisible des deux sœurs endormies.

II.

Lorsque Kamélina se réveilla, elle se trouva couchée sur un lit entouré de draperies de gaze bleue semée de papillons d'argent. On descendait de ce lit par une estrade recouverte de moelleux tapis aux couleurs vives et variées; quatre petits génies déployant leurs ailes soutenaient un baldaquin surmonté d'une élégante corbeille en filigranes d'or, remplie de fleurs naturelles dont le parfum embaumait l'air.

La fille du pêcheur se crut sous la puissance d'un songe, elle se frotta les yeux, secoua sa tête appesantie, se mordit même le petit doigt; mais force lui fut enfin de se convaincre qu'elle était bien éveillée. Alors elle se rappela les promesses du vieillard, et le cœur de l'orgueilleuse battit bien fort. « Merci! merci! bon génie, s'écria-t-elle; vous m'avez tenu parole; » puis elle souleva d'une main tremblante de joie ses légers rideaux de gaze, admira la magnificence de l'ameublement, le bon goût et la grâce qui avaient réuni tant de belles choses pour charmer sa vue, dit, en se redressant de toute la hauteur de sa taille : « Tout cela est *à moi!* » rit et pleura, eut un instant la fièvre, le délire, puis peu à peu ses sens se calmèrent, ses yeux s'accoutumèrent à cette splendeur que si souvent elle avait rêvée sur sa pauvre couchette, regarda ces petits génies qui semblaient lui sourire, et foula, presque avec indifférence, ces riches et moelleux tapis. « Vraiment, dit-elle, le roi des génies a fait preuve de jugement en exauçant mes souhaits; je n'étais pas faite pour passer ma vie à raccommoder des filets! Mais ce génie qui est si bon ne m'a sans doute pas condamnée à vivre seule? ce palais est sûrement peuplé d'esclaves soumis à mes ordres; essayons à l'instant mon pouvoir. »

Kamélina remonta légèrement les marches de l'estrade, se posa avec grâce et nonchalance sur les coussins de soie qui ornaient le lit, puis frappant ses deux mains l'une contre l'autre, elle attendit avec impatience le résultat de cette première tentative.

La portière de damas qui fermait l'en-

trée de l'appartement glissa doucement sur sa tringle dorée : douze jeunes esclaves magnifiquement vêtues défilèrent en silence devant Kamélina, et vinrent se ranger en demi-cercle autour de son lit. « Nous sommes depuis hier seulement au service de votre altesse, dit l'une d'elles s'agenouillant avec respect sur le bord de l'estrade, et nous remplaçons les esclaves qui vous ont gardée pendant votre long sommeil.

— Mon long sommeil! répéta Kamélina pensive... je n'ai pourtant point fait de *faute grave,* à moins que ce ne soit d'avoir désiré sortir de ma triste position...

— Votre fidèle Zoraïde peut-elle faire quelque chose qui vous soit agréable? continua l'esclave.

— Oui, vous allez m'aider à ma toilette. Je veux qu'on m'apporte à choisir les vêtemens les plus élégans, les plus riches... de l'or, des perles, des diamans... »

Mais après avoir passé quelques jours à se parer, à se mirer, à se promener dans ses appartemens, Kamélina, un matin, se réveilla, triste, ennuyée; en bâillant, elle dit à Zoraïde : « Je vous ordonne d'allez trouver mon père, ma mère et ma sœur Nemzikoë, et vous leur direz que je les prie de déjeuner avec moi. Mon père habite le grand faubourg, près de la porte du Soleil: il n'est personne dans Bagdad qui n'y connaisse Hassan le pêcheur. »

Zoraïde s'inclina jusqu'à terre et s'éloigna en silence. Au bout d'une heure, le chef des esclaves noirs vint annoncer à Kamélina qu'en dépit des recherches les plus exactes on n'avait pu découvrir l'homme qu'elle avait désigné. Un boulanger, vieillard presque octogénaire, se rappelait, il est vrai, avoir connu autrefois un pêcheur nommé Hassan; mais il était mort depuis long-temps, ainsi que sa femme et sa fille Nemzikoë.

En apprenant ces tristes nouvelles, Kamélina congédia toutes ses esclaves, s'enferma dans le lieu le plus sombre de son palais, et, se livrant à un violent désespoir, elle déchira ses vêtemens, meurtrit son visage. « Oh! pourquoi le roi des génies m'a-t-il laissée dormir si long-temps? » disait-elle en pleurant avec amertume; personne ne pleurait avec elle, ne la consolait... elle était bien malheureuse! pourtant elle habitait un beau palais, ses coffres étaient pleins de sequins, de perles, de rubis, d'étoffes précieuses, elle était princesse; on lui obéissait... mais on ne l'aimait pas!

Un matin, pour se distraire de sa douleur, elle éprouva le désir de prendre l'air et de visiter ses kiosques, ses jardins. Zoraïde, qui guettait avec empressement le moment de plaire à sa maîtresse, fit avancer un palanquin de taffetas gris de lin, fermé par des rideaux de taffetas rose; Kamélina s'y plaça avec nonchalance et donna le signal du départ. Douze esclaves noirs précédaient la marche, exécutant une musique vive et légère qui faisait taire les oiseaux; et douze esclaves, plus richement vêtus que les premiers, agitaient l'air avec des éventails de plumes de paon, afin d'éloigner les mouches et les papillons.

Après une longue promenade, Kamélina, satisfaite de l'étendue et de la richesse de ses domaines, revint au palais avec un visage moins triste; le grand air avait rendu à son teint ses brillantes couleurs, ses yeux n'étaient plus rouges et gonflés, sa bouche même était presque souriante. Rentrée dans ses appartemens, elle fit lever tous les stores, ouvrir toutes les jalousies, et ordonna qu'on lui apportât une petite perruche qu'elle aimait déjà à la folie. Étonnée de ne pas voir revenir l'esclave auquel elle avait donné cet ordre, elle frappa dans ses mains avec impatience et fit demander Zoraïde. Zoraïde, la figure consternée, se présenta devant sa maîtresse, et avoua d'une voix tremblante que la perruche s'était envolée. A cette nouvelle, Kamélina entra dans une telle colère, que sa favorite en pâlit de frayeur; l'altière princesse cria, s'emporta, l'accabla d'injures et de menaces, s'oublia jusqu'à la frapper, tandis qu'à

genoux, elle implorait sa grâce avec des larmes et des prières; puis la chassa de sa présence. Dès qu'on eut entraîné la malheureuse esclave, Kamélina, agitée par la colère, se promena à grands pas dans sa chambre. Un petit esclave africain, timidement à l'écart, caché par les draperies de gaze qui ornaient les fenêtres, se hasarda à présenter à sa maîtresse un verre de limonade glacée. Kamélina le but avec avidité, puis, se laissant tomber sur son divan, elle s'endormit.

III.

La fille d'Hassan le pêcheur s'éveilla au son d'une douce musique qui semblait descendre du ciel; elle écouta d'abord avec plaisir cette ravissante mélodie, puis, ennuyée d'être seule, elle prit un petit sifflet d'or suspendu à son cou, et en tira des sons prolongés; aussitôt la portière de velours s'agita et douze esclaves habillées de riches étoffes de damas, la tête ornée de turbans de cachemire, entrèrent d'un pas grave et mesuré; mais comment exprimer la surprise de Kamélina, lorsqu'au lieu de ses jeunes et fraîches esclaves elle vit de respectables matrones qui branlaient la tête et n'avaient plus de dents?

« Retirez-vous! s'écria-t-elle avec effroi. Envoyez-moi sur-le-champ la blonde Nadine, la gracieuse Dalila, la vive Alméric.

— Illustre princesse, répondit une vieille décrépite, je suis la blonde Nadine; et voilà mes compagnes, qui, depuis quarante ans que vous dormez, n'ont cessé de veiller un seul instant sur votre auguste personne.

— O puissant génie! j'ai fait *une faute grave*, pensa Kamélina; je me rappelle maintenant la perte de ma perruche et ma colère contre Zoraïde, à qui je n'ai pas voulu pardonner. Oh! dit-elle à ses esclaves, allez me chercher Zoraïde!

— Hélas! madame, l'infortunée ne peut plus profiter de votre indulgence; depuis -temps elle a fui de ces lieux, ne pouvant supporter la douleur de vous avoir déplu.

— Ma chère Zoraïde est morte peut-être en me haïssant!... Je suis bien coupable, ô bon génie! mais je veux me corriger, Nadine, chère Nadine! reprit la repentante princesse, je prends ici l'engagement de n'être plus emportée; je veux obtenir l'oubli de mes fautes par des œuvres de charité qui soient agréables à Dieu. Parcours les faubourgs de la ville, pénètre dans les réduits où règne la misère; viens me dire quelle est la plus pauvre famille de Bagdad : je promets de la rendre heureuse. »

Nadine baisa avec respect le bas de la robe de sa maîtresse et sortit pour remplir cette mission de bienfaisanee.

Avant le coucher du soleil, la vieille esclave était de retour au palais. « Princesse, dit-elle à Kamélina qui, dans un accès de bonté, la fit asseoir auprès d'elle, vos ordres sont exécutés.

— Merci, merci, chère Nadine; dis-moi vite le résultat de tes démarches.

— J'ai découvert dans Bagdad un malheureux tisserand, père de six enfans en bas-âge; les pauvres petits n'ont plus de mère; leur père, consumé par une fièvre lente qui le rend incapable de tenir une navette, est sur le point de perdre sa liberté; car, pour subvenir aux besoins de sa famille, il a contracté des dettes qu'il ne peut payer.

— Oh! Nadine, quel affreux tableau!... que cet homme est à plaindre!... Demain ses maux seront finis, car j'ai de l'or, moi.

—Madame, aujourd'hui vaudrait mieux?

— Non, pas ce soir, il est tard; mais, aux premières clartés du jour, tu m'éveilleras, Nadine, tu me conduiras chez ces pauvres gens...

— Peut-être il sera trop tard?

—Mais vois donc comme la nuit est déjà noire...

— Ordonnez à vos esclaves de vous précéder avec des flambeaux?

— Non, demain, te dis-je; n'ai-je donc plus une volonté?

— Par pitié, ma bonne princesse!

— Oui, oui, je suis bonne, et demain ces pauvres gens ne souffriront plus..... Donne-moi cette grenade, Nadine, que j'exprime sur mes lèvres quelques gouttes de son jus rafraîchissant... Bonsoir, Nadine; je rêverai toute la nuit à cet homme... C'est singulier, comme le sommeil me gagne!... En prison... et six enfans! oh! demain... oui, demain, ils seront tous heureux!... »

IV.

Kamélina dormit mal, et se réveilla sous le poids des visions fantastiques d'un rêve cruel. « Princesse, lui dit une voix inconnue, votre sommeil est bien agité! »

Kamélina effrayée se dressa sur ses coussins, ouvrit brusquement les rideaux, et resta muette de surprise en voyant devant elle un homme au visage pâle et sévère, et dont la barbe blanche descendait avec majesté sur les plis d'une sombre tunique.

« Qui êtes-vous? lui demanda la fille du pêcheur.

— Mon nom est Ibrahim, madame, je suis votre médecin; depuis quinze ans je veille auprès de votre altesse; et c'est seulement aujourd'hui que ma science a pu vous arracher à l'affreuse léthargie dans laquelle vous étiez plongée.

— Quinze ans, dites-vous? Oh: bon génie! j'ai encore fait une *faute grave,* ma conscience me le dit: on ne doit pas remettre un bienfait au lendemain! Suivez-moi, docteur, aidez-moi à retrouver une pauvre famille; si le père n'est plus, au moins je pourrai sauver ses six enfans! »

En parlant ainsi, Kamélina couvrait sa tête d'un voile épais, s'enveloppait d'une pelisse à larges manches, puis, mettant dans une cassette six bourses pleines de sequins, elle sortit à pied de son palais suivie du seul Ibrahim.

Après avoir parcouru la ville et les faubourgs sans découvrir les traces de la famille du tisserand, objet d'un tardif et stérile souvenir, la fille d'Hassan le pêcheur reprenait tristement le chemin de son palais, lorsqu'en passant devant un jardin dont la porte était entr'ouverte, elle aperçut sur un figuier un magnifique oiseau qui voltigeait de branche en branche avec autant de grâce que de légèreté. Les rayons du soleil diapraient sa tête élégante et ondoyaient sur sa queue majestueuse, dont le vent agitait doucement le double fouet et les plumes délicates et souples. « Ibrahim, dit la fille du pêcheur à voix basse en saisissant le bras du vieillard, Ibrahim! regardez, regardez donc, l'admirable créature! oh! que ses ailes dorées feraient un bel effet sur mon turban! Je donnerais mille, deux mille sequins pour posséder ce rare et précieux habitant des airs! Entrez, entrez, bon docteur; demandez-le au propriétaire; je le payerai tout ce qu'il voudra. »

Ibrahim obéit, et revint annoncer à Kamélina qu'il avait fait trois fois le tour du jardin sans y rencontrer personne.

« Eh bien! dit la fille d'Hassan, puisque ce jardin n'a pas de maître, nous nous passerons de permission.

— Y pensez-vous, princesse? mais c'est un crime!...

— Un crime! reprit la jeune fille en riant, prendre un oiseau! D'ailleurs ne vous ai-je pas dit que je le payerai trois fois sa valeur dès que je connaîtrai celui à qui il appartient?

— Mais il faudrait attendre...

— Attendre! cela vous est bien facile à dire, à vous, bon Ibrahim, qui avez la sagesse en partage!... Attendre ce qui me plaît, ce qui doit me rendre belle! »

Ibrahim combattit vainement la volonté opiniâtre de l'orgueilleuse jeune fille; elle avait oublié ses projets de sagesse; elle pria, pleura, s'emporta; enfin Ibrahim se vit contraint d'exécuter l'ordre qui lui était si impérieusement donné.

Rentrée à son palais, Kamélina appela le chef des esclaves noirs, fit mettre inhumainement à mort le bel oiseau de paradis, dont les ailes, transformées en aigrette, ornèrent bientôt le turban de la coquette princesse, et elle passa une partie de la soirée devant ses nombreux miroirs, au milieu de ses femmes, qui l'admiraient tout en déplorant le sort du pauvre oiseau sacrifié; mais bientôt Kamélina s'ennuya de cette parure; le vide s'empara de son esprit, le remords de son cœur... En ce moment un bruit de pas et de voix confuses retentit dans les vastes galeries; les portières de damas s'ouvrirent, et des gardes envahirent l'appartement.

« Au nom du juste et puissant calife Haroun-al-Raschid, dit le visir Giafar, je m'empare de votre personne ! Suivez-moi au palais du sultan. »

Kamélina, effrayée, se laissa charger de fers, baissa la tête en silence, et sortit prisonnière de son brillant palais pour paraître devant son juge. Après s'être prosternée trois fois, suivant l'usage, au pied du trône du sultan, Kamélina, que la majesté du lieu et la présence de son souverain frappaient de respect et de crainte, attendait avec une vive anxiété le sort qu'on lui réservait.

« Jeune fille, dit Haroun-al-Raschid d'une voix qui fit tressaillir la coupable, tu as osé t'introduire dans mes jardins et porter une main sacrilége sur mon oiseau chéri. Nos lois punissent d'une prison perpétuelle quiconque s'approprie le bien d'autrui. Prépare-toi donc à subir l'arrêt qui te condamne.

— Commandeur des croyans, répondit Kamélina, je suis coupable, je me résigne; mais, malgré mon profond respect pour les ordres de votre majesté, je la prie de vouloir bien préciser le nombre d'années que devra porter sa sentence.

— Téméraire ! s'écria Haroun-al-Raschid, qui peut te faire douter de ma puissance ?

— Une puissance encore plus grande que la vôtre, seigneur; le roi des génies m'a douée de l'immortalité. »

Un éclat de rire général accueillit cette étrange révélation ; le calife seul conserva son maintien digne et sévère.

« Je prends à témoin notre saint prophète de la vérité de mes paroles, continua Kamélina avec fierté; demandez au sage Ibrahim, il vous dira si le mensonge vient de souiller mes lèvres. »

Pour toute réponse, le calife fit un signe, et ses gardes entraînèrent la fille d'Hassan, qui était tombée évanouie dans les bras du docteur.

Lorsqu'elle eut repris ses sens, elle se trouva, seule, dans un cachot de marbre noir, éclairé par une lampe qui projetait sur ce triste lieu une clarté douteuse et sinistre. Kamélina, désespérée, se jeta à genoux, et les mains élevées vers le ciel : « O puissant génie ! dit-elle, je ne veux plus des richesses et de l'immortalité que vous m'avez données; j'en ai fait un mauvais usage : j'ai été vaine, colère et coquette. Reprenez vos présens funestes, et rendez-moi mon toit de chaume, mes filets, mon obscure et paisible existence; rendez-moi surtout mon vieux père, ma bonne mère et l'amitié de ma sœur Nemzikoë. Pardonnez-moi, bon génie, et, si cela est en votre pouvoir, faites que la princesse Kamélina redevienne l'humble fille du pêcheur. »

En ce moment une eau claire et limpide jaillit du mur devant lequel Kamélina s'était agenouillée; excitée par la fraîcheur de cette source vive, elle y porta ses lèvres brûlantes, et soudain un profond sommeil vint fermer ses paupières fatiguées par les larmes.

Kamélina, dont les songes étaient toujours péniblement agités, cette fois, au lieu des rêves brûlans de fortune et de grandeur, ne vit plus que de fraîches et pures images qui vinrent sourire à son cœur : elle se sentit rafraîchie par d'innocentes pensées; il lui semblait recevoir en-

core les tendres caresses de sa mère et de sa sœur… Elle ouvrit doucement ses yeux… ô surprise! Kamélina n'est plus dans sa noire prison de marbre; elle se retrouve dans la simple cabane où elle fut élevée, au milieu de sa famille, qu'elle croyait avoir perdue! Elle pousse un cri de bonheur et tombe dans les bras de son vieux père et de sa bonne mère.

Un étranger se tenait dans l'ombre… « Kamélina! » dit-il d'une voix bien connue de la fille du pêcheur.

— Puissant génie! répondit Kamélina joignant les mains et se jetant à genoux.

— Je ne suis qu'un simple mortel, reprit la voix; mon nom est Haroun-al-Raschid; ma mission sur cette terre est de faire le bonheur de mes sujets. Tu crois avoir vécu près d'un siècle : un mois à peine s'est écoulé depuis que je veille sur toi. Hassan, ton père, m'a sauvé la vie dans une de mes courses nocturnes; j'ai voulu l'en remercier en faisant le bonheur de sa fille chérie. »

Au nom d'Haroun-al-Raschid, Hassan et sa famille s'étaient précipités la face contre terre, et depuis long-temps le commandeur des croyans avait disparu lorsqu'ils osèrent relever la tête… Deux bourses de sequins avaient été laissées dans la pauvre cabane : elles devinrent la dot de Kamélina et de Nemzikoë, qui épousèrent deux jeunes pêcheurs des bords du Tigre.

Mme Virginie PRIGNOT.

SOUVENIR.

Deux estions et n'avions qu'ung cœur.
Le Lay, de maistre Ytier Marchant.

D'elle que reste-t-il aujourd'hui? Ce qui reste,
Au réveil d'un beau rêve, illusion céleste;
Ce qui reste l'hiver des parfums du printemps,
De l'émail velouté du gazon; au beau temps,
Des frimas de l'hiver et des neiges fondues;
Ce qui reste le soir des larmes répandues
Le matin par l'enfant; des chansons de l'oiseau,
Du murmure léger des ondes du ruisseau,
Des soupirs argentins de la cloche, et des ombres
Quand l'aube de la nuit perce les voiles sombres.

Théophile GAUTIER.



Revue des Théâtres.

—

THÉATRE FRANÇAIS.

—

La marquise de Senneterre, comédie en trois actes et en prose de MM. Mélesville et Duveyrier.

Une jeune personne, n'ayant de protecteur qu'un vieil oncle, sort du couvent pour épouser le marquis de Senneterre. Les deux époux habitent un vieux château au fond de la Bretagne. La jeune femme, qui a promis à Dieu d'aimer son mari, remplit ce devoir avec tant de complaisance, de persévérance, d'instance que, bien qu'il l'aime de tout son cœur, le marquis se fatigue bientôt de cet amour quotidien sans crainte et sans espoir. Sa femme se plaint : il va à la chasse ; elle pleure : il va en visite chez ses voisins ; elle lui fait des reproches... bref, le château devient un enfer. Le marquis part pour Paris afin de demander une séparation au cardinal de Richelieu, ministre de Louis XIII.

Marion Delorme ouvrait alors ses salons à tous les hommes distingués, les femmes seules ne s'y présentaient pas. C'est vous dire que Marion faisait état de coquetterie et d'intrigue politique. Le marquis de Senneterre a vu Marion ; cachant son nom et son état, il s'introduit chez elle sous prétexte de faire son portrait ; et Marion, qui devine un mystère dans la conduite du jeune peintre, le préfère au marquis d'Effiat, le beau, l'élégant, le trop malheureux Cinq-Mars qui, comme vous le savez, fut décapité à Lyon par les ordres du cardinal de Richelieu.

Vous croyez peut-être que Mme de Senneterre reste à mourir de douleur dans son vieux château ? Point. Avec l'assentiment de son oncle, elle part pour Paris, afin d'y chercher son mari et de le ramener. L'innocente et pure jeune femme a entendu dire que Marion a le don de plaire, et sans se faire connaître, elle vient lui demander son secret. Marion est bonne, elle s'intéresse à la pauvre délaissée, et lui dit que ce secret : c'est d'être un peu coquette avec son mari, de moins paraître l'aimer afin d'en être aimée davantage, de ne jamais lui faire de reproches et de lui rendre sa maison plus agréable que celle de ses amis. Puis, sans s'inquiéter de son nom, elle lui offre de passer la journée chez elle pour mieux profiter de ses leçons, et sans attendre de réponse, elle présente la jeune femme à ses amis, comme une amie de province. Jugez de l'étonnement des deux époux quand ils se reconnaissent ! Le marquis de Senneterre est indigné de trouver sa femme chez Marion, la marquise de son côté est bien malheureuse !... mais tous deux ne peuvent, ni ne doivent se nommer !

Profitant des conseils de Marion, Mme de Senneterre s'est parée d'une toilette élégante ; elle parle de louer un hôtel à la Place-Royale, où tout le beau monde habitait alors, le marquis est furieux, lui qui croyait que sa femme resterait au fond de la Bretagne ! Sa femme n'a pas l'air de s'en apercevoir. Alors il lui présente la demande en séparation. « C'est juste, dit-elle, je vous ai bien ennuyé, je vous aimais tant ! » Elle la signe et la remet cachetée à un favori du ministre ; puis, donnant l'essor à son esprit, à ses grâces, à sa gaîté, non seulement elle enlève à Marion tous les hommages de ses admirateurs, mais encore le cœur du jeune *peintre*, du marquis de Senneterre, qui aime sa femme plus que jamais ; elle, n'a jamais cessé de l'aimer, car elle n'a pas signé *son consentement* à la demande en séparation, mais bien *son opposition*. Marion épouse le marquis de Cinq-Mars, et Mme de Senneterre, réunie pour toujours à son mari, reprend le chemin de la Bretagne.

Ce qui vous prouve, mesdemoiselles, qu'il ne suffit pas d'aimer son mari pour en être aimée, qu'il faut encore savoir lui plaire, et qu'une femme honnête, quand elle veut être aimable, l'emporte toujours sur une femme coquette.

OPÉRA-COMIQUE.

La double Échelle, opéra comique en un acte; paroles de M. Planard, musique de M. Thomas.

Une jeune marquise, dont j'ai oublié le nom, a été si malheureuse en mariage qu'elle a juré devant Louis XV et sa cour de ne se remarier de sa vie. Mais deux années de deuil à la campagne, dans la solitude, quand on ne regrette pas son mari... c'est bien long! Le sénéchal d'une ville voisine, habitant un château près de celui de la marquise, est parvenu non seulement à lui faire violer son serment, mais même avant les deux années révolues; cependant, à une condition, c'est que leur mariage restera secret pendant deux mois et deux jours, c'est-à-dire jusqu'à l'expiration du deuil.

D'un autre côté, la marquise, pendant son veuvage, a refusé de recevoir un étourdi de chevalier, son cousin, qui veut aussi lui faire violer son serment; elle lui a même écrit qu'elle ne le reverrait que lorsqu'il lui présenterait sa femme. Le chevalier est un jeune fat qui se croit si sûr de plaire à sa cousine s'il peut la voir, ne fût-ce que quelques jours, qu'il va trouver Georgette, une jeune paysanne, sa sœur de lait, lui propose de passer pour sa femme et l'habille comme une belle dame. Georgette profitant de l'absence de Colas, son mari, qui est à tailler des arbres dans un château voisin, trouve très-amusant d'aller en carrosse, avec des plumes et des mouches.

Le sénéchal était en visite chez la marquise lorsque le chevalier arrive et lui présente sa prétendue femme. Le hasard veut que Colas, qui taille les arbres du château, se rencontre avec Georgette; il croit reconnaître sa femme sous ce rouge et cette poudre; mais Georgette l'appelle faquin, insolent avec un tel aplomb, que le pauvre Colas ne la reconnaît plus.

On sonne le dîner. Le chevalier, qui craint que sa femme ne fasse quelque grosse maladresse, dit que madame a la migraine; la pauvre Georgette au contraire se meurt de faim, mais il lui faut se rendre dans le pavillon qui lui est destiné; bientôt elle en sort pour se faire reconnaître de Colas, et tous deux se réjouissent de s'être retrouvés. Mais, la nuit venue, voilà la double échelle qui joue son rôle. Colas va la placer devant le pavillon où sa femme et le chevalier sont sur le balcon, et d'un côté de l'échelle Colas dit: *Je monte;* quand de l'autre côté de l'échelle le chevalier dit: *Je descends*.

Ce n'est pas tout. Le chevalier va la placer à son tour devant le balcon du château et monte d'un côté de cette échelle dans l'espoir de causer avec sa cousine dont il aperçoit la lumière, tandis que le sénéchal, qui est sorti par la porte, monte de l'autre côté de cette échelle pour rentrer chez lui en secret, et ces deux messieurs sont fort étonnés de se trouver, au dernier échelon, face à face. « Monsieur, s'écrie le sénéchal en colère, ce n'est point ici que doit se vider une querelle, descendons. » En effet, le chevalier descend... Mais le sénéchal demeure. Alors le chevalier fait grand bruit, aussitôt, au balcon du pavillon, on voit paraître Georgette avouant Colas pour son vrai mari; au balcon du château, la marquise avouant son mariage avec le sénéchal, et le fat de chevalier, seul, au milieu du jardin.

La partition de cet opéra comique est d'un jeune compositeur, lauréat de l'Institut: la musique est gaie, vive et gracieuse. Nous avons remarqué le quintette: *Ah! c'est vous faquin!* et le menuet: *Bonsoir, monsieur*. L'orchestration est brillante, et ce remarquable début du jeune compositeur fait présager un brillant avenir.

M. F. de P.

Correspondance

—

Je suis marraine, j'ai participé à faire un chrétien; quel honneur! à mon âge! et quelle dignité cela me donne! vrai, je ne me reconnais plus. Me voilà presque mère: c'est un garçon. Dans toutes les actions de sa vie je dois lui donner conseil, aide et protection. S'il perd ses parens, je dois lui en tenir lieu. S'il se marie, je dois lui faire un présent que, dans quelques pays, on nomme *cochelin* (mot dont je t'avoue que je ne sais ni l'origine, ni la signification, ni même l'orthographe). Tu vois combien de devoirs j'ai maintenant à remplir envers mon filleul! Déjà j'ai mis tous mes soins à lui choisir dans le ciel un nom propre qui puisse sympathiser avec le nom de famille qu'il va porter sur la terre. Un nom est une chose très-importante, et Socrate dit que l'on doit mettre tous ses soins à le bien choisir... Qui sait! un joli nom porte peut-être bonheur! Les fées, nos marraines d'autrefois, n'étaient-elles pas appelées auprès de nos berceaux pour nous porter bonheur!

N'as-tu pas éprouvé quelquefois de la sympathie ou de l'antipathie pour des personnes à cause de leur nom, ce qui est bien injuste! mais enfin cela est. Il y en a dont les noms se nuisent l'un à l'autre, ou pour l'oreille ou pour l'esprit, comme *Fernand Ferrand*. — *Hercule Petit*, ou *Blanche* quand on est *brune*.

As-tu quelquefois réfléchi à l'origine des noms de famille? Ils ont tous une signification, et il y en a de curieuses. Par exemple, *Jacob* en hébreu veut dire celui qui ôte à quelqu'un par finesse la possession d'une chose, ou l'empêche de l'obtenir; parce que *Jacob*, quand il vint au monde, avait la main sous la plante du pied de son frère *Esaü*, et le priva ainsi de son droit d'aînesse. Les racines hébraïques du nom de *Jacob* répondant aux racines latines *sub plantâ*, de là est venu *supplantator*, supplanteur, et si au lieu de prendre ce mot aux latins nous avions remonté jusqu'aux Hébreux, au lieu de *supplanter* nous aurions eu *Jacobiser*. J'ai l'air bien savant, n'est-ce pas! En général, nos noms viennent ou du lieu de la naissance, comme *Le Picard*, *Le Normand;* d'un défaut, d'une qualité, comme *Le Camus*, *Le Beau;* ou d'une profession, comme *Boucher*, *Marin*. Il paraît qu'autrefois les noms propres étaient les seuls que l'on portât. Mezeray prétend que ce fut vers la fin du règne de Philippe-Auguste que les familles commencèrent à avoir des noms fixes et héréditaires, et que les gentilshommes les prenaient le plus souvent des terres qu'ils possédaient; si bien, que nos grandes familles sont les seules qui maintenant ne portent plus le nom de leurs ancêtres. Quel que soit le nom que nous ait donné notre père, ma chère amie, respectons-le, et lorsqu'il nous faudra le changer pour celui d'un époux... apprenons à nos enfans à le respecter à leur tour.

Si jamais tu es marraine, voici une liste de jolis noms dans laquelle tu pourras choisir:

Amicie. — Adelays. — Alice. — Alix. — Antonie. — Aurélie. — Alicie. — Anaïs. — Annette. — Amélie. — Berthe. — Blanche. — Bathilde. — Clotilde. — Charlotte. — Clémence. — Christine. — Dorothée. — Denise. — Elfride. — Florence. — Francine. — Gabrielle. — Georgette. — Gustavie. — Hélène. — Hermance. — Isaure. Isabelle. — Jeanne. — Louise. — Laurence. — Léontine. — Marie. — Marguerite. — Méline. — Mathilde. — Marthe. — Thérèse. — Yolande.

Aurélien. — Albéric. — Albert. — Aymar. — Allyre. — Austin. — Clotaire. — Charles. — Cyrille. — David. — Daniel. — Émile. — Frédéric. — Firmin. — Gustave. — Geoffroy. — Gabriel. — Georges. — Hugues. — Henry. — Julien. — Ludovic. — Léonce. — Léonard. — Médéric. —

Maurice. — Olivier. — Robert. — Raphaël. — Valéri. — Yves.

Règle générale, ma chère : ne jamais choisir un nom qui ne soit pas français ou qui rappelle un personnage célèbre.

A présent revenons à nos travaux accoutumés.

FLEURS EN PAPIER.

CLOCHETTE.

Achète des cœurs une douzaine, 50 c.

Une grosse de feuilles assorties, 75 c.

Du bleu-étain, la bouteille, 30 c., ou bien du lilas-rouge dans lequel tu délaieras un peu de sel de tartre, ou bien encore du carmin pour 50 c.

FLEUR.

Je suppose que tu veuilles faire des clochettes bleues : taille en papier blanc un modèle sur le N° 1, verse dans une soucoupe du bleu-étain ; ajoutes-y de l'eau, selon la teinte plus ou moins foncée que tu veux obtenir ; prends avec ta pince le milieu de ce modèle, trempe les festons du tour dans la soucoupe, retire-les aussitôt, étends ce modèle sur une feuille de papier gris ; laisse sécher. Mets ce modèle sur ta pelotte et avec ta pince marque les raies que tu vois qui sont pointées ; enduis de gomme l'un des côtés de ce modèle, appuie dessus l'autre côté ; laisse sécher.

Prends un cœur, enduis de gomme le dessous, passe le fil d'archal de ce cœur au milieu du modèle N° 1, colle-le sur le cœur. Presse un peu le bas de cette clochette entre ton pouce et ton index, et, par le même moyen, fais recoquiller le haut en dehors. Il faut trois clochettes.

Taille en papier blanc, sur le modèle N° 1, une clochette un peu plus petite que tu fais de même que la précédente.

Taille en papier vert-pâle quatre modèles N° 2, mets-les sur ta pelotte ; avec un dez, fais-les recoquiller en dedans, enduis de gomme le bas de ces quatre clochettes, entre leurs fils d'archal au milieu de ces modèles N° 2, que tu colles sur les clochettes, excepté les cinq feuilles qui doivent recoquiller en dedans. Entoure les fils d'archal de ouate et de papier serpente.

Taille en papier vert-pâle deux modèles N° 2 que tu ne fais pas recoquiller.

BOUTON.

Taille en papier blanc un rond aussi large que le modèle N° 1, plisse le tour de ce rond que tu rapproches et serres entre tes doigts comme une feuille de rose que tu voudrais faire claquer sur ton front ; trempe le haut dans la soucoupe ; laisse sécher. Prends un fil d'archal, courbe une de ses extrémités, entre-la au milieu du bas de ce bouton, attache-le au fil d'archal, enduis de gomme le bas de ce bouton, entre le fil d'archal dans un modèle N° 2, rapproche ce modèle pour le coller entièrement sur le bouton, couvre le fil d'archal de ouate et de papier serpente. Prends une aiguille à tricoter, tourne ce fil d'archal six fois autour de cette aiguille : retire-la.

Taille un rond en papier vert-pistache et fais de même que pour le précédent bouton.

TORTILLONS.

Prends deux brins de fil d'archal, couvre-les chacun de ouate et de papier serpente, tourne ce fil d'archal six fois autour de cette aiguille : retire-la.

FEUILLES.

Prends trois feuilles de trois nuances et de trois grandeurs différentes, coupe trois brins de cannetille verte que tu entres dans chacune de ces feuilles et sors de l'autre côté ; réunis ces deux brins de cannetille, couvre-les de ouate et de papier serpente.

POUR MONTER LA BRANCHE DE CLOCHETTES.

Prends un fil d'archal, couvre-le de ouate, attaches-y les deux boutons, un tortillon et une petite feuille. Couvre de papier serpente, ajoute plus bas la petite clochette ; plus bas une clochette, plus bas une moins petite feuille ; plus bas une clochette et un tortillon, plus bas une clochette et une plus grande feuille.

Deux branches suffisent sous un chapeau, sur les deux côtés d'un bonnet, et pour une coiffure en cheveux : au bas des bandeaux, derrière des tresses *à la reine Berthe*, ou parmi des touffes *à la Mancini*.

Je vais maintenant t'expliquer notre planche.

Le N° 3 est une couronne d'olivier.

Le N° 4 une couronne d'olivier et de laurier.

Le N° 5 la moitié d'un col que tu broderas en semé si tu le veux bien, car je l'ai mis aussi pour remplir le vide; mais tu m'en sauras gré. Ce semé est très-joli pour bonnet, et ces petits dessins rangés sur une seule ligne sont encore tout ce qu'il faut pour garnir le tour d'un col et le haut d'une manchette.

Le N° 6 est une corne de mouchoir.

Le N° 7 un W.

Le N° 8 un semé pour fond de bonnet ou pour gilet brodé, en soie de couleur sur velours, ou en soie noire sur casimir noir.

Le N° 9 une manchette de brassière d'enfant, que l'on coud aux petites manches. Tu sais que la flèche indique le sens de l'étoffe; puis, comme nous sommes en automne, on renouvelle ses tapis ; en voilà un qui sera très-facile à faire.

Pour un tapis de lit : achète quatorze onces de laine en trois brins, à 8 fr. Je suppose que la laine est noire . .	7 fr.	» c.
Trois aunes moins un demi-tiers de toile verte, large d'une demi-aune et un douze, à 1 fr. 20 c. l'aune	3	40
Une livre de crin noir . . .	1	50
Un écheveau de laine ponceau.	»	50
Quatre aunes un quart de franges de laine ponceau, à 40 c.	1	70
Deux aiguilles en bois de 7 lignes de diamètre.	»	50
Total. . . .	14	60

Avec la laine noire, monte une jarretière sur 120 points de large, tricote alternativement de chaque côté, de manière à avoir un tour à l'endroit et un tour à l'envers. Lorsque ta laine sera finie, ferme cette espèce de jarretière.

Plie la toile verte en deux dans sa longueur, fais de chaque côté des remplis de manière à ce que la toile n'ait qu'une demi-aune et deux pouces et demi de largeur; couvre la moitié de cette toile avec le crin noir que tu as bien cardé de tes mains; rabats sur le crin noir l'autre moitié de la toile; réunis tout autour ces deux moitiés par un surjet en fil noir; pique solidement avec ce fil noir cette espèce de sommier, à des espaces égaux et assez rapprochés; recouvre-le de ton tricot, réunis-le tout autour de la toile par un surjet; sur ce surjet, couds par un surjet, l'effilé autour de ce tapis.

Prends une grosse et longue aiguillée de fil noir dont tu noues ensemble les deux bouts; enfile, dans une aiguille à tapisserie, trois brins de laine ponceau, prends une planchette large de 9 lignes, et de cette laine fais un rang de filet avec ce fil, et sur cette planchette; lorsque tu as couvert le fil, coupe les mailles au milieu, enfile une aiguillée de fil noir dans une aiguille à coudre ; passe-la au milieu d'une douzaine de nœuds de ce filet pour, en les tournant les uns sur les autres, en former un pompon.

Il en faut trente-cinq que tu places sur ton tapis à des espaces égaux : trois sur un rang, deux sur l'autre, ainsi de suite comme à un sommier, en ayant soin, en cousant ces pompons, de traverser le tapis jusqu'à la toile du dessous.

Je t'ai mis les couleurs noire et rouge; mais elles dépendent du lit devant lequel le tapis sera placé. Je te ferai observer que le tricot doit être de la couleur des galons, et les pompons et la frange de la couleur des rideaux afin de faire ressortir le lit.

Pour un tapis de cheminée il ne faut que douze onces de laine, deux aunes et demie

de toile, trois aunes trois quarts de frange et trente pompons.

Je ne te parlerai pas cette fois robes et chapeaux. Comment s'occuper de modes lorsque l'on a entendu proclamer une victoire ! Au premier coup de canon ; pâle, émue, j'ai vite prononcé du cœur et de la voix notre prière accoutumée; mais, comme elle n'exprimait pas ma reconnaissance pour le succès de nos armes, j'ajoutai : Mon Dieu ! vous savez ce que je veux vous dire ! et je pleurais...

Que de courage nos troupes ont montré, que de gloire leur est due ! hélas ! en même temps que de sang humain versé ! Cependant, heureux le Français qui périt un jour de victoire ; sa vie aura été utile, sa mort ne sera pas oubliée, et, un jour en essuyant ses yeux, la mère du soldat dira avec orgueil : « Mon fils est mort au siége de Constantine ! »

Si tu as perdu un frère, un parent, un ami.... je viens ici mêler mes larmes à tes larmes...

Comme je terminais cette lettre, ma chère amie, j'appris que la mère de Mlle Alida de Savignac, depuis long-temps malade, venait de mourir, de quitter sa fille chérie qui ne l'avait jamais quittée, et conservait à sa mère ce respect, cette soumission, cette tendresse, douce et grave à la fois, qui nous faisait dire à nous qui avions le bonheur de connaître ces dames : « Je voudrais être la fille d'une telle mère, et la mère d'une telle fille. » Mme de Savignac avait été bien belle. Son instruction était profonde; à beaucoup de jugement, de raison, elle joignait un esprit vif, une gaîté charmante. Ses manières étaient nobles et aisées. Une haute religion lui faisait plaindre, excuser le coupable, et le secourir s'il était malheureux..... Pauvre Alida ! de tant de beauté, de bonté, de vertus, de sa mère enfin, il ne lui reste que des cheveux dont elle a fait un bracelet afin de pouvoir sans cesse les porter à ses lèvres..... Mon Dieu ! quand on perd les personnes que l'on aime, qu'il est heureux de savoir que l'on meurt à son tour, et qu'on les retrouvera un jour pour ne plus les perdre jamais ! Adieu ! je suis bien triste !

J. J.

Éphémérides.

—

Mariage de la princesse Marie.

Le 17 octobre 1837. Marie-Christine-Caroline-Adelaïde-Françoise-Léopoldine, princesse d'Orléans, née à Palerme le 12 avril 1813, fille de Louis-Philippe Ier, roi des Français, a épousé au château royal de Trianon, le prince Frédéric-Guillaume-Alexandre, duc de Vurtemberg, né le 20 décembre 1804, fils du prince Frédéric-Guillaume-Alexandre, duc de Vurtemberg.

Mosaïque.

—

L'union des familles est le premier bien de la terre : c'est le seul. Les autres en portent le nom, et ne sont que des erreurs.

—

Combien de malheureux cesseraient de l'être en s'occupant des autres !

—

Excusez tout, n'oubliez rien. Souvenez-vous du mal pour le pardonner ; du bien pour en remercier.

—

Il n'y a que la jeune fille solitaire qui peut aimer le monde : elle n'a été gâtée par aucun de ses souffles corrupteurs, elle le regrette par ignorance, par cet amour vague du cœur humain pour les choses humaines, cette fraternité, cette affiliation qui emportent nos pensées vers des biens si incomplets, mais que notre imagination pare toujours des plus beaux habits de fête.
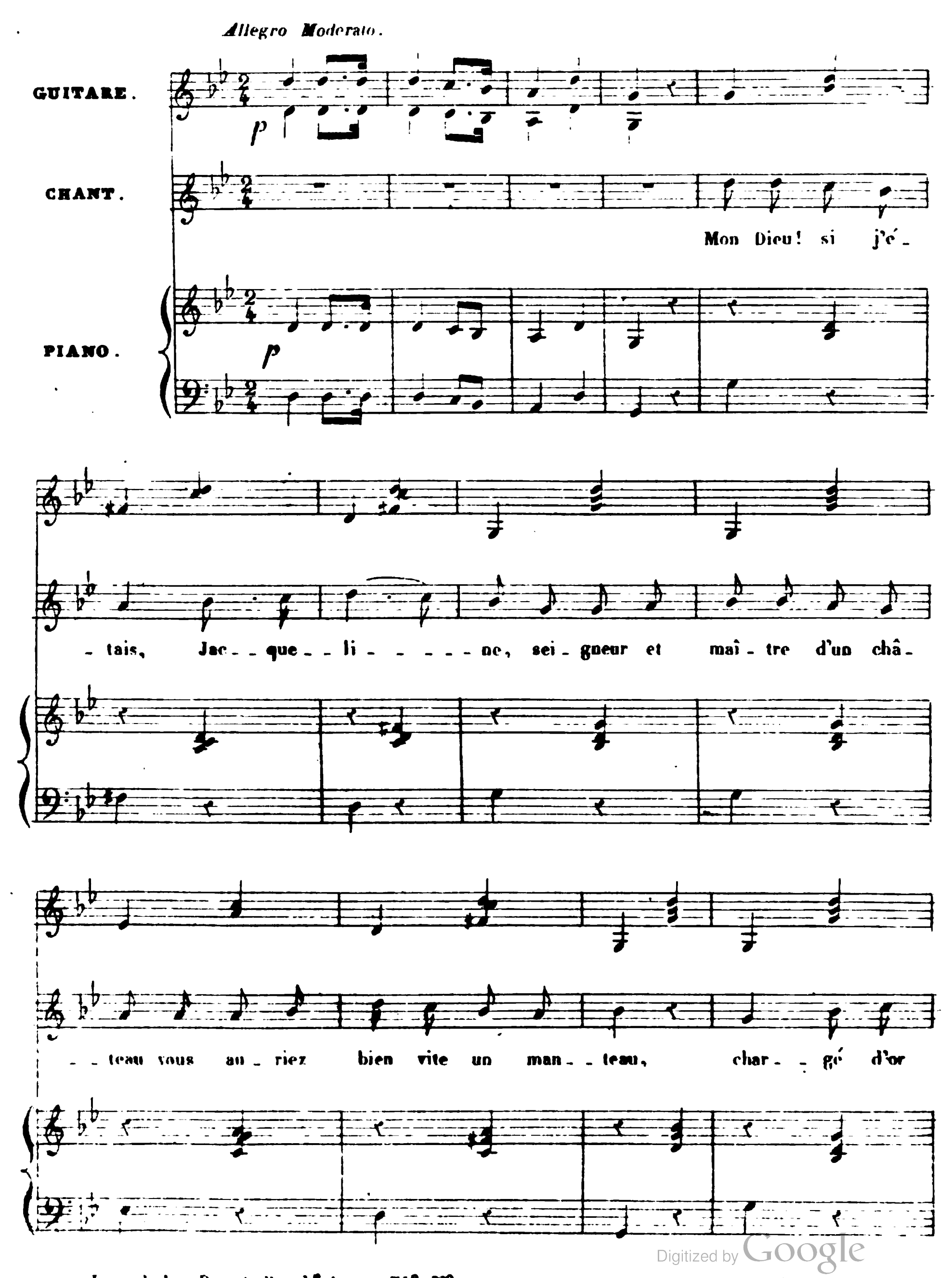
Mme Joséphine Junot-d'Abrantès.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.
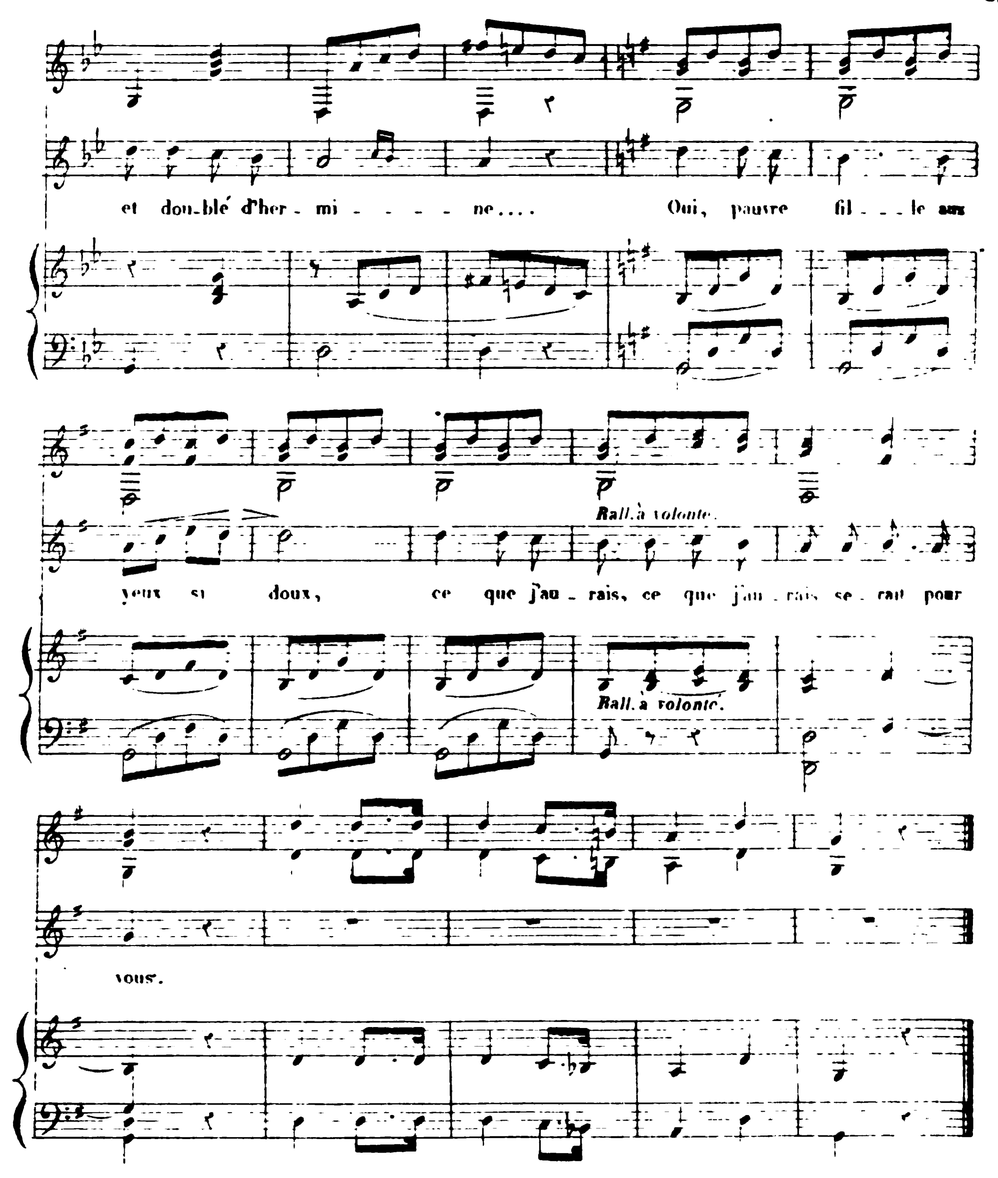
Jacqueline.

Paroles de Mr. E. BARATEAU. — Musique de Mr. Albert GRISAR.

Accompagnement de Guitare par MATTEO CARCASSI.



Gravé par RIS.



2.

Mon Dieu! si j'avais la noblesse
Avec un beau titre éclatant,
Oh! vous seriez en un instant,
Baronne, Marquise, ou Duchesse ...
Oui, pauvre fille aux yeux si doux,
Ce que j'aurais serait pour vous.

3.

Mon Dieu! vous auriez à l'église
Un grand fauteuil de bois doré,
Qu'encenserait notre curé,
Lorsqu'il vous y verrait assise....
Oui, pauvre fille aux yeux si doux,
Ce que j'aurais serait pour vous.

4.

Hélas! je n'ai que ma chaumine
Et mon travail de chaque jour;
Mais pourtant j'espère en retour,
Etre l'époux de Jacqueline...
Oui, pauvre fille aux yeux si doux,
Tout ce que j'ai, tout est pour vous.



Jal des Demoiselles 6e Année

L. de Lemercier, Benard et Cie

ANNE DE BRETAGNE

« n'est-ce pas, Dunois? »

JOURNAL

DES DEMOISELLES.

Instruction.

—

Le Touriste au Rigi.

La comtesse de B*** possède à quelques lieues de Paris une charmante villa, où pendant les derniers jours d'automne elle se plaît à convier ses amis et plusieurs artistes pleins d'espérance dont elle protége l'avenir avec une sollicitude affectueuse. Le jardin qui environne son habitation est orné de grottes de rocailles, de ponts suspendus, et de solitudes artificielles délicieusement accidentées.

Un soir, après en avoir parcouru les beautés qui copient la nature avec un art si heureux, la société se réunit sous des arceaux de feuillage; l'entretien tomba sur la Suisse: M. de Saint-Germain, jeune homme plein d'esprit et de poésie, qui revenait de la visiter, fut prié par Mme de B*** de raconter quelques particularités de son voyage.

« Lorsque j'arrivai pour la première fois au pied des Alpes, dit M. de Saint-Germain, j'avais lu toutes les relations des touristes, et j'y ajoutais foi. J'avais appris à leur école que pas une montagne ne se gravit sans d'affreux périls. Je croyais aux sentiers inextricables, aux escarpemens inflexibles, où l'homme est réduit à se cramponner des pieds et des mains, comme une fourmi escaladant une boîte à sucre. Je croyais à l'attraction traîtresse et irrésistible du précipice, à la voracité du torrent, et à l'iniquité du tronc vermoulu qui lui sert à la fois de pont et de complice.

» Or, le 28 juillet de cette année, j'achevais un frugal dîner dans une petite auberge, au bas du Rigi.—Je voudrais, dis-je à mon hôte, aller coucher ce soir sur la montagne. Combien de temps d'ici là? — Trois heures. — Soit; mais pour un homme qui fait son début dans les Alpes, mettons en six. Car ce Rigi, de la tête au pied, n'est, m'a-t-on dit, qu'une masse de grès et de cailloux disposés par couches; ce qui lui a valu le nom allemand de *Nagelfluh*, roche *à tête de clous*. Du grès et de la roche à clous! c'est à désespérer les voyageurs à pied.

Mon hôte me fit amener un vieux cheval poussif. Le gamin qui devait le conduire attacha derrière la selle mon léger sac de nuit. — Ordonnez vous-même à ce garçon, dis-je à mon hôte, d'être prudent. Je n'ai pas la prétention de faire des prouesses.—Vous avez raison.—Qu'il marche doucement : dans les montagnes, a dit

M. de Saussure, marchez comme si vous ne vouliez jamais arriver. — C'est bien dit. — Qu'il ne quitte pas la bride du cheval. J'ai été réformé à la conscription pour myopie; je ne me soucie pas de conduire la bête et moi au fond d'un précipice. — Soyez tranquille; à présent il vous faut un guide. — Comment? ce garçon ne sait pas le chemin? — Si, mais il vaut pour vous autant qu'un muet; vous ne parlez point l'allemand : quelle explication en obtiendriez-vous sur les curiosités de la route?— J'ai dans mon sac de nuit trois itinéraires: Ebel, Reichard et je ne sais quel autre; dans ma poche un panorama du Rigi. Certains voyageurs judicieux recommandent d'en agir ainsi. On arrive devant l'objet, l'esprit libre de toute influence étrangère; il y a plaisir ensuite de comparer ses sensations avec celles des visiteurs illustres qui vous ont précédé. — Comme il vous plaira, reprit mon hôte, les volontés sont libres; mais je n'ai jamais ouï dire que *dans les montagnes* un voyageur se soit mal trouvé d'avoir avec lui deux hommes plutôt qu'un. Au surplus, que Dieu vous conduise!

Ces derniers mots, prononcés avec un étrange accent, me remirent en mémoire ces phrases partout répétées dans les récits des voyageurs: *nos guides..... après que nos guides se furent long-temps consultés...... le plus intrépide de nos guides.....* etc. Mon esprit s'éclaira. Si le guide n'avait d'autre mission que d'indiquer la route et de satisfaire aux questions des voyageurs, un seul pourrait suffire à toute une caravane. Pourquoi, me dis-je, cet emploi du mot *guides*, toujours au pluriel? Parce que, sans doute, la destinée précieuse d'un voyageur, la mienne surtout, vaut bien qu'il ne regarde pas à une bagatelle de six francs par jour pour s'attacher un ange gardien de plus. Réflexion faite, je prendrai un guide.—Permettez, dit mon hôte, que je vous en donne un de mon choix. Il parle très-proprement le français; il l'a appris, comme nous tous, à force de voir des Anglais.

Charmé des remarques logiques de mon hôte, je partis, muni d'une grosse redingote, d'un parapluie et d'un bâton ferré. Je pensais que le bâton ferré ne me servirait guère à cheval. — Eh! monsieur, s'écria l'aubergiste, qui peut se vanter qu'il restera toujours à cheval?

En effet, pensai-je en frissonnant, quel voyageur peut se dire que jusqu'au bout son cheval..... Oh! c'est à en frémir! Pauvre animal! malheureuse victime! Combien n'a-t-il pas péri de tes semblables dans ces périls où l'égoïsme de nos jouissances vous précipite! Car enfin que vous revient-il, à vous autres, de grimper au Rigi?

Nous avions une assez longue route en plaine pour gagner le pied de la montagne. Je voulus mettre ma monture au trot; elle répondit à mon impatience par une suite de faux pas. — C'est une excellente bête, dit mon guide, mais l'habitude de gravir les rochers la rend inhabile à courir en plaine. — J'irai donc à pied jusqu'à la pente; car je ne puis me sentir, par un chemin si uni, ballotté sur une mauvaise selle, au pas, comme une charge de légumes.

Enfin le chemin tourna dans une prairie escarpée, dont une barrière défendait l'entrée. La barrière s'ouvrit moyennant un péage de quinze sous de France. — Béni soit le Seigneur! me dis-je en l'acquittant, ce péage est une garantie que la société humaine ne me délaisse pas tout-à-fait dans ces lieux sauvages! Réconforté par cette pensée et l'aspect d'un site délicieux, j'oubliai que la pente avait commencé, et je continuai de marcher à pied, sur un gazon moelleux et émaillé des plus jolies fleurs; passant à chaque instant d'un vallon dans un autre, en poussant gaîment les barrières qui fermaient chaque pacage, et tantôt répondant au salut d'un pâtre, tantôt caressant une belle vache ou une folle ché-

vre qui venait agiter sa sonnette jusqu'au bord du sentier, comme pour reconnaître les nouveaux arrivans. Je voyais un Rigi verdoyant, là où je croyais ne trouver qu'une hideuse carrière à pierres; un Rigi peuplé, là où je n'attendais qu'un désert; car sur les flancs de la montagne sont répandus plus de cent cinquante chalets, où se convertit en fromage le lait de plus de trois mille vaches.

Tout-à-coup le sentier quitta les vallons où il avait été jusqu'alors encaissé, et serpentant jusqu'au flanc de la montagne, vint dominer une gorge étroite et profonde; au fond mugissait un torrent.—Ah! ah! m'écriai-je, voilà les précipices! Les voyageurs sont pleins d'effrayans récits à propos des vertiges. Je redoute beaucoup les vertiges; usons de prudence ici. J'ai lu dans vingt auteurs le conseil donné aux gens d'une organisation nerveuse de se faire porter à bras d'hommes. On bande les yeux au voyageur pour lui dérober la vue horrible des gouffres, et les porteurs ont l'attention de l'étourdir en lui chantant une joyeuse tyrolienne. — Si monsieur veut, dit mon guide, je redescendrai chercher au village six porteurs et le fauteuil qui sert en pareil cas; c'est six francs par homme qu'il en coûtera à monsieur; mais il sera fort à l'aise et à l'abri de tout danger.

Je l'avouerai, les trente-six francs me firent plus de peur que le précipice. Misérable calcul d'avare, qui risque de se casser le cou pour épargner son argent! J'eus recours à un autre expédient. Je fis prendre aux deux hommes qui m'accompagnaient les bouts de mon bâton ferré; et moi, placé entre eux deux, je marchais, ayant le bâton en manière de rampe du côté du précipice, rasant le plus près possible la paroi de la montagne, et me cramponnant à toutes les broussailles. Le cheval suivait d'un pas nonchalant, ruminant la bouchée d'herbe ou de feuillage, sans s'inquiéter du péril. Que ne peut un bon exemple! Le courage me vint à moi-même. Mon œil s'accoutuma à sonder les profondeurs de l'abîme, puis enfin je sus me passer de ma rampe ambulante, et mon bâton ferré à la main, je marchai à deux lignes de la mort (style de touriste), avec autant d'aisance que sur un trottoir du boulevart des Italiens.

Les curiosités, pour me distraire, semblèrent se multiplier; quatorze chapelles ornées de grossières images sculptées en bois peint jalonnaient la route jusqu'au petit hospice de Notre-Dame-des-Neiges. Peu après j'arrivai sur le plateau de Staffel, au pied de la dernière croupe du Rigi, qui s'offrait arrondie, couverte d'herbe fine, et haute comme notre butte Montmartre.

«Eh! quoi, dis-je à mes guides, voilà tout ce qui me reste à gravir! Je me dois à moi-même d'arriver à pied jusqu'au sommet. Mais reposons-nous; je veux contempler à mon aise le soleil couchant. Vous allez m'aider à m'orienter dans l'admirable panorama qui se déroule à nos regards. — Je suis aux ordres de monsieur; cependant, ajouta-t-il avec une hésitation dont je ne saisis pas d'abord le vrai motif, si monsieur veut m'en croire, nous remettrons à demain l'explication sur le Kulm, au point du jour; la vue y est plus complète. Messieurs les voyageurs ont l'habitude d'en user ainsi. Pour le moment, ce dont monsieur doit s'occuper d'abord, c'est de se procurer un lit à l'auberge du Kulm; car la journée a été si belle qu'il n'y manquera pas de monde. Je pourrai allonger le pas, et aller d'avance retenir la meilleure chambre; monsieur viendra à son aise et sans se presser. — Excellente idée! allez, et installez mon bagage pour constater la prise de possession.

Mon drôle partit comme un trait; son compagnon enfourcha, sans façon, le cheval auquel j'avais bien volontiers renoncé; et bientôt le trio disparut dans les sinuosités du sentier.

Lorsque, rassasié de contemplation, je me décidai à reprendre mon pèlerinage, je sentis monter à mon cerveau les fumées d'un orgueil bien naturel. Encore quelques minutes, m'écriai-je, et moi, parti de la rue Notre-Dame-des-Victoires, je tiendrai sous mes pieds un sommet des Alpes; je foulerai un de ces lieux hauts où l'ame s'agrandit, un de ces marche-pieds d'où les prophètes et les poètes conversent avec l'Éternel. Chaque enjambée est un adieu à la terre, et me rapproche du ciel. Dans quelques minutes, je planerai à une hauteur verticale de trois quarts de lieues: neuf fois aussi haut que le clocher de Strasbourg.

Cheminant seul et absorbé dans ces réflexions, je devais paraître fort original à plusieurs groupes de voyageurs des deux sexes, qui déjà occupaient le Kulm, et dont je m'aperçus que les lunettes étaient braquées sur moi.

La nuit tombait, je pus donner à peine un coup d'œil au magique horizon, qui fait du Rigi une Jérusalem céleste où affluent chaque soir des pèlerins partis de tous les points de la terre. Je comptai à la hâte les dix-sept lacs que l'on distingue du plateau; et après avoir admiré l'immense amphithéâtre de pics neigeux et de glaciers qui m'entouraient, l'air froid du soir me fit sentir la nécessité d'entrer dans l'auberge.

Les chambres y étaient toutes à deux lits: douze pieds sur trois pour deux couchettes l'une au bout de l'autre, avec une ruelle de trois pieds qui enfile de la porte à la fenêtre; entre les deux planchers, six pieds deux pouces de hauteur. Planchers et cloisons, tout est en sapin brut; on prend là un avant-goût du cercueil. Pour ajouter à l'illusion, les draps étaient d'une humidité glaciale; ainsi doit être le linceul au fond de la fosse. Ce fut un spectacle étrange de nous voir, affaiblis par le manque d'air et un souper détestable, errer dans les corridors, nos suaires à la main, et réclamant pour une nuit, qui par bonheur ne devait pas être éternelle, une enveloppe moins malfaisante. Mais hélas! la maîtresse du logis avait l'oreille dure et dédaigneuse: c'était une femme intelligente autant qu'une paysanne, et aigre autant qu'une bourgeoise, dont elle s'étudiait à copier les formes. Elle usa dans toute leur rigueur de ses droits d'aubergiste privilégiée, c'est-à dire unique sur le Rigi. Si jamais concurrence dans une industrie fut invoquée par les consommateurs malheureux, certes ce fut par nous tous dans cette occasion critique.

Ce que les amateurs viennent chercher au Rigi, c'est un lever du soleil. Chacun de nous, en se retirant dans sa cellule ou plutôt dans sa boîte, avait recommandé qu'on l'éveillât au point du jour. Je laisse à penser quel fut le désappointement, lorsque, l'heure arrivée, on entendit successivement à chaque porte du long corridor la phrase suivante: « Monsieur ou madame peut continuer à dormir, le soleil ne se lèvera pas ce matin. » Le ciel était couvert, la grêle battait les vitres avec violence. Indépendamment de la confidence glissée dans chaque trou de serrure, il y eut un ranz de vaches, exécuté dans la maison par un cornet à bouquin, qui, suivant un usage quotidien, signala l'heure à laquelle le soleil aurait dû faire son apparition.

Éveiller les gens, lorsqu'il y a quelque chose à voir, c'est charitable; mais quel nom donner à cette attention de les éveiller pour leur annoncer qu'ils ne verront rien?

Cependant chacun se leva lentement, huma une tasse de mauvais café de chicorée, ou de thé, qui certes ne venait pas de la Chine; et puis, la grêle passée, on se hasarda à mettre le nez dehors. Le regard perçait à peine à vingt pas. En voyage, les momens sont comptés; les voyageurs de mœurs régulières perdirent patience. L'auberge et le plateau se vidèrent peu à peu. Vers les dix heures, il ne resta plus que cinq ou six de ces flâneurs qui sont tou-

jours les derniers à partir. Moi, j'écoutais d'un air distrait mon guide, qui, le bonnet à la main, m'assurait que si je voulais descendre coucher à Lucerne je n'avais pas de temps à perdre. Tout-à-coup, comme par enchantement, la nuée qui nous enveloppait s'ouvrit sur nos têtes; le cercle des sommets fut inondé de lumières; mais les basses régions restèrent baignées dans les brouillards. J'entraînai mon guide sur un belvédère qui occupe le point le plus élevé du plateau, et désignant du doigt l'un de ces obélisques blanchâtres dont la base se perdait dans les brumes : — « Qu'est ceci? dis-je. — Le mont Pilate. — Et cela? — Le Saint-Gothard. » Pendant qu'il se mettait à me nommer une dizaine d'autres pics, avec une volubilité qui me semblait une mémoire prodigieuse, je tirais machinalement mon *panorama,* tableau indicateur, orienté d'après le belvédère du Rigi, sur lequel nous nous trouvions. La rougeur monta au front de mon guide, et quand je voulus lui faire répéter son explication, il balbutia. Sa science était en contradiction flagrante avec mon tableau. Il était clair que j'étais joué. Il finit par m'avouer que pour la troisième fois seulement il montait au Rigi, et qu'il en connaissait à peine la vue. — Et cependant l'aubergiste d'en bas vous a recommandé à moi. — Que voulez-vous, monsieur! hier, au moment de partir, le baromètre annonçait la pluie. *Monte avec ce voyageur*, m'a dit l'aubergiste; *demain l'explication sera facile à faire dans le brouillard.* J'avais déjà réussi deux fois. Qui se serait attendu que monsieur s'obstinerait à rester jusqu'à dix heures!

Je ne suis pas né méchant; je trouvai moyen de rire de la mystification. Puis, grâce à mon panorama, je fis à mon guide, dans l'intérêt des voyageurs à venir, une leçon de topographie. Après quoi je redescendis la montagne, traînant derrière moi, comme un remords, mon cheval, son conducteur, et mon guide, la troisième et la plus inutile des inutilités. »

Quand M. de Saint-Germain eut achevé son récit, tout le monde écoutait encore. Il nous eût volontiers fait parcourir ainsi toute la Suisse. Savoir conter avec intérêt n'est pas un talent fort commun; mais, quand aux attraits de ces descriptions le voyageur unit la vérité, chose encore plus rare, on s'instruit sans fatigue, on devine sans voir, et l'on pourrait, comme vous voyez, mes demoiselles, raconter à son tour, sans avoir quitté son fauteuil.

AUGUSTE DE CHRISTIAN.

Littérature Française.

REVUE LITTÉRAI

Valérie, roman par Mme de Krüdner, 2 vol. in-8°, avec une notice de M. Sainte-Beuve, chez Olivier, éditeur, rue Saint-André-des-Arcs, 33.

On voyait à Paris, à la fin du dix-huitième siècle, trois ambassadrices qui étaient les reines des salons et du Parnasse, comme on disait alors; ce qu'il y a de certain, c'est qu'avec ou sans le secours de l'antique Apollon, Mme de Souza, ambassadrice de Portugal, Mme de Staël, ambassadrice de Suède, et madame de Krüdner, dont le mari représénta la Russie dans plusieurs cours de l'Europe, composaient les meilleurs romans qui furent publiés à cette époque. Et pour que la diplomatie possédât uniquement ce genre de gloire, M. de Châteaubriand, qui devait être un jour ambassadeur aussi et ministre des Affaires étrangères, vint avec *René* et *Atala* faire diversion dans le monde littéraire, tout occupé à commenter, admirer,

déifier *Delphine, Valérie, Eugène de Rasthetin.*

Mesdames de Souza et de Staël ont joui d'une immense renommée, leurs ouvrages resteront long-temps : ceux de la première, comme des modèles de composition, de délicatesse et de goût ; chez Mme de Staël on recherchera, à travers des constructions vicieuses sous plus d'un rapport, des pensées hardies et fortes, des sentimens chaleureux et un style plus ferme qu'il n'appartient aux femmes.

Madame de Krüdner ne possédait au suprême degré aucune des qualités de ses deux émules ; cependant son roman de *Valérie* eut un succès prodigieux, étourdissant, européen... un succès de 1803 ; de ce temps, où les lecteurs sentaient encore l'aiguillon des émotions littéraires, où un mot bien dit, une expression heureuse, retentissaient dans les salons de Paris, Londres, Vienne, Saint-Pétersbourg, et suffisaient souvent à la réputation de leur auteur ; le triomphe de *Valérie* eut plus d'éclat que de durée, et l'on peut dire que M. Sainte-Beuve a exhumé ce roman d'entre les morts.

Cette réimpression, inutile en apparence, présente cet avantage, c'est de nous faire connaître une forme d'ouvrages négligée depuis nombre d'années : le roman par lettres, et de rappeler des mœurs élégantes et dignes, dont la tradition se perd tous les jours.

Valérie est *un roman* dans toute la force de l'ancienne acception de ce mot, quand il signifiait non la révélation des plaies honteuses de la société, mais les *châteaux en Espagne* d'une imaginaton vive ou d'un cœur tendre. Ainsi Mme de Krüdner, qui devait un jour rêver la régénération religieuse de l'Europe par l'invasion des Cosaques, commença par rêver un héros de roman aimant une femme vertueuse et indifférente, jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Trois personnages occupent la scène : le comte M..., ambassadeur du roi de Danemarck près la république de Venise, Valérie, sa femme, et Gustave de Linar, fils d'un ami du comte, et commensal de sa maison.

Le comte, espèce de soliveau sur lequel repose l'édifice du roman, n'a pas été créé en grand, et quelque éloignement que l'on ait pour des suppositions hasardées, ce sage diplomate, qui se laisse si tranquillement aimer par sa jeune et jolie femme, fait songer à M. de Krüdner.

Valérie, naïve, presque enfant encore, innocemment coquette, dansant la danse du châle avec une grâce tout-à-fait séduisante alors, mais qui nous paraîtrait assez étrange aujourd'hui, a pu aussi poser devant l'auteur, ou tout au moins se retrouver dans son souvenir.

Mais Gustave de Linar est sorti tout entier de l'imagination de Mme de Krüdner : c'est l'idéal rêvé dans les heures de solitude, c'est un désir romanesque qui se fait jour à l'aide de la fiction ; c'est la pensée ambitieuse d'une femme qui estime un haut prix l'amour que peut inspirer son sexe ; en même temps, c'est la révélation d'un cœur capable d'une passion puissante et désintéressée. Enfin j'ai vu, dans la création de ce personnage, l'œuvre d'un nouveau Pygmalion qui a reproduit quelques-uns de ses traits dans l'ouvrage qu'il adore.

Jamais fils d'Adam ne reçut du ciel une ame aussi doucereusement passionnée ! jamais le monde ne laissa sortir de son sein un homme immaculé comme Gustave de Linar ! et c'est là ce qui rend dangereuse la lecture des anciens romans ; ils ne salissent pas l'imagination, on ne les voit point prodiguer la science du mal de manière à vieillir de vingt ans en quelques heures l'ame la plus candide ; mais ils enchantent par des personnages fantastiques, ils créent des destinées impossibles qui semblent vertueuses parce qu'elles sont pures.

Pour être Valérie, pour être aimée d'un Gustave de Linar, une jeune fille néglige ses devoirs ; elle regarde le monde réel

en pitié, et marchant les yeux fixés sur un but imaginaire, elle se heurte et se brise contre les pierres du chemin.

L'action de *Valérie* est extrêmement simple; c'est un mérite dans un roman destiné à la peinture d'un sentiment exclusif. Gustave serait moins passionné si des événemens extérieurs venaient détourner sa flamme. Dans la pensée de l'auteur, il devait mourir d'amour et non d'inquiétude, de colère ou de jalousie. Comme œuvre dramatique, la mort du jeune Linar a droit à tous les éloges qu'on peut donner à un mensonge; car on ne meurt pas d'un sentiment passager de sa nature : s'il arrive qu'il tue, c'est que les déceptions, la honte, les remords, qui le suivent à la piste, ont porté de plus rudes coups que les siens.

En 1807, madame de Krüdner détourna ses yeux de la terre pour les élever vers le ciel : les malheurs de la belle et infortunée reine de Prusse l'avaient disposée à chercher un consolateur au-dessus des puissances de la terre. Bientôt le sentiment religieux fut porté chez elle au plus haut point d'exaltation : une profonde pitié pour son siècle s'empara de son ame; elle plaignit surtout les riches et les grands, dont elle avait été à même de connaître les misères; elle pria pour eux avec la ferveur et la persistance d'une ame exaltée. Dans ses longues extases, elle entrevit la fin du règne de l'incrédulité; c'était une grande vérité! malheureusement elle y mêla une erreur, en se figurant qu'il fallait de nouveaux apôtres à l'évangile et qu'elle était appelée à l'être!

Là commence le second roman de madame de Krüdner, roman autrement sérieux que le premier, mais dont la destinée devait cependant être semblable à celle de *Valérie*.

Ainsi madame de Krüdner commença à prêcher sans mission : dans son ignorance, elle froissait les cultes établis, et les remplaçait par un je ne sais quoi, qui manquait également de logique et de discipline; elle eut pourtant des jours de triomphe; l'empereur de Russie s'enchanta de ces prédications, où il était représenté comme le régénérateur de la foi, et l'on vit, chose inouïe au dix-neuvième siècle, une femme vêtue d'une robe brune serrée autour de sa taille par une corde, la tête couverte d'un simple chapeau de paille qu'elle rejetait en arrière, monter sur une pierre au camp-des-Vertus, et prêcher l'amour et la charité aux hordes conquérantes, venues à ce qu'elle croyait dans les plaines de Champagne en 1814, dans le but de replanter la croix du Sauveur sur notre sol dévasté.

Cent mille des soldats d'Alexandre se prosternèrent à cette voix, et au commandement de leurs officiers, sans doute, comme ils eussent fait toute autre chose : madame de Krüdner crut le grand jour arrivé! malheureusement pour elle sa *religiosité*, inoffensive jusqu'à ce jour, se heurta contre la politique, elle ne put résister au choc : l'empereur Alexandre un instant subjugué se dégoûta des prédications de madame de Krüdner, et sa disgrâce fut suivie de son exil en Crimée, où elle mourut obscure et délaissée.

Telles furent les destinées de *Valérie* et de son auteur. M. Sainte-Beuve use de l'autorité de son nom pour faire revivre le roman; réussira-t-il? je ne le crois pas : il est difficile de faire reprendre un ouvrage essentiellement faux et faible, quand même il se recommande par un certain parfum d'élégance et de bonnes manières.

Mme ALIDA DE SAVIGNAC.

Littérature Étrangère.

—

Le comte Mathieu-Marie Bojardo, d'une noble et illustre maison établie à Ferrare, mais originaire de Reggio, naquit à Scandiano, l'une des terres seigneuriales de sa famille, près Reggio de Modène, vers l'an 1434. Le jeune Bojardo fit ses études à l'Université de Ferrare, et fut reçu docteur en philosophie et en droit. Attaché d'abord au duc de Ferrare, Borso d'Este, puis à Hercule Ier, son successeur, il fut nommé gouverneur de Reggio, puis capitaine de Modène, et devint gouverneur de la ville et citadelle de Reggio, où il mourut en 1494. C'est pour l'amusement d'Hercule Ier et de sa cour qu'il composa presque tous ses ouvrages et surtout *l'Orlando innamorato*. On dit qu'il se retirait à Scandiano, se plaisait à placer dans les descriptions de son poème les environs de son château, et que la plupart des noms de ses héros, tels que : *Mandricard*, *Gradasse*, *Sacripant*, *Agramant*, etc., étaient les noms de ses paysans qu'il trouvait assez bizarres pour être donnés à des guerriers Sarrasins. Cependant quelques noms étaient de son imagination, car un jour qu'il chassait, pensant moins au gibier qu'à son poème, il cherchait un nom éclatant pour un de ses héros sarrasins qui y fait le plus de fracas ; à force de chercher, il lui vint celui de *Rodomont*, et fut si aise de l'avoir trouvé qu'il revint en hâte à son château, et fit sonner en signe de réjouissance toutes les cloches du village. Ce poème de *l'Orlando innamorato*, l'un des plus importans de la littérature italienne, et qui a produit *l'Orlando furioso*, ne fut point achevé par Bojardo ; il fut imprimé en 1495, puis continué par Niccolo Degli Agostini, poète médiocre, qui y ajouta trois livres imprimés en 1531 ; quelques années après, le Domenichi regrettant que ce poème, dont la conduite et les caractères sont admirables, fût aussi faible de style, entreprit de le réformer et le publia en 1545, époque depuis laquelle on n'a plus réimprimé le texte même de Bojardo ; enfin le Berni ne se borna point à réformer ; il refit, en le traitant à sa manière, ce poème tout entier en 1541, et cette manière est si agréable qu'elle a fait totalement oublier la composition originale, et que ce roman épique, inventé dans Bojardo, ne se lit plus que dans Berni.

FRAGMENT ITALIEN.

CANZONE.

Come in la notte liquida e serena,
Vien la stella d'Amor innanzi giorno
Di raggi d'oro e di splendor sì piena,
Che l'orizzonte è di sua luce adorno ;
Ed ella a tergo mena
L'altre stelle minore,
Ch' a lei d'intorno intorno
Cedon parte del ciel, e fangli onore ;

ODE.

De même que dans la nuit limpide et sereine apparaît avant l'aube l'étoile du matin, si étincelante de rayons d'or et de splendeur que l'horizon est plein de sa lumière ; et derrière elle viennent les moindres étoiles qui, à l'entour, lui cèdent une part du ciel et lui rendent hommage,

Indi rorando splendido liquore
Da l'umida sua chioma, onde si bagna
La verde erbetta e il colorito fiore,
Fa rugiadosa tutta la campagna :

Chi mai vide al mattin nascer l'Aurora,
Di rose coronata e di giacinto,
Che fuor del mare il dì non esce ancora,
E del suo lampeggiar è il ciel dipinto ;
E lei più s'incolora
D'una luce vermiglia,
Da la qual fora vinto
Qual ostro più tra noi gli rassomiglia ;

E il rozzo pastorel si maraviglia,
Del vago rosseggiar dell' oriente,
Che a poco a poco su nel ciel si appiglia,
E com' più mira più si fa lucente :

Vedrà così nell' angelico viso ;
Se alcun fia che possente
Si trovi a riguardarlo in vista fiso.

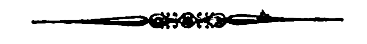
MATTEO MARIA BOJARDO.

puis secouant la semillante humidité de sa chevelure qui baigne l'herbe verte et la fleur émaillée, elle couvre de rosée toute la campagne :

Qui a vu, le matin, naître l'aurore couronnée de roses et de jacinthes, quand le jour n'est pas encore sorti éblouissant du sein de la mer, et que le ciel est teint de mille couleurs par son éclat reflété; l'aurore prend une clarté de plus en plus vermeille qui éclipserait la pourpre que nous faisons à son image; alors le rude berger regarde avec admiration les magnifiques nuances de rouge dont le ciel est imprégné et qui deviennent de plus en plus lumineuses.

C'est ainsi qu'il verra ces splendeurs dans le visage angélique, celui qui aura la vue assez puissante pour le regarder en face.

Mlle R. F.



Education.

Les Femmes Célèbres.

GALERIE NATIONALE.

ANNE DE BRETAGNE,

REINE DE FRANCE.

9me Tableau.

I.

C'était au mois de janvier 1489. Dans une des chambres d'honneur du vieux château de Redon en Bretagne, une jeune fille à peine âgée de treize ans, couverte de vêtemens sombres, était agenouillée sur un prie-Dieu. Sa douleur était si grande que d'abondantes larmes couvraient son visage, d'une beauté remarquable.

De temps à autre, elle regardait, à travers une haute fenêtre terminée en ogive, garnie de vitraux peints avec le plus grand art et décorée d'arabesques, les belles campagnes bretonnes, qui alors couvertes de givre s'étendaient devant elle, à perte de vue, comme un blanc manteau.

Il fallait que cette jeune fille aperçût au loin dans la campagne, par-dessus les murailles de la ville, quelque objet qui lui causât de grandes frayeurs; car, elle cachait par intervalles sa jolie figure entre ses deux mains. Cette enfant, dont la douleur faisait ainsi de bonne heure une femme forte, étai

tout simplement Anne de Bretagne, fille du duc François II, mort en 1488, et qui devait être, selon un de ses chroniqueurs, *la plus sage, la plus belle, la plus riche, la plus accomplie princesse de son temps, et dont la face était digne de l'empire et de la royauté.* Elle avait eu pour mère Marguerite de Foix, que de bonne heure la mort lui avait enlevée; maintenant privée de tout appui, elle voyait la discorde diviser les gens de son conseil, et un parti de l'armée française, dont les chefs avaient de grandes prétentions sur le duché de Bretagne, l'assiéger dans Redon.

Ce qui lui causait tant de frayeur était justement la vue de cette armée ennemie, dont les cavaliers, traversant la Vilaine à la nage, venaient aborder au pied même des remparts de la ville, que les fantassins tâchaient déjà d'escalader. Bientôt le tocsin retentit dans toute la cité; les habitans accoururent aux murailles, et les femmes de la jeune duchesse, pénétrant sans son ordre dans son *retrait*, vinrent mêler leurs larmes aux siennes. Alors, par un de ces mouvemens naturels et qu'on explique aisément dans ceux qui sont appelés à commander, l'enfant tout-à-l'heure si craintive devint subitement une femme courageuse: avec sa fierté bretonne, Anne comprit que c'était à elle à donner l'exemple de la fermeté, et s'adressant à la plus éplorée de ses femmes, elle lui demanda, comme si elle l'eût ignorée, la cause de sa frayeur.

A peine celle-ci lui en eut-elle appris le motif: « Que diriez-vous donc, fit la jeune duchesse avec le plus grand sang-froid, si vous saviez comme moi que mon tuteur, le maréchal de Rieux, mécontent de ce que nous refusons la main et les trente-cinq ans de son protégé, Alain d'Albret, vient de nous trahir lâchement et de quitter notre parti? M. de Rieux se croit encore au bon temps de *la guerre du bien public*, en 1465, où, si ce que nous a appris notre institutrice, madame de Laval, est vrai, il combattit contre son seigneur suzerain, le roi de France! Eh bien! nous lui ferons voir que, malgré nos vêtemens et notre faiblesse de femme, nous n'avons aucune peur des bruits de guerre ni de la fumée d'un camp. N'est-ce pas, Dunois? »

Ces dernières paroles étaient adressées à un homme d'une quarantaine d'années, au visage franc et à l'air martial, qui venait d'entrer dans l'appartement, suivi d'un personnage en costume de magistrat, lequel se nommait Philippe de Montauban, et exerçait la charge de chancelier de Bretagne.

« Madame, reprit le guerrier, je me réjouis de vous voir animée d'un tel esprit et d'un tel courage, car nous allons en avoir besoin. Châteaubriant, Guingamp, Brest, Concarneau, ont été obligées de se rendre; Randon commence à être investi, et si nous donnons au vicomte de Rohan, qui commande l'armée française, le temps de disposer ses troupes, nous ne pourrons plus sortir de la ville. Il faut donc nous résoudre à la quitter sur-le-champ.

— Quoi! s'écria la jeune duchesse, n'avons-nous point d'autre ressource?

— Hélas! non, madame, répondit le chancelier, le peu de troupes qui vous sont restées fidèles commencent à murmurer; depuis plusieurs jours, on ne les paye *qu'en monnaie de cuir à peine tanné*, sur lequel est marquée au poinçon votre effigie et dont les marchands ne veulent pas; vous n'avez point d'autre parti à prendre que de suivre le conseil du comte.

— Mais où nous retirerons-nous? reprit Anne de Bretagne.

— Je ne sais, repartit Dunois, si votre tuteur voudra vous recevoir à Nantes; mais pendant qu'il en est temps encore, et que l'issue est libre de ce côté, essayons de gagner cette ville. Une fois au galop dans la plaine, je réponds de vous, madame, et je me déclare indigne si je ne vous mets en sûreté. »

Anne de Bretagne réfléchit quelques mi-

nutes; puis entendant le bruit de la mousqueterie sur les remparts, alarmée par le bourdonnement du tocsin qui vibrait comme un glas funèbre : « Allons, dit-elle, mon féal comte, je me fie à votre bravoure : souvenez-vous que vous avez aujourd'hui dans les mains le sort de toute la Bretagne.

— N'ayez aucune crainte, madame, je vous sauverai, » dit le comte.

Et se précipitant hors de la salle, il courut donner les ordres nécessaires au départ. En moins d'un quart d'heure tout fut prêt. Une escorte de cent chevaux, montée par les plus affectionnés serviteurs de la jeune duchesse, presque tous gentilshommes, ayant servi long-temps le vieux duc François II, piaffait avec impatience dans la cour du château. Chacun de ces fidèles Bretons était armé en guerre, et l'on voyait dans leurs yeux qu'ils étaient préparés à tous les hasards.

Enfin la porte d'honneur s'ouvrit, et la jeune duchesse parut sur le seuil. Elle n'avait jamais été plus belle. Vêtue d'une de ces longues robes traînantes, fort serrées à la taille et qui font ressortir la poitrine, elle semblait avoir un corsage d'abeille. Son visage encadré par un capulet de velours rouge, à la mode de Bretagne, espèce de coiffure fort gracieuse, pareille à celle que les peintres du XV[e] siècle donnent à la mère de Jésus dans la fuite en Égypte, laissait à découvert un front vaste, sur lequel toutes les intelligences se jouaient. Anne de Bretagne était en effet fort instruite pour son temps : elle savait lire, écrire, et, chose rare chez les femmes, même aujourd'hui, elle comprenait le latin et le grec.

A la vue de cette jeune fille qui, dans son costume pittoresque, se détachait sur le plus haut degré du perron, comme une apparition fantastique, toute l'escorte qui devait l'accompagner poussa un hourrah d'acclamation bientôt contenu par le respect. Anne descendit lentement les degrés, conduite par le comte Dunois, qui, mettant un genou en terre, lorsqu'elle fut arrivée près de la haquenée qu'on lui destinait, tint l'étrier à sa souveraine et donna le signal du départ.

Lorsque la petite troupe de fugitifs sortait par la porte qui regarde la route de Nantes, les soldats français n'en étaient plus qu'à quelques centaines de pas. Ils eurent bientôt reconnu la jeune duchesse, et un gros de cavaliers s'élança aussitôt à sa poursuite. Dès lors ce ne fut plus, entre la Bretagne et la France, qu'une lutte de vitesse. Que le cheval de la fille de François II s'abattit, et, à l'instant s'effectuait la réalisation de cette ambitieuse pensée qui avait tant agité Louis XI : « joindre le duché de Bretagne à la couronne de France ! »

Heureusement pour Anne, il n'en fut rien : après une course de plusieurs heures, durant laquelle son escorte entendit sans cesse le galop des cavaliers qui la poursuivaient résonner derrière elle, le comte Dunois aperçut les portes de Nantes s'ouvrir comme d'elles-mêmes devant lui ; mais ce ne fut que pour laisser passer une troupe d'habitans et de soldats commandée par le maréchal de Rieux, et décidée, à ce qu'il paraissait, à s'opposer à l'entrée de la duchesse.

En ce moment la position d'Anne de Bretagne devint on ne peut plus critique. Son escorte avait été forcée de faire halte : d'un côté les Nantais marchaient à elle en ennemis ; de l'autre on entendait à chaque minute retentir plus lourdement le galop des coursiers français. Ainsi pris entre deux adversaires également dangereux, Dunois ne savait que décider, et quelques minutes d'inaction pouvaient tout perdre. Tout-à-coup, frappée d'une inspiration subite : « Votre épée ! comte, dit la duchesse, et courons sus à ces rebelles ; nous verrons s'ils oseront combattre leur souveraine en personne ! »

Et saisissant l'épée que Dunois lui présentait, Anne poussa en avant sa haque-

née; toute son escorte électrisée s'élança autour d'elle pour la garantir du moindre danger, et la petite troupe s'avança avec fierté contre les Nantais.

Ceux-ci, et le maréchal de Rieux lui-même, demeurèrent tellement surpris de cet acte de courage de la part d'une enfant, qu'ils se retirèrent devant Anne, sans lever derrière eux le pont-levis, ce qui permit à la duchesse et à son escorte de se loger dans un des faubourgs. Ce fut ainsi qu'à l'âge de treize ans la fermeté de cette future reine de France la préserva de sa ruine et peut-être d'une longue captivité !

II.

Vers la fin de novembre 1491, le château de Langeais, en Touraine, était brillamment illuminé : sur le plus haut donjon du vieux manoir, on voyait, à la lueur des feux de joie qui flamboyaient dans les cours, et projetaient leurs reflets rougeâtres au plus haut des airs, les archers de la garde écossaise se promener d'un pas mesuré, la lance à la main, et la branche de houx en tête, dans leur costume de cérémonie. La campagne retentissait au loin du son des instrumens, et de grands festins se préparaient dans les salles du château.

C'est que la jeune duchesse de Bretagne, qu'avait jadis épousée, mais par procureur seulement, Maximilien, roi des Romains, était en marche pour rejoindre Charles VIII, qui l'attendait avec impatience. En effet, Anne venait elle-même de rompre sa première union, se résignant à épouser le roi de France qui était bien plus âgé qu'elle et qui lui déplaisait; mais afin de sauver le duché de Bretagne : cet événement demande une explication. Depuis que le roi des Romains avait conclu avec Anne un *traité de mariage*, si je puis m'exprimer ainsi, le roi de France furieux n'avait pas cessé les hostilités; il était même déjà tellement le maître de la Bretagne, que les lettres de convocation pour la tenue des États s'expédiaient en son nom. Dans ces circonstances, à moins de se déterminer à être dépossédée, que devait faire la jeune princesse ? Suivre la loi de la nécessité et de l'intérêt politique. Elle n'hésita pas ; malgré ses répugnances personnelles, elle reçut, sans trop de déplaisir apparent, les ouvertures qu'on lui fit au nom de Charles VIII ; elle eut même avec ce prince une courte entrevue à Rennes ; puis, tandis que Charles, qui avait été fiancé à la fille de Maximilien, entretenait la confiance du roi des Romains en donnant des fêtes à sa fille, Anne préparait ce qu'on a appelé *son coup de tête*. En ce moment, sous prétexte d'aller rejoindre Maximilien, elle traversait la Touraine avec toute sa cour ; mais au lieu de gagner les Pays-Bas, où se trouvait le roi des Romains, elle se rendait au château de Langeais où l'attendait Charles VIII, pour y célébrer leur mariage.

En effet, le soir n'était pas encore très-avancé, quand, du haut donjon où veillait la garde écossaise on vit se refléter au loin, sur les deux rives de la Loire, le feu de plusieurs torches éclairant un assez grand nombre d'élégans batelets, pavoisés aux doubles couleurs de France et de Bretagne, et dans lesquels se trouvait le cortége de la jeune princesse. A cette nouvelle, Charles VIII, qui jusqu'alors avait toujours eu une secrète peur que sa proie lui échappât, bondit de joie, et se levant du siége incrusté d'ivoire et d'argent, sur lequel il était resté depuis plusieurs heures accroupi, et d'une mauvaise humeur qui faisait trembler ses courtisans, il s'écria : « Ah ! monseigneur le roi d'Angleterre ! vous vous opposiez à mon mariage avec la duchesse de Bretagne, en disant que vous consentiez qu'il se fît, pourvu que ce fût en présence de l'église et non en présence d'une armée ! vous comptiez pour l'empêcher sur les ré-

pugnances d'une jeune fille. Eh bien! cette jeune fille, ce n'est pas moi qui la vais prendre, c'est elle qui me vient chercher.

Femme souvent varie,
Bien fol qui s'y fie.

Là le roi fit une pause, respira longuement, puis il reprit : « Et vous, notre saint Père le pape, vous avez refusé de nous accorder des dispenses à cause, disiez-vous, de notre parenté, mais au réel parce que vous avez plus crainte de Maximilien que de nous!... soit! mais moi, je vous montrerai, en m'emparant de vos Italies, que ce n'est pas toujours chose bonne aux hommes de paix, comme vous, de ne pas rester d'accord avec les hommes de guerre, comme nous; et que, de couronne à tiare, le choc n'est jamais égal. »

Cela dit, le roi redevint calme et se rassit; mais au bout d'un instant, se relevant avec vivacité :

« Eh bien! maître Dunois, et vous, mon beau cousin d'Orléans, que dites-vous de notre fiancée? vous voyez qu'elle tient sa promesse.

— Sire, répondit Dunois, cela n'a rien d'étonnant; n'est-elle pas Bretonne et presque reine?

— Sans doute; mais j'avais peur que, par des obstacles indépendans de sa volonté, ce mariage ne s'accomplît pas. Je ne comptais, en quelque sorte, pas plus sur sa réalisation, que mon cousin d'Orléans ne pourrait espérer la cassation du sien. »

Pour toute réponse le duc d'Orléans, qui paraissait triste et pensif, poussa un long soupir et s'inclina.

« Ah! ah! fit le roi en marchant vers lui d'un air de gaîté; vous êtes bien morose et chagrin aujourd'hui, Louis? Est-ce que par hasard vous regretteriez le château de Loches, où vous fûtes enfermé, et la cage de fer où vous restâtes trois ans?

— Non certes, dit le duc; il y a trop peu de jours que j'en suis sorti, et lors même qu'il y aurait long-temps...

— Vous n'auriez pas envie d'y retourner, n'est-ce pas? et vous auriez raison. C'était là une des malices du feu roi notre père, d'enfermer, comme un oiseau, un homme pour toute sa vie! mais nous, qui savons ce qu'il en coûte à ces pauvres prisonniers, nous ne vous y avons laissé que trois ans, grâce à la prière de notre future épouse, et à condition que vous ne prendrez plus parti contre nous avec les mécontens, fût-ce même des ducs de Bretagne; trouvez-vous que nous ayons mal fait, beau cousin?

— Non, sire; j'aime mieux votre demeure de Langeais et votre riche château d'Amboise, où l'on peut monter à cheval jusqu'au faîte des tours pour se mirer de là dans les flots jaunes de la Loire, que vos tristes grilles de Loches, entre lesquelles on n'a pas la faculté d'un remuement!

— A la bonne heure, mon cousin; quittez donc vite votre air fâcheux, et venez remercier de votre délivrance celle qui, à cette heure, n'est pas encore reine de France, et n'est plus déjà duchesse de Bretagne. »

Le roi, quittant alors l'appartement, entraîna tout le monde sur ses pas jusque dans la cour éclairée alors par mille flambeaux, et dont l'enceinte était remplie de courtisans et de curieux.

La jeune duchesse ne tarda pas à paraître à la porte d'honneur, conduite par des dames que le roi avait envoyées au-devant d'elle. Elle s'avança en tremblant, et pâle comme une malade, au-devant de Charles, qui, lui-même, venait aussi à sa rencontre; et, lorsqu'enfin, arrivée auprès de lui, elle se décida à lever les yeux sur cet homme qui allait devenir désormais son époux et son maître, elle rencontra le regard fixe du duc d'Orléans, qui semblait l'observer et lui reprocher une trahison.

La jeune duchesse faillit tomber à la renverse : elle avait compris que ce prince éprouvait pour elle les mêmes sentimens de tendresse qu'elle ressentait pour lui, et

le sacrifice qu'elle faisait à la nécessité lui parut encore plus grand; mais avec cette admirable résignation que possèdent si bien les femmes, elle porta sa main sur son cœur comme pour en chasser une idée importune, et se précipitant aux genoux du roi, elle fondit en larmes.

Charles VIII la releva sur-le-champ, et, la prenant entre ses bras, la tint durant quelques minutes étroitement embrassée. Après quoi, se tournant vers la foule des spectateurs : « Messieurs! dit-il, à la chapelle! »

Le soir même se célébra le mariage d'Anne de Bretagne et de Charles VIII, et l'on rapporte que Laurent de Médicis, l'un des plus grands politiques de ce temps et le plus brillant rayon peut-être de la couronne d'hommes illustres qui compose cette famille, s'écria en l'apprenant quelque temps après : « O quelle puissante monarchie désormais que la France!... »

Ce fut ainsi qu'Anne de Bretagne sacrifia à la nécessité ce que, jeune fille, elle regardait comme son bonheur.

III.

Une fois mariée, Anne de Bretagne montra la plus grande résignation à son sort. Elle commença par écarter de la cour le duc d'Orléans, qui eût pu l'entraîner à de fausses démarches; elle se renferma strictement dans les vertus de son sexe, *tenant*, dit l'un de ses historiens, *sa cour avec dignité et s'occupant de soins domestiques comme si elle n'eût pas été capable des affaires du gouvernement.*

Mais cette disposition d'esprit était encore une grande habileté. Charles VIII, prince grossier et jaloux de son autorité, n'eût pas souffert qu'Anne *donnât du coude* à sa toute-puissance, et cependant la jeune reine, qui avait été habituée sous son père à voir exécuter tous ses désirs comme des ordres, devait souffrir de cette contrainte. Mais, en véritable politique, elle cachait le fond de sa pensée, et avec la tenacité d'une Bretonne, elle attendait que les circonstances lui permissent de donner carrière à son ambition et de devenir complètement reine de France, soit en prenant peu à peu sur son mari l'ascendant que sa supériorité d'esprit devait tôt ou tard lui donner, soit, dans le cas où elle deviendrait veuve et n'aurait pas d'enfans, en épousant le duc d'Orléans.

Elle n'attendit pas long-temps. Contre toutes les prévisions, Charles VIII étant mort le 17 avril 1498, à Amboise, d'un coup qu'il se donna contre une porte en allant jouer à la paume, Anne se trouva veuve de ce prince qui lui avait fait signer les armes à la main un traité par lequel elle était dépouillée de ses états héréditaires. La reine aussitôt se vêtit de noir, fut deux jours sans manger (du moins à ce qu'elle disait), et répéta plusieurs fois qu'elle *avait résolu de prendre le chemin de son mari.*

Ceci n'était encore qu'une ruse. Au moment où on la croyait le plus abîmée dans sa douleur, elle prit subitement la route de la Bretagne et se hâta de faire dans ses anciens états acte de souveraineté, mais en partant, elle n'oublia rien pour fomenter au cœur du duc d'Orléans, qui allait devenir roi sous le nom de Louis XII, *un peu de ses anciens sentimens dans sa poitrine eschauffée.*

Ce prince, inquiet de la douleur apparente de la reine, alarmé de son départ et entraîné par sa passion pour elle, lui envoya coup sur coup des messagers, et fit si bien qu'Anne de Bretagne, en peu de jours, lui signa une promesse de l'épouser aussitôt qu'il aurait fait casser son mariage. Louis XII, en effet, jeune encore, avait été forcé par le terrible père de Charles VIII, Louis XI, d'épouser une de ses filles, Jeanne, qui était laide et difforme; mais enfin son mariage avec elle n'en était pas

moins valide. Il le fit cependant déclarer nul, et Anne dressa un contrat de mariage dans lequel elle ne s'oublia pas, et qui a fait dire qu'à son tour elle aussi s'était mariée en abusant de sa force. Seulement cette force consistait dans ses charmes personnels et dans l'admiration qu'elle avait inspirée à Louis XII.

Une fois reine et assurée de l'empire qu'elle aurait sur son mari, Anne dépouilla l'humble caractère qu'elle avait sous Charles VIII, et devint peut-être un peu despote. Jalouse de son autorité à l'excès, elle tyrannisa le bon Louis XII, qui l'aimait de toute son ame, souffrait avec douceur ses emportemens, disait : *qu'on devait pardonner beaucoup à une femme lorsqu'elle était fidèle à son mari*, l'appelait, pour marquer son entêtement, *ma Bretonne*, et, dans ses conquêtes, poussait la galanterie jusqu'à faire placer les armes de France et le chiffre de la reine aux portes des villes qui se soumettaient. Tous deux firent même plus, bien qu'âgés, le roi de près de cinquante ans, et la reine de plus de trente, ils s'adressaient, lorsque la guerre les tenait éloignés l'un de l'autre, des espèces d'héroïdes en vers latins, dans le genre de celles d'Ovide, et qui exprimaient une grande passion mutuelle.

Malgré les éloges que mérite Anne de Bretagne, on l'accuse d'avoir persécuté les Juifs avec trop d'acharnement, et en plusieurs autres occasions le besoin de vengeance se fit trop sentir en elle. En 1504, par exemple, Louis XII étant tombé malade, la reine, qui craignait, si son mari venait à mourir, de tomber sous la tutelle de Louise de Savoie, son ennemie, à laquelle, durant la minorité du duc d'Angoulême, allait appartenir la régence, la reine, disons-nous, avait fait embarquer précipitamment sur la Loire, pour se retirer en Bretagne, ce qu'elle avait de plus précieux. Le maréchal de Gié fit arrêter les bateaux. Anne fut tellement offensée de cette hardiesse, que, lorsque le roi revint à la santé, elle ne prit point de repos qu'une accusation de lèse-majesté, de péculat et de concussion ne fût portée contre le maréchal. Cette procédure injuste et barbare dura plus de deux ans; Anne y sacrifia *trente-deux mille livres* de son épargne, somme considérable pour l'époque, fit condamner le maréchal à la perte de ses emplois, à l'exil, et poussa la passion, après que ce vieux serviteur se fut retiré dans sa demeure du *Verger*, jusqu'à faire composer par les cuistres d'un collége de Paris une farce qui fut jouée publiquement devant leurs élèves, et dans laquelle on disait : *qu'un* Maréchal *ayant voulu ferrer un* Ane, *en avait reçu un si grand coup de pied, qu'il en avait été jeté par-dessus la muraille de la* Cour *jusques dans le* Verger. Le maréchal répondit à ces pitoyables jeux de mots par une grande résignation, et en prenant pour emblème un chapeau à grands bords rabattus, avec cette devise: « *A la bonne heure nous prit la pluie.* »

Singulière destinée, et plus singulière réputation encore que celle d'Anne de Bretagne ! Unie, dès l'âge de quatorze ans, à un prince qui n'était fait pour lui imposer ni par la maturité, ni par la supériorité de son esprit et de son caractère, elle se trouva cependant subjuguée par lui et supporta son sort sans murmure. Qu'elle vînt à mourir alors, et dans son éloge funèbre on n'aurait pas manqué de célébrer sa soumission envers son époux, sa simplicité, sa résignation et sa douceur; mais devenue femme d'un prince dont elle était aimée, d'un roi digne de son amour et de ses respects, la voilà qui abuse de son empire, qui, non contente d'employer toute la coquetterie nécessaire à assurer sa domination, tyrannise à la fois son mari et la France, en mettant, comme dit le seigneur de Bourdeilles, *son nez où elle pouvait dans les affaires du royaume.*

Malgré ces défauts, au demeurant, l'influence d'Anne de Bretagne fut salutaire à la France. Amie des lettres, femme d'esprit et de pensée, elle contribua à adoucir les mœurs de la cour qui se ressentaient un peu

de la dureté des siècles précédens; car les gentilshommes n'avaient pas remplacé encore la cuirasse et le gantelet par le pourpoint enrubanné, et la peau parfumée de Florence.

Anne montra également de la fermeté et de la dignité en diverses rencontres. Je n'en citerai qu'une seule. Les Anglais insultaient souvent les côtes de la France et de la Bretagne : Anne fit armer dans le port de Brest, à ses propres frais, une flotte dont le vaisseau principal portait, dit-on, *cent canons et douze cents hommes,* ce qui suppose déjà de grands progrès dans la marine. Elle donna le commandement de ce vaisseau au capitaine breton Frimanquet, lui recommandant de vaincre ou de périr. Celui-ci promit et tint parole. *La Cordelière* (c'était le nom donné par la reine au bâtiment, en souvenir de l'ordre de ce nom qu'elle avait fondé), se jeta au milieu des bâtimens ennemis, en coula bas plusieurs, accrocha celui de l'amiral anglais, et se fit sauter avec lui.

Anne de Bretagne mourut dans les plus grands sentimens d'humilité en 1514, à l'âge de trente-sept ans, après avoir été assez remarquable, et comme femme et comme reine. Mais elle eût été bien plus digne d'éloges, si elle eût pu adoucir un peu l'âpreté de son caractère, et ne pas sortir du cercle d'occupations et de vertus qui dans les positions les plus humbles, comme les plus élevées, devraient toujours être, et sont, il faut le reconnaître avec joie, le partage exclusif de son sexe.

ACHILLE JUBINAL.

Un Scrupule.

Le capitaine Blewery, l'un des hommes les plus intrépides de la marine anglaise, avait sous ses ordres, à bord de *la Tamise*, James son frère, bien plus jeune que lui, et qu'il s'était habitué à traiter depuis longtemps avec toute l'affection et l'autorité d'un père. Le capitaine Blewery aimait son métier avec passion, et tous ses rêves de bonheur se trouvèrent réalisés, le jour où sa majesté britannique l'appela au commandement d'un navire. Comment le marin enthousiaste eût-il pu souhaiter un autre avenir, rêver d'autre gloire pour l'être qu'il chérissait le plus au monde ! ce James si vivement recommandé par leur père à l'instant de cette heure suprême, où toutes les prières sont saintes et sacrées. James Blewery était brave comme le capitaine, généreux comme lui; mais son caractère avait moins d'énergie, sa volonté moins d'empire; facile à convaincre et à émouvoir, son cœur, si ferme en présence d'un danger, s'amollissait tout-à-coup devant les désirs d'un autre, s'ils étaient éloquemment exprimés. James avait voué au capitaine un culte de dévouement et de respect; pour sauver sa vie, il eût donné mille fois la sienne; aussi, dans un combat où tout l'équipage de *la Tamise* fit des prodiges de valeur, reçut-il une blessure dans la poitrine en voulant garantir son frère. La santé du jeune officier ne put se rétablir à bord; il lui fallait un repos absolu. Le capitaine obtint pour lui un congé illimité, et James alla respirer l'air natal dans la propriété de sa famille, située au milieu du pays de Galles; là, des relations de voisinage s'établirent bientôt entre James Blewery et miss Clara Stronn. Cette

jeune fille était belle comme un ange, sa douceur n'avait jamais trouvé d'égale, et, convaincu de son mérite, James n'essaya pas même de résister au sentiment qui l'entraînait vers elle. D'ailleurs il avait ouvert son ame au capitaine, et la réponse de celui-ci était si encourageante : « Marie-» toi, mon ami, écrivait-il, marie-toi vite, » tu feras d'autant mieux que je suis riche » et bien décidé à rester garçon. »

Bonne, aimante et sensible, miss Clara n'était pourtant pas la femme qui lui convenait : craintive à l'excès, la plus simple apparence d'un danger pour ceux qu'elle aimait la jetait dans des accidens nerveux qui détruisaient sa santé. Une plume tombée de l'aile d'un de ses oiseaux, un coup de vent sur sa fleur favorite lui causaient des appréhensions mortelles; et plus d'une fois, lorsqu'elle entendait l'ouragan mugir dans les grands arbres du parc de son père, lorsqu'elle voyait l'éclair sillonner la nue, la jeune miss, songeant à la mer houleuse et menaçante, jurait dans son cœur de n'être jamais la femme d'un marin. Miss Clara s'efforça donc tant qu'elle put de ne pas partager l'affection qu'elle inspirait, et si James, après un mouvement trop violent, était obligé de porter la main sur sa blessure à peine fermée, les joues roses de miss Clara pâlissaient tout-à-coup, elle tremblait, car elle sentait qu'elle avait mis malgré elle toutes ses espérances de bonheur sur cette tête si souvent exposée. Dès lors elle employa toute son adresse, toute son influence de femme aimée, pour le faire renoncer à son état; une lutte s'établit entre eux : James fut vaincu; leur mariage s'accomplit et fut suivi de larmes amères; car du jour où le capitaine en sut les conditions, il détesta de toute son ame le frère qu'il avait tant aimé, et prononça le serment de ne le revoir jamais. Plusieurs années s'écoulèrent : M[me] Blewery, mère de plusieurs enfans, heureuse par la tendresse de son mari, s'aperçut trop tard qu'il est des sacrifices qu'une femme doit surtout redouter d'obtenir. James était triste, découragé; les caresses intelligentes de sa fille aînée, les cris joyeux de ses petits garçons, ne parvenaient pas à le distraire; son inutilité lui pesait, une pensée dévorante aigrissait son sang et menaçait sa vie. « Mon frère me hait, se répétait-il sans cesse!.. » Le mal devint bientôt incurable, et quand James Blewery s'aperçut que tout était fini pour lui, il n'eut qu'un seul désir, celui de ne pas laisser à ses enfans cet héritage de haine qui le poursuivait comme un remords. Le père, mourant, fit un sublime effort : il écrivit, ses forces étaient épuisées, et son dernier soupir fut une ardente prière, à celle pour laquelle il s'était rendu coupable, de tout tenter pour réparer leur faute commune.

Une noble tâche à remplir donne du courage au plus faible. L'ame de mistress Blewery ne se brisa point : ne fallait-il pas qu'elle vécût jusqu'au jour où les bras du capitaine s'ouvriraient pour serrer ses neveux sur son cœur. Elle aussi n'eut désormais qu'une occupation, qu'un but. Pour y parvenir : démarches, soumissions, tout fut inutilement employé pendant huit ans; ses lettres les plus pressantes finirent par lui être renvoyées sans être lues. L'amiral (c'était son nouveau titre) restait absolument inébranlable.

Émilie, la fille aînée de mistress Blewery, devint bientôt son unique consolation. Sensible et raisonnable tout à la fois, elle pleurait en essuyant les larmes de sa mère; et quand celle-ci se livrait à l'abattement, Émilie grimpait sur ses genoux, lui disait d'une voix qui allait à l'ame de la pauvre affligée, comme un accent prophétique : « Maman, l'oncle nous pardonnera quand je serai grande. » Lorsque ses frères, au milieu de leurs jeux, se livraient à l'emportement et à la colère, Émilie leur disait, en les séparant avec autorité : « Soyez sage, messieurs, ou bien l'amiral ne vous aimera jamais. » Ainsi cet homme, qui peut-être raidissait son

cœur pour le rendre inflexible, remplissait pourtant le premier rôle dans cette maison, où il était inconnu, car de lui seul émanaient les émotions de crainte et d'espérance auxquelles on se livrait tour-à-tour. C'est ainsi qu'Émilie grandit avec une pensée toujours présente. Elle avait seize ans, lorsque l'amiral, couvert de blessures et tourmenté par la goutte, se décida enfin à prendre sa retraite, et revint habiter son château de *Mild-House*. Sans doute, s'il n'avait pas eu un culte religieux pour la maison où avaient vécu ses pères, il ne se serait jamais fixé dans un lieu habité par mistress Blewery.

Dès que la mère d'Émilie apprit ce rapprochement, elle songea à en profiter : la jeune fille écrivit en son nom la lettre la plus tendre, la plus soumise. Après l'avoir lue, l'amiral se mit à rire avec amertume : « Voilà, dit-il, des garçons qui seront faibles comme leur père ; c'est à leur sœur qu'ils donnent l'initiative : charmante disposition pour se laisser mener par des femmes et ne faire que des sottises !

— Peut-être, répondit Antoine, son valet de chambre, excellent homme, vieilli au service de la famille, et qui avait pleuré plus d'une fois sur la division des deux frères, peut-être Votre Honneur se trompe-t-il, car il y a aussi de votre sang dans les veines de ces jeunes gens-là. »

L'amiral fit un geste d'impatience et resta sombre pendant quelques instans ; mais d'autres lettres étaient encore sur son guéridon ; il en prit une avec un empressement marqué. Après l'avoir parcourue, il rappela son domestique, et lui dit joyeusement :

« Il arrive, mon ami ! demain ; peut-être ce soir ; vite ! fais préparer un appartement. »

Antoine fit quelques pas pour obéir, puis il revint :

« Votre Honneur n'a pas dit dans quelle partie du château il veut loger le jeune lieutenant ? »

L'amiral réfléchit, son front chauve se plissa ; il fit signe au domestique de se rapprocher davantage, et dit à voix basse, comme si en présence du portrait de son père le bruit de ses paroles eût été un sacrilége :

« C'est Walter Blund qui est mon héritier, mon fils d'adoption ; fais donc arranger l'appartement de l'*autre ;* c'est là que je veux qu'il soit. »

L'amiral était tout pâle, jamais il n'avait rien dit qui lui eût tant coûté. Faire rouvrir ces portes fermées depuis dix-sept ans ; il lui semblait que c'était en bannir une seconde fois celui qui les avait occupées. Antoine ressentait le contre-coup de cette émotion, car des larmes glissaient sur ses joues.

Il revint au bout de quelques heures.

« En vérité, Votre Honneur, dit-il à l'amiral, si le jeune lieutenant n'était pas habitué à vivre à bord, il se trouverait assez mal ici : les meubles de l'appartement du nord sont dans le plus mauvais état, les tentures tombent en lambeaux, les rideaux sont sales et fanés ; il faudrait à tout cela l'œil d'une maîtresse de maison, ou tout au moins celui d'une femme de charge.

— Ne m'en parle pas ! s'écria l'amiral en colère ; ces créatures-là ne sont bonnes qu'à changer en lâches les hommes les plus braves ; fais ce que tu pourras, parle-lui : Walter comprendra très-bien que, n'ayant à mon service que de vieux marins comme moi, je n'ai pu donner à sa chambre l'air d'un boudoir de demoiselle. »

Walter Blund arriva dans la matinée du lendemain, et la joie que l'amiral ressentit de sa présence dissipa pour un moment toutes les impressions de tristesse que certains souvenirs réveillaient en lui. Walter, orphelin depuis son enfance, avait été dès son début dans la carrière maritime, vivement recommandé à l'amiral, qui, entraîné par ce besoin d'affection commun à tous les êtres, s'attacha passionnément à son jeune protégé. Walter, généreux et brave, doué

de la figure la plus agréable, possédait encore toutes les qualités qui attachent et séduisent; aussi sa faveur auprès de l'amiral paraissait-elle justifiée aux yeux les plus difficiles.

Il y avait environ huit jours que le jeune lieutenant était installé comme le maître futur de Mild-House, lorsqu'un commissionnaire y arriva porteur d'une lettre à l'adresse d'Antoine. Le valet de chambre l'examina long-temps; l'écriture était petite et élégante; il n'en revenait pas: qui donc pouvait lui écrire, à lui, qui depuis de longues années n'avait d'autre famille que la famille de l'amiral, d'autres amitiés que l'amitié de ses maîtres? Il lut enfin, et son cœur battit bien fort en voyant la signature qui terminait cette missive : «*Émilie Blewery!* répéta-t-il plusieurs fois tout haut; et les lèvres du vieillard se posaient avec respect sur les caractères tracés par la main d'une personne qui portait ce nom sacré pour lui.

« Mon père m'a souvent parlé de vous, » Antoine, écrivait-elle ; il m'a dit que » vous l'aviez aimé, que vous étiez bon, » compatissant; vous aurez donc pitié de » moi, vous me laisserez pénétrer jusqu'à » l'amiral; ma mère est malade, la douleur » de n'avoir pu accomplir le dernier souhait » de son mari la conduit lentement au tom» beau. Antoine, je vous en conjure, aidez» moi à me jeter aux pieds de votre maître, » ne fermez pas sur moi la porte de Mild» House! .. »

« Fermer la porte de ce château à la fille de James Blewery! murmura-t-il avec indignation, ah! jamais!... elle y sera reçue comme elle doit l'être, dussé-je en être chassé moi-même. » Antoine alla rejoindre le commissionnaire assis sur le perron; puis apercevant Walter qui rentrait, il se pencha à l'oreille du paysan, qui s'éloigna en courant de toutes ses forces.

Émilie l'attendait avec une anxiété inexprimable; elle venait de quitter sa mère péniblement endormie; elle l'avait consolée en ranimant en elle une espérance de succès qu'elle-même ne partageait plus, et quand elle entendit de son messager ces seuls mots: *Demain, neuf heures*, elle crut être le jouet d'une illusion; elle avait eu si peur d'être repoussée, même par le valet de chambre; fière à l'excès, cette démarche lui avait tant coûté!... Maintenant qu'elle était sûre de voir l'amiral, Émilie craignit que la voix ne lui manquât en présence de celui qu'elle voulait implorer. Enfin cette tentative devait être la dernière; Émilie comprit donc la nécessité de réunir tout son courage. Mistress Blewery et sa fille passèrent ensemble les heures qui les séparaient encore du lendemain. La première avait mille choses à dire, plus d'un conseil à donner, et pourtant elle savait à merveille qu'Émilie devait surtout s'inspirer des circonstances, car ni l'une ni l'autre ne connaissait rien du caractère et des habitudes de l'amiral.

« Que Dieu te prenne par la main, mon enfant, dit-elle en posant ses lèvres sur le front de sa fille; fais taire ton orgueil devant l'homme que tu veux fléchir, songe que de lui dépend la fortune de tes frères, songe surtout au dernier vœu d'un mourant et aux remords qui me déchirent. »

Émilie ne répondit que par un regard, elle s'enveloppa de son mantelet et s'éloigna d'un pas rapide.

Neuf heures sonnaient à Mild-House, lorsqu'elle se trouva en face de la grande porte d'entrée.

Antoine vint au-devant d'elle, tout ce qu'il lui dit d'encourageant et de respectueux parut à Émilie d'un favorable augure; ils traversèrent ensemble plusieurs pièces qui précédaient le petit salon, où l'amiral passait ordinairement ses matinées; ils l'entendirent tousser, s'agiter sur son fauteuil, et la timide ambassadrice se mit à trembler de tous ses membres.

« Asseyez-vous ici, chère miss, dit Antoine, et tachez de retrouver un peu de calme: quand vous irez mieux, entrez bra-

vement, ne craignez pas sa colère, je suis sûr qu'il n'aura pas le cœur de vous repousser: vous ressemblez trop à mon jeune maître. »

Émilie essaya de sourire, mais ses lèvres restèrent pâles : elle se recueillit encore quelques minutes, puis se levant tout-à-coup, marcha d'un pas ferme, poussa la porte qui s'ouvrit silencieusement, et se trouva à genoux devant l'amiral, avant qu'il se fût retourné.

Les mains d'Émilie se joignirent, ses yeux supplians se levèrent vers lui ; mais elle ne put prononcer une seule parole.

«Qu'est ceci? Que voulez-vous?» demanda-t-il en regardant autour de lui, convaincu qu'Antoine allait lui donner l'explication de cette énigme.

— Mon oncle! mon cher oncle! dit enfin Émilie, au nom du ciel rendez la paix à l'ame de votre frère, dites que vous nous pardonnez...

— Relevez-vous! s'écria l'amiral avec sévérité. Qui vous a permis d'entrer ici? cette audace ne vous réussira pas : relevez-vous, miss! repéta-t-il furieux.

—Jamais, non, jamais! répondit-elle avec force; je veux mourir à vos pieds si je n'obtiens de vous la grâce que je sollicite.

— Prenez-y garde, miss, songez que je puis vous faire chasser d'ici, dit l'amiral hors de lui-même.

— Je ne crains rien! dit Émilie : voyez-vous, mon oncle, à présent, vous pouvez me menacer; je n'ai plus peur, car je veux réussir; et je vous le repète, je mourrai plutôt que d'abandonner cette place.

—Vous lassez ma patience, miss, je vous ordonne de vous relever !

— Vous avez raison, répondit-elle, fièrement, c'est dans vos bras que je devrais être; car je suis la fille de votre frère, après tout, il faut donc que vous m'écoutiez! »

Il y avait tant de dignité et de résolution dans la voix d'Émilie que l'amiral sentit pour elle un mouvement de tendresse qu'il prit pour de la curiosité.

« Parlez donc, miss, dit-il avec plus de douceur, vous le voyez, je vous écoute.

— Mon père est mort de désespoir, dit-elle, ma mère souffre et va s'éteindre aussi sous le poids de votre malédiction : n'aurez-vous pas pour elle une parole de miséricorde afin qu'elle secroie réconciliée par vous avec celui qui l'attend là-haut?...»

L'amiral ne répondit pas, il se sentait attendri.

« Ah! mon oncle, continua Émilie, que ce silence enhardissait, s'il ne fallait que ma vie pour acheter votre pardon, avec quelle joie je la donnerais !

— Les femmes sont d'adroites comédiennes, dit l'amiral; vous offrez votre vie, miss, parce que vous savez très-bien que je ne puis ni ne dois la prendre. »

Émilie se releva et se tint droite devant son oncle, ses joues étaient rouges; elle avait soutenu sa colère, mais cette amère ironie l'indignait.

L'amiral comprit ce qui se passait dans l'ame de sa nièce, il la regarda avec une indéfinissable expression de tendresse et de haine; puis une idée bizarre traversa son esprit.

« Miss, dit-il d'une voix grave, vos parens sont coupables à mes yeux ; pour vous accorder ce pardon que vous réclamez avec tant de force, il me faut une expiation : vous chargerez-vous de l'accomplir telle que je l'exigerai ?

La jeune fille mit la main sur son cœur, et dit lentement :

« Je jure de ne reculer devant aucun sacrifice personnel.

— C'est bien, miss : maintenant vous êtes ici chez vous, écrivez à votre mère que votre mariage se célébrera dans un mois à la chapelle de Mild-House ; ce jour-là vos frères rentreront dans leurs droits, pour une partie de ma fortune; écoutez encore, miss, afin que vous ne puissiez dire que j'ai surpris votre parole. Il n'y a au monde qu'un seul état qui me paraisse

estimable : c'est celui pour lequel votre mère a dû vous inspirer de l'aversion.

Émilie voulut répondre, il l'interrompit. « Ne cherchez pas à le nier, dit-il, elle a dû le faire, pour justifier le passé. Vous épouserez donc un marin, ma tendresse est à ce prix.

— Mon oncle, si vous saviez !...

— Chut, dit-il en la baisant au front, je ne veux rien entendre ; puis il appela Antoine : conduisez miss Blewery au pavillon de l'est, et obéissez-lui comme à moi-même.

Le vieux domestique s'inclina devant elle.

En écrivant à sa mère, Émilie, tout entière à la joie de son triomphe, ne parla que bien légèrement des conditions auxquelles elle l'avait obtenu ; mais dès qu'elle se trouva plus calme, elle s'abandonna, en y songeant, à une rêverie qui n'était pas sans charme. Une réflexion bien simple vint tout-à-coup lui rendre une partie de ses chagrins : elle avait trompé son oncle ; oui trompé; car cette antipathie qu'il croyait en elle n'existait réellement point : digne nièce de l'amiral, elle n'avait jamais redouté le danger, ni pour elle, ni pour les siens : la vue d'un marin faisait battre son cœur, et plus d'une fois sa jeune ambition s'était éveillée en enviant cette part de gloire qui rejaillit sur la compagne de l'homme qui se distingue par son courage ; fallait-il profiter de l'ignorance de son oncle, devoir son retour à une tromperie ? Ah non ! c'eût été mal, et pourtant elle tremblait de se voir imposer une autre condition. N'importe, elle allait descendre, forcer l'amiral à l'entendre, quand une seconde réflexion la replaça sur son siége.

Cet homme qu'elle allait épouser, elle ne l'avait jamais vu ; sans doute il était vieux, au moins comme l'amiral, goutteux comme lui, peut-être laid, insupportable. Enfin, n'était-ce donc pas une expiation suffisante que d'unir sa destinée à celle d'un tel homme et de bien vivre avec lui, de ne lui montrer jamais ni humeur, ni regret ?

Émilie jeta les yeux sur la glace qui décorait la chambre, et la vue de sa ravissante figure calma parfaitement les craintes de sa conscience.

Dans ce moment elle fut attirée à la fenêtre par le bruit du galop d'un cheval, qui rentrait dans la cour d'honneur ; Émilie regarda, et vit bientôt Walter Blund, vêtu d'un charmant costume de chasse, descendre de cheval et s'avancer vers le perron, après avoir remis la bride à un écuyer.

« C'est lui... c'est lui ! puisqu'il habite ce château. Mon Dieu ! que faut-il donc que je fasse ?» se dit Émilie, plus troublée, plus incertaine que jamais.

Elle couvrit ses yeux de ses mains, et ainsi isolée des objets extérieurs, elle se rappela la jolie tournure de son futur époux. Cette vision n'était pas trop propre à lui donner du courage, aussi sa sérénité première se relâcha-t-elle un peu. « Faut-il que je parle ? répéta-t-elle faiblement ; dois-je par un inutile aveu compromettre l'avenir de mes frères ? Mais ce serait agir comme une folle, comme une étourdie ! ne puis-je seule m'imposer des privations, des sacrifices, que je supporterai pour satisfaire à l'expiation demandée ?... »

Émilie n'était pas une casuiste de première force ; aussi se décida-t-elle à attendre, espérant bien découvrir dans le caractère de son futur quelque grand défaut qui lui donnât un peu le rôle de victime ?

Un mois s'était presque écoulé, la présentation en forme avait eu lieu, et Walter, comme pour désespérer Émilie, se montrait tous les jours plus aimable : la pauvre enfant sentait très-bien qu'en renonçant à lui, elle achetait le pardon de son oncle plus cher qu'elle ne l'eût jamais supposé ; mais plus elle le trouvait capable de la rendre heureuse, plus elle se sentait de scrupule à recevoir sa main comme la punition qui lui était imposée.

Retirée dans sa chambre la veille du

jour fixé pour son mariage, Émilie, agitée au dernier point, comprenant enfin que le repos que donne un devoir accompli vaut encore mieux qu'une félicité due à la ruse, se décida à tout confier à son oncle ; forte de sa résolution, elle se leva, et courut jusque chez lui sans s'être arrêtée pour écouter les battemens de son cœur. Elle entra d'un pas ferme ; mais sa pâleur disait assez qu'un violent combat venait de se livrer dans son ame, et quand elle tira les rideaux de l'amiral déjà couché, il fut effrayé de ce changement.

« Mon oncle, je vous ai trompé, dit-elle en fléchissant le genou devant lui, ne me repoussez pas, ordonnez-moi un autre sacrifice.

— Celui-ci est donc au-dessus de votre courage, miss ? dit l'amiral, qui lançait sur elle un regard foudroyant.

— Non, non ! cria-t-elle en joignant les mains.

— Que voulez-vous alors ?

— Mon oncle, imposez-moi une autre épreuve ; celle-ci... elle hésita... celle-ci est une récompense.

— Achevez ! miss.

— Je l'aime ! dit-elle.

— Mais il est marin ?

— Je le sais.

— Vous tremblerez quelquefois pour lui.

— Non ! je prierai... et puis la gloire et ses dangers ne valent-ils pas mieux qu'un bonheur obscur ? Vous le voyez, ma punition serait une récompense... »

L'amiral l'entoura de ses bras : « Mon enfant, mon enfant chérie, dit-il d'une voix pleine de larmes, sois heureuse, heureuse selon ton cœur... J'ai reconnu mon sang : l'expiation est inutile. »

Mme JULIETTE BÉCARD.

Le Champ de Bataille.

Aux branches des tilleuls, aux sommets des tourelles,
Sans crainte revenez vous poser, tourterelles.

Le fracas des canons qui vomissent l'éclair,
Le rappel des tambours, le sifflement des balles,
Le son aigu du fifre et des grêles cymbales
Enfin ne troublent plus ni les échos ni l'air ;
La brise, secouant son aile parfumée,
A dissipé les flots de l'épaisse fumée,
Crêpe noir étendu sur le front pur des cieux ;
Comme aux jours de la paix tout est silencieux.

Aux branches des tilleuls, aux sommets des tourelles,
Sans crainte revenez vous poser, tourterelles.

La lourde artillerie et les fourgons pesans
Ne creusent plus la route en profondes ornières;
On ne voit plus flotter les poudreuses bannières
Par-dessus les fusils au soleil reluisans;
Sous les pieds des soldats courant à la maraude
Sainfoins à rouges fleurs, prés couleur d'émeraude,
Blés jaunes à flots d'or au gré des vents roulés,
Comme sous un fléau ne meurent plus foulés.

Aux branches des tilleuls, aux sommets des tourelles,
Sans crainte revenez vous poser, tourterelles.

Cavaliers, fantassins, l'un sur l'autre entassés,
De leurs membres, pétris dans le sang et la boue
Par le fer d'un cheval ou l'orbe d'une roue,
Jonchent le sol parmi les affûts fracassés,
Et vers le champ de mort en immenses volées
Du creux des rocs, du haut des flèches dentelées
De l'est et de l'ouest, du nord et du midi
L'essaim des noirs corbeaux se dirige agrandi.

Aux branches des tilleuls, aux sommets des tourelles,
Sans crainte revenez vous poser, tourterelles.

Dans les bois, les vieux loups par trois fois ont hurlé,
Levant leur tête grise, à l'odeur de la proie.
L'œil fauve des vautours a flamboyé de joie,
A l'ombre étincelant comme un phare isolé,
Et, poussant vers le ciel des clameurs funéraires,
A leurs petits béans sur le bord de leurs aires
Long-temps ils ont porté quelque sanglant lambeau
De ces corps lacérés et restés sans tombeau.

Aux branches des tilleuls, aux sommets des tourelles,
Sans crainte revenez vous poser, tourterelles.

Les os gisent rongés, blancs sous le gazon vert,
Et, spectacle hideux, souvent près d'un squelette
S'entr'ouvre le jasmin, fleurit la violette,
La mousse parasite entoure un crâne ouvert.
Eh bien ! qu'il vienne ici celui pour qui le glaive
Est un hochet brillant et qui par lui s'élève ;
Si d'horreur et d'effroi tout son cœur ne bondit,
Malheur à lui ! malheur ! car il n'est qu'un maudit.

Aux branches des tilleuls, aux sommets des tourelles,
Sans crainte revenez vous poser, tourterelles.

THÉOPHILE GAUTIER.



THÉATRE FRANÇAIS.

Les Indépendans, comédie en trois actes et en prose, par M. Eugène Scribe, de l'Académie-Française.

Esther et Émilie de la Roche, jeunes personnes, d'une fortune médiocre, n'ayant plus ni père ni mère, demeuraient chez une de leurs parentes. Esther, l'aînée des deux sœurs, bien que bonne et aimable, avait cependant un grand travers d'esprit; elle voulait rester fille, pour être libre et indépendante. Parmi les jeunes gens qui aspiraient à lui plaire dans l'espoir de la faire renoncer au célibat, elle avait remarqué Edgar de Rambert, jeune officier aimable et riche; mais, fidèle à son système, Esther l'avait refusé, et Edgar s'était éloigné avec douleur. Plus sage que sa sœur, Émilie épousa M. Dhennebon, jeune chef de bureau au ministère de la guerre; elle vint habiter Paris, et Esther alla en Bretagne, chez sa marraine, Melle Palmyre de Vaucresson, vieille fille, et qui plus est, poète.

Depuis ce temps, cinq ans se sont écoulés. Émilie est toujours jolie, elle a une petite fille de quatre ans, un mari qui l'adore. Leur fortune n'est pas considérable; mais elle ordonne à la jeune femme l'ordre et l'économie, ce qui lui permet d'apporter sa part dans le bien-être dont jouit son ménage; puis, elle conseille à son mari tout ce qu'elle veut; tout ce qu'il veut elle le lui commande; ils sont toujours d'accord: elle a quelques amis, des plaisirs modestes, la paix à l'intérieur, la considération au dehors, et se trouve la plus heureuse comme elle est la meilleure des épouses et des mères.

Esther a passé ces cinq années tristement auprès de sa triste marraine qui vient de mourir. Elle a vingt-cinq ans, elle est bien vieille! sa fortune est dérangée: une femme n'entend rien aux affaires; et puis elle est menée par sa femme de chambre; elle ne peut sortir seule sans craindre d'être insultée; elle ne peut aller chez un jeune notaire sans craindre d'être compromise: son caractère s'aigrit de toutes ces petites contrariétés; pour comble de malheur elle aime Edgar, et quand elle arrive à Paris, chez sa sœur, Mme Dhennebon, elle apprend qu'il va se marier... qu'il va faire un mariage de raison.

Mais l'oncle d'Edgar, le comte de Reuvray, apporte le testament de Mlle Palmyre de Vaucresson, sa parente éloignée, qui l'institue l'exécuteur de ses volontés et nomme Esther sa légataire universelle, à condition qu'elle se mariera. Des vers qu'elle lui adresse expriment la douleur d'avoir vécu seule sur la terre, de n'avoir pas eu d'enfans à aimer: c'est ce qui l'a fait mourir à quarante ans! Esther découvre ainsi la cause de cette douleur sombre et cruelle que sa marraine n'a jamais osé lui avouer.

La voilà donc obligée de se marier pour obéir au testament. A ce prix, sa marraine lui laisse soixante mille livres de rente... Esther se confie à sa sœur. Espérant qu'Edgar l'aime encore; elle la charge de lui offrir sa main... Jugez de son humiliation, de sa douleur... Il la refuse! mais elle apprend, par hasard, qu'Edgar, noble, généreux, vient d'engager sa fortune pour sauver celle de son frère, agent de change, que des faillites ont compromise. Esther comprend qu'Edgar ne l'a refusée que parce qu'il la juge, comme autrefois, une fille vaine, orgueilleuse, et qu'il ne veut rien lui devoir. S'étant rencontrée avec lui chez sa sœur, « un testament d'une date plus récente, vient, dit-elle, de me dépouiller de ma fortune d'un jour... Me voilà seule, sans fortune, sans appui... » Edgar, trop heureux, se hâte de lui offrir son amour et sa main; et Esther, abjure ses idées

de liberté, de domination. « Maintenant, dit-elle, grâce au ciel, j'ai un guide, un ami, un maître; à vous tous mes droits, à vous ma liberté, à vous ce pouvoir que je suis heureuse d'abdiquer; mais, ajoute Esther, à présent que je vous ai avoué toutes mes folies, et que je suis à vous: quelque changement qu'il survienne en mon sort ou dans le vôtre, quelque malheur qui m'arrive ou me menace, vous ne me quitterez plus, vous ne m'abandonnerez pas!—Ah! quelle idée, s'écrie Edgar. —Vous me le jurez! —Oui, devant votre sœur, devant mon oncle: je jure d'être toujours à vous!» En effet, en ce moment entraient Émilie et le comte de Rouvray. « Vous allez me blâmer, mon oncle, lui dit Edgar, m'accuser de folie, vous qui connaissez ma position; mais que voulez-vous? je n'ai pas d'ambition, on n'en a plus quand on aime, quand on est aimé, et le peu de bien que nous possédons nous suffira. —Je le crois parbleu bien! s'écrie l'oncle, et tu n'es pas difficile: soixante mille livres de rente!...—On m'a trompé!» s'écrie Edgar. En effet, Esther avait employé cette ruse. « J'ai votre parole, lui dit-elle, vous êtes à moi quelque malheur qui m'arrive, et si la fortune en est un à vos yeux, bientôt je n'aurai plus rien! je me ruinerai. »

Dans une société gouvernée par les lois divines et humaines il n'y a point d'indépendans, et ce mot employé si fréquemment en politique n'est même pas plus vrai: c'est ce que M. Scribe nous a prouvé avec beaucoup d'esprit et de talent.

Pour les autres *indépendans* de cette pièce, je vous renvoie au Théâtre-Français, mesdemoiselles: c'est un spectacle où vous apprendrez à bien prononcer notre belle et sage langue, et où l'esprit et le cœur ont toujours quelque chose à gagner.

M. F. de P.

Correspondance.

—

Sais-tu que nous sommes de vieilles amies, et que voilà déjà cinq années d'écoulées depuis que nous nous connaissons? aussi j'en suis si fière que le plaisir de correspondre avec toi est une gloire qui me paraît au-dessus de toutes les gloires qu'une femme puisse ambitionner. Il est si doux de pouvoir dire ce que l'on pense! de savoir que l'on sera écouté, que l'on répondra à vos joies par des joies, à vos larmes par des larmes...Ah! vivre ainsi, c'est vivre doublement, c'est même mieux; car si l'on est heureux, on double ses plaisirs; si l'on est malheureux, on diminue ses peines!.. Mais j'oublie, en causant avec toi, que mon amitié a promis aussi d'être utile et je vais t'expliquer notre planche XII en commençant par l'essuie-plume.

Le nº 1 est un crayon en bois noir, tu l'aplatiras dessus et dessous en ôtant du bois avec un canif. Je te ferai observer que le graveur s'est trompé, tu ne dois aplatir ce crayon que sur une longueur de treize lignes: alors, avec une épingle, tu perceras le trou du haut, à la place où il est indiqué; et le second trou, six lignes moins bas qu'il n'est indiqué.

Tu tailleras, sur le nº 2, quatre modèles en casimir gros-bleu, et trois en casimir noir. Je te ferai encore observer que le graveur s'est trompé: c'est en biais qu'il faut tailler ces sept modèles. Réunis leurs deux côtés par un surjet; lorsque tu as fait ces sept espèces de cornets, tu prends une aiguille enfilée de fil noir, tu les réunis par un point dans le haut, en plaçant alternativement un cornet bleu, un noir, un bleu, un noir, et de manière à ce que les surjets soient sur le côté; puis tu les réunis par un point dans le bas.

Choisis du casimir ponceau, taille en biais deux modèles sur le nº 3, réunis-les

à droite et à gauche par un surjet très-peu serré ; couds avec du fil jaune, sur ces surjets, deux petites tresses d'or, n'en couds qu'une autour du haut et du bas ; taille, avec une carte à jouer, quatre modèles sur ce même n° 3, places-les : deux d'un côté, deux de l'autre, dans ce modèle en casimir ponceau.

Prends le n° 1, entre le côté aplati dans le cornet de casimir noir qui se trouve au milieu des sept cornets ; avec ton aiguille enfilée de fil noir arrête le cornet dans le trou fait sur l'espace aplati ; prends-le n° 1, entre-le, par le côté arrondi, dans le n° 3 ; avec du fil jaune, arrête le bas de ce n° 3 dans le trou fait sur l'espace resté rond ; couds le haut de ce n° 3 sur le bas des cornets n° 2, et tu auras le modèle n° 4, c'est à dire un essuie-plume qui peut servir en même temps à balayer la poudre restée sur l'écriture quand elle est séchée. Tu as le temps d'exécuter ce joli cadeau pour le donner en étrennes, et je me réjouis avec toi du plaisir qu'il fera ; tu vois que je partage... c'est convenu !

A présent, comme il fait froid, et que tu seras peut-être malade cet hiver : il faut tout prévoir ! je t'envoie sous le n° 5 la moitié de la passe d'un bonnet de tulle couvert d'un dessin que l'on brode en application : la raie pointée est le milieu du devant ; le milieu du derrière est la raie indiquant la couture qui réunit la passe ; le fond est rond, taillé sur un quart carré ; on le coud sans le froncer par derrière, et on le fronce par devant. Il faut quatre aunes et demie de tulle.

Autour du fond on tourne un ruban de satin ; au bas du fond par derrière, on place un nœud d'une demi-aune. Si l'on veut élever la coiffure, on place par devant un pareil nœud sur le ruban, au sommet de la tête. On ajoute un autre nœud fait avec trois quarts, composé de six boucles, que l'on place au côté gauche, sur le ruban qui doit nouer sous le menton et se place derrière la garniture de tulle du bonnet : il faut trois aunes de ruban de satin.

Le n° 6 est un dessin de mouchoir que l'on festonne et brode en coton rouge, bleu ou blanc, ce qui est tout-à-fait un mouchoir de jeune personne.

Le n° 7 est une fleur qui sert à marquer des mouchoirs de batiste. On brode cette fleur à une seule corne. Ce genre de marque à la fois élégant et simple convient surtout pour les mouchoirs d'hommes.

Le n° 8 est un dessin pour broder en soie ou en laine sur une robe de cachemire, de mérinos ou de mousseline de laine.

Le n° 9 est un semé pour gilets de velours, de satin ou de casimir. On brode ce dessin en soie ou en soie et or ; par exemple, avec l'or, on fait le cordonnet qui entoure la fleur, et les épines qui ornent la tige.

Le n° 10 est un alphabet gothique avec lequel on marque les mouchoirs n° 6 ; les lettres se brodent en coton blanc, et le cordonnet qui les entoure se brode en coton rouge ou bleu, ou entièrement en coton blanc. Cet alphabet s'emploie encore pour marquer les mouchoirs de foulard ; mais alors les lettres se brodent en soie blanche, demi-torse, sur fond jaune-orange ; et en soie jaune-orange sur tout autre fond.

Nous laisserons de côté les fleurs en papier pour ne nous occuper que des fleurs en velours qui font fureur sur et sous les chapeaux, aux bonnets et dans les cheveux.

Je ne te donnerai pas de nouveaux modèles ; je te renverrai à ceux des fleurs en papier. Tu choisiras donc du velours de la couleur du chapeau de reps, de satin ou de velours, auquel ces fleurs sont destinées, il serait bien même, s'il était de velours, que ce fût la modiste qui te donnât ce qui reste de ce chapeau. Je te ferai observer que ces fleurs étant tout-à-fait de fantaisie, tu les exécuteras à ta fantaisie. Voici toutefois quelques changemens.

Par exemple, Planche I, ROSE MILLE-FEUILLES.

COEUR DE ROSE, fais-le de même.

FEUILLES DE ROSES. Taille un seul modèle sur le nº 1, fais cette rose de même, mais ne tourne pas les feuilles.

BOUTON FERMÉ, fais-le de même. Ce modèle nº 5 doit être vu à l'endroit.

FEUILLES, fais-les de même ; il ne faut que deux branches de cinq feuilles de différentes grandeurs.

POUR MONTER LA BRANCHE DE ROSE, fais de même. Il ne faut qu'une rose, un bouton fermé et deux branches de chacune cinq feuilles très-étagées, très-couchées sur la passe du chapeau.

A présent, demande bien pardon à la plus brillante des fleurs de l'avoir imitée en velours gros-vert, gros bleu ou marron, ou même oreille-d'ours... elle doit en être bien triste, la pauvre reine décolorée !

Planche III, VIOLETTE. Ne taille qu'un modèle sur le nº 1 ; ne le fais pas recoquiller ; passe-toi de bouton ; monte ces fleurs en grappe allongée ; qu'elles soient en velours rose ou bleu-ciel, la fleurette n'en sera pas plus fière... ainsi tu auras mécontenté à la fois la reine et la plus humble de ses sujettes !

Planche VII, GRAPPE DE MARRONNIER. Fais-la de même et de la couleur qu'il te plaira, car cette fleur est placée trop haut pour que tes excuses puissent monter jusqu'à elle, et que ses plaintes puissent descendre jusqu'à toi.

Planche VIII, BOUTON D'OR. Fais-le de même et ne te gêne pas pour lui donner la couleur grise du plomb : on porte des chapeaux de cette nuance : monte ces fleurs toujours en grappe.

Planche IX, MARGUERITE.

COEUR. Fais-le de même.

FLEUR. Ne taille pas de modèle nº 1, ne taille que huit modèles nº 2, ne fais pas recoquiller les feuilles, ne taille qu'un modèle nº 4.

BOUTON. Fais-le de même, excepté que tu ne tailles pas de modèles nº 1 ; mais à la place taille trois modèles nº 2 ; ne taille qu'un modèle nº 4.

Planche X, PAQUERETTE.

COEUR. Fais-le comme celui de la marguerite, et le reste comme la paquerette.

Planche XI, CLOCHETTE. Fais-la de même ; aie soin de bien renverser les bords en dehors pour cacher le plus possible l'envers du velours.

Et pour que toutes ces fleurs se tiennent fermes tu passes sur l'envers une couche d'eau de gomme.

Aux bonnets, aux tours de tête, sous les chapeaux, on place de ces clochettes en velours rose, bleu-ciel, ou blanc ; mais alors elles sont beaucoup plus petites : ce mat du velours sied bien à la peau. Voilà, ma chère, de jolies étrennes à donner aux dames de ta famille.

Mais causons un peu toilette. J'ai rencontré aux Tuileries, se promenant avec sa gouvernante, une petite fille qui avait des brodequins noirs ; un pantalon, un mantelet, une redingote de mérinos bleu-ciel, garnis de putois à 7 francs l'aune ; son manchon était aussi de cette fourrure et devait coûter 12 francs. Son chapeau de feutre noir avait une follette de cette couleur tombant sur le côté gauche.

A l'église, j'étais dimanche à côté d'une demoiselle qui avait une robe de mérinos imprimé, un châle simple de mérinos noir, en six quarts de large, ouaté et doublé d'un florence aussi noir ; ce châle était bordé de martre de France, à 12 fr. l'aune, son manchon devait coûter 25 fr., son chapeau était de peluche verte ; une corde en soie verte formant une espèce de nœud d'épée sur le côté droit, et terminée par deux glands, revenait tomber sur le côté gauche.

Dans une soirée où l'on signait un contrat de mariage, la fiancée avait les cheveux en bandeaux ; par derrière, ses cheveux retombaient en boucle sur le côté gauche de la tête. Sa robe était de mousseline de laine blanche, avec un volant en biais, haut d'un demi-tiers, garni d'un biais, et montée sous un

ais de satin blanc ; ses manches courtes étaient larges comme autrefois, séparées dans leur largeur par un biais garni de passe-poils de satin blanc ; au bas de la manche était une manchette de dentelle de soie blanche ; elle avait un fichu de satin blanc garni d'une pareille dentelle, ce fichu se trouvait retiré sur le cou par un nœud de ruban de satin blanc. Ses gants longs étaient excessivement courts et garnis de coques de rubans de satin blanc terminés par de longs bouts pendans... cette fiancée était grave... Il paraît qu'un mariage, c'est bien sérieux !...

Ce qui est plus gai : c'est le premier de l'an ; ce sont les souhaits, les vœux et surtout les présens, si faciles à recevoir, mais si difficiles à choisir parmi tant de jolies choses, quand il s'agit de les offrir et de montrer de l'esprit et du goût ! je te préviens que notre premier numéro paraîtra le 25 décembre et que tu pourras donner notre journal en étrennes.

Adieu ! tu sais ce que je désire : ton amitié. Tu as la mienne... je n'ai donc rien à t'offrir que mes vœux !...Adieu donc, pour cette année... mais à l'année prochaine !

J. J.



Éphémérides.

—

Le 22 décembre 1767, mort de Jacques Bridaine, prédicateur français.

Fils d'un chirurgien de village dans le diocèse d'Uzès, né le 21 mars 1701, Bridaine passa du collége des Jésuites d'Avignon, où il fit ses premières études, au séminaire de la Congrégation des Missions royales de la même ville. Son zèle ardent, son éloquence entraînante s'étaient de bonne heure manifestés. A peine revêtu des premiers ordres, il fut envoyé à Aigues-Mortes pour y prêcher le carême. Arrivant à pied, dans l'équipage le plus modeste, le jeune missionnaire inspira peu de confiance: le mercredi des cendres, ayant attendu vainement les auditeurs dans l'église, il en sortit couvert d'un surplis, et agitant une clochette de rue en rue, de carrefour en carrefour. A ce spectacle, à ce bruit, la foule s'amasse, et suit le missionnaire jusque dans le temple. Bridaine alors monte en chaire; entonne un cantique sur la mort, et, sans se soucier des éclats de rire qu'il excite, paraphrase ce terrible sujet avec une énergie qui remue profondément l'auditoire, le frappe d'admiration et d'effroi. Ce début est le programme de toute la carrière de Bridaine: souvent il eut recours à des moyens extraordinaires pour appeler le peuple à ses exercices. Doué d'une imagination hardie, aventureuse, d'une voix tellement forte et sonore qu'elle pouvait facilement être entendue de dix mille personnes à la fois, s'abandonnant aux inspirations du moment, ne reculant jamais devant l'étrangeté d'une image, ou l'incohérence d'une expression, Bridaine atteignit aux grands effet, sans éviter les contrastes bizarres et grotesques. On cite l'exorde d'un sermon sur l'éternité que Bridaine improvisa dans l'église de Saint-Sulpice, en présence du plus imposant auditoire. C'est dans ce sermon, dont le reste avait été composé d'avance, que se trouve ce passage. « Eh! savez-» vous ce que c'est que l'éternité? C'est une » pendule, dont le balancier dit et redit » sans cesse deux mots, seulement, dans le » silence des tombeaux: *Toujours, jamais!* » *Jamais, toujours!* et toujours, pendant » ces effroyables révolutions, un réprouvé » s'écrie: *Quelle heure est-il?* et la voix » d'un autre misérable lui répond: *L'é-* » *ternité!* » Bridaine ne négligeait aucun des secours qu'il pouvait tirer du jour, du lieu, de l'heure, du rang et de l'esprit de ses auditeurs: il s'était tracé des règles, dont il ne permettait pas à ses compagnons de s'écarter. De là vinrent l'éclat et les succès prodigieux des deux cent cinquante-six missions qu'il entreprit pendant sa vie. A l'exception de quelques provinces du nord, il n'était pas en France une ville, un village, où il n'eût porté son zèle apostolique. Le pape Benoît XIV lui avait conféré le pouvoir de faire la mission dans toute l'étendue de la chrétienté. La mort le saisit au milieu de ses pieuses fonctions. Doux, simple et modeste, Bridaine joignit l'influence du caractère et des mœurs à celle du talent.

Mosaïque.

—

Fille de l'impératrice Joséphine et femme de Louis Bonaparte qui fut roi de Hollande, la reine Hortense, duchesse de Saint-Leu, vient de mourir au château d'Arenenberg en Suisse.

Le corps de la duchesse, après avoir été embaumé, a été vêtu d'une robe de velours noir, d'un bonnet de dentelle blanche, et placé dans un cercueil de chêne entièrement rempli de fleurs desséchées: le

couvercle est attaché au cercueil par un ruban de satin blanc retenu par des clous à tête d'or; ce premier cercueil est renfermé dans un autre cercueil de plomb, recouvert d'un drap de satin blanc, et ce second cercueil est renfermé lui-même dans un troisième cercueil en bois d'acajou recouvert de velours noir; un coussin posé à la place où se trouve la tête de la duchesse supporte une couronne; sur le corps est une croix formée d'un galon d'or retenu par des clous à tête d'or: ce triple cercueil, après avoir été placé sur une estrade et exposé dans la chapelle d'Arenenberg, que la duchesse s'était plue à embellir, et que depuis sa mort on avait entièrement tendue de noir, excepté la voûte qui était restée bleue, vient d'arriver à Rueil. M. de Tascher fils, M. le comte Tascher de la Pagerie, cousin germain de la duchesse, et madame Salvage de Faverolles, sa fidèle amie, ont accompagné les dépouilles mortelles de la duchesse de Saint-Leu depuis Arenenberg jusqu'à l'église de Rueil, où ils seront déposés auprès des restes de l'impératrice Joséphine.

—

CORRESPONDANCE DE Mme CAMPAN AVEC LA REINE HORTENSE.

—

Ne lisez pas de romans, et surtout n'en faites pas : le bonheur est loin de toutes ces catastrophes; le général Bonaparte avait raison l'autre jour en disant : « Toutes ces » jeunes têtes se persuadent qu'elles ai- » ment. »

—

N'allez pas brouiller votre étoile : le malheur que l'on s'attire est le seul insupportable, parce que notre raison vient, malgré notre passion, nous condamner au fond de notre ame, et qu'il est de l'essence de la passion de s'affaiblir, comme de celle de la raison de se fortifier.

—

La première base de conduite est la soumission sans humeur à la volonté de ceux dont on dépend, et dans tout le cours de notre vie il faut dépendre : dans la jeunesse, nous obéissons à nos parens; mariées, à nos époux; et toujours, aux coups du sort et de la destinée qui quelquefois nous contrarient et nous affligent; et tantôt nous abaissent et tantôt nous élèvent : vous voyez bien que les gens qui veulent ici-bas être indépendans, pourraient bien être tout simplement des fous.

—

J'aime, ma chère Hortense, à m'occuper avec vous des moyens de soulager l'infortune; je n'ai pas fait d'autre métier de ma vie; je puis vous le définir. A chaque instant on trouve des ingrats, et cependant on ne se dégoûte jamais d'obliger; en voici la raison : c'est que ces mêmes ingrats ne peuvent enlever la satisfaction intérieure d'avoir employé sa fortune, son crédit ou son esprit pour l'utilité des autres. Ce sentiment particulier répand un grand charme dans la vie avec soi-même, et c'est celle-là qui procure le vrai bonheur : on aime à trouver constamment en soi une personne qui a consolé et soulagé les êtres souffrans, qui n'a jamais flétri la réputation des autres par des propos méchans ou inconsidérés, qui a rejeté et rebuté l'intrigue même en vivant dans le monde où fourmillent les intrigans. Cette personne-là, ma chère Hortense, vous la trouverez toute votre vie dans la retraite la plus profonde, comme dans le plus grand monde... et ce sera vous-même.

—

Vous formez, je n'en doute pas, des souhaits pour le bonheur, la tranquillité de notre patrie. Qu'elle vous soit toujours chère! Ce sentiment est une des bases de toutes les vertus sociales; les conséquences en sont infinies et seraient trop longues à vous développer, mais souvenez-vous que le sublime auteur de Télémaque nous dit qu'il faut être fier de sa patrie quand elle est dans la prospérité, qu'il faut la plaindre lorsqu'elle est livrée à des malheurs, mais toujours la servir et l'aimer.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE CINQUIÈME VOLUME.

(ANNÉE 1837.)

BEAUX-ARTS.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

TRAVAUX DE FEMME.

ÉPHÉMÉRIDES.

MOSAIQUES.

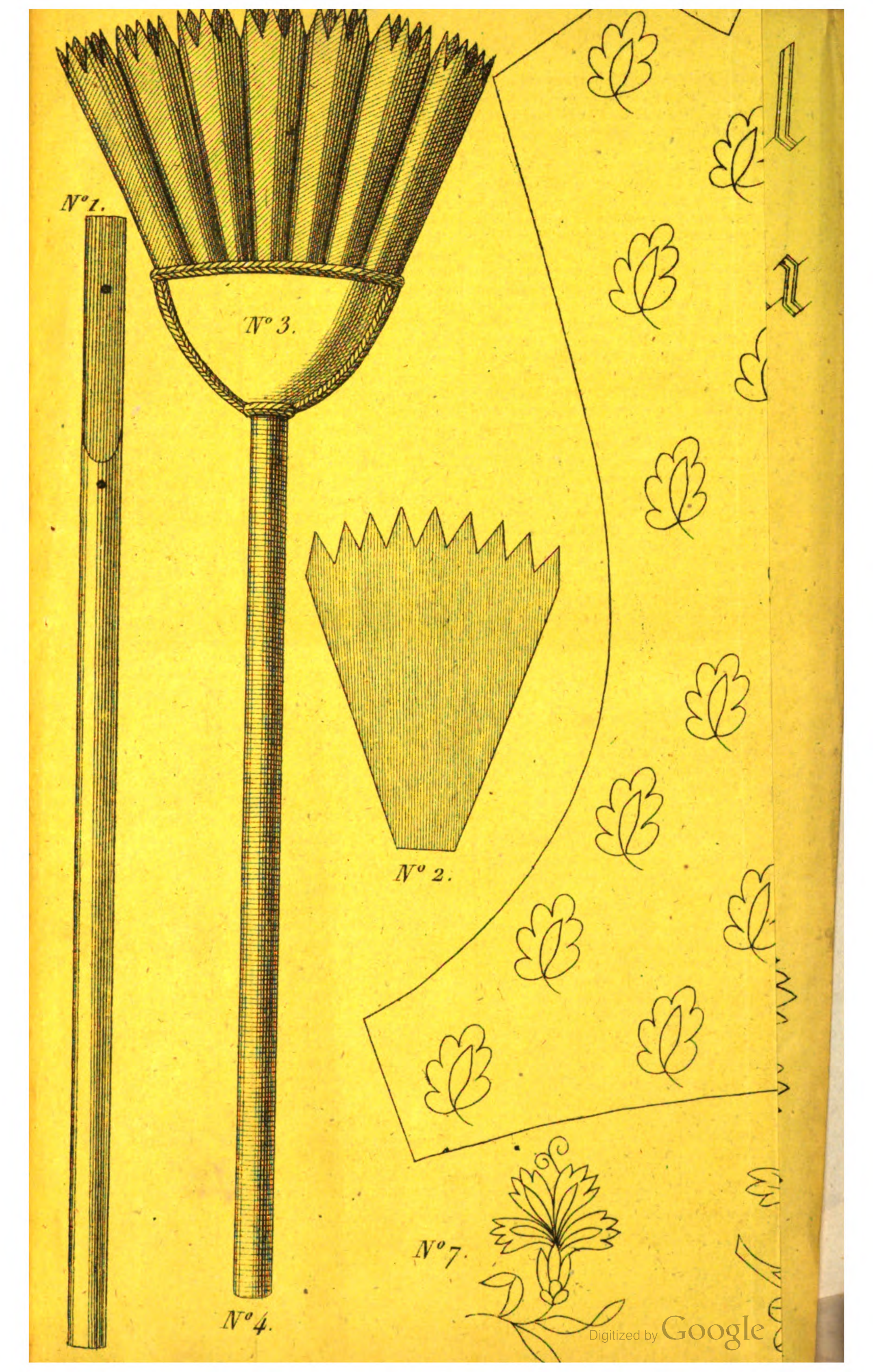
LITHOGRAPHIE.

GRAVURES.

GRAVURES DE MODES.

MUSIQUE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.


N° 1.
N° 3.
N° 2.
N° 4.
N° 7.

D
p
en
to
T
re
pa
let
Se
pla
tré
ma
de
pla

